

LE LIVRE D'OR  
DE L'EXPOSITION  
DE 1900

Edouard CORNÉLY Editeur



1900



WORLD'S • FAIR • COLLECTION











# LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION 1900



PUBLICATION



HEBDOMADAIRE



EDOUARD CORNÉLY Éditeur  
101 - Rue de VAUGIRARD

PRIX 10 Francs







N°

Prix : 50 Centimes

# le Livre d'Or de l'exposition de 1900



Edouard CORNÉLY, Éditeur

101, rue de Vaugirard, PARIS







Le Livre d'Or  
DE L'EXPOSITION  
de 1900

★ ★



PARIS

IMPRIMERIE DE VAUGIRARD, G. DE MALHERBE

152, RUE DE VAUGIRARD



Le Livre d'Or  
DE L'EXPOSITION  
de 1900



PARIS  
ÉDOUARD CORNÉLY, ÉDITEUR

101, RUE DE VAUGIRARD

—  
1900







9T  
1804  
B1  
L58  
1900  
Chmexrf



## Le Décor

### de la Porte Monumentale

L'ORIGINALITÉ de la conception et de l'exécution de la Porte Monumentale, sur la place de la Concorde, devait nécessairement faire naître des polémiques passionnées. Elles ont commencé déjà lorsqu'elle était encore à l'état d'ossature, d'ébauche. Elle tendait vers le ciel d'automne ses ferrailles badigeonnées d'éclatant minium, et les carcasses grêles de ses deux minarets. On en devinait l'audace, on ne pouvait qu'en imagination lui attribuer la

beauté, et seulement d'après les brillantes études décorative accumulées dans l'atelier de son architecte, M. René Binet, d'après les maquettes de glaise ou de plâtre.

Quel changement aujourd'hui !

Elle se dresse, superbe, inondée de lumière et de couleurs, débarrassée de ses échafaudages, chatoyante au soleil le jour, le soir, illuminée de tous les feux du prisme. Elle a reçu sa définitive et luxuriante parure ; elle peut rivaliser d'éclat avec





M. René Binet.

les merveilleux tapis d'Orient, bariolés, jonchés de fleurs et de feuillages; et la foule se rue vers ses guichets largement ouverts. Nous avons tout loisir de l'admirer en détail.

Vous vous rappelez aussi, en gros, ses dispositions générales : En avant, à l'extrémité de deux exèdres tendus comme deux bras pour recevoir la file des visiteurs, deux minarets très sveltes, puis, masqué par un arc de façade en quelque sorte, un dôme appuyé sur trois points en triangle équilatéral; et derrière, en

hémicycle, les guichets, au nombre de trente-deux, par où le public s'écoule dans l'enceinte de l'Exposition.

Mais de quelle ornementation précieuse et mesurée, éclatante, mais harmonieuse, M. René Binet a paré ce squelette si simple!

Cette ornementation même est si variée qu'il ne faut pas songer à en décrire un à un tous les motifs. Ils sont innombrables, et l'imagination de l'architecte a des ressources sans limites.

Une chose frappe dès l'abord, dans cette décoration touffue: aucun de ses membres n'est une copie servile, ou un plat démarquage de motifs connus. Le thème général apparaît dans le fond mauresque, mais chaque détail a été pour ainsi dire recréé, refondu. Vous chercheriez en vain, du haut en bas de cet ouvrage, pourtant semé de broderies, découpé, ajouré comme une dentelle, la banale rosace déjà vue, les entrelacs familiers, les grecques connues. M. René Binet s'est efforcé de renouveler, de métamorphoser en leur entier, de rendre méconnaissables autant qu'il lui a été possible les motifs élémentaires qu'il s'est trouvé dans la nécessité d'employer. Il y a, côte à côte, les corolles d'in vraisemblables fleurs aux pétales d'émail, au cœur de verre mordoré, et des lignes de niches minuscules, avec un godron au milieu, qui ressemblent vaguement, de loin, à une rangée d'hirondelles sur un fil télégraphique, ou mieux à un bâton de cage où seraient rangés des pigeons capucins, de ces beaux pigeons blancs, à capuchon de plumes.

Les plus minimes détails ont fait l'objet d'une étude minutieuse. Remarquez les montants des guichets en arrière de la porte, avec leurs pochoirs verts sur un fond de crâne azur. Ne diriez-vous pas de quelque soyeuse étoffe, décorée par des Orientaux dont les rêveries ont mûri au grand soleil de la Perse ou des Indes?

Aucune couleur, si vibrante soit-elle, n'a effrayé M. René Binet. Il a joué des bleus pâles, des outremer intenses, des verts clairs; d'autres verts profonds comme des vagues; des rouges pleins, des ors surtout, et des émaux du blason en virtuose consommé. Des teintes qui, vues seules, eussent crevé des rétines délicates font ici bon voisinage, s'harmonisent dans un mélange savoureux, parce que leurs rapports, leurs valeurs, sont calculés par un homme expert à doser les tons.

Obtenir, sans douleur pour nos yeux, un tout aussi puissant, aussi monté, c'était là un tour de force que seul pouvait réaliser un artiste à la vision affinée et subtile, M. René Binet

y a pleinement réussi. On a vu ausurplus, je crois, dans un précédent article, que l'éminent architecte avait ac-

complì naguère, avec ferveur, un pèlerinage aux pays du soleil, qu'il en avait rapporté de prestigieuses aquarelles. Comme aucun effort ne se perd en ce bas monde, ces travaux passés ont dû lui servir beaucoup dans l'accomplissement de la tâche qui lui a été confiée ici.

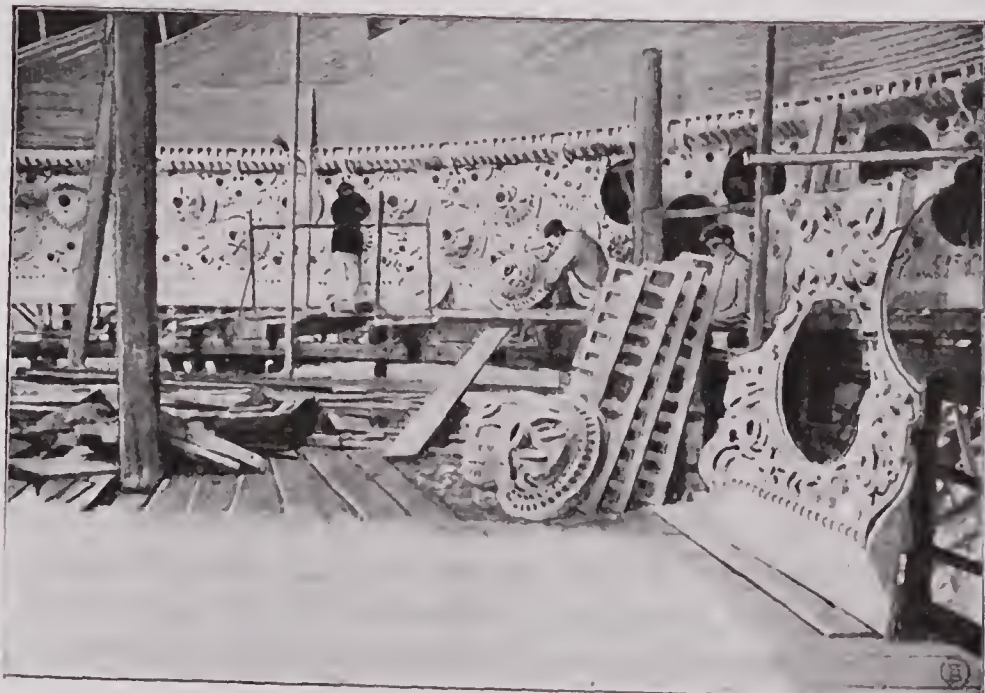
Voyons, dans ses lignes saillantes, le parti décoratif adopté par M. René Binet.

Ses jeux de couleurs il les a demandés, autant qu'il lui a été possible, à des matériaux nouveaux. Il est de ceux qui ont profité de la leçon de 1889 et qui, très hardi-

ment, se sont engagés dans la voie qui avait été ouverte à l'architecture, par les audacieuses tentatives de M. Formigé.

Ah! s'il avait eu des crédits suffisants! Si l'on avait dérivé devant son agence de la place de la Concorde, les flots tumultueux et sonnants du Pactole! Mais non, il fallait se réduire, se serrer le ventre comme dit l'énergique locution populaire. Forcé fut donc de tricher, de demander aux peintures vulgaires, aux vernis, aux « ripolins » variés, aide et assistance, pour compléter les ressources décoratives qu'on avait à sa disposition.

Pourtant, toutes les fois que M. René Binet a pu avoir recours aux céramiques, aux émaux, aux verres et aux produits dérivés du verre, ses préférences l'ont porté à aller de ce côté. Il n'a triché, il n'a truqué, il ne s'est abandonné au maquillage qui a eu parmi ses émules tant de fervents, absolument que dans les cas où il lui était impossible de faire autrement et mieux. Il a été souvent comme ces pauvres gens qui savent

L'exécution de la frise.  
des animaux de M. Jouve

La mise en place des rosaces et des cabochons.



bien où trouver le beau, mais qui connaissent le fond de leur bourse, et qui contemplent avec de gros soupirs d'envie l'étalage qui les attirait.

Il a donc d'abord, en guise de fond, enduit ses pylônes, sa coupole, son monument tout entier, d'un blanc bleuté, verdâtre, d'une nuance indéfinissable et très douce aux yeux. Ce fond joue, de place en place, sous la décoration qui le masque en partie.

Toute la pointe des pylônes, avec les ailettes élégantes qui décrivent, aux quatre angles, des courbes aussi élégantes que l'anse des belles amphores antiques, a été revêtue d'une substance vitreuse, aux reflets opalins, où jouent des roses insensibles et des bleus morts, des nuances presque insaisissables, variant avec l'heure de la journée, avec l'état du ciel. Cette même matière changeante descend en losanges sur le champ des pylônes, noyée dans des émaux bleu de roi, fondue bientôt dans le fond bleuâtre des staffs. Et du haut en bas, au centre de rosaces dentelées le plus gracieusement du monde, de gros cabochons bleu sombre partent, qui renferment des lampes électriques et qui, le soir, dardent des feux de saphir intense.

A la base des pylônes, très guillochée, couturée de barres, sillonnée de nattes, imbriquée, la couleur vive reprend ses droits, et, de distance en distance, comme les nœuds d'autant de mailles, se relèvent, au centre de rosaces, encore des cabochons d'un verre irisé que le soleil illumine et fait jouer à l'infini, en se reflétant sur un petit disque de clinquant collé à leur culot. L'artifice, que nous retrouverons sur d'autres points de la porte, est ingénieux extrêmement et donne les

plus séduisants effets. Pour l'exécution, M. Binet a eu des collaborateurs habiles, comme M. Boutier.

A la base de ces pylônes prennent naissance deux frises qui firent quelque bruit et dont les sujets, la matière constitutive, accusent clairement les tendances d'art très modernistes, très en avant, de l'architecte de la Porte Monumentale.

La première règne sur tout le soubassement de l'ouvrage. C'est une frise d'animaux, œuvre du sculpteur Paul Jouve, d'une facture très particulière, chaque silhouette d'animal étant cernée d'une entaille profonde qui en accuse violemment les contours.

C'est le céramiste Bigot qui a exécuté cet intéressant ouvrage, en un grès où

se mêlent des bleus effacés, des gris verdâtres, des roux qui jouent très heureusement dans la lumière, avec la traînée d'ombre cernant les figures.

Au-dessus de cette frise et seulement dans les deux quarts de cercle de l'exèdre, de chaque côté de l'entrée, autre frise,



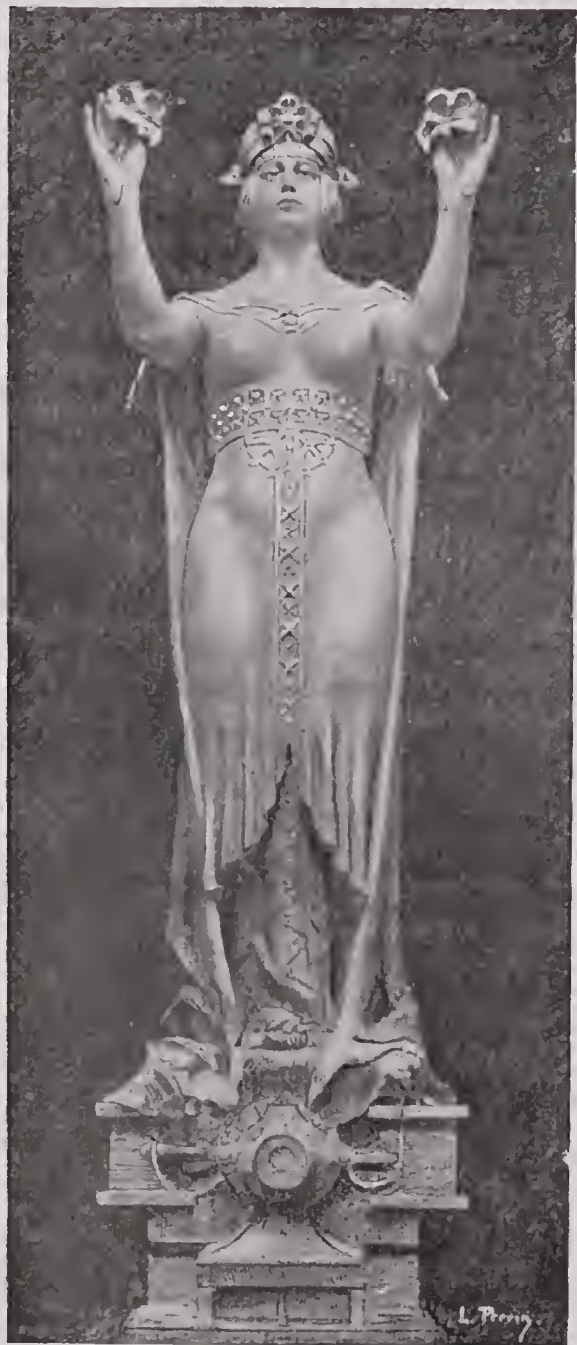
Le vaisseau de la Ville de Paris et le coq gaulois.

colossale, celle-là. C'est la « Frise des Ouvriers » dont il a été beaucoup parlé déjà, et qui est due au sculpteur Guillot, avec la collaboration pour l'exécution en grès — comme pour la frise des animaux, — de la maison Muller; et je dois dire dès à présent que la matière de cette frise est agréable à l'œil, onctueuse, et que les tons roux s'y nuancent dans un joli accord.

L'œuvre du sculpteur Guillot sera, je crois, très louée. En dehors des « avancés », des partisans de la sculpture réaliste, de la sculpture vivante, qui l'aimeront pour son empreinte d'art révolutionnaire, les autres, les classiques, ne pourront pas se dispenser d'estimer la belle loyauté, la sincérité du sculpteur, et la mâle énergie de l'exécution.

Comme l'indique son titre, cette frise des ouvriers fait défiler devant nous, en de très mâles effigies se hâtant vers l'entrée même de l'Exposition, tous les humbles collaborateurs de la grande « Fête du Travail » comme s'expriment les discours officiels. Ouvriers de la mine, de l'usine, travailleurs de l'atelier ou des champs, les plus nobles de la grande famille comme les plus obscurs, les voici tous, apportant à l'Exposition le concours de leurs bras, de leurs talents, de leur intelligence, et surtout de leur bon vouloir et de leur enthousiasme.

Voici le maçon avec sa pile de briques, le charpentier,



Statue de l'Electricité, par M. Jondet.





La frise des ouvriers, par M. Guilloit.

portant sur l'épaule sa poutre équarrie, le robuste puddleur aux bras nus, au torse herculéen, le forgeron aux mains duquel tournoie la lourde masse, le paysan, tenant des gerbes à brassées, ou bien conduisant le petit âne vaillant chargé des produits du jardin ou des champs, fruits vermeils, légumes savoureux.

Et M. Guilloit les a modelés avec amour, conscient de rendre un hommage mérité à tous ces braves, à tous ces forts, en les associant sous la forme d'individus symboliques à la grande apothéose qui se prépare. Il les a représentés en homme qui les connaît et qui apprécie leurs qualités précieuses. A chacun il a su donner, en observateur patient et avisé, le trait distinctif de sa corporation, le pli professionnel qui ne permet pas à l'œil exercé de les confondre. Il a fait une œuvre vigoureuse, une œuvre de belle santé, de rude tenue, et une œuvre de haute probité artistique. Ce sont là des qualités qu'on peut d'autant moins méconnaître, d'autant moins traiter cavalièrement qu'elles deviennent plus rares.

Il a fait œuvre d'artiste. Chacune de ces frises a été exécutée, d'après une maquette d'ensemble, en trois panneaux qui ont été successivement livrés, pour l'exécution en céramique, à l'usine d'Ivry. Et le vigoureux sculpteur a été enchanté, je le sais, de son collaborateur.

L'œuvre d'art va subsister, évidemment, survivre à l'Exposition. Il faut souhaiter qu'on lui trouve quelque part, quand aura éclaté le dernier feu d'artifice, une place digne d'elle, loin des musées morts, dans quelque square, dans quelque bosquet verdoyant et tranquille.

Nous voici à l'arc principal, à l'arc majeur de la porte.

C'est la même variété dans les motifs décoratifs, la même exubérance dans les arabesques, la même somptuosité dans les couleurs.

Ici encore, le staff plus ou moins peint et doré forme le fond sur lequel jouent des verres et des émaux translucides, bleus et opalins, des cabochons lumineux le soir.

L'archivolte se termine par une dentelure précieuse, tout ajourée, toute ciselée, relevée de nervures et de traits d'or.

Au-dessus, la voussure est semée de rosaces rayonnantes qui évoquent le souvenir de certaines orfèvreries arabes ou hispano-arabes, des boutons, des pendants d'oreille, minutieusement fouillés, autour desquels courent des entrelacs, s'épanouissent de fantastiques feuillages, légers comme des plumes, frisés, calamistrés. Des verts, des rouges ardents s'entremêlent sans se heurter, apaisés par des ors qui circulent et zigzaguent entre toutes ces colorations violentes et les mettent à leur place.

La principale décoration du tympan de l'arc, au-dessus duquel apparaît à peine la coupole surbaissée de la porte, consiste en une proue de vaisseau, en un rostre, sur l'étrave duquel une figure de femme est posée, comme dans les navires de notre ancienne marine, de la marine encore pittoresque et intéressante pour les artistes. Un coq, triomphalement, chante au-dessus de l'éperon : et vous reconnaîtrez la nef symbolique des armoiries de Paris, la nef qui flotte mais ne sombre pas, *Fluctuat nec mergitur*. Elle s'enlève au milieu d'une couronne qui l'encadre, sur un fond d'or rutilant comme un soleil couchant.

Tout le reste du tympan n'est qu'émaux bleus et couleurs vives, godrons verts et rouges. A son pourtour externe, il s'effrange et se découpe, capricieusement, comme il faisait à l'archivolte.

Au delà, sous la rotonde, tout ajourée, toute peinte, tout émaillée, une baie cintrée, reposant sur quatre piliers trapus, accouplés, forme la sortie. Les guichets, eux, s'étendent, je l'ai dit, en arrière des deux grands arcs postérieurs, en arrière de la coupole.

De chaque côté de l'arc principal, et intérieurement, correspondant à cette porte de sortie, sont creusées deux niches, toutes reluisantes, aussi, d'or et d'émaux, que le peintre Beljery-Desfontaines a décorées d'allégories très fougueuses d'exécution



Moissonneur.

Quelques ouvriers de la frise de M. Guilloit.



Electriciens.



Terrassier.



Vendangeur.





La Porte Monumentale et le Cours-la-Reine.  
Vue prise du haut du Petit Palais.

disent la nuit toutes ces myriades de lampes électriques qui s'allument au front de l'arc immense de la porte, sur les faces des pylônes, couronnant d'étoiles la coupole trapue, ce sont eux qui disent que Paris, que la France, que le monde entier sont en fête cette année 1900.

Gustave BABIN.



## Ce qui est prêt

### L'ÉTAT DES TRAVAUX DE L'EXPOSITION

N'EST-IL pas nécessaire, à l'inauguration officielle de l'Exposition, le jour même où les portes sont ouvertes aux visiteurs, de leur indiquer par une rapide promenade à travers les multiples palais et pavillons, les parties de l'Exposition qui, à l'heure actuelle, sont prêtes ? Ces renseignements leur seront utiles dans leurs premières excursions. Ils leur éviteront de légères déceptions et aussi une perte de temps

C'est naturellement par la Porte monumentale si discutée et si modifiée depuis les premiers plans que nous pénétrons à l'Exposition. Les modifica-



M. Paul Moreau-Vauthier.

comme de conception, et auxquelles s'intéresseront particulièrement les critiques d'art.

Enfin, une figure allégorique plane sur tout cela, surmonte au haut d'un tambour ajouré, parsemé et comme carrelé de ces mêmes verres opalins qui enveloppent et font briller les sommets des pylônes, l'arc de façade : *la Ville de Paris*, accueillante, corsetée d'or, en manteau de cour, en robe pailletée. L'auteur, M. Paul Moreau-Vauthier a eu, lorsque son œuvre a été mise en place, à se défendre contre des attaques violentes. Il y a énergiquement tenu tête et son œuvre restera soumise au jugement des visiteurs.

Voilà pour l'endroit, si je puis dire, de la porte.

L'envers n'est qu'à peine moins orné.

Les guichets, leurs petits kiosques, pressés l'un contre l'autre, qu'on aperçoit du dehors, surmontés de cartouches sculptés à l'infini, sont tout hérissés de hampes où flottent des drapeaux de toutes les nations, où se mêlent toutes les couleurs.

Ces drapeaux, c'est la joie, c'est la vie, même auprès de ces colorations vibrantes de la Porte, de ces émaux héraldiques qui éclatent en longue file circulaire, au pourtour des guichets. Ils flottent, tricolores, au haut de deux immenses mâts, en avant de toute la porte, en avant même des pylônes, au haut de hampes minces et flexibles, surmontées de lances d'or, de cerceaux d'or, tout autour du dôme que lèchent leurs flammes rouges ; ils flottent, multicolores, au-dessus des guichets, innombrables, toujours en mouvement, agités par le moindre souffle, et ce sont eux qui disent le jour, comme le



tions qu'elle a subies ont causé de longues inquiétudes maintenant dissipées. Les pylônes s'élèvent dans leur blancheur un peu crue, et le soir de l'inauguration ils semblaient regarder tristement la foule entassée par les mille yeux des lampes à incandescence disséminées sur tous leurs corps. Les trois arcs sont également terminés. Il ne reste plus qu'à poser quelques motifs décoratifs de peu d'importance.

Après avoir passé devant le guichet, nous arrivons dans un immense jardin, couvert de verdoyantes plates-bandes et de corbeilles de fleurs, au milieu duquel trois petites serres ont été construites qui abritent une magnifique collection de fleurs délicates. Sur les berges, de la verdure, du gazon et de belles plantes qui bientôt fleuriront.

Tous ces parterres sont tracés d'après un plan d'ensemble longuement étudié. Déjà on voit poindre les petites tiges vertes

noir pailleté de blanc et de vert soutiennent la couverture de cette cour intérieure, dont le sol est recouvert d'une sombre mosaïque à dessins blancs, rouges et noirs, et dont les murailles sont couvertes de marbre gris.

Par ci, par là, des glaces sans tain formant une baie ouverte, permettent de jeter un coup d'œil dans les galeries.

Naguère encore il semblait à l'extérieur que rien n'était prêt; la coupole restait à couvrir, mais ce travail a été effectué très rapidement. Il est terminé aujourd'hui. A l'intérieur tout est prêt. Les velums sont tendus, les lourdes portières artistiquement drapées, les tentures posées, les vitrines placées. Dans les galeries, les fragiles biseuits de Sèvres, les toiles, les marbres et les bronzes de Coustou, de Coysevox, de Carpeaux, de Rude, les ivoires, les bijoux ont été entassés. Sous la lumière doucement tamisée par les velums ces œuvres d'art



Le Pont Alexandre-III.

des jacinthes et des tulipes. Plus loin, des plantes rampantes, des lierres et des rocailles cachent la tranchée jadis ouverte sur le quai pour l'évacuation des déblais et l'arrivée des matériaux.

Voici les deux Palais des Beaux-Arts séparés par une immense avenue, bordée de plates-bandes fleuries et où de grands arbres ont été transplantés sous lesquels le public trouvera, cet été, un peu de fraîcheur et d'ombre.

Un large escalier de granit blanc donne accès dans le petit Palais des Beaux-Arts. De chaque côté de l'entrée deux magnifiques groupes de pierre. Sous la coupole, ornée à l'intérieur d'un revêtement de marbre rouge et brun, deux galeries circulaires, chargées d'ornements, s'ouvrent au visiteur qui aperçoit tout au fond une échappée de ciel. Au milieu du Palais, une cour romaine en forme d'hémicycle dans laquelle se trouvent trois bassins pavés de grès, alimentés par de magnifiques jets d'eau. Autour de ces bassins, de vastes jardins plantés d'arbustes verts. Quarante-huit colonnes de granit

apparaissent en une parfaite harmonie dans ce décor précieux et riche.

Si l'état du Petit Palais est fort satisfaisant, il n'en est pas de même du Grand Palais. Des retards, peut-être excusables, ont empêché de lui donner pour le jour de l'inauguration l'impeccable élégance, le fini absolu qu'il présentera bientôt.

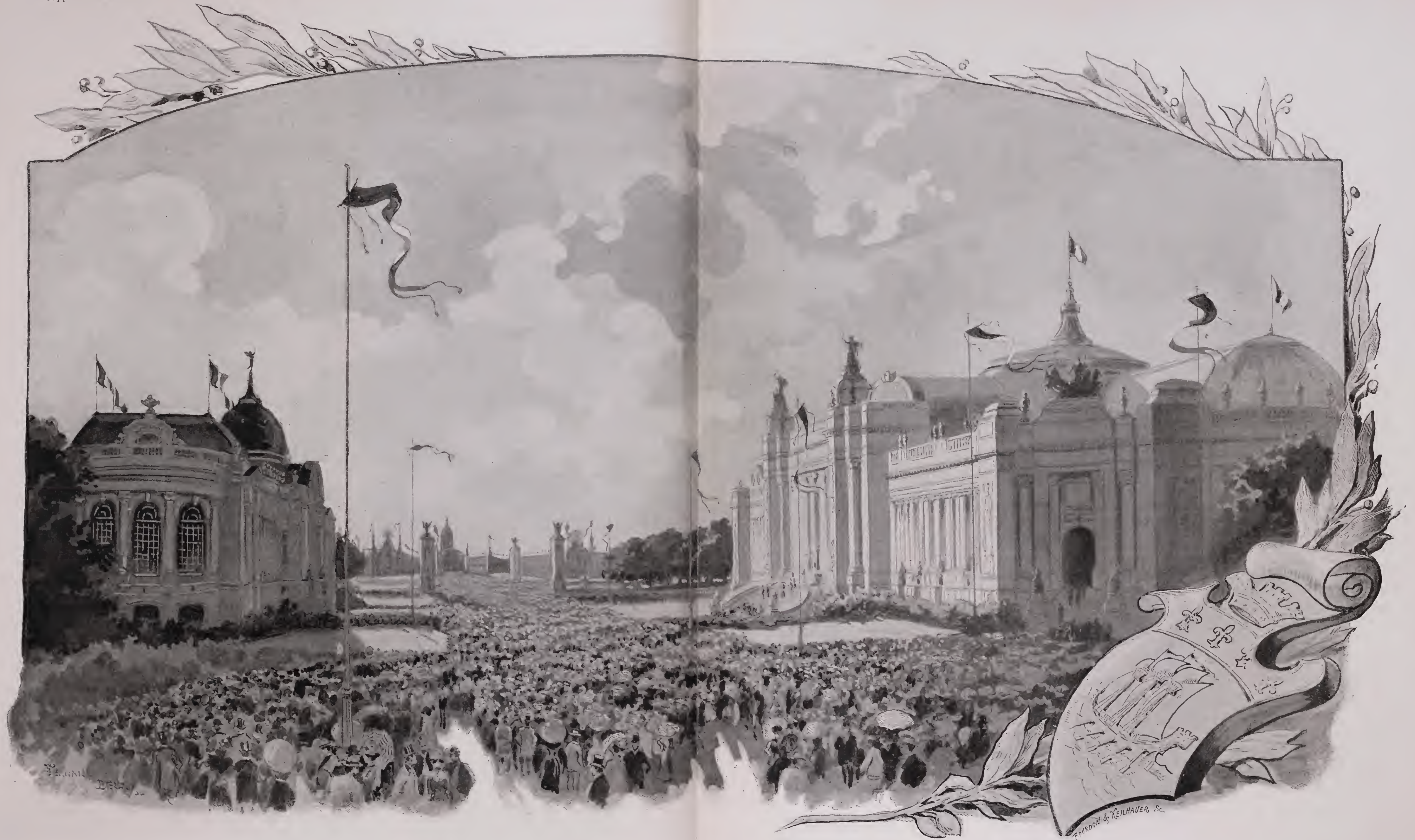
La couverture de la coupole vitrée n'est pas complètement achevée, l'intérieur est encore en désordre, et l'Exposition des Beaux-Arts n'a pu être installée que très difficilement. Les tableaux sont arrivés au milieu des plâtras et des poutres, des tentures et des rideaux, les déballages n'ont pu être opérés à temps. Cependant les parties les moins avancées ont été dissimulées avec soin, et l'aménagement se poursuit avec rapidité. Il serait cruel d'insister sur ce point. Consolons-nous en admirant les fresques qui représentent l'histoire de l'Art, et pour nous reposer de ces grandes lignes architecturales, tournons-nous vers les petites constructions de la Rue de Paris.

Le Pavillon de la Ville de Paris et le Palais des Congrès









LES PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES ET LA GRANDE AVENUE  
(DESSIN DE M. F. BELLENGER.)









Statue de la " Parisienne " de M. Moreau-Vauthier.



et de l'Economie Sociale sont terminés. Les serres du Palais de l'Horticulture sont achevées. Leur aménagement est fini. Il en est de même des théâtres et concerts. Les concessionnaires avaient tout intérêt à éviter le moindre retard. Chaque jour représente pour eux une belle recette et ils ont compris tout le bénéfice qu'ils pouvaient tirer de l'affluence de visiteurs amenés à l'Exposition par les fêtes de Pâques.

Au Trocadéro cependant les concessions sont aussi en retard que les expositions proprement dites avec lesquelles elles sont souvent confondues.

Les pavillons des quelques pays étrangers qui y ont élu domicile sont plus avancés. L'Asie russe, la Chine, le Japon, l'Égypte, le Danemark et les Indes Néerlandaises se montrent dès maintenant sous leur aspect définitif. Si les visiteurs en trouvent pas à l'intérieur du Pavillon du Transvaal tous les objets qu'ils étaient en droit d'espérer, leur indulgence sera

Passons... sur le Pont d'Iéna pour retrouver un Palais adjugé... en septembre 1899 : celui des armées de terre et de mer.

Là nous trouvons des échafaudages. Le Palais des armées de terre et de mer est en effet à l'état de carcasse. Il a éprouvé de nombreuses vicissitudes qui ont retardé les travaux. Cet édifice devait être primitivement construit en pierre et en fer. Il devait avoir des dimensions colossales. Mais les Chambres n'ont pas accordé les crédits nécessaires à une si vaste entreprise. On a alors décidé l'aménagement d'une construction en bois et en staff qui abriterait dans ses galeries les collections militaires françaises et étrangères. Les architectes sont donc excusables si leur œuvre n'est pas entièrement terminée à la date fixée.



Au Trocadéro. — Le marché annamite.

entière car ils connaissent les raisons des vides présentés par les vitrines et les étagères. Le Pavillon de notre grande colonie algérienne est dans un état fort satisfaisant. Il y a quinze jours, lors de la visite du Gouverneur Général, les installations avaient déjà commencé. Le pavillon officiel dresse sa silhouette curieuse. La reconstruction du minaret de la mosquée de Sidi-Boumedine de Tlemcen est parfaite. Dans les rues de la petite ville algérienne qui rappellent celles de la Kasbah d'Alger, les cafés maures et les boutiques indigènes sont pleines de vie.

Ceux qui savent les retards apportés par l'administration elle-même à l'édification des diverses constructions du Trocadéro ne peuvent se montrer sévères devant les constructions non complètement aménagées.

Pour expliquer ces retards il nous suffira de rappeler qu'une concession a été accordée en janvier dernier seulement !

Derrière le Palais des armées de terre et de mer s'élèvent l'exposition du Creusot, château fort moderne d'où sortent d'effrayantes bouches de canons, le Pavillon de la presse avec son bureau de poste qui fonctionne depuis quelques jours, un joli petit chalet russe tout en bois, et enfin, dans l'espace réservé à l'exposition de la navigation commerciale, un pavillon de la section anglaise présentant de multiples tourelles et tout un lot d'armement, et un pavillon de la section allemande avec un grand sémaphore un peu massif. Ces constructions sont terminées depuis longtemps, leur aménagement est définitif.

Tout à côté, le pavillon du Mexique, isolé près du Pont de l'Alma, avant-garde de la Rue des Nations.

Les palais et les pavillons des puissances étrangères se déroulent du Pont de l'Alma au Pont des Invalides sur deux lignes parallèles. Ils forment un ensemble bizarre de constructions où se retrouvent tous les styles, le byzantin avec se





Un Gardien.

multiples déformations, le romain, le mauresque, le gothique, le style Renaissance, etc.

De l'autre côté de la rue des Nations toute la série des petits pavillons de moindre importance, mais cependant très curieux : la Roumanie, la Bulgarie avec de multiples clochetons, la Finlande coiffée d'un vaste cha-peauchinois, le Luxembourg, la Perse, délicieux petit pavillon, le Pérou orné d'une frise de faïence jaune et bleu et enfin le Portugal.

L'intérieur de tous ces Palais ne le cède en rien à l'extérieur, surtout pour la Hongrie, la Bosnie, tout particulièrement curieuse, la Finlande, etc. On peut dire que cette partie de l'Exposition est complètement achevée depuis l'inauguration officielle. Nos invités n'ont pas voulu être en retard. Ils ont accepté notre invitation. Ils ont été exacts au rendez-vous que nous leur avions fixé. A l'heure indiquée, ils se présentaient à nous, leur oilette terminée et revêtus de leurs plus beaux ornements.

Nous sommes au Pont des Invalides et par suite à l'Esplanade. Faisons-en rapidement le tour, mais disons tout de suite que tout est prêt. Les Palais des Industries diverses tout blancs profilent leurs façades des deux côtés de l'allée centrale qui sert de prolongement au pont Alexandre III. Le Palais de droite est réservé aux puissances étrangères qui, là encore, ont montré beaucoup d'empressement à construire de véritables palais intérieurs, à déballer les nombreux colis qui leur ont été expédiés et à ranger avec un soin jaloux les produits exposés dans leurs vitrines. Le Palais de gauche est réservé à la France. Il est aménagé avec goût, les installations sont terminées. Les comités de classement ont activé leur besogne. Ils ont donné de la variété et du mouvement à leurs expositions. L'intérieur des Palais fait oublier ce que l'extérieur a d'un peu disgracieux et de banal.

Bien que construits en matériaux légers, ces Palais sont d'une grande solidité. Ils ont résisté aux bourrasques du mois dernier et leurs planchers peuvent supporter des charges évaluées à cinq cent kilogrammes par mètre carré.

Avant de quitter l'Esplanade des Invalides, arrêtons-nous quelques instants au Pont Alexandre-III. Malgré les retards apportés dans la livraison des fermes en acier et des ornements métalliques, il est terminé. Sur les pylônes se dressent les quatre groupes en bronze doré ; ceux de Frémiet, *Vox Pacis*, près du Cours-la-Reine, ceux de Steiner et Gravel, *Vox Glorise*, sur la rive gauche. Et après avoir admiré les grandes figures assises qui décorent le sou-

bassement des pylônes, la France de la Renaissance et la France de Louis XIV, sur le quai d'Orsay ; la France du Moyen âge et la France Moderne du côté des Champs-Élysées, contemplons le spectacle vraiment féerique qu'offre le Pont. Le travail des ingénieurs et des architectes apparaît enchâssé dans un cadre de verdure splendide, d'un effet merveilleux.

Mais le temps nous manque pour jouir plus longtemps de ce spectacle. Gagnons vite par le trottoir roulant le Champ de Mars.

Bien que les espaces libres soient très réduits on a pu tracer un jardin moitié à la française, moitié à l'anglaise, qui est prêt depuis quelques jours.

C'est là que se trouve le gros morceau de l'Exposition : la Tour Eiffel et la Galerie des Machines, puis le Palais de l'Electricité précédé du Château d'Eau et flanqué de deux ailes comprenant à droite les Palais du Matériel et de la Mécanique, des Fils, Tissus et Vêtements, des Mines et de la Métallurgie ; à gauche, les Palais des Industries chimiques, des Moyens de transport, du Génie Civil, de l'Enseignement, des Lettres, Sciences et Arts.

Autour de la Tour Eiffel, les pavillons des puissances étrangères qui n'ont pu trouver place au quai d'Orsay : Le Maroc, le Guatemala, l'Équateur, la République de Saint-Marin et



Le guichet de la Porte Monumentale.



quelques concessions privées. Tous ces Palais sont terminés intérieurement, et extérieurement il ne reste pas grand'chose à faire pour qu'ils soient achevés. Cependant les portes monumentales n'offrent pas leur aspect définitif. D'autre part les dômes qui surmontent les Pavillons avancés des mines et de la métallurgie ne sont pas terminés, mais ils le seront avant peu.

Le Château d'Eau est fort en retard. La semaine dernière encore il présentait l'aspect ordinaire d'un chantier au début des travaux. De tous les côtés des tranchées, des voûtes, des conduites, et par ci, par là, des wagonnets chargés de terre roulaient sur les rails minuscules des grues en mouvement. Mais les ingénieurs ont fait un véritable tour de force. Cependant ils n'ont pu transformer cet amas de terre en terrasses et en bassins. Là également on a dissimulé autant que possible les parties non finies. Mais tout le talent des architectes n'empêchera pas le public d'avoir quelque déception. Il en aura surtout au Palais de l'Électricité qui est très en retard. Rien n'est fini, ni l'extérieur, ni l'intérieur.

Quant à la Galerie des Machines sa transformation n'est pas complètement opérée. Il reste beaucoup à faire. La salle des fêtes n'est pas prête. Son aménagement demande plusieurs jours et l'exposition de l'agriculture et celle de l'alimentation qui prennent place à chaque bout du vaste vaisseau de fer ont subi de ce fait des retards.

En résumé le jour de l'inauguration tout n'était pas prêt, mais les retards que nous avons signalés ne sont pas de nature à compromettre le succès de l'Exposition. C'est là le point essentiel. Dès lors les visiteurs seront indulgents.

CHARLES LAVIGNE.



## Aux Guichets

Pour entrer à l'Exposition quarante portes sont ouvertes au public, indépendamment de la Porte monumentale de la place de la Concorde. Il y en avait un peu moins en 1889. Ce qu'est la porte de la place de la Concorde, nous le disons d'autre part, occupons-nous seulement des entrées plus modestes.

Les portes 1 et 1 bis se trouvent sur le quai Debilly, la



Le premier guichet.

porte 2 donne entrée dans les jardins du Trocadéro, dans l'axe de l'avenue d'Iéna; la porte 3 est située à l'angle de la rue du Trocadéro et de la rue de Magdebourg, et les portes 4, 5, 6, place du Trocadéro; la porte 7, avenue Delessert et la porte 8 quai Debilly. La porte 9 se trouve à l'extrémité de l'avenue de Suffren, du côté de la Seine, et la porte 10, en face, conduit au Globe céleste; les portes 11, 12, 12 bis, 13, 13 bis desservent l'avenue de Suffren et la porte 11 celle de La Motte-Picquet; sur l'avenue de La Bourdonnais s'échelonnent les portes 15, 15 bis, 16, 17, 18 et 19; les portes 20, 21, 22, à proximité du pont de l'Alma (rive gauche); la porte 23, sur la rue des Nations, et 24 sur l'Esplanade des Invalides. Egalement sur l'Esplanade, les portes 25, 26, 26 bis, 27, 27 bis, 28 et 28 bis; la porte 29 est la porte monumentale dont nous venons de parler; les portes 30 et 30 bis constituent l'entrée d'honneur de l'Exposition, sur les Champs-Élysées. A côté, sur l'avenue d'Antin, s'ouvrent trois portes : 1, 31 bis et 32; la porte 33 se trouve à l'entrée du pont des Invalides (rive droite) et les portes 34 et 35 au pont de l'Alma (rive droite); enfin la porte 36 est située sur le quai Debilly, proche la manutention militaire.

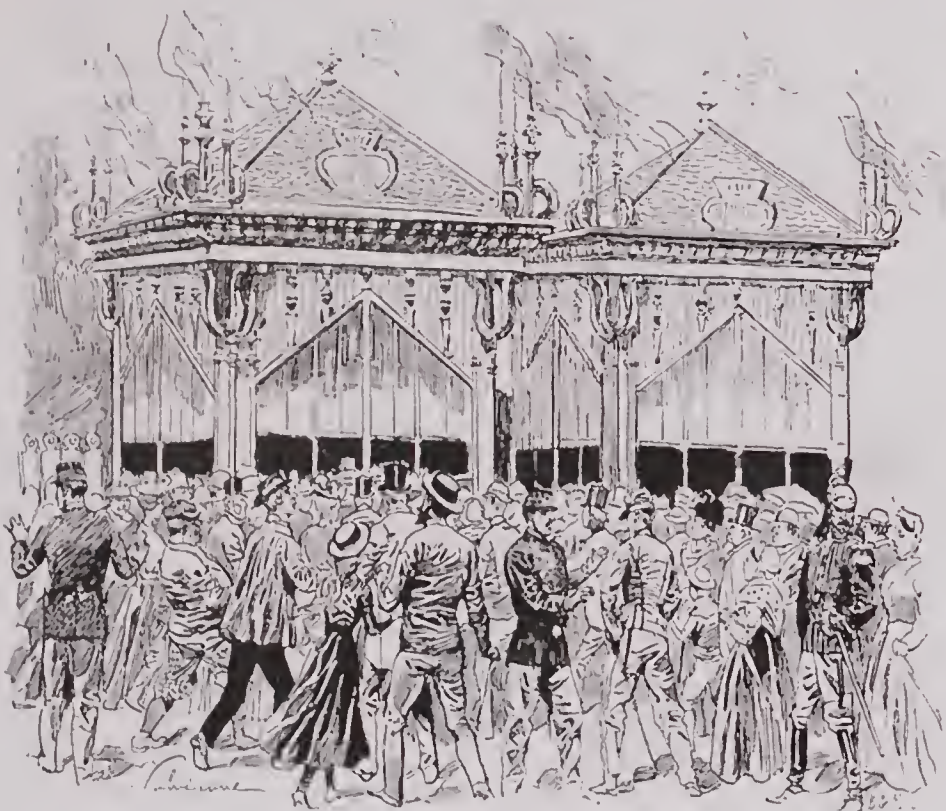
A chacune de ces portes, et suivant leur importance, on a mis deux, quatre, six ou huit guichets. Ces petits édifices en bois blanc verni sont d'un effet décoratif très heureux.

Quant au fonctionnement du contrôle, il ne diffère pas sensiblement de celui adopté lors de l'Exposition de 1889.

Ce service est aujourd'hui assuré par un chef contrôleur, des sous-chefs et des agents. A chacune des portes de l'Exposition, ces derniers sont chargés :

- 1<sup>o</sup> De recevoir les tickets d'entrée et de les oblitérer pour empêcher qu'ils ne puissent servir deux fois ;
- 2<sup>o</sup> De vérifier les droits des porteurs de cartes d'entrée et de jetons de service.

Les tickets sont oblitérés immédiatement sous les yeux du



L'entrée du quai d'Orsay.



publie et déposés au même moment dans une boîte dont la clef reste entre les mains du chef contrôleur. Les chefs et sous-chefs contrôleurs surveillent et dirigent les agents placés aux portes d'entrée, s'assurent que les tickets sont exactement oblitérés et déposés dans les boîtes et qu'il ne se commette aucune fraude ou irrégularité dans le service des entrées payantes et gratuites. Ces chefs et sous chefs sont choisis par le Ministre des finances parmi les employés de son administration et les agents par le chef contrôleur.

Voici quel est l'uniforme de ces agents, dont le nombre sera d'environ 600.

Il se compose d'un dolman-tunique, d'un pantalon et d'une casquette. Il est bleu et rouge, d'un bleu vif et d'un rouge écarlate, aux couleurs de la Ville de Paris. Le dolman, demi-croisé, ferme sur la poitrine au moyen d'une seule rangée de gros boutons jaunes. Il est garni de passepoils écarlates et porte une petite poche foulard sur le côté droit. Cette poche est recouverte d'une patte à trois pointes, avec passepoil écarlate toujours et petit bouton d'uniforme. Le collet est droit, en drap écarlate, avec un numéro matricule brodé en or, et intérieurement de petits boutons pour le faux-col. Les manches, terminées par un parement droit que limite un passepoil de drap écarlate, portent à demeure, sur le dessus, une patte rectangulaire de 10 centimètres de haut sur 4 de large, avec un passepoil de drap bleu. Le derrière du dolman est festonné en « soubises » à trois pointes, avec passepoils écarlates et trois gros boutons d'uniforme de chaque côté. Aux épaules, des pattes en poil de chèvre écarlate, avec, de chaque côté, un gros bouton. Le pantalon de drap bleu vif est garni, sur les côtés, d'une baguette de drap de 1 centimètre de largeur. La casquette, de forme marine, est en drap bleu vif avec bandeau de 4 centimètres, en drap écarlate, et visière de cuir noir, surmontée d'une bride de cuir fixée par deux boutons-grelots dorés. Sur le bandeau, le numéro matricule réapparaît, brodé en or. Sur le bas-côté est placé un écusson recouvert de soie tricolore portant au centre les initiales R. F. entourées de cette inscription : « Exposition Universelle de 1900 » le tout brodé en or.

RAOUL D'ALVERGE.



## Les Gobelins

**A**u premier étage du palais des Manufactures nationales — angle droit, en regardant la Seine — la glorieuse manufacture des Gobelins expose ses richesses du passé et son noble effort d'art actuel. Car, depuis 1892, date à laquelle M. Guiffrey fut appelé à la direction de la ma-

nufacture, une période nouvelle et brillante commença, dont les innombrables visiteurs de l'exposition auront sous les yeux les plus notoires résultats. Ils sont bellement artistiques, M. Guiffrey ayant renoncé à copier toujours les antiques cartons de Mignard et Boucher ou à reproduire quelques tableaux contemporains, pour mettre sur métier de belles compositions modernes, établies tout exprès selon les exigences d'optique de la tapisserie.

Il a voulu et su obtenir les crédits nécessaires à la dépense de cartons dus aux plus grands peintres de ce temps : Gustave Moreau, Français, Clairin, Humbert, Rochegrosse, Maignan, J.-P. Laurens, Leloir, Lévy-Dhurmer, etc., dont on admire dans les belles galeries de l'exposition des Gobelins, le talent en quelque sorte renouvelé par la coloration chaude et comme veloutée, de la tapisserie, dont les moindres ouvriers tisseurs sont, eux aussi, dans leur genre, de grands et probes artistes.

Mais, j'aurai l'occasion, dans un second article, de parler minutieusement de cette partie moderne et si attrayante de la curieuse exposition des Gobelins, me bornant, dans celui-ci, à la juste admiration du passé. Il se présente en deux salles d'un intérêt différent, mais également fertiles en curiosités d'art.



Au Trocadéro. — Le souk tunisien.

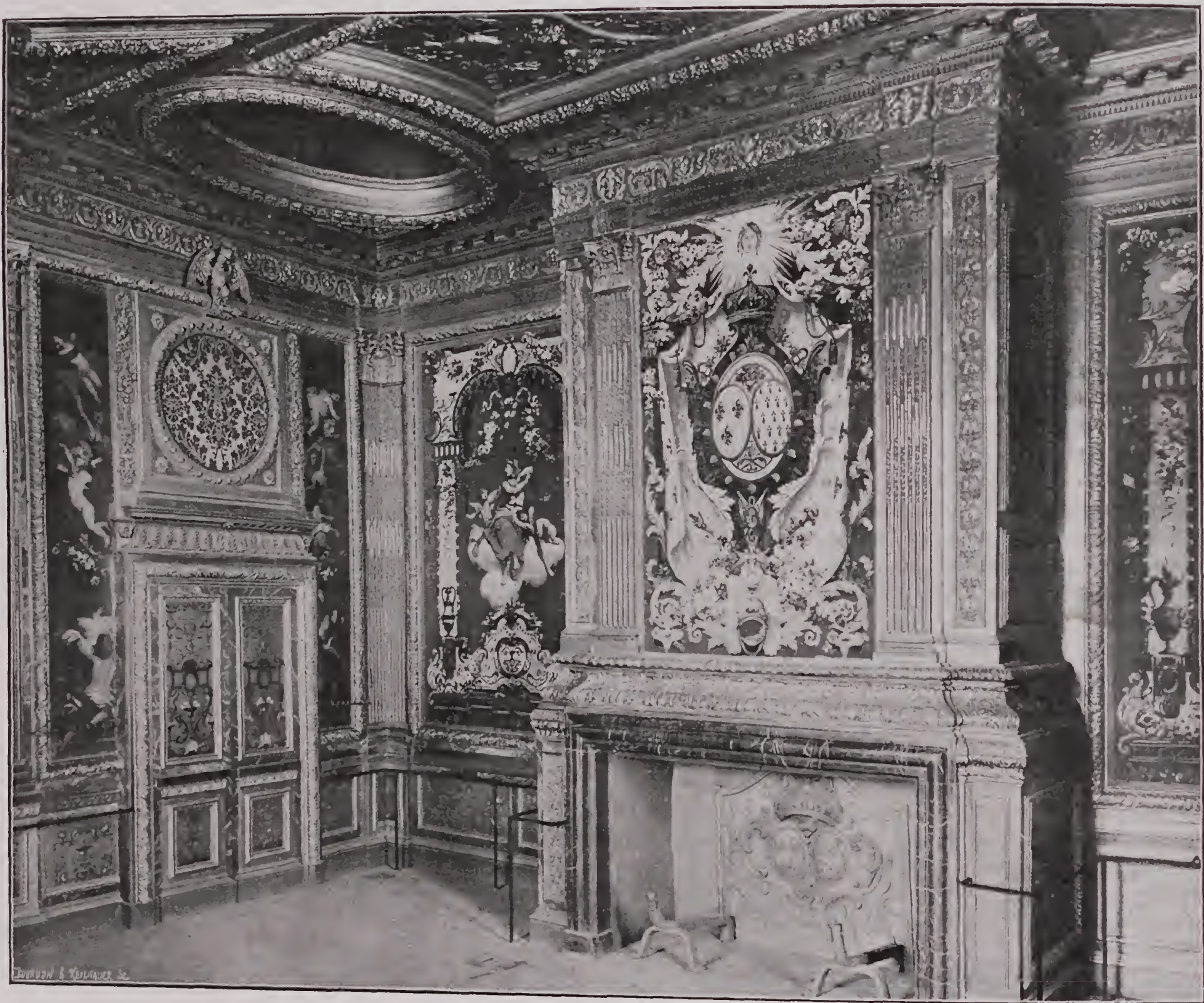


L'une, formée d'une partie de la galerie loggia donnant sur le hall vitré du Palais, est ornée fort heureusement des esquisses, études, aquarelles et cartons célèbres que les Gobelins conservent jalousement dans leurs archives. C'est un petit musée intime et instructif montrant, croquis après croquis, le plan définitif de ces beaux panneaux, dont la splendeur sur les cloisons n'atteste plus que la maîtrise de l'artiste, alors que les aquarelles et dessins en montrent les inquiets tâtonnements... Il y a aussi de précieux documents, de rares et vigoureuses études, paraphées de noms illustres.

Mais, comme la seconde salle — qui, elle, se trouve en

des Coppel y eût fait éclore sur les soubassements des motifs ingénieux et délicats; que de riches boiseries d'un beau style en embellissaient encore l'aspect, on la laissait abîmée et lamentable, sans la moindre réparation... Il y a cinq ans, on se décida, cependant, à raviver le joyau terni. On restaura les peintures et les boiseries, on les redora, en prenant soin de « patiner » ce trop neuf, et l'on commanda aux Gobelins des tapisseries pour remplacer les panneaux manquants.

Ce furent pour la cheminée les « armes de France et de Bretagne » allégorisées à peine et d'un style noble et pompeux, bien dans le ton de la salle de Jouvenet et Coppel. Puis, sur



Les Gobelins. — La salle de la 1<sup>re</sup> chambre civile, à Rennes.

façade du Palais, éclairée par trois larges baies, d'où l'on a, en se penchant sur les balustres, une vue merveilleuse sur la Seine et les Champs-Élysées, — est d'une plus prenante séduction !

Aussi, est-elle le « clou » très artistique et somptueux des Gobelins à l'Exposition, celui du moins où s'accrochera la plus bruyante admiration. C'est, traitée avec souci, fidélité et talent, une exacte reproduction de la belle salle de l'ancien Parlement de Bretagne — maintenant le Palais de Justice de Rennes — en laquelle siège la première chambre civile.

Cette salle a une histoire. Malgré que Jouvenet y eût peint un plafond qui subsiste et des panneaux qui ont disparu; qu'un

les côtés, la Force et la Charité, cartons de MM. Blanc et Bidau, et sur les autres faces, la Justice et la Loi, d'après les mêmes artistes.

Or, c'est tout cet ensemble et aussi tous ces détails minutieux et précis qu'a reconstitués la Manufacture des Gobelins, sous la très habile direction — pour les peintures — de M. Lavieille, qui, d'ailleurs, fut chargé de la restauration des originaux, et collabora ainsi à la réfection puis à la vulgarisation de cette salle de la première chambre civile, d'un éclat si harmonieux.

GEORGES DE LA MARFÉE.









LA PORTE MONUMENTALE ILLUMINÉE  
(AQUARELLE DE M. F. BELLENGER.)













VUE DU TROCADÉRO (fin du mois de mars)  
(GRAVURE SUR BOIS DE M. BARDOT)









La perspective des Invalides.

## La Décoration du Pont Alexandre-III

**L**e pont Alexandre-III, on l'a vu dans le premier article que déjà nous lui avons consacré, comprend deux parties bien distinctes : l'une due aux ingénieurs, belle d'une beauté un peu rude, harmonieuse parce que conforme aux lois des nombres ; une autre partie purement ornementale, parure fleurie jetée sur un imposant squelette. Nos yeux ont été à ce point gâtés que le spectacle d'une nudité, fût-elle pleinement belle, les effarouche un peu, toujours, les surprend au moins.

Sur l'ossature brutale du pont Alexandre-III on a donc jeté quelques rameaux.

Mais non point au petit bonheur.

Le soin de décorer le bel ouvrage de MM. Résal et Alby fut confié à deux architectes de grand talent, MM. Cassien-Bernard et Cousin. Tous deux avaient fait leurs preuves. Le premier, M. Cassien-Bernard, est même, depuis la mort du regretté Charles Garnier, son successeur à l'Opéra.





L'Accès du pont

Je puis vous certifier qu'ils ont apporté à cette tâche le plus louable zèle, les scrupules d'art les plus honorables, un souci constant de beauté et d'élégance. Que si leur œuvre n'apparaît pas à tout le monde parfaite; si elle rencontre des difficultés qui fassent la question sera du moins pas leur faute à eux : ils peuvent passer le front haut et leur conscience d'artistes ne saurait rien trouver à leur reprocher. Ils ont fait tout leur devoir, tous leurs efforts pour satisfaire même les délicats. Mais pourrait-on jamais contenter tout le monde?

J'ai fait naguère dans l'atelier de MM. Cassien-Bernard et Cousin, à leur agence, rue Jean-Goujon, une visite unique. C'était, à la tombée du jour, un soir de l'avant-dernier automne. Le travail que tous deux poursuivaient avec tant d'ardeur, une si belle confiance, était très fortement battu en brèche. Les voyageurs des impériales de tramways s'étonnaient des quatre pylônes, encore enveloppés de lourdes charpentes, qu'ils érigeaient aux deux têtes du pont. Des députés s'étaient émus de ces potins de l'impériale. Un Ministre du Commerce, même, avait sérieusement parlé de faire supprimer ces hauts socles au sommet desquels s'envolent, maintenant, des groupes de bronze doré. Il s'agissait de savoir dans quel état d'esprit ces attaques inattendues trouvaient les principaux intéressés. Et je courus à l'agence de la rue Jean-Goujon, je vis M. Cassien-Bernard, prêt à tout, mais pas trop ému. Son unique souci me parut d'établir du moins la bonne foi avec laquelle il avait travaillé, le courage qui ne l'avait jamais abandonné, même à l'heure où on les attaquait le plus vigoureusement et le plus injustement, son confrère et lui.

Je ne pus pas ne pas être pleinement convaincu.

Les murs, les tables étaient tapissés, encombrés de dessins, d'esquisses, d'essais et de maquettes de tout genre. Rien qui eût été laissé au hasard; pas un détail qui n'eût été étudié amoureusement, refait, repris, envisagé sous toutes ses faces.

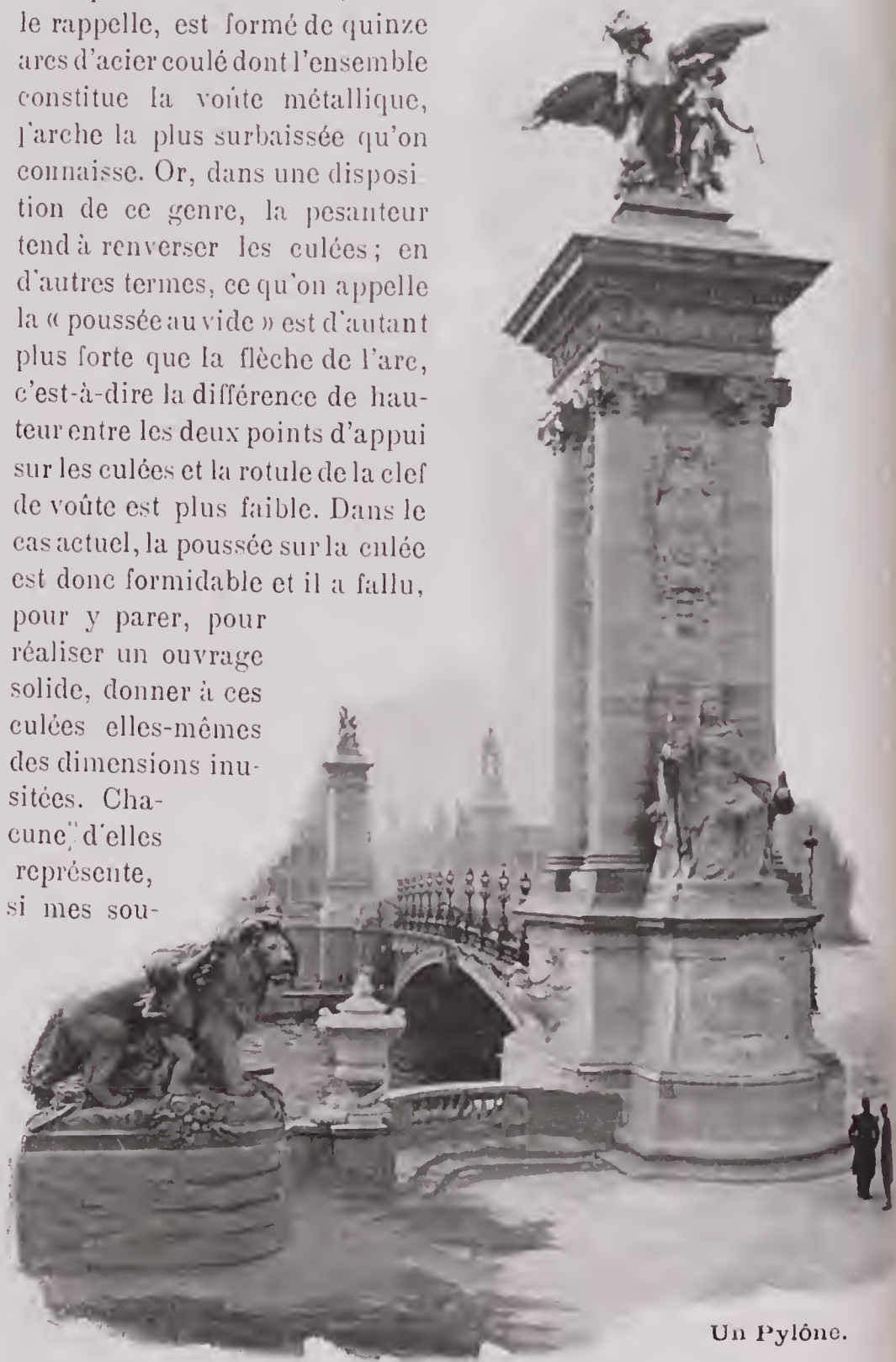
Pour les quatre pylônes en litige, notamment, on avait redoublé encore de soins et d'attentions. On avait essayé de tous les partis, pyramides, colonnes rostrales, avant de s'arrêter à ce parti de quatre colonnes engagées aux angles d'un prisme de pierre. On s'était tour à tour préoccupé de leur structure, puis de leur masse, de leur silhouette sur le ciel, de leurs rapports de hauteur avec les choses avoisinantes, palais, arbres, quais, ainsi que doit le faire tout décorateur avisé

de bon esprit. Pour mieux juger par avance des effets, on avait été jusqu'à construire une réduction de toute la partie architecturale du pont sur une rive, qui orne actuellement la salle de la Presse, dans les bureaux de l'avenue Rapp, qui figurera à l'exposition au Palais du Génie civil, et qui est une merveille d'habileté. On pouvait donc aller à coup sûr. Et si l'on s'était arrêté à cette disposition qu'on réalisait, c'est qu'aucune n'avait paru meilleure.

Ici, une question se pose : le principe des pylônes une fois admis, nous voulons bien croire qu'ils devaient être tels qu'on les a exécutés. Mais des pylônes étaient-ils donc indispensables à cette place? étaient-ils seulement utiles?

MM. Cassien-Bernard et Cousin, ainsi que les défenseurs de leur œuvre, de toute leur œuvre, les justifient par les considérations suivantes.

Le pont Alexandre-III, on se le rappelle, est formé de quinze arcs d'acier coulé dont l'ensemble constitue la voûte métallique, l'arche la plus surbaissée qu'on connaisse. Or, dans une disposition de ce genre, la pesanteur tend à renverser les culées; en d'autres termes, ce qu'on appelle la « poussée au vide » est d'autant plus forte que la flèche de l'arc, c'est-à-dire la différence de hauteur entre les deux points d'appui sur les culées et la rotule de la clef de voûte est plus faible. Dans le cas actuel, la poussée sur la culée est donc formidable et il a fallu, pour y parer, pour réaliser un ouvrage solide, donner à ces culées elles-mêmes des dimensions inusitées. Chacune d'elles représente, si mes sou-



Un Pylône.





Macarons et guirlandes du Pont

venirs sont fidèles, un cube de maçonnerie de 12,000 mètres. MM. Cassien-Bernard et Cousin ont estimé qu'en bonne logique, ils devaient accuser à l'œil du passant cette masse écrasante, en faire jaillir du sol quelque chose, rendre en quelque sorte tangible l'effort énorme auquel devaient faire front ces deux culées.

C'est pour cela qu'ils ont édifié ces pylônes de pierre de taille; pour cela encore qu'ils ont construit toute la maçonnerie sur les quais, les voûtes réservées au chemin de halage, celles qu'on a ménagées pour le passage des tramways, en granit brutal, taillé en gros bossages, et comme dégrossi à peine, ce qui donne une impression de robustesse et de vigueur incontestable. L'effet de ces voûtes bien assises sur des pieds-droits trapus, largement modelés, avec la trace du ciseau visible à la surface de la pierre est d'une puissance certaine. Je ne crois pas qu'on puisse le blâmer ou le contester en quoi que ce soit.

Les deux architectes justifient encore par une autre raison l'invention des pylônes.

Cette perspective, en somme, qu'ouvrent les deux Palais des Champs-Élysées et que continue le pont a été conçue en vue de nous montrer, dans le lointain, au fond extrême de l'Esplanade des Invalides, le dôme d'or de Libéral Bruant et de Mansart, à l'ombre duquel git, dans son sarcophage de porphyre, l'Empereur. Or, cette avenue a, au départ, du côté des Champs-Élysées, 90 mètres de largeur; le pont lui-même qui la prolonge, a 40 mètres; au delà de l'Esplanade il s'élargit encore. L'œil n'allait-il pas se perdre dans ces espaces infinis, un peu excessifs, peut-être, même? et ne fallait-il pas guider le regard vers le but qu'on voulait lui offrir, vers le dôme étincelant? N'était-il pas indiqué de jalonner cette belle perspective par des « points de hauteur » qui donnassent l'échelle?

MM. Cassien-Bernard et Cousin l'ont pensé, pour leur part.

Mais, pour tout avouer franchement, si toutes ces raisons esthétiques sont bonnes, je crois bien qu'elles ne sont venues qu'après coup à l'esprit des architectes, du directeur des travaux et du Commissariat général tout entier, à l'heure où il s'est agi de justifier un dispositif très fortement battu en brèche et qui rencontrait une opposition décidée.

La vérité vraie, c'est que l'idée de ces pylônes était née d'une idée qu'avait eue M. Bouvard lors des fêtes dont fut le prétexte le voyage à Paris de l'Empereur Nicolas II et de l'Impératrice de Russie, et dont le programme comportait, au nombre de ses numéros les plus sensationnels, la pose de la première pierre du pont Alexandre-III; elle dérive de la décoration établie à ce moment aux abords de l'ouvrage.

Peut-être sied-il ici de rappeler le souvenir, déjà si lointain, de cette fête.

Elle eut lieu le samedi 7 octobre, la troisième journée du séjour de Leurs Majestés sur la terre française, où elles étaient débarquées le 5, à Cherbourg.

Sur la Seine une flottille de yachts pavoisés et fleuris; et sur la rive gauche, une sorte de gondole, tendue d'un dais de velours rouge où avaient pris place dix-huit jeunes filles, vêtues de blanc, toutes appartenant à de grandes familles de cette industrie et de ce commerce parisiens qui vont jouer, à notre Exposition, un rôle si important; dix-huit sous-officiers de l'École de Joinville, en tenue de gymnastique, ramaient sur cette barque, tandis qu'un lieutenant instructeur en tenait la barre; et ces jeunes filles devaient, un peu plus tard, venir offrir à la souveraine, au nom de l'industrie et du commerce de Paris, un vase énorme, d'argent massif, tout incrusté de cabochons d'onyx et de pierres précieuses, et d'un grand camée représentant une figure allégorique de la France: il reposait, débordant de merveilleuses orchidées, sur son socle de velours, en face de la tente officielle élevée sur la rive droite, dans l'axe même du futur pont.

Car ce pont qu'on allait baptiser, n'existait encore que dans l'imagination des ingénieurs. Et encore!

A deux heures et demie, le président de la République, M. Félix Faure, arrivait, salué par les soldats présentant les armes, amené par une calèche à la daumont, où avait pris place avec lui le général de Boisdeffre. Quelques minutes plus tard, une formidable acclamation saluait l'arrivée de l'Empereur et de l'Impératrice.

Puis, après que M. Paul Mounet, de la Comédie-Française, eut lu des vers écrits pour la circonstance par le poète José-Maria de Heredia, on pro-



Un des Candélabres.





Pégase.

(Couronnement des pylônes.)

impériale, auprès du parapet à balustres édifié pour la circonstance. Elle portait, dans des écrins, la truelle d'or, aux armes de la Ville de Paris, le marteau d'acier à manche d'ivoire, aux initiales accolées de l'Empereur et de la République française ; plus près de la tente, sur une table, l'encrier, le porte-plume d'or, fait d'une tige de roseau, avec lequel nos hôtes illustres allaient signer le procès-verbal de la cérémonie, écrit sur un parchemin timbré des dates 1896-1900.

Ce fut très solennel, ce cortège impérial s'en allant vers la pierre, faisant le simulacre d'y jeter du mortier, y frappant les coups de marteau puis signant le vélin, avec le Président de la République et le Ministre du Commerce, M. Henry Boucher.

Après quoi, les dix-huit jeunes filles toutes blanches, dont j'ai parlé plus haut, traversèrent la Seine sur leur bateau enguirlandé, et très émues, vinrent apporter, sur un brancard léger, à l'Impératrice, le beau présent qui lui était destiné.

Quelques minutes plus tard la foule s'était écoulée, les ouvriers en bourgeois remisaient dans la fouille où elle devait dormir de longs mois la première pierre. Elle ne fut remise à sa vraie place qu'au mois d'avril 1899.

C'est donc à cette occasion que furent édifiés sur les quais

les quatre pylônes dont le souvenir hantait les architectes et le directeur des services d'architecture, quand ils pensèrent à édifier les pylônes aujourd'hui debout.

Ces quatre pylônes, de charpente et de toile peinte, étaient au demeurant assez laids et disgracieux. Ils se justifiaient, eux, par la nécessité où l'on s'était trouvé d'indiquer aux hôtes augustes et à tous ceux qui assistèrent à cette cérémonie l'emplacement du futur pont. Reliés, deux à deux, d'une rive à l'autre, par des câbles où flottaient des « séries » de pavillons, ils traçaient, en quelque sorte, le plan, le dessin général, le schéma de l'ouvrage à construire.

Que tout cela est loin !

Depuis, M. Félix Faure eut la joie à son tour, de poser aussi lui, la première pierre d'un autre pont Alexandre III. C'était à Saint-Petersbourg, devant la Néva jaune, par un temps abominable ! J'y étais encore, et la cérémonie, avec le métropolitain, une lourde tiare d'or et de pierreries chargeant sa tête chenue, bénissant cette première pierre, avec tout ces popes en dalmatiques de drap d'argent, fut autrement imposante que la nôtre ; pas plus émouvante pour un cœur français, toutefois, et nous n'oublierons de sitôt pas plus l'une que l'autre.



L'enfant au Dauphin.

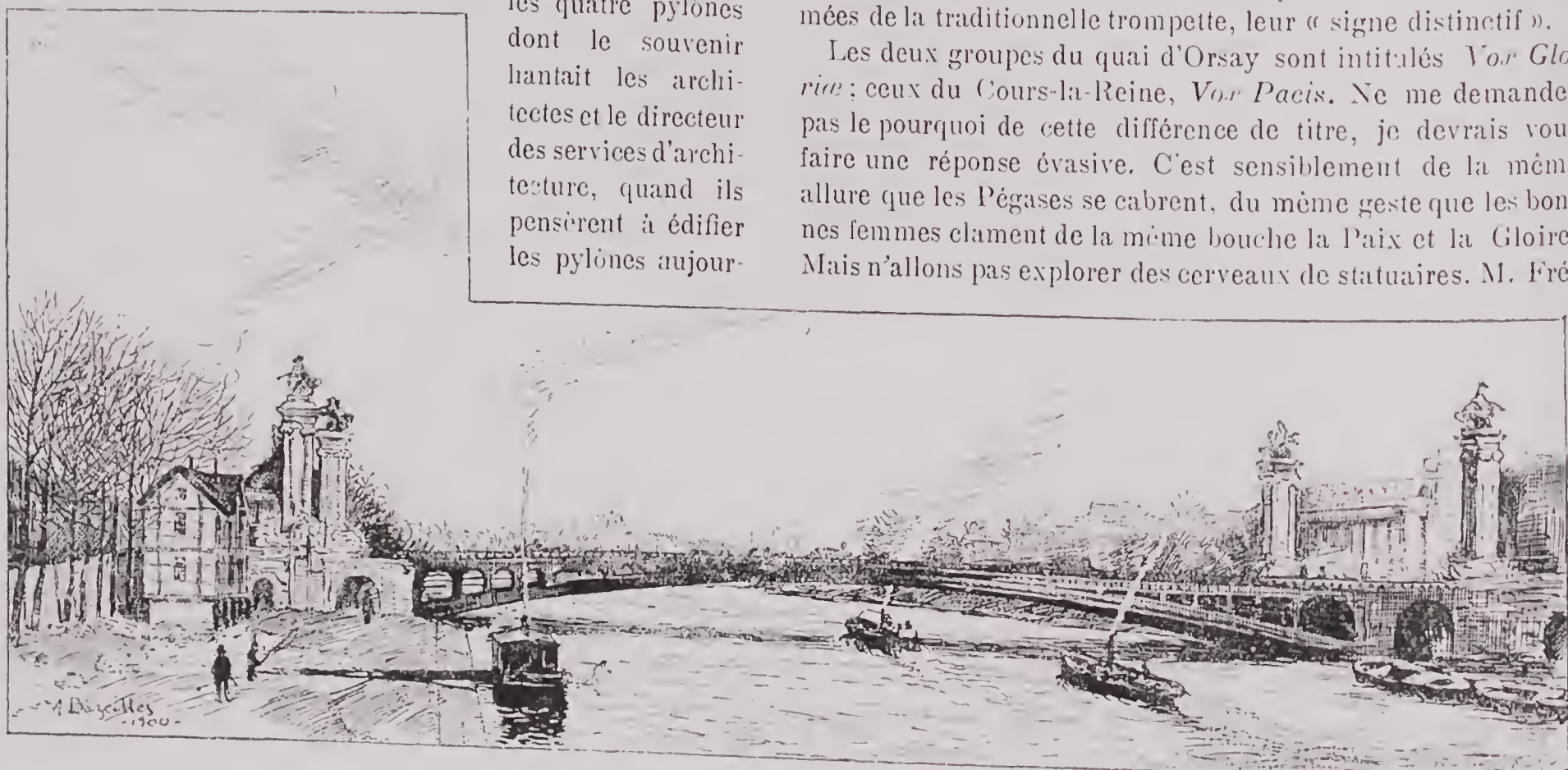
(Couronnement des pylônes.)

Mais que nous sommes donc loin, juste ciel, de l'architecture du pont Alexandre III.

Elle comporte, — et c'est là un travers commun à toutes les architectures, hélas ! de l'Exposition prochaine, — elle comporte beaucoup de sculpture.

Les pylônes, d'abord, je l'ai dit plus haut, sont surmontés de quatre groupes de bronze doré représentant des chevaux ailés, des Pégases, conduits en main par des Renommées armées de la traditionnelle trompette, leur « signe distinctif ».

Les deux groupes du quai d'Orsay sont intitulés *Vor Gloire* ; ceux du Cours-la-Reine, *Vor Paix*. Ne me demandez pas le pourquoi de cette différence de titre, je devrais vous faire une réponse évasive. C'est sensiblement de la même allure que les Pégases se cabrent, du même geste que les bonnes femmes clament de la même bouche la Paix et la Gloire. Mais n'allons pas explorer des cerveaux de statuaires. M. Fré-



Le Pont et les rives de la Seine



miet, le célèbre animalier, a été chargé de chanter la *Paix* ; à MM. Steiner et Granet est échue la *Gloire*. Ces quatre groupes sont encore d'un or un peu trop neuf et trop criard. Il me paraît que lorsque cette teinte métallique sera un peu assagie, ils

globe crucifère, de l'autre s'appuyant sur une épée au fourreau ; la *France contemporaine*, de M. Michel, présentant de la dextre un rameau d'olivier, le coq gaulois éployé sur sa tête ; au quai d'Orsay, la *France de la Renaissance*, allégorie



M. Alby, ingénieur.



M. Cassien-Bernard, architecte.



M. Cousin, architecte.

feront bonne figure là-haut. Peut-être les aurais-je voulu un peu plus volumineux, plus amples de mouvement.

Quant aux pylônes en eux-mêmes, je leur trouve bonnes façon. Ils ont la sveltesse simple. Leurs colonnes sont de bonnes proportions. La décoration de leurs faces, ces faisceaux d'attributs sculptés dans la pierre, est toutefois, à mon gré, un peu précise quelquefois ; ils auraient gagné à ce que certains de leurs détails fussent sacrifiés et laissés plus larges encore. La sculpture monumentale implique impérieusement l'ampleur du ciseau. Et ma foi, on a fait, dans l'Exposition tout entière, bien peu de sculpture qui réponde au programme. Mais ici, c'est d'ordre secondaire.

Aux pieds des pylônes veillent quatre figures colossales de la France à quatre époques de son histoire : au Cours-la-Reine la *France romane* ou *France du moyen âge*, due au sculpteur Lenoir, la couronne ouverte en tête, ses cheveux pendant en longues tresses nattées de rubans, comme les portent certaines figures du portail de Saint-Denis, vêtue du bialaud au corsage collant, et de la chlamyde agrafée sur l'épaule, tenant d'une main le

de M. Coutan, soulevant d'une main, au dessus de sa tête, une draperie flottante, et faisant ainsi le geste de se dévoiler, un glaive posé sur ses genoux ; enfin la *France de Louis XIV* par M. Marqueste, coiffée d'un casque empanaché, présentant d'une main une statue, comme faisait l'*Athéné* de Phidias, l'autre main appuyée sur le sceptre de la royauté toute-puissante. Et ce sont quatre honorables effigies, traitées avec beaucoup de conviction, et auxquelles les rehauts d'or dont on a glacé certaines parties, les armes, les attributs, donnent une certaine couleur, et quelque pittoresque.

Du quai de la Conférence, deux escaliers descendent,

appuyés aux murs de soutènement, vers les basses cales, de chaque côté du pont. Les départs, en haut, en sont très ornés : du côté de l'ouvrage, près des pylônes, un vase, louis-quatorzième d'allure ; au-dessus du parapet du quai, au départ extrême par conséquent, des Lions tenus en laisse par des Amours ou des petits Génies dont les rênes sont des guirlandes fleuries. Vous voyez qu'on s'en tient aux bons vieux symboles qui ne demandent, pour être compris de la



Sur le Pont.





La France de Louis XIV, par Marqueste.

leurs d'un somptueux granit, poli et brillant comme du marbre.

Des candélabres, dont le pied est entouré de groupes d'enfants porteurs d'attributs nautiques, modelés par MM. Morice et Massoule, surmontent enfin, au-dessus du parapet du pont, les pieds-droits limitant les maçonneries à l'aplomb du quai bas, pieds-droits qui sont eux-mêmes flanqués en bas de dauphins dressés la queue en l'air.



La France et Charlemagne, par Lenoir.

masse, nul effort d'imagination. Ce sont MM. Gardet et Dalou qui les ont sculptés dans un admirable calcaire, d'un grain superbe. Un peu plus loin, des pyramides tronquées supportant chacune quatre lampadaires à gaz surmontent le mur de quai, et c'est peut-être une superfétation, et cela complique bien inutilement la décoration, double et triple des pylônes, sans grand profit pour l'effet ornemental de l'ensemble. Ces pyramides sont d'ail-

moulures. Mais de l'un à l'autre retombent des guirlandes de fleurs palustres, de graines, d'algues aux longues chevelures, retenues par des masearons.

Le parapet est peu compliqué lui aussi; je regretterai qu'on ait cru devoir copier, pour ses balustres, des formes de balustres en pierre. C'est un non sens, une hérésie dont je n'aurais pas cru qu'on pût encore se rendre cou-



L'écusson de la Ville de Paris.

Tout le reste est métal, tout le reste est le pont proprement dit.

Il demeure encore très fleuri, d'aucuns diront trop.

Sur les arcs apparents, à l'amont et à l'aval, ou « arcs de rive », on a fait courir une série de vagues s'enroulant à des roseaux massettes, de ces gros roseaux à quenouilles brunes qui abondent dans les marécages, et à des feuillages aquatiques; au départ, près du quai, les rotules sont masquées par d'énormes astéries ou étoiles de mer.

On se souvient, peut-être, que les arcs sont réunis au tablier par l'intermédiaire de piliers ou de tirants verticaux, très simples. Ces tirants ne portent sur leurs faces visibles, que de légères

les modèles. C'est la nécessité de les faire relativement peu pesants qui a amené l'excellent sculpteur à les faire exécuter en cuivre repoussé. Malheureusement, comme on venait de les achever, le feu se déclara dans l'usine de Saint-Denis où ils avaient été exécutés. L'un d'eux fut détruit, et on le devra remplacer pendant la durée de l'Exposition par un fac-similé en plâtre patiné. Mais nos ouvriers, et l'Exposition tout entière sera là pour le démontrer, sont extrêmement habiles à maquiller ces trompe l'œil, et les plus sagaces, les plus avisés n'y voient comme on dit quelquefois que du feu.

Dois-je, en passant, décrire le procédé de repoussage? On établit un moule



La France de la Renaissance, par Coutan.

pable. Il faut bien se laisser aller à l'évidence.

Des écussons de cuivre repoussé timbrent ce parapet aux deux points de départ et à la clef de voûte. Ceux des rives sont nus, mais ceux des clefs sont extrêmement compliqués, au contraire, d'ornementations.

On a confié au statuaire Récipon, que cette Exposition aura accablé de besoin, ce dont je ne me plains nullement, d'ailleurs, le soin d'en fournir



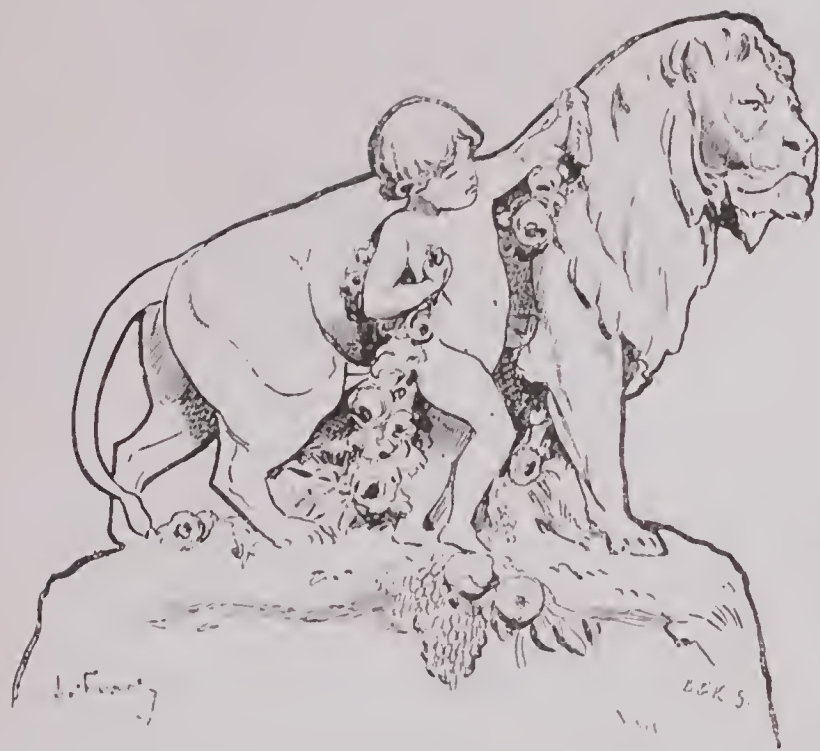
La France contemporaine, par Michel.





AU CHAMP DE MARS. — Les curieux à la galerie des Fils et Tissus.





Un des quatre lions de M. Gardet.

en fonte qui rend exactement les mêmes services, remplit le même rôle que le moule de plâtre rend aux stoffeurs et mouleurs en plâtre. C'est dans cette matrice qu'on vient modeler, à coups de marteau patients et prudents, une feuille de tôle de cuivre de quelques milli-

mètres seulement d'épaisseur, qui sera précisément la pièce décorative à réaliser. L'habileté de l'ouvrier joue, on le conçoit, un rôle prépondérant. Il est telles anfractuosités, tels creux du moule où le burin ne saurait pénétrer et d'où, plus tard, on ne pourrait jamais dégager la pièce. Il faut alors qu'au jugé, il travaille avec d'innombrables précautions ces mêmes détails hors du moule, et c'est une besogne d'artiste véritable, une collaboration d'art certaine.

Les deux cartouches modelés par M. Récipon représentent l'un les armes de Paris, la nef symbolique voguant mais ne sombrant pas et se jouant des rafales; l'autre les armes de Saint-Petersbourg, le saint Michel terrassant le Démon qui écartèle, au centre, l'aigle impériale, aux ailes éployées, timbrées des armoiries de toutes les Russies. Et deux statues de femmes à peu près nues, de Naiades opulentes, portant des attributs nautiques encadrent ces deux écussons.

J'ajouterai, enfin, que les réverbères du pont, d'un modèle spécial, seront plus riches que les réverbères ordinaires de nos rues. L'essentiel serait qu'ils ne le fussent pas trop. Là plutôt est l'écueil, et j'espère qu'on saura l'éviter.

Ces candélabres sont à peu près tout ce qui reste à achever du pont, à moins d'un mois de l'ouverture. On peut donc juger dans son ensemble, autrement, maintenant, que sur des plans et sur des aquarelles, ce magnifique ouvrage. Je serais surpris que l'admiration du public, à part, fatalement, quelques détails, ne fût pas absolument unanime.

ALAIN KERVEN.

## Le Palais de l'Horticulture

Sur le Cours-la-Reine, en bordure de cette bourdonnante Rue de Paris où se pressent déjà tant de choses intéressantes, s'élèvent les deux grandes serres qui, avec la troisième, placée au milieu et accolée à la clôture même de l'Exposition, constituent le Palais de l'Horticulture.

C'est la première fois, en France, dans les Expositions universelles, qu'un palais spécial abrite les produits de l'Horticulture. En 1878 comme en 1889, on s'était contenté de les répartir dans les différents jardins enclavés dans l'Exposition. Cependant, pour cette dernière fête internationale, un groupement avait été tenté dans les jardins du Trocadéro : leurs pelouses, leurs arbres, leurs belles avenues, tout les rendait particulièrement propres à cette destination. Le succès fut très grand, car tout y était disposé avec art : fleurs, fruits, arbustes, formaient un ensemble d'une fraîcheur ravissante.

C'est probablement ce grand succès remporté par le groupe de l'Horticulture, lors de l'Exposition précédente, qui a déterminé le Commissaire général à faire élever un bâtiment spécialement affecté à ce groupe. Nous devons nous en réjouir, car cette décision a permis à M. Ch. Gautier, l'habile architecte de ce palais, de faire quelque chose de véritablement beau.

C'est, en effet, une merveille de construction légère et gracieuse, que ces serres qui s'élèvent si harmonieusement du côté de la Seine et de la rue des Palais. On dirait, tant les archivoltes des portes sont doucement arrondies et habilement fixées, tant sont légers les pylônes qui les entourent, que l'artiste qui a su les distribuer si rationnellement, a conçu son

rêve architectural au milieu des fleurs elles-mêmes. J'ai rarement vu une construction si bien appropriée à sa destination.

Les deux premières serres de ce groupe sont placées sur la rive même de la Seine, de chaque côté d'une large ter-



L'écusson de la ville de Saint-Petersbourg.



rasse, qu'ombrageront de leurs splendides feuillages des arbres d'essence tropicale. De cette terrasse, le panorama à contempler sera véritablement féerique. A gauche, on verra l'arche audacieuse du pont Alexandre III, les clochetons Renaissance des palais de l'Esplanade des Invalides; en face, la curieuse rue des Nations, dont les pavillons feront, sur un jour de feuillages, autant de taches brillamment colorées. A droite, se profilant sur le ciel, les tours du Trocadéro, les annexes des Pavillons étrangers, le Vieux Paris faisant face au Palais des Armées de Terre et de Mer, offriront à l'œil amusé du visiteur autant de points de vue pittoresques.

Ces deux serres, formant deux immenses vaisseaux, sont entièrement construites en fer et en verre, ce qui leur donne beaucoup de légèreté. Elles mesurent 60 mètres de long sur 28 de large et 18 de haut. A chacune de leurs extrémités, deux autres petites serres d'un style bizarre, et dont on ne s'explique pas la plantation à cet endroit, font également partie du groupe horticole. Sur les façades, d'élégants bow-windows en demi-ronde forment autant de paisibles retraites où le visiteur, fatigué d'une longue excursion parmi les curiosités de la grande fête internationale, pourra venir se reposer, tout en contemplant le merveilleux décor que formeront les plantes tropicales.

Comme nous le disions plus haut, ces serres seront entièrement construites en briques de verre, de ce verre de fabrication relativement récente, qu'on nomme «verre de cathédrale», et qui est translucide au lieu d'être trans-

parent. De cette façon, la lumière doucement tamisée, arrivera dépouillée de sa violence, baignant d'une douce clarté les fleurs et les fruits polychromes.

Au lieu de la couleur bleue uniformément employée à l'Exposition de 1889 dans toutes les constructions, on emploie de préférence pour celle de 1900 le vert et le gris. C'est ce dernier ton qui a été choisi pour le palais de l'Horticulture, et la délicatesse de cette tonalité se marie très heureusement avec le vert assez vif du feuillage. A l'intérieur, des rosaces teintées d'un mauve pâle complètent très harmonieusement la gamme de couleurs choisie pour la décoration de ces deux serres.

Non seulement l'œil et l'odorat seront satisfaits au milieu de cette prodigieuse variété de fleurs, de fruits, d'arbustes, mais encore la fraîcheur y régnera sans conteste. De puissants ventilateurs y seront en effet installés, et distribueront sans discontinuer l'air nécessaire à la vie des plantes et au bien-être des curieux.

La troisième serre, celle un peu en retrait des deux autres, avec sa façade unique sur la rue de Paris, aura 100 mètres de

long, 12 de large et 15 de haut. Elle forme le fond décoratif des deux autres.

Celle-ci, dans le premier projet de l'architecte, devait être entièrement construite en briques de verre creuses à prisme hexagonal, couronné par une pyramide: au sommet, trois immenses éventails de treillage à l'orle dentelé, constituaient un décor gracieusement champêtre. Des vitraux colorés avec des volutes rouges, des arcs aux voussures fleuries, s'entremêlaient avec goût et formaient un ensemble fort agréable à voir, et qui eût certainement produit un excellent effet. Malheureusement, au dernier moment on dut encore rogner sur les crédits, déjà si maigres, de l'architecte, et M. Gautier, désolé, dut se résigner à construire, à la place de son si intéressant projet, une serre quelconque dont l'unique mérite sera d'avoir été édifiée à peu de frais. Aussi, alors que les deux autres serres doivent rester définitivement, celle-ci disparaîtra l'Exposition close, et personne, je crois, ne la regrettera.

Ces trois serres sont entièrement affectées au Groupe VIII de la classification générale, subdivisé lui-même en 6 Classes: Classe 43 — Matériel et procédés de l'horticulture et de l'arboriculture, comprenant les outils de culture du jardinier et du pépiniériste, les appareils et objets pour l'ornementation des jardins; les divers modèles de serres, d'aquariums et l'architecture des jardins; Classe 44 — Plantes potagères de grande culture, légumes des jardins maraichers. Spécimens à l'état frais; Classe 45 — Arbres fruitiers et fruits:

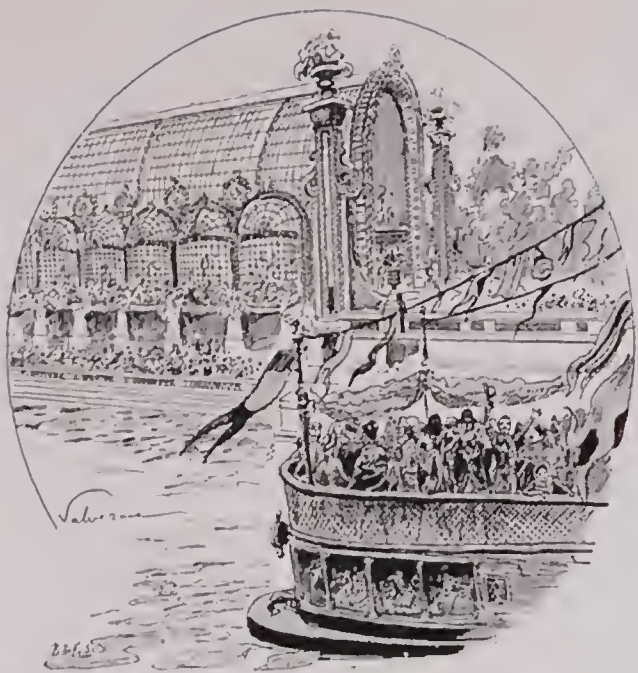
espèces et variétés. Arbres de plein vent, arbres en espalier. Spécimens des produits de la grande culture (vergers, orangeries). Spécimens des produits de la culture des jardins. Espèces et variétés nouvelles; Classe 46 — Arbres, arbustes, plantes et fleurs d'ornement: arbres d'ornement en tiges, élevés francs de pied. Arbres d'ornement en tiges, greffés. Arbustes et arbrisseaux d'ornement à feuilles caduques ou à feuilles persistantes. Plantes de parc. Plantes de jardin. Végétaux herbacés de pleine terre: dahlias, chrysanthèmes, etc. Massifs et corbeilles de fleurs; Classe 47 — Plantes de serre: spécimens de culture usités dans les divers pays en vue de l'utilité ou de l'agrément. Cultures forcées de légumes et de fruits: spécimens des produits obtenus. Espèces et variétés cultivées pour l'ornement: plantes de serre tempérée, plantes de serre chaude; Classe 48 — Graines, semences et plantes de l'horticulture et des pépinières: collection de graines et semences de légumes. Plantes d'arbre francs ou greffés.

Les serres de la Ville de Paris, celles du Jardin des Plantes, et quelques serres particulières, fourniront les plantes et les arbustes que l'on exposera. Dans les deux premières serres,



La serre tropicale.





Une serre, vue de la Seine.

on verra les échantillons les plus remarquables de la flore européenne et africaine; dans la troisième seront placées les plus belles plantes tropicales. On admirera surtout une collection unique d'orchidées, à laquelle des jardiniers émérites donneront leurs

soins, et qui formera, je crois, la plus étincelante parure que l'on puisse rêver.

Comme on le voit, cette exposition sera des plus intéressantes. Elle constituera une véritable attraction, car outre les amateurs nombreux de fleurs et de plantes qui viendront en foule visiter ces collections uniques, chacun voudra voir et admirer ces deux admirables serres dues au grand talent de M. Gautier et de ses distingués collaborateurs.

JEAN RIBEYROL.



## LES SECTIONS ÉTRANGÈRES

### Le Pavillon de la Grèce

**S**UR le quai d'Orsay, entre les passerelles légères et le campanile éclatant du Pavillon de la Suède et les coupes et les arcades du Pavillon de la Serbie, s'élève le Palais de la Grèce. C'est la reproduction avec quelques modifications de détails d'une église d'Athènes de style byzantin.

L'architecture byzantine n'est pas immuable dans ses formes. Elle a subi, au contraire, de nombreuses vicissitudes pendant les onze siècles que dura l'empire d'Orient et présente une série de styles qui se greffent les uns sur les autres et dont nous avons à l'Exposition de 1900 quelques types bien intéressants. La comparaison des Palais de la Roumanie, de la Serbie et de la Grèce, pour ne citer que ces trois, sera à ce point de vue curieuse et instructive. Elle permettra de saisir la différence de caractères et les modifications apportées depuis la création de l'art byzantin.

Le Pavillon de la Grèce est la reconstitution dans ses grandes lignes de Saint-Théodore, l'église des Incorporels dont la construction remonte au XI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque la plus intéressante de l'architecture byzantine. C'est en effet au moment de la conquête vénitienne que l'art byzantin s'est caractérisé et a subi la déformation introduite par l'influence italienne.

M. Lucien Magne, professeur à l'école française des Beaux-Arts, qui a longtemps séjourné en Grèce et qui a pu étudier les multiples manifestations de l'art antique, a été chargé, par le gouvernement hellénique, d'édifier le Pavillon de la Grèce.

Le monument est carré, au milieu une salle ronde surmontée d'un dôme central et, à chaque angle, un petit dôme accuse sa silhouette. Le plan affecte la forme de la croix grecque. Les quatre branches sont égales. C'est la combinaison de quatre *gamma*. A l'intersection des branches s'élève une coupole basse sur tambour. Le plan est octogonal et laisse quatre écoinçons, rachetés à l'intérieur par des pendentifs. Les branches de la croix sont couvertes par une toiture à pentes inégales et douces, formant pignons. Les carrés intérieurs de la croix composent quatre annexes, couronnées par de petits dômes octogonaux.

Sur la façade du quai d'Orsay, le portique est pentagonal. Il est surmonté de moulures qui encadrent une vaste fenêtre. Aux deux façades latérales sont ménagés des portiques plus petits. Des arcades et des niches, en briques posées sur un rang, complètent la décoration.

Les baies des portes se composent d'un chambranle en marbre décoré de moulures avec des profils très refouillés. Le linteau est surmonté d'une corniche. Les fenêtres sont couronnées par des cintres doubles formés par deux rangées de briques. Elles sont géminisées, c'est-à-dire divisées par des colonnettes de façon à former trois et quatre fenêtres dans une seule. L'arc supérieur est double et le chapiteau des colonnes devient la retombée commune.

Les surfaces rectilignes du Palais précisent l'époque à laquelle il appartient. Le parallélisme des temples d'Athènes se changea en effet dans les églises de Byzance, en surfaces circulaires et curvilignes, concaves à l'intérieur, convexes à l'extérieur.

Au-dessus du monument, et dominant les petits dômes couvrant les quatre annexes, s'élève le dôme central. Il affecte la forme écrasée d'une calotte sphérique et repose sur les trumeaux d'un grand nombre de fenêtres formant pieds-droits et dépassant le reste de la construction.

Le pavillon est monté entièrement en assises de briques roses alternant avec des briques émaillées, bleu turquoise. Les tuiles rondes des toitures sont du même ton que le rose dominant le bâtiment.

L'ornementation, d'une grande sobriété, est exclusivement demandée aux dispositions diverses des briques. Les archivoltes, les arcs de décharge sont appareillés avec cordon bleu turquoise. Les rampants des pignons présentent des arrangements semblables. Les portiques sont soutenus par des colonnes en marbre portant une charpente de teck sculpté.

L'ensemble produit une impression très douce, le rose et le bleu turquoise s'harmonisent et se marient admirablement. La céramique donne à ce pavillon un cachet tout particulier et lui permet d'apporter une note brillante à la ligne des Palais étrangers.



Un coin de serre.



On ne pouvait songer à compléter à l'intérieur du monument la reconstitution du temple. Il fallait surtout faire un intérieur propre à recevoir les produits que la Grèce exposera. La grande salle ronde surmontée de la coupole, se prêtera tout particulièrement à ce genre d'installation.

C'est là que seront exposés les produits nationaux, des minerais et des marbres extraits des carrières si réputées, des bois industriels et des produits du sol : céréales, raisins secs. Une place importante sera réservée aux vins et aux spiritueux que l'on pourra déguster. Les huiles comestibles y occuperont également un grand emplacement. On y trouvera aussi des cuirs de toute sorte. Des tissus de soie formeront une exposition très attrayante. L'exposition des tabacs promet d'être fort intéressante.

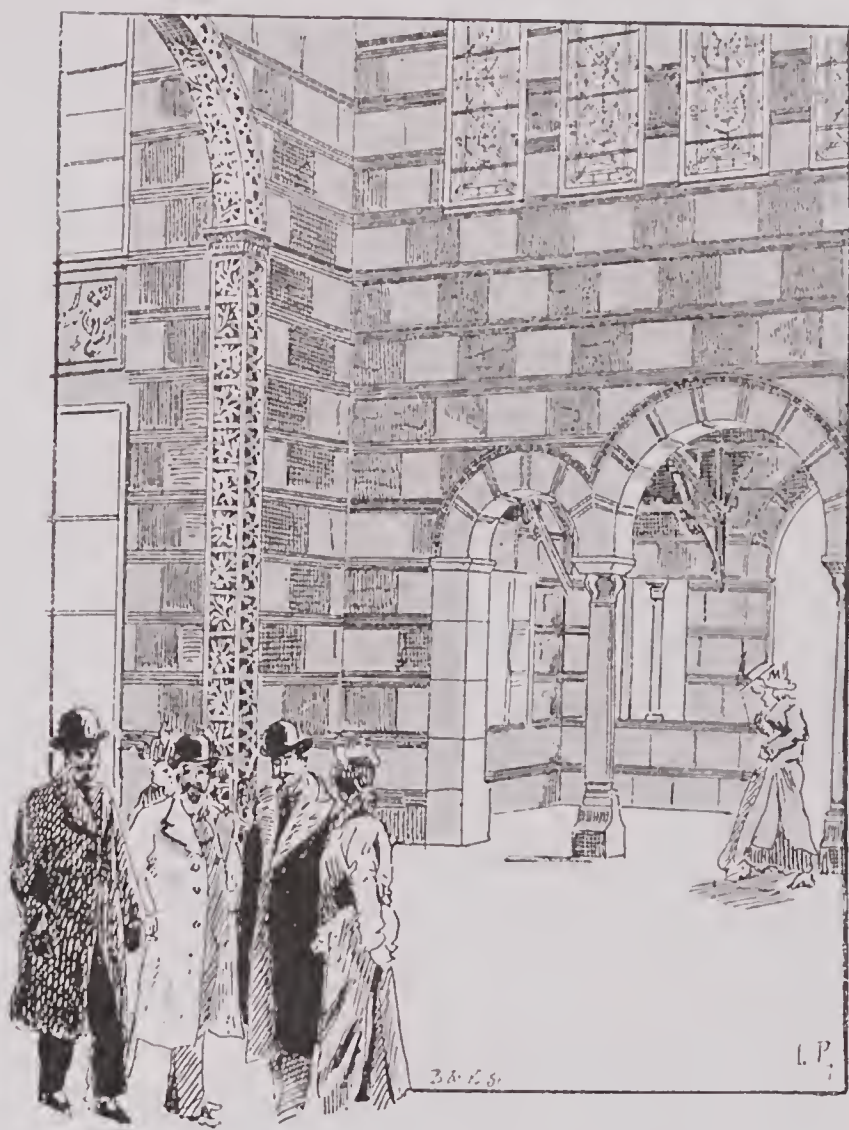
En pénétrant dans ce Palais, beaucoup de visiteurs s'attendent à voir autre chose que des produits industriels. L'architecture remarquable de l'édifice leur rappelleront que la Grèce a été le berceau de la civilisation et la mère patrie de toute une génération forte et puissante de peintres, de sculpteurs, de poètes. Ils chercheront vainement l'exposition artistique à laquelle ils comptaient consacrer quelques heures. Ce sera une déception cruelle pour eux d'apprendre que la partie artistique de l'Exposition hellénique de la Grèce se résume à l'exposition d'une dizaine de tableaux envoyés à la section des Beaux-Arts.

Les organisateurs de l'Exposition hellénique n'auraient pas mieux demandé que de satisfaire cette curiosité très légitime du public. Ils auraient bien voulu montrer quelques belles statues et quelques morceaux remarquables de l'architecture ancienne, mais ils ont pensé qu'il importait de mettre sous les yeux des visiteurs non pas des moulages plus ou moins bien faits mais des pièces originales. Or, en Grèce, la loi est formelle. Il est interdit d'expatrier, même pour un temps très limité, des statues ou autres objets artistiques.

C'est ainsi qu'on avait espéré que les morceaux les plus intéressants extraits des fouilles récentes de Delphes pourraient être exposés et que l'on vient d'apprendre que le gouvernement ne croyait pas pouvoir déroger aux règles prescrites par les lois.

Tout cela est profondément regrettable. Mais n'insistons pas ; ce serait augmenter notre désappointement. Revenons au Pavillon du quai d'Orsay pour donner quelques renseignements sur la façon dont il a été construit.

La carcasse du monument est en acier. Elle a été travaillée avec beaucoup de soin.



Pavillon de la Grèce. — Vue intérieure.

Les points d'appui sont très minces et très peu encombrants. Ce squelette d'acier supporte la carapace en briques. En d'autres termes les remplissages sont formés d'énormes briques de 0<sup>m</sup>35 sur 0<sup>m</sup>38 de section, portant une dépression sur les points où viennent s'appliquer des plaques de faïence, figurant des cordons de briques émaillées en bleu.

Ainsi construit, le Pavillon est très facilement démontable. Après la fermeture des portes de l'Exposition de 1900 il sera déboulonné et emballé puis expédié à Athènes où on le remontera en bonne place et où il servira aux expositions annuelles de peinture et de sculpture.

Ajoutons qu'il a une superficie totale de 350 mètres carrés.

Le Pavillon de la Grèce est entouré par une grande terrasse de 250 mètres carrés de surface qui supportera un magnifique jardin dans lequel le visiteur pourra se reposer et contempler le paysage

vraiment curieux que lui offriront les rives pittoresques de la Seine.

Dans ce jardin, sur un tapis de verdure et devant des arbres aux larges feuillages seront semées quelques statues équestres et quelques marbres. Ils jetteront une note gaie dans ce cadre un peu sévère.

La construction du Pavillon hellénique a coûté 230.000 fr. De plus, 200.000 francs ont été portés au budget de l'Exposition par le Président du Conseil pour subvenir à toutes les dépenses.

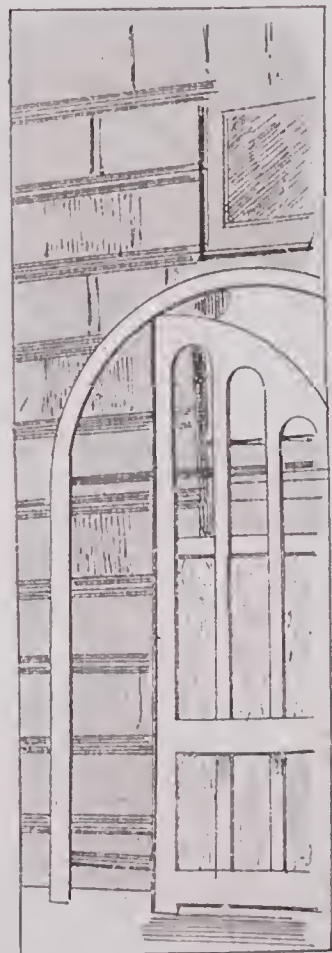
Le Commissaire général de la Grèce à l'Exposition de 1900, est M. Delyanni, Ministre plénipotentiaire auquel a été spécialement attaché pour cette mission M. Sacily.

Le nombre des exposants hellènes est de 650 à 700 environ. Tous les objets qu'ils ont décidé d'envoyer ont été réunis au Zappion et, de là, expédiés à Paris.

Ils sont arrivés quelques jours avant l'inauguration officielle de l'Exposition et ont pu être mis en place, dans les vitrines ou sur les étagères, avant que le public n'ait été admis à entrer dans le Pavillon.

Ajoutons que la Grèce aura un emplacement à l'annexe de Vincennes où seront exposés, dans la section de la carrosserie, différents types de voitures ainsi que plusieurs modèles de selles et autres harnachements en cuir.

CHARLES LAVIGNE.



Pavillon de la Grèce. Fermeture intérieure d'une porte.



Un pilier intérieur.



## Le Public à l'Exposition

Le 14 avril 1900 l'Exposition universelle a été inaugurée officiellement et le lendemain, jour de Pâques les portes, ont été ouvertes au public.

Voici les renseignements officiels sur le chiffre des entrées du premier jour des entrées payantes à l'Exposition de 1900 :

On a compté 118,630 entrées payantes quand, en 1889, on n'avait constaté que 111,295 visiteurs payants.

Les entrées de faveur n'ont pas été exactement comptées. On avait enregistré en 1889 environ 7,000 entrées

bles puisque les travaux ne sont pas entièrement terminés.

Malgré le mauvais temps et bien que l'aménagement de certains Palais soit inachevé, le public s'est rendu nombreux à l'Exposition pendant toute la première semaine d'ouverture. Il a tenu à se rendre compte par lui-même des multiples manifestations du génie humain sur lesquelles la presse avait au fur et à mesure des travaux attiré son attention. Sa curiosité bien légitime n'a pu être complètement satisfaite. Elle sera le bientôt.



La façade du Pavillon de la Grèce.

de cette catégorie ; on évalue celles du 1<sup>er</sup> dimanche à plus de 30,000. Ce chiffre n'est pas pour étonner quand on sait qu'il circule à l'heure actuelle près de soixante mille cartes d'exposants, de comités, de presse, etc., sans oublier les cartes et jetons de service qui sont innombrables.

Vu le peu d'avancement de quelques parties de l'Exposition, le commissariat général a décidé de fermer actuellement les portes à 6 heures du soir. Les fêtes de nuit ont été ajournées au 29 avril prochain. Elles commenceront irrévocablement à cette date.

JEAN VERMONT.









LES PALAIS ÉTRANGERS DONNANT SUR LA SEINE

(AQUARELLE DE M. H. MORIN.)













L'EXPOSITION DU CAMBODGE

(DESSIN DE M. VALVÉRANE)









La porte principale du Petit Palais. — — —

## Le Petit Palais

### ORNEMENTATION ET DÉCORATION

COMME on l'a fait ressortir dans un précédent article consacré à son architecture, le « Petit Palais » des Champs-Élysées se recommande par une harmonieuse simplicité et une sobriété du meilleur goût.

Restait à savoir ce que deviendraient ces qualités si essentielles, une fois terminées les décorations, et mises en lumière toutes les figures animant la pierre. On peut affirmer maintenant qu'il n'y eut aucune déception. Bien mieux, les qualités de





M. Girault, architecte du Petit Palais.

l'architecture sont en quelque sorte complétées et mises en valeur par les ornements qui enveloppent l'édifice et la sculpture qui l'agrémentent.

Voici d'abord, face au Grand Palais et sur cette admirable avenue Nicolas-II, la porte d'entrée du Petit Palais. Avec sa grande et élégante grille dorée et précédée d'un large escalier, cette entrée ne manque pas de grandeur. Elle est de plus très joliment enveloppée de sculpture.

Au bas de l'escalier sont deux groupes d'une certaine importance. A droite, celui de M. Ferrary est d'une belle tenue avec des qualités de sobre énergie; la figure du milieu, bien assise, domine toute la composition.

A gauche, c'est le groupe des « Saisons » de M. Convers. Il est d'une grâce charmante et d'une note vraiment originale malgré la banalité du sujet. Au second plan sont assises la figure gaiement malicieuse du Printemps, et celle malade et triste de l'Hiver; au premier plan s'élèvent victorieuses la richesse décorative de l'Été et la maturité splendide de l'Automne.

Au-dessus du porche, c'est la composition très savante de M. Injalbert, d'une jolie couleur, avec des blancs et des noirs très bien ménagés : au fond, un cheval se cabre et donne du mouvement; quant aux figures du premier plan, elles sont très soignées et contiennent de beaux morceaux de sculpture. De plus l'ornementation qui souligne ce fronton est de proportions parfaites.

Enfin, tout en haut, deux figures dont l'une représente la Sculpture, par Saint-Marceaux, donnent au monument une gracieuse envolée : c'est comme un frisson d'ailes et de draperies qui atténue la correction un peu rigide



La Sculpture, groupe de M. Saint-Marceaux, des colonnades.

Une fois franchi le seuil, on se trouve dans une grande galerie de toute beauté dont on ne pouvait soupçonner l'effet à travers les échafaudages. D'immenses fenêtres permettent d'embrasser la plus belle perspective qu'on puisse rêver. En face, s'entrevoit l'exquis portique qui entoure le petit jardin agréablement ménagé dans l'intérieur même de l'édifice; en se retournant, on peut voir le Grand Palais avec ses colonnades harmonieuses sur lesquelles tranche le blanc étincelant des marbres et le ravissant coloris des fresques. A gauche, se déroulent les Champs-Élysées avec tout leur luxe et leur entrain, et à droite on perçoit l'entrée du pont Alexandre-III avec, dans le fond, le dôme étincelant des Invalides.

Puis, le regard se repose sur la décoration élégante de la galerie. De gracieuses moulures s'élèvent jusqu'au plafond en berceau, agrémenté lui-même d'ornements d'une proportion charmante. C'est un mélange de pierre blanche, d'or et de granit rose qui donne les tons les plus gais : c'est brillant et sans note tapageuse.

Les mêmes qualités de clarté et d'heureuse harmonie se retrouvent dans les deux galeries qui longent les Champs-Élysées et le Cours-la-Reine.

Ça et là se plaient même déjà des bibelots anciens, et de vieilles tapisseries qui se fondent bien avec le décor environnant : et ce contraste des couleurs éteintes avec la clarté et les dorures de l'architecture moderne, sera du plus curieux effet.

La décoration, loin de nuire au charme poétique du petit jardin qui se trouve au centre de ce Palais, en a, au contraire, fait une merveille d'architecture originale et de bon goût. C'est d'une fraîcheur délicieuse. Au-dessus du portique, de si douces nuances avec ses colonnes de granit d'un beau ton gris,



La Seine, groupe de M. Ferrary.





La cour intérieure du Petit Palais.



se dressent de mignonnes statuettes dorées qu'enveloppera toute une décoration florale des mieux comprises. Deux figures également dorées mais de plus grande dimension, s'élancent au-dessus de la porte d'entrée qui mène à ce délicieux jardin, et donnent de la vie à tout cet ensemble.

Quant au jardin lui-même, il est dessiné de façon ravissante, avec des fontaines d'une forme amusante et d'un joli ton. C'est à la fois plein de gaieté et de poésie. L'on dirait un de ces coins délicieux où rêvaient les philosophes de l'antiquité, et que les poètes d'alors savaient si bien chanter. La foule aimera sûrement à se reposer en cet endroit comme dans la plus agréable et la plus inattendue des oasis.

\* \* \*

Ce qu'il y a de mieux dans ce Petit Palais, c'est que si sa porte d'entrée, sa grande galerie, son portique et son jardin furent particulièrement soignés, le reste du monument n'en est pas moins aussi gracieux que bien compris. Aucune partie ne fut sacrifiée, et partout des détails heureux attirent l'attention.

C'est ainsi qu'entre la porte d'entrée et les grandes fenêtres qui s'élèvent aux deux extrémités de l'édifice, s'encadrent dans les colonnes, de délicieux bas-reliefs. Au-dessus des deux grandes fenêtres mêmes, un bas-relief de M. Peynot renferme les armes de la Ville. Et tous ces bas-reliefs d'importance diverse sont sans monotonie. Celui qui fait face aux Champs-Élysées par exemple, plus important, anime tout ce coin de l'édifice, avec sa figure gracieusement posée et son malicieux Amour à l'arc d'or.

De même, la colonnade située derrière l'édifice est égayée par une ravissante horloge d'une composition très savante et d'une curieuse originalité. La banalité déjà évitée dans le groupe des « Saisons » l'est également ici dans cette représentation de l'Heure et du Temps. Et les manteaux et les draperies qui enveloppent ces figures se fondent très heureusement dans le corps du monument. De plus, cette horloge est située au-dessus d'une



L'Heure et le Temps, bas-relief au Petit Palais.

neront aux galeries un plus grand caractère d'intimité et une plus agréable réunion de couleurs.



Le groupe des Saisons, de M. Convers.

petite porte dorée et d'un balcon de charmantes proportions.

Enfin, au haut de tous les murs se dresse, couronnant toutes ces décorations, une légère balustrade établie au bord de la toiture et qui la dissimule. On peut regretter que le comble du monument n'ait pu être complètement caché, mais c'est une critique de détail, et l'ensemble avec ses dômes sphériques aux parties ornementées n'est pas désagréable.

Enfin, il ne faut pas oublier que c'est seulement le 1<sup>er</sup> Mai que sont inaugurés les deux Palais des Beaux-Arts, en même temps que l'Exposition centennale et contemporaine et que l'Exposition rétrospective.

Seulement alors on aura une idée complète du Petit Palais.

Il manque en effet encore toutes ces verdure qui entoureront l'édifice de notes plus harmonieuses et adouciront pour ainsi dire tous les angles. Il manque aussi toutes les merveilleuses tapisseries qui don-

En tout cas, on peut dès maintenant accorder au Petit Palais un brevet de sobriété élégante et d'art délicat. Ornementation et décoration ont tenu les promesses de l'architecture. Et nul doute qu'entouré de ses élégants jardins et rempli de ses curieuses richesses le Petit Palais ne se rapproche davantage encore de la perfection rêvée.

Nous retournerons prochainement au Petit Palais; nous y verrons les chefs-d'œuvre de l'art antérieur à ce siècle, qui viennent d'y être installés.

Ce sera une promenade intéressante et que nous ferons aussi longue qu'il sera nécessaire, nous arrêtant à loisir devant ce qui méritera le plus d'être regardé.

Le Petit Palais prélude ainsi de bonne façon aux destinées qui lui sont réservées, d'être, après l'Exposition, un musée pour la Ville de Paris.

HENRI PELLIER.

\* \* \*



## Le port de Paris pendant l'Exposition

**L**ES fleuves ont toujours été les véhicules de la civilisation. C'est dans les sillons qu'ils ont tracés que se sont bâties les grandes villes ; c'est grâce à eux qu'elles se sont

développées. Il est dès lors bien évident que les expositions, synthèse des progrès passés, source des progrès futurs, devaient être construites sur leurs rives.

La vieille Lutèce est née de la Seine, le nouveau Paris en est sorti. La souche était d'une admirable vitalité, le fleuve possédait un pouvoir fécondant unique et la réunion de ces deux éléments a produit la Ville - Lu-

mière, que certains l'rançais critiquent par inconscience du beau, par mesquine jalousie du petit pour le grand, mais que le monde entier admire et envie.

Dans toutes les expositions, la Seine a joué un des principaux rôles. Elle est devenue un des facteurs principaux du pittoresque et de la vie pour l'Exposition de 1900. La Ville a montré sa reconnaissance envers sa vieille mère nourricière en l'habillant de neuf pour la grande fête. En 1889, les Palais qui s'élevaient sur ses bords lui tournaient le dos. Les façades principales se trouvaient du côté opposé à la Seine, et ne présentaient sur le fleuve que des élévations postérieures d'un intérêt secondaire. Il ne pouvait d'ailleurs pas en être autrement. Les bas-ports, aménagés en ports de tirage, présentaient une surface inclinée, sur laquelle il était impossible de construire des monuments, à moins d'établir des planchers artificiels qui auraient entraîné à des dépenses considérables.

Ces inconvénients ne subsistent plus aujourd'hui et la Seine a été transformée en un vaste et large boulevard, sur lequel donnent les façades principales des édifices. Cette immense allée construite à deux mètres seulement au-dessus du niveau moyen de l'eau, constitue une nouvelle et très agréable promenade qui, pendant tout l'été, aura ses habitués comme les grands boulevards.

Pour arriver à ce merveilleux résultat, les quais de la Seine, depuis la passerelle de l'Assy jusqu'au pont de la Concorde, ont subi une modification complète dans ces dernières années. La transformation des quais de tirage en ports droits — pour parler le langage technique — a été effectuée sur cette longue étendue avec une rapidité stupéfiante.

Les anciens quais — il en subsiste encore dans toute la partie située en amont du fleuve — étaient formés par un plan

incliné pavé en granit. Les bateaux approchaient du bord autant que leur permettait leur tirant d'eau. Les marchandises étaient mises à terre et halées jusqu'à la partie plane. Les nouveaux quais ne peuvent être mieux comparés qu'à une terrasse tombant à pic dans la rivière. Sur cette terrasse on peut déposer les marchandises déchargées par des grues à vapeur. On peut les y laisser séjourner en attendant leur enlèvement définitif. Il est facile d'y élever enfin des constructions comme on l'a fait pour l'Exposition.

Afin que ces utilisations soient possibles, il a fallu choisir un niveau supérieur à celui des fortes crues. Il a suffi pour cela de consulter les statistiques élaborées par le service de la navigation.

Pour effectuer la transformation des quais, on a enfoncé à la « sonnette », trois rangées de forts pieux reliés entre eux par des moellons et du ciment.

La « sonnette », vulgairement appelée le « mouton », est une masse que l'on élève à une certaine hauteur et que l'on détache automatiquement. Elle agit par son poids sur le pieu que l'on veut enfoncer.

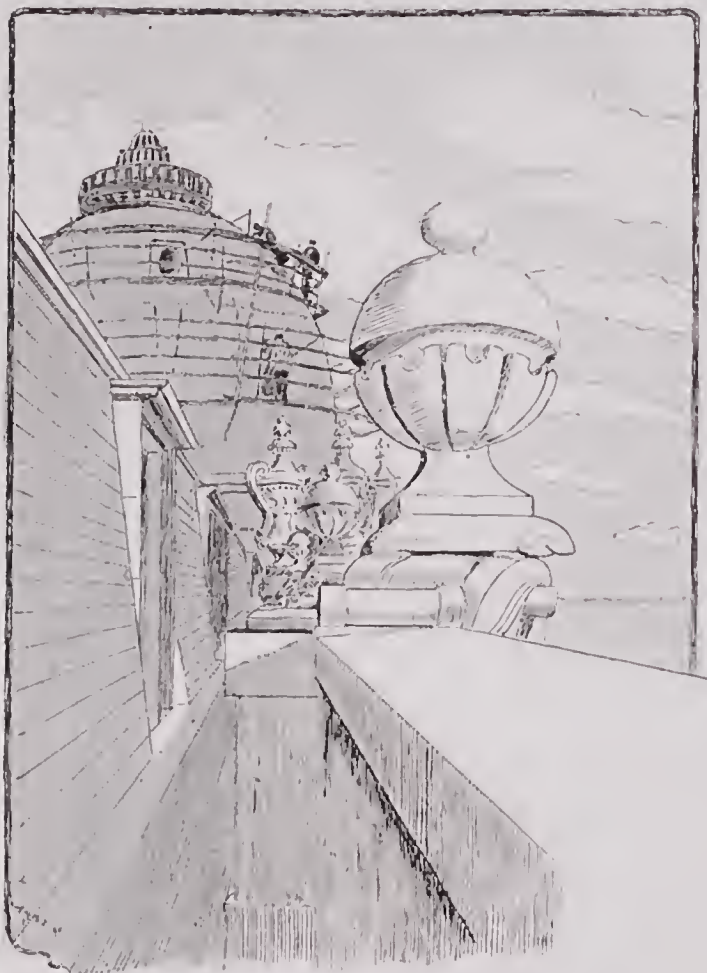
On a construit ainsi un mur mixte, moitié bois, moitié pierre, à une certaine distance de la rive suivant la largeur que l'on voulait donner au quai. Ce mur constituait un des côtés du bassin qu'il s'agissait d'épuiser et de remplir de terre et de gravier.

A cet effet, un batardeau a été installé à peu de distance d'une de ses extrémités. Une puissante pompe à vapeur rejetait l'eau dans le fleuve. La mise à sec opérée, des wagonnets roulant sur un véritable réseau de voies ferrées, amenaient des matériaux, dont l'entassement devait constituer le quai. Par ce moyen, morceau par morceau, les quais ont été transformés, aplanis et élargis.

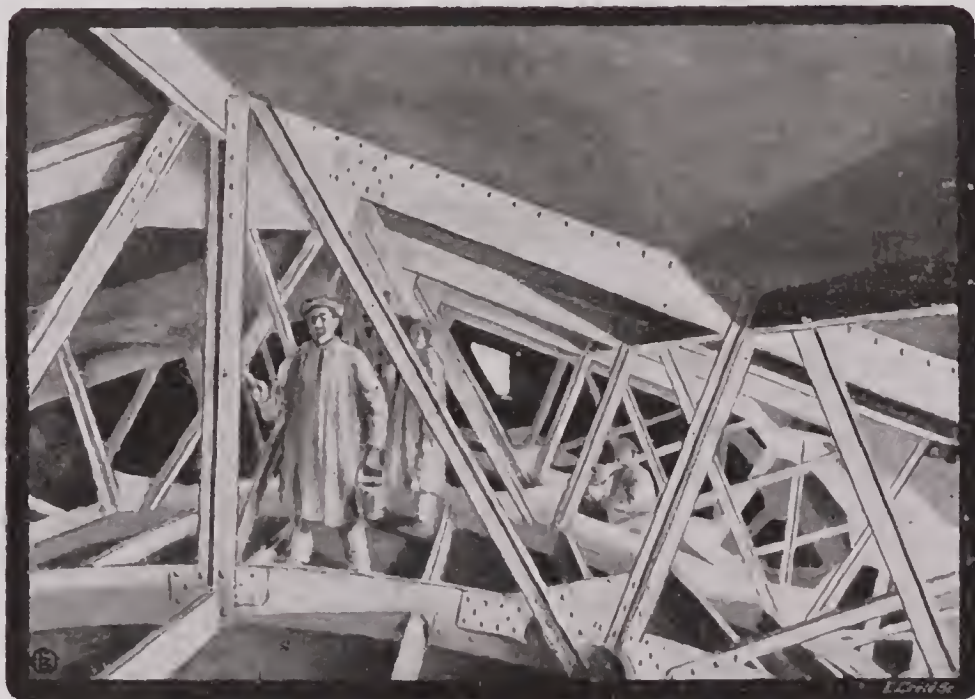
Ces dispositions nouvelles et ingénieuses ont permis de profiter des quais pour y construire un beau boulevard fluvial de huit mètres de largeur et d'établir des boutiques au-dessous des Palais. Celles-ci donneront de l'animation à ces parages tout en augmentant l'emplacement réservé aux pays étrangers et aux groupes français.

L'avenue est bordée du côté du fleuve par une forte balustrade en ciment présentant un caractère artistique.

Ces travaux ont une utilité dont les effets se feront sentir



Petit Palais. — La toiture et la balustrade.



Dans les combles du Petit Palais.

après la fermeture de l'Exposition. Ils ne sont pas provisoires. Ils sont définitifs. Ils font partie du programme général de réfection des ports de la Seine pour la traversée de Paris.



Les amateurs d'imprévu et d'irrégularité trouveront à redire à ces modifications qui, transformant le fleuve en canal, lui ôtent de son caractère pittoresque. La navigation ne s'en plaindra pas. Pendant l'Exposition surtout, elle en tirera de sérieux avantages.

On n'a pas, en effet, une idée bien précise de l'importance commerciale et du développement de la navigation sur la Seine dans la traversée de Paris. Nous surprendrons un grand

Les nombreuses constructions de l'Exposition ont absorbé une énorme quantité de matériaux pour le transport desquels la batellerie a été mise à contribution. On lui a demandé, on peut le dire, son maximum d'effort, et, si nous nous rapportons aux travaux du service de la navigation, elle l'a donné.

L'an dernier le mouvement général des marchandises sur les ports de Paris, comprenant les arrivages et les expéditions, a atteint 11.638.025 tonnes. Or, les tonnages des ports de mer



M. Injalbert et son bas-relief au haut de la porte centrale du Petit Palais.

nombre de lecteurs en leur apprenant que le trafic du port de Paris est deux fois plus élevé que celui du port de mer le plus florissant des côtes de France, bien que les grands bâtiments ne puissent monter jusqu'à son entrée et que le transit soit entièrement effectué par des chalands et des péniches.

Les travaux de l'Exposition ont contribué pour une large part à cette augmentation du trafic. Entre 1885 et 1896 l'augmentation annuelle a été de 100.000 tonnes environ, mais en 1898-1899 cette augmentation s'est accentuée dans des proportions fantastiques. Elle s'est élevée à trois millions de tonnes.

les plus importants sont bien inférieurs ; à Marseille le trafic s'élève à 5 millions de tonnes, au Havre il atteint 4 millions seulement. Et nous ne parlons en ce moment que du transport des marchandises. Or, le nombre des bateaux de voyageurs a également augmenté dans des proportions considérables. En 1899 le chiffre de voyageurs transportés a dépassé 17 millions et demi. Il est bien certain que cette année ce chiffre augmentera encore considérablement.

Il est permis de concevoir quelque inquiétude sur le mouvement extraordinaire qu'apportera cette circulation plus intense de marchandise, jointe au mouvement des bateaux-omnibus et

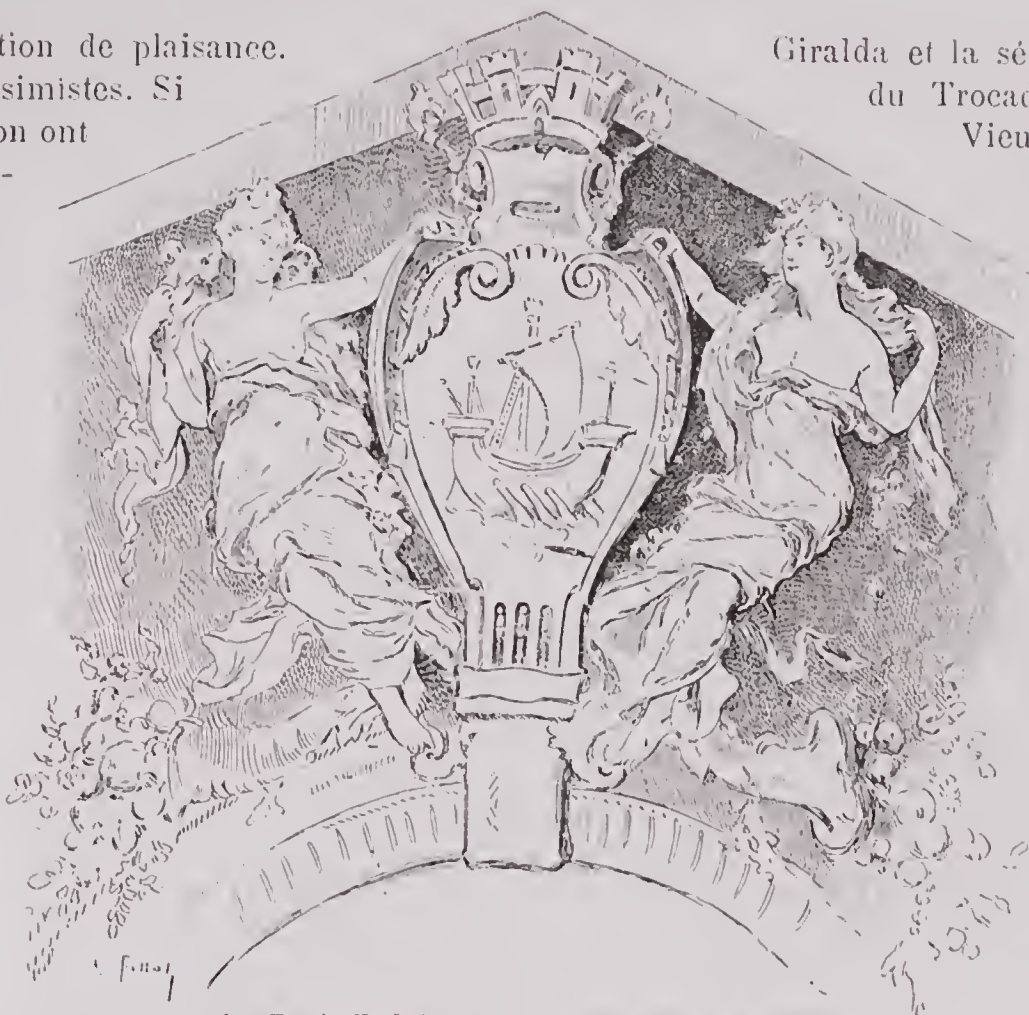


surtout à celui de la navigation de plaisance. Mais ne soyons pas trop pessimistes. Si les inspecteurs de la navigation ont compté l'an dernier 36 naufrages de bateaux de commerce, 12 collisions de bateaux de voyageurs et 22 abordages entre bateaux de voyageurs et bateaux de commerce, les accidents de personnes ont été fort peu nombreux.

Aussi très nombreux seront les visiteurs qui voudront admirer les quais, pittoresques et attrayants, dans leur cosmopolitisme moderne. Le voyage est des plus intéressants. Nous l'avons fait plusieurs fois. En voici le récit fidèle : A peine a-t-on dépassé le pont de Grenelle, en remontant le fleuve, que les premières bâtisses de l'exposition apparaissent : à gauche l'Andalousie au temps des Maures surmontée d'une tour de la

Giralda et la série des constructions exotiques du Trocadéro qui se prolonge jusqu'au Vieux Paris, dont les toitures dentelées se silhouettent fort agréablement ; à droite, après l'usine élévatoire aussi laide qu'inutile, le pavillon des Forêts, chasses et pêches, dont les toitures aux formes courbes et très élancées sont recouvertes de tôle rouge imitant la brique et jetant une couleur vive et tranchante sur le fond blanc de l'édifice.

Après le pont d'Iéna, le Palais de la Navigation et du commerce au-dessus duquel on aperçoit le sémaphore qui domine le pavillon de la navigation allemande. Le regard est ensuite arrêté par le très original pavillon du Creusot : une immense calotte métallique entourée d'une galerie, au-dessous de laquelle apparaissent de terribles gueules de canon.



Au Petit Palais. — Bas-relief de Peynot.



Le Petit Palais. — Façade sur la grande avenue.



La berge se continue par le Palais des Armées de terre et de mer, dont la construction a été décidée fort tard, après de nombreuses discussions et de longues hésitations, et que les architectes ont dû édifier avec une grande rapidité.

Arrivé au pont de l'Alma on quitte l'antichambre et les salons d'attente pour entrer dans le grand salon de réception : le bassin des fêtes. Les amateurs d'antithèses seront satisfaits. Ils trouveront matière à développer les oppositions. La rive droite, avec le Palais des Congrès d'une architecture plus que sobre dans son classicisme exagéré, les serres du Pavillon de l'Horticulture et le Pavillon de la Ville de Paris, oppose la simplicité la plus parfaite à la complexité que présentent sur la rive gauche les divers Palais étrangers.

Le soir, lorsque les feux seront allumés à l'intérieur des serres, les petites rotondes en avancement sur le fleuve sembleront menacer les pavillons étrangers qui leur renverront des feux multicolores. Cette vaste bataille de flammes étincelantes produira sur le spectateur une impression inoubliable de fantasmagorie et de réalité.

Du bas-port du Cours-la-Reine et sous la plate-forme construite pour édifier les serres on a une vue complète et très curieuse de la façade fluviale du quai d'Orsay. A droite et à gauche on a, il est vrai, une véritable forêt de piliers en bois, mais en face se détachent avec netteté les principaux palais étrangers. De là, il est facile d'étudier les diverses architectures. De là, également, on ressent une impression singulière de vaste arc-en-ciel, lorsque le soleil éclaire les façades. Dans cette harmonie de couleurs le pavillon de la Serbie est blanc, celui de la Grèce bleu et rouge, celui de la Suède jaune serin, celui de l'Allemagne blanc et rouge, celui de la Norvège rouge sang. Plus loin le Pavillon de la Hongrie jette une immense tache grise. En résumé, toute la gamme des couleurs vives et chaudes se déroule.

La création du boulevard de la Seine nécessitait l'aménagement de passages permettant aux visiteurs d'aller d'un trottoir à l'autre, c'est-à-dire d'une rive à l'autre. Il a fallu trouver le moyen de permettre de traverser facilement le fleuve entre les ponts d'Iéna et Alexandre-III, sans emprunter les ponts existants qui restent affectés au service public, et on a procédé à l'installation de trois passerelles dans l'enceinte de l'Exposition. L'une longe le pont des Invalides en aval, l'autre le pont de l'Alma en amont, la troisième, située entre le pont de l'Alma et le pont d'Iéna, relie le quai Debilly au porche

central du Palais des Armées de terre et de mer.

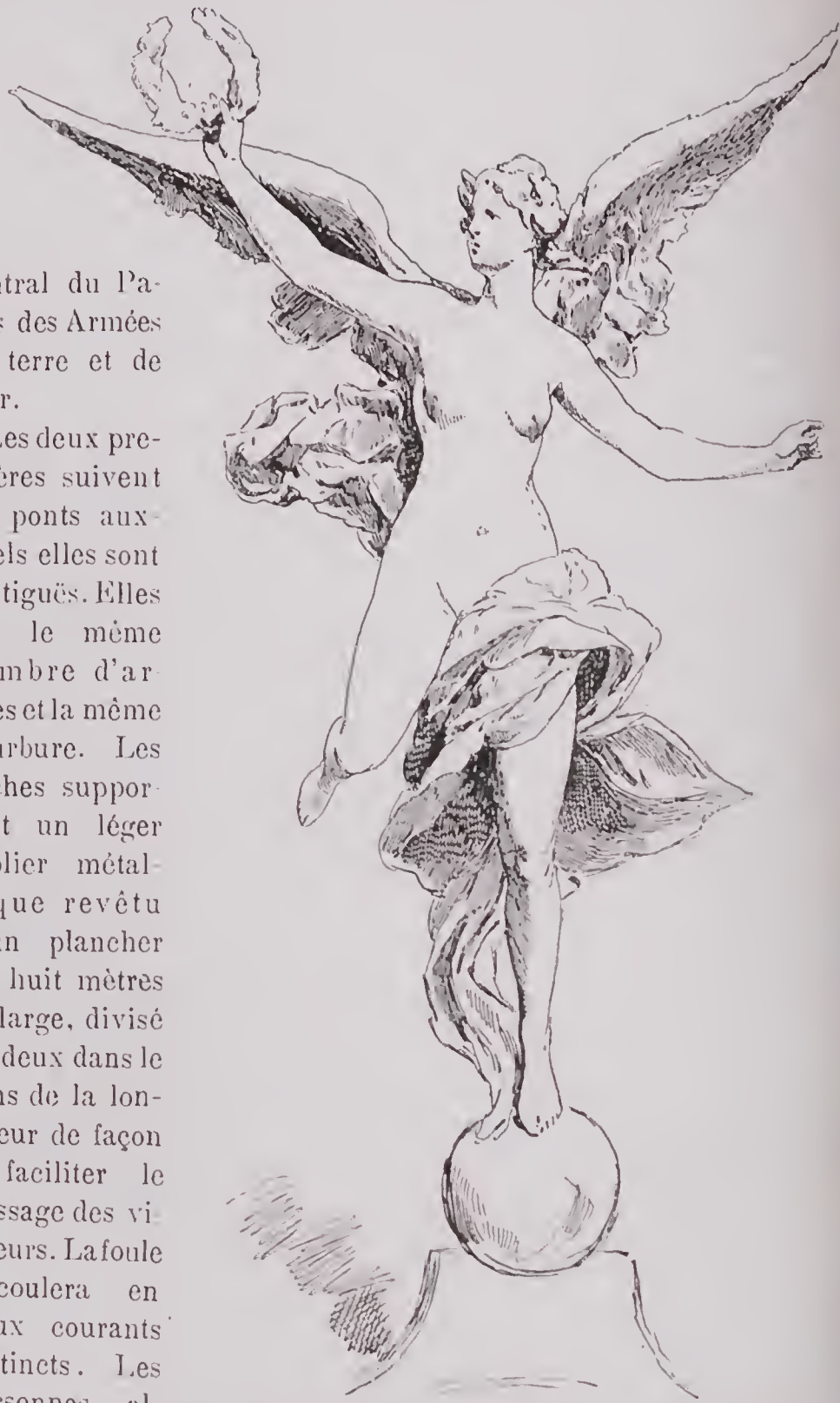
Les deux premières suivent les ponts auxquels elles sont contiguës. Elles ont le même nombre d'arches et la même courbure. Les arches supportent un léger tablier métallique revêtu d'un plancher de huit mètres de large, divisé en deux dans le sens de la longueur de façon à faciliter le passage des visiteurs. La foule s'écoulera en deux courants distincts. Les personnes allant dans un sens ne se ren-

contreront pas avec celles qui iront dans l'autre. Cependant des ouvertures ont été ménagées à travers la barrière de séparation afin de ne pas contraindre les visiteurs qui voudraient simplement avoir une vue d'ensemble des quais à aller jusqu'à l'extrémité de la passerelle pour revenir ensuite sur leurs pas.

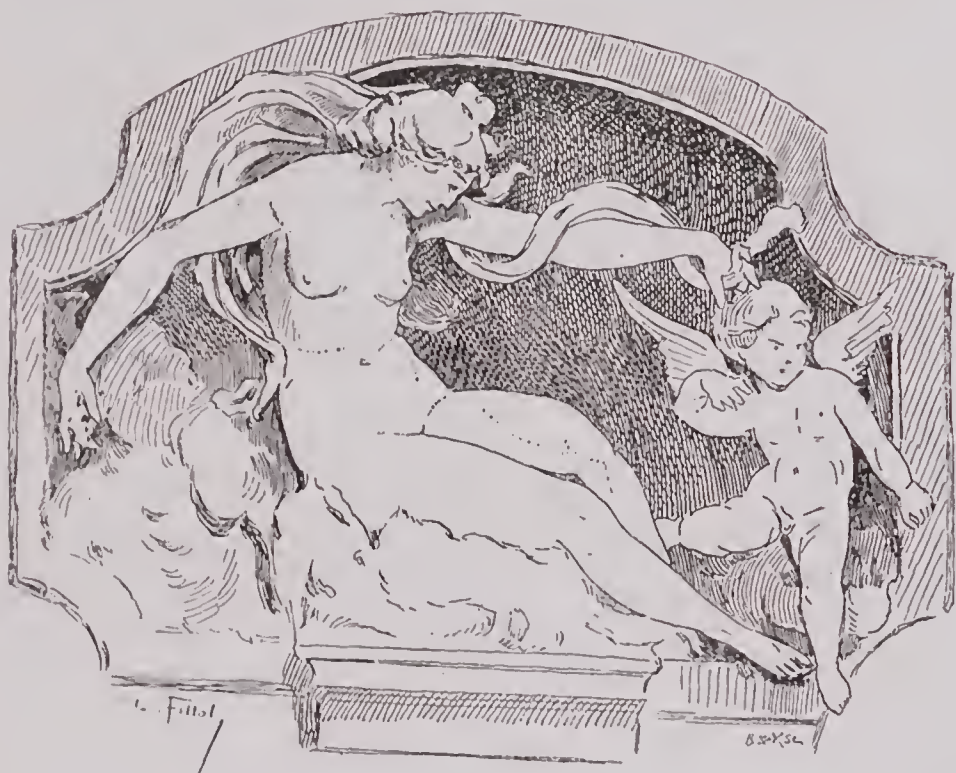
Pour rompre la monotonie de ces constructions métalliques, les passerelles ont été ornées et mises en harmonie avec la décoration des Palais qu'elles relient. Les culées de la passerelle du pont de l'Alma ont une apparence de tour de guerre. Elles sont garnies de grands dauphins décoratifs. Le tablier présente la forme de deux navires placés bout à bout. Des mâts soutiennent un velum couvert de banderoles et de drapeaux multicolores.

La passerelle des Invalides est d'une décoration plus sobre, les motifs sont toujours pris dans les attributs du beau. Il y a également des bateaux. Quant au tablier il est très simple, et des mâts élevés au-dessus des piliers portent des trophées de drapeaux qui unissent et égaient la passerelle.

Ces deux ponts qui disparaîtront après l'Exposition ont été construits de la même façon. Les fondations des arches sont de simples pilotis. Le montage des pièces commencé sur une rive a été poussé jusqu'au milieu du fleuve à l'aide d'un tablier métallique supporté par la partie construite. L'opération a été poussée simultanément sur les deux rives : on a pu ainsi établir très rapidement ces deux voies de communication.



La Renommée de M. Peynot. — Porte d'entrée de la Cour du Petit Palais.



Au Petit Palais. — Bas-relief de M. Moncel.



La troisième passerelle procède d'un système nouveau. Elle est formée par deux quarts d'arches s'appuyant sur les quais et sur des pilotis, qui servent de point d'appui à une grande arche très surélevée afin de faciliter la circulation des bateaux. Mais comme il était nécessaire d'avoir un tablier horizontal, il en résulte que l'arche est plus élevée que le tablier.

Nous ne discuterons pas le point de vue pratique et utilitaire qui a nécessité l'adoption de ce système. cependant il nous sera bien permis de regretter que la ligne disgracieuse du pont métallique coupe les magnifiques effets de soleil cou-

la circulation très active des visiteurs allant du Champ de Mars au Trocadéro. On a été obligé d'élargir le pont d'Iéna. La largeur de chaque trottoir, primitivement de 2<sup>m</sup>,50 seulement, a été portée à 7<sup>m</sup>,50, sans que la chaussée, de 8<sup>m</sup>,70, ait été diminuée. Le pont a donc actuellement une largeur totale de 23<sup>m</sup>,70. Il était décidément voué à subir toutes sortes de transformations. Son histoire est des plus agitées. Il convient de la rappeler.

La partie de l'Exposition située en bordure de la Seine est donc fermée par deux ponts très dissemblables. Le pont d'Iéna



La foule

aux embarcadères des bateaux-omnibus.

chant et la vue pittoresque de la butte de Passy, que les Parisiens aimaient à admirer en passant sur le pont des Invalides ou sur le pont de l'Alma.

Les piles de cette passerelle sont très solides. Elles ont été construites sur des caissons à air comprimé dans lesquels on avait exécuté la maçonnerie. Cette construction nous laisse croire que la passerelle est définitive. Depuis longtemps d'ailleurs les habitants de ce quartier la réclamaient. Ils faisaient valoir non sans raison la grande distance qui sépare les ponts de l'Alma et d'Iéna. C'est précisément à cause de cela que nous regrettons la forme singulière qui a été donnée à cette passerelle.

L'ensemble des passerelles ne devait pas suffire à assurer

a subi des vicissitudes gouvernementales, le pont Alexandre-III a failli subir des vicissitudes parlementaires. Les quatre petits pylônes du pont d'Iéna ont été posés sans inconvénient par le second Empire, les grands pylônes du pont Alexandre-III ont soulevé à la Chambre de longs et passionnés débats.

Une fois de plus le progrès n'a pu passer sans éritique. Les groupes du pont d'Iéna symbolisant les civilisations primitives n'avaient pas occasionné de discussions; les Pégases de Frémiet, symbolisant l'art humain à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle n'auraient pas été exécutés si le progrès moderne, par sa force incontestée, n'avait réussi à vaincre l'obstination routinière.

CHARLES LAVIGNE.



## LES SECTIONS ÉTRANGÈRES

## Le Pavillon de la Serbie

**L**e Pavillon de la Serbie ouvre la rue des Nations du côté du Pont de l'Alma. Il se silhouette en des lignes élégantes au-dessus des quais. Il occupe une place d'honneur. L'adhésion que le royaume serbe avait donnée à la dernière Exposition et l'empressement qu'il a mis à accepter l'invitation qui lui était adressée pour 1900 lui ont sans doute valu cette place exceptionnelle.

Comme les Palais de la Grèce et de la Roumanie, ce Pavillon appartient au style byzantin. Il rappelle une église de la vieille Serbie. Il présente un type très curieux de l'architecture byzantine qui a subi des modifications multiples dont les visiteurs pourront apprécier les caractères différents dans une promenade à travers la rue des Nations. Son plan affecte la forme de la croix grecque. Au milieu une grande coupole montée sur un tambour; aux angles, quatre autres coupes séparent les branches d'un double transept. Sur la façade donnant du côté du pont de l'Alma, un portique à toit plat très saillant, représentant le narthex des églises byzantines. Sur la façade opposée, une série de loggia formant une vaste galerie.

Les dômes qui, dans les églises primitives, avaient comme ceux des monuments païens la forme écrasée d'une calotte sphérique s'élèvent plus hardis et dans tout le développement d'une

semi-sphère. Ils reposent sur les trumeaux d'un grand nombre de fenêtres formant pieds-droits. Les murs sont figurés en pierre et alternés avec des assises de briques. Ils sont décorés, ainsi que les dômes, par une harmonieuse polychromie.

La construction de cet édifice a été menée avec une grande rapidité. Il repose directement sur le tablier en ciment armé qui recouvre la tranchée du chemin de fer. Vu sa légèreté et son petit volume il n'a pas été nécessaire d'aller chercher comme



Le Pavillon de la Serbie.

pour les palais plus considérables des points d'appui extérieur à cette tranchée. L'édifice a été haussé sur un double soubassement afin que le sol des salles d'exposition soit au niveau de la plate-forme sur laquelle se trouvent les pavillons étrangers en bordure sur la Seine.

Les dessins et les plans sont l'œuvre de M. Kapetanovitch, professeur à l'École des Hautes Études de Belgrade. Leur exécution a été confiée à M. Baudry, frère du regretté peintre Paul Baudry, qui s'est acquitté avec soin de sa lourde et délicate tâche.

Sur les galeries extérieures du Pavillon se trouve un musée ethnographique, concession particulière qui permettra au public de saisir les types divers de la race gréco-slave. Les peuples serbes ont conservé avec les coutumes antiques les costumes, les meubles, les instruments, les armes, les tissus de leurs ancêtres. Ils ont gardé les mœurs et les usages de leurs ancêtres. Il était par suite intéressant de montrer la vie de ce peuple qui n'a pas changé, qui ne s'est pas transformée, qui a gardé une étonnante continuité depuis des siècles, malgré les événements qui se sont



Les rives de la Seine, vues du Pont de l'Alma.



produits, les influences et les infiltrations qui auraient pu la modifier.

C'est ce qu'ont compris les organisateurs de cette exposition. Pour rendre plus vivantes ces scènes de la vie privée, publique et religieuse des Serbes, ils ont employé des statues de cire, merveilleusement modelées, qu'ils ont habillées avec des costumes riches et originaux.

Six groupes composent le musée ethnographique. Le premier est consacré à la Serbie guerrière et au prince Milosh. Le second présente la réduction de l'entrée de la Detshani-Monaster sur la colline dominant la Detshanska-Réka; le

la vie particulière de ces peuples aux goûts patriarcaux et aux traditions séculaires.

Après avoir parcouru les galeries extérieures, franchissons la grande porte. Une vaste et haute salle, dégagée de points d'appui encombrants, occupe tout l'intérieur du Pavillon. Sa riche décoration rappelle les fresques brillantes que l'on retrouve encore dans certains sanctuaires. Dans ce hall immense plus de quatre cents exposants nous montrent les produits de la Serbie.

Une commission composée d'hommes politiques, de savants et d'artistes a organisé à Belgrade la participation de ce petit royaume à l'Exposition de 1900. M. de Camondo, commissaire général à Paris, a été chargé d'exécuter les plans ainsi arrêtés. Il s'en est acquitté merveilleusement; il a eu d'ailleurs en M. Tedeschi, commissaire délégué, un auxiliaire précieux et zélé.

Dans le pavillon serbe, l'agriculture est très largement représentée. Les céréales, les plantes oléagineuses et textiles, les vins et eaux de vie —

notamment ceux des crus de Kraïna, en Negotine — y figurent en abondance. L'exposition agricole comprend également l'horticulture et l'arboriculture.

A côté de ces produits dont quelques-uns sont exportés en France bien que le commerce de ce pays n'ait actuellement



La grande façade du Pavillon de la Serbie.

pèlerinage traditionnel aux caveaux des anciens rois de Serbie embrasse les types les plus divers d'habitants : bourgeoises de Scutari, de Déakovo, de Novi-Bazar et paysans de Kossovo, de Dibar, de Tetovo, de Gortovao; un groupe important donne les types de l'ancienne Zetta, de la principauté du Monténégro. Le troisième groupe figure la danse du Kolo par des paysans serbes de la Macédoine au sud de la Guzla. Le quatrième embrasse les types et costumes de la Hongrie du Sud, Slavonie, Croatie, Dalmatie. Le cinquième figure un mariage serbe : vingt personnages en des costumes différents mais authentiques y sont représentés. Dans le dernier tableau se trouvent les types vraiment beaux de femmes bosniaques emplissant leur cruche à la traditionnelle Isheshma.

Ce musée est vraiment curieux. Il nous apporte un peu de

d'autre marché que le marché autrichien, la manufacture de tabacs serbes occupe une place importante et offre aux fumeurs ses excellents produits. Le long des murs des tapis très jolis de Pirot. Puis dans les vitrines des armes fines de la fabrique de Kragouévatz, des toiles de Belgrade et des marbres; des échantillons des richesses du sol serbe : cuivre, mercure, zinc, charbon, plomb argentifère et or; d'artistiques broderies sur étoffes, de délicates orfèvreries, des verreries et cristalleries dues aux ouvriers de Belgrade et des pierres précieuses.

Enfin des produits alimentaires, raisins, pruneaux et... jambons. Les pores de la Serbie sont très recherchés, les conserves multiples que l'on en tire très appréciées. Elles rivalisent avec celles de Chicago.

Après une promenade à travers le Pavillon de la Serbie, on



s'explique aisément que l'on ait accordé à ce petit pays une si large place dans la section étrangère. L'exposition s'étend sur un espace de 550 mètres carrés. Mais la concession obtenue du commissariat général a été tout juste suffisante pour per-

activité, sa force, sa prospérité. Elle atteste des progrès qu'elle pourra réaliser au point de vue commercial et industriel le jour où ses efforts seront secondés.

Mais là ne s'arrêtent pas les efforts vraiment extraordinaires



La passerelle reliant le Palais des armées de terre et de mer au quai Debilly.

mettre aux organisateurs de répondre aux nombreuses demandes qu'ils ont reçues des commerçants, des agriculteurs et surtout des syndicats ouvriers et des sociétés ouvrières de production qui en Serbie remplacent les grandes organisations manufacturières des grands pays.

Cette exposition montre les richesses de la Serbie, son

faits par ce petit peuple en vue de la grande manifestation du travail. Il a tenu également à prendre part à l'exposition des Beaux-Arts. Et nous trouvons à cet endroit toute une collection très intéressante des œuvres anciennes et modernes de l'école de peinture serbe.

JEAN DANCOURT.



La Seine, vue des serres de l'Horticulture.









EXPOSITION DE L'ALGÉRIE AU TROCADÉRO  
(AQUARELLE DE M. VALVERANE.)









LES PALAIS DE L'ESPLANADE  
Façade donnant sur les Invalides

(DESSIN A LA PLUME DE M. ABEL JAMAS)







## Le Pavillon Allemand

COMME nos amis russes, nos voisins allemands se montrent à l'Exposition de grands, d'intrépides bâtisseurs : au Champ de Mars, le long de l'avenue de Suffren, une importante annexe aux bâtiments de la Force motrice; au bord de l'eau, au Champ de Mars également, tout près du Palais de la Navigation de commerce, une pittoresque construction, à la haute tour rayée de blanc et de rose, comme une balise, et du balcon de laquelle pend une chaloupe tout armée, aux murailles historiées de puissantes fresques représentant des épisodes maritimes, construction qui est inspirée du vieux phare de Brême. Au quai d'Orsay, enfin, dans la rue des Nations, un pavillon de belle allure, dont la haute flèche aiguë, toute dorée, domine la série entière des pavillons nationaux, impériaux ou royaux.

Ce pavillon avoisine d'une part à l'amont, celui de la Norvège, tout en bois, badigeonné d'un rouge intense; à l'aval, celui de l'Espagne, très noble, tout blanc.

Les promeneurs des chantiers, au temps où on les admettait encore, ont beaucoup flâné devant ce pavillon allemand. Il avait pour eux on ne sait quel charme un peu dangereux.

L'Allemagne, pas plus que les autres nations monarchiques de l'Europe, n'avait pu, on se le rappelle, n'avait pu ou voulu participer officiellement à l'Exposition de 1889. Cette manifestation publique de sympathie, sinon d'amitié, est donc la première qu'elle nous donne depuis bien longtemps. Devant ce coin de terre bien française, de terre du vieux Paris, devenu,



M. Richter, commissaire général de l'Allemagne.







Un des vases  
peints sur la grande façade.

verra même, tout à l'heure, avec quel empressement chevaleresque l'Empereur lui-même voudra bien le reconnaître.

Le Pavillon allemand a été construit à peu près entièrement par des ouvriers allemands. Nouveau sujet d'intérêt pour les flâneurs. On a beaucoup regardé travailler ces équipes d'hommes calmes, méthodiques, comme un peu lourds au regard des nôtres. On a admiré quelquefois, je parle des connaisseurs, leur conscience professionnelle, et nos ouvriers mêmes, mieux placés que d'autres pour juger de ces choses, ont bien souvent, en dépit des querelles inoubliables, approuvé, décerné à leurs émules des témoignages de satisfaction : « C'est du bel ouvrage ! » ai-je entendu dire un jour à des charpentiers qui voyaient faire leurs confrères d'outre-Rhin. Et de fait, ces charpentes, construites avec leurs beaux assemblages à « trait de Jupiter », pour durer aussi longtemps que les charpentes anciennes qu'elles recopiaient textuellement donnaient, même à de plus profanes, cette impression d'un travail soigné, exécuté par de très bons ouvriers.

Puis les charpentes se sont vêtues de plâtres, comme tant d'autres. Elles ont disparu, noyées dans de fausses maçonneries, disparu du moins en partie, car la maison entière, reproduction, ou mieux, évocation savante, des maisons de la Renaissance allemande, de ces demeures d'une confortable élégance dont vous avez gardé dans l'œil la silhouette, pour l'avoir entrevue dans un fond de décor de théâtre, un soir de *Faust* ou des *Maitres Chanteurs*, la maison est construite en colombages, avec des parties apparentes au dehors, à la surface des murs. Et c'est curieux à quel point cette époque du *xv<sup>e</sup>* siècle a inspiré



Palais de l'Allemagne. — Vitraux de la bibliothèque.

la plupart des architectes de ces pavillons étrangers. Espagne, Monaco, Pérou, d'autres encore.

Il me souvient encore de la sincère estime que j'é prouvais pour cette bâtisse allemande dès le premier jour où les dessins m'en furent montrés. Il y avait là une aquarelle admirable de facture, toits roses, murs blancs, girouettes d'or, hauts pignons ajourés, avec — oh ! les peintres, quels illusionnistes ! — de grands arbres penchant leur verdure sombre vers ces couleurs tendres. On entendait de la musique de Massenet sous ces tilleuls, ma parole !

Il y a moins de dix-huit mois de cela. Et le pavillon maintenant se dresse tout pareil à l'aquarelle. C'est même un des rares spécimens de l'architecture de l'Exposition que je ne regrette pas d'avoir jugé ainsi par anticipation, et que j'aime autant, en pierres et en briques, que je l'aimais sur le papier. Il n'y manque, hélas ! que les grands hêtres, que les tilleuls, qu'un peu de lierre vivace ; mais sur ce plancher de ciment où il repose, il serait bien difficile de faire pousser même une forêt vierge ! Contentons-nous donc de ce que nous avons ; estimons-nous heureux quand nous entreverrons, l'été venu, un peu de feuillage formant fond derrière ces murailles neuves.

C'est de la Seine, un peu de l'amont, que le Pavillon impérial allemand se présente sous son aspect le plus engageant, vu d'angle et présentant deux de ses façades, dont celle qui regarde le fleuve. C'est d'ailleurs ainsi que le représente le dessin à la sanguine établi par le Commissariat général pour donner une idée d'ensemble de la construction.

Sur l'angle, une tour, plus haute, je l'ai dit, qu'aucune autre de toute la rue des Nations, une tour à l'alignement des façades et n'enjambant pas, d'une arche, comme on le voit faire, par exemple, aux tours des Pavillons de l'Espagne, de Monaco ou de la Hongrie, ou encore à l'avant-corps du Pavillon des États

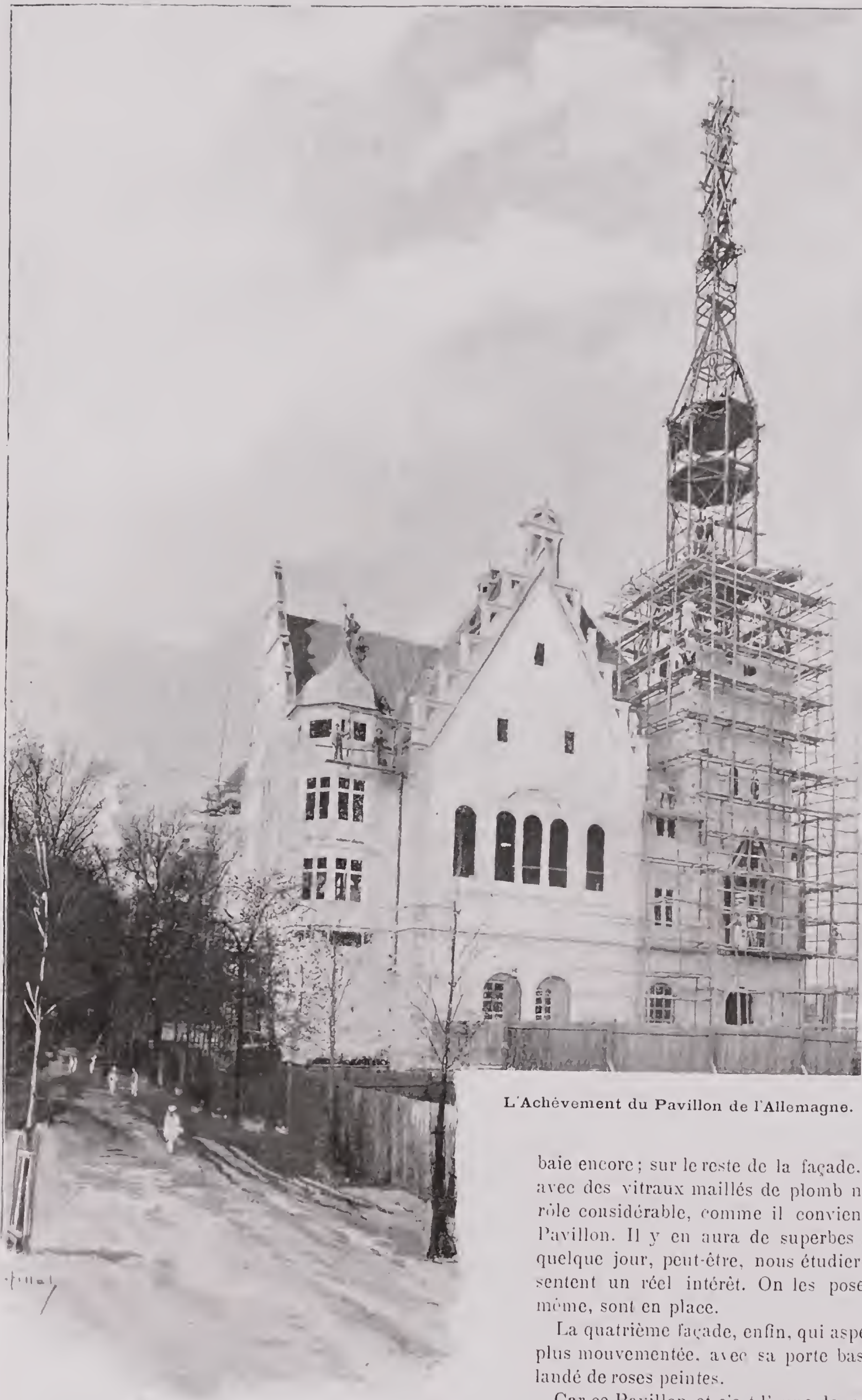
Unis, le passage réservé aux promeneurs le long du quai.

Cette tour, carrée à la base, percée en bas de petites fenêtres, porte, au premier, au contraire, des baies en saillie, des balcons en encorbellement. Deux cadrans en ornent un peu plus haut, les deux faces apparentes. Puis c'est une galerie flanquée, aux quatre angles, d'échauguettes à clochets. Au-dessus de cette plate-forme, la



Un des vases  
peints sur la grande façade.





L'Achèvement du Pavillon de l'Allemagne.

trait d'or, et une girouette d'or tournant à son sommet.

Les deux façades qui se raccordent sur cette tour d'angle sont, dans leurs grandes lignes, pareilles : hautes toitures de tuiles rouges à redans ajourés, façades percées, au milieu, d'une large fenêtre à trois baies qu'encadrent deux autres fenêtres plus petites.

La façade sur la Seine s'ouvre, en outre, au bas, par une vaste porte cintrée, que surmonte un balcon orné de statues.

Deux statues, *la Fortune*, puisant à même à sa corne d'abondance; *le Travail*, un robuste forgeron pensif, appuyé sur son marteau, encadrent également la fenêtre de la façade latérale.

Sur le fleuve, un petit campanile trapu, aux toits en gradins, fait pendant, à l'autre angle de la façade, à la grande tour.

Sur la rue des Nations, deux pavillons symétriques se répondent aux deux angles.

Cette dernière façade est la façade principale, la façade d'apparat. C'est par là que les visiteurs de marque seront reçus au seuil d'une porte imposante, flanquée de colonnes, surmontée d'un de ces frontons rompus dont usèrent et abusèrent les architectes allemands au xvi<sup>e</sup> siècle.

Au-dessus, une grande baie encore; sur le reste de la façade, des fenêtres basses, petites, avec des vitraux maillés de plomb neuf. Car le vitrail jouera un rôle considérable, comme il convient, dans la décoration de ce Pavillon. Il y en aura de superbes aux grandes fenêtres et que quelque jour, peut-être, nous étudierons plus à loisir, car ils présentent un réel intérêt. On les pose en ce moment; d'aucuns, même, sont en place.

La quatrième façade, enfin, qui aspecte le Pavillon espagnol est plus mouvementée, avec sa porte basse, son haut pignon enguirlandé de roses peintes.

Car ce Pavillon, et c'est là une de ses caractéristiques, sera illuminé comme un vieux missel, et rien n'est plus attrayant que de suivre, à l'heure actuelle, les travaux des peintres appliqués à en décorer toutes les murailles extérieures.

Toute la mythologie et beaucoup de la littérature allemandes

tour s'élance, plus fine, sur un plan octogone. Une flèche, enfin, la termine, habillée de cuivre oxydé, d'un joli ton vert clair, avec les arêtes soulignées d'un



vivent là, en effigies très ingénieuses, et traitées par des artistes de talent, exécutant l'œuvre du maître R. Böhlend dont la signature se lit en un coin du Pavillon.

Ici, Mimer, le forgeron, dans un renforcement de porte, peignant à la rougeoyante éclat de sa forge, auprès d'un coffret débordant de bijoux, sous l'œil attentif et ironique d'une bande de corbeaux; là, les Filles du

Rhin, étendues parmi les roseaux et les algues au fond des humides retraites, plus loin Lurlei, plus loin encore, la Walküre, dans son atmosphère de flammes, rampant en lanières ardentes, sourdant en langues de pourpre; les fervents de Wagner et les amoureux de Gretchen trouveront leur compte chacun à son tour.

Une décoration ornementale très originale encadre ces vieux mythes, ces figures de légende ou de roman. Ici, sur un étroit panneau, entre deux fenêtres, des hérons lancent vers le ciel des jets d'eau, droits comme des lances, épanouis en gerbes de saphir; là, des poissons, des herbes marines, tous les produits de l'onde s'étendent en nappe sous une corniche. Les frises où alternent les clochettes jaunes de la fleur de potiron avec de grands faisans bleu et or prenant leur essor, avec les baies rouges de l'airelle, ceignent le pourtour entier du Pavillon. Entre les baies, encadrées de feuillages de chêne, poussent, dans des pots massifs et la vigne, et le cerisier, et le poirier, et le pommier, couverts de fruits; on peut s'amuser des heures entières à rechercher et à comprendre tous ces détails, depuis les grandes figures symboliques jusqu'à la ruche d'où s'envolent les abeilles d'or. Et tout cela est d'un art très savoureux, et dont tous les détails ont été admirablement étudiés, depuis les toitures, tantôt de tuiles joyeuses, tantôt de métal vert de grisé, jusqu'aux tuyaux de descente, cerclés d'or, jusqu'aux épis de faîtage qui scintillent.

Ce pavillon exquis, qui charmera tous les gens de goût et tous ceux que séduit l'évocation du lointain passé, est l'œuvre de M. Radke, un architecte artiste, un ingénieur distingué. La légende, — plus agréable, toujours, que l'histoire, — veut que l'Empereur lui-même ait donné son avis sur cette construction, en ait, avec son au-



Pavillon allemand : Motif décoratif au plafond de la grande salle.

teur, discuté les détails, ait apporté une part de collaboration presque, à l'œuvre qui allait représenter l'Allemagne aux rives de la Seine. Quel ne doit pas être son désir de voir réalisée, autrement que sur des images, cette construction à laquelle il marqua tant de sollicitude? Qui sait? ..

Le fait certain, positif, c'est que l'Empereur Guillaume II n'a négligé aucune occasion de manifester la haute bien-

veillance qu'il éprouve pour notre entreprise, et qu'il a suivi, personnellement, la plupart des détails de l'organisation de la section allemande : Mimer et Lurlei et les Filles du Rhin, étendues sur leurs couches d'algues aux murs du Pavillon du quai d'Orsay sont bien de son goût.

Cette bienveillance, cet intérêt qu'il prend aux choses qui nous occupent, il les a manifestés encore d'une façon charmante en décidant de nous envoyer, pour orner le Pavillon en question, quelques uns des admirables chefs-d'œuvre de la peinture française du XVIII<sup>e</sup> siècle que renferment ses collections particulières, merveilles signées Watteau, Boucher, Lancret, Fragonard, et ce fut une grosse émotion, dans le monde des arts, quand on apprit qu'on allait revoir, chez nous, ces œuvres sorties des mains de certains des nôtres.

Aux bijoux, l'Empereur voulut encore fournir un cadre digne d'eux. Il commanda qu'on fit reproduire, par des ouvriers habiles de là-bas, les appartements entiers de Potsdam ou de Sans-Souci où ces toiles reposent, depuis le grand Frédéric, les boiseries, les meubles, qui sont aussi des œuvres bien françaises, demandées par l'ami de Voltaire aux ouvriers admirables que nous avions alors.

Ne trouvez vous pas tout à fait de jolie allure, cette attention impériale?

D'ailleurs, avant que cet acte de haute délicatesse fût accompli, l'Empereur Guillaume II avait envisagé la question à un point de vue plus pratique et s'était préoccupé d'assurer le succès de l'Empire à l'Exposition.

Cette préoccupation éclata tout d'abord dans le choix, comme Commissaire général, de M. le Dr Richter, un vrai Prussien de Prusse, puisqu'il est né à Königsberg, un esprit élevé, un administrateur d'une rare compétence et qui



Le forgeron, au-dessus d'une porte latérale.



apporta dans l'accomplissement de la tâche qui lui était dévolue l'expérience qui résulte d'une longue pratique.

M. Richter, en effet, ancien Président de la province de Posen, puis conseiller intime au Ministère de l'Intérieur, eut, en cette dernière qualité, à s'occuper beaucoup de la participation de l'Allemagne aux diverses Expositions qui ont eu lieu en ces dernières années. A Chicago, il était commissaire adjoint de l'Allemagne. En juillet 1896, il franchissait un échelon; il était désigné pour représenter l'Empire allemand auprès de l'Administration française. Il n'est aucun de ceux qui l'ont approché qui n'ait été frappé de son exquise urbanité d'abord, puis de l'étendue de ses connaissances et de la vivacité de son esprit. Il s'est montré, dans ses négociations avec le Commissariat général français, un diplomate plein de ressources, un organisateur admirablement armé. Il lui est arrivé, — cette Exposition, avec ses 108 hectares de superficie dans Paris, est si ridiculement exigüe, étant donnée l'abondance des demandes, — il lui est arrivé, dis-je, de se voir refuser, — oh! si aimablement, — quelques mètres de terrain, comme à tant d'autres. Il s'est incliné si courtoisement, qu'on n'a pu, le lendemain, lui refuser quelque compensation.

Aussi l'Allemagne sera-t-elle superbement représentée dans toutes les classes. Elle brillera à l'agriculture; elle se distinguera à Vincennes, dans les groupes de l'automobilisme et des chemins de fer; elle fera sans doute bonne figure, même dans les industries somptuaires, et ceux qui continuent de croire au « mauvais goût allemand » feront bien d'y regarder à deux fois.

Dans les industries chimiques et mécaniques, enfin, elle triomphera sans conteste.

C'est elle, le sait-on? qui eut la première machine prête à la galerie de la force motrice. C'est son formidable pont roulant qui a permis le montage de tous les engins réunis dans le compartiment des sections étrangères, cet extraordinaire pont roulant électrique, qu'un seul homme met en marche, qui s'ébranle avec un doux ronflement de dormeur, et qui soulève, qui promène d'un bout à l'autre de sa course, sans effort, avec une

aisance admirable, des charges invraisemblables. C'est déjà un joli succès, pour le début. Et l'Allemagne en aura d'autres.

GUSTAVE BABIN.



Palais de l'Allemagne, entrée sur la rue des Nations.





La grande façade du Pavillon de l'Allemagne.

## A travers le Trocadéro

**U**NE des dispositions heureuses de l'Exposition de 1900 est certainement le groupement rationnel des palais de nos Colonies et pays de protectorat au Trocadéro.

Les organisateurs de l'Exposition ont concédé aux ministères des Colonies et des Affaires étrangères le vaste espace

qui s'étend entre la Seine et le Trocadéro d'une part, puis la rue Lenôtre, et les cascades de l'autre ; c'est, en somme, la moitié des jardins du Trocadéro.

L'autre moitié, du côté de Chaillot, est occupée par les nations importantes d'Asie et d'Afrique, ainsi que par les colonies



que possèdent les nations européennes dans ces deux parties du monde.

Le boulevard Delessert coupe en deux le vaste emplacement, permettant ainsi d'accéder plus facilement à certains pavillons.

Lorsqu'on pénètre par le quai dans le dédale des rues et des jardins des colonies, l'on rencontre d'abord le Soudan et le Sénégal, dont la sauvage et bizarre construction frappe vivement les visiteurs; on a édifié au milieu de la luxuriante végétation du jardin, un

formidable château fort soudanais, curieux édifice de grand caractère avec ses créneaux en pisé, ornés d'étranges cornes hérissées vers le ciel; c'est bien là le *tata* de quelque sauvage roi nègre.

Immédiatement derrière le Palais soudanais, se trouve une coquette petite place entourée de bâtiments de toute nature.

A gauche s'enchevêtrent les vastes et superbes constructions des Indes françaises; en face, le visiteur peut gravir les marches accédant au Palais construit à l'européenne où se groupe l'exposition de l'Alliance française, où bien celles qui

accèdent aux cases nègres de l'Afrique occidentale. Enfin, à droite, se trouve l'entrée principale de la plus importante des expositions de cette partie du Trocadéro: nous voulons parler de la Tunisie.

C'est en effet sur cette place que donne la porte par où l'on accède aux souks tunisiens, ces rues couvertes de planches ajourées comme des jalousies espagnoles où dans de minuscules boutiques les marchands de Tunis offrent aux visiteurs les merveilles de l'art oriental.

Signalons en passant une de ces bizarreries regrettables causées par le désir, souvent bien mal entendu, de conserver les arbres de Paris; il y a sur cette place un orme quelconque ni gros, ni vieux, ni en bon état, mais c'est un arbre, et cela suffit!

Il se trouve à un mètre du seuil de la porte du Palais tunisien, coupant cette baie par où sort et entre une foule énorme: eh bien il faut le conserver, il faut que ce tronc noir coupe et la vue et la circulation!

Lorsqu'on a parcouru les méandres des souks, on



Au Trocadéro. — Les Musiciennes Japonaises.



La Tunisie au Trocadéro. — Le carrefour du souk.



accède à la reconstitution en réduction de la grande mosquée de Tunis où a pris place l'exposition officielle de la Régence.

Si l'on quitte la Tunisie par une des portes latérales on se trouve en face des vastes huttes à deux étages de la Guinée qui sont vis-à-vis au groupe des rustiques et massives constructions du Dahomey bâties, elles aussi, comme pour soutenir un siège ainsi que le Palais soudanais.

Des requins naïvement sculptés soutiennent le balcon d'un des Pavillons dahoméens et rappellent que les rivages de ce pays sont infestés par ces féroces squales.

A côté des constructions en maçonnerie, le Dahomey nous montre ses huttes indigènes, construites les unes sur pilotis au milieu d'un lac, les autres sur la rive même de ce lac assez profond. Des pirogues flottent sur l'eau du vaste bassin et de ces pirogues des négriers s'élancent dans les profondeurs du petit lac pour y ramasser les pièces de monnaie qu'y jettent les visiteurs généreux.

Lorsqu'on franchit le boulevard Delessert et qu'on oblique vers la cascade du Trocadéro on est de suite attiré par les couleurs vives de curieuses constructions; c'est l'entrée de l'Indo-Chine.

L'or, les tons rouges et verts éclatent de toute part; ce ne sont que toits bizarrement découpés et contournés, sur lesquels rampent d'étranges dragons et se dressent des figurines grimaçantes.

Entre des piliers laqués glissent les costumes sombres ou brillants des Annamites et des Cambodgiens, tandis que dans les Palais le soleil filtrant par les découpures des boiseries des fenêtres, en reproduit les dessins sur les murs rehaussés de peintures éclatantes.

Toute une ville, toute une civilisation lointaine a jailli du sol miné du Trocadéro comme sous la baguette magique de quelque fée.

La fée, en la circonstance, c'est d'abord M. Doumer, le sympathique gouverneur général de l'Indo-Chine qui n'a pas hésité à affecter près de deux millions pour la représentation de notre plus beau joyau colonial, et c'est aussi

M. Pierre Nicolas, son Commissaire général, qui conduit à Paris et fait aboutir la conception née sur les rives du Mékong.

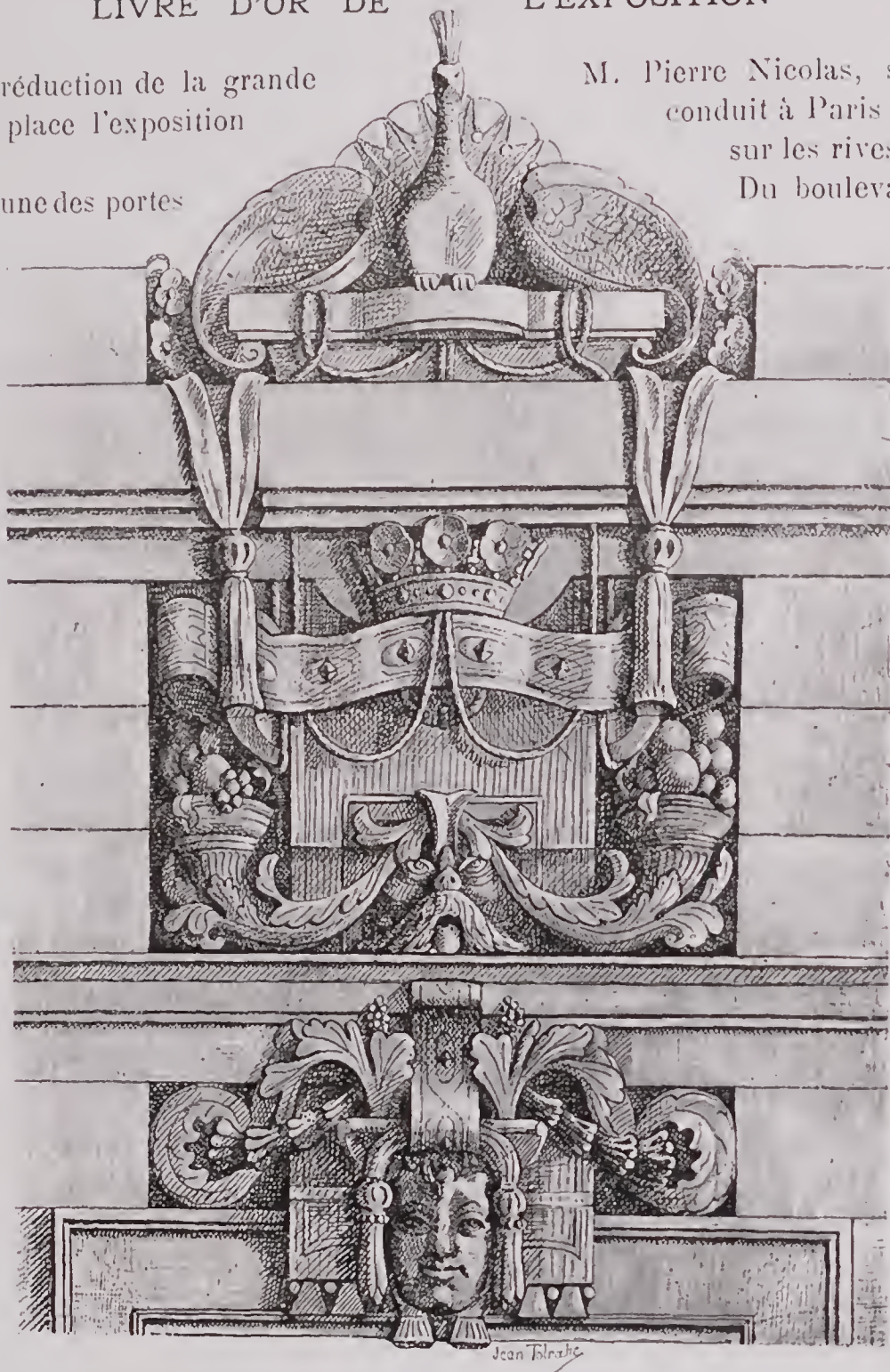
Du boulevard Delessert à l'hémicycle du Trocadéro s'étagent deux groupes distincts, l'Annam et Tonkin d'une part, le Cambodge d'autre part.

Le Tonkin est représenté par une pagode, réduction de la pagode de Cao-liao à Hanoï; ce bâtiment principal est précédé d'une cour entourée de petites constructions bizarres, qui en sont les communs, puis derrière, grimpant la pente rapide du jardin, tout un village apparaît au milieu des végétations c'est là que les Tonkinois exposent leurs tissages, leurs incrustations, leurs curieux procédés de travail du bois et des métaux. Deux cents Annamites figurent dans ces habitations. Une des plus amusantes de ces maisons est le *ranki*, c'est-à-dire l'école où les enfants sont réunis et écoutent la leçon du professeur annamite. L'Annam est en outre représenté par un grand pavillon situé en face du restaurant colonial, à l'extrémité des galeries du Trocadéro.

Ce Pavillon est tout simplement une riche habitation bourgeoise de l'Annam, amenée morceau par morceau, et qui a été exécutée là-bas en reproduction d'une maison existante; seulement, on n'a pu lui conserver ni la disposition intérieure des appartements, ni sa hauteur.

Un soubassement en effet a dû exhausser d'une cinquantaine de centimètres les murs et cloisons. Les Européens ne peuvent franchir le seuil de l'habitation sans se courber.

On connaît la richesse de l'Annam en matière de bois, toutes les variétés précieuses des régions tropicales s'y retrouvent ainsi que toutes les essences spéciales à la Chine. Le Pavillon est consacré à l'exposition d'échantillons bruts et ouvrés de ces bois et, détail curieux, ce sont les parties mêmes de l'habitation qui forment une partie de l'Exposition, car chaque fût de colonne, chaque bas-relief sculpté et ajouré est un spécimen d'un bois toujours différent.



Intérieur du Pavillon de l'Allemagne : Dessus de porte.



Au Pavillon de l'Allemagne : Le plafond de la chambre de l'Empereur.

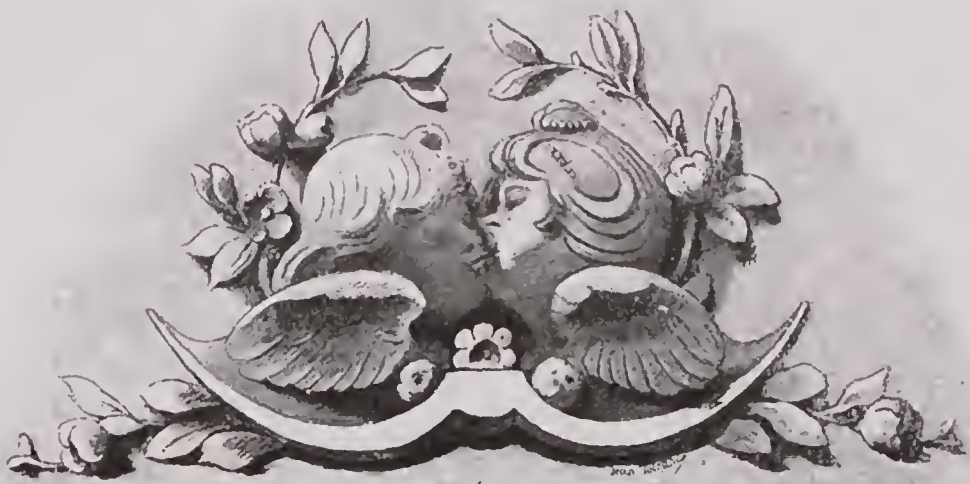


Au milieu de l'agglomération indo-chinoise se dresse un palais de forme bizarre dont les toitures dorées sont ornées de dragons de faïence aux couleurs éclatantes et d'une multitude de petites figurines également en faïence émaillée de vives colorations : c'est le Palais des Produits de l'Indo-Chine.

Ce Palais est la reproduction exacte de la pagode de Chulon exécutée sous l'habile direction de M. Decron.

En outre des produits naturels de l'Indo-Chine la pagode contient l'abondante collection de documents graphiques et de maquettes des grands travaux entrepris par M. Doumer.

En sortant du Palais des Produits, le promeneur se trouve en face d'un immense escalier; les marches en sont si hautes et si raides qu'il semble avoir un mur devant lui, et son premier mouvement sera de se demander si c'est la limite de l'Exposition. Si l'on renverse la tête en arrière on constate qu'il n'y a rien de visible au haut de ce fantastique



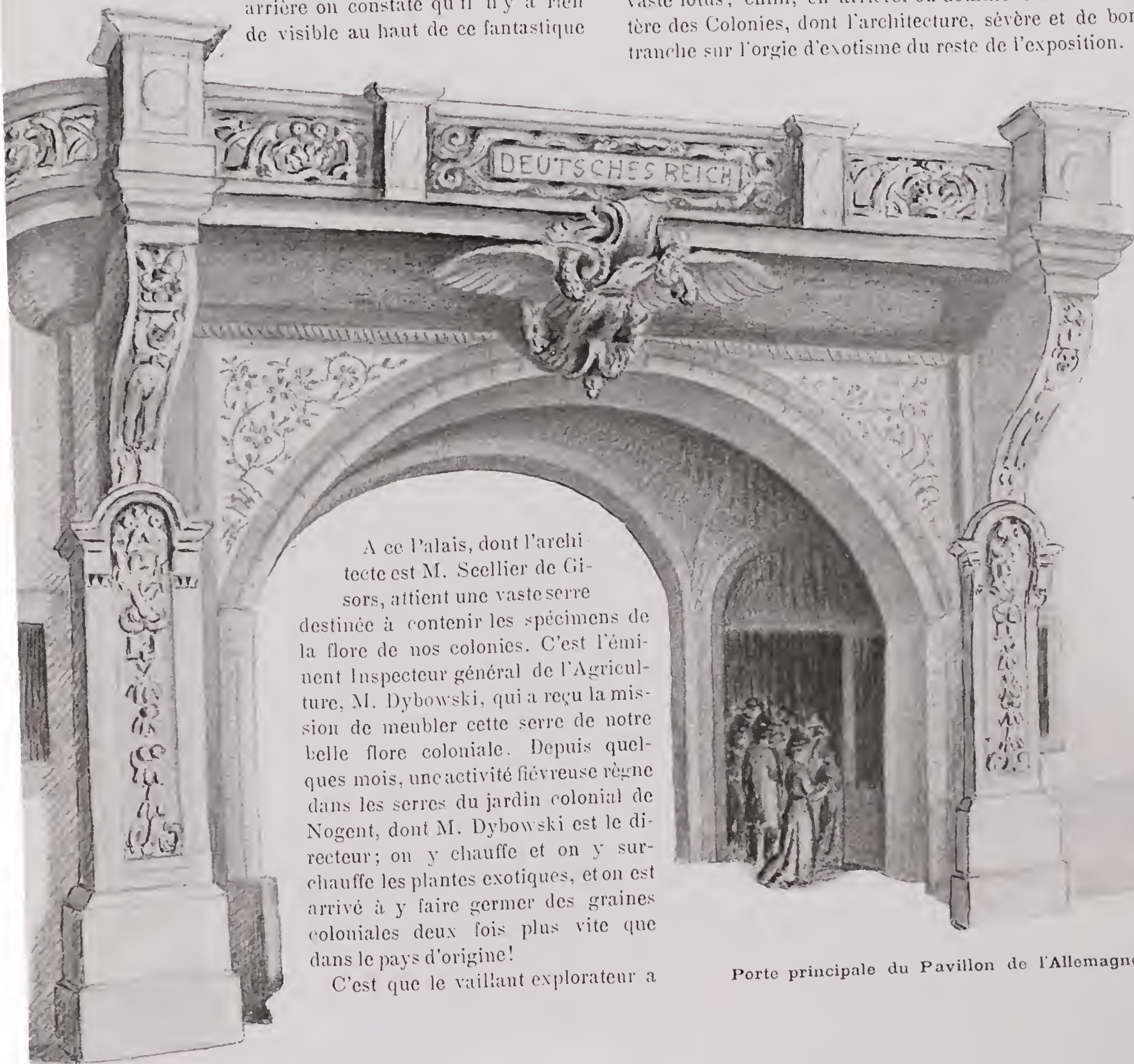
Motif décoratif d'une façade.

escalier et que, seuls, à droite et à gauche, deux *pnoms*, c'est-à-dire deux clochetons de pierre encadrent les marches géantes.

Si le courage manque au visiteur, il peut contourner ces *pnoms* par un sentier qui serpente le long de la butte, mais il fera mieux de gravir l'escalier, car il éprouvera une émotion intense lorsque, arrivant au sommet de la rude montée, il verra surgir les toitures dorées et l'énorme clocheton de la pagode de

Pnom-Penh, reconstituée par M. Moncel.

Une fois arrivé sur la plate-forme, on jouit du plus magnifique coup d'œil qu'on puisse rêver : en avant, l'exposition entière des Colonies se déroule au milieu de la verdure; à droite, parmi les cases laotiennes qui entourent l'ancien Palais des rois du Cambodge, se dresse le Janus Bouddhique, colossal bouddha à quatre visages grimaçants; à gauche, une magnifique et gigantesque statue de la divinité assise dans un vaste lotus; enfin, en arrière, on domine le Palais du Ministère des Colonies, dont l'architecture, sévère et de bon goût, tranche sur l'orgie d'exotisme du reste de l'exposition.

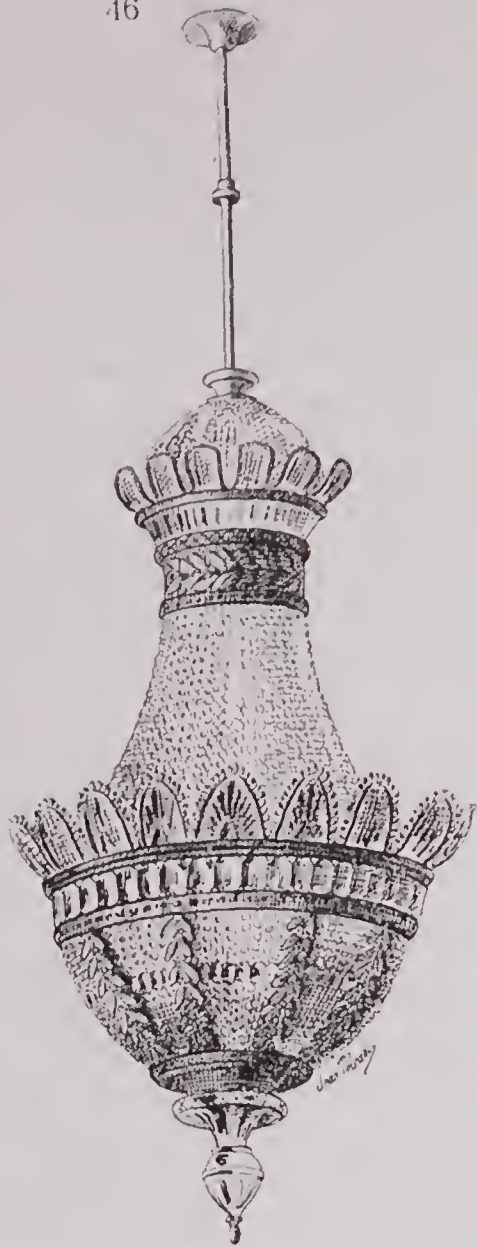


A ce Palais, dont l'architecte est M. Scellier de Gisors, attient une vaste serre destinée à contenir les spécimens de la flore de nos colonies. C'est l'éminent Inspecteur général de l'Agriculture, M. Dybowski, qui a reçu la mission de meubler cette serre de notre belle flore coloniale. Depuis quelques mois, une activité fiévreuse règne dans les serres du jardin colonial de Nogent, dont M. Dybowski est le directeur; on y chauffe et on y surchauffe les plantes exotiques, et on est arrivé à y faire germer des graines coloniales deux fois plus vite que dans le pays d'origine!

C'est que le vaillant explorateur a

Porte principale du Pavillon de l'Allemagne.





Le grand lustre

une grande ambition : il ne veut pas nous offrir une serre aux végétaux largement espacés, bien étiquetés et destinés à vivre des années sans gêner le voisin ; non, ce qu'il veut montrer pendant les quelques mois de l'Exposition, c'est la brousse équatoriale, avec sa formidable poussée de sève et de vie, c'est la bataille des végétaux s'enlaçant, s'étreignant et s'étouffant, se croisant en voûte sur la tête du visiteur, tandis que, çà et là, les lianes, comme des bras, chercheront à l'arrêter sous les ombrages des bananiers chargés de fruits appétissants.

Avant de quitter le Trocadéro, les promeneurs s'arrêteront à un groupe isolé sur le bord de la grande allée qui longe la cascade.

Il y a là un petit coin tout à fait charmant, qui sera certainement un lieu de rendez-vous pour bien des visiteurs égarés dans le dédale des colonies ; nous voulons parler du groupe des « Vieilles Colonies », Mar-

tinique, Guadeloupe, Réunion et Guyane.

Avec leurs constructions légères et coquettes et leur jolie place publique où l'on accède par quelques marches, les trois Pavillons de la Réunion et des Antilles françaises appellent forcément l'attention. Les trois commissaires de ces colonies, MM. Chabrier, Huët et Landes, se sont efforcés d'attirer le public par l'originalité de la décoration et les attraites des bars de dégustation où l'on peut consommer du vrai rhum des Antilles, chose bien rare à Paris. A signaler en particulier les dégustations de la Martinique, tenues par les coquettes négresses et mulâtresses de la « perle des Antilles ».

En résumé, l'exposition coloniale française fait le plus grand honneur à M. Charles Roux, son sympathique Commissaire général, et à ses dévoués collaborateurs, MM. Saint-Germain, Broussais et Morel.

ANDRÉ BORIE.



## Les Beaux-Arts à l'Exposition

*Organisation — Installation*

CHACUN sait que les deux Palais qui s'élèvent aux Champs-Élysées sur l'emplacement de l'ancien Palais de l'Industrie doivent être affectés, pendant la période d'exposition aux Beaux-Arts. Le Grand Palais abritera l'exposition contemporaine et centennale, le Petit Palais l'exposition rétrospective de l'art français.

Dans le système de classifications adopté lors de la dernière Exposition Universelle pour le groupe des œuvres d'art, deux classes distinctes étaient affectées l'une aux peintures à l'huile, l'autre aux peintures diverses et aux dessins. Cette année on n'a pas jugé opportun de maintenir une division, d'ailleurs condamnée par la pratique : les deux classes ont été jointes et soumises à l'appréciation d'un même jury.

L'admission des œuvres étrangères est prononcée par le Commissaire général sur la demande du Commissaire de la nation à laquelle appartient l'artiste et sur la proposition du Directeur des Beaux-Arts. Pour les artistes étrangers dont le pays n'est pas représenté par un Commissaire délégué, ils doivent adresser leurs demandes directement au Commissariat général. Chaque artiste, français ou étranger, doit fournir une notice contenant ses nom et prénoms, le lieu et la date de sa naissance, le nom de ses maîtres, la mention de ses récompenses aux expositions, le sujet et les dimensions de l'ouvrage, enfin le nom du propriétaire.

L'installation des ouvrages admis, la décoration des salles, le gardiennage intérieur du Palais sont assurés et payés par l'Administration des Beaux-Arts, mais aucun ouvrage ne peut être retiré avant la clôture de l'Exposition. L'appréciation et le jugement des œuvres et produits faisant partie de l'Exposition sont confiés à un jury international comportant trois degrés de juridiction : jurys de classe, jurys de groupe, jury supérieur.

Les jurys de classe se composent de membres titulaires et de membres suppléants. Ceux-ci n'ont voix délibérative que lorsqu'ils occupent la place de jurés titulaires absents. Pour l'ensemble des classes, le nombre total des membres titulaires français ou étrangers est réglé au soixantième environ du nombre des exposants ; le nombre total des membres suppléants, français ou étrangers, ne peut être supérieur au tiers du nombre des membres titulaires. Chaque jury de classe élit son bureau composé d'un président, d'un vice-président, d'un rapporteur et d'un secrétaire. Le président et le vice-président doivent être de nationalités différentes, l'un Français, l'autre, étranger.

Les jurys de groupe comprennent : 1° un président, deux ou trois vice-présidents et un secrétaire, qui peuvent être choisis en dehors des jurys de classe, et dont la désignation, préparée par le Commissaire général avec le concours du Directeur des Beaux-Arts, est faite par décret, sur la proposi-



Les armoiries prussiennes.

Jean Tolché



tion du Ministre du Commerce, d'accord avec le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; 2<sup>o</sup> les présidents, vice-présidents et rapporteurs des jurys de classe.

Enfin, le jury supérieur, dont font partie de droit le Directeur des Beaux-Arts, les présidents et vice-présidents des jurys de groupe, les commissaires délégués des pays qui comptent plus de cinq cents exposants inscrits au Catalogue; aura pour président d'honneur le Ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes, et pour vice-présidents d'honneur le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et le Commissaire général.

Chaque jury de classe procède à l'examen des objets exposés et dresse : 1<sup>o</sup> une liste des exposants mis hors concours; 2<sup>o</sup> une liste par ordre de mérite, et sans distinction de nationalités, des récompenses qu'il propose de décerner aux exposants. Chaque jury de groupe revise ces listes et s'efforce d'assurer l'unité et l'harmonie dans l'attribution des récompenses. Le jury supérieur arrête, en dernier ressort, les listes, par ordre de mérite, des récompenses décernées aux exposants.

Les récompenses aux exposants sont décernées, sous forme de diplômes signés par le Ministre du Commerce et le Commissaire général, et se répartissent entre les catégories suivantes : Diplômes de grand prix; Diplômes de médailles d'or; Diplômes de médaille d'argent; Diplômes de médaille de bronze; Diplômes de mention honorable.

RAOUL D'ALVERGE.



## Le Trottoir roulant

**L**es fleuves, disait Pascal, sont des chemins qui marchent. Les curieux qui viennent visiter l'Exposition y décou-



A travers l'Exposition, sur le trottoir roulant

vrent un chemin qui marche et qui n'est point un fleuve. C'est la plate-forme rou-

lante qui leur permettra de faire un long parcours, sans autre peine que de joindre une des onze stations.

Elle est devenue tout de suite populaire, et il n'est personne qui ne s'offre une promenade sur le trottoir roulant.

La plate-forme roulante court sur les flancs de l'Exposition le long du Champ de Mars (avenue de La Bourdonnais), passe à côté du Commissariat général de l'Exposition, dessert les Pavillons des puissances étrangères, l'Esplanade des Invalides, puis gringant un peu et distrayant sa monotone musique,

circule avenues de Latour-Maubourg et de Lamotte-Piequet.

Tout le long de ce parcours la plate-forme est établie sur un viaduc à base métallique sur piliers de bois; on y accède par onze stations et moyennant une rétribution de 0 fr. 50. On atteint la plate-forme par un escalier qui franchit les 4 ou 6 mètres séparant le niveau du sol du niveau de la plate-forme. Les stations abritées d'une marquise sont établies au Palais de



l'Agriculture, porte Rapp, à la tour Eiffel, au Palais des Armées de terre et de mer, au pont de l'Alma, au Palais de l'Hygiène, aux Pavillons des puissances étrangères, au Palais de la Perse, au pont des Invalides, à la rue de l'Université et enfin rue Saint-Dominique.

Le guichet passé, les 50 centimes perçus, vous accédez sur un

trottoir fixe; de ce trottoir fixe vous passez sur une première plate-forme à marche lente, si vous redoutez une chute, appuyez-vous aux tiges garnies de pommes de bois peintes en rouge qui vous fournissent un solide point d'appui, mais la précaution est bien superflue et vous passerez aisément du trottoir à marche lente au trottoir à marche accélérée sans aucun heurt ni danger. Les trois plates-formes sont parallèles entre elles et si vous voulez marcher vous-même sur le trottoir qui marche vite, vous étonnerez les passants par votre allure rapide.

La plate-forme à mouvement rapide marche à 8 kilomètres 500 à l'heure, la plate-forme à mouvement lent ne fait, durant ce temps, que 1 kilomètre 250 mètres. La largeur totale de la plate-forme est de 4 mètres, se décomposant ainsi : 2 mètres pour la plate-forme rapide, 1 m. 10 pour la plate-forme fixe, et 0 m. 90 centimètres pour la plate-forme intermédiaire. En réalité cette dernière n'est pas faite pour la locomotion, mais seulement pour faciliter la transition du plancher ou de la terre ferme, pour ainsi dire, à la route fuyante.





Quel est donc le mystère de ce chemin qui marche ? quel est le curieux mécanisme imaginé par les inventeurs, MM. Blot, Guyenet, de Mocomble ?

Le système est à la fois simple et ingénieux : les deux plates-



Les Palais des Invalides.

formes roulantes sont composées d'une succession de wagonnets glissant sur rails ; ces wagonnets ne pourraient — dans un enchainement — former la courroie sans fin qu'ils forment et pour ainsi dire dérouler la chaîne d'anneaux qu'ils composent s'ils n'étaient séparés, et unis les uns aux autres par des wagonnets sans roues, dont les courbes rentrantes correspondent aux courbes sortantes

en mouvement cette sorte de train dont la tête touche la queue et qui n'a pas de locomotive ?

La mise en mouvement qui ne provient pas de la *traction*, comme dans un train, vient d'une impulsion donnée à l'ensemble de la plate-forme en dessous du trottoir. Des poulies établies, de distance en distance, entre le trottoir et le viaduc, agissent sur des *poutres axiales* établies à la surface inférieure du wagonnet, à chaque tour de poulie l'impulsion est transmise à la poutre axiale et les wagonnets glissent sur leurs rails : le mouvement est engendré par les poulies et continue aussi longtemps que tournent ces poulies.

Quant à la force qui est à l'origine de tous ces mouvements, elle provient de l'électricité ; à chaque poulie correspond une



L'Exposition Commerciale Allemande.

dynamo qui est alimentée par des câbles reliés à la station électrique établie au Champ de Mars.

Et voilà comment fonctionne pour le plaisir des nonchalants ce trottoir roulant qui, dès le matin,

se met en marche et ne s'arrête qu'à 7 heures du soir. L'expérience de ce genre de locomotion est intéressante. Est-ce une invention que l'on généralisera ? MARC LAURET.



Le Panorama du Trocadéro, vu du Trottoir roulant.

des wagonnets à rails qui les précèdent et suivent. Ainsi s'exécute l'emboîtement harmonieux et sans à-coup de cette sorte de chapelet de voitures.

Ainsi s'explique-t-on que le trottoir puisse accomplir un mouvement circulaire ; mais d'où vient l'impulsion qui met









LES PALAIS DU CHAMP DE MARS  
DESSIN DE M. JAMAS.







## La Salle des Fêtes de la Galerie des Machines



**S**i, accédant par l'avenue de La Bourdonnais, on entre dans la Galerie des Machines, tout de suite, voici qu'un sujet d'étonnement se dresse. Préoccupé des travaux quotidiens et l'esprit orienté vers d'autres pensées, on avait un peu oublié cet énorme vaisseau où naguère encore Balzac et Rodin soulevèrent des polémiques.

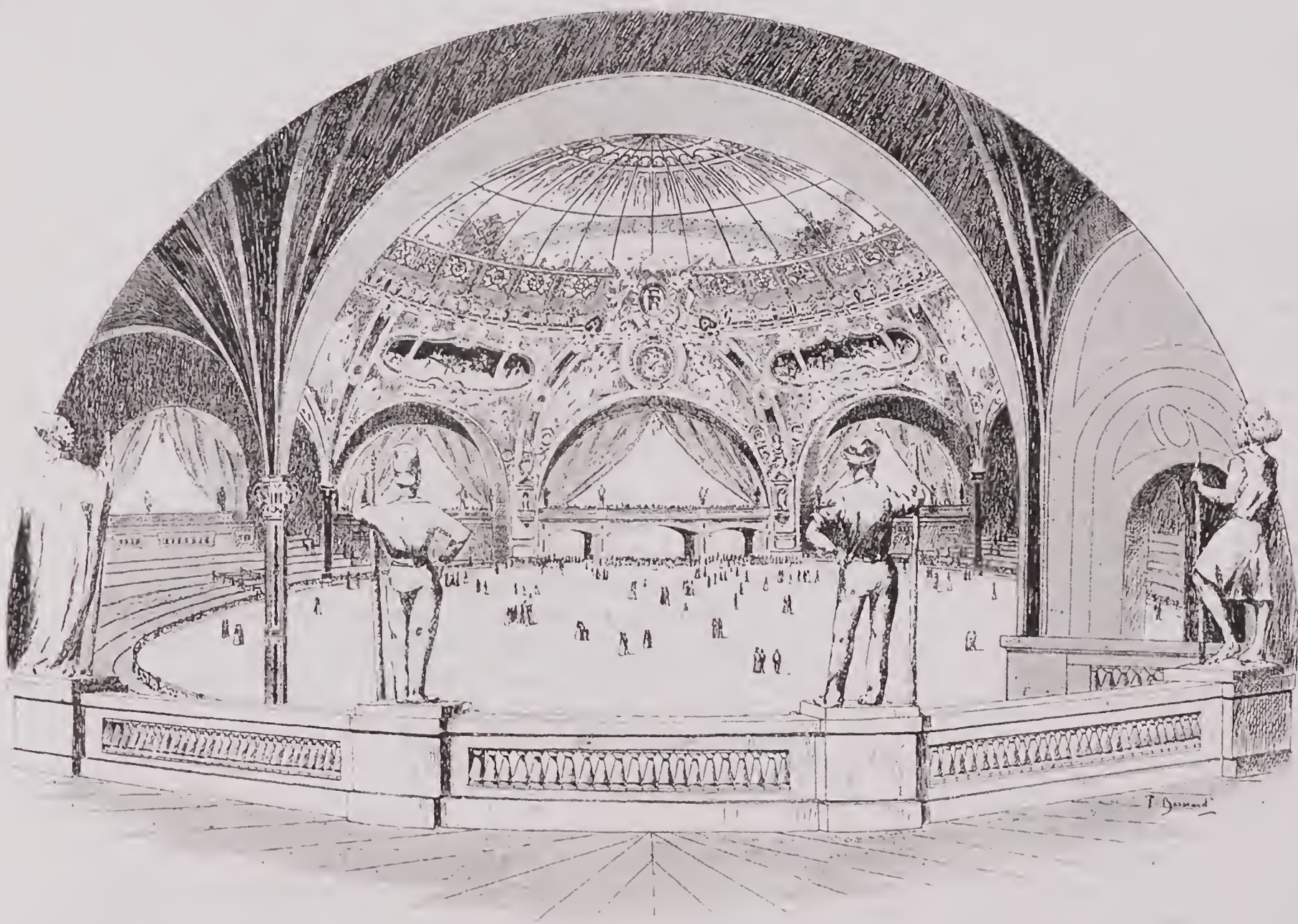
A peine aujourd'hui le reconnaît-on, fragmenté qu'il est et encombré d'accessoires, de constructions inattendues. La Galerie des Machines n'est plus la Galerie des Machines. En son milieu fut édifée une salle des fêtes et ses deux portions extrêmes sont utilisées en 1900 pour des expositions d'Horticulture. Voilà qui semble étonnant au nouveau venu, gardant encore en l'esprit et au fond des

yeux le souvenir et l'image de ce que fut, en 1889, dans son unité harmonieuse et pleine d'audace, la galerie formidable où roulaient les ponts sur les têtes et où toutes les

Si, s'approchant vers le centre de l'énorme hall, le visiteur lève les yeux, un décor nouveau lui apparaît. Ce sont trois arcades dont la seconde dépasse en hauteur les deux autres, habilement séparées par des motifs de pylônes, coiffées d'œils-de-bœuf géants où des allégories tantôt vont prendre place. Déjà l'on devine qu'au sommet de ces pylônes resplendiront les phares électriques et que dans ces panneaux défoncés s'inscriront des symboles sculptés. Devant toute la façade se prolonge une terrasse de fer commandée, à droite et à gauche, par des escaliers aux rampes rigides, au dessin rectiligne, et d'allure sobre. C'est, cependant, sous la voûte immense du vieux Palais des Machines — onze ans ! — le martellement régulier des fers, le ahan des ouvriers portant dix par dix les squelettes métalliques qui, depuis peu de jours assemblés selon des tracés prévus, composent derrière ce mur d'entrée la pittoresque forêt, trouée d'une clairière parfaitement circulaire, dans laquelle s'élargiront les chants, éclateront les *fortissime* des orchestres et déclameront, en temps voulu, les discoureurs des grandes cérémonies.

Et, sans plus tarder, une curiosité nous vient de franchir cette barrière de staff, de carreaux de plâtre et de fer, pour connaître des merveilles de cette Salle des Fêtes qu'on nous dit être le chef-d'œuvre de l'Exposition.

Sous la passerelle, nous allons donc, et sans nous fixer aux plafonnages de ce vestibule, fidèlement réédités des plafonnages employés en 1889 pour les circulations latérales de la



Intérieur de la Salle des fêtes.

machines entretenaient nuit et jour une vie ardente de fer, d'acier et de feu.

Galerie, nous franchissons le seuil principal sous l'arc surbaissé et nous faisons nos premiers pas dans la grande





salle où tombe par la coupole très aériennement conçue, la lumière chaude et vibrante d'un bel après-midi de soleil. Tout de suite et sans nous fixer à des impressions d'ensemble, abordons le détail, au hasard de la rencontre.

Sur nos côtés, fuient les balustrades. Elles sont d'un dessin souple, point communes, et soulignent d'un trait élégant les estrades amphithéâtres et rangs de banquettes qui montent aux quatre points cardinaux de la Salle jusque dans les rondes hémisphériques. C'est, sur nos têtes, le dôme léger corseté, mais à l'aise, dans son armure de fer. Des

colonnes régulièrement espacées soutiennent les retombées des arcs, tandis que des motifs principaux, au nombre de quatre, comportant un agencement de piles plus importantes, servent de prétexte à l'installation, très décorative en elle-même, de loges, entre colonnes, surplombant la piste.

Il est temps de demander le nom de l'architecte. Disons-le très haut, pour que bien on l'entende. M. Raulin a disposé là mieux qu'une œuvre provisoire. Son plan est rationnel, son *parti* d'une clarté remarquable, et ses auxiliaires ne l'ont que rarement trahi. Pour tout ce qui concerne les dispositions architecturales, nous retrouvons ici les fortes qualités qui porteront M. Raulin aux premiers rangs des constructeurs contemporains. Certes, et avec une conscience, une liberté de vision et d'opinion qui sont, dans le cas qui nous occupe, absolument respectables, M. Raulin n'a pas consenti à sacrifier aux goûts ultra-modernes. Par crainte, par entraînement, par goût, il n'a rien voulu tenter vers l'art nouveau. La Salle des Fêtes est un monument *classique*, où un esprit *classique* — j'y insiste à dessein — se manifeste ici et là. Les formes sont connues, les proportions sont prévues, les matériaux sont éprouvés. A peine verra-t-on — *passim* — quelques pâtes de verre; les symboles de la coupole s'appellent, hélas, Vénus et les quatre Saisons. Mais M. Raulin a mis toute sa sincérité d'artiste à réaliser cette salle par des moyens qui lui étaient familiers et où il était passé maître. Or, que faut-il, en vérité, demander d'abord à un artiste, sinon la sincérité? L'œuvre d'art ici fut une conséquence de cette sincérité et, pour la juger, l'intransigeance serait fort mal en situation. On peut aimer les formules d'art moderne, lutter comme je le fais pour elles, et proposer, sans inconséquence, le projet de conserver

après l'Exposition cette Salle des Fêtes qui par ses proportions, ses qualités multiples, — on nous assure même que l'acoustique en sera bonne — constituera à Paris le décor le plus propice aux cérémonies, aux solennités et aux fêtes où la ville tout entière peut être, à l'occasion, conviée.

M. Gustave Raulin ne verrait pas sans dépit, sans un regret cuisant, démembler cette Salle unique où tant d'efforts s'ajouteront. Sans l'avoir pressenti sur ce point, nous savons, d'autre part, que c'est là un sentiment général et qu'au moment voulu, se manifesteront des opinions absolument favorables, et puissantes par elles-mêmes, pour la conservation d'une salle de spectacle à tant de points de vue si remarquable.

Sans y insister plus qu'il convient, il n'est pas inutile de dire un mot du travail qui restera toujours invisible au spectateur, celui de la terrasse, des fouilles. Les chiffres ont leur

éloquence et c'est encore une façon de démontrer que cette salle n'est pas strictement le décor de carton mis debout pour six mois, que de relever le nombre des puits destinés à assurer la stabilité de l'édifice, que de mesurer leur profondeur moyenne, que de promener le mètre sur la coupole, que de faire le métier du géomètre et que d'être — ne serait-ce qu'un instant — l'homme des additions. Disons donc que deux cent quarante-huit puits ont dû être creusés et aménagés sur une profondeur moyenne de 6 mètres, que c'est sur ces assises désormais immuables que l'édifice est érigé. Mentionnons les 90 mètres de diamètre de la coupole. Retenons que la salle avec ses dépendances occupe une superficie de 22.127<sup>m</sup>716 soit 112.392 × 155.40. Documents arides, sans nul doute, mais qui, si l'on veut bien réfléchir, sont aussi précieux que les commentaires que nous pourrions faire sur la peinture et la sculpture. D'ail-



Les statues des Nations.  
(Pourtour de la Salle des Fêtes.)

leurs, nous y viendrons, mais il n'est pas inutile de remarquer que, dans l'examen d'un édifice, le sage critique devra désormais — et maintenant que la science et l'art collaborent si absolument dans les créations architectoniques des hommes — envisager d'un œil également attentif la courbe, la résistance ou la poussée d'un arc de fer, construit par un savant ingénieur et la grâce séductrice d'une naïade sortant comme une perle jolie d'un souple fleuve peint par un artiste fidèle aux mythologies.

Mais la transition est toute trouvée pour parler des richesses de la coupole. En cette coupole, en effet, fraternisent les calculs des





savants et les imaginations des poètes. Les premiers assemblèrent une carcasse, les autres vinrent avec des pinceaux ou des ciseaux et, peintres comme sculpteurs, historièrent le plafond offert à leur fantaisie. Une surface énorme leur était livrée. Ils se partagèrent la besogne et dans les panneaux à eux confiés, rivalisèrent d'émulation. Figurez-vous une calotte sphérique. Menez deux diamètres perpendiculaires, puis deux autres, mais de telle façon que quatre des huit sec-

Suède, Norvège, Danemark, Russie, Chine, Corée, Japon, Siam, Perse, Turquie, Grèce, Maroc, Transvaal, Libéria, Saint Marin, Italie, Monaco, Andorre, Espagne, Portugal, Équateur, Pérou, Mexique, États-Unis, Grande-Bretagne, Pays Bas, Belgique, Luxembourg, Suisse, Autriche, Hongrie, Bosnie, Serbie, Bulgarie, Roumanie. Et puis viennent dans les archivoltes : Minerve, Cybèle, Neptune, Mars, Hercule, Jupiter, Mercure, Pluton, Saturne, Cérès, Diane, Bacchus, Apollon, Junon, Vénus et Vulcain. Tous ces gens-là sont bien un peu étonnés de se trouver à l'Exposition de 1900, mais ils en prennent vite leur parti dès qu'ils se souviennent que leur divinité déchue allégorise depuis des siècles. Ainsi Vulcain c'est la forge, la métallurgie, Cérès c'est le blé, la moisson, etc. Ce nous sont de vieilles connaissances.

Enfin, en glissant du sommet de la coupole vers la terre, nous rencontrons maintenant les vastes panneaux où les peintres, chacun sur trois travées, marouflèrent leurs toiles et les entre-colonnes où les sculpteurs scellèrent leurs moulages.

Voici Rochegrosse qui exactement dut répondre à ce programme : Économie sociale, hygiène, assistance, colonisation, armée de terre et de mer. C'est d'une couleur vibrante, d'un effet étonnant et d'un procédé spé-

cial. Par hachures verticales, la composition court du haut en bas de la toile, et, placé où cela est, l'ensemble — et par le fait de ce procédé où l'air circule étrangement — gagne en vie, en coloration, en chaleur (1). M. Rochegrosse a signé là une œuvre forte à côté

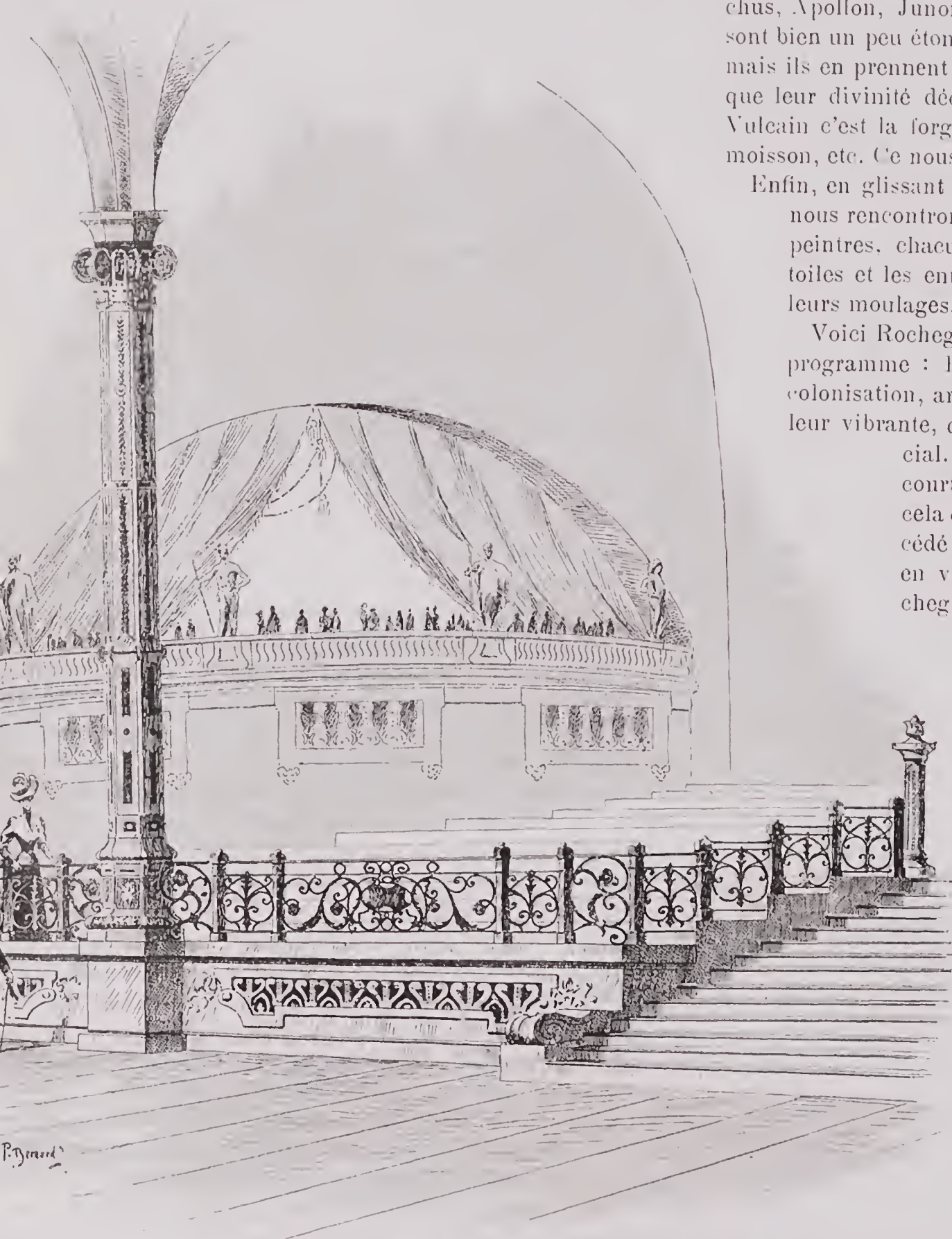
de M. Cormon qui, lui aussi, a donné du thème proposé : électricité, génie civil, moyens de transport, mines et métallurgie, une interprétation personnelle. Quant à M. Maignan, c'est l'agriculture, l'horticulture, l'arboriculture, la chasse, la pêche, les forêts, les cueillettes qui lui fournissent l'occasion de grouper les melons et les pommes de terre, d'atteler les chevaux, de fabriquer le cidre, le vin, de griser les femmes au champagne et de déployer un arc-en-ciel sur un champ de roses (2). Enfin, M. Flameng interprète la décoration du mobilier, les tissus, les vêtements, les industries chimiques, les industries diverses. On verra là un pont Alexandre-III, M. Raulin lui-même soumettant ses plans à MM. Picard et Bouvard, des ciseleurs, des teinturiers, des tisseuses au métier, etc. Ces quatre grands panneaux ne sont point écrasés par

la décoration ambiante maintenue volontairement calme et tendre de ton. Tout se passera dans les verts clairs, les crèmes, avec des filets et des points d'or qui apportent dans l'ensemble une richesse évidente mais point criarde.

Insérés entre les motifs peints, ce sont les travaux des sculpteurs, vastes bas-reliefs, établis sur 7 mètres de haut dans l'œuvre, et 4 m,50 de largeur, sans compter le cadre. M. Théodore Barreau y traita la Mécanique et les Industries,

(1) On verra tout à l'heure une lettre de M. Rochegrosse où le procédé est éloquemment commenté.

(2) De même, une lettre de M. A. Maignan.



Salle des Fêtes. — Détail d'une colonne avec balustrade.

teurs ainsi déterminés soient d'une grandeur égale au 1/6 environ des quatre autres. Voici de fâcheuses mathématiques. Aux peintres reviennent les grands panneaux, aux sculpteurs les petits. C'est ainsi que MM. Maignan, Cormon, Flameng, Rochegrosse, Roland, Ch. Maniglier, Th. Barreau, E. Leroux juxtaposent leurs œuvres sous la coupole de la grande Salle. Au-dessus d'eux rayonnent — vers le grand plafond vitré qui symbolise l'univers stellaire — les cartouches et les allégories bien en valeur sur le fond clair adopté comme gamme générale. Ce sont d'abord les puissances dans l'ordre suivant, en partant du côté de l'avenue de La Bourdonnais : Allemagne,



M. E. Leroux les Lettres et l'Enseignement, M. Charles Maniglier, grand prix de Rome, les Beaux-Arts, et M. Rolard qui fut première médaille au Salon, les Sciences Mathématiques. Ce sont de vastes compositions allégoriques où triomphent des figures nues. Par leur coloration particulière, leur échelle propre, leurs reliefs, elles sont une précieuse antithèse aux motifs peints qui les avoisinent.

C'est ainsi qu'en une colossale symbolisation, si l'on rayonne du centre de la coupole vers sa circonférence, on trouve d'abord et selon l'expression de qui m'accueillit à l'agence Raulin — j'ai nommé le très aimable et si documenté M. Eichmüller — « l'univers stellaire, les divinités en qui se personnifient les facultés de l'esprit humain, les puissances, enfin tout ce qui caractérise, à proprement parler, l'Exposition universelle ». C'est une collaboration de littérature et d'architecture qui fut fort en honneur aux beaux jours de l'esthétique classique dont M. Raulin, consciencieusement fidèle, est un représentant des plus remarquables. Cette coupole ainsi conçue plaît, par sa grandeur, par sa proportion aussi heureuse que hardie, par ses détails, par sa coloration.

Puisque nous avons abordé le chapitre de la *sculpture*, ne négligeons pas de souligner que dans chaque voûte de pénétration et par conséquent tout à l'entour de la salle des fêtes, les mois, les saisons et les ans se trouvent personnifiés : autant de morceaux ou curieux ou indifférents, parmi lesquels il con-



La Frise de la Salle des Fêtes.

vient de laisser au spectateur le soin de discerner selon son goût. Avec plus d'intérêt, nous regarderons dans la grande façade d'entrée, les compositions qui s'inscrivent dans les pylônes latéraux dont se flanque l'issue principale. Dans les pylônes, un champ trapézoïdal était livré à la fantaisie de l'artiste depuis les dernières moulures des corniches jusqu'à la moulure supérieure des soubassements. C'est sur ce fond vierge que M<sup>lle</sup> Itasse a dressé sa composition très originale et vraiment renouvelée d'inspiration hors les symboles connus, en quoi elle exprime la Bière. M. Péchu (un artiste qui, Bordelais, fait œuvre quasi sacrilège en chantant dans l'argile le Cidre) composa à M<sup>lle</sup> Itasse un pendant d'une valeur très appréciable, au point que nous n'attribuerons pas la palme des préférences à l'un plus qu'à l'autre de ces remarquables motifs décoratifs. Citerons nous encore les statues, deux fois grandeur nature, qui, dans la façade principale, évoquent, par des signes essentiels, les Nations? Nous attarderons-nous à l'examen de ces autres statues qui dressées aux extrémités des quatre loges principales coupent très agréablement la ligne molle des balustrades? Non. L'article que voici ne peut être l'étude analytique que, ne connaissant pas la Salle des Fêtes, tout lecteur eût été en droit d'attendre. Il faudrait un volume pour envisager comme il convient — et dans ses infinis détails — cette œuvre complète, énorme, géante. Si, d'ailleurs, j'avais un vœu à formuler, ce serait de voir publier dans un temps prochain la monographie de cette Salle des Fêtes qui signifie un gros effort et de laquelle, au point de vue *métier* autant qu'au point de vue *esthétique*, on pourrait dégager de fortes notions, des enseignements certains et des joies pour l'œil. Sans donc nous attarder aux lions qui gardent dans une très noble et très débonnaire attitude de fauves conciliants les départs des escaliers d'honneur, réparons un oubli relatif à la *peinture*. Il convient, pour le zèle qu'il y déploya, pour le charme de sa composition, de noter ici l'artiste Noël Bouton, qui, avec MM. Barbus, Motte et Dourouze, fut chargé de décorer les tribunes d'axe. Les compositions des trois autres tribunes sont bien, sans rien plus, mais celle de M. Bouton témoigne de qualités hors pair. Son thème? *Mentis pabulum et corporis pabulum*. Le pain du corps et le pain de l'esprit. C'est une composition très souple et très chaude, toute d'allégories semi-perdus au rideau des lauriers-roses; tout cela se tient sur 24 mètres et le vrai tour de force est d'avoir équilibré sa composition *sans motif principal* et sans que pourtant n'en résulte pour l'œil aucune lassitude et nul ennui.



Salle des Fêtes : la construction d'un escalier

A peine dirai-je un mot du *vitrail* auquel déjà il fut fait allusion ici, vitrail mesurant 48 mètres de diamètre dont les



cartons furent dessinés par M. Hermann et dont l'exécution fut confiée à la maison Gaudin. Ce soleil irradiant ajoutera encore à la clarté d'une maison d'où ne sauraient sortir que des œuvres d'art.

Pour ce qui concerne le *staff*, nous avons déjà pu constater qu'il en fut fait emploi aux passerelles de l'extérieur. A l'intérieur nous le retrouvons sous mille formes. Il est cloison, il est placage, il est plafond, il est sculpture. Après le fer, il est un des principaux éléments de construction qui interviennent dans

tention de ne pas détourner l'intérêt du spectateur de la coupole en qui éclate, selon un parti très net, la plus grande somme de richesse.

La *ventilation* — cela va sans commentaires — est assurée au mieux des commodités modernes; et, détails qui ont bien leur importance, M. Widor — c'est encore une question de ventilation — a installé dans l'une des tribunes et réglé suivant les lois du parfait maître de chapelle, un orgue géant, signé Cavaillé-Coll

Motif décoratif de la Porte extérieure de la Salle des Fêtes.

la coupole. Nous le retrouvons partout en carreaux, en moulages. Il fait le tour de la coupole. C'est en lui que s'incarnent là-haut les Nations.

Ilâtons-nous donc de constater le très élégant emploi du *fer* qui, dans les rampes des passerelles, dans les balustrades inférieures de la Salle des Fêtes, s'incurve très gracieusement pour des combinaisons de lianes et des éploiements de tiges hors la souche commune.

De même, dans l'établissement des semelles sur quoi portent les loges entre colonnes apparaît un sage et distingué

emploi du fer. Le dôme lui-même n'est pas habillé, masqué, dénaturé. Malgré les toiles des poutres, les staffs des sculpteurs, il reste bien un dôme de fer. On sent passer comme des côtes les cintres saillant sous les matériaux surajoutés et c'est une vérité à souligner que M. Raulin ne voulut pas que sa construction cessât d'être *accusée* par ses matériaux véritables, après le passage et l'intervention de ses collaborateurs. C'est à une qualité rare « par le temps qui court ». Les colonnes sur quoi repose le dôme sont pourvues de chapiteaux à crossettes très simples, mais d'un effet décoratif sûr. Les bases sont aménagées très sommairement, avec des reliefs sans importance excessive, feuillages, torsades et grappins aux angles raccordant la partie carrée et la partie circulaire.

Les *stucs* interviennent dans les balustrades, le *bois* est rare et d'un emploi déguisé, le *bronze* éliminé. Pas de matières *exotiques* sauf quelques *céramiques* insérées dans les ailes des colonnes. Ce sont des motifs de feuilles de chêne d'un dessin très à plat, d'une coloration très sobre, ceci prévu dans l'in-

Mutin et destiné au Conservatoire de Mos-

cou. Une horloge Lepautre fait vis-à-vis. Colossale, mesurant 8 mètres de cadran, cette horloge a été étudiée, pour ce qui a trait à la décoration extérieure, par les architectes de l'agence Raulin. C'est dire quel souci on a eu de ne rien introduire dans la Salle qui pût faire, sinon tache, tout au moins anachronisme et divergence trop sensible avec le ton, l'esprit, le style adoptés pour le grand cadre des fêtes de demain.

Un escalier monumental faisant face à la loge du chef de l'État, descend comme un flot de 14 mètres de large jusque dans l'océan de la Salle. Tout de fer et de chêne, il est décoré selon un procédé mi-pictural, mi-sculptural, extrêmement curieux, grâce auquel le peintre Barbin qui stupéfia le visiteur du dernier Salon, espère reconquérir mieux que la curiosité publique.

PASCAL FORTHUNY.

Complémentairement, il est intéressant d'accoler ici deux lettres, où le document s'authentique de la signature des artistes.

M. Rochegrosse, commentant son œuvre, écrit :

« Ce qui me semble être le point le plus intéressant dans ces toiles, c'est l'exécution même que j'y ai employée. C'est un essai de mise en pratique, pour la grande décoration, de la théorie impressionniste qui m'a toujours passionnément intéressé, et que j'ai soigneusement étudiée. J'ai été amené par le raisonnement et par des essais successifs à apporter à la technique même plusieurs modifications, mais qui ne portent



que sur des mélanges de tons particuliers et sur les préparations des dessous.

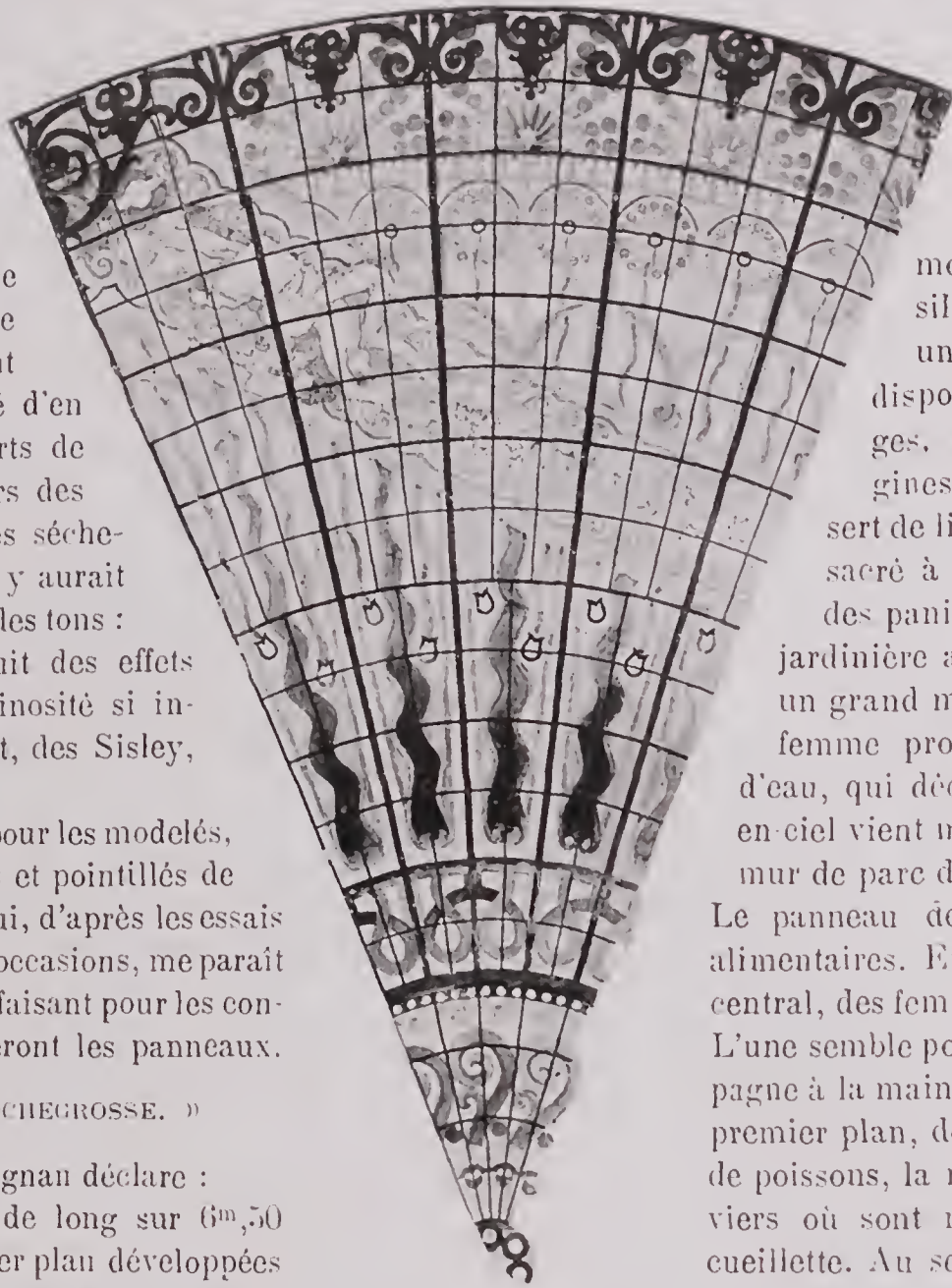
« Ces panneaux décoratifs devant être placés à 30 mètres du sol et sur une surface peu éclairée, j'ai pensé que pour que les peintures se voient bien d'en bas (sans être forcé d'en arriver à de trop grands écarts de valeurs, ce qui donne toujours des lourdeurs dans les tons et des sécheresses dans les silhouettes), il y aurait intérêt à tenter la dissociation des tons : le principe même qui produit des effets d'une vibration et d'une luminosité si intense dans les œuvres des Monet, des Sisley, des Pissaro, des Renoir.

« Au lieu de tons mélangés, pour les modelés, j'ai donc procédé par hachures et pointillés de tons vibrants juxtaposés, ce qui, d'après les essais que j'ai déjà tentés en d'autres occasions, me paraît devoir donner un résultat satisfaisant pour les conditions spéciales où se trouveront les panneaux.

G. ROCHEGROSSE. »

D'autre part, M. Albert Maignan déclare :

« Mon panneau a 27<sup>m</sup>,50 de long sur 6<sup>m</sup>,50 de haut. Les figures du premier plan développées auraient environ 5 mètres de hauteur. Le panneau forme un tryptique. Au centre : l'Agriculture.



Fragment du vitrail.

Près d'un tas de blé, deux femmes mesurent le blé, la graine sacrée de l'agriculture française; un homme lie des sacs, un groupe de chevaux, traînant la moissonneuse, forme une large silhouette. Au premier plan, à droite, une femme, en costume des champs, dispose un grand tas de légumes, courges, melons, salades, carottes, aubergines, poireaux et cardons. Ce motif sert de lien avec le panneau de droite consacré à l'horticulture. Au premier plan, des paniers de pêches, un jardinier et une jardinière arrangent des fruits. Derrière eux, un grand massif d'hortensias, sur lequel une femme projette avec une lance une gerbe d'eau, qui décrit une grande parabole où l'arc en ciel vient mettre ses couleurs. Le fond est un mur de parc dont on distingue les grands arbres. Le panneau de gauche symbolise les produits alimentaires. Engagées encore dans le panneau central, des femmes boivent près d'une table servie. L'une semble porter un toast, une coupe de champagne à la main, l'autre tient un verre de bière. Au premier plan, deux pêcheurs vident un filet plein de poissons, la mer est entrevue derrière des oliviers où sont montées des femmes qui font la cueillette. Au second plan, un gars assis sur un tonneau verse du cidre à une jolie fille...

ALBERT MAIGNAN. »



Les Arts industriels, de M. Maiglier.



Les Lettres, de M. Charles Leroux.



## Le Pavillon de la Bulgarie

Afin de donner plus de caractère et de variété à la rue des Nations, les Palais qui ont été élevés de chaque côté n'ont pas été construits sur la même ligne. Les uns, ceux qui bordent la Seine, ont été orientés perpendiculairement au fleuve. Les autres, ceux qui sont situés sur le côté droit en venant du pont de l'Alma et en allant vers le pont des Invalides sont parallèles au fleuve. Bien que moins impor-

de la Bulgarie. Mais il a dû y renoncer devant les objections formulées par l'entourage du prince Ferdinand I<sup>er</sup>.

Si, dans un mouvement superbe, la Bulgarie avait secoué le joug de la Turquie, ce n'était point pour montrer dans une vaste manifestation internationale les empreintes laissées par le dominateur.

Le projet primitif fut donc modifié. De l'art musulman les architectes passaient à l'art byzantin. La réalisation de ce projet aurait encore soulevé quelques critiques. Les Bulgares sont slaves. Cependant ils ne peuvent oublier ce qui s'est pro-



Le Pavillon de la Bulgarie.

tants que les premiers, les Palais qui s'élèvent de ce côté de la rue des Nations sont très pittoresques et offrent un grand intérêt. Ils attestent en outre les efforts considérables faits par de petits pays pour être dignement représentés à la grande fête du travail. C'est le cas de la Bulgarie dont le Pavillon s'élève entre les Pavillons de la Roumanie et de la Finlande.

La construction a été confiée à deux architectes de talent : MM. Henri Saladin et M. de Savelinges. Le premier de ces artistes a été également chargé de la construction du Pavillon de la Tunisie et du Maroc. Il a montré dans cette construction sa parfaite connaissance de l'art oriental. Il avait tout d'abord songé à s'inspirer de cet art pour élaborer le plan du Pavillon

duit au lendemain de l'abdication du prince Alexandre de Battenberg et l'attitude du gouvernement russe. De plus, ils aspirent à une complète autonomie. Ils tenaient essentiellement à ce que leur Pavillon s'affranchisse de toute influence et se dresse dans un style absolument nouveau, comme le symbole de la conquête prochaine de l'entière indépendance de leur pays. Ils renonçaient par cela même à s'inspirer des chefs-d'œuvre de l'antiquité qui font la richesse du musée de Sofia.

Faire du nouveau, tel a été le mot d'ordre donné aux architectes. Aussi, seules les oriflammes horizontalement rayées de blanc, de vert et de rouge et les armoiries écussonnées du lion





M. Maurice de la Fargue,  
commissaire de la Bulgarie.

apprennent-elles au visiteur qu'il a devant lui le Pavillon de la Bulgarie.

Les lignes principales de cet élégant édifice tout blanc et rose sont accusées par des motifs décoratifs empruntés à la flore et à la faune du pays.

La porte principale se trouve juste en face de l'allée qui sépare le Palais de l'Allemagne de celui de l'Espagne. De chaque côté se dresse une statue. L'entrée est encadrée de deux tourelles surmontées de clochetons au-dessus desquels se déroulent de grands

oriflammes. Aux quatre coins s'élèvent des tourelles semblables mais un peu moins hautes, qui se détachent aussi en blanc sur un fond rouge clair ainsi que les baies et les angles. Des bannières aux couleurs nationales couronnent les crêtes des murs et les aiguilles des toits.

L'ensemble est mouvementé, gracieux et léger.

Pénétrons dans le Pavillon. Il nous faut tout d'abord traverser un immense vestibule admirablement décoré. Au rez-de-chaussée une vaste salle où sont exposés les produits expédiés par les agriculteurs qui forment l'élément principal des exposants bulgares. Ils sont en effet cent soixante-neuf. À côté une très importante exposition de vins. Puis, le long des murs de splendides tapis provenant, de dix-sept fabriques, de Slivno, Kotel, Tsaribrod, Plevna, Sofia, Gabrowo, Elena, Stanimaka, Dragomirovo, Vratza, Roustchouk, Tchiporovtzi.

Un peu plus loin l'exposition de la « Vallée des roses » où sont réunies les essences si réputées de ce pays.

Un escalier à double révolution nous conduit aux galeries du premier étage dont la partie située au-dessus de la porte d'entrée est entièrement consacrée aux collections du prince Ferdinand 1<sup>er</sup> qui est un grand amateur d'objets d'art. Ce souverain est aussi un des principaux exposants du Pavillon Bulgare. Dans le joli salon qui lui a été réservé il a réuni les plus importantes pièces de ses vitrines et de ses collections d'histoire naturelle. Il a également exposé cent dix-huit échantillons de vins, vermouths et cognacs provenant des propriétés qu'il possède dans le district de Varna et dont il surveille l'exploitation avec un soin tout particulier. Le Prince Ferdinand est un viticulteur passionné.

Dans les autres galeries du premier étage, les grandes administrations ont pris place. Les minis-

tères de l'Instruction publique, du Commerce, de l'Agriculture, des Travaux publics ont tenu en effet à coopérer à l'Exposition de la Bulgarie. Il y a enfin là de bien curieuses expositions collectives, celle par exemple des bouchers de Sophia qui ont aligné toute une collection quelque peu macabre d'os et de cornes.

Le Pavillon groupe 553 exposants bulgares agréés par le Gouvernement. Il convient de mentionner ici la part très active qu'a prise dans l'organisation de cette exposition M. Natchovitch, Ministre du Commerce et de l'Agriculture.

Au-dessus de cet étage s'étend une vaste terrasse où un restaurant bulgare a été aménagé. Le feuillage des arbres du quai d'Orsay lui sert de toiture. On trouve là un peu de fraîcheur par les chaudes journées ensoleillées et aussi un peu de la vie de ce petit peuple. Car, dans un cadre tout à fait original, de vrais Bulgares en costumes nationaux prennent place, qui aux doux sons des instruments à corde bercent le rêve du visiteur et complètent l'illusion d'un voyage à travers les Balkans.

Quand la Bulgarie accepta l'invitation officielle qui lui était faite par la France de participer à l'Exposition universelle de 1900, son représentant à Paris était M. Guéchoff. Il fut nommé commissaire général. Il dut abandonner bientôt ses délicates fonctions pour aller à Constantinople. Il fut remplacé par M. Vasiel Paolitoft, actuellement secrétaire général du ministère des affaires étrangères à Sophia. Son successeur fut le docteur Stéphane Nikiyphoroff.

Ces changements ne nuisent en rien à l'aménagement et à l'organisation de l'exposition, grâce au dévouement et à l'intelligence d'un de nos compatriotes, M. Maurice de la Fargue, qui, en sa qualité de commissaire général adjoint, a su mener à bien la lourde tâche qui lui avait été confiée.

JOSEPH DANCOURT.



Une fenêtre.



L'entrée du pavillon de la Bulgarie.



## Le Service des postes à l'Exposition

PAR son étendue, son importance et le nombre considérable de visiteurs qu'elle attirera et qu'elle retiendra, l'Exposition universelle doit être un organisme complet. Il faut qu'elle réponde à tous les besoins de la vie moderne. Elle constitue une véritable petite ville dans Paris. Elle doit par suite fournir à ses « habitants » outre les moyens de s'alimenter et de s'abreuver, les facilités de se transporter et de communiquer que nous ont procurées les progrès de la science.

L'Exposition a des restaurants, des cafés, des water-closets à elle ; elle possède une usine élévatoire qui l'approvisionne d'eau, des machines spéciales qui lui fournissent l'éclairage, elle devait nécessairement avoir ses bureaux de poste, de télégraphie et de téléphone pour être reliée aux divers points de la capitale, de la France et de l'étranger.

En 1889, le service ne comprenait qu'un seul bureau auquel étaient attachés deux commis principaux et huit commis ordinaires pour le télégraphe.

Le bureau de poste de 1889 eut un travail considérable. En dehors de ses opérations de vente de timbres, de chargements, d'émission de bons de poste, il expédia, en effet, 1.921.983 objets de correspondance ordinaire, lettres, cartes postales, cartes illustrées, etc., il en distribua 748.995.

Le service télégraphique fut également très chargé. Il expédia 47.511 télégrammes et cartes-télégrammes dans Paris, 29.907 en province et 13.726 à l'étranger. Du 9 septembre au 30 novembre, un bureau de télégraphe avec appareil Hughes et un fil de relèvement au bureau central furent installés à la troisième plate-forme de la tour Eiffel.

Combien de « petits bleus » sont descendus des cieux ? Voici les chiffres exacts : 15.291 télégrammes à destination de la France et 5.050 télégrammes internationaux.

Bien que très peu développé à cette époque, le réseau téléphonique de Paris s'étendait à l'Exposition. Il comprenait trois cabines téléphoniques dans le bureau de l'avenue de La

Bourdonnais et le nombre des communications téléphoniques qui y furent échangées s'éleva exactement à 6.121.

L'organisation des postes, télégraphes et téléphones à l'Exposition forme un tout. Ces services constituent une recette

principale comme il en existe dans les grandes villes de province. Chaque bureau est organisé comme les autres bureaux de Paris.

De cette recette dépendent sept bureaux de poste disséminés sur toute l'étendue de l'Exposition, aux Champs Elysées, au Trocadéro, aux Invalides, et au Champ-de-Mars. Ils effectuent toutes les opérations de poste, reçoivent des dépêches et donnent des communications téléphoniques.

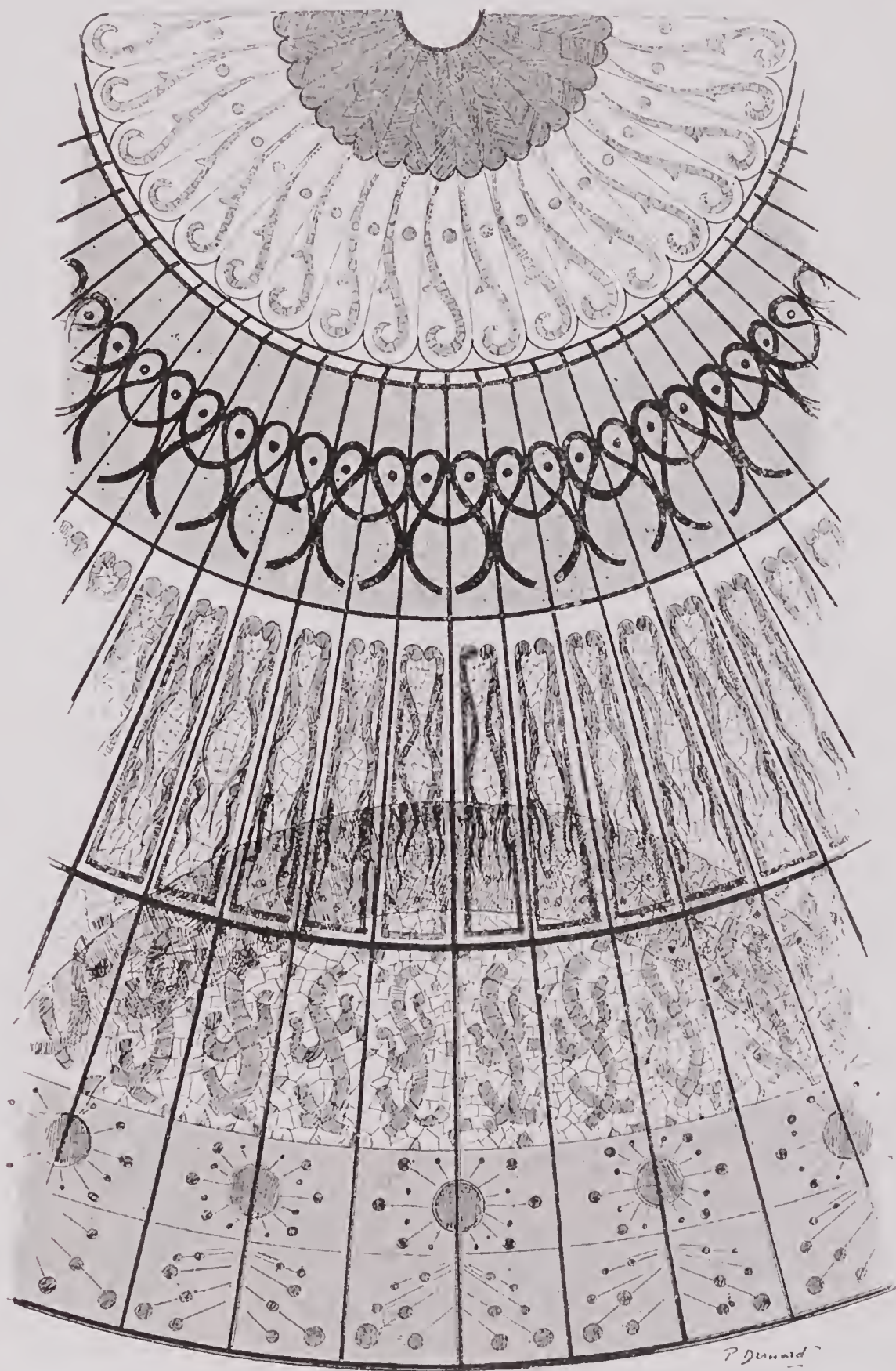
L'organisation du service téléphonique a été une des principales préoccupations de M. Serres. Elle a été poussée avec une grande activité. Avant l'inauguration, des abonnements au téléphone dans l'enceinte de l'Exposition étaient déjà souscrits sans aucun autre déplacement pour les exposants et les personnes établies dans l'Exposition, au bureau central des postes, télégraphes et téléphones de l'Exposition, à la porte Rapp.

Le prix de l'abonnement est de 150 francs pour une durée de six mois et de 25 francs pour chaque mois en sus.

Un poste téléphonique complet est mis à la disposition des abonnés moyennant une redevance de 10 francs par poste, quelle que soit la durée de l'abonnement.

Il est aussi concédé des cartes d'admission aux cabines téléphoniques publiques installées dans l'enceinte de l'Exposition qui permettent de communiquer gratuitement avec les abonnés et les postes publics du réseau de Paris. Le prix de ces cartes, valables pendant la durée du fonctionnement des cabines est fixé uniformément à 20 francs. Elles sont délivrées séance tenante, sur la photographie même de l'intéressé, au bureau central établi au Commissariat général.

Cinquante cabines téléphoniques publiques sont mises en service dans l'enceinte de l'Exposition.



Le vitrail de la salle des fêtes.





Un facteur.

Les sept bureaux de poste et télégraphe sont établis d'une façon commode et à la manière moderne qui permet au public de se rendre compte du travail accompli par les employés.

Les bureaux sont construits aussi simplement que possible. Les frais en sont faits par le budget de l'Exposition. Il semble cependant que le Sous-Secrétariat des Postes et Télégraphes aurait dû participer à la dépense. Il bénéficiera, en effet, d'une façon très sensible du mouvement général apporté par l'Exposition. Les statistiques montrent une

plus-value considérable par rapport à la progression normale pour toutes les années d'Exposition. Cette plus-value est causée non seulement par l'afflux à Paris d'un grand nombre d'étrangers et de provinciaux, mais par le mouvement général d'affaires qui précède et qui suit ces manifestations internationales du travail et du progrès.

Le Sous-Secrétariat n'a pas voulu payer, pour éviter de grossir son budget de dépenses devant le Parlement. En réalité, il serait fort puéril de s'en plaindre. C'est toujours le contribuable qui est appelé à payer la note, que les contributions soient versées au budget du Ministère du Commerce ou au budget du Sous-Secrétariat des Postes et Télégraphes, peu lui importe ! Le principal pour lui est de savoir s'il payera davantage. Seul le résultat obtenu l'inquiète et ce résultat sera un gain sensible pour l'Administration des Postes.

La création de sept bureaux dans l'enceinte de l'Exposition promet aux visiteurs de leur donner les moyens de correspondre facilement. Mais, au milieu de la foule, il est difficile de se frayer un passage pour aller déposer sa missive dans les boîtes du bureau.

Pour le téléphone, on a la ressource d'entrer dans un café abonné et ils sont nombreux. Pour la poste, on trouve un grand nombre de boîtes qui offrent un refuge aux lettres des promeneurs. A l'intérieur des Palais, vingt-six boîtes sont installées aux frais de l'Administration de l'avenue Rapp. Dans les jardins et sur les façades des Palais, cinquante-quatre boîtes posées par les soins du Sous-Secrétariat des Postes complètent l'organisation de la Poste.

Ce service sera-t-il suffisant pour une superficie de 160 hectares ? Nous en appelons aux habitants des départements peu peuplés, aux Russes, aux Hongrois et aux Norvégiens. Où donc auront-ils vu une telle profusion d'invitation à la correspondance ?

Dans l'énumération que nous venons de faire, nous avons omis les nombreuses boîtes qui sont disséminées dans les établissements de consommation, et les innombrables « mougeottes » installées par les exposants.

La grande fête de 1900 consacrerait pour toujours l'innovation apportée par le Sous-Secrétaire d'État qui dirige depuis près de deux ans une des rares Administrations qui rapportent à l'État au lieu de lui coûter.

L'Exposition n'a pas seulement nécessité une installation spéciale à l'intérieur de son enceinte. Elle a aussi forcé l'Administration à réorganiser le service dans les arrondissements ou tout au moins dans les quartiers qui avoisinent le Champ d-Mars, les Invalides et les Champs-Élysées.

Des bureaux ont été créés, des services spéciaux installés au bureau de l'avenue Bosquet, un poste central téléphonique placé avenue de Saxe qui dessert toute la région ouest de Paris jusqu'à présent bien mal partagée sous ce rapport.

Notons, pour terminer, le succès remporté par les petits télégraphistes qui vont être tout particulièrement surmenés. Pendant toute la période des travaux, l'hôtel du Louvre avait maintes fois demandé la délivrance de cartes permanentes pour ces jeunes messagers d'amour ou de deuil, afin de leur permettre d'abrèger leurs courses en traversant les chantiers. Le commissariat général s'était obstinément refusé à délivrer ces cartes et les raisons invoquées étaient certes excellentes. Il s'agissait d'une question de sécurité publique. Des accidents arrivent aux personnes expérimentées et habituées à parcourir les chantiers, que serait-il advenu de ces enfants dont la curiosité et l'imprévoyance sont les privilèges de leur âge ? De plus, le service aurait été plutôt ralenti qu'accéléré.

Sur les chantiers les plus intéressants, des groupes de jeunes porteurs de sacoche se seraient formés, des concilia-bules se seraient engagés. Absorbés par l'édification rapide d'une cloison, le mouvement d'une grue, le montage des pièces, les messagers auraient totalement oublié leur mission.

Pendant la période d'exploitation cette raison subsiste, mais les accidents ne sont plus à redouter et l'Administration de l'Exposition a autorisé la circulation des petits télégraphistes à l'intérieur de l'enceinte.

Le service en sera-t-il meilleur ? Le doute est permis. Mais ne soyons pas trop sévère. Le public excusera, nous en sommes certain, un léger retard. Il pensera comme nous que ces pauvres enfants ont bien aussi le droit d'assister aux multiples manifestations qui se produiront.

CHARLES LAVIGNE.



Le bureau de poste de la Porte Rapp.



## L'Exposition de Sèvres

L'EXPOSITION de Sèvres qui n'était qu'en voie d'exécution lors de notre premier article, mérite, maintenant qu'elle est achevée, qu'on y revienne plus en détail. On peut juger d'abord de l'importance du grès cérame dont Sèvres nous expose les compositions pour la première fois.

C'est d'abord le Pavillon proprement dit « de Sèvres » dont nous donnons aujourd'hui l'ensemble et qui contient ces merveilleux morceaux sculptés par Coutan et examinés en détail dans notre dernier article. On peut juger, par l'allure décorative de cet ensemble, où les jours et les ombres prennent une si curieuse valeur, de l'immense parti que l'architecture de demain saura tirer de ce grès cérame.

Puis c'est aussi en grès cérame, la cheminée de M. Sédyle. Cette cheminée de sept mètres de hauteur contient dans sa niche une figure d'un joli mouvement qui montre combien l'art peut harmonieusement s'encadrer dans les décorations

On avait d'abord songé à Sèvres à faire en porcelaine le pavillon réservé à l'Exposition : puis on pensa que le grès, moins blanc et moins transparent, donnerait une note plus originale.

On fit donc plusieurs essais et l'on s'arrêta à un mélange



Figure sculptée de M. Allar.

très simple de terre naturelle prise à Saint-Amand-en-Puisaye et de sable.

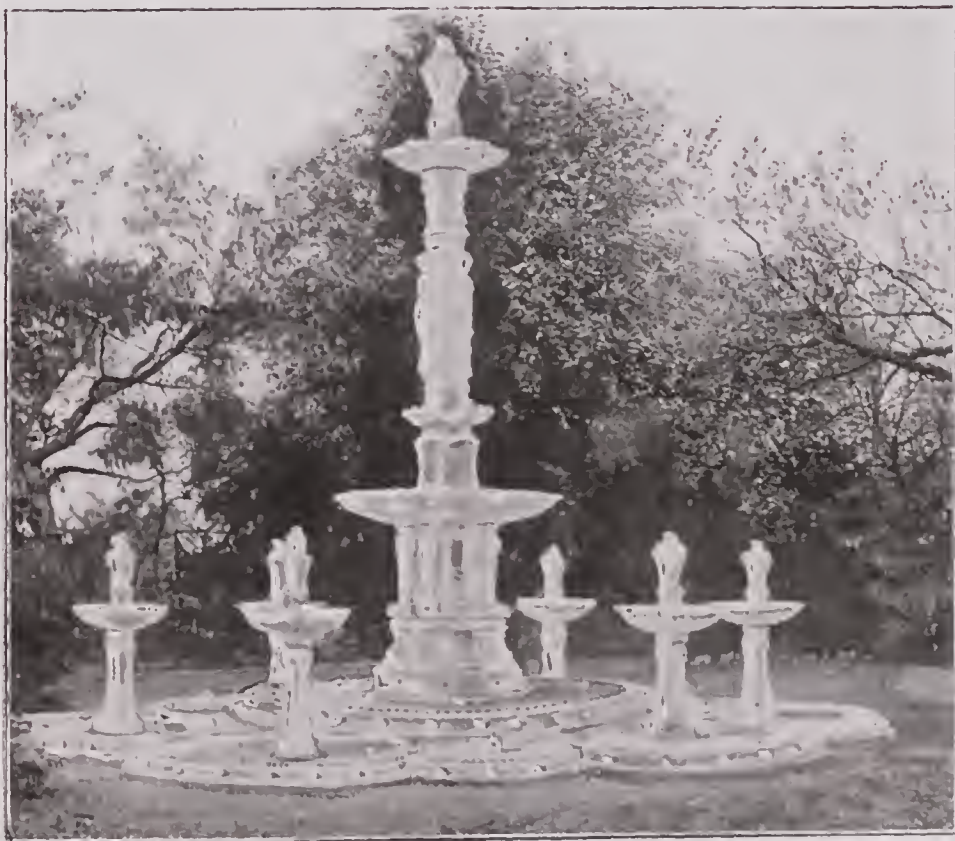
Ce grès parut offrir de nombreux avantages, d'autant plus qu'il pouvait subir le même point de cuisson que la porcelaine, dans les mêmes fours, et qu'on pouvait employer les mêmes couvertes pour la décoration.

On se mit donc activement à la fabrication, et, en moins de

quinze mois, les frises étaient achevées, pour lesquelles on n'utilisa pas moins de dix mille petits carreaux.

Restait à déterminer jusqu'à quel point on forcerait le ton : on s'aperçut que trop mat il devenait salissant et l'on s'arrêta à ce ton d'un mat modéré qui est doux à l'œil et résiste parfaitement aux atteintes répétées de l'eau et de la poussière.

Si, par ce procédé du grès cérame, la manufacture de Sèvres put ainsi produire de nombreuses et monumentales pièces, il ne faudrait pas croire qu'elle se désintéressa pour cela de sa vieille et renommée fabrication qu'elle perfectionna au contraire.



La Fontaine de l'Exposition de Sèvres.

du grès. Une de nos gravures indique la figure sculptée par M. Allar, qui a été placée sur la cheminée.

Enfin ce sont, toujours en grès cérame, les frises monumentales qui par la douceur de leurs tons et par la multiplicité des personnages sont décoratives au premier chef et réveillent heureusement la note un peu froide de la pierre. On les verra dans la description du grand Palais.

C'est ici qu'il nous faut dire quelques mots de cette nouvelle composition, le grès cérame, que la manufacture de Sèvres expose pour la première fois et qui a le double avantage d'apporter une curieuse note d'art tout en offrant à l'architecture de nouveaux procédés d'autant plus précieux qu'ils sont d'une production facile et d'une belle simplicité.



On est émerveillé à l'Exposition de voir les progrès accomplis dans la production du vase.

C'est maintenant une perfection de formes et une richesse de tons incomparables. Il est bon d'indiquer en quelques lignes quelle est l'invention nouvelle, encore *inconnue à la dernière Exposition*, qui permet à Sèvres de mener à bien ses plus audacieuses colorations.

C'est que maintenant, grâce aux patientes et savantes recherches de M. Vogt, on est arrivé à décorer sur cru et mettre directement au four : de même la décoration sur émail qui se fait également au grand feu de four.

Et l'on évite ainsi la décoration, beaucoup plus compliquée et moins solide, obtenue aux feux de moufle.

Les mouffles sont des espèces de boîtes rectangulaires en terre cuite dans lesquelles on met les pièces à cuire : cette cuisson exige des soins particuliers et surtout ne donne pas les décorations *inaltérables* et les richesses étonnantes de tons qu'on obtient au grand feu de four. Aussi voit-on cette



Un chien de M. Gardet.

année des vases dont les cristallisations sont aussi solides que variées et qui ne mesurent pas moins d'un mètre quatre-vingts.

Détail curieux : autrefois déjà M. Lauth avait deviné la possibilité de ces cristallisations ; puis, les premières données un instant délaissées avaient été adoptées à Copenhague ; aujourd'hui l'on y revient avec succès, et il était bon de constater que Sèvres ne faisait que suivre ses propres inspirations.

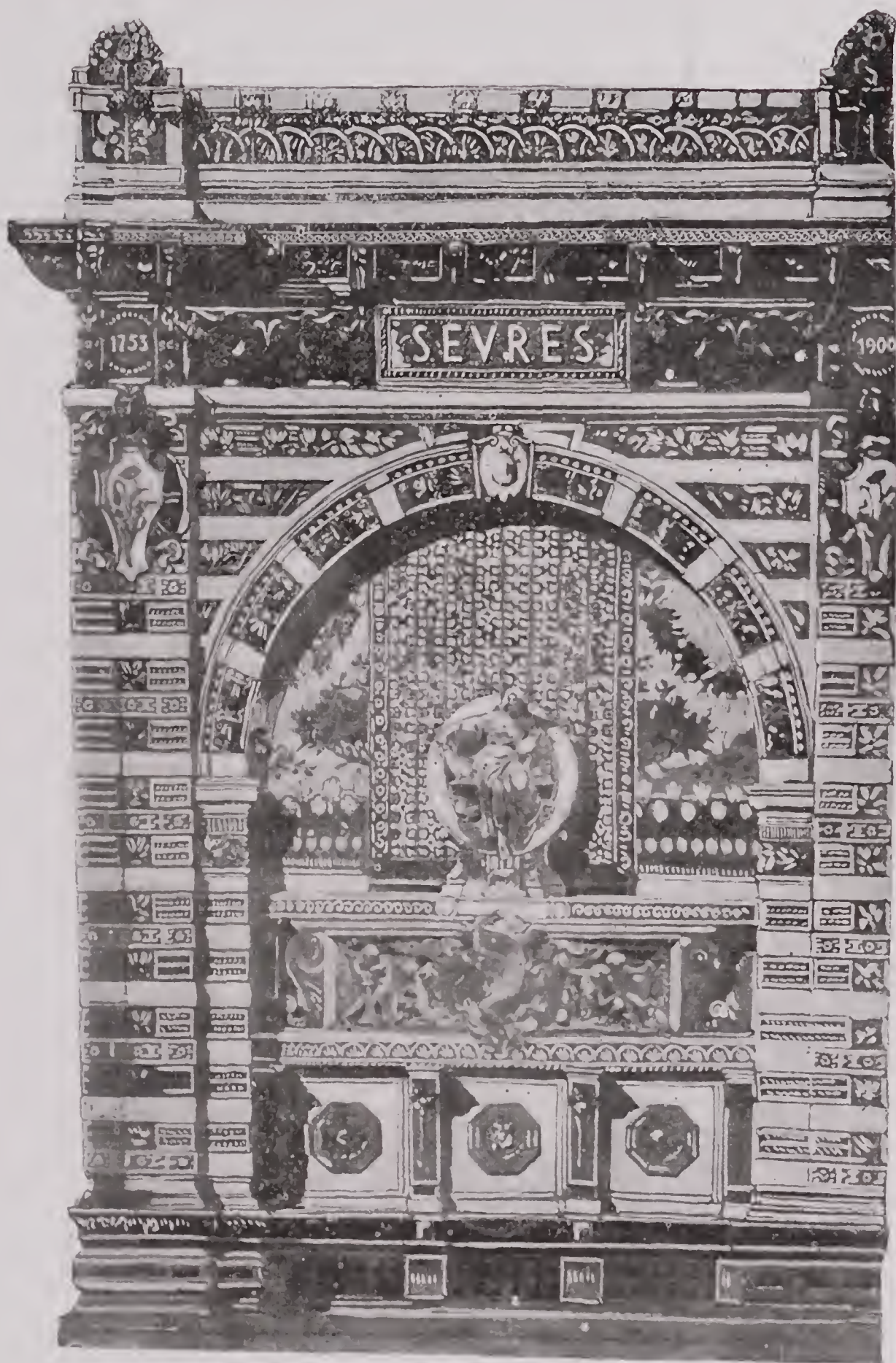
Sèvres apporte à son Exposition des pièces fines et gracieuses, dont les danseuses de Léonard sont le type charmant et réussi. Mais on y voit aussi d'importantes pièces de sculpture traitées aussi largement que possible. Parmi ces compositions plus importantes, une des plus admirées est sans nul doute le chien de Gardet : il est d'une belle couleur et d'une pose étonnante de force et de vérité.

C'est pourquoi, après avoir examiné en détail toutes ces productions de Sèvres qui non seulement constituent une exposition de la manufacture aussi complète qu'intéressante, mais orientent encore de façon aussi heureuse que définitive les murailles du Grand Palais, les critiques de détail doivent s'effacer devant l'importance de l'œuvre.

Grâce à l'heureuse influence de son administrateur M. Baumgard, grâce aussi à la science de M. Vogt, à la compétence artistique de M. Sandier et à l'activité de M. Baudin, la manufacture de Sèvres a parcouru du chemin depuis la dernière exposition. C'est, en effet, la découverte et l'emploi du grès cérame et c'est aussi les décorations et cristallisations aux grands feux de four, c'est enfin la pièce d'art exécutée avec toutes les finesses et toutes les ressources du progrès moderne. Et c'est ainsi que tout en sauvegardant l'héritage du passé, Sèvres a su prendre d'intelligentes initiatives. A côté de l'ouvrier qui tourne sa pièce ou qui la décore aussi simplement qu'autrefois, s'est peu à peu créé le grand atelier où se préparent d'importants travaux, où s'achèvent de grandes pièces. Mais partout, du petit au grand, c'est le même soin apporté dans l'œuvre commune.

Comme on a pu s'en rendre compte par les photographies où nous avons cherché à indiquer l'effet des ensembles, tout en faisant connaître les détails, l'Exposition de Sèvres sera une de celles, assez rares, qui seront à la fois agréables à contempler et instructives à étudier.

Henri PELLIER.



Porte d'entrée de l'Exposition de Sèvres.









LES PALAIS DE L'HORTICULTURE  
DESSIN A LA PLUME DE M. JAMAS.







## Le Grand Palais

### DÉCORATION ET ORNEMENTATION

Nos lecteurs savent quelles sont les attributions du Grand Palais et comment fut comprise son architecture ; plus tard nous reviendrons avec détails sur les richesses artistiques qui s'y trouvent exposées ; aujourd'hui, il nous faut parler de son ornementation et de sa décoration. Ce côté décoratif du Grand Palais est d'autant plus important que son rôle fut double : d'abord rompre la monotonie de la pierre et puis aussi déguiser autant que possible les irrégularités et les fautes d'architecture qui ne purent être évitées.

Avant tout, il fallait pour ne pas rompre l'harmonie de cette admirable avenue Nicolas-II ne pas trop écraser le Petit Palais qui se trouve en face. Aussi dut-on renoncer à faire pénétrer

Nicolas-II ce mariage du fer et de la pierre ne choque pas trop, d'autant qu'il est habilement dissimulé. L'extrémité du hall qui eût pu écraser la porte est en effet allégée par un médaillon qu'entourent deux figures assises.

Mais ce qu'il faut louer sans conteste, c'est la colonnade qui court tout le long du Grand Palais. Sur cette avenue Nicolas-II elle est d'un effet charmant. Les colonnes sont harmonieusement proportionnées, discrètement ornées de laurier et de chêne, et les intervalles qui les séparent furent heureusement calculés. De place en place, entre ces colonnes, des statues solidement assises jettent un point lumineux. Ce sont des femmes d'un beau caractère qui personnifient, à gauche du péristyle, les arts égyptien, grec, romain et byzantin ; à droite, les quatre arts principaux, sculpture, peinture, architecture et gravure.

Entre les doubles colonnes de la porte d'entrée s'élancent



Le Grand Palais. — Façade de l'avenue Nicolas-II.

le public dans le vaste hall du Grand Palais par un seul porche dont les dimensions eussent été écrasantes. On rapetissa donc le péristyle d'accès qui se trouve composé de trois entrées. Pour que cette façade ainsi tassée ne restât pas trop dans l'ombre, on l'éclaira par d'harmonieuses compositions en grès, incrustées au-dessus de chaque porte et par de légères colonnades.

Il fallait cependant au haut du grand escalier, avant d'atteindre l'élégant, mais un peu maigre péristyle, donner de l'envolée à la façade d'entrée. C'est ce qu'on demanda à la sculpture. Non seulement à gauche et à droite de la porte, au bas des pylônes qui encadrent le motif central, deux groupes importants par MM. Peynot et Gasq donnent du mouvement et de la vie, mais deux autres groupes dus à l'adroit ciseau de MM. Lombart et Verlet couronnent heureusement ces pylônes et atténuent un peu l'effet brutal de la carcasse de fer qui émerge. Et ce n'était pas un petit problème de mêler ainsi la pierre et le fer, ces deux matériaux propres chacun à un mode d'architecture tout différent. Du moins de l'avenue

quatre figures debout, plus souples et plus vivantes et d'un joli blanc de marbre.

Il fallait maintenant égayer toutes ces blancheurs qui tombaient des murailles et malgré les draperies des statues et les motifs des colonnades risquaient d'être bien monotones. C'est alors qu'on eût l'idée d'employer la couleur pour décorer et animer toute cette pierre, et M. L.-Edouard Fournier conçut sa frise, mosaïque de verre qui représente « l'histoire de l'Art » et qui jette une note rosée et fraîche sur ce coin de l'avenue Nicolas-II. Les figures de cette frise, largement traitées et d'une simplicité voulue, sont du meilleur effet.

Et lorsqu'on enveloppe d'un regard la façade entière où colonnes, statues et frises se fondent en une couleur harmonieuse et douce, on éprouve réellement une très forte impression d'art.

\* \* \*

Avant de quitter l'avenue Nicolas-II, entrons un instant dans ce hall du Grand Palais aujourd'hui rempli de nombreuse scul-





M. Thomas, architecte du Grand Palais.

galerie à découvert, d'où la vue plonge sur l'immense hippodrome est d'une grande simplicité, à peine égayée aux angles par de petites rotondes où s'élancent des guirlandes sculptées de fleurs, de feuillages et de fruits. Tout cela est plutôt nu et froid. Seul, l'immense escalier en fer doré qui mène aux galeries de peinture et dont le double départ n'est pas sans grandeur, jette en ce désert un peu d'élégance et de gaieté : les coudes inattendus de la rampe empêchent qu'il soit trop lourd et lui communiquent en quelques endroits une certaine grâce décorative.

Quant à la partie de l'édifice qui sert de trait d'union entre les deux morceaux bien distincts du Grand Palais, elle est sacrifiée au point de vue de la décoration, et l'on

ptures de l'Exposition décennale, plus tard destiné à abriter machines, chevaux, concerts et fleurs.

Ici la décoration est presque nulle. Tout réside dans l'audace de la construction en fer que domine l'immense toiture vitrée dont les feuilles de verre courbées ont en certains endroits plus de trois mètres de longueur sur un mètre de largeur.

Tout autour, la

MM. Carly et Theunissen, Convers et Greber.

Enfin, certains angles de ces façades latérales sont habilement cachés ou atténués par un jardin dont la verdure dissimule la ligne un peu trop brisée de l'architecture.

\* \* \*

Arrivons maintenant à la partie du Grand Palais réservée à l'Exposition centennale et qui s'ouvre sur l'avenue d'Antin. Au fronton de la porte monumentale se détache en lettres de bronze l'inscription suivante : « Ce monument a été élevé par la République à la gloire de l'Art français. » Cette porte a vrai-



L'« Admiration », de M. Gasq.

ment de l'allure. Parmi les sculptures qui l'enveloppent il faut citer « la Muse » par Barrias qui, penchée au-dessus de la grille d'entrée est d'une grâce charmante. Puis, le long de l'avenue d'Antin se renouvellent les colonnades déjà admirées dans l'avenue Nicolas-II. Ici aussi on a voulu réveiller le ton un peu monotone de la pierre, et le long de la chaussée d'Antin s'étale la frise de M. Joseph Blanc représentant « l'Histoire de l'Art ». C'est cette frise qui fut exécutée si rapidement et avec un soin si artistique par la Manufacture de Sèvres : elle est en grès cérame et de tons très heureux avec les personnages en relief.

Toute cette façade est d'une jolie couleur et d'une architecture intéressante ; mais où l'on se trouve en présence d'une merveille de décoration, c'est après avoir franchi cette entrée de l'avenue d'Antin.

On pénètre alors dans la rotonde qui



M. Deglane, architecte du grand Palais.

chercha à l'utiliser pratiquement : c'est ce qui explique ce trop spacieux sous-sol qui, lors du Concours Hippique pourra recevoir plus de six cents chevaux.

Peu de chose également à signaler à l'extérieur de toute cette partie utilitaire.

On peut seulement noter, en passant, les deux portes s'ouvrant dans les pans coupés qui raccordent la façade principale aux façades latérales. Elles sont chacune encadrées de statues dues au ciseau de MM. Villeneuve, Béguine, Léonard et Lafont. Deux quadriges en cuivre repoussé d'un beau mouvement s'enlèvent au sommet. Sur les façades latérales se détachent d'autres figures par

forme en bas le vestibule d'honneur : elle est de dimensions exquises. D'en haut tombe un jour discrètement adouci par des moulures : tout autour courent de légers balcons dorés et finement travaillés. Puis, les huit colonnes qui enveloppent cette rotonde sont terminées par de gracieux groupes de sculpture qui se mêlent et les confondent avec les motifs de décoration qui descendent du plafond. Dans le fond, à



M. Louvet, architecte du Grand Palais.



L'« Art industriel », de M. Villeneuve.



travers les ouvertures, s'aperçoivent des colonnes de granit d'un gris tendre, et des coins de tenture d'un vert pâle très discret.

À gauche et à droite, dans le lointain se déroulent deux escaliers de forme charmante qui aboutissent aux galeries supérieures réservées aujourd'hui aux peintures de l'Exposition centennale.

Au haut de chacun de ces escaliers s'entrevoit une petite porte surmontée de délicieuses moulures et dont les médaillons sont recouverts d'une discrète peinture de ciels bleus. Et toutes ces couleurs discrètes se fondant avec l'or des balcons, le blanc du marbre et le grès des colonnes, composant un tout vraiment harmonieux.

\* \* \*

C'est ainsi que chaque partie du Grand Palais, examinée en détail, est plaisante à l'œil et d'une décoration à la fois sobre et agréable. Mais il est temps de juger l'édifice dans son ensemble, et sous ce rapport il n'a pas la perfection du Petit Palais.

Ce n'est pas que les architectes, plus nombreux, aient manqué d'entente ; au contraire, ils n'ont cessé de travailler en parfait accord et avec le continuel souci de l'œuvre commune. Mais, le programme à remplir était plus que délicat. Il renfermait, selon nous, d'invincibles incompatibilités. Il fallait d'abord songer à la fois aux salles bien éclairées pour les tableaux et aux écuries bien conditionnées pour le Concours Hippique, sans oublier l'espace nécessaire aux grandes réunions et l'acoustique indispensable aux futurs concerts.

Et puis, nous assistons à deux nouveautés architecturales sur lesquelles on ne saurait trop insister, car c'est un problème des plus importants posé pour l'avenir.

C'était d'abord l'union intime de la frise et de la pierre, de



Fragment de la frise. — L'époque de Louis XIV.

la couleur et du marbre. Cette tentative fut couronnée de succès et il n'y aura qu'une voix pour reconnaître que la frise de l'avenue Nicolas-II comme celle de l'avenue d'Antin sont du plus heureux effet. Sans doute il y aura peut-être lieu dans la suite de mieux parfaire le dessin, ou d'atténuer les tons, ou d'adoucir les reliefs. Mais la peinture décorative vient de faire ses preuves et le grès cérame, pour la première fois employé par la Manufacture de Sèvres, ne tardera pas à prendre une grande place dans l'art architectural.



Grand Palais : Façade de l'avenue d'Antin. — Frise du sculpteur J. Blanc.





Fragment de la Frise. — Saint-Louis.

C'était ensuite l'union plus intime encore de la pierre et du fer et cet essai était d'autant plus curieux que le fer devient le « constructeur » de l'avenir. La pierre a vécu l'âge des cathédrales : le fer à son tour apportera aux siècles civilisés la rapidité et l'audace dans des constructions à la fois hâtives et colossales.

Eh bien ! il paraît ressortir de l'essai tenté au Grand Palais que le mariage de ces deux agents de construction est chimérique.

Partout en effet où pierre et fer se rencontrent, il en résulte une cessation immédiate d'harmonie qui frappe désagréablement. Et pourtant lorsqu'on examine l'ensemble du Grand Palais, on doit reconnaître que les architectes ont fait tous leurs efforts pour envelopper le plus discrètement possible la carcasse de fer, déjà rendue élégante par ses heureuses dimensions.

Néanmoins, l'immense coupole écrase le bâtiment et le grand hall est presque choquant lorsqu'il s'ouvre brusquement après les caresses des moulures, des colonnades, des marbres et des frises. C'est là une leçon pour

l'avenir plutôt qu'une critique pour les architectes qu'on obligea à marier la « carpe et le poisson ». Tel qu'il est le Grand Palais n'en demeurera pas moins un monument d'audace dans son ensemble et de grâce harmonieuse dans la plupart de ses détails. Et lorsqu'on se reporte aux difficultés du programme tracé et aux exigences de toute sorte qu'il a fallu satisfaire, l'admiration s'impose.

HENRI PELLIER.



## Manutention

DANS la foule des visiteurs, il y en aura certainement qui, tout en admirant ce qu'ils auront sous les yeux, voudront réfléchir et se demander comment se fit tout ce qu'ils voient. On a décrit déjà avec luxe la manière dont s'éleva tel pavillon, la façon



Le fragment de la frise. — La Paix



Fragment de la frise. — La Foi.

dont il fut édifié, quelles matières entrent dans sa confection, ou quel style il reproduit ; pour quelques-uns, on nous a prodigué, d'une façon d'ailleurs très intéressante, les détails les plus minutieux ; généralement, on a omis de nous dire comment les richesses de tous pays sont arrivées sans encombre à leur destination, comment les propriétaires, ou leurs délégués, entrèrent en leur possession, sans erreur et sans retard.

Le sujet est certes un peu ardu, et peut-être à première vue n'a-t-il un véritable intérêt que pour une catégorie de personnes ; il est néanmoins bon de tout connaître ; ceux qui voudront bien nous suivre à travers les monceaux de caisses, dans les immenses entrepôts, sur les quais où s'étagent des grues puissantes, dans tel ou tel endroit du Champ de Mars, des Invalides, de la section de Vincennes, verront, en quelque sorte, une partie des coulisses de l'Exposition, sauront de ces choses que l'on ne voit pas, dont on entend peu parler ; et qui ont cependant leur utilité et parfois leur charme.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire la manutention théorique, ou section administrative, dont



M. Guyenet fait partie comme ingénieur et dont il est, en quelque sorte, le préfet de police, donnant ou refusant — refusant rarement — avec une égale bonne grâce, l'autorisation d'entrée dans l'enceinte de l'Exposition aux marchandises en retard. La manutention pratique a été, en effet, concédée à MM. Puttet et Claret, à qui l'on a accordé une subvention de 150.000 francs; et qui ont réuni, pour les besoins de leur exploitation, une petite armée d'employés modestes mais intelligents et actifs, travaillant sans encombre, sous une direction habile, leur traçant leur labeur quotidien, aidés par des ingénieurs avec leurs puissantes inventions et par des entrepreneurs ayant le génie des transports.

Avant d'exposer les travaux exécutés par les concessionnaires, disons en quoi consistent ces travaux. On sait que toutes les marchandises (ou produits devant être exposés) expédiées par les voies ferrées sont arrivées en gare du Champ de Mars. Les compagnies de chemin de fer ne pouvant songer à rendre ces marchandises ou produits à domicile, la manutention s'en chargea. L'Administration de l'Exposition avait bien pris à sa charge, il est vrai, tous les frais nécessités par le transport et l'installation des œuvres d'art à exposer; mais les œuvres d'art jouissaient seules de ce privilège, les autres produits, ou si l'on veut les exposants des autres produits, ne recevant gratuitement que le gîte des objets, sans exigence de loyer quelque soit l'emplacement occupé, et l'eau, le gaz, la vapeur, la force motrice nécessaires aux appareils; par le fait, ils avaient donc à supporter les frais de transport, d'emballage, d'installation, de conservation des caisses, enfin du retour.

La Manutention devint leur intermédiaire, ou leur prétait son aide, contre rémunération tarifée. Elle prit les marchandises à la gare d'arrivée, les transporta aux locaux désignés, et aussitôt les immenses caisses vidées, elle vint les reprendre pour les conserver dans un ordre parfait, avec une sage méthode dans ses immenses entrepôts du quai de Javel.

Lorsque l'Exposition sera terminée, le travail de la Manutention reprendra de plus belle; les caisses vides seront amenées par ses soins à la porte des exposants, jusqu'au moment où elle les chargera pour les conduire à la gare du départ; car il arrivera un instant où tout ce que nous admirons disparaîtra et reprendra le chemin des lointaines contrées, peut-être le chemin de l'oubli.

Les magasins généraux de la Manutention sont situés au



Façade du grand Palais : la statue de la Gravure.

quai de Javel; ils ont une superficie de quarante mille mètres carrés et le loyer prévu, mais qui sera probablement dépassé, s'élève à la jolie somme de 60.000 francs; les visiter est assez difficile, si l'on ne montre pas patte blanche; il est certainement des gens que cela n'intéresserait que fort peu; nous avons rapporté de leur visite une singulière impression, cette impression de mélancolie, ce frisson indéfini que l'on ressent en visitant les nécropoles; ces caisses de toutes dimensions, venues de tous les points du monde, nous ont fait l'effet d'immenses cercueils et l'air respiré là avait quelque chose de celui des catacombes.

Le nombre de chevaux et de camions employés pour ces travaux a été considérable; il n'a pas été rare que la Manutention ait à assurer, dans un seul jour, le déchargement de trois cents wagons de marchandises.

Naturellement, la Manutention s'est occupée du transport des caisses venant par voie fluviale aussi bien que par voie ferrée. Pour le transbordement de ces poids, quelquefois énormes, l'Administration avait fait l'acquisition de grues gigantesques et merveilleuses. Mentionnons-en tout spécialement deux, de construction anglaise, ayant coûté chacune 80.000 francs et supportant vingt mille kilos. Ces grues électriques sont d'un maniement si simple, si primitif, dirait-on, que nous avons vu l'ingénieur de l'une d'elles, en smoking, haut de forme et gants gris, la faire ma-



L'avenue Nicolas-II.



nœuvrer, aller et venir, se courber et se relever, en appuyant sur un simple bouton et sans que le moindre bruit désagréable se fit entendre, sans que l'on voie suinter la plus petite gouttelette d'huile ou d'enduit spécial.

M. Claret, l'un des directeurs de la Manutention, est d'ailleurs un fanatique de l'électricité. Son nom est très répandu en France où il a construit nombre de tramways électriques et l'on sait quelles merveilles il réalisa à l'Exposition de Lyon. Les Parisiens connaissent aussi M. Claret qui mena à si bonne fin le tramway Place de la République-les Lilas. Sa joie a dû être grande en voyant quelle nouvelle puissance un ingénieur avait pu créer avec l'électricité et il fit plus que d'approuver la nouvelle machine, puisqu'il lui demanda son aide pour ses chantiers.

La Manutention, bien que concessionnaire de l'Administration, n'exerce pas un monopole. Les exposants sont libres d'avoir recours à ses services, ou d'en chercher ailleurs. Ce

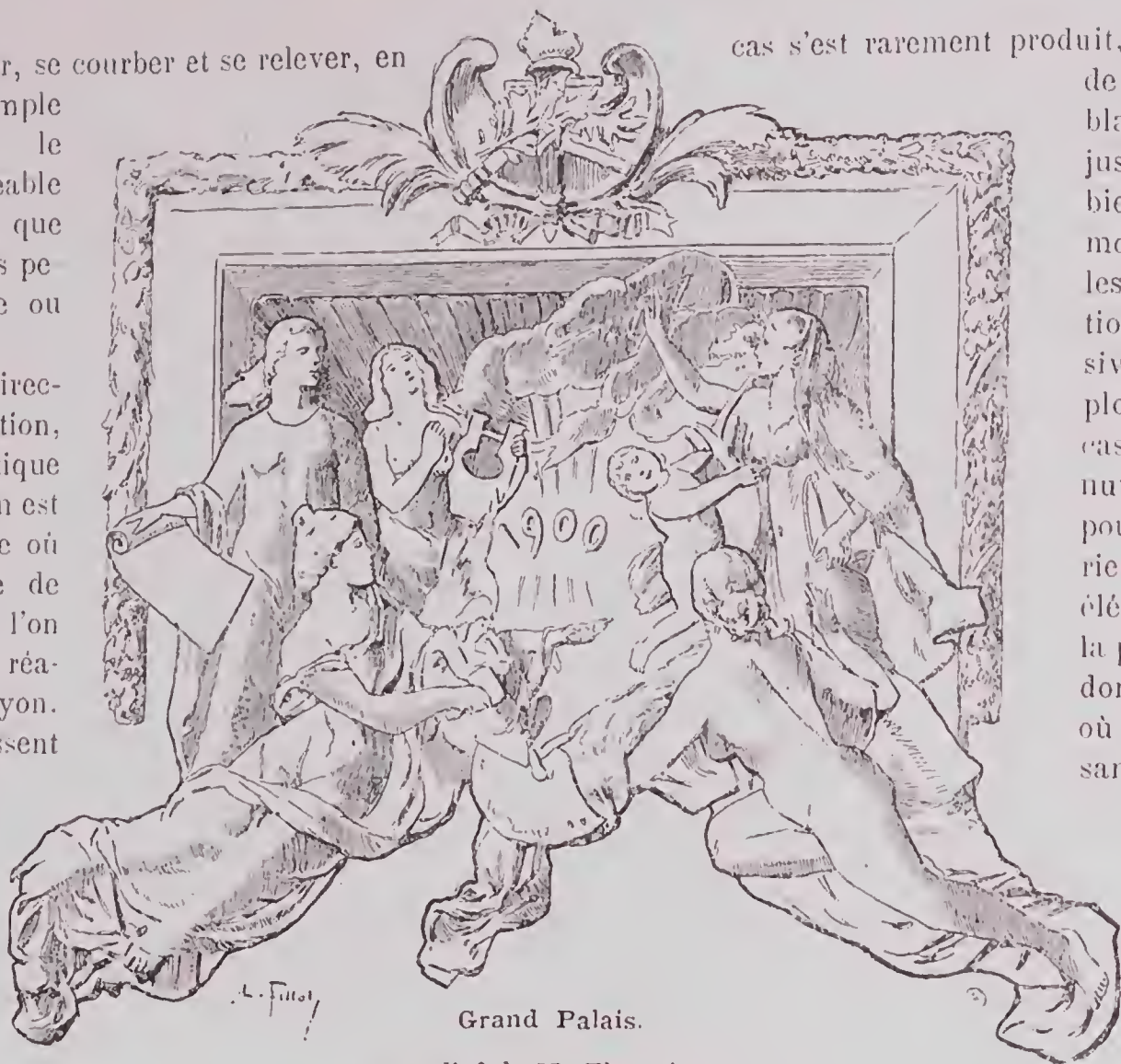
cas s'est rarement produit, tellement l'organisation de MM. Puthet et Claret semblait bien conçue, et avec juste raison. Néanmoins, bien que n'exerçant pas de monopole, cette entreprise a les faveurs de l'Administration qui lui a accordé exclusivement, pour ses employés, le droit de porter la casquette avec le mot : Manutention ; l'on parle même, pour les employés supérieurs, de la dotation d'un élégant bouton se mettant à la place de la rosette, et leur donnant le droit d'aller là où les appelle leur service, sans autre formalité. C'est

un des petits côtés de la question sans doute, il avait son intérêt quand même.

Terminerons-nous sur un reproche ? Non. Constatons simplement que les petits

édifices servant de bureaux à la Manutention, tant aux Invalides, au Champ de Mars qu'à Vincennes, auraient gagné dans l'approbation publique, en étant d'une structure un peu plus originale.

EM. BUSSIÈRES.



Grand Palais.

Bas-relief de M. Theunissen.



Le grand escalier du Grand Palais.



## Le Pavillon de la Presse



Pavillon de la Presse est situé sur le quai d'Orsay, à proximité du pont de l'Alma. Il est séparé de la Seine par le pavillon du Mexique, et est bordé à gauche, en regardant le fleuve, par le restaurant roumain. On ne pouvait trouver, pour la commodité de ceux auxquels cet édifice est destiné, un meilleur emplacement. Il s'élève en effet à un des principaux carrefours de l'Exposition, et tout à côté du Commissariat général. La passerelle qui relie les bâtiments de l'administration à l'enceinte de l'Exposition débouche devant l'entrée du Pavillon de la Presse. En face de cette entrée, arrive en pente douce la

passerelle qui traverse l'avenue Bosquet à l'entrée du pont de l'Alma, pour relier les deux parties du quai d'Orsay.

Si l'on se rappelle qu'une autre passerelle longe le pont de l'Alma, mettant en communication les deux rives, on voit que le Pavillon de la Presse occupe bien l'emplacement que réclamait pour lui sa destination, et les fonctions de ceux qui auront à y fréquenter.

Le public se montre actuellement très avide de nouvelles. Il veut être renseigné très rapidement et d'une façon complète. La première qualité du journaliste est la rapidité. Pendant les six mois que durera la grande fête du Travail, sa tâche sera parfois ingrate, souvent difficile. Il lui faudra dégager de ces multiples manifestations de l'art et de l'industrie les parties essentielles, mettre à la portée de tous les résultats obtenus par des expériences délicates et des opérations compliquées, montrer les conséquences de découvertes faites dans les diverses branches de l'industrie.

Ces difficultés sont assez nombreuses pour que l'on se soit efforcé de ne pas lui créer d'autres obstacles. Il fallait assurer aux journalistes des moyens de communication rapides, et leur éviter, quand ils se rendent à leurs journaux, la traversée des rues encombrées de visiteurs.

Le Pavillon de la Presse remplit admirablement ces deux conditions essentielles. Le défaut de place n'a pas permis de lui donner l'ampleur que l'on aurait désiré. L'éminent architecte qui a été chargé de sa construction, M. Masson-Detourbet, a remédié au défaut d'espace en construisant trois

étages. Le bâtiment est très simple d'aspect. Il échappe à la maladie aiguë de décoration à outrance qui a affligé la plupart des architectes français ou étrangers. Il est construit en briques et en bois de charpente apparents, qui par leur sculpture ou leur découpage, constituent l'unique ornementation, et accusent de larges et harmonieuses lignes. Le Pavillon est orienté parallèlement au fleuve. Sa longueur atteint 50 mètres environ, sa largeur une dizaine de mètres.

Il se compose d'une partie centrale et de deux avancements symétriquement placés. La façade, tournée du côté du fleuve, est formée par cinq grandes baies rentrées. Au centre, les trois baies sont séparées par des colonnes en bois, légères et élégantes. Grandes et carrées au rez-de-chaussée, elles sont en plein cintre aux deux étages. De chaque côté, une nouvelle baie isolée construite comme les précédentes.

Les avancements n'ont qu'un seul étage, et se composent chacun d'une partie centrale formant vestibule, et de deux petites terrasses adjacentes.

Les façades latérales sont surmontées d'un dôme en céramique. La décoration générale est dans une note blanc et or.



Le Pavillon de la Presse.



l'ensemble est coquet et précieux.

Pour pénétrer dans le Pavillon de la Presse, il faut être muni de la carte photographique de couleur verte, qui a été distribuée aux journalistes, par les soins du Comité supérieur de la Presse à l'Exposition. A l'entrée du Pavillon, un gardien contrôle les cartes. Il s'acquiesce scrupuleusement de ses fonctions. Mais le Pavillon n'est pas fermé au public. Tout journaliste, français ou étranger, a le droit d'emmener dans la maison un invité.

Après avoir exhibé nos insignes, nous franchissons la porte et nous nous trouvons dans un coquet vestibule. A droite un ascenseur, à gauche deux escaliers, devant nous un salon de repos que nous traversons rapidement, pour arriver à la salle de rédaction confortablement aménagée, et où il est facile de travailler. Au milieu, la traditionnelle table de rédaction sur laquelle s'étalent des journaux.

Cette salle communique avec un bureau télégraphique et deux cabines téléphoniques. On comprend facilement tout l'avantage de cette disposition, permettant aux journalistes d'avoir à côté d'eux les services de correspondance qui leur sont indispensables.

Ces bureaux sont fermés au public, mais ils sont adossés à d'autres bureaux dans lesquels les visiteurs peuvent entrer par les parties situées sur la façade extérieure donnant du côté du restaurant roumain. Ils ont été ouverts le 1<sup>er</sup> avril dernier. Le service est assuré par un personnel d'élite dont on a pu apprécier l'habileté et la complaisance.

Le salon de repos et de lecture communique du côté du Pavillon du Mexique avec une vaste galerie ornée de plantes vertes qui permet de se promener, et, en été, de jouir de la fraîcheur du soir.

On accède au premier étage par un large escalier situé en avant ou par un ascenseur. Franchissons les quelques marches nous réservant d'user de l'ascenseur les jours où les exigences de l'information nous auront contraint à de longues et fatigantes promenades. Une vaste salle occupe la plus grande partie de l'étage. C'est là que se tiendra le Congrès international de la Presse où seront discutées les questions professionnelles. C'est également là qu'auront lieu les réceptions. Cet immense salon est orné de quatre fresques d'un coloris très harmonieux, œuvres de M. Barbin. Un de ces panneaux



Au Grand Palais. « La Vigne », bas-relief de Hugues.

Alfred Gsell. A gauche, des agriculteurs symbolisent le travail. A droite, le Repos, des moissonneurs se délassent de leurs fatigues en vidant des coupes de vin. Le troisième vitrail représente les Réjouissances : des jeunes filles dansent une ronde, des baigneurs et des baigneuses prennent leurs ébats dans une petite rivière, des pêcheurs partent dans une barque. De l'autre côté se trouvent trois bureaux qui serviront surtout pendant le Congrès.

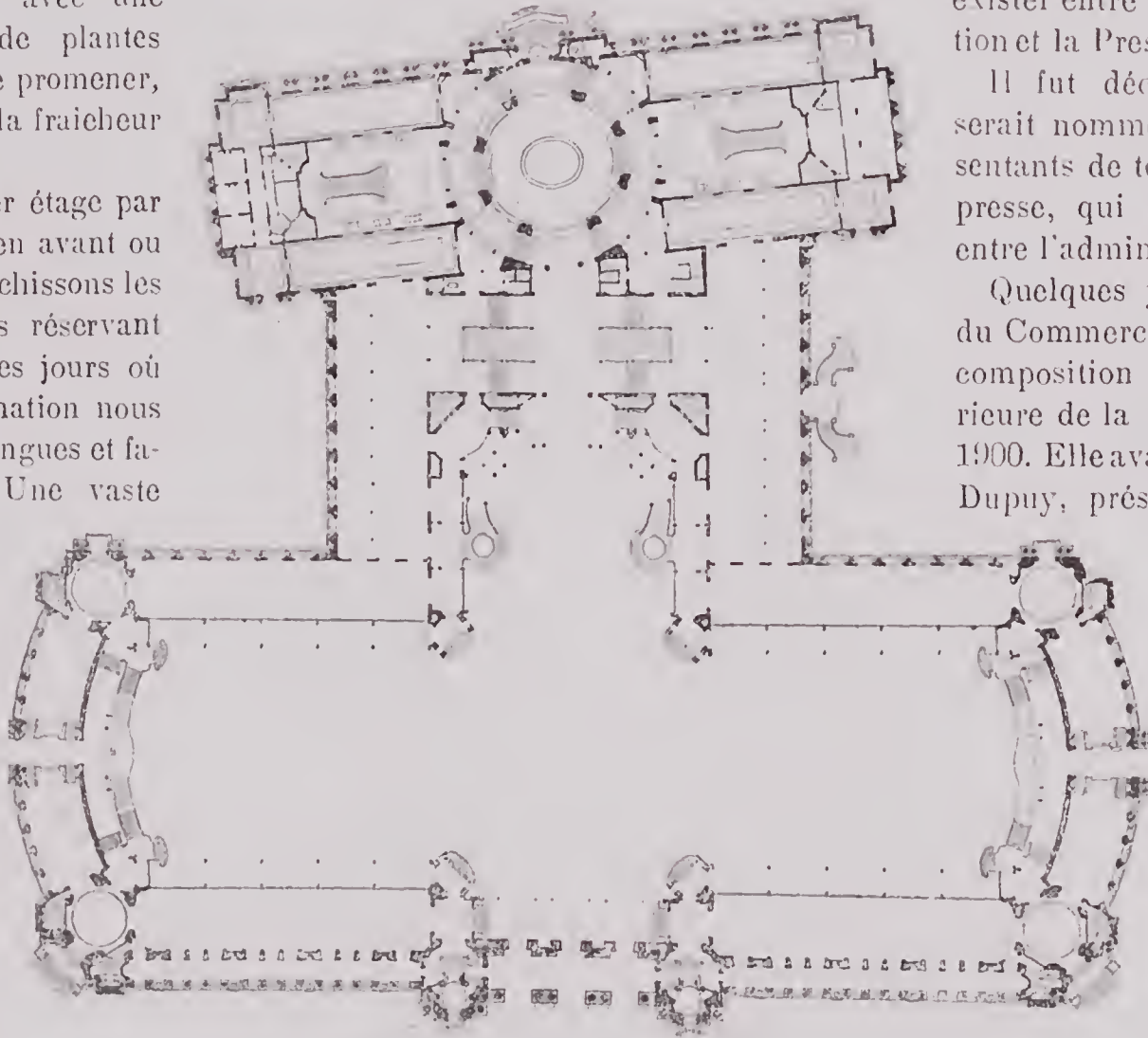
Deux petits escaliers en colimaçon donnent accès au deuxième étage, qui comprend un certain nombre de bureaux donnant sur un couloir central et destinés aux membres du bureau de la Commission supérieure de la Presse à l'Exposition de 1900. Il faut dire, à ce propos, qu'au mois de décembre dernier, sur la proposition du comité des journalistes parisiens, le syndicat des directeurs de journaux convoquait le comité général des grandes associations de presse, pour trancher la question de savoir par qui exactement la Presse française serait représentée en 1900, et quels hommes auraient qualité pour parler et agir en son nom.

A l'issue de cette réunion, une délégation a été envoyée au Ministre du Commerce, pour régler les rapports qui devaient exister entre les services de l'Exposition et la Presse.

Il fut décidé qu'une commission serait nommée, composée des représentants de toutes les associations de presse, qui servirait d'intermédiaire entre l'administration et les journaux.

Quelques jours après, le Ministre du Commerce fixait par un arrêté la composition de la Commission supérieure de la Presse à l'Exposition de 1900. Elle avait pour président M. Jean Dupuy, président du syndicat de la

Presse parisienne et du comité général des associations de presse, et pour vice-présidents MM. de Cassagnac, vice-président du syndicat de la Presse parisienne ; Ranc, président de l'Association syndicale professionnelle des journalistes républicains français ; Alfred Mézières, président de l'Association des journalistes pari-



La disposition intérieure du Grand Palais.



siens; Léon Brière, président de l'Association de la presse républicaine départementale; Joseph de Godlewski, président de l'Association de la presse monarchique et catholique; Ernest Merson, président de la presse plébiscitaire départementale.

M. Lucien Victor-Meu-  
nier, secrétaire général de  
l'association syndicale des  
journalistes républicains  
était nommé secrétaire gé-  
néral de la commission.

La liste des secrétaires, trésorier et membres de cette Com-  
mission, pris dans les associations de presse sans distinction  
d'opinion, était également comprise dans l'arrêté ministériel.

Outre la question de l'entrée des journalistes à l'Exposition,  
cette Commission a assuré la communication de renseigne-  
ments aux journaux. Elle a obtenu, à cet effet, la création d'une  
salle réservée à la presse ou commissariat général où chaque  
jour étaient communiquées des notes sur l'organisation et l'amé-  
nagement de l'Exposition. Elle s'est en outre occupée de toutes  
les questions relatives au Congrès international de la Presse et  
à la réception, en 1900, à Paris, des journalistes étrangers.

Ceci dit, reprenons notre excursion. Au troisième étage,  
nous trouvons une immense terrasse bordée d'une balustrade  
découpée et sur laquelle se trouvent de petites tentes conforta-  
blement installées, des chaises et des fauteuils recouverts d'élégants parasols.

Sur cette terrasse très agréable et très pittoresque on pourra



La Muse, par Barrias.

se reposer des fatigues de  
la journée en contemplant  
l'interminable panorama  
que l'on découvre. Le coup  
d'œil n'est malheureuse-  
ment pas ce qu'on aurait pu  
espérer. De trois côtés la  
vue est masquée par les  
constructions voisines. Il ne  
reste qu'une échappée mais  
c'est sûrement la plus belle,  
surtout pendant les fêtes de  
nuit, lorsque les maisons du  
Vieux Paris profilent leur  
masse noire dans la nuit,  
tandis que s'illuminent les

serres du Palais de l'Horticulture et les Pavillons étrangers  
et que sur la Seine court, légère, toute une flottille multicolore.

Au-dessus de cette terrasse s'élèvent deux tourelles qui  
atteignent la hauteur d'un huitième étage. De là, on découvre  
tout Paris et on distingue très nettement les différentes parties  
de l'Exposition. Le spectacle est très curieux. Paris semble  
complètement transformé. De nouvelles rues ont été en effet  
construites, de nouveaux ponts lancés, de nouveaux palais  
construits, de nouveaux jardins aménagés, et dans tout ce  
quartier neuf une foule bruyante a pris place et vient admirer  
les miracles du génie humain.

De solides barrières entourent les plates formes de ces tou-  
relles. Excellente précaution. Combien seront saisis de vertige  
à la vue de tant de splendeurs accumulées!

Le Pavillon de la Presse a été inauguré la veille de l'inau-  
guration officielle de l'Exposition, bien qu'à ce moment l'élé-  
gante construction n'ait pas été entièrement prête. La Com-  
mission supérieure de la Presse s'y est réunie pour la première

fois et les membres  
du bureau ont pris  
possession des lo-  
caux qui leur  
étaient réservés.  
Un accident s'est  
produit ce jour-là  
qui a eu de dou-  
loureuses consé-  
quences. Dans la  
matinée un écha-  
faudage s'est  
écroulé et deux ou-  
vriers ont été gra-  
vement blessés. Ils  
ont été transportés  
à l'hôpital dans un  
état désespéré. Il  
convient de rendre  
hommage à ces  
vaillants artisans  
de la grande ou-  
vre de concorde et  
de paix tombés au  
champ du travail  
et de leur adresser  
ici un dernier té-  
moignage de notre  
admiration.

CHARLES LAVIGNE.



L' « Inspiration guidée par la sagesse, »  
par V. Peter.



« La Science marche, en dépit de l'Ignorance »,  
par V. Peter.



## Le chemin de fer électrique



derrière ces talus se toresque. Aussi le Commissariat général a-t-il accepté avec empressement l'idée d'un chemin de fer électrique à niveau et d'une plate-forme mobile aérienne. Un dessin que nous donnons aujourd'hui en montre le mécanisme.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de ce dernier moyen de locomotion. Il nous reste à leur parler du second. C'est ce que nous allons faire très brièvement en leur donnant tous les renseignements pratiques de nature à leur faciliter la circulation dans l'Exposition.

Tandis que la plate-forme mobile se meut d'une façon ininterrompue des Invalides au Champ de Mars, le chemin de fer électrique suivant la marche inverse, va du Champ de Mars aux Invalides. Il part de l'ancienne Galerie des machines, longe l'avenue de La Bourdonnais dans l'enceinte du Champ de Mars, suit l'avenue de La Motte-Picquet, arrive à l'Esplanade des

les chemins de fer souterrains qui sillonnent les sous-sols des grandes villes d'Amérique et d'Angleterre présentent l'énorme avantage de faciliter la circulation des piétons et de leur éviter la vue continuelle de peu esthétiques machines à vapeur, ils présentent en revanche peu d'attraits pour les voyageurs. Cet inconvénient considérable a suffi pour décider les organisateurs de l'Exposition à abandonner un système que l'expérience faite en 1889 avait irrémédiablement condamné. Un voyage entre deux tranchées manque de charme, surtout quand on sait que

Invalides qu'il traverse parallèlement à la rue Fabert, puis se dirige vers le quai d'Orsay pour revenir à l'avenue de La Bourdonnais.

Le trajet est à peu près le même que celui de la plate-forme roulante. Ils sont l'un et l'autre circulaires et atteignent à quelques mètres près le même développement, la plate-forme roulante enveloppant le chemin de fer.

Au contraire du premier moyen de transport, le second n'est pas installé à un niveau uni-



La Paix, par M. Lombart.



La construction du trottoir roulant.

forme. Il a à franchir des rampes assez raides qui atteignent jusqu'à 4 pour 100. Les dispositions mêmes des Palais ont nécessité cette installation. Tout le long de l'avenue de La Bourdonnais, le chemin de fer court au-dessous de la plate-forme, au niveau du sol. A l'avenue de La Motte-Picquet, en revanche, il atteint le niveau du trottoir roulant. Il s'élève à cet endroit à la hauteur d'un premier étage et la ligne sur laquelle il se déroule a été installée sur le trottoir opposé à celui au-dessus duquel le long ruban sans fin transporte les visiteurs.

La construction de la voie dans la partie élevée est sensiblement la même que celle de la plate-forme mobile. Il nous suffira donc d'indiquer sommairement les parties qui ne sont pas tout à fait semblables. Les rails, dont l'écarte-



ment est de 1 mètre, reposent sur des pylônes métalliques scellés dans le sol et non sur des chevalets en bois. C'est beaucoup plus léger et bien moins disgracieux. Au quai d'Orsay, des viaducs ont été aménagés pour la traversée des rues.

Dans la partie aérienne de la ligne, des tribunes ont été installées qui servent de gares. Il y en a une avenue de La Bourdonnais en face de la rue Montessuy. L'autre est située en face de la Galerie des Machines. Les haltes sont nombreuses.

La machine du petit chemin de fer électrique est alimentée comme la plate-forme roulante par le courant produit par l'usine construite près de la gare d'Issy-les-Moulineaux et réduite à une tension normale par les transformateurs de la petite station élevée à l'angle de l'avenue de La Bourdonnais et du quai d'Orsay.

Cette usine, que l'on peut visiter et qui est fort curieuse, est un des plus puissants centres de traction électrique. Elle contient, en effet, 9 machines à vapeur de 1.200 chevaux chacune qui reposent sur une vaste cuvette en ciment armé ayant 70 mètres de longueur sur 21 de largeur. L'électricité qu'elles produisent ne sert pas seulement à actionner le trottoir roulant et le chemin de fer aérien, elle met également en mouvement les locomotives électriques employées, pour la première fois en France sur de grandes lignes, à la traction du chemin de fer des Invalides à Versailles qui relie la gare du Champ



Le chemin de fer électrique et le trottoir roulant.

de Mars à celle de l'Esplanade des Invalides. Le tarif du chemin de fer électrique est uniforme. Il est fixé à 0 fr. 25 par place occupée.

Quant aux wagons ils ressemblent à ceux du Decauville qui sillonnaient la dernière exposition. Ils sont suffisamment confortables pour un parcours aussi court. C'est une rangée de banquettes transversales recouvertes d'une légère toiture à laquelle sont suspendus des rideaux en forte toile, rayée blanc et rouge, et protégeant le voyageur contre les averses et les chauds rayons du soleil.

JOSEPH DANCOURT.

\*\*\*

## Le Succès de l'Exposition

Le succès de l'Exposition, qui a pu paraître compromis aux yeux des esprits chagrins, est aujourd'hui plus qu'assuré. L'Exposition a eu contre elle, aux premiers jours, d'avoir été ouverte dans un état d'inachèvement trop général. On pataugeait trop dans la boue, on se butait trop aux échafaudages. Elle a eu contre elle des accidents, hélas inévitables, dans cette fièvre de travail où les bras occupés se comptaient par dizaines de mille. Elle a eu contre elle une température inclemente. Le mois de mai a vraiment été le plus souvent un froid mois de mars.

Tout cela n'est plus, et à peine en reste-t-il un vague souvenir. L'Exposition a achevé sa toilette. Les plâtres sont secs, la poussière est tombée, et les échafaudages sont devenus si rares qu'il faudrait les chercher volontairement pour en rencontrer.



Le chemin de fer électrique.



Partout les vitrines sont en place et remplies d'objets admirables. L'Exposition se montre déjà dans toute sa beauté, dans toutes ses beautés. La foule le sait qui maintenant accourt s'instruire et se distraire dans cette foire parisienne du monde.

Les premières semaines, les entrées s'élevaient péniblement à 50.000 ou 60.000. Elles ont doublé avec les derniers jours du mois de mai ; et c'est par trois et quatre cent mille qu'on les compte, le dimanche.

Avec la quantité, nous allons avoir la qualité. Les rois ne bouderont pas l'Exposition, et le palais qu'on a préparé à leur intention, et que nous décrirons prochainement, ne chômera pas.

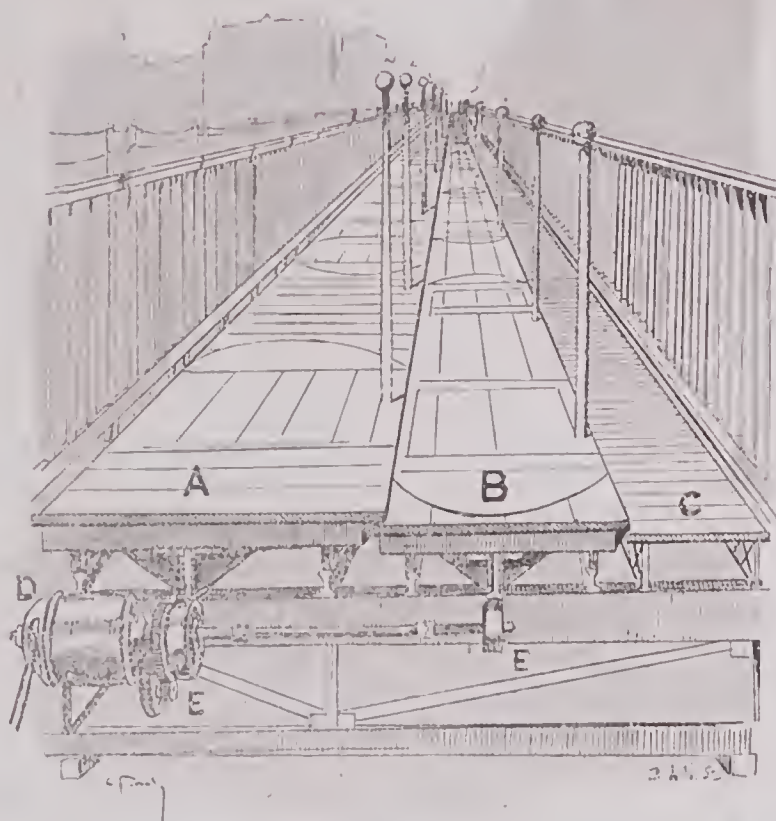
Déjà nous avons eu des visites princières, à commencer par un prince japonais, puis un grand duc

allemand, sans compter les oncles de l'empereur de Russie qui aiment à revenir souvent à Paris. Le roi des Belges a déjà fait un premier voyage, sans en rien dire à personne comme les uns et les autres, comme de simples particuliers, se contentant d'aller présenter leurs devoirs au président de la République.

Le séjours des princes étrangers vont maintenant prendre un caractère solennel.

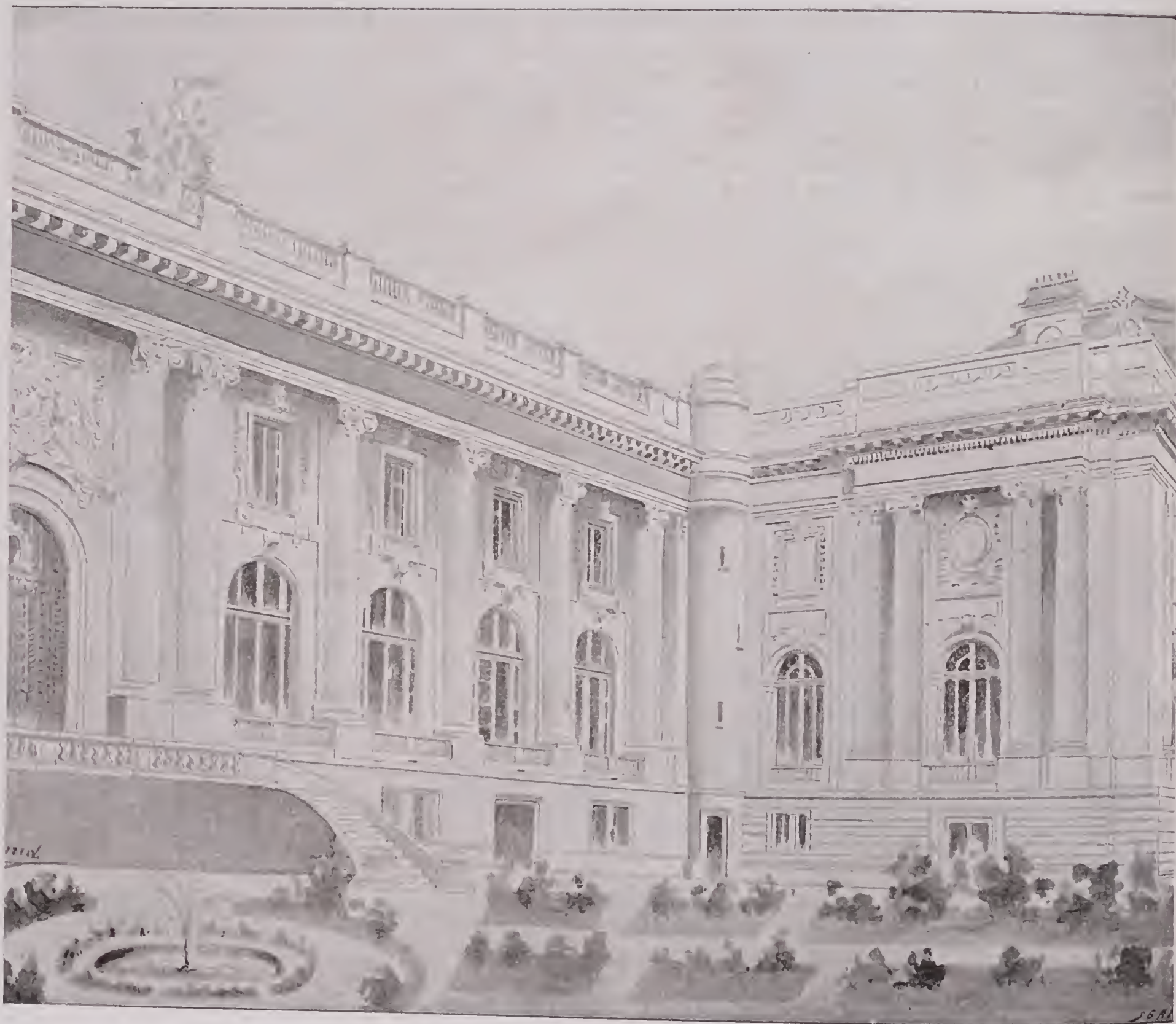
La première visite royale officielle est celle du roi Oscar de Suède. Il doit arriver le 2 juin, et rester quelques jours en France. D'autres le remplaceront peu après. On a des raisons de croire que la liste de ces visiteurs sera brillante.

JEAN VERMONT.



Le trottoir roulant.

A. Grande vitesse. — B. Petite vitesse. — C. Trottoir fixe.  
D. Dynamo. — E. Poulies.

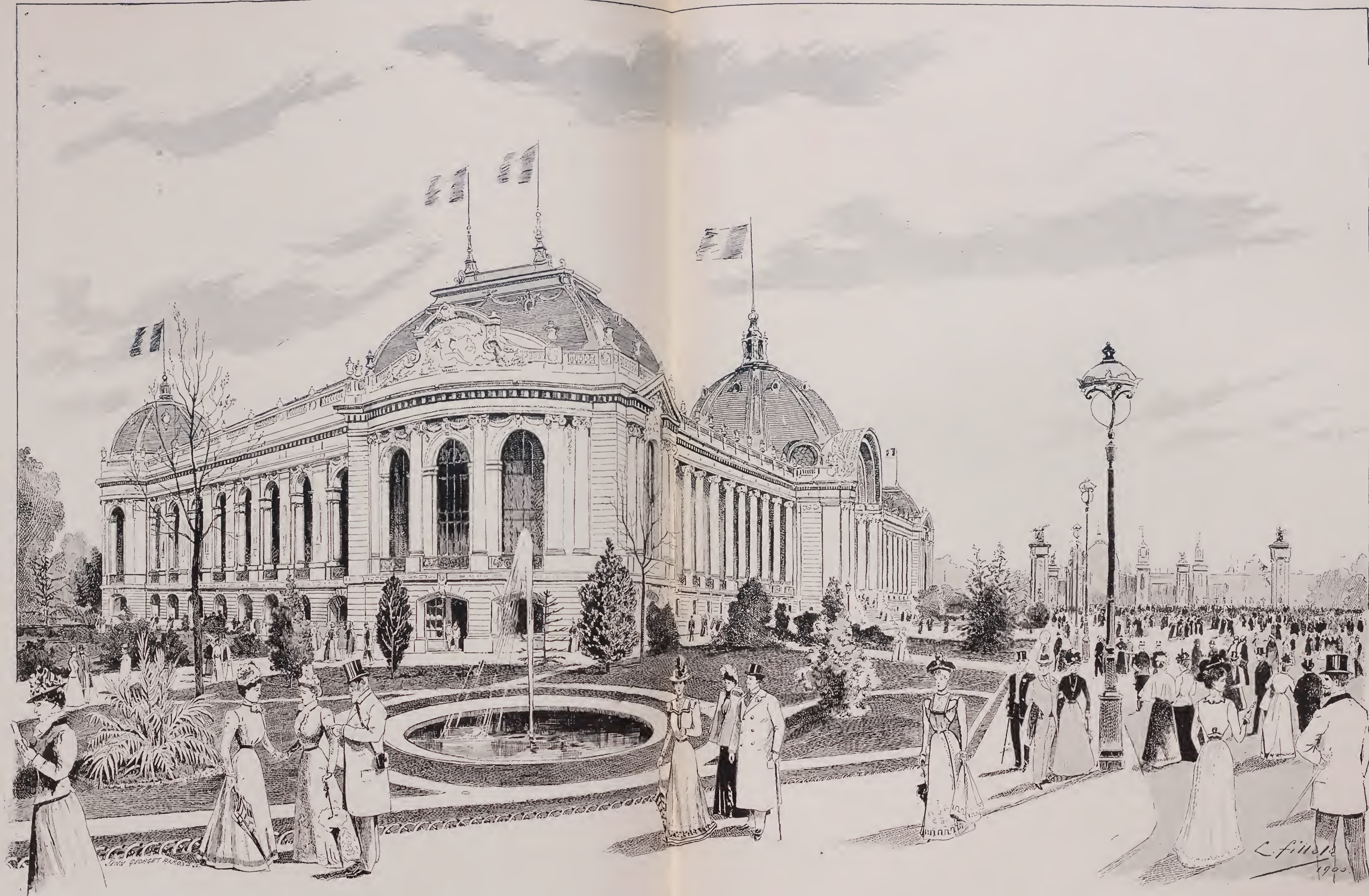


Grand Palais : Façade de l'avenue des Champs-Élysées.







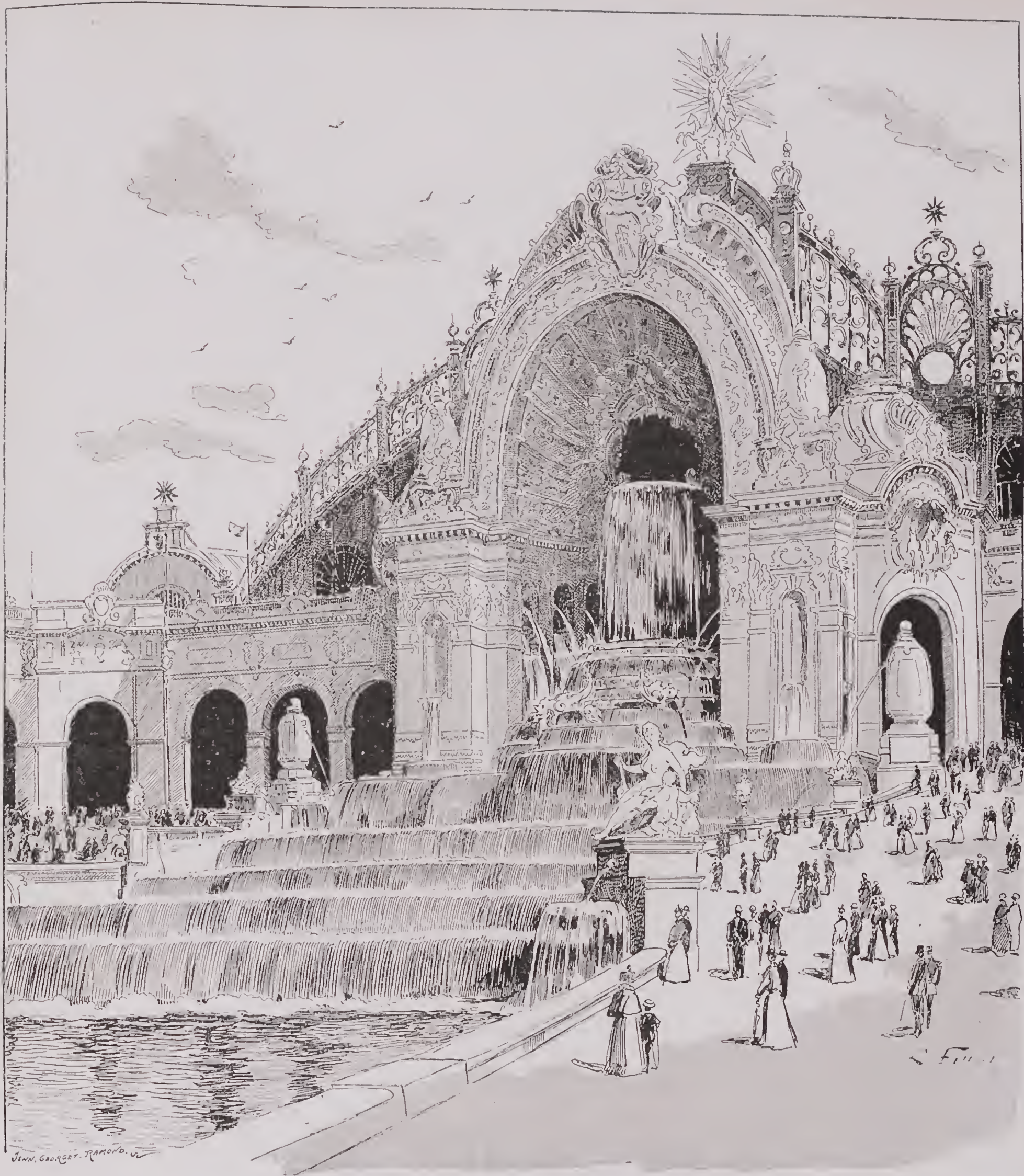


LE PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES  
DESSIN DE M. FILLOZ.









Le Château-d'Eau et le Palais de l'Electricité.

## Le Palais de l'Electricité et le Château-d'Eau

**L**E Champ de Mars constituait la partie essentielle, le morceau de résistance de l'Exposition de 1900. Il importait par suite d'appeler l'attention du public sur la vaste esplanade couverte de Palais. La tâche était plus difficile qu'en 1889. Cette fois-ci, en effet, le Champ de Mars avait de brillants rivaux dans le Trocadéro aux constructions exotiques, originales et variées; dans la rue de Paris aux théâtres coquets, aux concerts élégants; dans la rue des Nations aux Palais

d'une architecture brillante ou sévère, mais toujours intéressante et curieuse; dans le pont Alexandre-III et les grands Palais placés en plein centre de Paris, à quelques pas des boulevards. D'autre part, pendant la dernière Exposition, les visiteurs s'étaient rendus en foule à cet endroit, attirés par la Tour Eiffel et la Galerie des Machines, ces deux merveilleuses œuvres de construction métallique. On ne pouvait songer à utiliser de nouveau ces deux centres d'attraction.



S'il était difficile de cacher la Tour Eiffel, il n'en était pas de même de la Galerie des Machines, qu'il convenait de dissimuler afin d'éviter toute répétition d'un effet déplorable.

A vrai dire cette solution simplifiait la question au lieu de la compliquer. Pour laisser apparaître la façade de ce vaste vaisseau de fer on devait rapprocher de la Seine tous les Palais et les élargir considérablement, leur étendue ne pouvant être di-



Décoration supérieure du Palais de l'électricité.

minuée. Les beaux jardins du Champ de Mars, les ombrages si appréciés du public pendant l'été auraient fait place à une allée étroite et resserrée semblable à celle qui sépare les deux Palais de l'Esplanade des Invalides. L'aspect que présente celle-ci permet de juger ce qu'aurait été celle-là.

La construction d'une grande façade décorative formant la toile de fond du

des travaux qu'ils entraînaient leur construction a été confiée à deux architectes différents. MM. Hénard et Paulin qui se sont entendus pour arriver à faire un tout harmonieux et parfait.

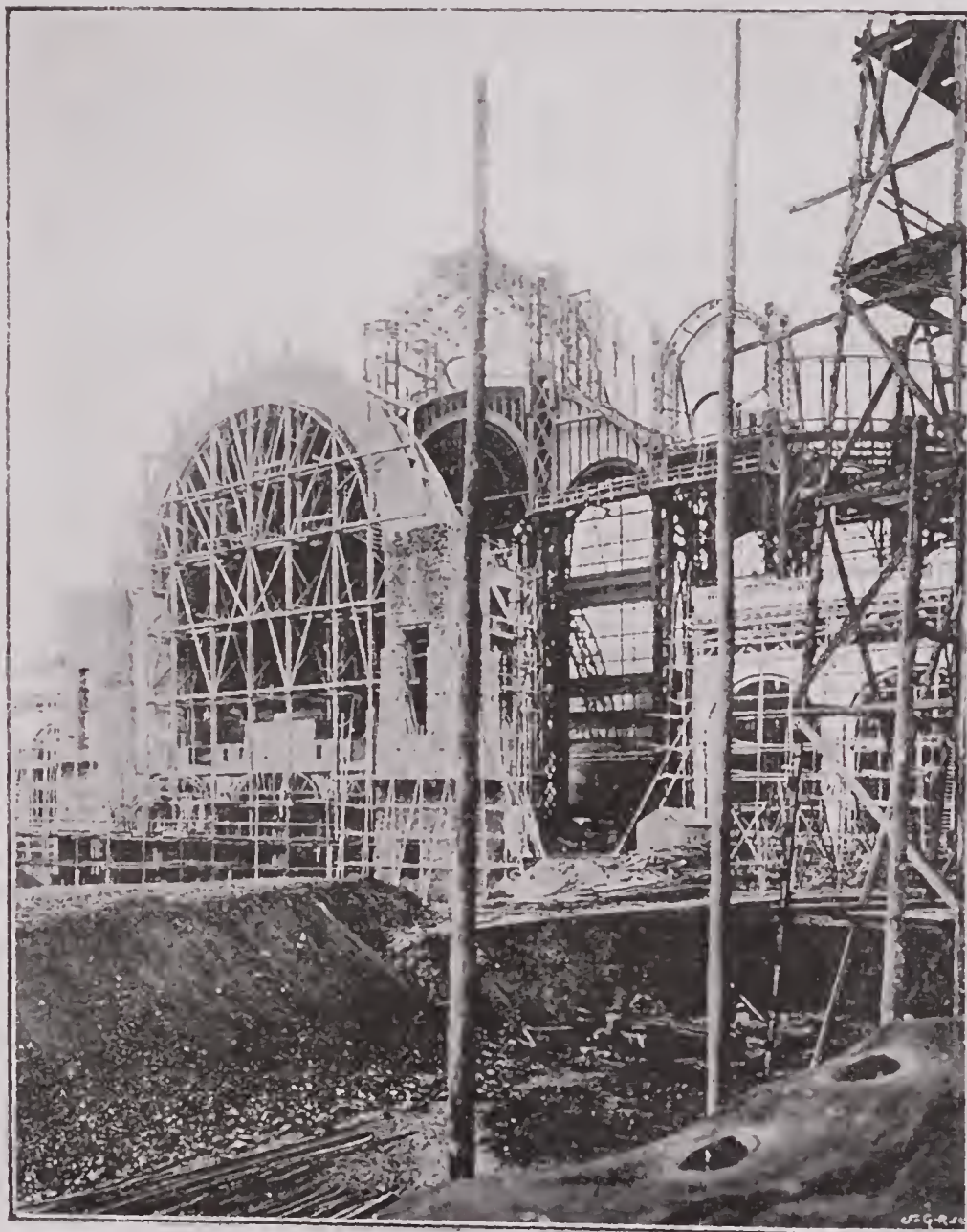
Il est particulièrement difficile de raccorder une ossature métallique avec une façade en pierre,



Fronton du Château-d'Eau :  
Ecusson aux armes  
de la France.

Champ de Mars fut donc décidée. Il la fallait brillante et grandiose. On ne pouvait mieux attribuer ce nouveau Palais qu'à l'électricité, la reine de cette fin de siècle, reine toute-puissante et terrible parfois qui a supprimé le temps et la distance, nous a donné le télégraphe et le téléphone, a perfectionné le cinématographe et le phonographe et qui nous donnera peut-être, cette année, le télescope téléphonique, grâce auquel on pourra voir aussi bien que parler à distance, la vue de la personne venant compléter l'impression donnée par la voix.

Mais l'Exposition doit non seulement instruire le visiteur, mais encore l'amuser. Craignant que l'aspect d'un Palais, aussi beau soit-il, ne suffise pas à le satisfaire, on a placé devant le Palais de l'Électricité, le



La construction du Château-d'Eau.

Château d'Eau monumental. Ce mariage du fer et de l'eau n'est pas simple fantaisie. Le Palais de l'Électricité est en effet l'usine du Château-d'Eau.

Tandis que le premier est entièrement en métal, symbolisant ainsi l'industrie et la construction nouvelles, le deuxième est en pierre et en plâtre, les ossatures métalliques ou en bois entièrement recouvertes. Par suite de la différence de ces monuments et de l'importance



L'enfant et les poissons.  
de Pallez.

et les architectes du Grand Palais des Champs Élysées n'ont pu résoudre le problème d'une façon complète. Plus heureux, MM. Paulin et Hénard ont accompli une œuvre merveilleuse d'habileté, de grandeur et d'élégance.

\*\*\*

Le Palais de l'Électricité est situé devant la Galerie des Machines, séparé de celle-ci par de vastes hangars qui abritent des chaudières et constituent les usines Suffren et La Bourdonnais. Il occupe toute la largeur du Champ de Mars, soit 420 mètres environ. Cette immense galerie n'a pas moins de 60 mètres de large.

On sait que des deux côtés du Champ de Mars s'élèvent deux lignes de Palais se prolongeant jus-



qu'au Château-d'Eau. Les deux extrémités du Palais de M. Hénard sont donc entièrement cachées par les Palais de la Mécanique et de la Chimie ; le centre est en partie masqué par le Château-d'Eau. L'éminent architecte s'est donc trouvé en présence d'un des problèmes les plus curieux de la construction. Edifier le plus rapidement et

suffisants. L'opération avait été effectuée non par économie mais comme essai intéressant. C'était la première tentative faite en France. On peut dire sans exagération qu'elle a été concluante.

Pour remplacer les fermes qui s'étaient brisées ou déformées il a fallu en commander d'autres et par suite de la crise métallurgique qui sévissait avec rigueur à ce moment il en est résulté de sérieux retards.

Les deux parties latérales du Palais se terminent du côté des deux avenues parallèles au Champ de Mars par des élévations très sobres, simplement ornées de quelques moulures

en staff et de porcelaines multicolores.

A l'intérieur, tandis que le rez-de-chaussée est réservé aux machines puissantes et lourdes, les expositions de produits de petites

dimensions se trouvent au premier étage formé par une galerie qui court tout le long de la paroi latérale.

Un escalier monumental réunit chacune de ces deux ailes au hall central. Ces escaliers sont très ornés et très heureusement mouvementés. Ils produisent un effet grandiose qui prépare au spectacle qui s'offre aux visiteurs dès qu'ils ont franchi les degrés.

Si l'on se rappelle que le Château-d'Eau s'élève à 40 mètres au-dessus du sol on comprendra facilement les difficultés qu'a présentées la construction du hall central du Palais de

le plus économiquement possible un Palais dont la façade ne commence qu'à 40 mètres au-dessus du sol pour atteindre 70 mètres de hauteur.

La forme générale de l'édifice, inspirée par ces nécessités, est fort heureuse. L'architecture se rattache à l'époque Louis XV. La pureté et la légèreté caractérisent son style. Le Palais se compose de deux galeries très simples séparées par un immense hall. M. Hénard a porté tout son effort sur celui-ci. Les galeries ne présentent rien d'original. Une série de fermes de 30 mètres de large auxquelles viennent s'adjoindre des demi-fermes de 25 mètres constituent l'ossature.

Celles qui se trouvent du côté de l'avenue La Bourdonnais ont une histoire. Elles proviennent de l'ancienne galerie de 30 mètres qui était perpendiculaire à la Galerie des Machines et supportait le dôme central. Pour les utiliser il a fallu leur faire effectuer un mouvement de rotation très difficile vu le rayon restreint dans lequel elles pouvaient évoluer.

La galerie a été divisée en trois tronçons. Chacun d'eux a été débarrassé des vitres qui garnissaient l'ossature et des entre-toits qui n'étaient pas absolument nécessaires.

De puissants vérins roulant sur des rails ont été placés sous le vaisseau de fer ainsi allégé. Puis on a rivé le toit au nouvel emplacement.

Pour les deux premiers tronçons, l'opération a parfaitement réussi ; pour le troisième elle a été moins heureuse.

Un vent violent étant survenu avant la consolidation définitive, ce tronçon s'est écroulé pendant la nuit faute de contre-ventements



Le couronnement du Château-d'Eau.



Les chevaux marins de M. Cordier.



L'Electricité qui le surpasse de 30 mètres. M. Hénard a adopté un système très plaisant de voûtes successives inclinées qui lui a permis d'atteindre la hauteur nécessaire sans fatigue pour l'œil et avec un maximum de solidité.

Ces voûtes sont perpendiculaires au grand axe de la galerie et parallèles aux fermes qui les soutiennent. C'est le contraire de ce qui se fait généralement et cette particularité suffirait à donner un aspect original à cette immense nef qui s'élève à une hauteur considérable, mais la structure des fermes est, elle aussi, fort curieuse. Au lieu de reposer directement sur les piliers les fermes s'appuient sur un contrefort. Au premier aspect elles paraissent être entièrement en porte-à-faux. Il n'en est rien. Une plus longue observation rassure le spectateur.

Grâce à l'ingénieux système employé, M. Hénard a pu donner à sa construction une légèreté qui charme et séduit. Il a fait une œuvre de pure imagination, jusqu'à présent, en effet, aucune construction aussi hardie n'avait été tentée.

Ce n'est plus, par le grandiose un peu lourd, la régularité trop absolue de la Galerie des Machines, mais bien par la légèreté gracieuse et la variété continue que le maître a su obtenir l'heureux effet qu'il a cherché.

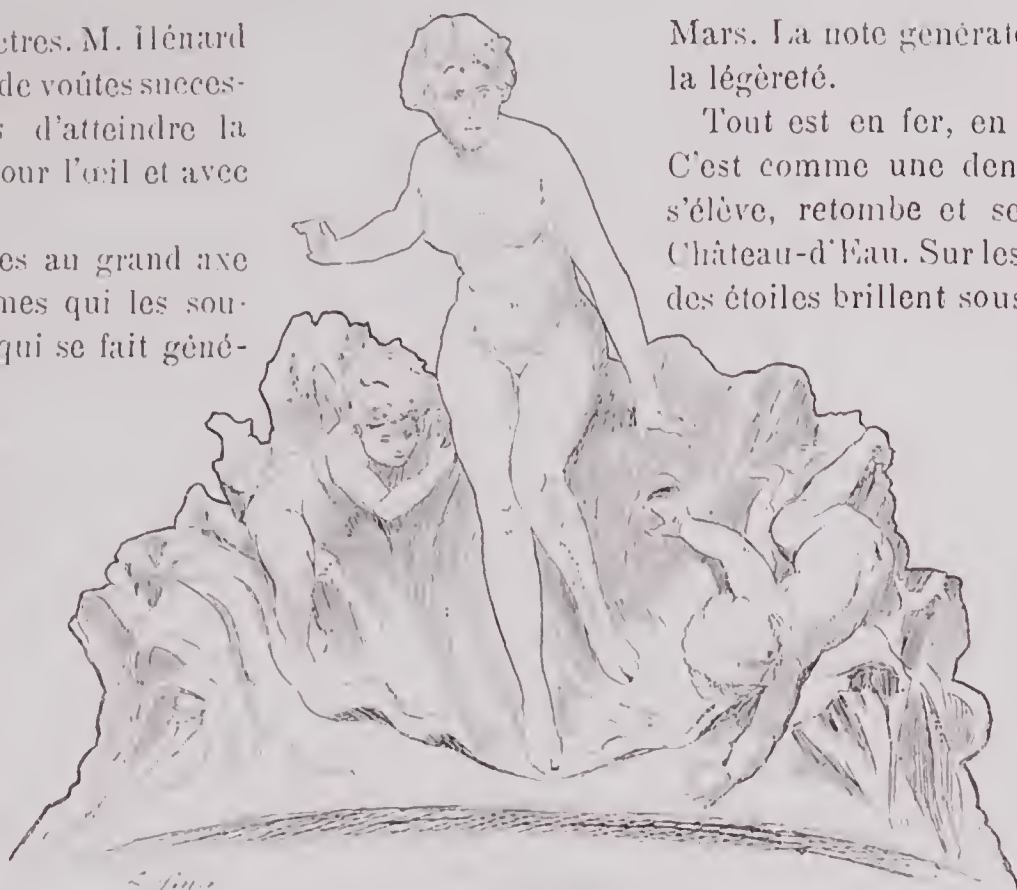
Lorsqu'on est placé au centre de cette immense salle et que l'on voit de toute part cet enlacement de poutres métalliques d'aspect fort tenu on a l'impression d'une immense toile d'araignée qui, suspendue au ciel, descendrait des deux côtés en replis élégants.

Si l'intérieur laisse une impression profonde, l'extérieur n'est pas moins beau. Seul de tous les architectes M. Hénard a cherché à obtenir des effets décoratifs sans le secours du staff ou du plâtre et avec le seul concours du métal et du verre. Il convient d'ajouter que l'emploi du verre et de la céramique comme moyen d'ornementation avait été formellement interdit pour toutes les autres constructions.

La façade visible du Palais de l'Electricité forme un vaste écran qui s'élève par courbes successives jusqu'à 70 mètres de hauteur. La partie centrale est masquée par le Château-d'Eau. Seule la ligne supérieure vient concourir à la décoration du magnifique décor de fond du Champ de



Les sous-sols du Château d'Eau.



Bas-relief de tour d'angle, de M. Mingue.

Mars. La note générale qui a conduit l'auteur est la légèreté.

Tout est en fer, en zinc repoussé et en verre. C'est comme une dentelle aux mailles fines qui s'élève, retombe et se croise pour enchâsser le Château-d'Eau. Sur les points d'arrêts des courbes, des étoiles brillent sous les rayons du soleil en attendant que la nuit les appelle à le remplacer.

Tout en haut s'élève un groupe monumental en zinc repoussé : un génie armé d'une torche et entouré d'un soleil de cristal. L'Electricité, sur un char trainé par des chevaux fougueux, offre à la Ville-Lumière et au monde civilisé le progrès qu'elle incarne et réalise. La composition, due à M. Marqueste, affirme

le talent et consacre la méthode de l'artiste.

Le soir, l'Electricité apparaît comme nimbée dans une éclatante robe de feu que drape autour d'elle le phare de 10.000 bougies. Ce phare projette la lumière par les multiples branches d'une vaste étoile. Entre les branches reliées par un treillage métallique sont enchâssées de nouvelles lampes.

Sur chaque ferme, sur chaque clocheton d'autres lampes ont été placées et le soir, lorsque l'édifice s'embrace, le jeu des lumières changeantes que l'on varie à volonté par un mécanisme ingénieux placé au dessous augmente encore l'impression de la fantasmagorique féerie que donne ce ruissellement continu de gerbes de feu.

Tandis que les fines dentelures du Palais de l'Electricité semblent s'envoler vers les nues, au-dessous le Château-d'Eau paraît un peu massif dans son ensemble, quoique chaque motif et chaque partie en soient élégants et gracieux.

Dans un précédent article nous avons donné la description détaillée du Château-d'Eau, de sa forme et des dispositions



Au Château-d'Eau. — Statue de la source.



adoptées, nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Nous compléterons nos renseignements sur la construction par les détails de l'ornementation maintenant achevée et présentant un réel intérêt.

De chaque côté, des loggias se déroulent qui empruntent leur décoration à l'élégance des formes architecturales. Leur éclat est rehaussé par les frises délicates de M. Vassale. Les dômes monumentaux qui les terminent sont surmontés de groupes symbolisant le *Progrès* et l'*Avenir*.

Ces avant-corps et ces galeries latérales allègent la partie

l'Electricité et la construction en pierre du Château d'Eau. Les formes s'unissent, les lignes se complètent et paraissent appartenir au même édifice.

L'arc antérieur du Château-d'Eau est couronné par deux femmes assises, à la silhouette élégante, qui semblent porter le char de l'Electricité. Elles ont été exécutées par le sculpteur Haniaux. Plus bas un immense écusson portant le diagramme de la République est soutenu par deux femmes gracieusement inclinées, dues au ciseau de M. Octobre. Toute cette partie est la continuation de la décoration générale. Au-



Au Trocadéro. — La rue de Tunisie.

centrale, un peu alourdie par les matériaux résistants que l'on a dû employer pour la construction de l'édifice.

Les motifs les plus intéressants de la décoration ont été réservés à la grotte, aux rotondes qui la flanquent et aux nombreux bassins qui s'étendent jusqu'au niveau des jardins.

A cause de la situation du monument, l'ornementation a dû être combinée de façon à donner le maximum d'effet décoratif vu de loin, du Trocadéro par exemple; vu de près, quand le visiteur a franchi les rampes qui donnent accès à la base des pylônes, curieusement ornements par M. Lemesle. Il existe donc plusieurs frises superposées à différentes hauteurs.

Lorsqu'on vient de la Seine on est frappé par l'harmonieux accord que présentent la construction métallique du Palais de

dessous commencent les motifs appartenant vraiment au Château-d'Eau par leur sujet et par leur exécution.

Ici nous entrons dans le domaine de l'onde. Tout d'abord la grande frise en arc qui forme la façade antérieure de la grotte. Des animaux aquatiques, poissons ou oiseaux, se poursuivent en une course rapide. Les uns agitent leurs nageoires, d'autres rampent, quelques-uns allongent un cou démesuré. Tous présentent un réel aspect de vie et de mouvement.

Le seul reproche que l'on pourrait adresser à M. Paulin, l'auteur de cette frise, serait d'avoir donné trop de délicatesse à son œuvre qui, placée très haut, ne permet pas d'apprécier le fini des détails.

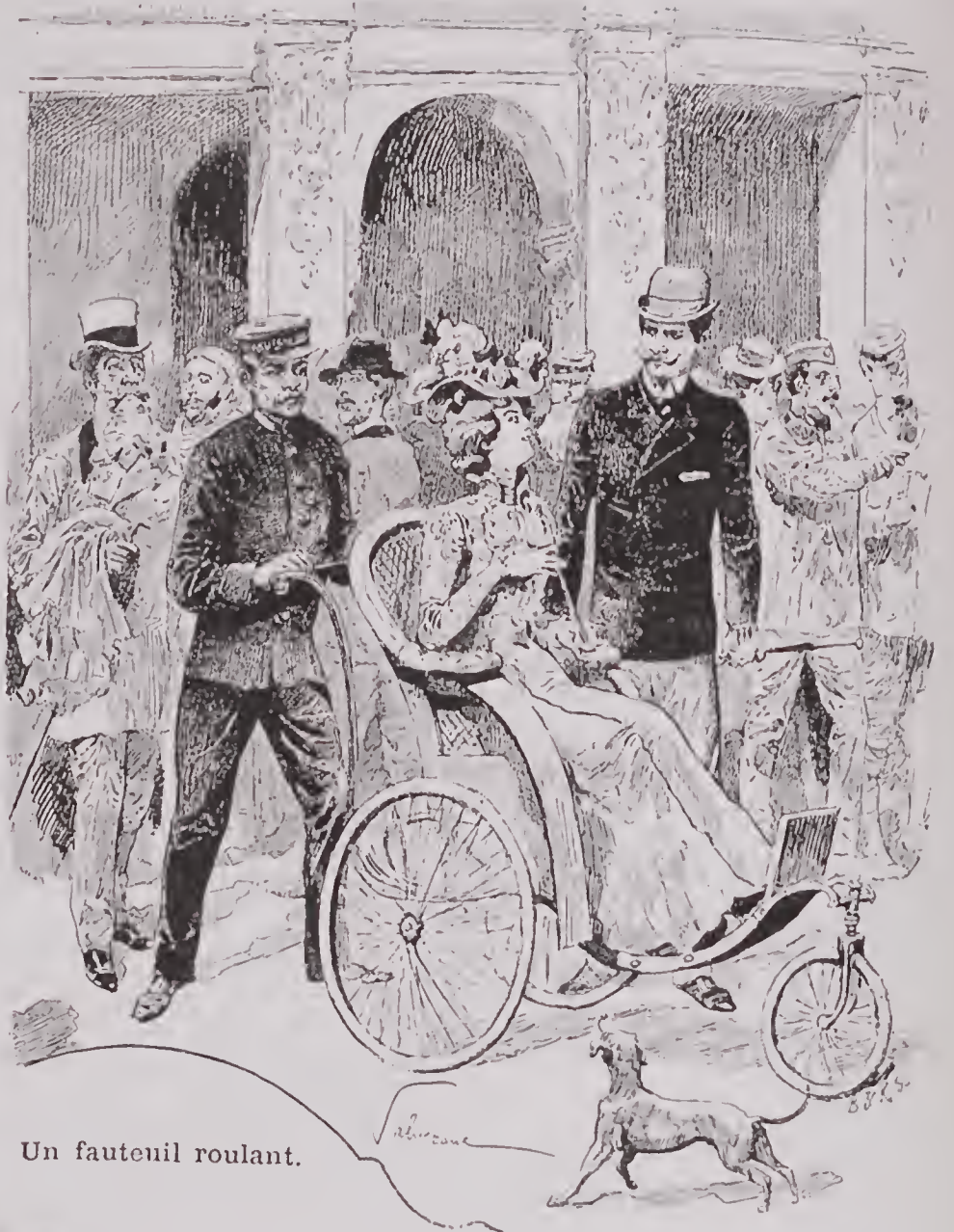
Rentrons sous la voûte de la grotte pour en admirer le carac-



tère pur et élevé de la partie décorative. Le plafond tout à jour est parsemé de lampes électriques et de verres multicolores qui reflètent la lumière, la dispersent et la multiplient. De fines stalactites tombent de la paroi de cette caverne artificielle. Dans le fond, au-dessus de la vasque supérieure, une femme autour de laquelle s'empressent nymphes et naïades venant apporter leur concours à la *Source* centrale qui laisse couler vers les visiteurs éblouis des torrents d'eau enflammée. Ce groupe est de M. Lefebvre. Cet artiste de réel talent a également composé le groupe placé un peu plus bas et représentant l'*Humanité* conduite par le *Progrès* et s'avancant vers l'*Avenir* tandis que la *Routine* git aux pieds du Génie sous la forme de personnages vaincus, aux visages angoissés, aux poses d'une surprenante vérité qui produisent une belle émotion d'art. La disposition de ce motif en augmente encore le caractère symbolique. Lorsque le Château-d'Eau jette ses énormes torrents d'eau, la *Routine* est presque entièrement submergée. C'est le triomphe de la Science!

Cette frise sépare la calotte des six niches verticales creusées dans les parois de la grotte. Celles-ci sont séparées entre elles par des femmes ornées d'attributs marins.

De grands pylônes décorent l'entrée de la grotte. Ils sont surmontés de groupes allégoriques dans lesquels M. Desbois a mis le meilleur de son talent si original et si personnel. A gauche un homme attaché sur un mât encore pourvu de ses



Un fauteuil roulant.



Les porteurs au Trocadéro.

vergues et d'une partie de ses voiles; des hommes et des fem-

vases ornés de masques, un groupe de femmes et d'enfants flanqués de vases symbolisant une *source*, une grenouille, un

mes s'accrochent aux épaves et cherchent à se sauver du naufrage.

Les rotondes n'ont pas été oubliées dans la décoration. En entrant par les baies qu'elles présentent les visiteurs passent sous le groupe des trois chevaux fougueux de M. Cordier qu'Amphitrite aurait certainement jugés dignes d'être attelés à son char. Au-dessus, les deux femmes assises de Mingue contemplent mélancoliquement la foule qui les regarde et admire leur silhouette gracieuse.

Toute cette partie a été particulièrement fouillée et décorée. Au premier rayon de soleil ou au premier jet de lumière électrique la grotte s'illumine, les figures apparaissent, les groupes se détachent et on peut apercevoir le détail de tout cet arrangement vraiment artistique.

L'ensemble des bassins est délimité par une décoration peut-être un peu trop classique, en tout cas ici l'originalité et la fantaisie ont été impitoyablement bannies. Elle est absolument symétrique. En avant des pylônes, dans le haut de la rampe d'accès, une pyramide un peu massive, puis un groupe représentant un homme aux prises avec un énorme et terrifiant crocodile, deux



crocodile et enfin une grenouille. La source est de M. Desruelles, les autres motifs de M. Fontaine. Les uns et les autres lancent à profusion de l'eau dans le bassin. Il était fort curieux de voir procéder à l'installation de ces groupes. Tandis qu'un tuyau de plomb sortait de la pierre, la statue ou l'animal était amené. On lui passait dans le corps ce tuyau flexible et on disposait dans sa bouche un bec de cane. Aucun d'eux ne s'effrayait de l'opérateur, pas plus les grenouilles transpercées que les hommes entrant dans la gueule des sauriens pour disposer le tuyau.

Pour terminer la décoration des bassins citons la *Femme et les Poissons* de M. Pallez, d'une exécution parfaite.

Le Château-d'Eau et le Palais de l'Électricité forment une œuvre à la fois hardie et originale. Ce n'est pas seulement une apothéose étrange et admirable de l'Électricité, mais encore et surtout la démonstration éclatante et superbe de l'alliance indissoluble de l'art et de la science attestant une fois de plus la puissance extraordinaire du génie humain.

Charles LAVIGNE.

## Les Fauteuils Roulants

Pour compléter l'organisation des moyens de transport dans l'intérieur de l'Exposition, le Commissariat général a décidé de créer à côté du chemin de fer électrique et de la plate-forme roulante qui relie le Champ de Mars, la rue des Nations et l'Esplanade des Invalides, un service de fauteuils roulants qui facilite les promenades à travers la rue de Paris, les Champs-Élysées et le Champ de Mars.

Un Concours a été ouvert l'an dernier pour l'exploitation

de ces véhicules à traction d'homme, destinés au transport des visiteurs dans les galeries, parcs et jardins de l'Exposition. Les concurrents devaient fournir, outre les pièces habituellement exigées, la description complète des véhicules proposés, le tarif par quart d'heure, et une notice détaillée sur le fonctionnement du service. C'est assez pour montrer que l'Administration a tenu à éviter par tous les moyens possibles une mauvaise organisation.

L'Exposition étant très

vaste, on a divisé la concession en trois lots d'importance inégale. Le premier comprend les Champs-Élysées et les Invalides, le second le Champ de Mars, et le troisième le Trocadéro. Le chiffre des véhicules imposés est respectivement pour chacun d'eux : 150, 200 et 100.

Pendant les premiers jours, on voyait déambuler mélancoliquement d'un stationnement à un autre, voiturettes et hommes, l'un poussant l'autre, à la recherche d'une routemilleure. Dans



M. Charles Roux, commissaire général de l'Exposition coloniale.



Au Trocadéro. — La grande mosquée tunisienne.



certaines rues, c'était un véritable steeple-chase. Moellons, poutres, gravier, ornières, autant d'obstacles qu'il fallait franchir.

Quel apéritif pour le malencontreux visiteur qui se hasardait à monter sur un de ces véhicules ! Aujourd'hui il n'en est plus de même, fort heureusement. Les routes ont été déblayées, les chemins aplanis. Le voyage est devenu très attrayant. Le type de fauteuil adopté est d'ailleurs très confortable. Il présente une grande stabilité. Il est monté sur trois roues. L'une, celle de devant, est mobile et permet de le diriger où l'on veut. Il n'y a pas de guidon, ni de tige directrice. La roue de devant est disposée comme celle d'une bicyclette. Elle se déplace très facilement sous une faible impulsion.

Les conducteurs sont vêtus d'une vareuse bleu foncé avec col jaune, d'un pantalon de même couleur avec passepoil jaune. La casquette noire avec bandeau jaune qui leur sert de coiffure permet de les apercevoir de loin.

Ces employés sont traités de façons différentes par les concessionnaires. Deux d'entre eux leur demandent le matin le paiement d'une certaine somme appelée *moyenne*. Les conduc-

teurs ne peuvent sortir leur voiture avant d'avoir acquitté cette moyenne. Ils travaillent en somme dans les mêmes conditions que les cochers de fiacres et les garçons de café.

Les autres reçoivent au contraire un salaire quotidien et leur travail est contrôlé par le concessionnaire.

Il résulte des inconvénients assez sérieux de la division en trois groupes du service des fauteuils roulants, et certaines questions restent sans solution.

Un conducteur a-t-il le droit de sortir du secteur auquel il appartient pour continuer la promenade commencée par un visiteur ? Cela ne paraît faire aucun doute. On ne peut obliger les visiteurs à descendre lorsqu'ils arrivent à la limite conventionnelle. Mais, si le conducteur décharge en dehors de son secteur, a-t-il le droit de recharger pendant qu'il effectue le parcours nécessaire

pour y rentrer ? Sur ce point les concessionnaires ne sont pas d'accord. Leur opinion varie selon le cas... et selon leur intérêt. Mais comment le public peut-il savoir si un fauteuil est dans son secteur ? Il est certain que sur ce point des discussions se produiront qu'il conviendrait d'éviter.

Quant au tarif des fauteuils roulants, aucune contestation



Couronnement du Palais de l'Electricité. — L'Apothéose.



Section Tunisienne. — Cour de la Mosquée.



Les bureaux de la Section tunisienne.



n'est possible. Il est fixé d'une façon uniforme à 0 fr. 65 le quart d'heure et 2 fr. 60 l'heure.

\*\*\*

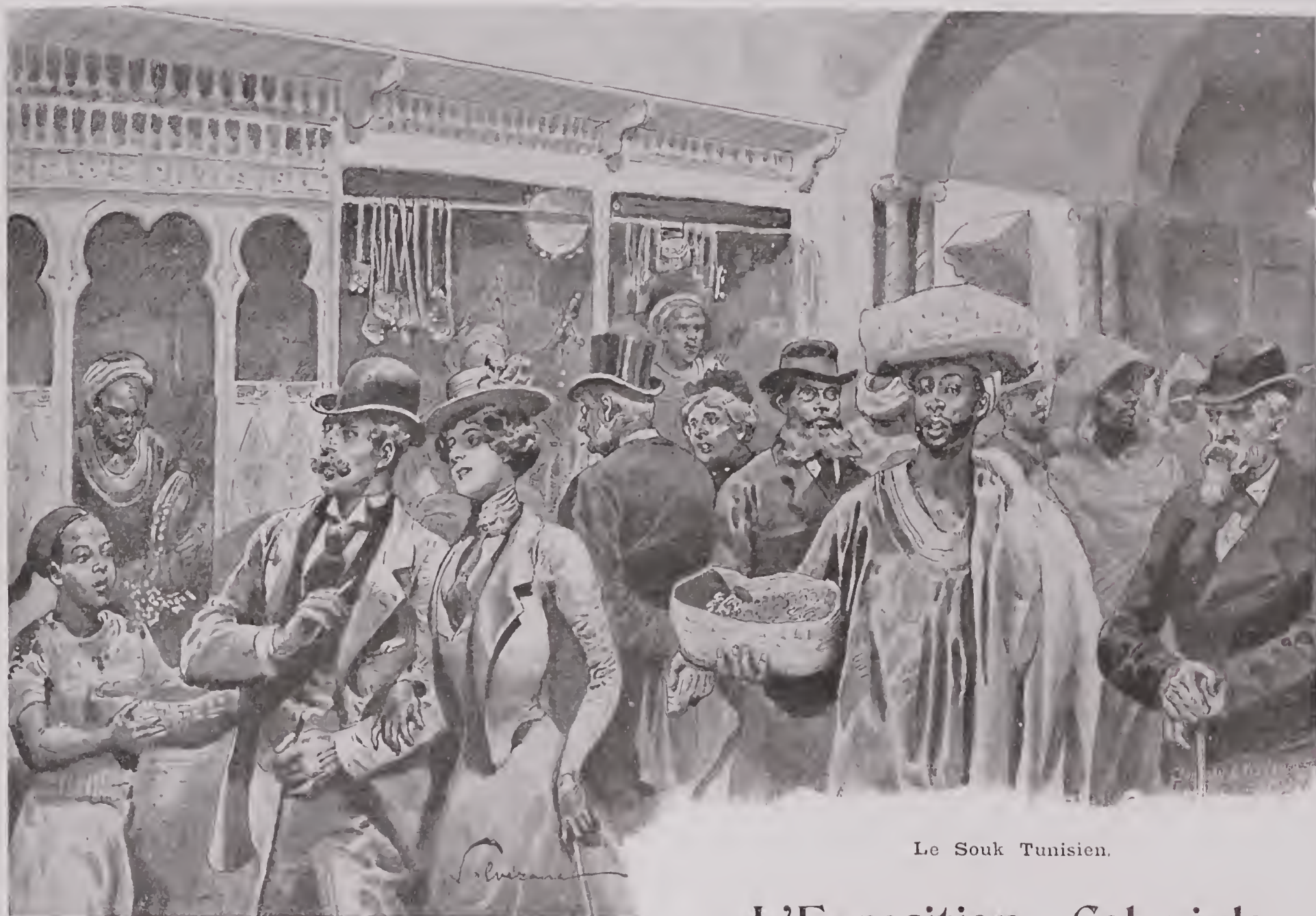
Il s'en est fallu de peu que nous ayons au Trocadéro toute une armée de pousse-pousse. Il avait été tout d'abord question d'adjoindre aux pousse-pousse indo-ehinois des filanzanes de Madagascar et des hamacs dahoméens. Le nombre en eut été restreint, les allées étant fort étroites. Ce projet a été en partie abandonné.

On a renoncé aux pousse-pousse et aux filanzanes devant les difficultés innombrables qui se présentaient pour faire venir à Paris les conducteurs, les loger et les surveiller.

sont déjà trop restreints; de plus les visiteurs s'arrêtent souvent, ils sont là pour voir, non pour marcher, les remous sont fréquents, et si perfectionné que soit un moteur, l'administration a pensé avec juste raison qu'il était douteux qu'il puisse se plier aux multiples exigences que nous venons d'énumérer. Elle ne les a pas autorisés, elle a agi sagement.

Il y a cependant des fauteuils automobiles, mais à Vincennes seulement. Dans l'immense bois où s'élève l'annexe, ils ne présentent pas le même danger, la circulation a pu être mieux réglée qu'au Champ de Mars ou aux Invalides et toutes les causes d'accidents ont pu être prévues et évitées.

JEAN DANCOURT.



Le Souk Tunisien.

L'entreprise eût été en outre fort coûteuse. Seuls les hamacs dahoméens circulent à travers les rues pittoresques des villages africains. Et ça été une grosse surprise que de voir ces beaux Soudanais porter sur leurs robustes bras d'ébène une sorte de cage basse, aux couleurs variées et chaudes, dans laquelle se laissait nonchalamment bercer un tranquille visiteur.

Les fervents de l'automobilisme s'étonneront sans doute de voir que l'on n'a eu recours ni au pétrole ni à l'électricité pour remplacer l'antique porteur. On y avait songé et le Commissariat général a été assailli de demandes tendant à installer ce mode de locomotion à l'Exposition.

On a jugé absolument impossible de l'employer et on a eu raison. Tout d'abord le pétrole est inutilisable à Paris. Son odeur devait le faire proscrire des jardins et des galeries. Restait l'électricité qui n'a pas ces inconvénients, mais qui en présente un plus grave : celui de causer de trop nombreux accidents. Les foules sont compactes à l'Exposition, l'allée des Invalides est trop étroite, les jardins du Champ de Mars

## L'Exposition Coloniale

### LA SECTION TUNISIENNE

DANS l'admirable amphithéâtre formé par les jardins du Trocadéro, au milieu de cette extraordinaire variété de lignes architecturales que présentera l'Exposition des Colonies et pays de protectorat, la section tunisienne brille d'un vif éclat.

On se souvient que, en 1889, le Pavillon central avait coûté 174.000 francs, le Souk, le Pavillon du Djerid, le Pavillon des forêts, les boutiques, le café-concert 54.000, et l'établissement des jardins, l'embarquement des spahis, les fêtes, etc. 37.000, soit un total de 265.000 pour l'Exposition.

\*\*\*

Pour l'Exposition de 1900 la surface attribuée à la Tunisie a été singulièrement augmentée et sa situation admirablement choisie. Elle occupe, en effet, un espace de 4.000 mètres



environ dans l'un des plus jolis coins des jardins du Trocadéro, entre la section algérienne et le Sénégal, le Soudan et la Guinée, en bordure de la grande allée qui descend du Palais du Tro-



Jardins des Invalides.

cadéro à la Seine. L'entrée principale est sur le quai, en face le pont d'Iéna qui relie le Champ de Mars au Trocadéro.

Les constructions qui sont l'œuvre de M. Saladin, le même architecte qui exécuta celles de l'Exposition dernière, couvrent une superficie d'environ 2.350 mètres carrés et sont évaluées à 800.000 francs.

Le bâtiment principal qui occupe la partie haute est spécialement affecté à l'Exposition de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie. Sa superficie est de 1.125 mètres carrés. C'est la reproduction exacte de la fameuse mosquée de Sidi-Maharez à Tunis. Un vaste sous-sol sert de cave pour les vins indigènes destinés à la dégustation.

A gauche du bâtiment principal, le Souk, qui descend vers la Seine en formant une courbe, comprend trente-cinq boutiques destinées aux artisans et aux commerçants indigènes. C'est là que les visiteurs émerveillés peuvent contempler à leur aise les merveilleux tapis d'Orient, les vestes brodées, les selles plaquées d'or et d'argent, les longs fusils arabes d'un si long et si minutieux travail, les cimenterres damasquinées, les bijoux curieusement fouillés, enfin tout ce qui constitue l'art si précieux de l'artisan indigène.

A l'extrémité de cette rue se dresse une mosquée affectée pendant toute l'Exposition au culte musulman.

Les constructions qui complètent la section sont destinées aux expositions spéciales et particulières et aux restaurants tunisiens ou mixtes. Ces divers bâtiments représentent : la mosquée de Kairouan ; le café de Sidi-bou-Saïd avec son escalier pittoresque qui conduit au premier étage du restaurant ; la mosquée Sidi-Maklout, au Kef ; la Casbah de Gafsa ; une porte de Sousse ; un petit café à Monastir, etc.

Un grand jardin au milieu duquel s'élève une reproduction du pavillon de la Manouba réservé spécialement à l'installation fidèle d'un luxueux café maure, a été aménagé à l'intérieur du pourtour.

Dans plusieurs de ces cafés on s'initie aux danses si suggestives des femmes arabes, aux poses troublantes des Aïssaouas et aux ombres chinoises et de Karagheuz.

Nul doute que l'originalité de son architecture, la variété et le caractère pittoresque des aspects sous lesquels elle se présente aux visiteurs, le charme et la vivacité de ses colorations, enfin la fidélité scrupuleuse apportée dans les reproductions et les copies de ses différents monuments, ne contribuent à attirer le public et à assurer le succès de l'Exposition tunisienne.

JEAN RIBEYROL.



## Les Jardins

L'abondance des jardins dans une Exposition ne saurait faire de doute : aux yeux fatigués des tons forcément criards de tant d'œuvres nouvellement écloses, ils offrent le repos de leur verdure, toujours jeune il est vrai, mais aussi toujours ancienne comme sont les choses de la nature ; ils jettent, à travers l'océan de staff, de plâtre et de pierres blanches, des oasis où l'esprit se recueille, se reprend, évite de se perdre dans une fébrile agitation.

Mais à combien de difficultés se heurtent les créateurs de ces lieux de repos, obligés qu'ils sont de compter avec les nécessités de la circulation, de réserver des espaces convenables à nombre d'édicules, kiosques, cafés, restaurants, pavillons ; et surtout de donner à leurs créations, si rapidement réalisées, des airs d'âge mur qui ne se contente pas de promesses et ne réserve pas ses bienfaits aux siècles à venir.

A l'Exposition de 1900, comme dans tout autre parc, deux principes pouvaient présider à la naissance des jardins : celui qui affectionne les lignes géométriques chères aux successeurs de Le Nôtre, et celui qui se plaît aux dessins irréguliers des paysages affectionnés par les Anglais. Au lieu de mettre en lutte l'un contre l'autre ces deux systèmes, M. Vacherot, le très distingué directeur de cette importante partie de l'Exposition, les a unis ; partout il a obtenu d'harmonieux résultats en mariant aux formes linéaires aimées de l'antiquité classique les sinuosités des paysages inventés par le Français Dufrény et adoptés depuis principalement par les Anglais.

Sur l'immense plate-forme qui dérobe aux yeux la gare des



Les Jardins au Cours-la-Reine.



Invalides, six parterres géométriques étalent des rosiers, élevés sur de hautes tiges, ou courant à ras de terre, délicats comme le soleil à sa naissance ou vigoureux comme des taches de sang, colorés comme des lingots d'or ou bien pâles comme du thé : l'ensemble est un souriant paradis créé pour les rêveries des poètes.

Au Champ de Mars, les grands arbres aux feuillages touffus, les arbrisseaux tremblants, les palmiers aux larges frondaisons, les bananiers à la verdure étoffée, les dracenas géants, les fougères arborescentes suivent les contours pittoresques des deux lacs et des rochers qui avoisinent la Tour de 300 mètres, enserrent les innombrables palais, pavillons et chalets où s'abritent le Tour du Monde, le Club Alpin, le Costume, la Monnaie, l'Automobile Club, les manufactures de l'État, le Touring-Club, etc... La Tour elle-même semble s'élever d'un nid de verdure; et de cet endroit jusqu'aux cascades du Château-d'Eau, les pelouses et les parterres conduisent l'œil par une route charmante, tout en réservant de larges allées au flot des visiteurs et des sentiers innombrables à la flânerie des gens qui cherchent un peu de repos au milieu du tumulte.

Aux Champs-Élysées, des pelouses environnent presque sans discontinuité les serres exposées par les constructeurs, et qui ressemblent, ainsi encadrées, à des coquilles de verre fragile au milieu de cette autre fragilité : la verdure. Les serres elles-mêmes, objet d'exposition, servent à l'exposition des plantes élevées par les horticulteurs : il y a là un service mutuel qui profite à la fois aux fleurs et à leurs habitations, celles-ci étant meublées, celles-là abritées de la poussière et des brusques changements de la température.

Autour des deux Palais des Beaux-Arts se dressent, amenés dans d'énormes bacs ou dans de solides paniers, de magnifiques magnolias, des cèdres du Liban et de l'Atlas, toute une forêt d'arbres verts.

Mais on ne saurait se faire une idée complète des jardins à l'Exposition de 1900 qu'en passant en revue l'Exposition de l'Horticulture : ici l'agréable se joint à l'utile. Plantes et fleurs, venues pour le concours de beauté, embellissent l'espace qu'une sage administration leur accorde.

En 1889, l'horticulture ne possédait pas de palais : on l'avait reléguée au Trocadéro où elle formait un ensemble; taient, et pas toujours de façon plants qui ne peuvent se passer les plantes de plein air souffrent

de se voir dispersées en plusieurs lots, mais les autres ont obtenu un palais, ou plutôt un groupe de palais dignes de leur valeur. C'est au Cours-la-Reine, face aux Palais des Nations, que s'élèvent les trois serres réservées aux plantes qui réclament un abri. Nous les avons déjà décrites.



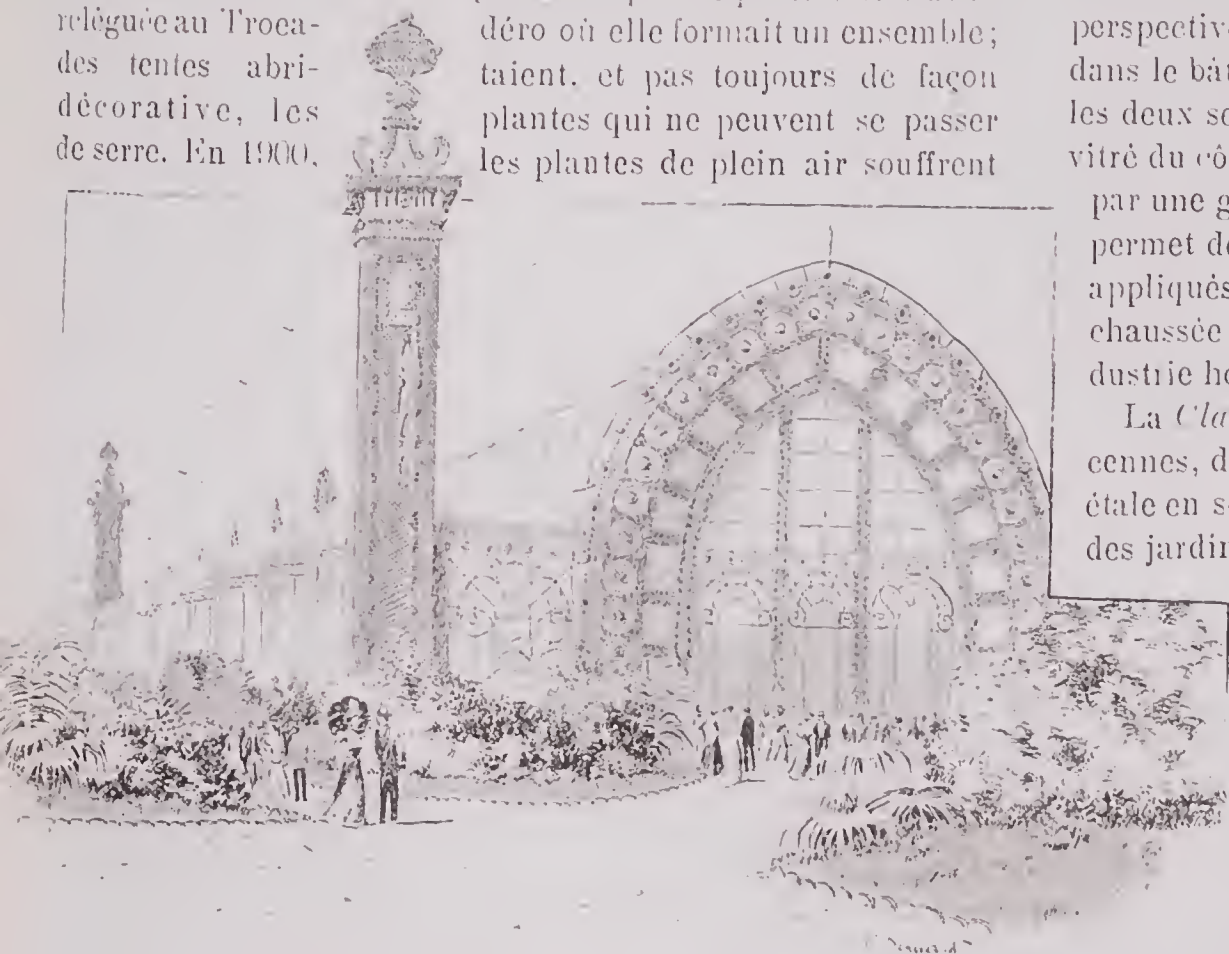
Le montage des statues dans les jardins.

On se tromperait, du reste, si l'on pensait que l'horticulture, comme une coquette ou une timide, se confine dans son palais; elle en déborde, au contraire. Dans la *Classe 12*, au premier étage de la galerie des machines, à l'angle des avenues de Suffren et de La Motte Picquet, elle possède une collection complète des instruments destinés à traiter les maladies des plantes, car les plantes, ces êtres si délicats, si fragiles, ont leurs malaises, et voici ce que leurs médecins ont trouvé de meilleur pour leur rendre la santé : ce sont des pulvérisateurs qui, sous forme de brouillards, envoient à leurs tissus les remèdes appropriés. Pour les vignes surtout, le traitement donne des résultats merveilleux.

La *Classe 13* expose tout ce qui concerne les arts et l'industrie horticoles. Les gros objets, destinés au chauffage et à l'arrosage, sont remisés dans les sous-sols des deux grandes serres. Les plans, aquarelles, publications, les rendus de perspectives, toute l'architecture paysagère, prennent place dans le bâtiment de 92 mètres qui ferme la perspective entre les deux serres. Ce bâtiment, plein du côté du Cours-la-Reine, vitré du côté de la Seine, est divisé dans le sens de sa longueur par une galerie située à 4 m., 50 du sol : cette disposition permet de donner sans fatigue un coup d'œil aux graphiques appliqués aux murs, et de descendre ensuite au rez-de-chaussée où des vitrines contiennent les menus objets de l'industrie horticole, coutellerie, etc.

La *Classe 14* nous montre, autour du lac Daumesnil, à Vincennes, des cultures d'asperges, et deux fois par mois, elle étale en ses concours temporaires presque toutes les plantes des jardins potagers : les produits sont placés à terre selon la coutume de la région parisienne ou bien sur des tables comme cela s'est toujours fait à Lyon.

Avec la *Classe 15*, nous passons en revue les arbres qui donnent des fruits pour la table, et les arbres à haute tige ainsi que les arbres de pépinières. Les premiers, formés en espaliers ou en corbeilles, s'espacent, à Paris, sur les quais d'Orsay et de la Conférence, dans les jardins des Champs-Élysées, derrière les palais des Beaux-Arts; les seconds, en séries bien indi-



Les jardins devant les serres de l'Horticulture.

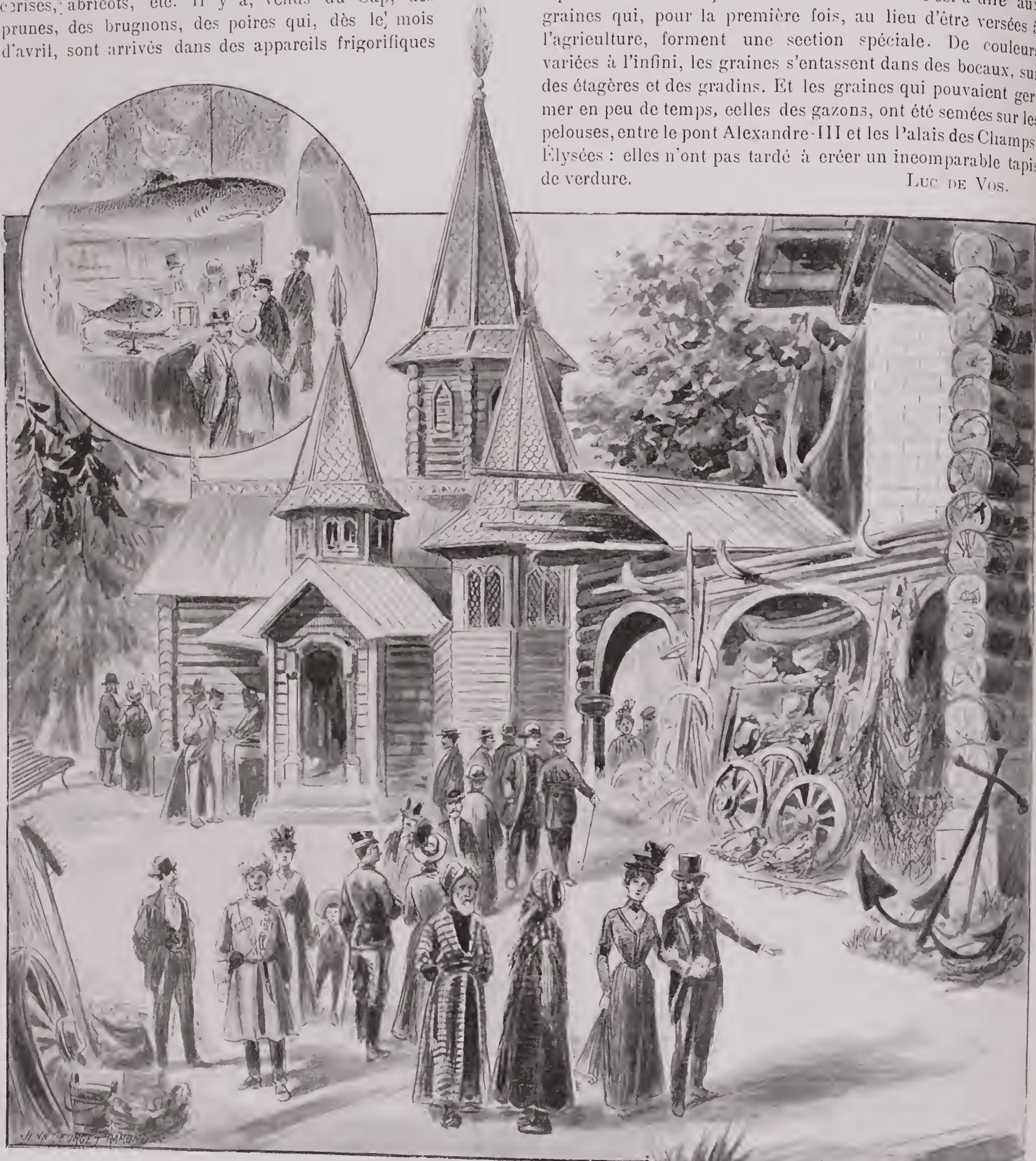


quées, s'élèvent à Vincennes, au bout du lac. Dans le Palais de l'Horticulture et dans la grande salle des fêtes, douze concours temporaires réunissent, sur des assiettes, dans des corbeilles, tous les fruits de table, pêches, prunes, cerises, abricots, etc. Il y a, venus du Cap, des prunes, des brugnons, des poires qui, dès le mois d'avril, sont arrivés dans des appareils frigorifiques

de surface. A Vincennes, le bord du lac et la Route circulaire offrent une surface de 3.000 mètres aux arbres d'alignement.

Avec la *Classe 17*, nous revenons aux deux grandes serres du Cours-la-Reine et avec la *Classe 18* nous remontons au principe de toutes les productions horticoles c'est-à-dire aux graines qui, pour la première fois, au lieu d'être versées à l'agriculture, forment une section spéciale. De couleurs variées à l'infini, les graines s'entassent dans des bocaux, sur des étagères et des gradins. Et les graines qui pouvaient germer en peu de temps, celles des gazons, ont été semées sur les pelouses, entre le pont Alexandre-III et les Palais des Champs-Élysées : elles n'ont pas tardé à créer un incomparable tapis de verdure.

LUC DE VOS.



L'exposition de la pêche à l'Asie russe.

maintenus à une température de 2 degrés au-dessous de 0.

La *Classe 16* étend, sur les Champs-Élysées, le Cours-la-Reine, les abords des deux Palais, son riche manteau d'arbres, arbustes, plantes et fleurs d'ornement. Les plantes sont disposées en massifs, comme dans un jardin, et mélangées de manière à se prêter de la valeur les unes aux autres. Aux Invalides, les rosiers forment un tapis merveilleux de 3.000 mètres

Oswald









LE PAVILLON DE LA TURQUIE.  
(DESSIN DE M. VALVÉRANE.)







## L'Algérie

L'Algérie! Ce nom évoque dans l'esprit de la plupart de nos compatriotes une vision imprécise et brillante : des villes blanches par delà des flots bleus, — sous un ciel enflammé, de luxuriants paysages, des jardins, des déserts, une population bigarrée, des femmes belles et passionnées! L'Algérie, pays prestigieux, notre Orient à nous Français! Nos pères en tirèrent longtemps un revenu de gloire : parfois encore nos soldats y font mine de héros! Terre de colonisation, où deux races et deux civilisations se rencontrent et

gauche ouvrent devant vous la double série des sections coloniales; à droite, c'est l'Exposition officielle de l'Algérie, à gauche ce sont les curiosités, les « attractions », la foire des initiatives artistiques et industrielles.

A tout seigneur tout honneur, entrons aujourd'hui au Palais officiel : en face s'agite un peuple d'indigènes, quelques-uns appellent la foule à grands cris, l'arrêtent un instant au son de leurs fifres et de leurs tambourins qui rythment derrière de minces portants diverses chorégraphies, danses du ventre ou gambades guerrières : mais les installations ne sont pas encore terminées, le bazar est à peine entr'ouvert : fatmas et mou-



L'Exposition algérienne : Cour Intérieure.

fusionnent, où nos arts vont chercher des formes et des couleurs nouvelles, où nos sciences, nos industries font surgir des richesses, créent un peuple...

Chacun sent confusément la grandeur de l'œuvre qui s'accomplit là-bas; inspirée de notre génie, cimentée de notre sang, c'est l'ébauche d'une autre France qui déjà se dresse harmonieuse et forte, sous l'éclatant soleil d'Afrique!

A cette France nouvelle la mère patrie devait une place d'honneur à l'Exposition universelle de 1900 : et c'est l'Algérie que la métropole a choisie parmi toutes ses possessions extra-européennes pour figurer au seuil de l'Exposition coloniale, telle une fille aînée chargée d'accueillir les visiteurs. Arrivez-vous au Trocadéro par la grande avenue du Champ de Mars et le pont d'Iéna, ce sont les Palais algériens qui à droite et à

quères ne retiennent point le flot humain qui vient s'engouffrer sous les voûtes moins bruyantes de l'Exposition officielle. Je m'apprête à suivre la foule, quand un bout de dialogue me parvient : un gros homme s'exclame :

— Superbe, mon cher Ballu, votre palais officiel ! L'œuvre originale... synthèse excellente... Mais que diable, vos façades sont nues, quelques palmiers, des cocotiers, des lauriers...

De fait, le Palais, entouré de larges avenues sablées, semble émerger du désert. Pourquoi n'a-t-on pas jeté tout autour un collier de verdure ? En 1889, le Pavillon algérien présentait un fouillis de végétation de l'aspect le plus frais... L'architecte, M. Ballu, répond :

— « 150.000 francs, les Chambres ont voté 450.000 francs, j'ai construit un palais avec cette somme. Au reste, je pense



comme vous : faites-moi un décor, arrosez, dessinez des jardins, plantez une oasis, mais obtenez les crédits nécessaires. »

Et M. Ballu s'en va d'un pas rapide, il gourmande un contremaître, presse un modelleur, reçoit le délégué de la Compagnie des eaux, ne s'arrête pas une minute, répond à tous à la fois ; il est dans le feu de l'installation, tout s'achève, il veut être partout ; dans un instant, tout en surveillant la mise en place d'un décor, il nous donnera quelques explications, sa voix, ses gestes, son regard s'animeront quand il nous dira le but rêvé, l'idéal qu'il a conçu de présenter ici une Algérie en miniature.

Car c'est bien l'Algérie tout entière que l'on peut étudier ici, ses arts, ses populations, ses industries, mis en valeur par une ingénieuse disposition.

Le Palais imité, comme nous le verrons, dans ses diverses parties, de monuments algériens, est de pur style mauresque africain : construit au bas de la pente, il présente une série de salles, dont le plancher, au niveau du sol du côté du Trocadéro, s'appuie du côté de la Seine à un escalier monumental ; de ce côté on a pu aménager au rez-de-chaussée une grande salle au-dessus de laquelle le plancher supérieur a été entr'ouvert, réduit au rôle de simple galerie ; on a ainsi obtenu un magnifique hall. Extérieurement, le Palais présente une masse irrégulière dominée au centre par une grande coupole entourée elle-même de caottes hémisphériques plus petites ; l'ensemble couvre un espace rectangulaire terminé en amont par une demi-circonférence. Sur les façades courent par intermittence les festons en fer à cheval d'une véranda, l'escalier monumental est flanqué à droite d'un élégant minaret, à gauche d'un porche bas qui donne accès au grand hall. Tout cela, presque tout est blanc ; d'une blancheur immaculée qui éblouit. Pourtant M. Ballu s'est ingénié à dissimuler la nudité des surfaces ; observez les détails : les boiseries sont peintes en rouge, rouges les fenêtres, étroites et rares, rouges ou vertes les portes aux gros clous de cuivre ; surtout, partout où leur application ne rompt pas l'harmonie du style, on a placé des faïences ; sous les vérandas, au-dessus des portes, à l'intérieur sur toutes les parois que ne recouvrent point les tentures ou les objets exposés, voici des revêtements multicolores, copiés par des

céramistes français sur des terres cuites de mosquées arabes. Le minaret est presque entièrement recouvert d'applications qui resplendissent au soleil et tranchent sur la réverbération mate des coupes ; construit sur le modèle du minaret de la mosquée du sultan Baeha à Oran, il ne conserve plus de celui-ci que la forme. La nuit, tout le Palais s'illuminera, les coupes et le minaret portent un réseau de lampes électriques ; ce sera une éblouissante flambée blanche comme pour un mystérieux rhamadan. Franchissons les marches du grand escalier, et

pénétrons par l'une des trois portes qui s'ouvrent sous la véranda de l'entrée principale, nous sommes dans la galerie du grand hall, entourée elle-même d'une série de petites salles. Voici aux murs des tapis, des tentures de fabrication indigène, puis des tableaux, tout un salon de peintures algériennes : mer indigo, ciels noirs ou rouges ; c'est une débauche de couleurs violentes en une série d'œuvres qui trahissent plus de bonne volonté que d'expérience ou de sens artistique ; nous rencontrerons ailleurs un lot intéressant, on l'a mis à part.

Au fond de la galerie, l'attention des visiteurs se concentre sur des plans en relief de villes et de ports : Alger, Oran, Bône, Philippeville ; une carte de l'Algérie, également en relief, provoque les observations géographiques les plus inattendues : un ancien soldat raconte à son fils je ne sais quelle campagne, son index se promène, hésitant, par les vallées, on dirait un enfant qui épèle. Devant cette carte, merveille de patience, la foule a-t-elle vraiment la vision nette de ce *Maghreb* montagneux, îlot verdoyant qui émerge des sables du



Les boutiques de la rue d'Alger.

Sahara et se fertilise au souffle des vents méditerranéens ? Les yeux cherchent In-Salah, Ingosten, les lointains champs de bataille, que les journaux de ces dernières semaines ont rendus populaires... on ne les trouve pas, mais justement voici, fixés au mur voisin, une série d'objets évocateurs et qui mieux qu'un plan parlent à l'imagination, une inscription en grosses lettres rouges avertit le public : « *Armes et étendards pris par la mission Flamand le 28 décembre 1899 au combat d'Ingosten et le 5 janvier 1900 au combat de Deremcha.* » Autour d'un grand manteau bleu clair, telle une gigantesque chauve-souris, des armes s'alignent en éventail, cimenterres, lames rouillées,



carabines au long canon, à la crosse incrustée d'ivoire; tout en haut flottent les drapeaux, de pauvres étendards jaunes et rouges, déchirés, salis, lamentables. La foule jette sur ces objets un regard curieux, vite satisfait, passe sans commentaires : ces trophées de victoire n'émouvent point son cœur.

Ce sont des émotions pacifiques qu'elle vient chercher ici, et c'est le magnifique spectacle d'une œuvre de paix qui s'étale partout sous ses yeux. Parcourez du regard ces tableaux suspendus un peu partout et qui résument sous des formes concrètes les statistiques de ces vingt dernières années : courbes, échelles, graphiques, dessins ingénieux traduisent aux esprits les plus distraits l'éloquence des chiffres, démontrent les progrès du commerce algérien en général, de telles industries en particulier, l'extension croissante de l'aire de la vigne, du blé, des diverses céréales. Des peintures représentent diverses scènes de la vie agricole en Algérie, semailles et moissons, vendanges, récoltes des figes, des dattes et des olives. Et pour que l'enseignement ne soit point seulement théorique, voici, rangés le long des murs, sous des vitrines, groupés avec art, en un désordre méthodique, tous les produits de l'Algérie : vins, alcools, huiles, fruits, alfa, cocons de vers à soie. Ces envois sont venus, en grand nombre, adressés par les particuliers, les villes, les comices agricoles. Un campagnard contemple longuement les gerbes énormes de céréales aux épis dorés, et tout auprès les grains lourds, chargés de fécule, comparables aux plus beaux spécimens de nos Beauce et de nos Limagne; soyez-en sûrs, le bonhomme a entrevu de vastes champs au sol neuf d'où un soleil plus chaud fait monter une sève plus riche; il s'en va, un peu jaloux, vaguement inquiet de cette concurrence qui s'annonce; il n'oubliera point, toutefois, qu'un jour peut être, ses fils pourront trouver en pays français de nouveaux sillons à féconder. Une telle leçon, mise à la portée de tous, n'est-ce point de la politique coloniale, de la meilleure?

Plus loin, ce sont des échantillons de diverses essences

forestières qui remplissent toute une salle; voici des écorces de chêne-liège, des billes d'une grande dureté, des mosaïques faites exclusivement de bois algériens.

Nous sommes au centre du palais, sous la grande coupole : ici l'attention se distrait un instant des objets exposés; les salles précédentes sont gaies, bien éclairées par des verrières tendues de velums aux couleurs claires, mais la plupart manquent de caractère; celle que nous traversons maintenant est très différente, avec son haut plafond voûté, l'élégante retombée de ses murs sur des piliers lé-



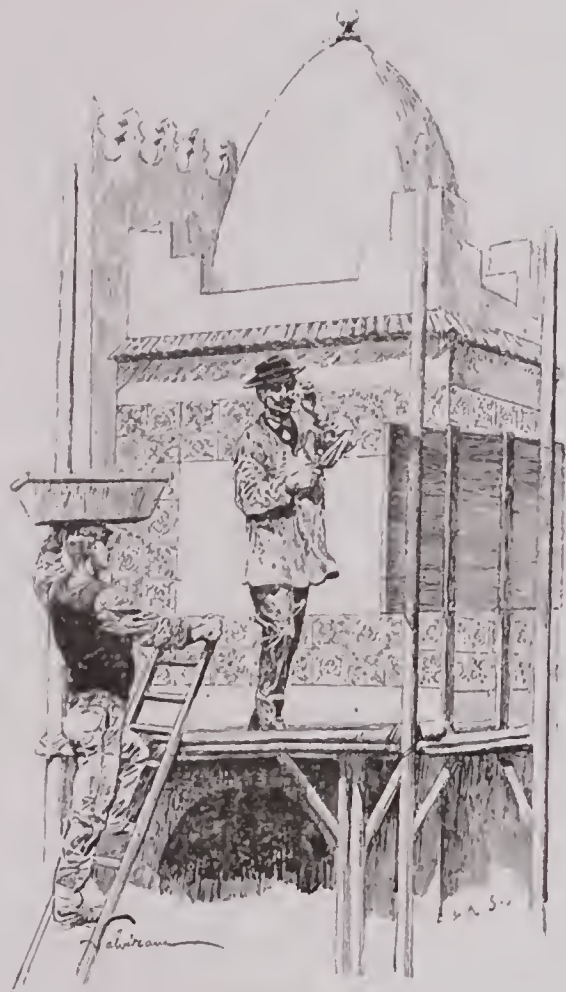
Porte de la section algérienne.

gers, sa décoration de lampes et de brûle-parfums, de palmiers et de plantes vertes; au centre s'élève une fontaine de marbre où bruit, parmi le feuillage, un mince filet d'eau. Qu'il fera bon venir flâner ici durant les chaudes journées d'été! Cette salle, reconstitution de la mosquée d'Abd-el-Kader à Mascara, sera un des « clous » de l'exposition officielle. La coupole qui la surmonte imite celle de la Pêcherie (Djama-el-Djedid) à Alger. Proportions, couleurs, décoration, tout est ici du style le plus pur, de l'art le plus sobre et le plus parfait.

Au delà, on se reprend à examiner les objets exposés : encore quelques produits de l'agriculture et de la sylviculture, mais surtout des échantillons des diverses industries indigènes : vannerie, tissage, broderie, maroquinerie, exploitation de carrières et de mines : voici une collection minéralogique qui comprend des grès, des marbres, des porphyres, des onyx; des coupes sont pleines de ces fameux phosphates si recherchés par les cultivateurs. Des selles, un harnachement rehaussé d'or et de pierreries scintillantes, provoquent de longues admirations. Une série d'étagères portent une curieuse collection céramique, d'anciennes faïences, de très vieux vases, d'autres, modernes, avec cette inscription : « Travaux d'étude







La pose des faïences.

pour la renaissance de la céramique indigène. » Les formes sont lourdes, les surfaces ornées de naïves peintures monochromes. Ce ne sont point d'élégantes amphores que les filles berbères vont emplir aux citernes et emportent d'un geste noble, mais des sortes de dames-jeannes, grossières et de galbe barbare.

Une galerie semi-circulaire est tendue de tapis, tapis de mosquée que le musulman pieux foule pieds nus, tapis de prière que le voyageur enroule par-dessus son manteau pour le déplier aux heures prescrites par le Coran, kourdjines, grands sacs qu'on lie par

paires au dos des mehara, tentures, feutres, tissus de laine, de poils de chèvre ou de chameau; c'est un chaos de dessins et de couleurs.

Au milieu de la galerie s'ouvre la porte de sortie.

Nous avons parcouru le palais d'un bout à l'autre; mais nous n'avons pas tout vu : il y a tant à voir! Il faudra revenir. Je vous recommande le coin réservé à l'exposition scolaire; vous y verrez des cahiers et des cahiers; de petites mains françaises, arabes ou berbères se sont évertuées à remplir les feuillets; que de dictées et de problèmes, et de morceaux de récitation! Les caractères arabes se mêlent parfois aux lettres latines. Puis ce sont des travaux d'écoliers et d'écolières, moulages, petits chefs-d'œuvre de menuiserie, de rouennerie, de broderie. Cela est gentil, menu, naïf... et c'est plein de promesses.

L. MEILLAC.



## La Brigade Fluviale de l'Exposition

La progression toujours croissante du transit de la Seine et l'augmentation effrayante du mouvement et du trafic du port de Paris ont rendu la circulation sur le fleuve si active qu'elle présente un réel et terrible danger. Les vieux ponts étaient une cause perpétuelle d'accidents. Ceux que l'on vient de construire pour l'Exposition universelle : le pont Alexandre-III et les trois passerelles ont aggravé encore les difficultés de la navigation avec leurs piles édifiées en plein chenal. En outre la transformation des ports de tirage en ports droits a rétréci la voie navigable et changé la nature des courants qui sont devenus plus rapides.

L'Exposition allait enfin accroître le mouvement de la batellerie. En 1889, les bateaux à voyageurs ont transportés 32 millions de personnes sans qu'aucun accident se soit heureusement produit. Cette année le chiffre des voyageurs a considérablement augmenté en raison de l'encombrement persis-

tant et prévu des voies ferrées : 135 bateaux à voyageurs dont 65 à 400 places circulent toute la journée. En outre aux services ordinaires s'ajoute, dans le jour, un service spécial dit de l'Exposition qui part du pont National et aboutit au pont d'Iéna.

La veille de l'ouverture des portes de l'Exposition on a arrêté des mesures de nature à satisfaire les plus timorés et à éviter toute catastrophe.

On a décidé de suspendre la réglementation de la navigation parisienne en vigueur, d'en établir une plus sévère et de créer une brigade fluviale.

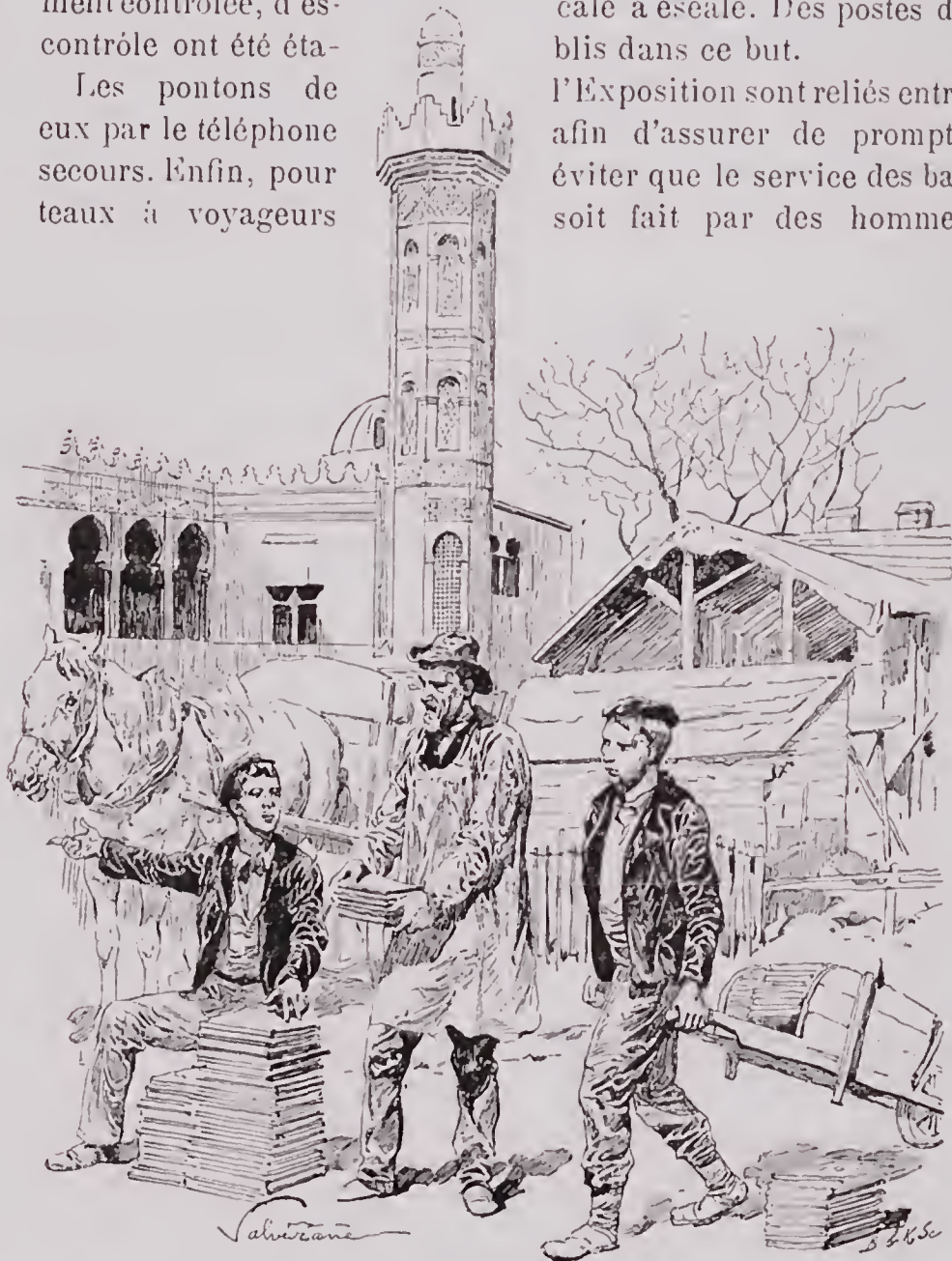
A la suite de conférences qu'a eues, depuis six mois, M. Lépine, préfet de police, avec M. Guillemain, inspecteur général du service de la navigation, et après avoir procédé sur place, à bord des remorqueurs et des convois en virage, ces deux fonctionnaires ont adopté une réglementation spéciale relative à la circulation des bateaux-omnibus, des bateaux de commerce et des trains de bois sur la Seine. L'ordonnance qui la renferme a été affichée tout le long des quais.

Les bateaux à vapeur libres peuvent seuls effectuer des virages entre les ponts de la Concorde et de Passy. Pour tous les autres ils sont interdits. Les transports fluviaux s'arrêtent tous les jours à partir de cinq heures ou de six heures du soir, selon la saison, jusqu'à une heure du matin. Les dimanches et jours de fête ils laissent la place libre aux bateaux à voyageurs à partir de midi. Le lâchage et la descente sur nage des péniches sont interdits entre l'Hôtel de Ville et Passy. Les convois doivent garder entre eux une distance de 300 mètres au lieu de 200.

D'autre part, à partir du 15 mai, les bateaux à voyageurs circulent seuls dans le bassin de l'Exposition de six heures du soir à une heure du matin. Leur vitesse est soigneusement contrôlée, d'es-

contrôle ont été établis dans ce but. L'Exposition sont reliés entre afin d'assurer de prompts secours. Enfin, pour éviter que le service des bateaux à voyageurs

soient reliés entre afin d'assurer de prompts secours. Enfin, pour éviter que le service des bateaux à voyageurs



Les faïences du Pavillon algérien.



fatigués par le service de nuit, les équipages et les pontonniers seront de repos jusqu'à midi. De plus tous les pilotes qui n'étaient pas d'une grande habileté ont été remis marinières ou pontonniers.

Elaborer une réglementation plus sévère de la navigation, c'était très bien, mais encore fallait-il veiller à son application. Or actuellement l'inspection de la navigation qui doit continuer à assurer le service commercial des ports et l'évacuation des marchandises et matériaux est surchargée de besogne. En dehors de leur service normal, les inspecteurs doivent en effet pendant l'Exposition assurer plusieurs permanences de jour et de nuit. Comme on ne pouvait songer à augmenter leur nombre, on a pensé qu'il était facile d'alléger leur tâche dans la mesure du possible en créant ce qu'on appelle une brigade fluviale.

Sans avoir recours au budget de la Ville de Paris on a ainsi pu donner des aides très utiles aux inspecteurs de la navigation et garantir l'exécution de la nouvelle ordonnance, c'est-à-dire éviter, autant que cela est humainement possible, les accidents.

Cette brigade fluviale est composée de 16 agents marinières et de deux sous-brigadiers pris parmi les sergents de ville de la Préfecture de police.

Elle est chargée de signaler les abus du sifflet dont se plaignent les riverains et dont se seraient sûrement plaints les visiteurs. Elle veille à ce que les convois ne dépassent pas la longueur réglementaire, à ce que les bateaux passent bien leurs arches ; elle dénonce et réprime les « trématages ». En terme de navigation, lorsqu'un bateau cherche à en dépasser un autre dans des circonstances périlleuses, il commet le délit de *trématage*. On comprend facilement les conséquences funestes de ces dangereuses manœuvres.

Les agents veillent aux arrêts en temps de brouillard, surveillent les maraudeurs, empêchent les vols sur les ports, assurent la circulation sur les voies carrossables, etc.

Ils doivent également s'occuper de la toilette de la Seine et faire enlever tous les cadavres d'animaux, toutes les immondices qui trop souvent traversent entièrement Paris sous les regards tristes des promeneurs.

Là ne s'arrête pas la mission de la brigade fluviale. Elle surveille le débarquement et l'embarquement des voyageurs. Ce n'est pas une petite besogne. On prévoit en effet un mouvement extraordinaire sur les trois immenses estacades qui ont été aménagées au pont de la Concorde, au pont de l'Alma et au pont d'Iéna. Le service technique de l'Exposition l'évalue à 20,000 personnes à l'heure. Il

faut donc que chaque estacade puisse supporter 7 à 8000 personnes. Mais il convient aussi d'empêcher tout envahissement. C'est encore la brigade fluviale qui a reçu cette lourde tâche.

On peut espérer qu'ainsi renforcée l'inspection de la navigation pourra continuer à assurer la bonne marche du service des bateaux à voyageurs.

Il n'était pas suffisant de prendre ces mesures de précautions. Avec le développement de la batellerie causé par l'Exposition il fallait prévoir le cas où malheureusement un accident se produirait et prendre d'avance toutes mesures propres à en diminuer les conséquences.

C'est dans ce but que M. Lépine a décidé qu'au centre de l'Exposition se tiendrait en permanence un bateau à vapeur, constamment sous pression, ayant un équipage de quart et pourvu de tous les engins de secours.

Une chaloupe à vapeur a été demandée par le ministre de la marine au port de Cherbourg. Elle est arrivée à Paris la veille de l'inauguration officielle, sous le commandement d'un premier maître des équipages de la flotte. A son bord une pompe puissante a été installée, ainsi que des engins de sau-

vetage et des passerelles de débarquement. Outre les hommes de l'équipage deux escouades de pompiers ayant à leur disposition deux autres pompes à vapeur spéciales seront également à bord à la disposition de l'inspecteur principal de la navigation.

Ce bateau de secours qui stationne la plupart du temps près du Vieux Paris contient tout le personnel nécessaire et tous les instruments utiles au renflouement de bateaux qui pourraient se trouver en détresse. Il pourra aussi se

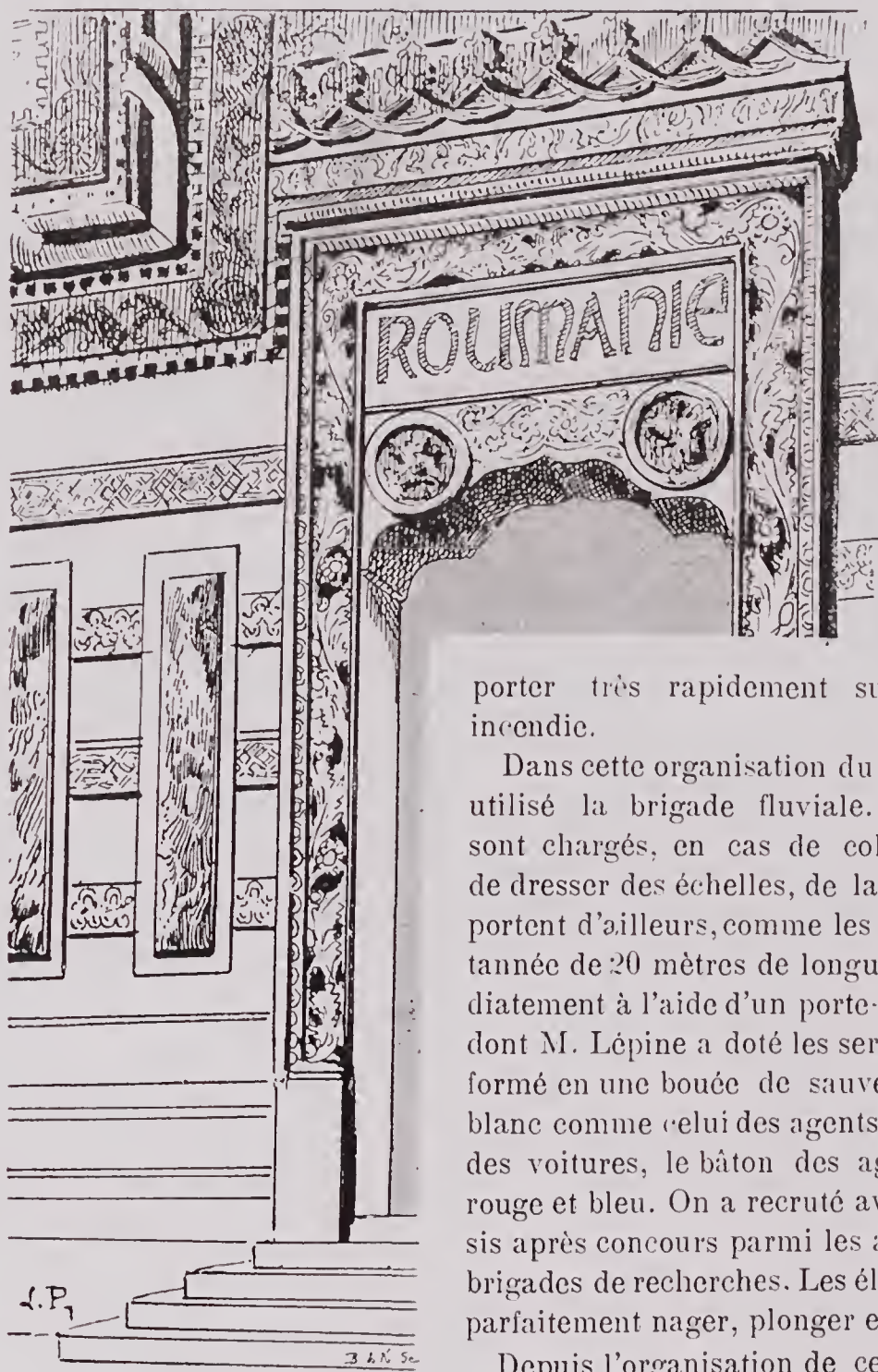
porter très rapidement sur les quais où éclaterait un incendie.

Dans cette organisation du service des secours on a encore utilisé la brigade fluviale. Les agents qui la composent sont chargés, en cas de collisions, d'appeler les pompiers, de dresser des échelles, de lancer des cordes de sauvetage. Ils portent d'ailleurs, comme les guides des montagnes, une corde tannée de 20 mètres de longueur. Cette corde s'adapte immédiatement à l'aide d'un porte-mousqueton au légendaire bâton dont M. Lépine a doté les sergents de ville, qui est ainsi transformé en une bouée de sauvetage très solide. Au lieu d'être blanc comme celui des agents de la brigade chargée du service des voitures, le bâton des agents de la brigade fluviale est rouge et bleu. On a recruté avec soin ces agents, on les a choisis après concours parmi les agents des arrondissements et des brigades de recherches. Les élus ont dû montrer qu'ils savaient parfaitement nager, plonger et conduire un bateau.

Depuis l'organisation de cette brigade, les hommes ont été dressés à porter les premiers secours.



Un agent plongeur.



Au Pavillon de la Roumanie.





Pavillon de la Roumanie. — Façade.

Pour leur faciliter la tâche on les a dotés d'un costume plus commode que celui qu'ils portaient généralement. La lourde tunique noire a été remplacée par une vareuse bleu marine, et le képi dur par une casquette plate et molle.

Ces agents touchent en plus de leur solde ordinaire une indemnité équivalente à celle touchée par leurs collègues détachés à l'Exposition, sans compter, bien entendu, la prime qui leur sera allouée en cas de sauvetage. Ils rendront sûrement de grands services pendant toute la durée de l'Exposition, ils rassureront le public, lui éviteront de fâcheux acci-

dents et seront d'une grande utilité dans le cas où une catastrophe se produirait.

Il est d'ailleurs question de maintenir cette brigade fluviale après la fermeture des portes de l'Exposition. On pense non sans raison qu'elle pourra rendre après comme avant, des services. C'est en effet une institution nécessaire, réclamée depuis longtemps par les marins et tous ceux qui travaillent au développement et à la prospérité du port de Paris.

CHARLES LAVIGNE.



## Le Pavillon de la Roumanie



LA Roumanie, qui n'a participé officiellement à aucune des expositions qui ont eu lieu à Paris depuis 1867, se devait à elle-même en acceptant cette fois-ci l'invitation du Gouvernement français, de montrer les progrès accomplis et les résultats obtenus dans toutes les branches de l'activité humaine. Elle avait le devoir de rappeler l'œuvre accomplie pendant cette période. Disons tout de suite qu'elle n'a pas failli à sa tâche, et que ses efforts

continus ont été couronnés de succès. Ce n'est pas de gaieté de cœur que la Roumanie avait refusé de prendre part aux deux dernières manifestations internationales organisées en France. Mais en 1878 comme en 1889, des événements graves absorbaient toutes ses préoccupations et attiraient son attention sur des sujets d'une plus grande importance. En 1878 elle sortait d'une guerre glorieuse où elle avait conquis son indépendance. Lors de l'organisation de l'Exposition de 1889, un comité national présidé par le prince Georges Bibesco, avait organisé au Champ de Mars une section roumaine comprenant une très belle collection de tapis, de costumes et de broderies et élevé un cabaret roumain qui eut un succès de vogue.

Pour l'Exposition actuelle, un crédit de 2 millions a été voté par le Parlement à la demande du gouvernement de Charles I<sup>er</sup>. A l'appel adressé aux commerçants, aux industriels et aux grands propriétaires, plus de 5.000 exposants ont répondu. Cet empressement de la population créait d'autres devoirs à tous ceux qui avaient assumé la lourde tâche d'organiser la participation de la Roumanie à l'Exposition de 1900.

A la suite des demandes pressantes et habiles de M. Poni, commissaire général, le Gouvernement roumain obtenait de l'administration française, 550 mètres carrés de terrain pour construire le Pavillon royal, 250 mètres carrés pour les sections de l'agriculture et des produits alimentaires, et 100 mètres carrés pour le restaurant et l'exposition dioramique d'une mine de sel.

La chute du ministère et l'arrivée au pouvoir du parti conservateur entraîna la retraite volontaire de M. Poni. Il a été remplacé par M. Démètre OllanESCO, diplomate et poète de grand talent, qui a traduit en vers roumains *Ruy Blas* de Victor Hugo, et auquel furent adjoints, en qualité de délégués, MM. Georges Sterian, élève diplômé de l'École des

Beaux-Arts de Paris et ancien député, et Georges Bengesco aussi chargé d'affaires à Paris, et auteur d'une *Bibliographie des œuvres de Voltaire* en quatre volumes, qui a été couronnée par l'Académie française.

Un meilleur choix ne pouvait être fait. Dès son arrivée à Paris, M. OllanESCO reprit l'œuvre commencée par M. Poni. Il a su la mener à bien.

C'est M. Formigé, architecte de la Ville de Paris, à qui l'on devait le Palais des Beaux-Arts édifié pour l'Exposition de 1889, qui a été chargé de dresser les plans des deux pavillons que la Roumanie a élevés au quai d'Orsay. Afin de reproduire fidèlement les caractères principaux de l'architecture de ce pays, M. Formigé a fait l'an dernier un voyage à travers les Karpathes, et a ainsi pris sur place de précieux documents dont il a su tirer un grand profit.

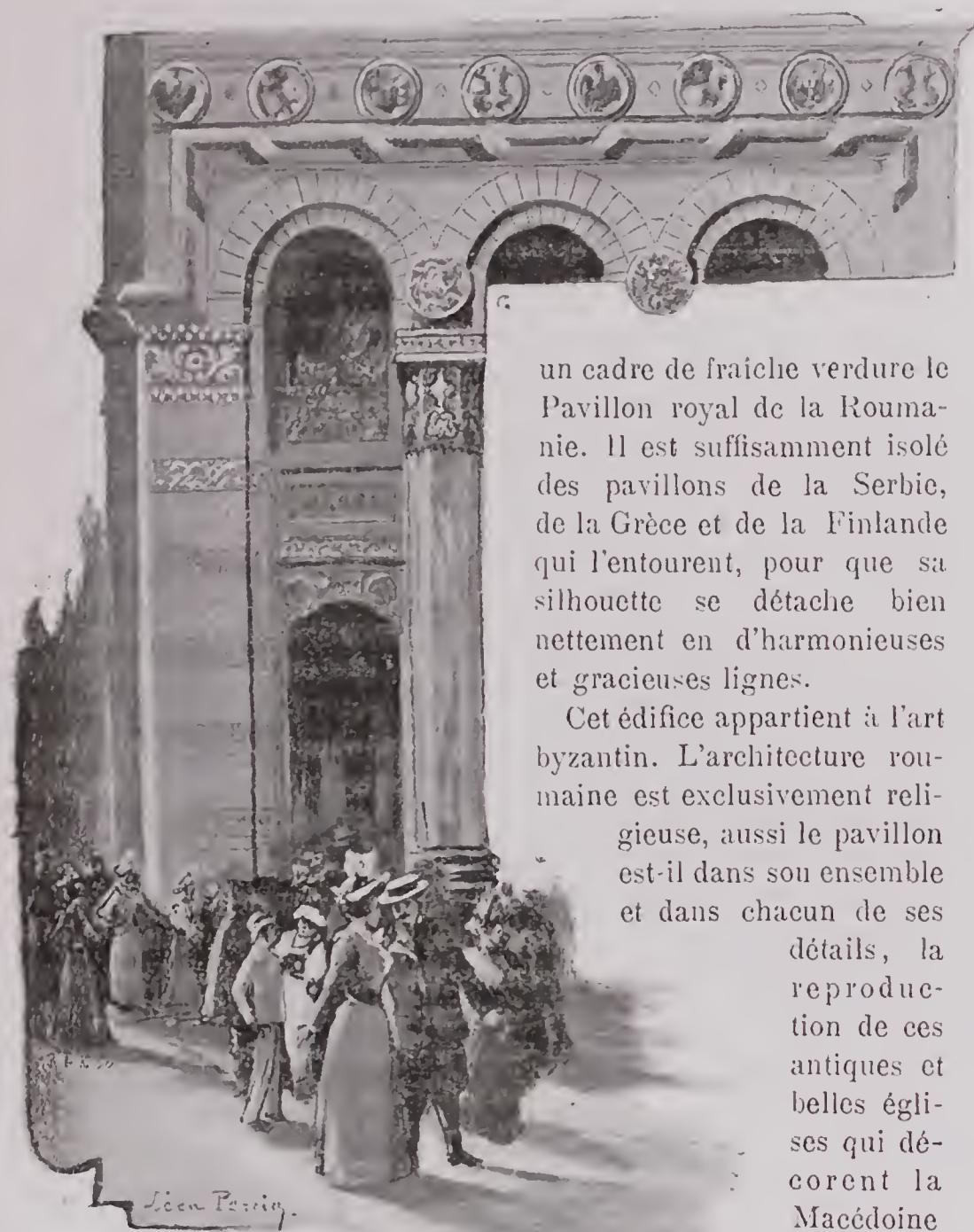
\*\*\*

A l'entrée de la rue des Nations, du côté du pont de l'Alma et sur la seconde ligne des bâtiments étrangers, se dresse dans



Boutiques algériennes.





Devant le Pavillon de la Roumanie.

peuplades chassées par les invasions des Tartares et des Turcs. Mais l'art byzantin n'a pas conservé sa pureté et son originalité en Roumanie, il a subi là comme en Serbie des influences ethniques; il s'est transformé pour constituer une branche nouvelle et nationale qui s'est conservée intacte, parce qu'elle appartenait aux choses religieuses qui sont restées immuables.

Le hall central du Pavillon reproduit le *pronaos* du monastère du Hozeru. Le grand porche de la façade principale avec ses trois ouvertures est également inspiré de l'église de ce monastère, situé sur un contrefort des Karpathes. La pierre est travaillée avec un soin méticuleux. Le cintre des portes, les balustres, les colonnes de la galerie sont en pierre. La porte est couverte de curieuses et délicates sculptures. Le hall est surmonté au milieu d'une vaste coupole de 30 mètres de hauteur, et à chaque extrémité d'un clocheton. Les dômes et les clochetons proviennent de la Curtea d'Argesh qui a été construite en 1511, et restaurée il y a quelques années par un de nos compatriotes, M. Lecomte de Nouy, et qui avec ses quatre tours aux toits d'étain brillant, ciselées comme un joyau d'orfèvrerie, constitue une grande châsse byzantine plus ornée que les pagodes indoues.

Les coupoles sont ornées de rinceaux et de cabochons dorés et décoratifs, et surmontées de l'aigle des armes nationales. Des motifs polychromes, inspirés par l'architecture et la décoration des monuments nationaux, décorent les façades percées de fenêtres latérales imitant celles de l'église de Stavropolios tout

un cadre de fraîche verdure le Pavillon royal de la Roumanie. Il est suffisamment isolé des pavillons de la Serbie, de la Grèce et de la Finlande qui l'entourent, pour que sa silhouette se détache bien nettement en d'harmonieuses et gracieuses lignes.

Cet édifice appartient à l'art byzantin. L'architecture roumaine est exclusivement religieuse, aussi le pavillon est-il dans son ensemble et dans chacun de ses

détails, la reproduction de ces antiques et belles églises qui décorent la Macédoine et la Valachie, et qui ont été bâties par les

en étant un peu plus grandes, et des portes dont la décoration est rehaussée par un écusson de la Roumanie.

La décoration extérieure, d'un bel effet, est complétée par une frise qui forme une ceinture enchâssée de pierres précieuses au monument.

Cette frise en bandeau de façade, figurée par deux rangées de carreaux de céramique encadrant une grecque en méandre, a été copiée sur des motifs de l'église des Trois-Hiérarques à Jassy.

Tous ces motifs empruntés à l'art roumain forment un tout très harmonieux. M. Formigé a su les grouper avec goût.

Pénétrons dans le pavillon par l'entrée principale, qui a été ménagée sur la façade parallèle à la Seine. Les charpentes polychromes et des briques émaillées forment une superbe décoration. Elle est due à l'architecte Sterian.

Au milieu, un vaste hall dont nous avons parlé, d'où se dresse un escalier monumental à double rampe qui conduit aux galeries du premier étage. A chaque extrémité, une galerie latérale prolonge le hall.

Jetons un rapide coup d'œil à travers les objets exposés. A gauche, nous trouvons tous les produits du sous sol, du pétrole provenant de l'exploitation des sources qui, depuis quelques années a pris une extension considérable. Un peu plus loin du lignite, puis des produits en fer et en fonte émaillés, dorés, argentés, des grandes métallurgies. Toujours de ce côté, une très belle collection d'ambres jaunes, rouges, orange, verts, provenant de l'administration du district de Buzen.

A droite, les produits du sol et leurs denrées, à côté d'une superbe carte forestière qui atteste la richesse de ce pays en arbres de toutes espèces, une curieuse collection d'essences tirées du bois, d'écorces textiles, de résines, etc. Ensuite, une amusante installation de pêcheries avec les filets de formes originales et les poissons conservés.

Franchissons l'escalier et suivons la galerie. A gauche, les expositions des divers ministères. Les plans et maquettes des docks de Galatz et de Braïla avec un pont très hardi sur le Danube et le port de Constantza. Dans la section réservée à l'enseignement, les plans des principales écoles. Le ministre de l'Intérieur nous montre le service pénitentiaire. De gros registres indiquent les progrès de l'hygiène, décrivent les instituts de vaccine créés par l'État.

Dans les galeries de droite, des fusils, des revolvers, des produits de la pyrotechnie, en un mot tout ce qui se rapporte au génie militaire et à l'armement, puis une splendide collection de meubles parmi lesquels un superbe mobilier en noyer sculpté, avec un portail monumental exposé par l'École des arts et métiers de Bucarest.

Enfin, une exposition rétrospective composée de costumes anciens, de bijoux de style, d'armes, d'objets d'art et de livres occupe une place importante du Pavillon. Voyons en détail cette exposition d'un grand intérêt. C'est d'abord le Trésor de Pétrossa en or



M. OllanESCO, commissaire général de Roumanie.



massif enrichi de pierreries qui selon de savants archéologues a appartenu à Alarie, roi des Visigoths. Il constitue un des plus beaux spécimens de l'orfèvrerie ancienne. Puis une collection d'étoffes et de broderies religieuses appartenant au musée de Bucarest et provenant des couvents de la Roumanie. Il y a là des chasubles, des étoles, des épitaphions du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Ensuite, des psautiers, des évangiles, des livres de liturgie en langues slave et roumaine datant du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Puis un magnifique évangile manuscrit avec enluminures offert par la reine à la cathédrale d'Argesh.

Ces objets d'orfèvrerie religieuse peuvent rivaliser avec les trésors cependant bien beaux que renferme la cathédrale de Rouen.

Cette exposition rétrospective dont tous les éléments proviennent du musée de Bucarest, comprend aussi un certain nombre de vases sacrés en or et en argent, et une collection de médailles du plus haut intérêt, trouvées dans les fouilles faites depuis ces dernières années.

Nous avons noté au hasard de notre promenade à travers les galeries du pavillon, les objets qui avaient attiré plus particulièrement notre attention, notre visite un peu rapide ne nous a pas permis d'examiner tous les trésors contenus dans cet imposant édifice, mais l'on a déjà pu s'apercevoir de l'importance et de l'intérêt de cette exposition.

Là ne s'arrêtent cependant pas les efforts de la Roumanie. Elle a construit en effet sur le quai d'Orsay, à côté du Pavillon de la Presse, un autre Pavillon, et elle a pris une place importante dans les Palais du Champ de Mars et au Grand Palais des Champs-Élysées. Ces différentes expositions méritent d'être visitées. Elles seront l'objet d'un prochain article.

CHARLES LAVIGNE.



## Les Arts Industriels à l'Exposition

*L'Enseignement artistique.*

**L**E grand mouvement qui entraîne les divers corps de métiers relatifs aux Beaux-Arts, a pris sinon naissance, au moins une force vive et ardente, dans les écoles des arts décoratifs. A l'origine, il y eut quelque peu de défiance de la part des élèves et des professeurs, pour ces formes nouvelles et cet esprit moderne. Et puis, on se familiarisa; quelque école fit un essai sérieux. Des œuvres d'une beauté réelle parurent. Et l'on vit se généraliser la tendance, naître d'autres écoles d'art décoratif et s'amplifier de jour en jour le bataillon des chercheurs de formes inédites.

De toute cette agitation pour un mieux rêvé, va sortir, est sortie, une forme d'art plus voisine de nous, un idéal plus proche de nos goûts modernes. Est-ce à dire que la classe 4 où figurent les envois nombreux de toutes ces écoles représente à l'Exposition le plus haut résultat de cette entreprise nationale pour un art renoué? Non. Ce sont là des envois consciencieux où, sans nul doute, le talent ne fait pas défaut, où les principes de composition apparaissent sagement, docilement, intelligemment interprétés par de bons disciples; mais, enfin, où ne

surgit pas la merveille. D'ailleurs on aurait le plus grand tort de l'y chercher. Des jeunes gens de vingt ans étudient, achèvent des travaux, les croient bons, les exposent. Les petits Mozart deviennent des oiseaux rares et nous pouvons, en songeant à ceci, faire grâce aux artistes chercheurs qui signent à la classe de l'Enseignement artistique, s'ils ne nous ont pas apporté, dans leurs mains trop juvéniles encore, le chef-d'œuvre qui les eût fait proclamer maîtres.



C'est ainsi que Sèvres se distingue par de très consciencieux travaux. Il faut voir ces tracés presque mathématiques, tracés d'aiguillères, de vases, de plats, de mille vaisselles où la grâce du dessin s'associe au charme de la couleur. Sèvres, traditionnellement, entretient sa méthode et forme ses élèves à l'école du Passé. Mais n'allez pas croire qu'on s'obstine au regard rétrospectif de la femme de sel qu'on trouve aux Ecritures. Sèvres songe au présent. Pour s'en convaincre, ce n'est pas ici qu'il faut venir. C'est à l'Exposition particulière de Sèvres qui est une des plus expressives de la grande foire.

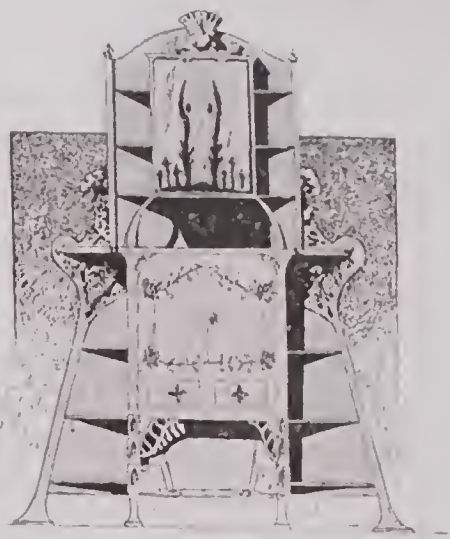


Mais voici, très instructifs et exposés avec le soin visible de bien faire comprendre les diverses étapes du métier de dessinateur pour broderies, quelques envois de l'école des Arts décoratifs de Nice. On distingue ici la marche et le progrès d'une jeune main inexperte au dessin, appliquée d'abord à tracer des ronds parfaits, à les accoler par deux et trois, à y insérer des lignes brisées, à marier deux combinaisons de groupements; ensuite à étudier la cambrure d'une tige, à revêtir celle-ci de feuilles, à détailler la feuille, à la styliser, toujours en se souvenant des exigences matérielles de la broderie qui ne se prêterait pas sans difficulté à certaines fantaisies de construction. Ainsi et insensiblement arrive-t-on à des tracés définitifs, à des effloraisons jolies, variées, pittoresques, à des broderies originales composées par l'élève, prêtes pour l'exécution.

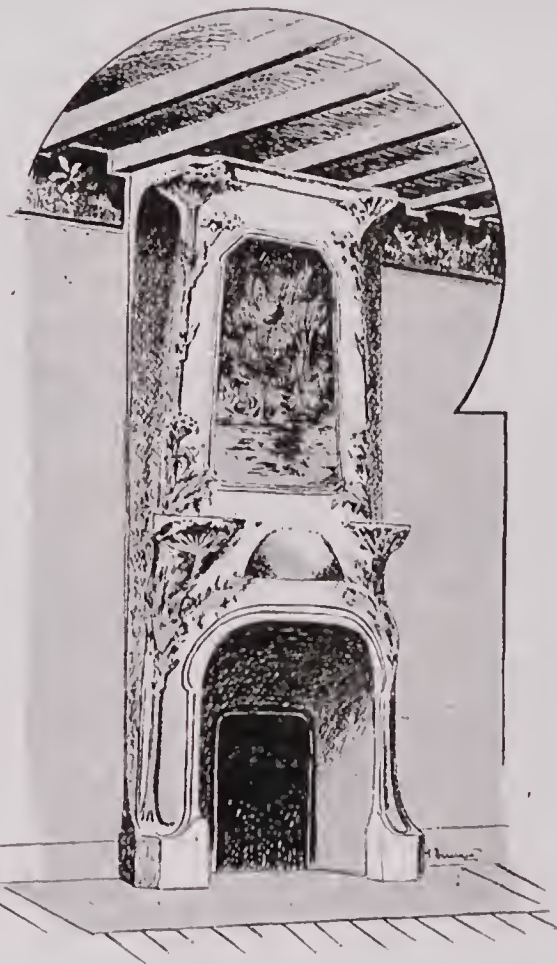
Saint-Quentin, Lyon, Reims exposent de même et avec un succès et un intérêt égal des travaux analogues.



Et c'est un peu plus loin l'école nationale des Arts décoratifs d'Aubusson. Il va de soi que, pour répondre à l'industrie locale, l'enseigne-



Buffet moderne.



Une cheminée.





ment de cette école, sans s'y spécialiser pourtant, se porte de préférence vers la composition pour les tapisseries et des-  
sins de tenture. Ici donc, de sérieux ré-  
sultats sont acquis. On voit des stylisa-  
tions de feuillages et de fruits qui sont  
évidemment de la tapisserie. Qu'Aubus-  
son le veuille et elle régénérera sa gloire.  
Qu'elle ne renonce pas à ce qui fut au-  
trefois le sceptre de sa puissance, mais  
aussi qu'elle songe — ainsi que le de-  
vraient toutes les industries d'art — à la  
vie moderne et qu'elle obéisse à cet ins-  
tinct qui  
artistes de  
raison à proposer aux fabricants  
affranchis des vieilles traditions  
morts. Qu'en un mot, le tapis-  
s'exerce pas strictement au trom-  
ne mette pas toute son ingéniosité,  
recommencer sur la trame un  
Véronèse. La tapisserie n'est  
ture et c'est faire à l'artisan du  
triste compliment que de crier  
œuvre combien cela ressemble à  
peinte. Les mosaïstes connaissent,  
aussi, ce démon qui les pousse à  
ser des supercheries pour donner à leurs assemblages  
de cailloux ingénieux la physionomie d'une toile où  
le pinceau se promena.

C'est à ceci qu'il fallait faire allusion devant les  
envois de l'École des Arts décoratifs d'Aubusson, ne  
serait-ce que pour provoquer l'occasion de féliciter  
cette école manifestement décidée à rompre avec une  
tradition de copie et à innover, à rénover plutôt, dans  
le beau métier du tapissier, le goût du vraisemblable  
et du vrai.

De ci, de-là, de précieux envois de stéréotomie, de coupe de  
charpente qui n'intéresseront pas uniquement les profession-  
nels. Rien n'est plus agréable à suivre que la membrure d'un  
clocher, née aux pentes du toit, amincie vers le faite et greffée  
en route sur les diverses parties charpentées qui complètent  
la ligne, pinacle, petits clochetons, lucarnes, etc. La rue des  
Nations fut au moment qu'on dressait son squelette sur le  
bord du fleuve, un pittoresque amusement des yeux. Quelque  
grincheux a dit qu'elle était plus intéressante, ainsi dénudée  
de ses plâtres, et montrait ainsi, si j'ose dire, ses os de bois.  
C'était en effet séduisant et éducatif, cette ville en charpentes  
apparentes combinant audacieusement ses toitures et ses  
combles, ses tours et ses dômes, pour la grande confusion de ceux  
qui disaient le règne du bois définitivement aboli. Eh bien, aux  
expositions de charpentes de la classe 4, on peut revoir des  
*chefs-d'œuvre* — c'est le vieux qualificatif qu'emploient les  
charpentiers — d'un haut intérêt pour les connaisseurs et d'un  
harmonieux mariage de lignes qui retiendra certainement  
l'attention des passants moins experts.

Mais cessons de nous réjouir. Ne rencontrons-nous pas les  
envois des écoles des Beaux-Arts? C'est l'art officiel dans  
toute sa splendeur. Voici Toulouse, voici Paris. Quel change-  
ment! Et quelle infériorité. Les broderies de Nice, les char-  
pentes, les dessins pour tapisseries, me parlaient naguère

encore un expressif langage : les uns et les autres contribuaient  
à la vie de mon temps. Ici les peintures académiques d'après  
le modèle vivant, les colonnades d'après Vignole, les envois  
de Rome, les tableaux pour Grand Prix, les projets d'archi-  
tectes, bijoux de concours solennels, ne m'évoquent que  
l'étroitesse théorique, dogmatique des écoles conservatrices et  
réactionnaires de l'art.

Passons.

Nîmes, Saint-Étienne, Bordeaux attestent plus nettement  
leur préoccupation d'œuvres pour un art vivant et réformé.  
Les deux premières villes particulièrement se signalent par  
un très louable entraînement pour la recherche de formes  
nouvelles correspondant, dans le meuble, à des exigences  
modernes. Le vitrail est de même fort convenablement  
représenté.

Lille et Amiens exposent parmi d'autres travaux, des  
relevés d'architectures locales. Le pourrions-nous faire ici,  
que nous étudierions ce problème passionnant qui revient pour  
chaque école régionale d'art décoratif, à étudier plus étroite-  
ment que toute autre chose, la participation des mœurs et des  
arts locaux dans la création de l'œuvre d'art moderne. Mais  
la tâche est trop copieuse pour être abordée ici. Contentons-  
nous donc de l'indiquer et félicitons Lille et Amiens d'avoir  
songé précisément à exposer au voisinage des œuvres  
contemporaines de nous, les manifestations les plus  
éducatrices de l'art ancien.

L'École des Arts décoratifs de Paris a un important  
panneau dans la classe de l'enseignement artistique.  
Il convenait en effet de lui accorder un emplacement  
qui fût en honnête proportion avec son effort très cou-  
rageux et son influence très notoire. Une science  
forte, une méthode précise et bien déterminée, une  
conviction basée sur une expérience émanant de ces  
envois nombreux et si variés, où l'art décoratif moderne  
trionphe absolument par la facilité élégante et  
robuste du dessin, la richesse des coloris et l'intelligence des  
interpréta-

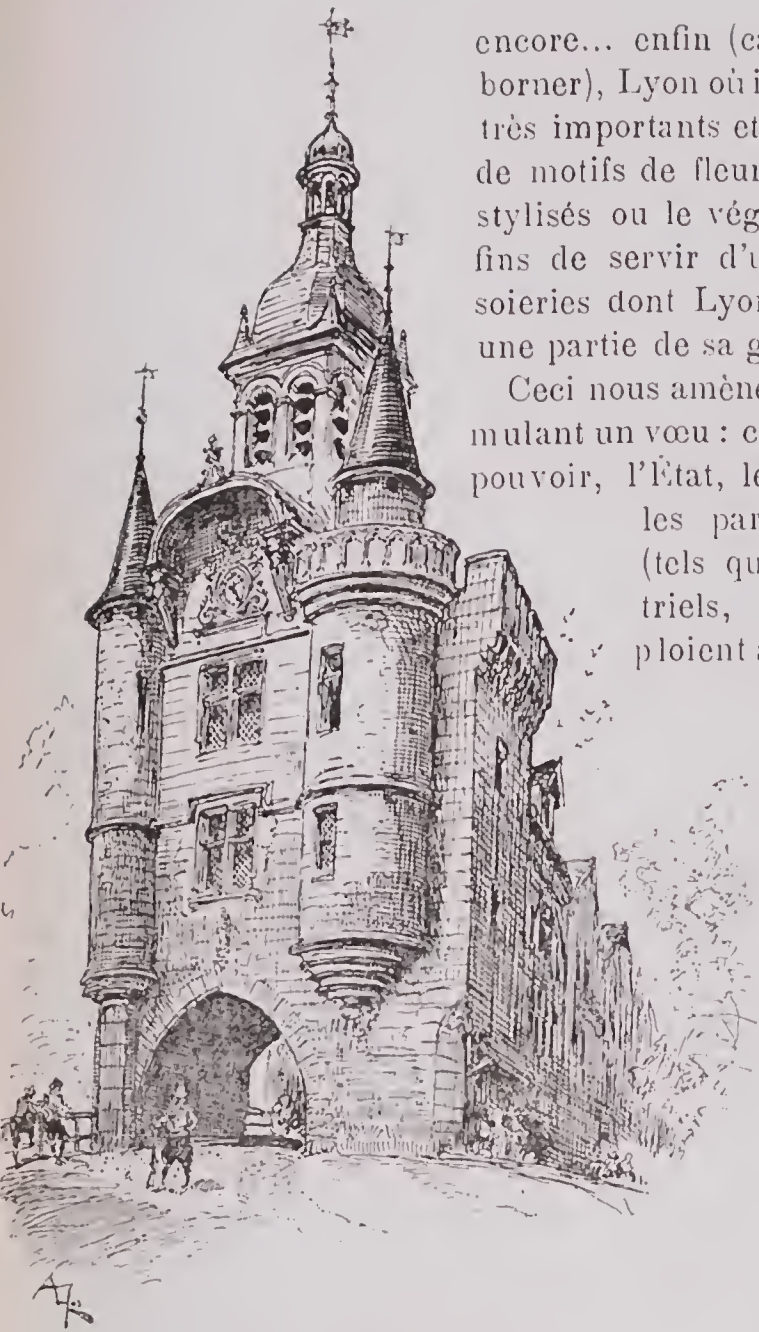
Nancy,  
tin encore,  
la classe 4,  
nombre d'é-  
breuses en  
passionnées  
ne sont  
canalisées  
l'art pour  
*utilement*,

thèse soit plus ou  
moins formulée, plus  
ou moins pieuse, on  
peut dire que cette  
idée générale est de  
près ou de loin direc-  
trice de ces efforts  
multiples et inspira-  
trice de ces jeunes  
cerveaux.

Nice, Reims,  
Troyes, Dijon, Mont-  
pellier, Marseille,  
d'autres et d'autres







La Porte Saint-Michel.

encore... enfin (car il faut savoir se borner), Lyon où il faut distinguer les très importants et intéressants envois de motifs de fleurs et d'agencements stylisés ou le végétal collabore : aux fins de servir d'utiles modèles aux soieries dont Lyon tira sa fortune et une partie de sa gloire.

Ceci nous amène à conclure en formulant un vœu : c'est que de tout leur pouvoir, l'État, les municipalités et les particuliers intéressés (tels que fabricants, industriels, amateurs), s'emploient à la prospérité des

écoles des arts décoratifs en France. Les étrangers ont de longtemps discerné les avantages gigantesques qui peuvent résulter pour les industries d'art nationales de la création abondante de centres artistiques où, exclusivement,

on s'occupe de transfor-

mer les modèles, de créer du nouveau. Imitons davantage encore que nous le faisons cet exemple fécond déjà en enseignements et en témoignages probants. Nous avons à lutter contre deux routines : la routine publique qui, trop longtemps, en tout, se contenta du déjà vu ; la routine officielle qui dérive vers les écoles des intelligences éblouies par les diplômes et les inutiles et stériles bienfaits que dispense l'Institut.

Cessons de différencier l'artisan de l'artiste et que les années qui vont suivre assistent à un développement plus considérable encore de ces Arts Décoratifs dont la classe de l'enseignement artistique à l'Exposition Universelle de 1900 est un très éloquent et très persuasif résumé.

PASCAL FORTHUNY.



## Vieux Paris

Sur la rive droite de la Seine, presque en face de l'austère Palais des armées de terre et de mer, toute une ville s'élève, qui empiète sur le fleuve, et dessine sur l'horizon des silhouettes de pignons, de clochetons,



Enseignes au Vieux Paris



de tourelles, le tout percé de fenêtres pittoresquement agencées. C'est le Vieux Paris, un Vieux Paris grouillant né du rêve d'un grand artiste, M. Robida.

Ce rêve s'est appuyé de documents nombreux, et nous avons ainsi une reconstitution dont l'archaïsme peut être contrôlé.

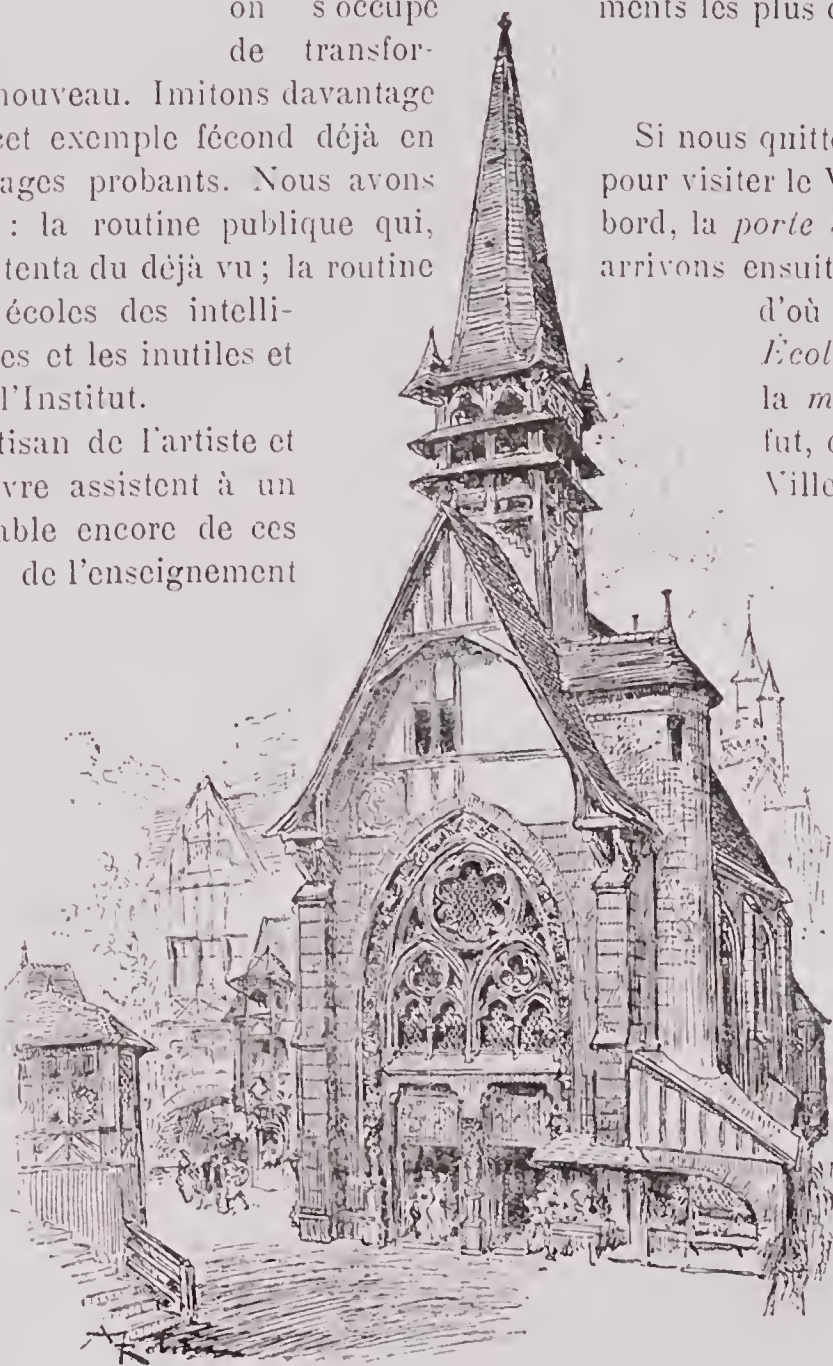
L'artiste et le savant se sont heureusement complétés, et nous devons à cette association un des coins de l'Exposition les plus amusants à voir.

Le Vieux Paris s'étend sur une longueur de 250 mètres, et occupe une surface de 6.000 mètres carrés. C'est la superficie d'un petit village. M. Robida et ses collaborateurs MM. Heurichard et Benouville ont accumulé dans cet espace les monuments les plus curieux du Paris de jadis.



Si nous quittons le Cours-la-Reine ou le pont de l'Alma, pour visiter le Vieux Paris, il nous faut franchir, tout d'abord, la *porte St-Michel* : c'est l'entrée principale. Nous arrivons ensuite sur une place, celle du *Pré-aux-Cleres*, d'où partent deux rues : la *rue des Vieilles-Écoles* et la *rue des Remparts*. En face, s'élève la *maison aux Piliers*, maison célèbre, s'il en fut, car c'est elle qui servit de premier Hôtel de Ville aux Parisiens, et c'est devant elle qu'Étienne Marcel prononça ses fameuses harangues. Elle vit dans la suite bien des révoltes et pas mal d'émeutes. Sur la même place, avec la maison aux Piliers, se dresse une tour blanche, semblable à celle que portait, à chacun de ses angles, le vieux Louvre des rois.

Avec la façade de la Chambre des Comptes, commence la partie centrale du Vieux Paris. Cette partie est faite d'une série de bâtiments divers, d'hôtels, de manoirs, de simples maisons, dont l'ensemble forme « *la grand' cour de Paris* ». Cette grand'cour représente, tout à la fois, les cours les plus connues de la capitale, au moyen âge, cours aujourd'hui ruinées et méconnaissables, telles que celles du Cheval blanc, des Miracles, du Commerce, etc. La grand'cour de Paris, en un mot, est l'assemblage des souvenirs historiques et des légendes à demi perdus,



Eglise Saint-Julien des Ménétriers.



mais dont fut alimentée, dans les siècles passés, la vie parisienne. Ainsi dans un pêle-mêle voulu, d'une forte originalité, s'appuient les uns sur les autres : un coin de l'hôtel des Ursins, datant de Charles VI ; un coin de l'hôtel des Montbazon, où logea et où mourut l'amiral de Coligny ; une façade de l'époque de Catherine de Médicis, et le puits appartenant à la maison où vivait le médecin de Louis XI, le fameux Coystier. Au milieu de tout cela, des enseignes et des inscriptions, des verdures et un orme. La grand'cour de Paris présente encore une tourelle nommée le *Château-Gaillard*, qui servit sous Louis XII de salle de spectacle pour marionnettes. Vis-à-vis, la grande voûte du *Châtelet*, regardant l'entrée ouest de la grand'cour de Paris, surgit, flanquée de ses deux tourelles et couronnée de son campanile,



Les Vieilles Halles.

l'époque de Louis XIV. Cette cour est celle de la *Sainte-Chapelle*. Gravissons les degrés et nous sommes dans la *grande Salle* où jadis tant d'événements se sont passés : on l'a présentée, dans le Vieux Paris, sous la forme gothique qu'elle avait au *xvi<sup>e</sup>* siècle.

(A suivre.)

JEAN VERMONT.



L'entrée du Pont au Change.

telle qu'elle fut restaurée au *xvii<sup>e</sup>* siècle. La grande voûte du *Châtelet* communique avec le Pont au Change.

A ce moment, commençons la troisième et dernière partie du Vieux Paris. Le *Pont au Change* est la reproduction de celui qui existait au *xvi<sup>e</sup>* siècle et qui fut détruit vers 1621 : quelques maisons et un moulin de la même époque lui ont été adjoints. Passons à la base des tourelles du *Châtelet*, prenons la rue qui s'offre immédiatement à nous, et nous voilà en pleine élégance pimpante du siècle dernier : c'est la *rue de la foire Saint-Laurent*, tout imprégnée de la grâce mièvre et pomponnée des boutiquières de la Régence. Elle nous conduit au *Palais*, qui profile au-dessus du Pont au Change le *logis de Saint-Louis* et la *Tour de Nesle*. A travers le *Palais*, nous pénétrons dans une cour où un immense escalier offre la largeur de ses degrés à la foule des marchands, des brocanteurs et des plaideurs, comme à



La rue des Vieilles-Ecoles.









1798 - Exposition au Champ de Mars



1802 Exposition dans la Cour du Louvre



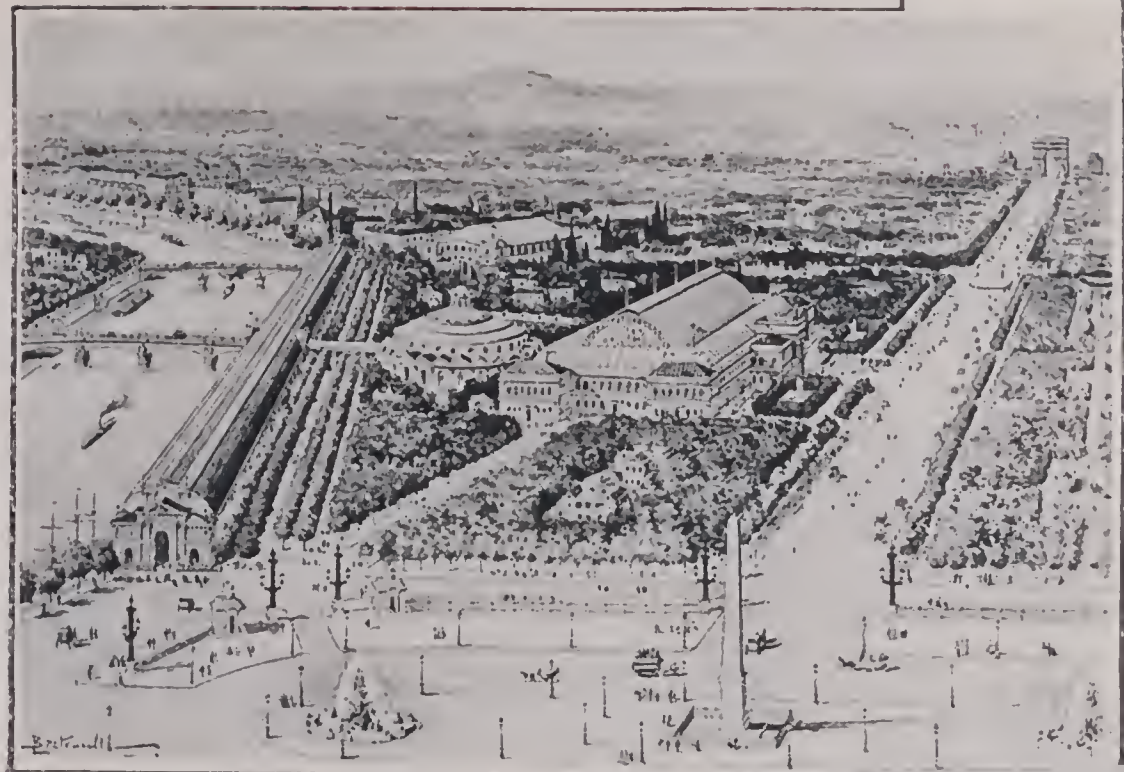
1834 Exposition sur la Place de la Concorde



1806 Exposition sur l'Esplanade des Invalides



1844 Exposition aux Champs Elysees



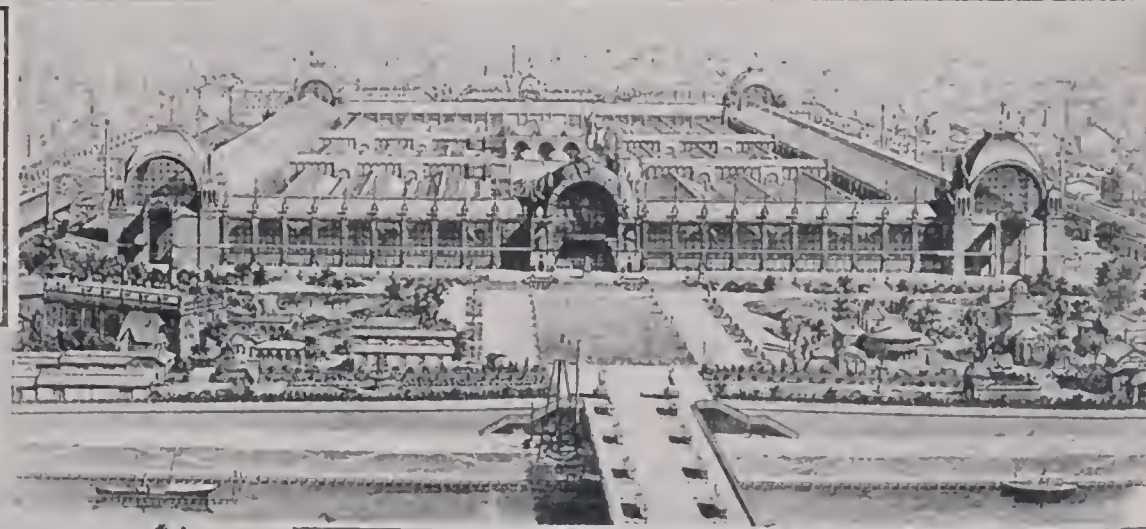
Exposition Universelle de 1855



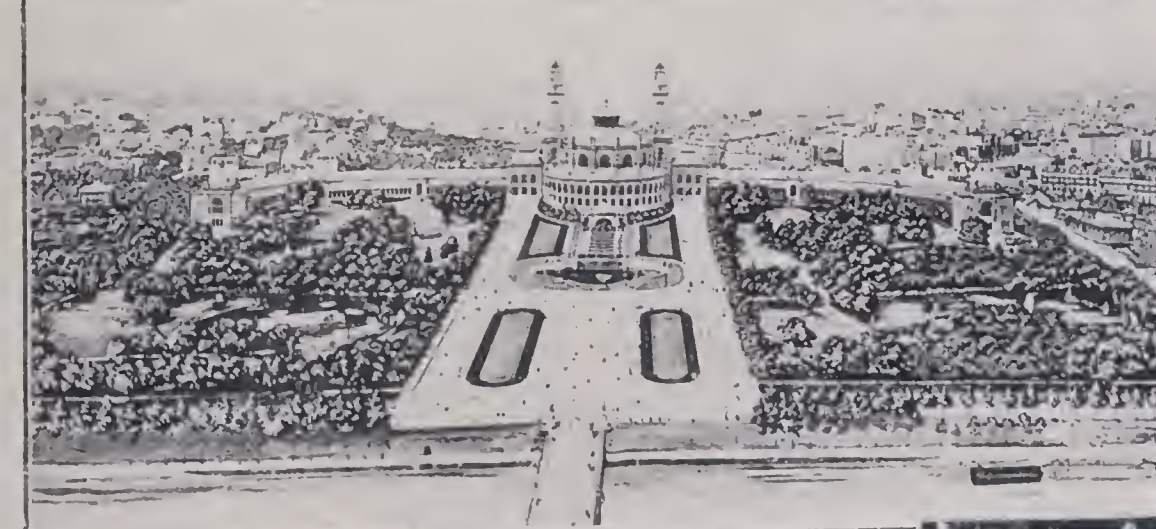
Le Champ de Mars en 1889



Exposition Universelle de 1867



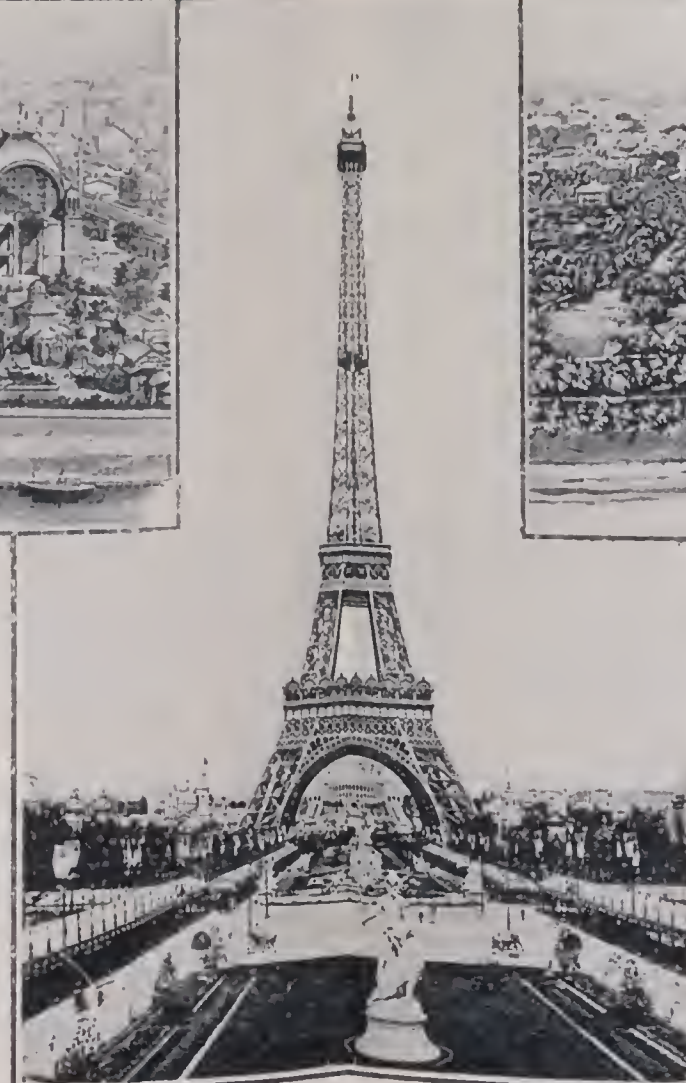
1878 Le Champ de Mars



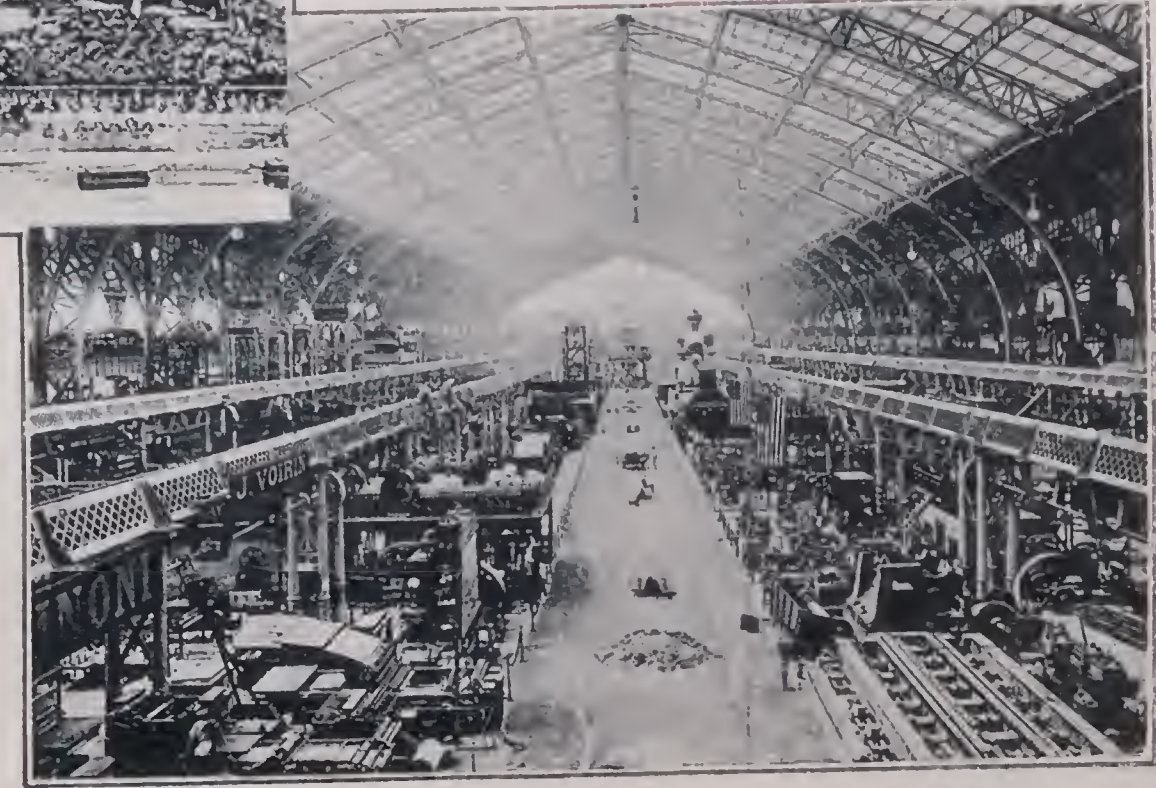
1878 - Le Trocadéro



1889 - L'Esplanade des Invalides



1889 - La Tour Eiffel



1889 - La Galerie des Machines







## Le Pavillon des Forêts

droite du Pont d'Iéna se remarque une porte d'entrée monumentale, d'un saisissant effet décoratif. C'est celle du Pavillon des Forêts. Terminant une lointaine perspective il était important qu'elle permit au regard de s'arrêter sur un tout complet et harmonieux. Aussi fût-elle l'objet de soins particuliers.

Cette porte d'entrée se compose d'une grande voussure en forme de coquillage. A droite et à gauche deux pylô-

nes s'élèvent, couronnés par des têtes d'animaux. Ces pylônes sont réunis par un fronton triangulaire qui contient un motif de sculpture, de quatorze mètres de long sur trois mètres de haut. Ce motif, qui représente une chasse au sanglier, est d'un remarquable mouvement et en certaines parties d'une rare perfection : il est dû au ciseau du statuaire Baffier. Des deux côtés de la porte sont d'importants groupes d'animaux, des sculpteurs Dagonet et Auban. Puis, surmontant le fronton, en une belle envolée, se dresse un groupe de quatre mètres de hauteur représentant deux cerfs à l'hallali. Ils sont du célèbre animalier Gardet et se détachent du monument avec une

élégance de formes et une vérité de poses remarquables.

Enfin, pour réchauffer cette grande porte d'entrée enveloppée de sculpture, on eut l'heureuse idée d'une niche romane, colorée de mosaïque.

C'est très joli de ton et d'une belle composition. M. Aubertin, qui fut chargé de cette partie décorative, y apporta les qualités puisées à l'école de ses deux maîtres Puvis de Chavannes et Benjamin-Constant : à l'une il emprunta la douce perfection des lignes, à l'autre la richesse du coloris.

On ne pouvait avec de tels collaborateurs qu'obtenir la perfection dans le détail et l'harmonie dans l'ensemble, d'autant plus que l'architecte, M. Tronchet, apporta au dessin des plans et à la surveillance de l'exécution un soin tout particulier. Disons de suite quelques mots de ce jeune architecte que nous retrouverons au Palais de la Navigation et qui s'est fait, de plus, remarquer à l'Exposition par de nombreux travaux (plate-forme en ciment armé, clôture, portes et guichets, et ce restaurant de la Belle-Meunière, si original et si coquet).

M. Guillaume Tronchet naquit à Villeneuve-sur Lot le 22 octobre 1867. Reçu à l'école des Beaux-Arts en 1886, il eut successivement médailles au Salon, bourse de voyage et deuxième grand prix de Rome. Dans ses voyages en Espagne, Italie, Dalmatie, Monténégro, il fit de nombreuses et délicates aquarelles dont plusieurs furent achetées par l'Etat. Puis, après avoir pris part avec succès à de nombreux concours, il fut



Le Palais des Forêts, Chasses et Pêches.



primé au grand concours d'ensemble de l'Exposition et attaché depuis cette époque à la Direction des Services d'Architecture.

\* \* \*

Entrons maintenant par la porte monumentale dans le Palais même des Forêts. On est en même temps charmé et étonné par le rôle qu'on a fait jouer au bois dans toute la construction. C'est bien une forêt de charpente qui se dresse, mais aussi intelligemment composée qu'audacieusement conçue. Depuis les poutres les plus solides jusqu'aux plus fines pièces d'ornementation, tout est construit en bois employé ordinairement. Et tout se tient, chaque pièce a son but, son intérêt. Nulle part on ne trouve trace de trucs destinés à tromper l'œil. Dans cet immense ouvrage où se mêle et se croise tant



L'exposition des bois de sciage.

de sapin de Norvège, le fer n'a joué aucun rôle, si ce n'est celui indispensable des boulons d'assemblage.

Ce n'est pas du reste qu'élégance et habileté : cela atteint quelquefois le tour de force. C'est ainsi que l'on peut admirer un grand arc de vingt-quatre mètres de portée soutenant à lui seul quatre fermes qui apparaissent comme suspendues. C'est merveilleux d'équilibre et de précision. A signaler également vers la toiture les deux grandes étoiles, assemblage de fermes qui reposent sur un « poinçon » unique en chêne. Dans tout ceci, le charpentier, Thorel de Louviers, mérite d'être cité à côté de l'architecte. C'était là un chef-d'œuvre de charpente d'une rare difficulté d'exécution.

On peut du reste se figurer l'énorme quantité de bois employé lorsqu'on saura que le Palais des Forêts ne compte pas

moins de cent quatre-vingt-dix mètres le long de la Seine. Il se compose d'une partie sur la berge et d'une autre partie sur la plate-forme du chemin de fer des Moulineaux : c'est ce côté qui fut recouvert de ciment armé. Ces deux parties comprennent deux immenses halls auxquels s'en ajoute un troisième longeant la Seine, entouré de galeries et terminé à son extrémité par un pavillon.

On ne s'est pas contenté de faire dans tous ces halls des merveilles de charpente. On a de plus cherché à leur donner un certain caractère. C'est ainsi qu'un soubassement entouré de stalactites et de poissons symbolise la pêche. Plus haut un couronnement de pilastres séparant les baies, est orné de têtes de cerfs. Ces dernières se détachent très joliment, protégées par de légers auvents qui les enveloppent et adoucissent la brutalité des angles. Quant aux remplissages des arcades, ils sont formés par des baleons en bois rustique d'un effet amusant.

Enfin, l'escalier qui réunit le grand hall à celui de la berge est, comme le reste, complètement en bois apparent. Il est de plus orné d'une peinture décorative d'un très joli effet.

\* \* \*

Pour donner une idée un peu plus complète de ce Pavillon des Forêts, il est indispensable de dire quelques mots des expositions qu'il renferme, car elles font presque partie du bâtiment et sont groupées avec autant d'ordre logique que de goût.

Au rez-de-chaussée, dans le hall de la berge se trouvent les engins, instruments et produits de la pêche. C'est là qu'on voit par quelles suites d'opérations on obtient perles, corail, nacre, éponges, etc. On

eut de plus l'idée très heureuse de représenter quelques-unes de ces pêches en des scènes curieusement groupées et qui, de place en place, jettent des notes amusantes et colorées.

Dans le hall situé sur le chemin de fer des Moulineaux sont rangées les exploitations et industries forestières : bois ouvrés, bois de fente, bois de teinture ; lièges, écorces textiles, matières tannantes, odorantes ou résineuses ; sabots, bouchons... etc. Il est impossible de rêver exhibition plus instructive. En quelques instants on embrasse toutes les formes si diverses et si compliquées de l'industrie forestière. Que d'excursions à travers bois et forêts il faudrait pour observer et comprendre ce qu'enseigne une simple promenade à travers cette galerie aussi complète que bien aménagée.

Le troisième hall longeant la Seine n'est pas moins intéres-



sant. Il est réservé aux expositions du même genre des nations étrangères parmi lesquelles on peut citer la Russie, la Hongrie, l'Autriche, l'Angleterre, la Roumanie, la Belgique et le Danemark. Et il est vraiment curieux de comparer les bois dont la richesse est si variée selon les climats. Il y a entre autres des spécimens de bois extraits de forêts russes qui sont de toute beauté.

\* \* \*

Au premier étage, les expositions tout en restant aussi instructives, deviennent encore plus amusantes par leur originalité et leur imprévu. Ce sont les produits de la chasse, peaux, plumes, cornes, ivoire, muse, etc. Que de révélations dans cet étalage de ce que la chasse produit de plus utile et de plus séduisant !

Puis on s'initie à tout un monde plus petit et moins connu, produit des cueillettes, champignons, truffes, racines, herboristerie, caoutchouc, gommes, etc., etc... Combien de choses usuelles que l'on était habitué à regarder d'un œil indifférent, prennent dans ce cadre du relief et de l'intérêt.

Il y a même un diorama des forêts qui nous initie à tous les secrets du reboisement.

Enfin c'est une collection d'armes de chasse de toute beauté, d'autant plus curieuse qu'elle est de tous les âges et de toutes les nations. Il y a là pour les chasseurs de bons moments à passer en examinant tous ces engins meurtriers arrivés à une perfection si pratique et si terrible. Quelques pièces sont même d'une rare valeur, ainsi la collection d'armes de chasse qui furent autrefois données par Napoléon au Tsar et que la Russie expose en France pour la première fois.

\* \* \*

Ceux qui se souviennent de ce qu'était à la dernière Exposition le Pavillon des Forêts, constateront les progrès accomplis. En 1889 c'était un grand chalet, sans doute coquet et de construction originale, mais qui n'avait pas l'importance du Pavillon actuel.

Aujourd'hui on a non seulement augmenté considérablement les dimensions de l'édifice, mais encore on l'a compris de façon audacieuse et nouvelle.

On a d'abord enveloppé la charpente de décorations d'archi-

itecture et de sculpture ; en un mot on a construit un véritable palais. Puis au lieu de se servir du bois seulement pour orner ou obtenir d'amusants effets on a poursuivi un double but.

Sans doute on a retrouvé ces coquets balcons et ces motifs en bois rustique qui font le charme des pavillons de ce genre, mais on a aussi donné au bois toute son importance.

En un mot on a demandé à la charpente tous les effets qu'elle pouvait produire, les plus gracieux comme les plus puissants. Et c'est ainsi qu'on a obtenu des arcs d'une portée et d'une force inconnues jusque là !

C'est un plaisir de signaler ces tentatives nouvelles et hardies qui ajoutent encore à nos ressources architecturales. Déjà nous avons eu l'occasion de montrer combien l'union des fresques et du grès cérame à l'architecture pouvait préparer d'harmonieux effets.

C'est l'audace du fer qui donne naissance à ces puissants dômes et à ces immenses galeries qui étonnent et qu'on admire.

Aujourd'hui, à propos de ce Pavillon des Forêts, le seul de ce genre et de cette élégante hardiesse, il faut souligner ce rôle prépondérant joué par le bois, cette solide envolée de la charpente qui nous révèle un procédé de construction dont on croyait connaître tous les secrets et dont on ne devinait pas les curieuses et inoubliables ressources.

Henri PELLIER.

\* \* \*



Palais des Forêts : Entrée latérale.

## Inaugurations

Le président de la République, accompagné de ministres a commencé à la fin du mois de mai, ses visites d'inauguration aux diverses sections de l'Exposition. Il a pu constater que les reproches adressés au début, à l'Administration et aux exposants, de n'être pas prêts dans leurs installations, n'étaient plus justifiés. L'Exposition se présente aux premiers jours du mois de juin dans toute sa splendeur : et vraiment elle est un musée incomparable de chefs-d'œuvre de toutes sortes et de tout genre.

— 558 × 353 —



## Club Alpin Français



En traçant ces quelques notes sur le Club Alpin, le vers célèbre nous est revenu à la mémoire :

Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !

Hélas ! jusqu'à la preuve par *de visu*, nous serons obligés de nous en rapporter au poète, car le soleil de fin mai était bien pâle, et nous n'aurons pas au Champ de Mars la reconstitution du Mont-Blanc, grandeur naturelle !

Il ne faudrait pas voir dans ces mots une critique, même légère, de l'effort accompli par de vaillants alpinistes ; tout au contraire, car leur œuvre est digne des

plus grands éloges et produit le meilleur effet avec le coquet pavillon ayant, à quelques détails près, l'apparence d'un groupe d'habitations des Alpes françaises, surmonté d'un clocher de trente-deux mètres de hauteur, reproduction exacte du joli clocher de Houches, dans la vallée de Chamonix.

Le panorama que l'on voit à l'Exposition n'est pas l'œuvre « officielle » du Club Alpin français, mais tous les membres de cette association ont certainement à cœur la réussite du projet, dû à l'initiative de quelques membres de la Direction centrale qui désiraient présenter au public des panoramas et dioramas alpestres. M. Schrader, l'éminent géographe, vice-président du Club, est l'auteur du projet ; M. Vallot, aussi vice-président, a fourni des photographies ; d'autres se sont empressés. MM. Steinheil, Desbrosses, Bourgeois, mettant ainsi en pratique le but de l'association qui est de faciliter et de propager la connaissance exacte des montagnes de la France et des pays limitrophes, en organisant des excursions isolées, ou en commun ; en publiant des travaux scientifiques et artistiques, donnant le goût des exercices du corps où l'on doit déployer de la prudence et de la force, de l'adresse et du sang-froid, de l'énergie et de la constance, tout en procurant des impressions saines et fortes, des enseignements profonds et divers pour l'esprit le plus simple ou le plus cultivé.

La France n'est point la seule nation où existe une association comme celle dont nous nous occupons. L'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, ont eu, bien avant nous, des associations puissantes analogues, pouvant permettre au botaniste, au géologue d'observer toutes les flores, tous les âges de notre planète, sans avoir besoin de renouveler les voyages des Découvreurs ou des Conquistadores ; où le géographe aussi trouve à s'instruire en notant la source des fleuves, la limite des empires et peut causer à l'historien, son compagnon de route, qui recherche les restes des races antiques, ayant subi ou repoussé le flot furieux des invasions romaines, barbares ou sarrasines ; où encore, le poète, ou le mystique, se trouve souvent en leur compagnie, jouit de la puissante et forte émotion qu'il éprouve dans le ciel bleu, au sommet de quelque pic

élevé, isolé du reste de l'univers, d'où il peut promener ses regards sur un horizon sans limites, entendre sous ses pieds la tempête grondant et roulant, de vallée en vallée.

Le Panorama du Club Alpin nous donne-t-il ces diverses impressions ? Éveille-t-il en nous des désirs de voir et de savoir ? Il serait imprudent de nier ou d'affirmer. Chacun voit avec son tempérament et juge avec son âme ; continuons à indiquer à nos lecteurs ce que nous avons vu ; nous avons parlé de l'extérieur, passons à l'intérieur qui est composé de deux salles superposées dont la plus vaste, située au rez-de-chaussée, mesure 27 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur ; c'est là où sont renfermés les objets relatifs à l'alpinisme, les modèles de refuge, les collections, les publications et curiosités, les costumes locaux, les équipements, etc. La salle du premier étage, un peu moins longue, mais un peu plus profonde, est plus spécialement consacrée à la peinture et à la photographie alpestres, et réserve aux visiteurs de magnifiques surprises.

La partie postérieure du bâtiment, invisible du Champ de Mars, cachée derrière le groupe de bâtisses alpestres, surmonté d'une découpe de montagnes neigeuses, contient les dioramas et panoramas qui forment, un point très visité de ce côté de l'Exposition. Le panorama principal, construit d'après les plans de M. Schrader, donne une grande illusion de la réalité, par un artifice très simple : la quantité de lumière déversée sur cette immense toile, de 60 mètres sur 16, est au moins triple de celle qui éclaire les panoramas ordinaires. Le site choisi est situé sur les pentes du glacier des Périades, au nord-ouest du Pic du Tacul, et embrasse l'ensemble de la mer de Glace, du glacier du Géant, du Mont-Blanc et des Aiguilles de Chamonix. C'est un des aspects

les plus grandioses des Alpes. Nous avons vu un second panorama, moins étendu, étudié par M. Steinheil sur le sommet du Combeynot ; et encore cinq dioramas de montagnes françaises : Massif central, Vosges, Pyrénées, Alpes-Maritimes.



Club Alpin. — Motifs décoratifs.



Le Pavillon du Club Alpin.

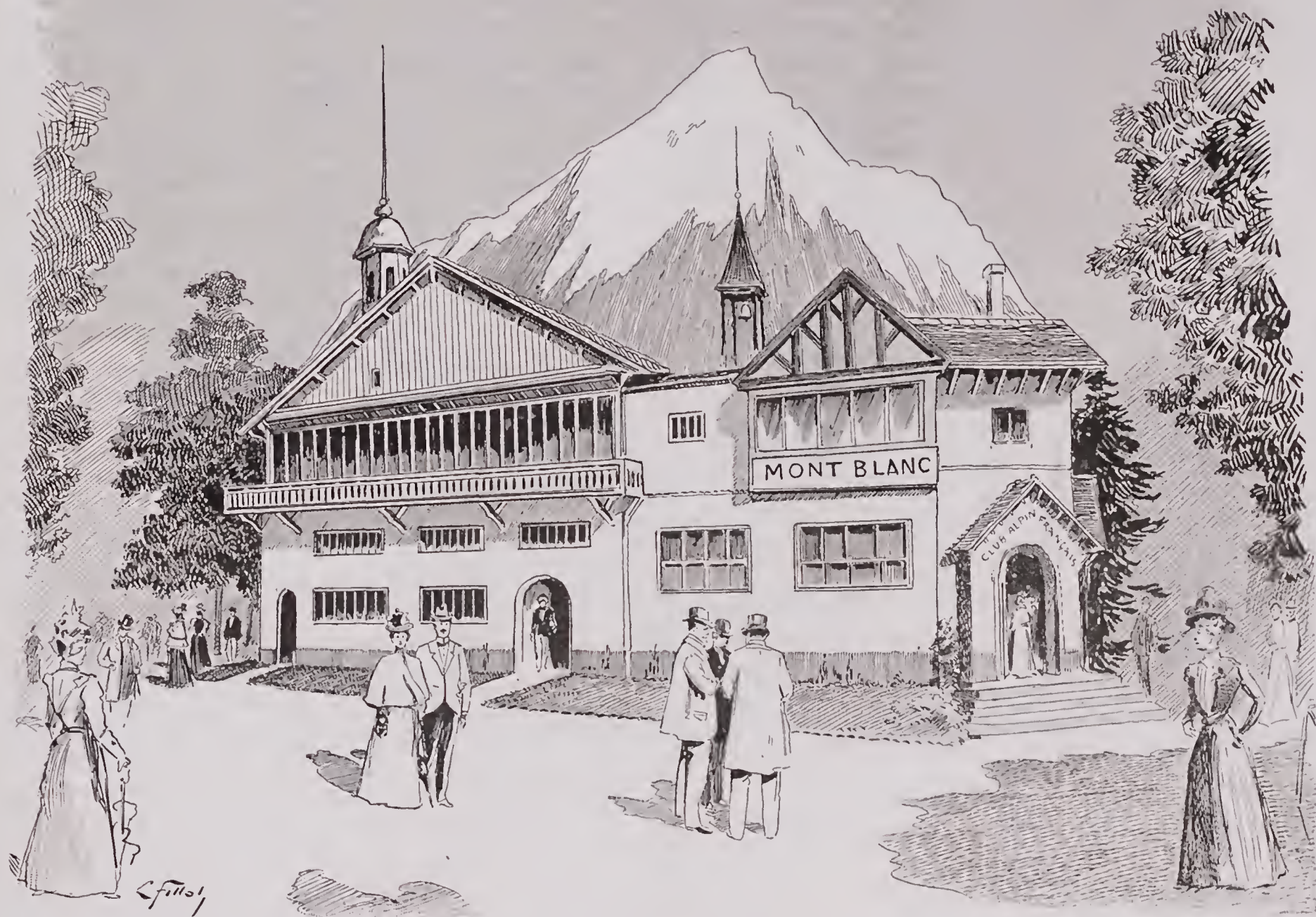


Les procédés qui ont été suivis pour la construction et le tracé du dessin sont assez curieux pour être mentionnés. Les photographies sur lesquelles le panorama a été construit ont été prises au moyen du photothéodolite de MM. J. et H. Vallot; elles sont strictement nivelées, orientées et mesurées, de façon que la position de chaque point de leur surface puisse être aisément reconstituée. Pour plus de précision, le centre seul de chaque photographie a été utilisé, ce qui a nécessité un grand nombre de clichés se recouvrant largement les uns les autres. Chacun de ces centres de photographies, ayant été transformé en un cliché positif à projection, a été projeté à l'aide d'un puissant appareil, grossissant environ 80 fois en

## La Censure à l'Exposition

**A**u commencement du mois d'octobre 1899, M. le sénateur Béranger écrivait au ministre du Commerce une lettre pressante, relative à la bonne tenue et à la décence à l'intérieur de l'Exposition. Tout le monde se rappelle les almées de la rue du Caire, vraies ou pseudo-égyptiennes. M. Béranger ne les a pas oubliées. L'incessant souvenir de ces spectacles, qu'il n'hésite pas un seul instant à qualifier de malsains, l'obsédait douloureusement.

Il ne devait pas y avoir de rue du Caire à l'Exposition de 1900, mais les constructions exotiques du Trocadéro, avec la



Le Chalet du Club Alpin.

diamètre, sur les écrans de papier découpés par carrés de deux mètres de côté; et le dessin de la projection a été poussé jusque dans les moindres détails. Ce sont ces carrés de papier, au nombre de plus de 130, qui, ayant été percés de lignes de trous, à l'aide d'une machine spéciale, ont été décalqués sur la toile du panorama dans les mailles de la projection, préalablement calculée par M. Schrader. La position de chaque carré était telle que, si le panorama, placé dans le site même qu'il représente, était devenu subitement transparent, le paysage réel se serait substitué au paysage artificiel, pour un spectateur placé au centre du panorama. C'est sur ce décalque qu'ont été superposées les couleurs.

EM. BUSSIÈRES.

population cosmopolite qu'elles renferment, excitaient les méfiances du vertueux sénateur. La rue de Paris surtout lui semblait fâcheuse, peut-être parce qu'il est président de la Ligue contre la licence des rues et qu'il se laissait entraîner par une similitude de noms.

Quoi qu'il en soit, il dégagea sa responsabilité envers la société en écrivant une lettre rapide et nette au ministre du Commerce chargé de la faire parvenir au Commissariat général de l'Exposition.

L'inquiétude de M. Béranger fut de courte durée. La réponse fut aussi prompte, aussi catégorique que la question avait été fiévreusement posée, aussi rassurante que l'alarme avait été vive.

M. le président de la Ligue pouvait dormir tranquille sur ses deux oreilles et sur son oreiller. Si des almées, des houris, des bayadères trop déshabillées et trop excitantes venaient





M. Vereruyse, commissaire général de la Belgique.

troubler son sommeil, il pouvait être assuré que ce n'était qu'un rêve, comme le baiser de Paris dans la *Belle Hélène*.

On n'avait pas attendu cet appel pour se préoccuper de la question. Dès 1891, le règlement général pour l'Exposition Universelle de 1900, signé par M. Casimir-Perier, sur le rapport de MM. Lourties et Leygues, stipule que : « Les concession-

naires seront tenus, à toute époque, de se conformer aux injonctions qui leur seraient adressées par le Commissaire général dans l'intérêt de la sécurité, de la salubrité, de l'hygiène, de la décence et du bon ordre. »

L'article 19 du cahier des clauses et conditions générales imposées aux concessionnaires d'expositions payantes, d'établissements de spectacle ou de consommation, ou d'établissements similaires, signé, le 15 avril 1897, par M. Henry Boucher, alors Ministre du Commerce, reprend dans les mêmes termes le texte que nous avons reproduit plus haut et ajoute : « L'Administration a le droit d'exiger

le renvoi des personnes attachées à l'établissement, dont la conduite ou dont l'attitude, soit vis-à-vis du public, soit vis-à-vis des agents de l'Exposition, serait répréhensible. »

L'Administration est donc suffisamment armée, et il faudrait ne connaître ni M. Alfred Picard ni M. Gri-

son, directeur des finances, chargé des établissements concessionnaires, pour croire qu'ils hésiteraient à sévir, le cas échéant, et à user de toutes les rigueurs de l'article précité.

Certes, le Commissaire général n'est pas ennemi de toute gaieté, et ce travailleur infatigable ne veut pas imposer l'ennui à tous ses contemporains, mais il veut que l'Exposition soit une œuvre d'éducation internationale, qu'elle attire le public par la curiosité du spectacle et non par la pornographie, qu'elle s'adresse à l'intelligence et non aux sens, qu'elle élève l'esprit et non qu'elle l'abaisse.

Les intentions de l'Administration étant connues, il nous reste à indiquer les moyens qu'elle a trouvés pour mettre ses projets à exécution.

A qui devait appartenir le droit de visa ? A la censure qui fonctionne au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pour tous les théâtres, concerts et établissements de spectacles ? Cela eût semblé logique. Mais messieurs les censeurs sont fatigués. La campagne théâtrale a été dure pour eux cet hiver. Les ciseaux sont ébréchés. Bref, dame Anastasie a refusé de prêter son concours à l'Exposition. C'est là une sage résolution. L'Exposition étant encluse de toutes parts est considérée comme une ville dans Paris. Au Commissariat général qui la gouverne de faire respecter les bonnes

mœurs tout comme la sécurité publique. Telle a été la thèse soutenue par les censeurs habituels. Nous ne la discuterons pas. Il ne nous convient pas de l'apprécier. Nous l'enregistrons. Tout commentaire intéresserait peu le public qui franchit les portes de l'Exposition.

Une difficulté de forme surgit. Le règlement arme l'Administration pour interdire les exhibitions choquantes, mais nulle part il ne prescrit un visa préliminaire, un bon pour représenter. Dans ces conditions, il y avait un essai à faire, une innovation à tenter.

Telle phrase, telle scène qui paraît fâcheuse à la lecture passe naturellement la rampe ; telle autre qui paraît bénigne devient choquante si un geste trop... adroit vient la souligner. Aussi qu'arrive-t-il en général ? Malgré

le bon pour représenter, des interdictions se produisent au lendemain des premières représentations. L'auteur et le directeur protestent, le pu-



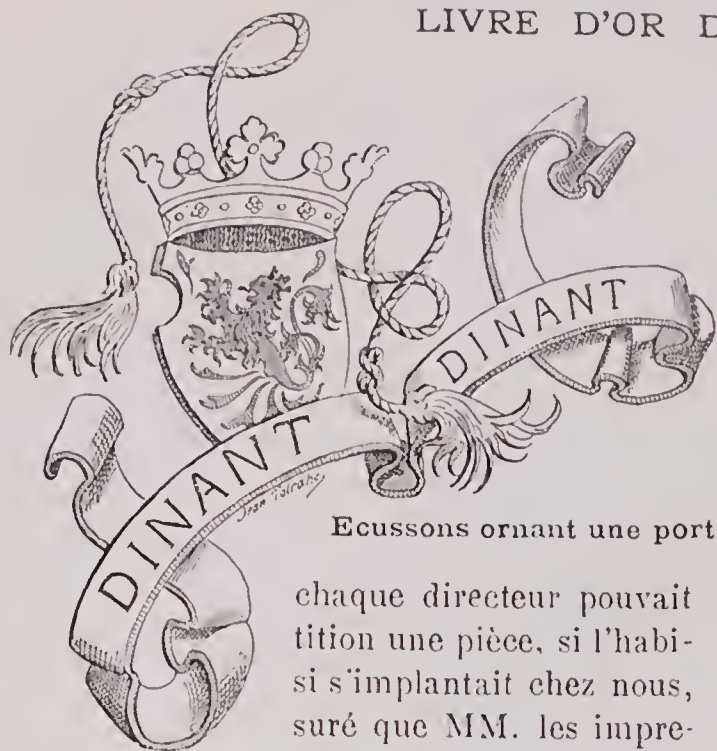
Le Pavillon de la Belgique.



blic rit et se moque de la maladresse des censeurs interdisant un jour ce qu'ils avaient autorisé la veille. Personne n'est content.

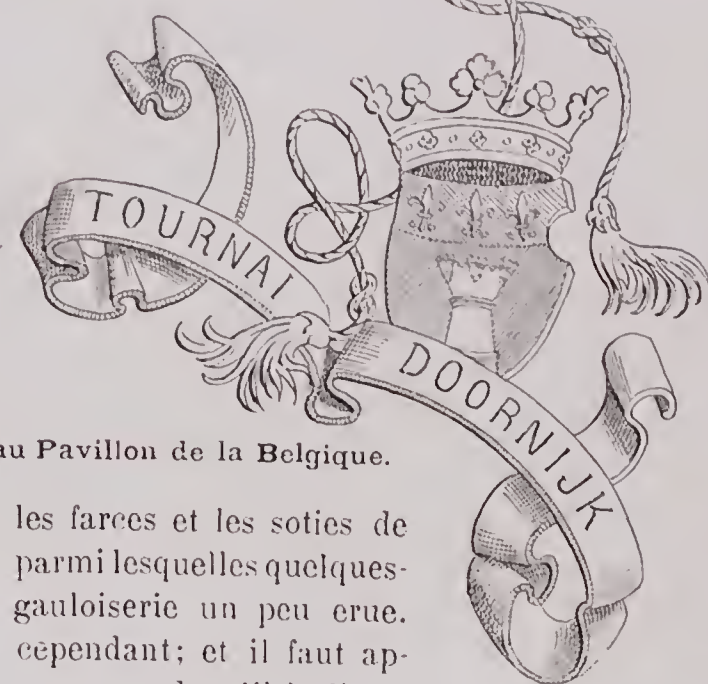
Si, à ses risques et périls, mettre en réputation d'agir ainsi on peut être assari seraient

Cet essai va être fait à l'Exposition. A ce propos, il est curieux de constater la force attractive du nouveau. Ce n'est pas volontairement, en effet, qu'on agit de cette façon, mais tout simplement parce qu'il n'existe pas de service de censure proprement dit au Commissariat général. Cependant, si quelques directeurs, zélés ou timides, désirent montrer leurs manuscrits, ils peuvent les envoyer avenue Rapp. On commettra pour les lire des employés de bonne volonté et on renverra aux directeurs les manuscrits visés... sans garantie.



Ecussons ornant une porte au Pavillon de la Belgique.

chaque directeur pouvait titonner une pièce, si l'habitué s'implantait chez nous, suré que MM. les imprudents.



les farces et les soties de parmi lesquelles quelques-gauloiserie un peu crue. cependant; et il faut ap-marque de libéralisme

gera, toutefois, que les affiches et les annonces donnent un aperçu, une indication du genre de spectacle offert au public. On évitera ainsi toutes surprises désagréables, toutes réclamations quelquefois justifiées. Si un père de famille se fourvoie, il ne devra s'en prendre qu'à lui.

Sous prétexte de décence, il serait ridicule d'interdire des reconstitutions curieuses et des tentatives intéressantes. Il suffit d'avertir les spectateurs. On a agi ainsi à l'Exposition et on a bien agi.

CHARLES LAVIGNE.



Palais des Forêts, Chasses et Pêches. — L'escalier principal.



## Le Pavillon de la Belgique

DANS la rue des Nations et bordant les berges de la Seine le Palais de la Belgique se dresse en face le Pavillon de l'Angleterre à droite en regardant le fleuve, et le Pavillon de la Norvège à gauche. Le commissariat général belge a eu à cœur de réaliser les vues de la direction générale de l'Exposition en reproduisant un type architectural caractéristique de la Belgique. Où trouver un plus heureux modèle que dans les anciens édifices communaux ? Et c'est sous l'empire de ces préoccupations que l'architecte du Palais belge a dressé sur les rives de notre Seine, un palais d'un style coquettement gothique, reproduisant l'Hôtel de Ville d'Audenarde construit au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, époque que les archéologues attribuent au gothique fleuri.

L'idée est heureuse; le Palais de la Belgique fait un bel effet. Sa façade principale est tournée du côté du pavillon de l'Angleterre dont elle est séparée par une belle terrasse; elle regarde l'Orient et non point les Palais de l'Horticulture qui bordent la Seine sur la rive opposée. La pierre grise est heureusement mise en opposition avec les teintes dorées du Jacquemart, des aiguilles et des heures de l'horloge, des aigles aux ailes doublement éployées. Après avoir gravi les quelques

marches qui mènent au seuil du palais, on arrive à un vaste couloir voûté en ogives qui donne accès au grand escalier. A droite et à gauche du couloir deux grandes salles. La première salle à gauche est aménagée en un cabinet de lecture et de correspondance; les visiteurs y trouvent sièges et tables, de très beaux livres sur l'histoire de la Belgique, des photographies des principaux tableaux du Musée de Bruxelles. Aux parois des panneaux peints en deux teintes, roses sur cieux dorés, et représentant des vues d'ensemble des grandes villes de la Belgique : Rochefort, Liège, Chaudfontaine, Anvers, Malines, Spa, Namur, Louvain, Bruxelles, Gand, Audenarde, Ilan, Dinant et Tournay.

La salle qui se trouve à droite du couloir est remarquable par sa cheminée à vaste manteau; aux murs le même type pictural que précédemment vous permet de contempler des vues de Blankenberghe, Heyst, Furnes et Bruges.

On accède au premier étage par un bel escalier qui mène à la grande salle où se sont faites les réceptions du jour de l'inauguration. En entrant on aperçoit, faisant face à la porte, les bustes du roi Léopold et de la reine, dressés sur des hauts pieds en bois. Aux murs sont peints les écussons des villes et des provinces; décoration heureuse que ces belles couleurs du blason à la fois éclatantes, tranchées, et d'une combinaison harmonieuse.

On ne saurait omettre de signaler une de ces belles chemi-



Palais de la Belgique.  
Ornement  
d'une porte d'entrée



Palais des forêts. — Les sections étrangères.



nées monumentales, comme toutes nos demeures princières du moyen âge en ont possédé. Deux splendides tapisseries de haute lisse s'étendent aux parois de la salle à droite et à gauche de la porte d'entrée ; tout autour de beaux tableaux primitifs, ou du moins des panneaux accrochés à hauteur d'homme, dont une tête de Christ, un Antonello de Messine de Hans Memling, une merveilleuse jeune fille aux yeux profonds et méditatifs, dont les couleurs assombries semblent ici reprendre leur éclat sous la lumière éblouissante qui pénètre à travers les clairs vitraux des nombreuses croisées.

Il faut appeler l'attention du visiteur sur la chasse de saint Antoine de Padoue et de saint Nicolas. Les actes merveilleux de la vie de ces saints sont reproduits en plusieurs panneaux. saint Antoine de Padoue ressuscitant un enfant en présence de ses parents ; saint Antoine de Padoue prêchant aux poissons ; saint Antoine faisant agenouiller un mulet devant l'Eucharistie. Saint Nicolas dotant les trois jeunes filles pauvres ; Saint Nicolas ressuscitant trois enfants dans le saloir.

Le plafond de cette salle n'est point comme au rez-de-chaussée en arcs ogifs, mais en bois, formé de poutres parallèles soutenues par des poutres transversales, taillées toutes à angles droits et de couleur bistre foncé.

Les salles du premier et du second étage sont affectées aux réceptions. Au niveau des berges, sous le palais, une collectivité de brasseurs belges a installé un cabaret flamand dont les décorations sont dans le même style. On y débite des bières belges, tandis qu'un orchestre, ici comme ailleurs, récréé les visiteurs.

Les façades du palais sont faites de staff ; elles ont été exécutées à Bruxelles, envoyées à Paris sur chalands ; la charpente de l'édifice est pour la majeure partie en béton armé d'après le système Hennebique.

Marc SAURET.



## Vieux Paris

(Suite)

Revenons dans la cour et promenons nos regards tout autour de nous : voici le balcon fermé de l'hôtel de Bourbon, qui date du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle ; voici des fenêtres basses du Trésor des Chartes ; voici le revers de la porte principale du Palais, avec son ancienne dé-



Palais de la Belgique.  
Ornement des voûtes.

coration de fleurs de lys et de dauphins ; voici des mansardes, des terrasses et de la verdure rappelant la période primitive de l'énorme bâtiment. Au-dessus de ces reconstitutions diverses, une tour très ancienne s'aperçoit, la *Tour de l'Archevêché* qui fut construite en même temps que la cathédrale Notre-Dame, et dont la silhouette est d'une jolie exquise.

La *rue des Vieilles-Écoles*, animée de boutiques, d'enseignes, et de tout le commerce particulier aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles, mérite une description détaillée. Parmi les édifices et les maisons qui la composent, certains, aux façades décoratives, font de cette rue une des plus intéressantes parties du Vieux Paris. Voici la maison du tapisier Poquelin, à l'enseigne du *Pavillon des Singes*. C'est là que naquit Molière, en 1602. À côté, se trouve une maison tout aussi remarquable, celle de Nicolas Flamel, écrivain qui eut son heure de célébrité et qui laissa un profond souvenir dans la mémoire du peuple, comme alchimiste et philanthrope. Plus loin, une enseigne, *Au grand Coq*, décore la maison où s'abrita le fondateur de la *Gazette de France*, Théophraste Renaudot. Ce souvenir était bien dû au berceau de la presse française. Enfin, à l'enseigne de l'*Olivier*, apparaît la façade de la demeure des Estienne, la noble famille des maîtres-imprimeurs, aimés de François I<sup>er</sup>.

Si nous suivons la *rue des Remparts*, riche en échoppes, nous passons sous une double rangée d'arbres,

d'où, l'été venu, se répandra une délicieuse fraîcheur. Nous rencontrons un bâtiment : *Au Grenier des Poètes* ; c'est là que se diront vilanelles et ballades, comme au temps du doux François Villon. Quelques pas encore et nous touchons à la *place Saint-Julien*. On y remarque des arcades du cloître de Cluny et une tour elle munie d'un vaste cercle de bois, percé de trous. Qu'est-ce donc ? Il faudrait le demander aux nombreux fils de la Basoche, aux incorrigibles escholiers qui y furent si souvent exposés aux quolibets de la foule. C'est le pilori de l'abbaye de Saint-Germain-des-

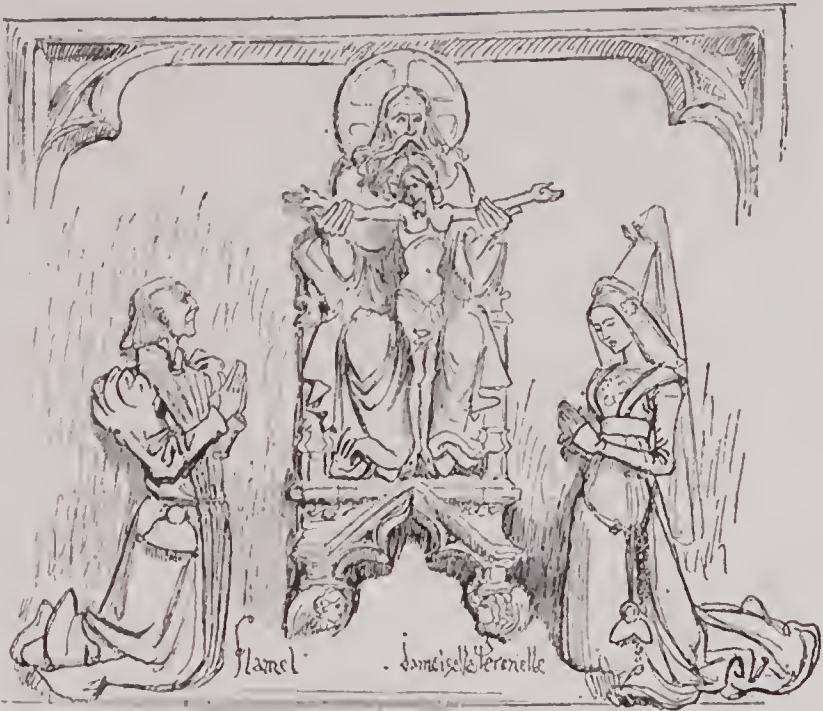


Palais de la Belgique.  
Une galerie.



Palais de la Belgique. — L'Horloge.





Près. Sur la place, revit l'église de *Saint-Julien-des-Menétriers*. Elle appartenait à la confrérie des jongleurs. Son portail, encore inachevé au XVIII<sup>e</sup> siècle, quoique commencé cinq cents ans auparavant, était orné de statues de saints, parmi lesquels saint Julien l'Hospitalier. Laissant l'église et gagnant le fond de la place, nous nous trouvons devant la façade de la *Chambre des Comptes*, telle qu'elle existait au XVI<sup>e</sup> siècle. Splendide chef-d'œuvre de l'art de la Renaissance, elle comprenait trois pavillons à grandes fenêtres, des statues et une tourelle d'angle, d'une extrême finesse. Un large escalier extérieur donnait entrée au pavillon de droite. Cette façade a été entièrement reconstituée dans le Vieux Paris, et d'une façon si heureuse, qu'elle en sera un des succès les plus mérités et les plus éclatants.

Tel est le Vieux Paris, d'une suprême élégance de formes; glorification de la Renaissance, par le jeu de la pierre, de la brique et du bois sculpté, il en a fait revivre le style particulier



Le Vieux Paris. — Pavillon de la salle Royale.

et l'ornementation savante, dans ses moindres détails, depuis les fenêtres jusque sur les tourelles.

Mais il ne nous suffit point d'avoir désigné et caractérisé d'un mot, les souvenirs évoqués par la reconstitution du Vieux Paris. Les trois parties que nous avons hâtivement décrites ne sont, en somme, que le décor. Pour que le Vieux Paris ait un intérêt puissant, il lui faut, entre ses ruelles, sur ses places et ses carrefours, la population bruyante et bigarrée contemporaine des monuments que l'on a fait revivre. Aux visiteurs venus de tous les coins du monde, le Vieux Paris doit offrir le spectacle de la vie française au moyen âge, dans ses multiples manifestations et sous

tous ses aspects. Il en sera ainsi. On verra, à l'entrée, à la porte Saint-Michel, faisant les cent pas devant l'arcade, la sentinelle vêtue d'une casaque de buffle, tandis que derrière, sous la voûte, d'autres soudards empliront le



Une tourelle du Vieux Paris.



Rue des Vieilles-Ecoles.



poste de garde. On rencontrera, dès la place du Pré-aux-Clercs, les escoliers et les soldats du guet, policiers de l'ancienne époque, plus souvent rossés que nos brigades préfectorales.

Les tavernes, les boutiques, les échoppes s'animeront de l'incessant va-et-vient des gentilshommes, des prêtres et des bourgeois; les moines, du temps de la Ligue, s'en iront du couvent des Jacobins vers les abbayes, cependant que les jongleurs, ménestrels, chanteurs, joueurs de viole, de flûte et de hautbois, sous le portail de l'église de Saint-Julien, s'offriront à la louée pour noces, fêtes et banquets. Dans la grand'cour de Paris, parmi les riches hôtels et les pauvres logis de la populace, un théâtre-concert, dont la scène est située entre les tourelles du manoir des Ursins, éparpille ses tables et ses bancs. C'est bien le vieux théâtre populaire des farceurs et des bateleurs si applaudis sur leurs tréteaux du Pont-Neuf. Le Pont-au-Change, encombré de flâneurs, de basochiens, de cavaliers et de belles dames, conserve sa clientèle de changeurs, de banquiers et d'orfèvres. Tout près, par un contraste saisissant, la rue de la Foire-Saint-Laurent, très régence, étale les boutiques et les échoppes du siècle de la Pompadour, si différentes des autres, celles qu'aimait à fréquenter la bande des truands, fidèles compagnons de maître François. Enfin, dans la cour et sur l'escalier de la Sainte-Chapelle, procureurs, plaideurs, clercs, libraires, horlogers, bijoutiers et barbiers, tout comme sous le grand Roi, se tasseront dans l'exercice de tous les commerces possibles.

Et c'est bien un spectacle d'Exposition que la foule cosmopolite circulant dans ce décor d'un autre âge.

JEAN VERMONT



## La rue de Paris

Il est un coin de l'Exposition qui tout de suite, alors qu'il n'y avait encore personne ailleurs, attirait la foule, et une foule élégante : c'est la rue de Paris. Elle est située sur la rive droite de la Seine, et va du pont des Invalides au pont de l'Alma.

Elle a été prête, ou presque, dès les premiers jours de l'ou-

verture; elle a eu de l'électricité le soir, tout de suite; elle reste ouverte jusqu'à minuit, alors que les autres parties de l'Exposition ferment à onze heures. Elle est aussi le point d'où il est le plus facile de se rendre dans tous les quartiers de Paris, car elle est longée d'une multitude d'omnibus et de tramways. Des stations de voitures sont proches et les Champs-Élysées aussi.

Toutes raisons pour faire le succès de la rue de Paris. Ajoutez-y qu'on y a mis côte à côte à peu près tous les genres de cabarets qui attirent le soir la foule à Montmartre.

Montmartre a la clientèle élégante de Paris. Du moment qu'on faisait à l'Exposition une vraie rue de Montmartre, on devait avoir le même public de Parisiens, avant l'arrivée des visiteurs de la province et de l'étranger.

De fait, le spectacle est amusant au possible, le soir surtout. Cette rue de trois cents mètres environ est bordée d'une vingtaine d'établissements : *Théâtrephone*, *Théâtrescope*, *La Maison du Rire*, les *Auteurs gais*, les *bonshommes Guillaume*, le *Palais de la Danse*, la *Roulotte*, le *Grand Guignol*, etc., etc., toutes choses qui procèdent de feu Rodolphe Salis qui fonda le *Chat noir* et le fit connaître de toute la France.

J'en oublie : il faudrait citer les *Tableaux vivants*, le *Théâtre de la Loie Fuller*, le *Manoir renversé*, que sais-je encore? De tout cela sort un brouhaha d'applaudissements et de flonflons de musique plus que facile. C'est une extraordinaire cacophonie, d'ailleurs très gaie.

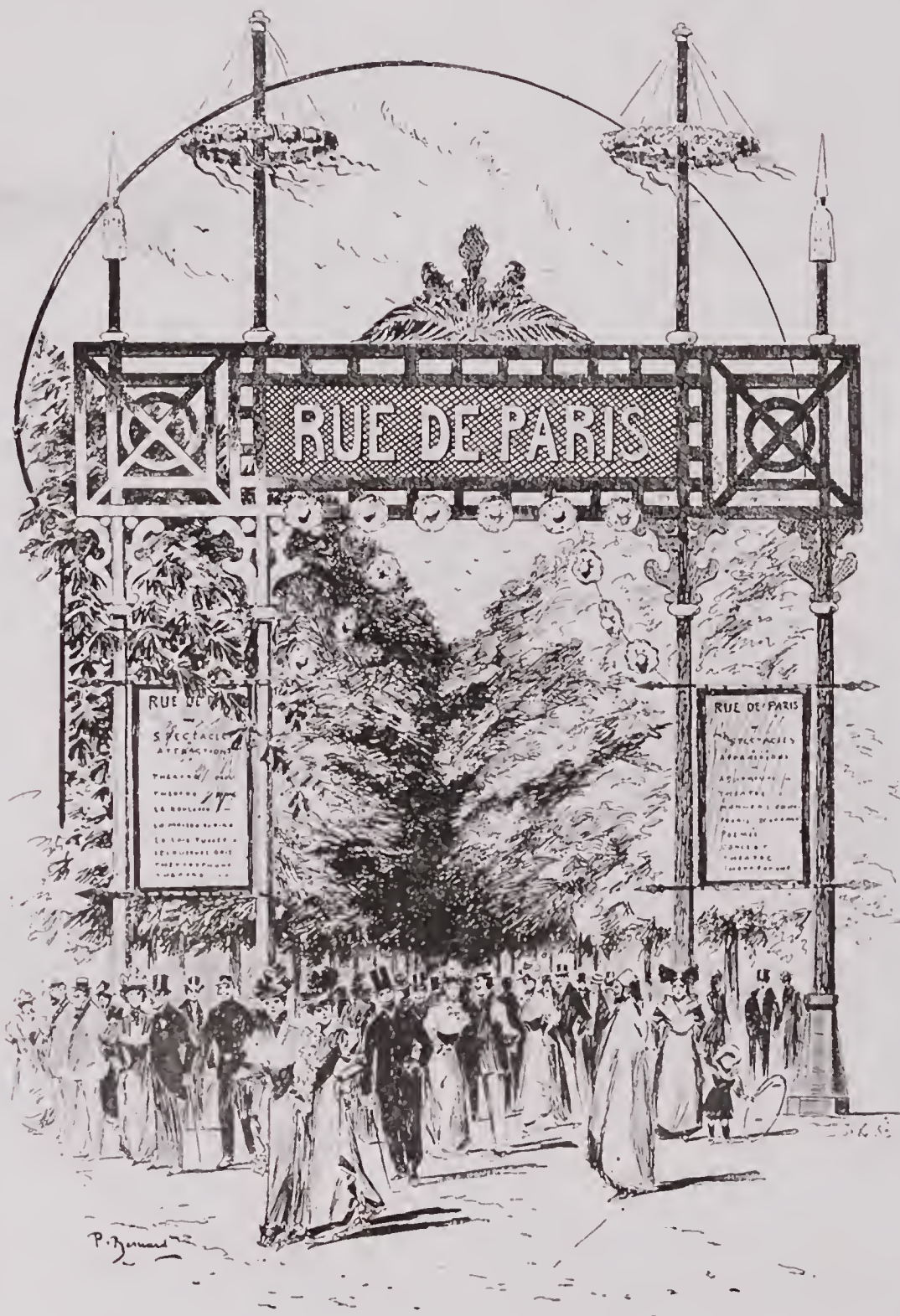
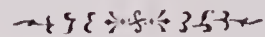
Mais ce qui met la foule en joie, c'est la parade que chaque établissement donne

à sa porte. Parade en vers, parade en prose, toutes parades remplies de lazzi, ponctuées d'une musique où dominent les grosses caisses et les trombones. La foule s'arrête, interrompt, rit et entre souvent.

D'autres se contentent du spectacle qu'offre la rue, où des lampes électriques de couleurs variées, piquées dans les feuilles des arbres qu'elles éclairent un peu fantastiquement, donnent une lumière de féerie.

Le Tout-Paris y a couru d'abord; la province et l'étranger font de même maintenant.

JEAN CARCENAC.



Entrée de la rue de Paris.





La Façade principale du Palais des Chasses, Forêts et Pêche.









LE PAVILLON IMPÉRIAL ALLEMAND  
(DESSIN DE M. HENRY THIRIET.)







## L'Hôtel des Souverains

**L**A France accueille le monde entier, et non pas seulement les peuples, mais les rois et les princes, et elle se devait à elle-même, à son vieux renom d'hospitalité et de courtoisie, d'entourer de certains égards ceux qui personnifient tout un État. En cette affaire, il ne saurait être question d'amis ou d'ennemis : tous ceux qui nous feront l'honneur de

traversa Paris. Cette fois, nous serions inexcusables de nous retrancher derrière le manque de temps : les visites principales ont été annoncées dans les délais voulus ; le reste n'est plus qu'une affaire de goût... et d'argent, et certes, personne ne croirait que le goût et l'argent nous fassent défaut.

Du reste, l'hôtel — nous n'osons dire « le palais » — est aménagé. Il est situé dans le Paris élégant, à deux pas du Bois de Boulogne, exactement au n° 31 de l'avenue du Bois, avec des entrées au 105 de l'avenue Malakoff et 180 de la rue



Façade de l'Hôtel des Souverains.

répondre à l'invitation que nous avons lancée à l'univers seront nos hôtes, c'est-à-dire des êtres sacrés à qui nous devons prouver que nous n'avons pas dégénéré de nos ancêtres et que la cordialité dans l'accueil reste une de nos qualités de race. A la population, à nous tous, il appartient de montrer par la dignité de la tenue que la politesse française existe toujours, à l'État incombe le soin de préparer aux têtes couronnées non pas seulement un abri, mais une habitation digne à la fois d'elles et de nous. Il ne s'agit pas, en effet, d'une installation arrangée à la hâte. Lors de la visite du roi de Serbie, le garde-meuble décora en quinze jours un hôtel de l'avenue Hoche. Même précipitation lorsque le roi de Siam

de la Pompe. Nos hôtes pourront se reposer des fatigues du voyages et des fêtes de la grande kermesse en parcourant, au trot de leurs chevaux, les bords du lac et l'allée des Acacias. Le mois de mai a déjà déployé sur les pelouses le riant tapis des gazons et sur les arbres la parure changeante des feuilles sombres ou tendres qui font de la promenade parisienne par excellence une si fraîche oasis en même temps qu'un rendez-vous d'une suprême distinction.

L'hôtel lui-même n'est pas sans passé ; il appartenait au Dr Evans qui, dit-on, l'avait reçu de l'impératrice Eugénie, en récompense de ses services. Connaissant le prix de l'argent... et de l'or, le célèbre dentiste américain l'avait, longtemps



avant sa mort, loué 50.000 francs par an à une famille espagnole, et il était allé lui-même se loger dans un de ses immeubles, où il occupait un appartement de 28.000 francs. 22.000 francs d'économie annuelle, ce n'est à dédaigner pour personne. Le testament du docteur léguait toute sa fortune — 22 millions — à sa ville natale, Philadelphie. L'hôtel de l'avenue du Bois faisait partie de ce don princier, mais à la charge pour les bénéficiaires de ne pas le vendre avant vingt-cinq ans. Aussi M. Boni de Castellane en offrit-il vainement 11 millions avec l'intention de le raser et de lui substituer un véritable palais.

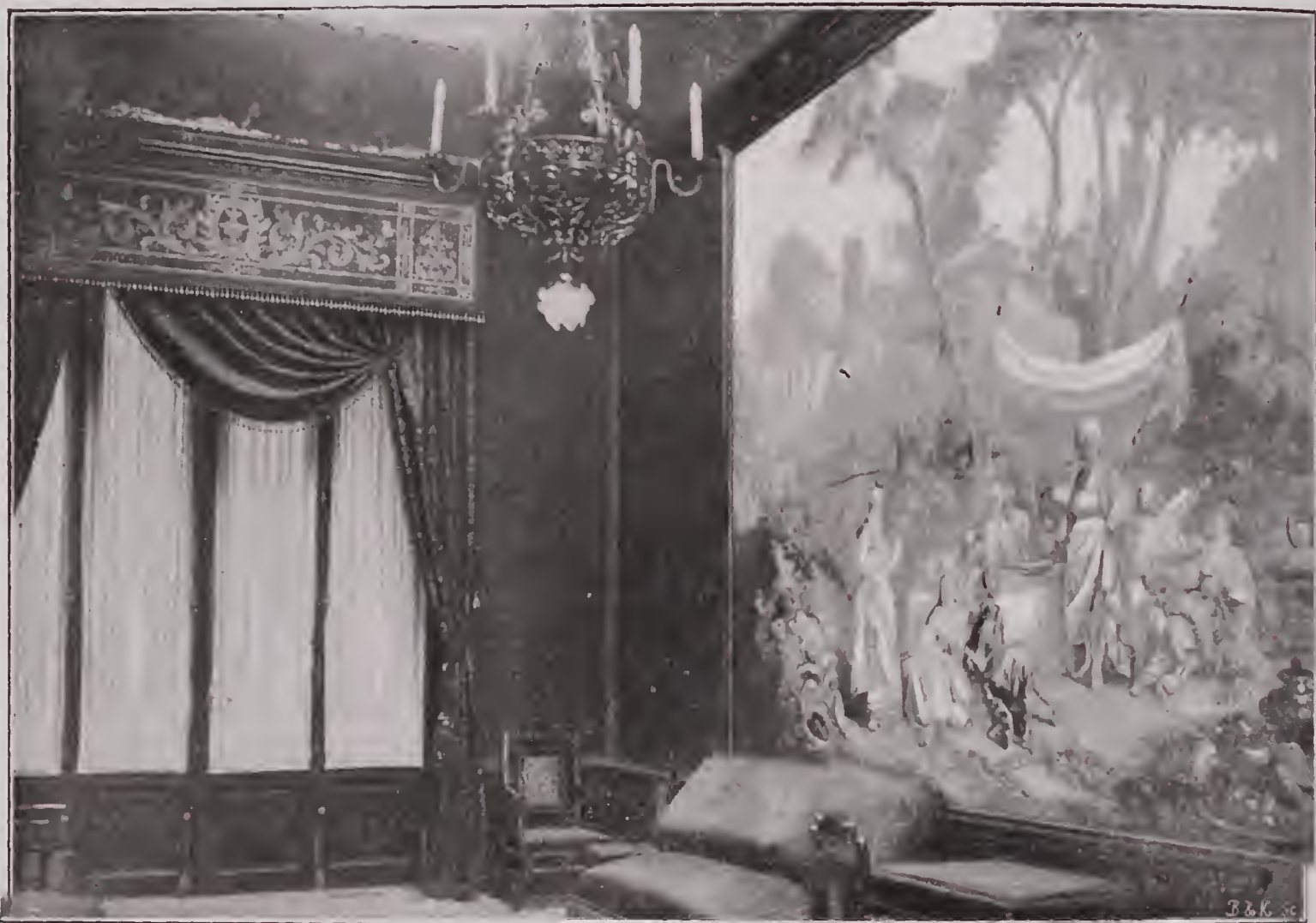
Cette disparition eût été un malheur, non seulement pour la mémoire du fameux dentiste, mais pour tous ceux qui ont le culte du souvenir. Au premier étage de l'hôtel il existe en effet une chambre à laquelle se rattache un épisode de notre histoire contemporaine. Ce fut dans cette chambre que l'impératrice Eugénie se reposa, une nuit, pendant que des amis préparaient son départ pour la Belgique et l'Angleterre. Ainsi vont les choses : hier, une souveraine détronée, secouée de sanglots, glacée de terreur ; demain, des rois devant qui s'inclineront respectueusement les foules.

Bien des gens qui jusqu'ici n'avaient prêté qu'une attention distraite, en leur rapide traversée de l'avenue du Bois, à l'hôtel Evans, voudront le détailler du regard, maintenant qu'il prend pour tous une importance qu'on ne lui soupçonnait pas. On aimera voir, au milieu d'un parc en raccourci, sa coquette façade meublée d'un rez-de-chaus-

sée surélevé et d'un étage que termine une balustrade à la mode italienne. Sur cette balustrade ont été construites des mansardes assez en retrait pour ne pas donner une impression de lourdeur. Le milieu du rez-de-chaussée s'arrondit en une élégante véranda percée de trois fenêtres. L'escalier monte en cet endroit pour desservir la maison. Les arbres du jardin dissimulent les communs et les écuries, en face desquelles s'élève une immense volière que le docteur avait peuplée des spécimens les plus rares de la gent volatile. Il était quelque peu poète, ce dentiste, et devait avoir lu M. de Buffon.

Mais entrons dans l'hôtel. Un splendide vestibule, tout en marbre, nous conduit dans la salle à manger dont le plafond à caissons a été rajeuni. De là, nous passons dans une enfilade de trois salons qui s'ouvrent sur le balcon de marbre en bordure de l'avenue du Bois. Par derrière encore, un salon, qui est devenu cabinet de travail, donne sur une véranda. Peut-être de hauts problèmes de diplomatie vont-ils être agités en cet endroit où nous nous promenons pour le moment tout à l'aise.

Un escalier monumental en marbre rouge donne accès aux appartements du premier étage, et reçoit la lumière que tamisent les tons rouges et or d'un vitrail où l'art du verrier a dessiné un paon et sa cour. L'effet de coloration ne manque pas d'un certain charme, mais pour ne rien exagérer, avouons que les éloges accordés par les journaux à ce vitrail excèdent un peu la mesure : c'est un morceau de vente courante, et rien de plus. Les chambres se succèdent, belles de la décoration que le garde-meuble leur a apportée. Le temps n'a pas manqué, mais les crédits s'étant un peu fait tirer l'oreille, il a fallu suppléer par l'activité aux longues préparations. On ne devine pas combien compliqués sont les rouages administratifs en cette matière comme dans toutes les autres. Ce sont les Chambres qui votent les crédits. C'est le Ministère des beaux-arts qui doit exécuter les ordres, et certes on ne saurait mettre en doute l'intelligence de M. le baron Deschappelles



Le salon de réception.

chef du bureau des théâtres, rue de Valois. Nous l'avons été voir, et il nous a reçu avec une amabilité parfaite ; mais le détail de l'ornementation ne lui incombait pas, il fallait s'adresser à l'architecte du Ministère des affaires étrangères, M. Carré. Autre homme extrêmement aimable, M. Carré ; mais il ne pouvait rien faire sans M. Loquet, directeur du garde-meuble, et au moment de notre première visite M. Loquet attendait encore les crédits nécessaires.

Nous sommes revenus forcément sur la décoration donnée à l'hôtel des princes. En attendant, achevons notre promenade dans les appartements où des maçons procèdent aux grosses réparations. Sur le devant, on nous montre une chambre adossée à un salon et à un fumoir. Derrière, une autre chambre, haute de plafond, avec un vaste cabinet de toilette et une salle de bains : c'est la chambre du souverain. La suite royale est logée à l'étage de service, et a aussi à sa disposition un immense appartement, rue de la Pompe.

Une grille monumentale a été dressée au devant de l'hôtel



et l'on a exhaussé la clôture du parc contre les indiscrets. Un corps de garde a été édifié au fond des jardins pour abriter les troupes destinées au service d'honneur. Quant au service de surveillance, il devra se tenir toujours en éveil, aussi bien dans les maisons voisines que dans l'hôtel.

Voilà en raccourci le tableau de la demeure où reposeront des rois et des reines. Lorsqu'il n'y a pas d'hôtes royaux il n'y a là qu'un seul habitant : le concierge, logé dans un chalet rustique, d'où la vue s'étend sur l'hôtel et la plus grande partie des jardins. Ce concierge, nommé récemment, a été choisi par le protocole parmi les garçons de bureau du Ministère des affaires étrangères. Il s'appelle M. Girardon, et a déjà eu l'occasion de donner la preuve de son intelligence et de sa discrétion pendant le voyage en Russie de la mission qui représentait la France au sacre du tsar. Pour quelques mois, M. Girardon aura de grosses responsabilités, mais il ne sera pas l'homme le moins sollicité de Paris.

Et certes les sollicitations ont déjà commencé, car l'hôtel est depuis quelques jours prêt à recevoir ses hôtes, et les curieux désiraient jeter un coup d'œil sur l'installation. Est-il besoin de dire que bien peu ont satisfait leur désir ?

Pour ceux qui n'ont pas vu, décrivons. Et d'abord qu'on ne s'attende pas à rencontrer ici de meubles historiques, ces meubles figurant à l'Exposition des Beaux-arts. On s'est contenté d'arranger un pied-à-terre, où le Louis XV et le Louis XVI alternent avec les plus jolies trouvailles de notre époque. Ainsi, dans les salons du rez-de-chaussée les lustres et appliques de cristaux, très modernes, s'harmonisent très bien avec les boiseries blanc et or XVIII<sup>e</sup> siècle, les panneaux de brocatelle cramoisie, et les consoles en bois rare. Sur un des plafonds des enfants se disputent une couronne de fleurs ; sur une cheminée, une pendule est constituée par des Amours arrêtant le soleil qui porte les heures. A la suite des salons, le cabinet du souverain est tendu de brocatelle verte au milieu de laquelle éclatent les vives couleurs d'une tapisserie des



Le roi Oscar II de Suède.

Gobelins empruntée à la série des Travaux des champs dont les autres pièces figurent au Petit Palais de l'Exposition. Dans la salle à manger, tout en brocatelle rose, on a placé un des panneaux des Gobelins « les Maisons royales », emprunté au château de Pau. Le fumoir, pavé de mosaïque, meublé de divans vieil or, est décoré de deux grandes tapisseries de Beauvais : le *Repas sous la tente* et la *Danse champêtre*. La

chambre des souveraines, au premier étage, est tendue de lampas bleu broché de roses, de giroflées et de muguets ; et sur les murs du petit salon attenant il y a des églantines, des lilas et des chrysanthèmes. La chambre des souverains, tendue de lampas or à corbeilles enrubannées et remplies de rose et d'églantines, possède un tapis d'Aubusson et un grand lit en bois doré, forme bateau.

Les souverains qui ont accepté l'hospitalité française, dans le petit palais de l'avenue du Bois-de-Boulogne, en conserveront certainement un agréable souvenir. Et, maintenant, que de gens vont se dire : « Si j'étais roi ! » Hélas ! tant de belles choses ne créent pas le bonheur.

LUC DE VOS.



Le cabinet de travail.



## Les rois à Paris

**L**e roi de Suède s'est présenté chez nous presque en compatriote, et l'accueil qui lui a été fait a dû lui aller au cœur. Il a été acclamé dans les rues de Paris et à l'Exposition chaque fois qu'il a été reconnu.

Le roi Oscar II aime à rappeler qu'il est le petit-fils du maréchal Bernadotte. Il est âgé de 71 ans. Il a confié la régence de son royaume à son fils aîné. Aujourd'hui que la politique ne l'absorbera plus, nous aurons sans doute souvent sa visite. Le roi Oscar est un poète et un historien de valeur. Comme orateur sa réputation est grande. Il a fait par sa haute taille et par sa bonne grâce la meilleure impression. A Longchamps, où il a assisté au Grand-Prix, dans les rues,



La chambre à coucher royale.

Partout il a conquis la sympathie de la foule. Le roi de Suède doit avoir emporté de Paris le meilleur souvenir.



## L'Exposition de la Suède

**E**n contemplant cette construction habile et fort étudiée qu'est le Pavillon de la Suède, on éprouve aussitôt l'impression d'avoir devant soi, non pas seulement la réalisation réussie d'un rêve architectural, mais bien, surtout, la reproduction fidèle et caractéristique de l'originalité, de l'âme d'un pays, d'une race.

Le Nord est le pays des légendes poétiques et émouvantes, le Pavillon suédois est le palais merveilleux et étrange qui, le soir venu, l'ombre tombée, les derniers feux électriques éteints, sort des ondes, mélancolique, spectral, bien en rapport avec le mystère de cette contrée simple, dont il est l'émanation, de

cette contrée vivant dans le calme du présent, fervente du fantastique d'autrefois.

Situé quai d'Orsay, dans la section des Pavillons étrangers, tout proche du pont de l'Alma, ayant pour voisins les Pavillons de la Grèce et de Monaco, le Pavillon suédois frappe tout de suite, en effet, par son aspect bien particulier. Tout d'abord, les yeux s'arrêtent, se fixent sur la haute tour (31 mètres) dont la silhouette élevée domine les berges de la Seine. Ensuite seulement, on remarque la coupole et le balcon saillant qui donnent sur l'entrée principale; puis enfin les constructions plus basses qui ont aussi leur caractère. De chaque côté de la grande tour, s'élèvent symétriquement deux petites tourelles égayées d'une horloge à sonnerie. Ces tours, ainsi que celle de la coupole, sont reliées directement à la grande par d'élégantes

passerelles. Toute la construction est revêtue de bardeaux ou petites plaques de bois, en forme de tuiles, usités dans les constructions légères.

La tour et l'ensemble des escaliers forment, à l'intérieur, un vaste hall d'entrée. De chaque côté, un escalier conduit à un balcon, dont la saillie se prolonge fort avant et au-dessus de la promenade de la berge. De là, la vue s'étend indéfiniment sur le fleuve et ses deux rives. Ce balcon, situé tout à fait au nord, sera le lieu, tout de fraîcheur, le plus recherché pendant les chaudes journées de l'été. Notons encore un autre petit escalier, un beau travail, conduisant aux passerelles et aux tours, mais dont l'accès est interdit au public.

Sous la coupole, s'étend une vaste salle octogonale où sont exposés les plus fins tissus de la Scanie et de la

Dalécarlie, régions réputées pour leurs manufactures de produits textiles. On y voit également des bois sculptés du Blékinge et des dentelles d'Ostergothie. Mais ce qui attire le plus l'attention, ce qui excite certainement l'intérêt le plus vif, c'est le travail habile et délicat que font devant le public, attentives et sérieuses, de jeunes brodeuses et fileuses suédoises. Ces actives ouvrières, enfants des campagnes suédoises, exercent devant nous, non point un métier de manufactures, mais un art de famille, une industrie domestique, courante et familière dans les pays scandinaves où se perpétuent, inébranlables, les traditions primitives. On remarque parmi ces intéressantes personnes, une tricoteuse de Malmö, une dentelière de Vadstena et deux paysannes de la Dalécarlie. (Cân actuel de Falun.)

Vis-à-vis du hall, et dans le fond, une pièce a été aménagée en vue de la réception des souverains ou des personnages de marque qui ne manqueront pas d'honorer de leur visite le curieux Pavillon suédois. Cette pièce, dénommée le Salon royal, a été l'objet des soins les plus minutieux de M. Boberg,



l'obligeant architecte du Pavillon. C'est dire qu'elle réunit tout le luxe et le confort de la vie moderne. Son mobilier, qui constitue un véritable ensemble de travaux d'art, est l'œuvre de la maison Mattson; les tapisseries qui ornent ses murs ont été tissées par la Société des Amis des Travaux manuels, d'après les dessins de Mme Boberg. Au centre du panneau de face — détail qui a bien son importance — figure une vue superbe du château royal de Stockholm, peinte par le prince Eugène de Suède.

A l'entrée du Salon royal et sur les deux côtés, se trouvent deux grands dioramas intitulés, l'un *Une Nuit d'hiver*, l'autre *Une Nuit d'été*. Ils sont dus au pinceau savant du peintre Tiren. La première de ces œuvres nous transporte en Laponie, aux mines du Kirunnavara, c'est-à-dire à cent kilomètres au nord du cercle polaire. Au premier plan, des rennes domestiques, gardés par un petit Lapon, attendent des voyageurs. Les étoiles pâlisent à l'horizon, tandis qu'une aurore boréale projette au loin ses feux d'un vif éclat. Le second diorama représente la nuit de la Saint-Jean (21 juin) à Stockholm. La capitale est endormie, les quais sont déserts et l'eau coule doucement sans être troublée par le passage d'aucune barque. Sur les maisons hautes et basses qui forment l'entrée de la ville, se dessine cette teinte de lumière grisâtre qui n'est plus la nuit, qui n'est pas encore l'aube, mais qui marque simplement cet état de transition, de peu de durée, qui sous ces latitudes sépare le jour de la nuit et qui étonne si fort le voyageur parcourant, pour la première fois, les contrées scandinaves.

Nous nous sommes étendus un peu longuement sur ces détails, mais nul doute que le visiteur ne s'oublie comme nous à les regarder minutieusement, car ils sont très beaux, très soignés et fort impressionnants.

Dans une pièce voisine du Salon royal, le téléphone, installé par les soins de la direction des Postes et Télégraphes de Suède, est mis gracieusement à la disposition de tout visi-

teur. Il peut communiquer avec toutes les sections suédoises disséminées dans l'enceinte de l'Exposition; mais sa station centrale se trouve située dans le groupe de l'Électricité (Gr. IV-5.)

En outre de toutes les pièces que nous venons de mentionner, à droite de l'entrée, se trouve encore un salon de repos, où l'on peut consulter et acheter des journaux suédois, des revues suédoises, des guides de voyage, etc. Cette pièce est aussi décorée d'aquarelles, de panneaux peints et de photographies représentant les diverses contrées de la Suède et leurs habitants. A gauche, en face, se trouve un atelier d'orfèvrerie où des ouvriers travaillent devant le public, comme les brodeuses et tricoteuses.

Enfin les arcades du bas-quai, ou sous-sols du Pavillon, renferment une brasserie où sont servis des produits suédois.

Le Pavillon dont le prix de revient est d'environ cent cinquante mille francs, occupe une superficie de cinq cent cinquante mètres carrés. Il est entièrement en bois. D'abord construit à Stockholm, par la Société de menuiserie d'Ekman, sur les plans de M. Boberg, la bâtisse a été ensuite démontée et expédiée, par bateaux, à Rouen; de là, par des chalands,

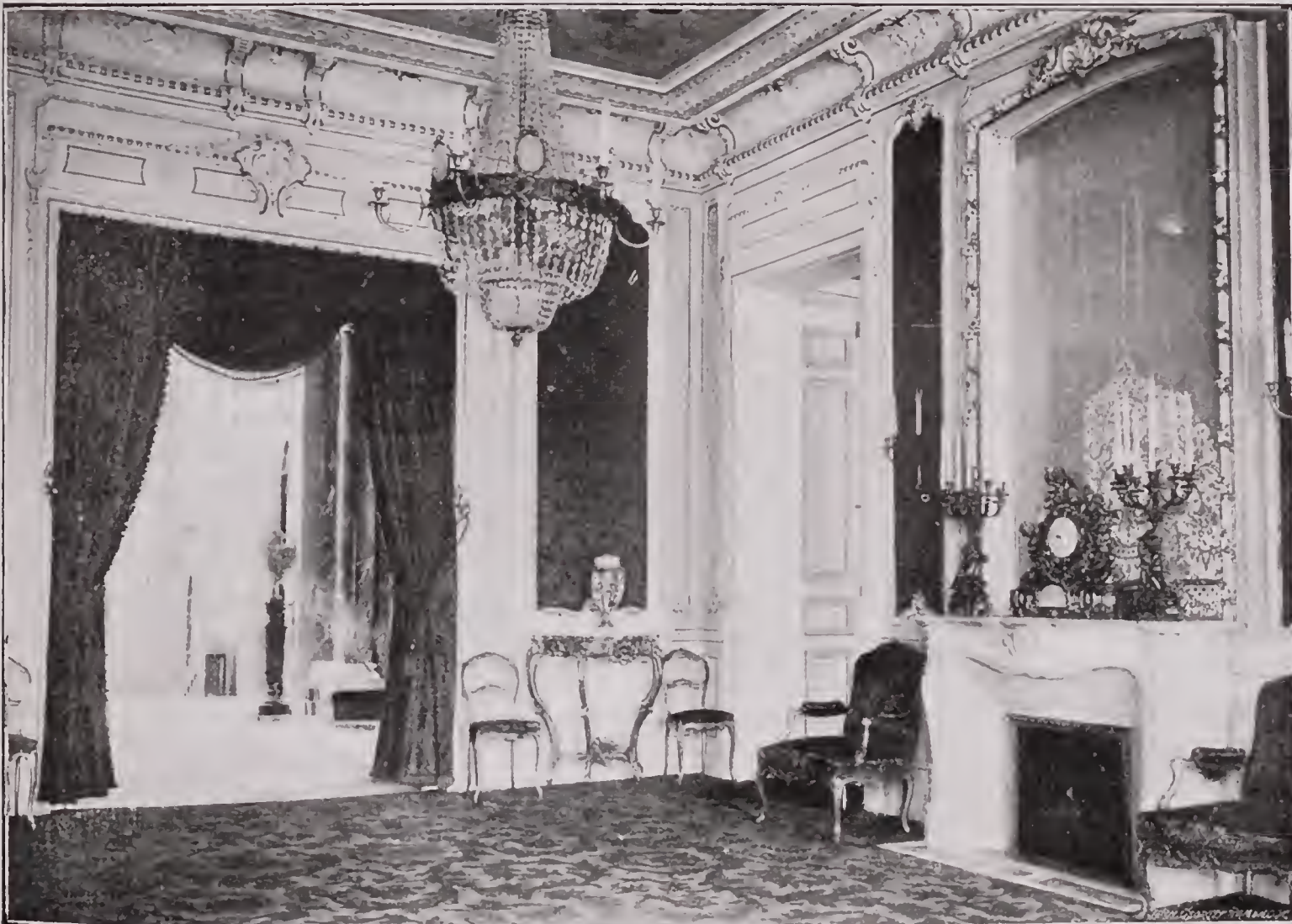
elle est arrivée à Paris; les soubassements et renforcements du sol ont été exécutés sous la surveillance du capitaine Oxel Landahl, des Ponts et Chaussées suédois. Quant à l'édification du bâtiment lui-même, c'est l'œuvre d'une dizaine d'ouvriers suédois dirigés par le contremaître M. Carl Förn.

Nous venons de voir le Pavillon suédois; nous avons constaté que la Suède y avait établi seulement les différentes spécialités suffisant à constituer l'originalité du pays; c'est donc dans les classes de chaque groupe que figurent les produits suédois, au même titre, d'ailleurs, que les apports des autres nations.

Dans les groupes I et III, le docteur Bergeman présente une école commu-



Arthur Thiel, commissaire général de la Suède.



Hôtel des Souverains. — Le grand salon.



nale suédoise. Cette école comprend une cuisine, une salle réservée aux ouvrages manuels, une autre à la couture, un gymnase, une bibliothèque, etc. L'Exposition de l'École technique occupe un peu plus du tiers de l'emplacement réservé à la section. Tout objet exposé — œuvre person-

nelle d'un élève de l'école — peut donner ainsi une idée des progrès actuels de l'enseignement tech-

On peut encore remarquer, dans les groupes IV et V, une série très intéressante de machines à travailler le bois, des rotatives, des turbines, des pompes à vapeur, etc. Une turbine à eau, sur dynamo électrique, démontre parfaitement comment on peut utiliser les chutes d'eau au profit des courants d'électricité. Sur les murs sont fixées des vues nombreuses de cascades. A noter aussi différentes sortes de téléphones très attachantes. Le groupe VI comprend des vélocipèdes de toutes formes dont deux types exclusivement suédois.

Aux groupes VII et X nous trouvons les produits agricoles et alimentaires. La société « Separator » qui, au moyen de procédés fort ingénieux, est parvenue à séparer la crème du lait, expose dans le groupe X le matériel de son industrie. Dans son pavillon spécial, se trouvant à l'extrémité de l'ancienne Galerie des Machines, avenue de Suffren, elle présente au public un modèle de laiterie complète, avec beurrerie, crèmerie, fromagerie. Dans le même groupe, la société « Radiator » a également monté une petite laiterie où s'emploie un nouveau système pour la fabrication du beurre. Là encore, sont exposés divers outils agricoles et des substances alimentaires, telles que le punch suédois, des conserves de viandes, d'anchois et de poissons de toutes catégories.

L'Exposition forestière, comprenant trois parties, est classée dans le groupe IX. Elle est accompagnée d'une série de miniatures représentant les contrées du Nordland et leurs paysages forestiers, avec pins et sapins. Il y a également une exposition scientifique des produits du bois.

Une place des plus considérables est occupée par la Suède dans le groupe XI. C'est, en effet, dans ce groupe que figure une vaste façade d'une longueur de 33 mètres et toute en fer forgé. Cette grille monumentale, due à l'architecte M. Liljequist, témoigne bien du développement pris, dans ce pays, par l'industrie métallurgique; elle sort des usines Stora Kopparbergs Berghslags. En dehors de cette colossale construction, notons les différents produits des forges et fabriques d'Avesta Jernverks, de Larsbo-Norns, d'Iggesunds Bruk, Skulhna, Taddaholms Bruks, Osterby Bruk, Uddeholms, Max Sirvert, etc. Enfin les mines de Gallivare Malmfalt och Luossavaara, Kirunnavara y sont largement représentées.

Les groupes XII et XV comprennent des tissus Gobelins, des spécimens de coutellerie, faïence et porcelaine, verrerie d'art, horlogerie, encre, orfèvrerie. Le Groupe XIV renferme la papeterie, de la pâte à papier, des allumettes, des machines pour la fabrication des allumettes, des produits chimiques et techniques. Un fourneau d'hôtel de 7 mètres de long est particulièrement remarquable, ainsi qu'une cuisine à l'esprit-de-vin. Au groupe XVI, les villes de Stockholm et de Göteborg exposent le matériel



Le Pavillon de la Suède. — Façade donnant sur la Seine.

nique. Dans la classe qui comprend l'enseignement supérieur on peut prendre connaissance des comptes rendus et des diverses statistiques des Universités, Académies, Conservatoires, Écoles d'Agriculture, et autres corps enseignants de la Suède. Parmi les maisons exposantes MM. Norstedt et fils présentent une Bibliothèque complète de leurs éditions classiques et cartographiques. De nombreux spécimens de photographie, de reliure et des instruments variés sont aussi exposés.



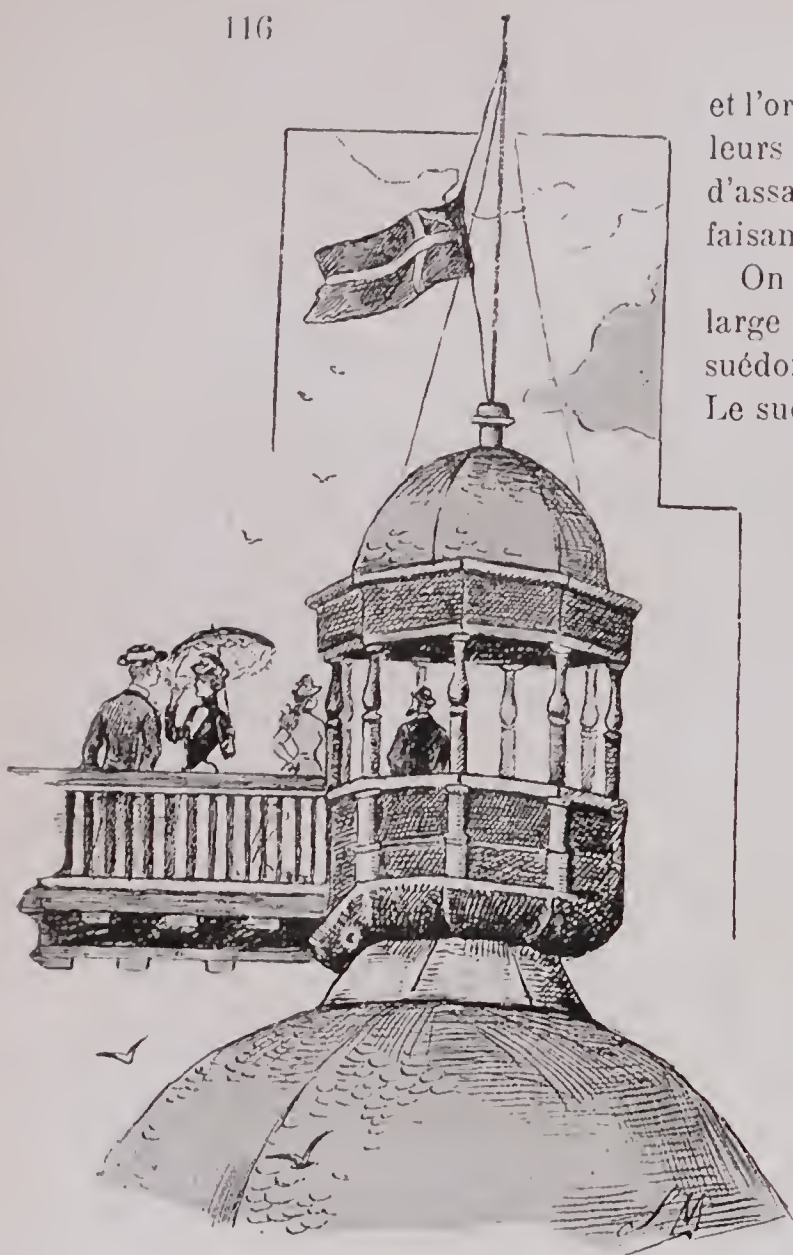


Le Pavillon de la Suède et ses abords.

I. Intérieur du Pavillon.  
II. Vue prise de la terrasse.

III. Le Pavillon de Monaco.  
IV. La Nuit de Saint-Jean à Stockholm (panorama).





Suède. — La passerelle et le petit pavillon.

et l'organisation détaillée de leurs œuvres d'hygiène, d'assainissement et de bienfaisance.

On voit maintenant quelle large place tient la section suédoise à notre Exposition. Le succès de nos hôtes sera

certainement très grand et ils le devront en bonne partie à leur commissaire général, le bienveillant M. A. Thiel, et à l'adjoint au commissaire, l'intelligent et actif M. Per Lamm, l'éditeur parisien bien connu.

Le roi de Suède, dans le séjour qu'il a fait au mois de juin à Paris, dans ses visites de l'Exposition a pu se rendre compte des succès obtenus par ses compatriotes.

EM. BUSSIÈRES.



## L'annexe de Vincennes

**L**es cinq Expositions qui se sont tenues à Paris, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, auront occupé à peu près le même emplacement. Elles ont eu le même centre. Elles se sont seulement étendues suivant les besoins toujours plus nombreux que leur imposait une importance de plus en plus grande. Peu s'en est fallu que pour l'Exposition actuelle la tradition ne soit rompue.

Le champ de courses d'Auteuil avait de nombreux partisans. Sans le veto opposé par le conseil municipal — veto sanctionné par le retrait de la subvention de 20 millions — les constructions qui ornent le Champ de Mars et les Invalides allaient être élevées sur les pelouses de la Société du Steeple Chase de France.

On s'est contenté d'envahir les Champs-Élysées et d'annexer les quais et les berges de la Seine. L'Exposition de 1900 s'étend sur une superficie de 108 hectares. En 1889, elle ne s'étendait que sur une surface de 90 hectares.

Il est à remarquer que, depuis 1855, chaque Exposition nouvelle a marqué par l'emprise de nouveaux terrains une marche vers l'ouest. Des Champs-Élysées, on est allé au Champ de Mars, et si l'exode d'Auteuil avait réussi, c'eût été un véritable bond qui aurait été fait dans cette direction.

Une Exposition Universelle doit montrer aux étrangers ce que Paris a de beau et de grandiose : l'avenue des Champs-Élysées avec ses arbres superbes, ses hôtels somptueux, ses monuments artistiques, sa décoration merveilleuse et son mouvement extraordinaire était tout indiquée pour former une des plus belles attractions.

De plus, le désir d'émigrer à Auteuil l'a montré, le besoin d'air, de lumière, de verdure se fait de plus en plus sentir et devient une des premières préoccupations des organisateurs

d'une Exposition. Le Bois de Boulogne est un pôle d'attraction contre lequel il est difficile de lutter. Mais ce n'est pas le seul bois de Paris. Il y a aussi le bois de Vincennes où, à la belle saison, les petits rentiers, les ouvriers et les enfants vont respirer un bol d'air.

Il a été chanté par Bruant comme son aristocratique rival. Cependant, les habitants de la région et de Paris ont trouvé, les ingrats, cette gloire insuffisante. Ils voulaient une Exposition. Ils ont fait circuler des pétitions qui sont arrivées à la Chambre couvertes de plusieurs milliers de signatures.

Les députés et les conseillers municipaux ont tout d'abord tenté vainement de plaider devant l'administration la cause de leurs électeurs. Le commissariat général est resté impassible. Les doléances de ces braves gens ne le touchaient pas. L'intérêt général commandait, paraît-il, de délaisser ce malheureux bois de Vincennes.

Devant ce refus, les habitants de la région ne se sont pas découragés. Ils ont insisté. Des demandes plus pressantes ont été faites. Leur constance et leurs efforts devaient être bientôt récompensés. Ils obtinrent, en effet, un commencement de satisfaction. On leur accorda un morceau de l'Exposition. Il fut décidé que les concours d'exercices physiques et de sports auraient lieu à Vincennes.

Ce premier résultat devait les encourager. Ils reprirent leur campagne. Des événements qu'il était facile de prévoir vinrent coordonner leurs efforts et accélérer la solution favorable de cette question.

On ne tarda pas à s'apercevoir que l'emplacement adopté au Champ de Mars et aux Invalides ne permettait de donner à chaque classe qu'une majoration de 20 0/0 sur les espaces occupés en 1889.

C'était insuffisant, vu la progression constante du nombre des exposants. De plus, plusieurs classes nouvelles avaient



Au Pavillon de la Suède. — Galerie Intérieure.





Le Pavillon de la Suède  
(en construction).

été créées, qui restreignaient encore les espaces disponibles. Enfin, on ne pouvait entasser monuments sur monuments. Il fallait réserver une partie du terrain de l'Exposition aux jardins et aux promenades.

Dans ces conditions, la création d'une annexe s'imposait.

Outre qu'il donne satisfaction à toute une région parisienne jusqu'à présent trop délaissée par les organisateurs des fêtes, le choix de Vincennes comme annexe de l'Exposition est particulièrement heureux.

Le lac pittoresque permet de faire d'intéressants essais de bateaux et des joutes nautiques.

D'aucuns regrettent évidemment que les concours de sport nautique n'aient pas lieu sur la Seine. Mais ils se consolent en pensant à l'encombrement énorme qu'il y aurait sur le fleuve déjà rétréci par la création de ports droits pendant toute la durée de l'Exposition.

La circulation des bateaux-omnibus, des bateaux de plaisance et le trafic ordinaire du port rendaient impossible toute course de bateaux, tout concours nautique.

Le lac Daumesnil nettoyé et décoré, tranquille et large, offre un terrain de lutte très propice aux matchs et très sûr pour le garage des flottilles.

Tout à côté se trouvent un hippodrome et un vélodrome qui servent aux sports hippiques et vélocipédiques.

Enfin le terrain n'est pas limité. Et la première préoccupa-

tion des organisateurs d'une Exposition d'objets dont la seule fonction est d'être mobile, n'était-elle pas précisément de trouver de vastes emplacements?

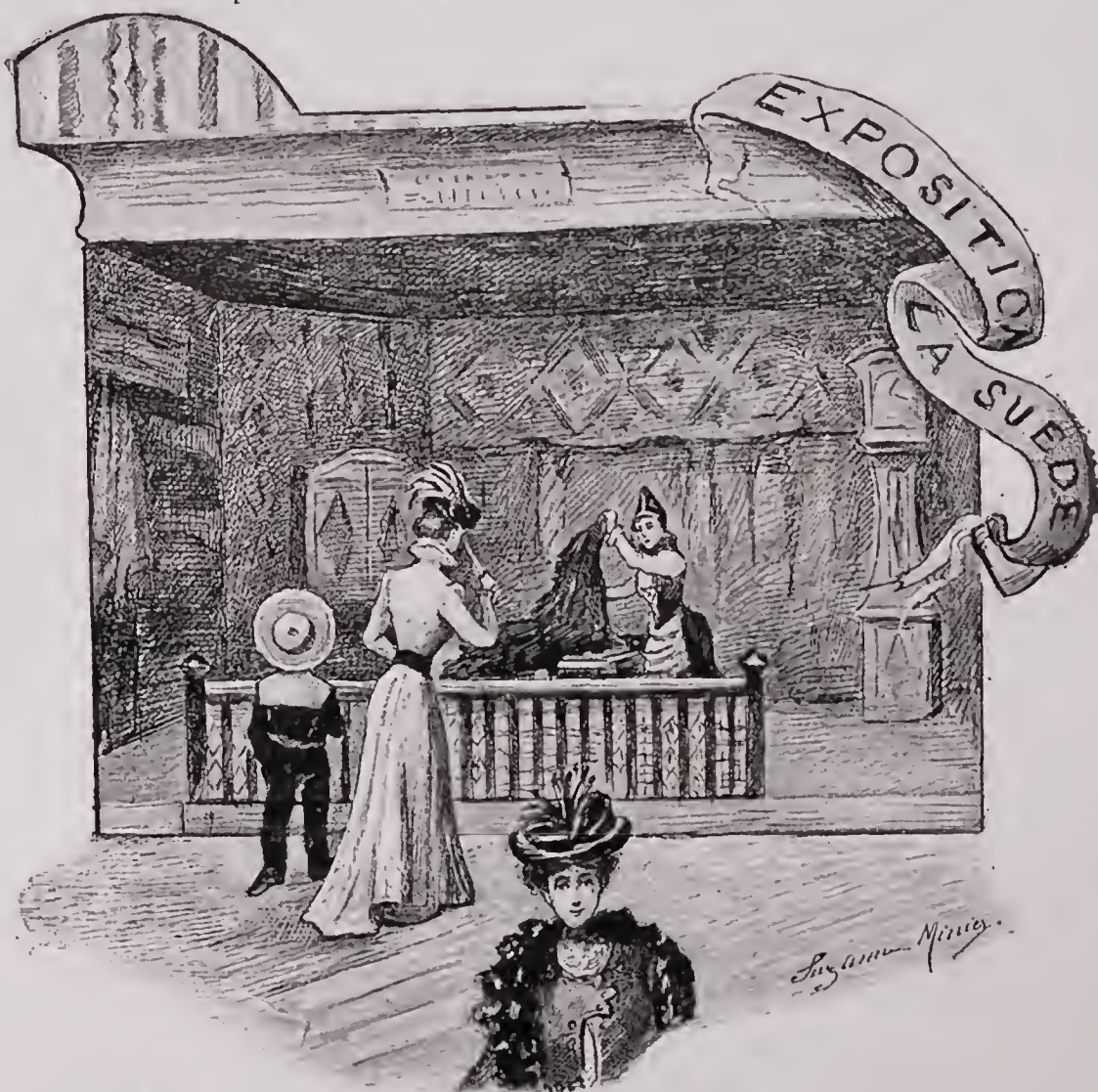
Le spectacle morne et peu agréable des longues théories de bicyclettes, que donnent les traditionnels salons du cycle a pu ainsi être avantageusement remplacé par la vue réconfortante et vivante du vélo en mouvement, d'automobiles marchant à de grandes vitesses, de véhicules courant en pleine campagne, dans un décor pittoresque et champêtre.

Il convient donc de constater une fois de plus la sagesse et la méthode qui ont présidé à l'organisation rationnelle et logique de l'Exposition.

Le bois de Vincennes, avec ses belles pelouses, ses bouquets d'arbres verts, ses allées magnifiques offre, en outre, un splendide décor pour les fêtes de nuit et les kermesses, que le public ne délaisse pas et que seuls maudissent peut-être :

Les pauvres gueux sans feu ni lieu,  
Qui trouv'nt de quoi s'faire un bon pieu  
Sous l'œil caressant du bon Dieu  
Au bois de Vincennes.

La création de cette annexe décidée, il a fallu chercher les moyens de la mettre facilement en communication avec Paris. Il importait avant tout d'éviter aux visiteurs une trop



L'exposition des Tissus Suédois.



longue fatigue. Il était indispensable de leur permettre de se rendre sans difficultés dans ce quartier quelque peu excentrique.

Les bateaux et les tramways électriques transportent un assez grand nombre de curieux. Le chemin de fer de la Bastille à Vincennes en déverse encore plus sur le débarcadère de Bel-Air. Enfin le Métropolitain draine les voyageurs depuis la Porte-Maillot et le Trocadéro jusqu'aux portes du bois de Vincennes.

Comme on le voit, nombreux sont les moyens de franchir la distance qui sépare l'annexe du reste de l'Exposition.

Pour le public select, pour les habitués des champs de course et des vélodromes, des luttes athlétiques et des matchs de football, pour les *sportsmen* et les *sportswomen* qui dédaignent les ordinaires véhicules, il y a des automobiles.

Sur le Cours de Vincennes, les bicyclettes s'égrènent, tandems et triplettes se matchent et... malheur, plusieurs fois malheur aux piétons fourvoyés entre les roues de multiples et divers véhicules!

Le projet primitif instituait à Vincennes des concours physiques et de sport. Mais le manque de place prévu au Champ de Mars et aux Invalides s'est fait plus cruellement sentir qu'on ne le craignait et a singulièrement augmenté les attributions de l'annexe. En butte à de nombreuses et très légitimes réclamations des exposants du groupe du génie civil et des moyens de transport, M. Alfred Picard en a fait émigrer une partie à Vincennes où est réuni tout le matériel encombrant et tous les instruments qui doivent être mis en mouvement. Cédant aux bonnes raisons qui leur étaient données, la plupart de ces exposants ont consenti à diviser leur exposition. Au Champ de Mars a été réservée la partie théorique, à Vincennes la partie pratique.

C'est ainsi que les moyens de transport sont allés rejoindre les sports. Il y a une telle corrélation entre ces deux Exposi-

tions que le rapprochement s'imposait. Il ne peut leur être que très favorable.

En même temps que croissait l'importance des objets exposés à l'annexe, la nécessité d'y créer des attractions et d'en faire une succursale véritable de l'Exposition augmentait.

Elle a permis à la Commission d'initiative privée d'opérer quelques repêchages. Depuis longtemps déjà, les avis qu'elle émettait, bien que très flatteurs pour les auteurs de projets, étaient, dans le fond, très désespérants pour leur ambition.

Ils étaient tous émis selon la traditionnelle formule : « Le projet paraît fort intéressant et la commission regrette que le manque de place l'oblige à passer outre. »

Lorsque l'administration s'est décidée à donner à l'annexe un développement convenable, la formule a pu être modifiée : « Le projet pourrait être examiné s'il était maintenu à Vincennes. »

Quelques auteurs se sont laissé séduire. Ils sont allés animer le bois par les attractions qu'ils y apportent.

Il n'est pas suffisant de s'amuser à une Exposition. Il faut encore pouvoir réparer les forces perdues dans une longue et fatigante promenade. Il y a des restaurants à Vincennes, pour tous les goûts et toutes les bourses.



Au Pavillon de la Suède.  
La rotonde intérieure.

L'agriculture et l'horticulture ont des sections à l'annexe.

C'est là que se font les concours des animaux reproducteurs. L'emplacement est évidemment très favorable pour leur donner toute l'ampleur désirable. Des arrêtés ministériels règlent la succession des diverses opérations, ainsi que les conditions que doivent remplir les animaux appelés à figurer dans certaines catégories spéciales, notamment les chevaux.

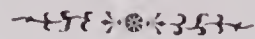
Une exposition de mules et de mulets est annexée à l'exposition des animaux reproducteurs des espèces chevaline et asine. Elle comprend une section unique ouverte aux mules et aux mulets de toutes nationalités.

Pour le concours de la race chevaline, on avait songé à



L'Economie sociale a ainsi un champ d'expérience fort intéressant. Mais « le plat de résistance » est certainement l'exposition des sports, sur laquelle il y a beaucoup de choses intéressantes à dire.

CHARLES LAVIGNE.



## Les Passerelles

Pour faire communiquer les deux parties de l'Exposition que coupe la Seine, on a construit trois passerelles : l'une à côté du pont des Invalides, une deuxième à côté du pont de l'Alma, une troisième devant le Palais des Armées de terre et de mer. Les visiteurs ont, en outre, à leur disposition, deux ponts qui leur ont été réservés : le pont Alexandre-III, que Paris devra à l'Exposition, et le pont d'Iéna qui a été élargi et provisoirement isolé du reste de Paris. Nous avons déjà parlé de cette organisation.

Mais ce n'était pas tout de faire communiquer les deux rives de l'Exposition. Sur chaque rive, des rues venaient aboutir à la Seine, morcelant ainsi le vaste ensemble. Ces rues ne pouvaient être interceptées. Il fallait les laisser libres comme les ponts eux-mêmes, auxquels elles aboutissaient : le pont des Invalides et le pont de l'Alma. On a donc élevé des



A Vincennes

Le lac Daumesnil et les Pavillons des sciences sociales.

l'Hippodrome du Plateau de Gravelle, qui appartient à la Société du demi-sang. Mais on a dû y renoncer et décider la construction d'un autre hippodrome. C'est, en effet, là, le champ de manœuvre de la garnison de Vincennes et les pauvres troupiers ne seront pas toujours en fête pendant l'Exposition.

Une partie du bois est occupée par une exposition fort curieuse. Il s'agit de la construction de maisons ouvrières de divers pays. Ces maisons sont habitées et le public peut se rendre compte de tout ce qu'ont de pratique les installations préconisées. Il peut également se faire une opinion bien nette des travaux du Congrès des habitations qui se tient en même temps au Palais des Congrès et qui examine la question, au point de vue de l'hygiène et de la salubrité.



passerelles montant en pente douce, réunissant les diverses parties de l'Exposition et laissant au-dessous la circulation libre hors de l'Exposition.

Ces passerelles sont faites d'épaisses poutres de bois. C'est dire que leur solidité est assurée. La foule n'en a pas moins été anxieuse les premiers jours à la suite de l'effondrement d'une passerelle construite en béton armé, au-dessus de l'avenue de Suffren, pour un établissement privé.

Il y a bien une passerelle de ce genre qui réunit le pont d'Iéna au Trocadéro; mais quoique sa force ait été éprouvée, des précautions sont prises pour le passage des gros chariots.

Les passerelles en bois — nos dessins représentent les plus importantes — sont ornées de drapeaux, d'oriflammes multicolores, de motifs de sculptures. Par exemple, la passerelle de l'avenue Rapp semble portée par des cygnes. Un jardin, tout petit mais charmant, en marque les amorces. Deux petits dômes la surplombent un peu lourdement, et contribuent au





Passerelle au-dessus de la place de l'Alma.

spectacle pittoresque des toits variés que montre l'Exposition.

Pour éviter tout encombrement, surtout les dimanches et jours de fêtes, une séparation a été élevée au milieu de chaque passerelle la divisant en deux parties, et canalisant pour ainsi dire les deux flots humains qui sans cela se seraient rencontrés et auraient occasionné, sinon des accidents, tout au moins des retards fâcheux dans la circulation. Ces passerelles ont l'avantage

énorme de permettre aux visiteurs de parcourir toute l'Exposition sans être contraints de sortir et par suite de donner un nouveau ticket pour rentrer. Celles qui sont installées au-dessus des rues qui débouchent sur le quai d'Orsay permettent, en outre, l'accès au trottoir roulant. Utiles et décoratives, ces passerelles font honneur au zèle du commissariat général.

JEAN VERMONT.



Passerelle de l'avenue Rapp. au quai d'Orsay.









LE PONT ALEXANDRE-III  
AQUARELLE DE M. FILLOZ.







## Le Palais des Armées de Terre et de Mer

ETTE immense construction, qui ne comprend pas moins de 316 mètres de façade sur la Seine et de 50 mètres de profondeur, sans compter les annexes, est une des plus importantes de l'Exposition. Pour remédier aux difficultés que présentaient le terrain et les différents niveaux de la berge du quai d'Orsay, et surtout pour faire face à des complications de dernière heure, il a fallu toute l'intelligente activité du jeune architecte, M. Marcel Auburtin.

Et non seulement ce Palais des Armées de Terre et de Mer fut admirablement aménagé pour son usage, mais encore il y a dans son ensemble un souci de décoration et d'harmonie architecturale qui mérite description.

Lorsqu'on arrive par l'immense passerelle qui relie le quai Debilly au quai d'Orsay, et que l'on se trouve en face de la porte d'entrée monumentale, le spectacle ne manque pas de grandeur.

Des deux côtés de cette porte, deux hérauts d'armes, par M. Galy, véritables sentinelles avancées, se tiennent campés en de superbes poses. Derrière eux, sous l'immense arcature, s'ouvre le vestibule d'honneur. Il n'était pas facile d'emplir et d'animer ce vide immense : ce fut fait d'habile et originale façon.

En arrière tout à fait, sur le haut d'un mur, les statues

équestres de Bayard et de Du Guesclin qui n'ont pas moins de 3 m. 50 de hauteur, se détachent au-devant d'un fond de peinture décorative figurant les armes de France entourées de celles des provinces de Bretagne, Bourgogne, Navarre, etc., et des écussons des divers régiments de France. Ce fond ainsi heureusement coloré, il fallut aussi songer à réchauffer les autres parties de l'immense vestibule. Pour cela, on imagina un curieux plafond composé de carrés de verre légèrement teintés, puis le long des murailles, on fit courir des motifs de circonstance, cordages et boucliers : enfin, chacune des colonnes, forcément massives, fut surmontée d'un petit coq doré. A l'extérieur du vestibule, des lions et des dragons, habilement groupés, réveillent la blancheur un peu monotone de la porte d'entrée.

Ainsi décoré, ce vestibule d'honneur termine très heureusement l'immense passerelle lancée par-dessus la Seine comme un pont-levis.

\* \*

Mais il fallait raccorder de façon apparente les différents niveaux de la berge, du quai d'Orsay et de la passerelle. Pour cela, on a construit en façade, à droite et à gauche de la porte d'entrée, des escaliers-loggia à jour sur la Seine, dont les fonds sont décorés de fresques armoriées. De ces escaliers, ouverts au public jour et nuit, la vue qui s'étend sur la Seine et sur la silhouette heurtée du Vieux-Paris qui se dessine en face, est vraiment féérique.



La porte centrale du Palais des Armées de Terre et de Mer et la grande passerelle.



Nous avons déjà dit que le monument ne comptait pas moins de 346 mètres de façade sur la Seine, et comme il est entièrement bâti en staff, il fallait remédier à la froideur ennuyeuse de cette longue masse blanche. On y arriva très adroitement par d'amusants détails.

Et d'abord, toutes les cinq travées sont des tourelles carrées, percées de portes basses qui jettent une note rouge et couronnées de clochetons, le tout surmonté de mâts de pavillon et de drapeaux. Puis, entre ces tourelles, les hautes fenêtres qui éclairent toute cette façade sont rendues moins vides par des grilles dorées très gracieusement ouvragées. Enfin, partout courent des motifs appropriés, cordages et boulets. Et toute cette masse un peu lourde est comme allégée par le flottement des oriflammes qui, s'élevant au-dessus des tours et des créneaux, égayent toute cette pierre de leurs couleurs variées et de leur continuel mouvement.

\*\*\*

Le visiteur qui gagne le vestibule d'honneur par la grande passerelle s'aperçoit que celle-ci, dont l'axe était déterminé par la rue de la Manutention, ne débouche pas juste au milieu de la longueur de la façade. Cela obligea l'architecte à concevoir et exécuter les deux extrémités du Palais de façon complètement différente, et l'effet de cette dissemblance est des plus réussis.

A droite, du côté du pont de l'Alma, s'élève une rotonde de 20 mètres de diamètre et de 40 mètres de hauteur. Elle contient un ravissant escalier dans le genre de ceux que l'on peut admirer dans les châteaux de Chambord et de Blois, escalier à jour sur la Seine et qui permet d'accéder aux différents étages. Cet escalier ajouré, avec ses doubles colonnes et ses gracieuses ouvertures qui suivent dans leur forme la pente harmonieuse de la rampe, jette en ce coin une bien curieuse note d'art. Et puis, la coupole qui se trouve percée de tous côtés comme une véritable dentelle, est ainsi en heureuse opposition avec la lourdeur un peu massive de la porte d'entrée. C'est la grâce du moyen âge qui vient corriger par une décoration plus fine ce que l'architecture de forteresse avait d'un peu monotone et de trop pesant.

L'extrémité gauche du Palais est terminée par un donjon carré qui sert d'appui aux tours et que rendent amusant une herse moyen âge et de curieux ornements de trophées.

Enfin, du côté du pont de l'Alma, on a dû ajouter un vaste escalier extérieur au Palais qui permet d'assurer la circulation et qu'animent, à ses deux extrémités, des hérauts d'armes de l'époque carlovingienne.

Tout cela, si différent dans les détails, est cependant très harmonieux d'ensemble et rappelle l'architecture de la cathédrale fortifiée d'Albi et de certains monuments de Carcassonne.

\*\*\*

La décoration architecturale de l'intérieur du Palais est de peu d'importance. A signaler seulement, au-dessus des hautes fenêtres, les cartouches vraiment gracieux qui contiennent les noms des grandes villes maritimes; puis, tous les pylônes, armatures et poutres sont recouverts de décorations des plus agréables et qui furent vraiment exécutées avec une étonnante rapidité.

De-ci, de-là, une boiserie travaillée ou une amusante verrière, ou encore une discrète tapisserie jette sa note d'art. Du reste, chaque section de cette intéressante exposition, qui sera étudiée en détail, comme elle le mérite, apporte, pour l'ensemble de la décoration intérieure, sa note personnelle et sa couleur. Et de cette collaboration si variée et si inattendue, il est sorti beaucoup de vie et de gaieté.

Ce dont on ne saurait trop féliciter l'architecte, M. Auburtin, c'est d'avoir, au milieu de difficultés spéciales et dans un délai des plus courts, su ménager tout le côté pratique de cette immense entreprise sans pour cela négliger le côté artistique. En effet, tout a été bien compris pour assurer le maximum d'air et de lumière, et néanmoins le style de notre vieille architecture a été suffisamment respecté pour le charme du souvenir et le plaisir des yeux.

HENRI PELLIER.



L'entrée du Palais des Armées de Terre et de Mer.



## Au Pavillon de la Bosnie

### LES FRESQUES DE MUCHA



Bosnie. — Ecusson  
d'une porte extérieure.

Dans l'article que nous avons consacré à la participation de la Bosnie et de l'Herzégovine à l'Exposition Universelle, nous avons jeté un coup d'œil rapide — trop rapide — sur la décoration du grand hall intérieur qui abrite les œuvres de l'école des arts décoratifs de Sarajévo, et de précieuses collections archéologiques et ethnographiques.

Au fond de la salle et visible dès l'entrée, un immense panorama donnant l'illusion de la profondeur, et représentant la capitale de la Bosnie avec sa mosquée, ses clochers, ses bazars, ses rues, ainsi que les industries locales dont quelques-unes, fort curieuses, sont réparties dans des ateliers où travaillent des ouvriers et des ouvrières indigènes, vêtus du costume national.

Cette grande toile, œuvre du peintre viennois Kauffmann, est encadrée par deux autres tableaux qui évoquent de pittoresques paysages : la cascade de la Pliva et la source de la Bouna.

Quatre statues représentant des cavaliers en costume du moyen âge et en vêtement moderne et deux types du pays : la *Brodeuse* et la *Fileuse*, modelés d'après les croquis de Mucha, complètent l'ensemble décoratif de cette abside demi-circulaire au premier plan de laquelle de gentilles Bosniaques, coiffées du petit bonnet conique, tissent et brodent sous l'œil curieux du visiteur.

Entre les archivoltes des arcs qui soutiennent les galeries du premier étage et la corniche du plafond, deux grandes frises du peintre Mucha ont été placées.

Bien qu'installé depuis quelques années seulement à Paris, Alfons Mucha n'est pas un inconnu. Sarah Bernhardt qui en a fait son « affichiste », l'a révélé au public français. Qui de nous ne s'est arrêté devant les affiches de ce puissant et robuste artiste, et n'a admiré dans ses estampes douces *Gismonda*, *la Dame aux Camélias*, *Lorenzaccio*, *la Samaritaine*, *Médée*, *Hamlet*, les incarnations toujours nouvelles de la grande tragédienne ?

Mais si dans les œuvres récentes de Mucha s'affirme avant tout le sentiment décoratif, ceux qui ont suivi l'artiste depuis ses débuts à Prague, sous la conduite du peintre Zeleny, jusqu'à l'atelier de Jean-Paul Laurens dont il fut l'élève, se sont rendu compte de l'évolution qui s'est produite en lui. Dans chacune de ces phases, Mucha a montré une grande sûreté de dessin.

D'illustrateur il est devenu peintre d'histoire, puis décorateur. La peinture décorative il l'a comprise comme Puvis de Chavannes. Pour ces deux artistes, elle doit ne faire qu'un avec les murs. Il faut que derrière la couche de peinture on sente la pierre. La peinture décorative doit aussi s'harmoniser avec les formes architecturales et le ton de la muraille. Mais, tandis que l'un s'est efforcé de rester dans une tonalité douce, l'autre, au contraire, a affirmé les lignes par de vigoureux serts dans l'exécution, et sacrifié les détails inutiles dans la composition. Mucha est ainsi arrivé à une simplicité de peinture que l'on ne retrouve que chez les primitifs. Il n'y est parvenu qu'après de longues éliminations de tous les détails qu'il avait observés et retenus, les autres étaient naturellement simples.

Ces courtes réflexions seraient incomplètes, si nous oublions d'ajouter que Mucha est un mystique, et que son œuvre tout entier est empreint de mysticisme.

Ceci dit, revenons aux toiles que Mucha expose. Tout d'abord, au-dessus du panorama de Sarajévo, *la Bosnie offrant ses produits à l'Exposition*, vaste composition symbolique : dans une pose alanguie, la Bosnie, mystique princesse lointaine, assise au milieu de fleurs, montre d'un geste large les présents que portent des hommes et des femmes bosniaques. La première frise qui se déroule au-dessus de la galerie, retrace l'histoire de la Bosnie depuis l'âge de pierre jusqu'à nos jours. Elle est exécutée à l'aquarelle en toile très fine marouflée.

Trois panneaux d'un très harmonieux coloris fixent les *trois âges préhistoriques*. C'est ensuite la *période romaine* : devant une construction ionique des jeunes filles sont assises ; puis *l'arrivée des Slaves* ; à côté, *un jugement* : devant le tribunal où un ancien rend la justice, se déroule la scène du serment du glaive. Viennent après *les premiers apôtres chrétiens*, *une vengeance des Bogomiles*, hérétiques du XII<sup>e</sup> siècle, et *le couronnement d'un roi de Bosnie*, Ghari Hussein bey.

Les trois derniers panneaux symbolisent les trois religions du pays : le rite musulman est figuré par un *Groupe d'architectes de mosquées* ; le rite orthodoxe grec, par la *Fête de la bénédiction de l'Eau* (6 janvier) ; enfin le catholicisme par la *Confirmation*.

Au-dessus de cette reconstitution de l'histoire de la Bosnie court une fresque, illustrant dans une note bleue de rêve des



Un coin de la Bosnie.



légendes bosniaques puisées dans les *Contes* de la comtesse Colonna. De ces légendes pleines de naïveté, Mucha a tiré des scènes d'une émotion intense, où s'est plu son talent fait de grâce et son esprit passionné pour les sciences occultes.

*Sœur unique* lui a inspiré une splendide étude, *Mourtia, la peste*. Quelques mots sur cette légende : Neuf frères ont une sœur belle comme les étoiles. Ils ont refusé pour elle tous les nobles beys du pays. Cependant Yanka aime, et les neuf frères se décident à la donner au fiancé. L'heure du mariage venue, l'escorte arrive avec trente-cinq invités montés sur des chevaux noirs, et Yanka seule sur un beau cheval blanc. Les neuf frères pâlissent, car sur la selle du cheval blanc se trouve une femme voilée de noir qui les embrasse tous. Au détour de la route Yanka disparaît. Les frères rentrent dans la maison solitaire. Soudain chacun d'eux ressent une grande douleur au front, là où la femme noire a posé ses lèvres de glace. Cette femme est Mourtia, la peste, et les neuf frères en neuf jours meurent de son baiser.

La mère pleure tant sur la tombe de ses fils qu'elle en devient

dans les 25 compositions du *Pater*, Mucha écrit dans une langue claire et sonore les étapes successives de l'ascension de l'homme vers un idéal sacré.

CHARLES LAVIGNE.

\*\*\*

## Le Terre-Neuvier

### “ Deux Empereurs ”

**A**BANDONNANT cette année les banes de Terre-Neuve, les *Deux-Empereurs*, morutier authentique, amené du port de Granville, a été amarré sur les quais de la Seine au pied du Palais des Armées de Terre et de Mer. C'est un trois-mâts-barque aux lignes élancées et à la silhouette gracieuse. Il a quarante ans d'âge et compte trente-sept campagnes. Il porte gaillardement ses 60.000 francs de marchandises. C'est un excellent marcheur. Il a essayé de multiples tempêtes, mais



Frise de Mucha ornant la grande salle du pavillon de la Bosnie.

aveugle. Pendant ce temps, Yanka, dans la maison blanche d'un bey est heureuse. Cependant, un jour, un de ses frères, Hussein, apparaît devant elle. Son visage pâle comme un cadavre a une odeur de tombeau. Yanka l'interroge, et il l'emmène vers la vieille mère qui recouvre la vue tant son bonheur est grand, et meurt dans les bras de Yanka. Celle-ci ne retourne pas chez son bey. Elle devient comme folle et appelle de tous côtés ses neuf frères.

*Yvon et Anitza*, qui a fourni le sujet de très belles fresques, est une délicieuse légende. Les Turcs ont occupé Krémén et fait prisonniers les enfants du roi, Yvon et Anitza. Celle-ci, qui est enfermée dans le harem du sultan, obtient la permission d'aller voir son frère qui se meurt en prison. Elle en profite pour se sauver avec lui revenir à Krémén, où elle apporte la gaieté et le bonheur perdus depuis leur emprisonnement.

De *la Mort de la fiancée d'Hasanaga* le peintre a tiré une scène fantastique et terrifiante qui termine la seconde frise.

Par cette œuvre colossale inspirée tout entière de la nature et traduite d'une façon personnelle, originale et nouvelle, Mucha apparaît le maître des décorateurs modernes. Et il nous plait de faire remarquer qu'en même temps qu'il ouvre à l'art décoratif une voie nouvelle, le décorateur n'absorbe pas complètement le peintre d'histoire. Au Palais de l'Autriche,

il est toujours resté victorieux des assauts de la « gueuse ».

A peine avons-nous sauté le bastingage qu'un *terre-neucas*, à la robuste corpulence, au regard vif, aux bras solidement musclés et aux mains rudes, durcies par la mer et les cordages, s'offre à nous pour nous conduire dans notre promenade. Nous acceptons très volontiers.

Précédé de notre cicerone, gars vigoureux au teint hâlé, nous nous dirigeons vers l'arrière.

Devant l'immense boussole, la grande sirène mécanique qui jette des cris stridents et signale la présence du navire au milieu des brouillards qui couvrent la plupart du temps les côtes de Terre-Neuve.

Nous descendons sous le pont par un petit escalier de bois et nous nous trouvons dans une chambre carrée, très propre, au milieu de laquelle se dresse une table de bois blanc recouverte d'une toile cirée. C'est la salle à manger.

Tout autour sont placées les chambres à coucher des officiers de bord. A gauche celle du capitaine, au fond celle du second, à droite celle du quartier-maître et du chef d'équipage. Elles sont modestes et de dimensions restreintes ces salles de repos. Il y a juste la place d'un homme. Contre la cloison une petite armoire entr'ouverte laisse voir des matelas et des couvertures. C'est la couchette.



Après les rudes travaux de la journée, le pêcheur trouve là un peu de repos. Il oublie dans un long sommeil le peu de confortable de sa demeure.

Entre la salle à manger et la grande salle qui occupe la plus grande partie de la cale se trouvent la cuisine et les machines.

En campagne, la cale est remplie de sel jusqu'à un mètre du pont. On creuse ce sel pour y enfouir la morue vidée et coupée en commençant à charger le bateau par l'arrière. Actuellement un plancher a été posé sur lequel des banquettes ont été installées où prennent place les visiteurs, qui, grâce à un cinématographe, peuvent vivre les principales scènes de la vie des « terre-neuvas ».

Là se déroulent successivement les scènes animées du départ, l'arrivée à Terre-Neuve, le mouillage, l'appareillage des dorys, petites barques élancées dans lesquelles les marins font la pêche, le repas de l'équipage, le relevage des lignes, puis le retour à bord avec les produits de la pêche.

On assiste ensuite à la très curieuse préparation des morues. D'abord le tranchage, puis la salaison.

Quelques scènes émouvantes complètent l'illusion d'une campagne sur les bancs de Terre-Neuve. Une alerte dans la brume, le naufrage, le sauve-qui-peut général. Puis c'est le retour au pays, la joie de retrouver les siens, de fouler une fois encore le sol où l'on est né.

Le long des cloisons sont suspendus les instruments de pêche : filets, lignes, hameçons, fourchettes, couteaux, harpons, hachettes, etc.

Joseph Encogniard — tel est le nom du vieux loup de mer qui nous accompagne — nous explique l'emploi de tous ces instruments. Il nous initie à la pêche si particulière mais si dangereuse de la morue. Et il nous montre ses bras tout couverts de coutures. C'est en coupant les morues qu'il s'est blessé. Cela ne l'émue guère. Tandis qu'il nous conte des anecdotes sur ses dernières campagnes, son regard étrangement bleu et vif atteste la témérité, le courage et le dévouement de ce brave marin.

A l'avant se trouvent les couchettes des hommes de l'équipage. Il n'y en a que quatre, mais d'ordinaire il y en a dix-

huit. On a dû en démolir quelques-unes pour installer le cinématographe. Elles sont encore plus modestes que celles des officiers.

Revenu sur le pont, nous trouvons au milieu des cordages, des chaînes et des ancres, les barriques dans lesquelles est recueillie l'huile de foie de morue. Les foies sont enfouis dans

le tonneau, ils restent là plusieurs jours, l'huile est ensuite soutirée et placée dans d'autres tonneaux, plus petits. Avec deux ou trois soutirages on obtient un produit d'une limpidité parfaite.

Au-dessus du pont sont suspendues les dorys, petites embarcations de pêche. A bâbord, prête à partir, une dorys a été placée. Elle est appareillée pour deux pêcheurs. A côté des lignes, des hameçons et de la boussole, des boîtes à biscuit, la nourriture du marin.

Comme nous admirons la mâture et les grandes voiles qui flottent légèrement sous la brise, Encogniard nous dit :

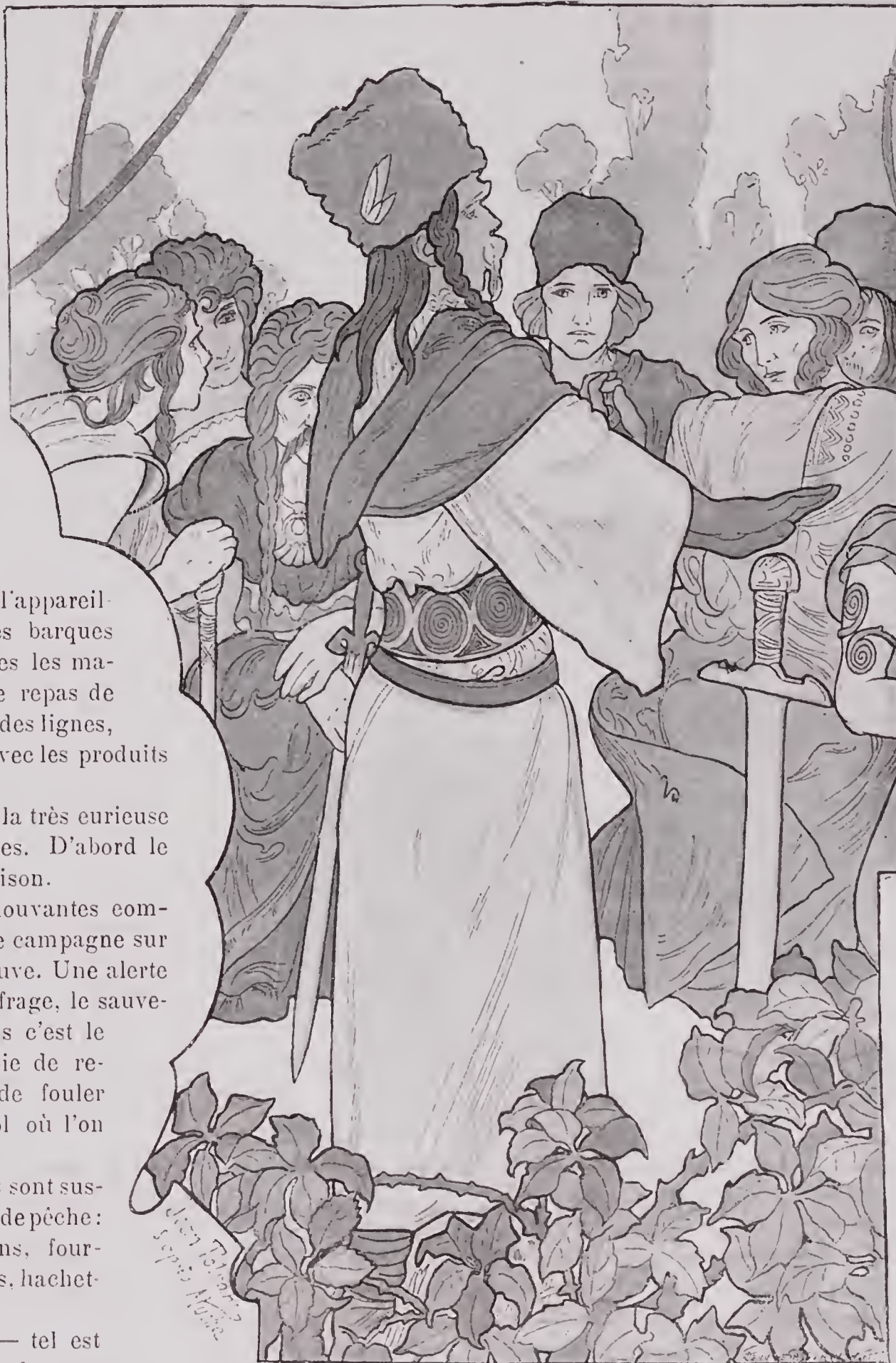
« C'est une rude vie que celle des terre-neuvas. Voilà plus de trente ans que je suis morutier. Je suis le plus vieux pêcheur de Granville. Bien que mon métier soit pénible et souvent dangereux, je l'aime et jamais je ne pourrais l'abandonner. »

Une poignée de main et nous quittons notre cicérone en emportant une impression excellente de l'existence mysté-

rieuse et ignorée jusqu'à présent pour nous de la vie des « terre-neuvas ».

Nul doute que le terre-neuvier *Deux-Empereurs* n'attire une foule considérable de visiteurs. Il y a là une leçon de choses amusante et intéressante.

JOSEPH DANCOURT.



Le serment du glaive. peinture murale, Pavillon de la Bosnie.



## L'Exposition Indo-chinoise

### Le Palais des Arts

L'UNE des premières constructions achevées à l'Exposition coloniale du Trocadéro a été le Palais des Arts de l'Indo-Chine : ses portes se sont ouvertes, en effet, dès le lendemain de l'inauguration officielle de l'Exposition, à une date où, dans certaines sections, on était encore occupé à jeter des fondations. Il y avait bien encore quelques menus travaux à exécuter : la décoration si compliquée des façades était par en-

pour choisir une nouvelle couleur parmi les réceptifs rangés à ses pieds ; ainsi font ses compagnons juchés sur les toits, sur les portiques, chevauchant monstres et chimères, tels une bande de singes qui auraient pris d'assaut le Palais.

Le public s'amuse de leurs gestes menus, de leurs attitudes, de leurs procédés. Une dame qui les a longuement observés conclut avec étonnement que de tels ouvriers ne sont point des sauvages, et qu'ils font vraiment d'assez jolies choses.

Jolies ? Mieux, belles, d'une beauté qui nous étonne, qui nous déconcerte parfois ; d'une beauté que nous ne parvenons guère à comprendre parfaitement et qui nous attire, et sans



Façade principale du Palais des Armées de Terre et de Mer.

droits imparfaite, mais c'étaient là d'insignifiants détails ; les derniers coups de pinceau furent donnés sous les yeux du public par les ouvriers indigènes, et ce fut une joie pour les visiteurs, le spectacle de ces petits hommes jaunes, fluets et agiles, s'agitant parmi une armée de minuscules godets de couleur. Regardons-les travailler : vêtus de robes noires pareilles à de longues blouses, imberbes, le chignon serré d'un bandeau de soie noire, ils paraissent d'âge et de sexe incertains ; une impassible ironie se lit sur leurs visages ; ils travaillent lentement : celui-ci exécute à la céruse, sur une muraille, le premier trait d'une fresque ; il emmêle et démêle du bout de son pinceau une fantastique théorie d'hommes et de dragons, d'êtres réels et invraisemblables ; il recule de quelques pas, juge de l'ensemble, puis continue d'une main paresseuse et sûre sa bizarre improvisation. Un autre perché sur une échelle double enlamine une frise ; sans hâte il descend vingt fois en une heure

nous satisfaire, nous enchante. L'art indo-chinois, très ancien, et comme figé depuis des siècles, a atteint dans certaines de ses manifestations un haut degré de raffinement. C'est un art savant et symbolique dont nous sentons confusément l'harmonie sous l'étrangeté des formes exagérée par l'abus de conventions insolites ; son sens profond nous échappe, nous ignorons la signification de telle attitude hiératique, de telle proportion sans cesse reproduite, de tel *canon* par où s'expriment des dogmes philosophiques ou religieux élaborés il y a des milliers d'années. Ce que nous admirons le plus volontiers, c'est une « fantaisie » le plus souvent absente, en des œuvres régies par des règles étroites et plus exactement des rites invariables.

Faire représenter un pareil art par un palais sorti du cerveau d'un Européen, il n'y fallait pas songer : c'eût été commettre une imprudence, pis... une hérésie ; tels les architectes de nos





Le Terre-Neuvier.





L'Annam.

unique qui est offert à la curiosité des visiteurs. Les plans ont été dressés sur place par M. Vildieu, architecte du service des bâtiments civils à Hanoï; M. du Houx de Brossard, architecte des sections du Tonkin et de l'Annam au Trocadéro, les a très fidèlement reproduits.

Le Palais se compose d'un corps de bâtiment principal dont la partie centrale empiète de quelques mètres sur une cour carrée; cette cour est fermée sur deux côtés par des ailes détachées de dimensions plus restreintes, le quatrième côté est marqué par une balustrade basse interrompue par une porte monumentale et deux petites entrées; à quelques pas en avant se dresse un mirador. Le visiteur qui approche du Palais perçoit d'un coup d'œil tout cet ensemble légèrement étagé, au premier plan le mirador, sorte de triangle en maçonnerie portant deux escaliers qui se rejoignent sous une grosse cloche; trois baies sont percées dans la muraille ornée de dessins de couleurs variées, chimères, inscriptions, signes grêles et étranges. Plus loin la porte monumentale abrite quelques marches de son toit de tuiles que supporte un curieux enchevêtrement de poutres rouges. Et rouges aussi, légèrement surélevées au-dessus de la cour, apparaissent les façades qui forment le fond du tableau. Les rampes, les faites sont partout surmontés de balustres et de dragons en porcelaine ou en stuc, les uns d'une blancheur luisante, les autres bizarrement colorés; les ors ont été semés à profusion. De loin, l'ensemble laisse une inoubliable impression d'harmonie et de richesse.

De près..., de près on admire encore, le charme n'est point rompu, et mille détails sollicitent l'attention.

Le Palais ne possède point de salles au sens propre du mot, délimitées par des murailles closes et séparées : une forêt de colonnes nues, toutes pareilles, sont groupées régulièrement pour supporter le poids d'échafaudages qui montent jusqu'au toit. Re-

églises qui crurent imiter le Parthénon. Aussi a-t-on préféré présenter au public une restitution de l'une des plus parfaites parmi les constructions principales du Tonkin, le palais de Co-loa. Palais indigène, œuvres indigènes, tout est ainsi également authentique, et c'est un musée

gardez bien, vous saisissez le secret de cette étrange architecture : la muraille qui ferme le Palais sur trois côtés ne contribue point à sa solidité, mais doit simplement protéger les habitants contre les intempéries; elle est apparue en dernier lieu lors de la construction : il n'y a point de fondations. On a commencé en effet par poser sur des dalles les colonnes de superbes fûts fournis par les forêts des plateaux indo-chinois, qui sont les plus belles du monde. Ces colonnes se sont trou-

vées ensuite encastrées dans de prodigieuses charpentes dont toutes les pièces sont visibles et deviennent motifs d'ornementation, puis le toit a tout recouvert. Au total le Palais, presque entièrement construit en bois, présente un extraordinaire enchevêtrement de trones et de poutres maintenus grâce au plus mystérieux assemblage; il n'entre en effet aucun morceau de métal dans cet agencement, ni moise, ni clou, ni tenon d'aucune sorte, et ce sont, multipliés indéfiniment, des emboîtements, des queues-d'aronde, des mortaises doubles... Toutes les pièces sont démontables; un édifice considérable peut ainsi se transporter aisément. Les temples et les palais tonkinois invariablement construits d'après ces principes, semblent des jouets compliqués, des sortes de gigantesques jeux de patience.

Vous étonnerez-vous après cela que l'on ait d'abord songé à faire copier sur place, en bois indigène, et par des ouvriers du pays, les principales boiseries du palais de Co-loa? Hélas! lenteurs administratives ou négligence de l'entrepreneur, le travail commandé ne fut pas prêt à temps; après bien des inquiétudes et des contretemps, il fallut recourir aux charpentiers parisiens. Ceux-ci ont rattrapé le temps perdu avec une intelligence très louable, mais nos essences européennes ne



Modeleurs annamites.



Les ouvriers annamites.



sont point d'un aspect comparable aux magnifiques bois de fer du Tonkin; les architectes tonkinois laissent souvent à ces bois leurs tons naturels; notre sapin exige un revêtement, de là cette magnifique couleur laquée rouge dont on a paré le Palais des Arts. Après plusieurs essais, M. du Houx de Brossard parvint à déterminer une teinte qui reproduit à merveille celle des laques anciennes : les surfaces ligneuses rabotées, soigneusement polies, reçoivent plusieurs couches de peinture, puis un vernis de bengaline d'un éclat doux et chaud : c'est comme une robe sanglante qui recouvre colonnes et charpentes, débordé à l'extérieur, s'étale sur la façade composée d'une balustrade à rangées superpo-

ridons, ces plateaux, ces panneaux, ces paravents incrustés de nacre! Toutefois notez ici deux manières dans l'emploi de la nacre: voici un travail indigène déjà ancien : l'incrustation, d'ailleurs assez achevée, couvre toutes les surfaces d'une multitude de sujets et de scènes semés sans ordre; et maintenant jetez les yeux sur ce plateau en bois *trac* sorti récemment d'un atelier d'Hanoï; l'incrustation ici encore est due à la main-d'œuvre indigène, mais une influence européenne s'est fait sentir, l'exubérance barbare de l'imagination tonkinoise a été corrigée, la composition a été ordonnée en vue d'un effet calculé, un sujet central se détache, s'impose à l'attention; cela est d'un art nouveau, imprévu, sobre, plein de promesses.



Au Tonkin.

sées de fines colonnettes; peinture légère, lettres dorées ou bleues, s'enlèvent en vigueur sur ce fond; le moindre rayon de soleil semble incendier le Palais.

Pénétrons à l'intérieur. Voici justement M. Viterbo, délégué du comité du Tonkin, qui s'offre à nous guider avec la plus aimable obligeance; il nous fait admirer des meubles en bois indigènes extrêmement durs, d'un grain fin et poli comme celui du marbre; d'habiles ouvriers ont sculpté tables, sièges, coffrets avec une patience qui stupéfie; au milieu du Palais s'étale un large lit de fumeurs d'opium en bois *gogu*, ce lit a la forme d'un vaste siège bas, et pour que plusieurs fumeurs s'y puissent côte à côte abandonner aux dangereuses rêveries, un dossier ajouré s'élève sur trois côtés. Observez-en de près les détails, l'enchevêtrement de corps humains, de figures d'animaux, à travers lesquels courent tantôt une végétation exubérante, tantôt les mille replis d'un dragon à cent têtes... Chefs-d'œuvre de patience aussi ces sortes de buffets, ces gué-

Ce sont les arts du bois qui semblent avoir été depuis longtemps les plus cultivés en Indo-Chine; ce sont là vraiment les arts populaires. Mais les anciens Annamites furent aussi de remarquables ouvriers du métal; le Palais de Co-loa, au Trocadéro, renferme des armes, des objets d'argent, de cuivre, de bronze, bijoux, aiguères, cloches, brûle-parfums, plateaux niellés, autels, bouddhas, qui sont de vraies merveilles. Et quelle ingéniosité, quel tour de main ne décèlent pas ces peintures, ces soies bigarrées, ces porcelaines, ces délicats éventails à plumes blanches et grises qui décorent murailles et vitrines? Tout cela est empreint de je ne sais quel caractère de grâce, de finesse un peu tendre, parfois de préciosité discrète, et ces traits, pour fugitifs qu'ils soient, difficiles à saisir en une revue rapide, n'en sont pas moins charmants. Notons-les simplement aujourd'hui : les autres palais de la section indo-chinoise nous fourniront l'occasion de préciser cette première impression.

L. MEILLAC.



## LES SECTIONS ÉTRANGÈRES

## Le Pavillon du Luxembourg



En la seconde ligne de la rue des Nations, entre le somptueux Palais de la Perse et le Pavillon de la Finlande, le Pavillon du Grand-duché du Luxembourg dresse sa silhouette gracieuse et architecturale. C'est la reproduction fidèle d'une partie des plus curieuses du palais grand-ducal qui a servi autrefois d'hôtel de ville à la capitale du Luxembourg.

Ce monument dont M. Vaudoier, l'architecte du Pavillon du quai d'Orsay, s'est efforcé de retracer les lignes princi-

pales, est de style espagnol. Il date du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Il a subi de nombreuses modifications, il a été considérablement agrandi, mais les parties les plus modernes ont été construites de façon à s'harmoniser complètement avec le reste de l'édifice. L'hôtel de ville, aujourd'hui demeure royale, a conservé son caractère primitif.

Au milieu, un vaste corps de bâtiment rectangulaire flanqué aux deux extrémités de deux pavillons carrés ornés de larges fenêtres régulières et hérissés d'un clocheton. De vastes fenêtres à petits carreaux au rez-de-chaussée, un balcon en pierre ajourée au premier composent toute la décoration de la grande façade principale. La façade située du côté du Pavillon de la Perse est plus ouvragée. Une vaste porte arrondie dans sa partie supérieure et une tourelle hardie accrochée au mur, à la hauteur du premier étage donnent l'impression d'un de ces vieux châteaux que l'on retrouve dans le midi de la France.

Devant l'autre façade, un large perron auquel donne accès un escalier en pierre sert de terrasse à la brasserie luxembourgeoise où l'on peut déguster les bières et les liqueurs du pays.

Ce pavillon avec ses lignes droites et fortes, son toit irrégulier couvert d'ardoises, a quelque chose de grand et d'imposant. Il est cependant de dimensions plutôt restreintes. Mais dans ce chaos de constructions bizarres et éclatantes, il jette une note grise et sévère qui attire et repose.

En y entrant, il semble que pendant quelques instants on va pouvoir fuir la foule et se reposer des fatigues d'une longue promenade à travers la rue des Nations. Il n'en est rien. Là encore des merveilles attirent votre regard, appellent votre attention et vous séduisent.

Au milieu du vestibule plus spécialement affecté aux produits de l'exposition minière, s'élève une immense statue. Un forgeron, au large torse, aux bras musclés, à la tête énergique et intelligente, s'en va à son travail, le lourd marteau sur l'épau, le tablier de cuir au vent. Il y a dans cette statue beaucoup de mouvement, de la vie et de l'observation.

A gauche, dans une petite salle ouverte, les tanneries. Des gants fins s'étalent en d'harmonieux éventails. A droite, dans une salle semblable, une collection de dynamos. Sur les murs, une vaste carte indique les nombreuses lignes de chemins de fer qui sillonnent le duché de Luxembourg et qui ont opéré une véritable révolution économique dans ce pays si riche en mines de cuivre et de plomb et en minerais de fer. Il convient de dire que les principaux bassins, ceux d'Esch sur l'Alzette, livrent annuellement plus de 500.000 tonnes à l'industrie métallurgique.

Grâce à la création des moyens de transport nouveaux, les gisements ont été très activement exploités et ils constituent actuellement la principale source de richesse de ce pays.

Au Palais des Mines et de la Métallurgie, le Luxembourg occupe une place prépondérante. et nous aurons à nous occuper de cette partie de l'exposition du royaume lorsque nous visiterons le vaste Palais du Champ de Mars.

Continuons notre promenade. Nous arrivons dans la grande salle qui occupe le reste du rez-de-chaussée. Les vitrines placées tout le long de la façade principale abritent toute une série d'appareils électriques, d'objets d'orfèvrerie, et des produits industriels. Au fond un télescripteur a été installé. Au-dessus des vitrines et pour décorer les murs, des médailles et des céramiques.

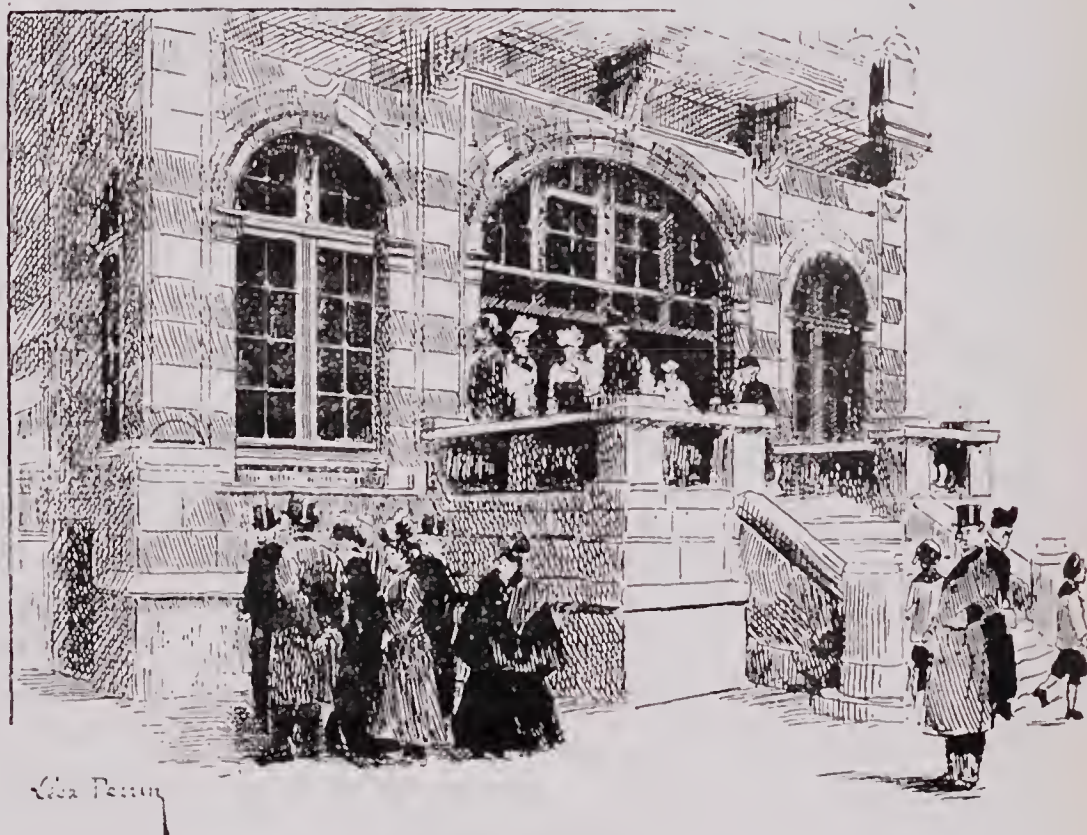
Ce pays a été pendant très longtemps exclusivement agricole. L'agriculture y est encore en grand honneur comme le témoignent les multiples produits exposés par l'Ecole d'Ettelbruch et par le Cercle agricole, à gauche de la grande salle.

Une des vitrines du milieu est exclusivement consacrée à des broderies d'art. Nous trouvons là, à côté du portrait à petit point du duc de Luxembourg et de la princesse Marie, les portraits en broderie appliquée fine du président Félix Faure, et celui du président Sadi Carnot en broderie au petit point d'après photographie. Puis, toute une collection de chapes brodées au tambour d'un merveilleux effet.

Un grand escalier en bois partant du vestibule, à l'entrée, nous conduit dans les salles du premier étage qui ont été réservées plus spécialement aux services administratifs et aux collections scientifiques et historiques.

Une statue en marbre blanc d'une grande finesse d'exécution, due au sculpteur Federspiel, a été placée au sommet de l'escalier : une gracieuse et souriante *Vérité* nous présente son miroir.

Derrière ce beau marbre, se trouve la bien intéressante exposition de l'Ecole des artisans du Luxembourg. Il y a dans cette partie de la galerie une série de meubles artistiques, de fers forgés, d'objets de ferronnerie d'art, de moulures sur bois



Le Pavillon du Luxembourg.



et sur plâtre, de sculptures sur bois, de panneaux décoratifs, de dessins exécutés par les élèves des différents cours.

Notons en passant un très curieux dressoir exécuté par deux élèves de 1<sup>re</sup> classe : Wagner et Hovald.

Dans la galerie de gauche de très instructives vitrines où l'on nous montre les différents insectes nuisibles des arbres fruitiers et les ravages qu'ils causent. Puis une vaste salle de pose, artistiquement aménagée, du photographe de la Cour.

Le côté droit est réservé à l'exposition de l'enseignement primaire et aux associations agricoles qui nous montrent de jolies mais peu nombreuses pommes à cidre.

Au fond de la galerie, deux immenses vitrines. Dans l'une, de la lingerie confectionnée par l'Ecole ménagère et professionnelle de Luxembourg. Dans l'autre, une carte en relief des installations téléphoniques. Le service téléphonique, introduit depuis 1881 dans le duché, a pris un développement formidable depuis quelques années. Il comprend aujourd'hui 73 réseaux. La longueur des lignes est de 786 kilomètres et celle des fils conducteurs de 3.200 kilomètres. Ce sont là des chiffres énormes si l'on tient compte de la superficie de ce pays. D'ailleurs il nous suffira d'ajouter ces constatations : tous les chefs-lieux de canton sont reliés directement par un ou plusieurs fils doubles au bureau central de Luxembourg; en outre, une partie des chefs-lieux de canton sont reliés directement entre eux; de plus, des bureaux téléphoniques de raccordement sont installés dans tous les bureaux télégraphiques; enfin, sur 130 communes dont se compose le grand-duché, 102 sont jusqu'ici reliées au réseau téléphonique.

Enfin, et retenons ces chiffres, les frais de construction pour tous les réseaux téléphoniques se sont élevés, à la date du 31 décembre 1899, à 1.623.550 francs et les recettes se sont montées pour l'année 1899 à 126.864 francs. C'est un joli revenu.

Une grande salle de repos a été aménagée au fond de la galerie, du côté du Pavillon de la Perse. Sur les tables se trouvent des journaux du pays et des registres indiquant les résultats obtenus par les sociétés de secours mutuels, retraçant l'histoire des postes, notant les progrès de l'agriculture. Des vues photographiques du pays décorent la salle ainsi qu'une immense

toile de Ferdinand d'Illuart représentant le duc de Luxembourg en grande tenue.  
JEAN VERMONT.



La façade du Pavillon du Luxembourg.





Les derniers travaux des sculpteurs au Champ de Mars.









EXPOSITION DES INDES ANGLAISES  
(DESSIN DE M. VALVÉRÈNE.)







## LES SECTIONS ETRANGÈRES

## Le Pavillon de l'Autriche



M. Exner, commissaire général  
de l'Autriche.

Rue des Nations, entre le Pavillon de la Bosnie-Herzégovine et le Pavillon des États-Unis, s'élève le Palais de l'Autriche. Il a été construit d'après les plans de l'architecte en chef du commissariat général de l'Autriche, M. le conseiller Baumann, dans le style le plus caractéristique de l'art architectural de ce pays.

Le style *baroque* auquel il appartient a été porté à sa perfection par le célèbre architecte Fischer de Erlach, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cet édifice sur plan carré de plus de 600 mètres carrés de superficie, avec toiture à la Mansard et dôme ovoïde sur l'angle, a emprunté les motifs architectoniques qui le décorent au manège d'Hiver, un des monuments de la Hofburg, du château impérial, dont les architectes furent Jean-Bernard Fischer et son fils Fischer de Erlach.

M. Baumann s'est également inspiré pour la décoration de ce Palais d'une autre œuvre des deux Fischer : l'ancienne Université de Vienne. Avec ces œuvres anciennes et très remarquables il a composé une œuvre nouvelle, simple et belle.

Sans avoir la prétention de retracer ici une des pages les plus importantes de l'histoire de l'art architectural il nous paraît cependant nécessaire de dire rapidement ce que l'on entend par style *baroque*. C'est dans la fameuse basilique de Saint-Pierre de Rome qu'il faut chercher ses origines. Là, en effet, sous l'inspiration de Le Bernini et de Borromini, une véritable révolution s'est opérée dans l'architecture, les volutes furent retroussées, les consoles renversées, les frontons brisés, les frises renflées, les embasements contournés, les ornements fouillés.

De Rome, le style, *baroque* s'étendit rapidement en France, en Angleterre, en Espagne. Les Fischer subirent son influence et on le retrouve dans tous les monuments construits par eux.

Ce qui caractérise ce style c'est aussi le renversement des axes des motifs architecturaux qui, jusque-là, avaient été symétriques. Dans le Palais de l'Autriche on peut remarquer que les cartouches sont ainsi désaxés et la ligne droite bannie.

Toute la décoration du Pavillon a été exécutée en Autriche. Bien que les motifs qui la composent

aient été empruntés à différents édifices ils forment un ensemble très harmonieux.

Le Pavillon se présente, du côté de la Seine, en une construction de deux étages, couronnée d'une coupole. Dans le sous-sol se trouvent une succursale de la Banque des pays autrichiens et une élégante brasserie arrangée avec beaucoup de goût.

La façade donnant sur le quai est ornée, de deux fontaines d'un très heureux effet décoratif.

Au rez-de-chaussée, à droite, dans la partie arrondie et tournée vers la Seine, sous la coupole, une salle de réception, destinée à la famille impériale et surtout à l'archiduc François-Ferdinand, a été somptueusement aménagée. Une cheminée monumentale en marbre polychrome décore cette salle dont les larges baies sont ornées de vitraux modernes, d'une bizarre composition. De longues guirlandes de feuillage s'étalent sur les vitres et portent de gros fruits rouges qui ressemblent assez à des lanternes vénitiennes. On dirait la couverture verdoyante d'un bosquet de Suresnes le soir d'une fête.

Attenant à cette brillante salle de réception, l'exposition de la Presse autrichienne. Douze cents feuilles politiques de l'Autriche, appartenant à tous les partis et rédigées en plus de vingt langues démontrent le développement de l'expression de



Pavillon de l'Autriche : Façade latérale.



l'opinion publique dans ce pays. Cependant ce ne sont pas seulement les feuilles politiques, mais aussi la Presse spéciale, qui, dans le vrai sens du mot, embrasse tout le domaine du génie humain, qui y est représentée.

Une exposition rétrospective dont le but est de nous mettre sous les yeux des curiosités concernant la Presse, telle par exemple : les premiers journaux autrichiens, a été jointe à cette exposition contemporaine.

La galerie parallèle à la Seine a été réservée à une exposition collective des eaux minérales et des stations balnéaires.

De belles aquarelles représentant les différents établissements servent de décoration à cette salle.

Sur un panneau deux bas-reliefs ont été placés.

D'un côté nous voyons un homme qui vide un gobelet, de l'autre un homme qui lève une coupe.

Ses formes exquises, son geste vigoureux, l'expression de force et de santé qui se dégage de sa figure indiquent tous les bienfaits des eaux minérales. C'est une bonne réclame.

La Ville de Vienne occupe une petite salle de cette galerie et tout le côté gauche du Palais.

Quelques toiles nous apportent un peu de la vie de cette ville. Il y a là une belle aquarelle d'Hugo Durnant : Vienne à vol d'oiseau ; une toile de Geller : la place de l'Hôtel de Ville un soir de concert ; puis des esquisses de Makart : le cortège historique de 1879 avec de très curieux groupes de l'industrie textile, des chemins de fer et des chareutiers.

Sur le côté gauche du Pavillon, une collection des bustes et statues des grands musiciens ayant résidé à Vienne. Une superbe tête de Beethoven due au ciseau de Robert Weigl qui expose à côté une statue de Schubert. Le célèbre compositeur, une fleur à la main, un sac en bandoulière, part pour sa quotidienne promenade. Puis les bustes de Haydn, du symphoniste Bruckner, du com-

positeur Johann Brahms, de Strauss, le roi de la valse, et du chansonnier Hugo Wolf.

Au milieu de ces précieux objets d'art rappelant les hommes qui illustrent l'histoire de ce pays, deux petites vitrines ont été placées dans lesquelles se trouvent de très intéressants manuscrits du poète Grillparzer et des musiciens Haydn, Beethoven, Mozart, Schubert, Strauss, etc.

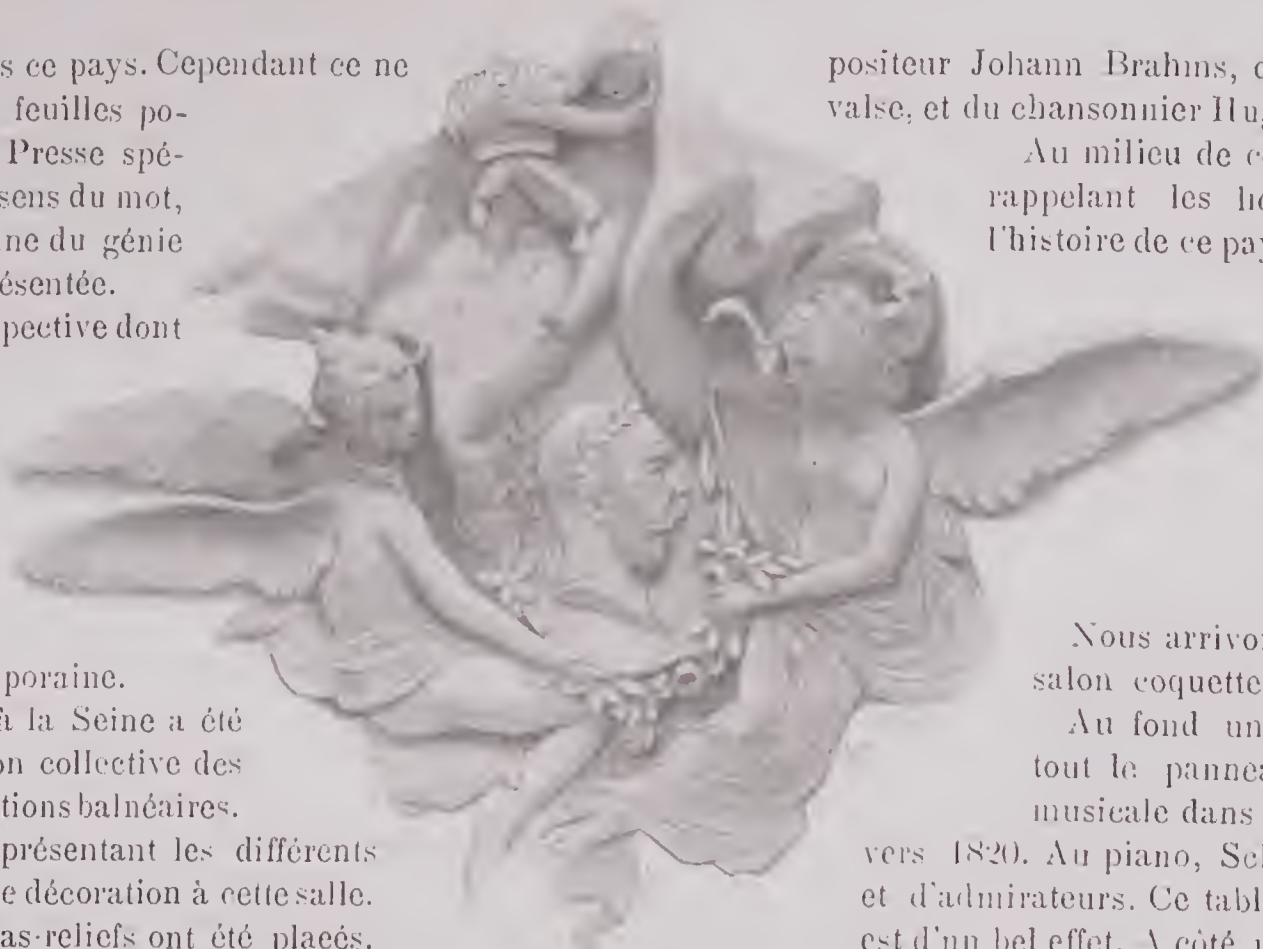
Nous arrivons ainsi dans un petit salon coquettement aménagé.

Au fond une immense toile tient tout le panneau. C'est une soirée musicale dans une famille bourgeoise vers 1820. Au piano, Schubert, entouré d'amis et d'admirateurs. Ce tableau de Julien Schmid est d'un bel effet. A côté, une autre toile de Hans Temple : une séance du comité constitué pour l'érection d'un monument de Makart à Vienne.

Entre ces deux tableaux, un joli buste du plus grand poète autrichien : Grillparzer.

Un superbe escalier monumental, à double révolution, reproduction de l'escalier du Palais du prince Eugène à Vienne, conduit au premier étage. Sur la rampe en pierre courent de petits enfants. Au milieu de l'escalier, juste en face de la porte d'entrée, un grand écusson complète la décoration. Cet écusson porte l'effigie de l'archiduc François-Ferdinand. Il est soutenu par deux femmes ailées aux lignes harmonieuses. Au-dessus de l'écusson un petit ange tient la couronne impériale.

Au premier étage, à droite, une exposition des peintres polonais et tchèques. Notons en passant une très intéressante composition de Mucha, *Le Pater*, le *Portrait* de M<sup>lle</sup> de Rochefort par Vacha, un *Christ* dont la figure douloureusement penchée se détache en des lignes blanches sur un fond vert très sombre et enfin, dans la salle du fond, un tableau qui obtient un gros succès de curiosité : *Guillaume II* chargeant à la



L'Ecusson de l'Escalier Monumental.



Jean Tolré, copies Mucha

Au Pavillon de l'Autriche : Le Pater de Mucha.



été d'un régiment de cuirassiers. Une partie de la galerie est occupée par l'exposition des postes et télégraphes à laquelle le commissariat général de l'Autriche a apporté un très grand soin. Les Autrichiens ont été en effet, dans le développement des relations postales et télégraphiques de l'Europe, des novateurs. C'est à eux que l'on doit la carte postale et le tube pneumatique. C'est chez eux qu'est née l'idée de faire courir en même temps plusieurs dépêches sur un seul fil.

Une salle a été aménagée du côté de la Seine pour la Dalmatie. Dans des vitrines ont été disposées toute une collection d'armes anciennes, de dentelles, de broderies de Raguse, de bijoux, de colliers, de broches, de bracelets incrustés de pierres précieuses. Le long des murs, des instruments de musique de formes singulières et de mécanisme peu compliqué sont suspendus.

Une série d'aquarelles de Hans Fischer nous donne les coins pittoresques de la Dalmatie, tandis qu'une carte en relief nous montre la structure du sol.

Dans cette partie du Pavillon le commissaire général, M. Exner, s'est réservé un bureau où il reçoit les visites officielles. Cependant le commissariat autrichien est installé dans un coquet petit hôtel de l'avenue d'Antin.

L'Autriche a élevé cinq autres constructions à l'Exposition dont deux à Vincennes : le Restaurant viennois à l'Esplanade des Invalides et le Chalet tyrolien au pied de la tour Eiffel et un pavillon de la chasse près du Palais des Forêts. Mais là ne s'arrêtent pas ses efforts.

Cinq salles du Grand Palais lui ont été accordées pour l'Exposition des œuvres les plus célèbres des peintres et sculpteurs autrichiens. L'arrangement de cette exposition et le choix des œuvres ont été confiés au comité artistique de Vienne. Sa tâche n'a pas été facile. Il n'a pu aisément faire une sélection parmi les nombreuses toiles qui lui ont été soumises.

Au Champ de Mars, à droite, dans la partie de l'Exposition réservée aux sciences et arts, les comités autrichiens ont installé des expositions collectives de l'industrie du livre, des instruments scientifiques, des instruments de musique, de la photographie et de l'imprimerie de l'Etat, avec le

musée technologique créé et dirigé par M. Exner et une institution d'enseignement et d'essai de l'art graphique.

L'exposition des instruments chirurgicaux nous fait voir avec quels moyens la vieille et célèbre école de médecine de Vienne a su conserver la situation qu'elle a toujours occupée dans le monde scientifique.

La fabrication du papier et l'industrie des cuirs tiennent une place importante dans l'exposition du Groupe XIV.

L'ancienne galerie des machines abrite les expositions collectives pour lesquelles des comités spéciaux d'agriculture à Vienne, à Prague et à Léopold ont fourni tout le matériel. De même, des comités pour les industries du suere ont organisé des expositions collectives qui attestent leur grand et rapide développement.

Dans le Palais des Fils et Tissus, l'Autriche a cherché à maintenir brillamment sa réputation. Les comités des industries du coton et de la toile en Moravie, de la laine en Silésie, des draps à Bielitz Biala, de l'industrie textile du Vorarlberg à Feldkirch, et de l'industrie de la soie se sont efforcés de mettre en évidence leurs produits par une installation élégante.

Une place importante a été réservée à l'Autriche dans le Palais des mines et de la métallurgie. Là ont pris place les expositions du Ministère de l'Agriculture avec l'exploitation des mines de l'Etat, du Ministère des finances avec les échantillons de l'exploitation des mines de sel de la Galicie, et enfin celle de l'Association centrale autrichienne des fabriques d'instruments agricoles.

Notons, pour terminer que ce pays prend une part active aux travaux des multiples congrès d'Economie sociale et d'assistance qui ont déjà commencé.

Ce n'est pas tout, l'exposition autrichienne a encore deux parties très intéressantes.

Pour montrer quelle est exactement la part prise par l'Autriche à la grande manifestation internationale de 1900, il nous reste à parler de l'exposition personnelle de l'Empereur François-Joseph et du Chalet tyrolien.

Nous leur consacrerons prochainement un long article.

CHARLES LAVIGNE



Tourelle d'angle.



## Les Palais des Manufactures Nationales

**I**LS sont deux palais qui se font face devant le pont Alexandre III, sur l'esplanade des Invalides. Une petite place semi-circulaire les sépare, où des arbustes et des fleurs s'entassent et entourent des kiosques à musique. C'est un coin tranquille, où l'on rêverait volontiers si la foule n'y venait, trop dense, s'y abriter des rayons du soleil et du brouhaha des coins voisins.

De chaque côté de cette place s'élèvent des palais jumeaux de forme et de destination et dont les dispositions de la place ont multiplié les façades. Ils sont de MM. Toudoire et Pradel et donnent asile aux arts décoratifs et aux manufactures nationales.

C'est sans doute à cause du rôle qui leur était réservé que les architectes ont multiplié dans les façades les ornements et les motifs décoratifs; et cela n'a pas été sans donner un peu de lourdeur à l'ensemble. Mais tout de même l'impression générale est bonne. Il faut dire aussi que les architectes ont eu à compter avec ce trou béant qui a été longtemps l'emplacement même de la place et des palais; il est aujourd'hui recouvert d'un plancher solide et couvre la gare des Invalides.

Sur le quai, la façade est percée, au rez-de-chaussée, de dix larges baies; au-dessus est une galerie couverte entrecoupée de balcons à encorbellement. Au-dessus encore, une frise où les armoiries des villes piquent par places leurs couleurs éclatantes.

L'angle est formé par un haut pavillon où s'ouvre l'entrée principale de chaque palais. La sculpture a contribué à re-



Pavillon de l'Autriche : Une Fontaine.



Autre fragment du Pater de Mucha.

hausser le caractère de cette partie. Des renommées, des cartouches et des groupes y attirent l'attention. A gauche, *la France accueillant les nations*, par M. Peynot; à droite, *la France industrielle*, par M. André d'Houdain. La France ouvre les bras à l'Europe personnifiée par une jeune femme en costume de soirée; à l'Amérique que représente un énergique Peau-Rouge; à l'Afrique, un nègre aux bras chargés; enfin à l'Asie, joliment figurée par une japonaise couchée à ses pieds.

*La France industrielle*, de M. André d'Houdain tend le bras droit en avant, comme pour protéger les ouvriers qui l'entourent: un forgeron, un terrassier, un portefaix au dos courbé sous un lourd ballot, et une jeune femme qui déploie, avec grâce, des étoffes légères à ses pieds.

Les façades de la place sont formées d'une galerie au rez-de-chaussée et d'une large terrasse au premier étage. Au lieu d'y ouvrir des fenêtres, on a eu l'originale idée de les couvrir de peintures, dont quelques-unes sont fort remarquables. Nous donnons les six vastes compositions qui, trois par trois, ornent les terrasses de ces palais.

Ce sont: à gauche, *l'Art de la Terre*, de M. Auburtin; *l'Art du Bois*, de M. Baudouin; *l'Art de la Pierre*, de M. Maurice Chabas; — à droite: *l'Art du Métal*, de M. Récipon; *l'Art de la Tapisserie*, de M. Paul Buffet, et *l'Art du Papier*, de M. Verdier. Les reproductions que nous donnons de ces œuvres, valent mieux que toute description.

La vue de ces façades avec toiles aux tons très chauds, encadrées dans la blancheur des façades, vous transportent loin de Paris, dans les pays où le soleil est assez ardent toute l'année pour conserver en plein air de telles œuvres d'art. JEAN VERMONT.



# L'Exposition Centennale

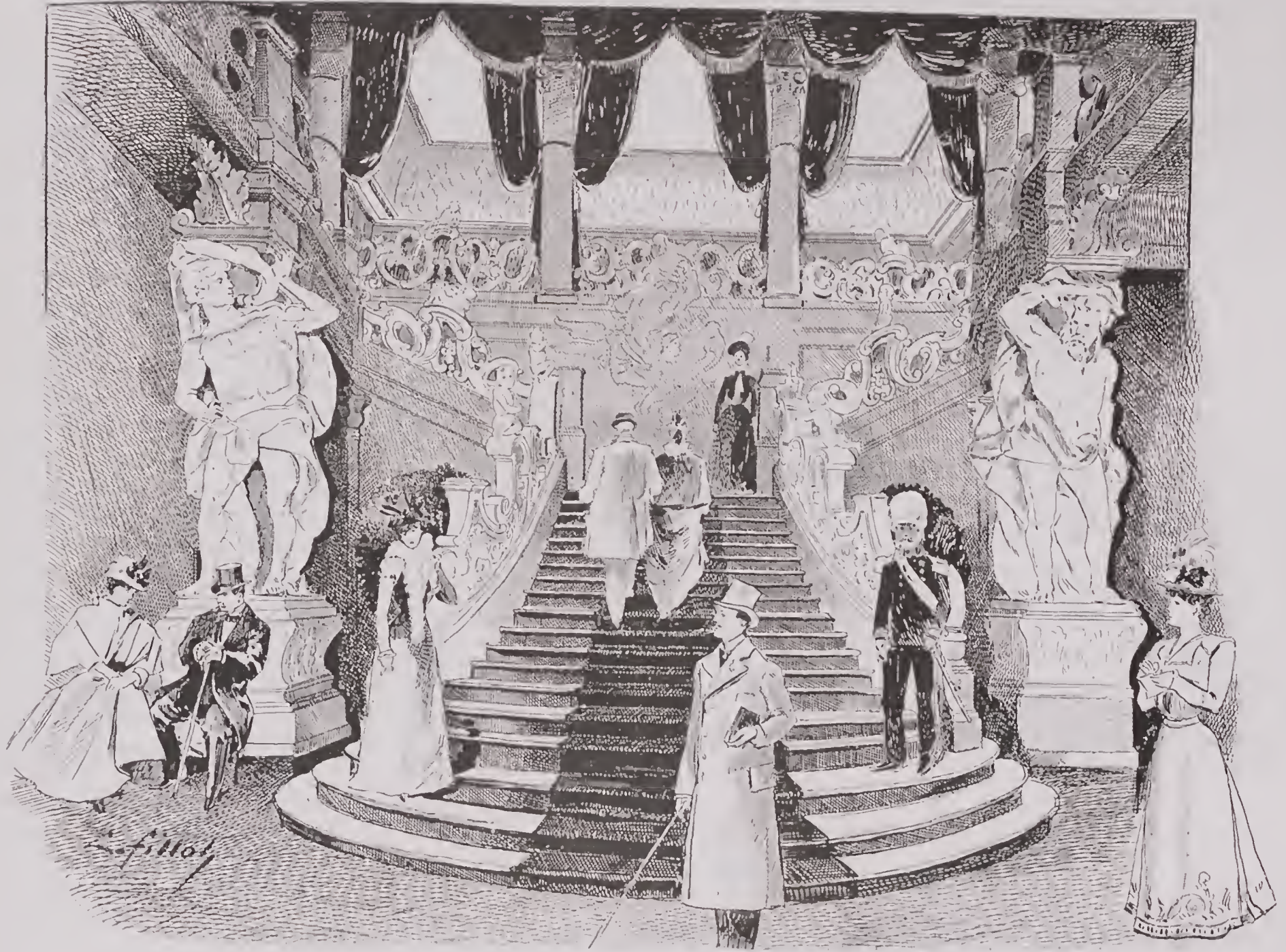
## LA PEINTURE

Un égal souci de représenter dignement l'effort humain depuis onze ans, a tenu au cœur les multiples collaborateurs de l'Exposition Universelle. Chimistes et électriciens, horticulteurs et marins, tous ont veillé à dire ici le dernier mot de la dernière merveille, et à soumettre à l'attention publique la plus définitive et plus expressive conquête de leur art, science ou métier.

Les artistes, de leur côté, ne sont pas restés, suivant l'ex-

sottise publique. Grâce à son intervention, des peintres, des graveurs, des sculpteurs, vers qui seule se tournait la dérision des foules, connurent la notoriété, la gloire, et voient enfin leurs œuvres saluées par une légion sans cesse grandissante d'amateurs convaincus, et de ralliés repentants.

Il était donc à prévoir que M. Roger Marx, chargé de résumer l'art de ce siècle, composerait une synthèse aussi complète que loyale de tout ce qui depuis 1800 environ, fut digne d'éloges ou de gloire. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la constitution de cette exposition centennale de l'art français. On trouve là les maîtres, ceux dont le nom figure dans les cartouches aux frises de monuments publics, les David, les



Le Pavillon de l'Autriche : Grand Escalier.

pression coutumière, au-dessous de leur tâche. Tant dans les expositions françaises que dans les groupes étrangers, une magnifique émulation a entraîné les organisateurs à réaliser des groupements dignes d'admiration. Les Pavillons de la rue des Nations regorgent de beautés multiples. L'étranger a envoyé, ici et là, les perles de ses collections. Mais nous nous tiendrons aujourd'hui à la seule visite de l'Exposition centennale et de l'Exposition décennale de la peinture française, organisées au Grand Palais de l'avenue Nicolas-II.

La Centennale avait été confiée à M. Roger Marx. On connaît l'esprit généreux, la science profonde et universelle de cet écrivain qui toujours combattit pour la défense des artistes incompris ou ignorés. Il semble qu'il se soit donné, dans la critique d'art, la tâche de réhabiliter les victimes de l'indifférence ou de la

Ingres, les Delacroix, les Corot, les Meissonier, les Detaille, mais aussi les moins connus, les méconnus et les tout à fait inconnus. C'est, plutôt qu'une continuation d'apothéose pour des demi dieux consacrés par la foi publique, une série de mises en lumière, de réparations d'injustice, de révélations tardives mais définitives de talents restés dans l'ombre et négligés au grand palmarès de la vogue, du succès et de la mode. Au milieu du panneau consacré à Prud'hon, à Delacroix, à d'autres encore, vous rencontrez ainsi une toile non signée, belle incontestablement, avec de pures qualités de maîtrise. Et vous vous étonnez, consultant le catalogue, de trouver le nom d'un Court ou d'un Reattu ou d'un Trutat.

Partout, et jusque dans la sculpture, M. Roger Marx a voulu affirmer ce parti très net de restaurer ou d'instaurer



même de toutes pièces les justes piédestaux qui, encore aujourd'hui, sont refusés à des artistes oubliés.

Mais il faut dire aussi la deuxième préoccupation qu'il eut, en réunissant les documents constitutifs de l'exposition centennale. Une telle exposition n'eût aucunement répondu à ce que les esprits francs et de bonne foi pouvaient attendre d'elle, si elle n'eût souligné, avec l'importance que cette œuvre comporte, l'énorme mouvement de la peinture si sottement incriminée par les tardigrades, l'art impressionniste et décadent. En conséquence, Monet, Manet, Sisley, Pissarro, Degas, Caillebotte, Berthe Morizot et d'autres encore, sont là admirablement représentés. Et ce n'est pas la salle la moins curieuse, la moins riche en enseignement, que celle où se font l'un par l'autre valoir ces artistes de la dernière heure.

Pour cette double franchise, celle de rendre hommage à des artistes méconnus, et justice à des artistes lapidés, M. Roger Marx mérite mieux que de la reconnaissance. On souhaiterait volontiers pour lui, qui avec tant de passion se consacra à cette œuvre géante, que la fin de l'Exposition n'amène pas le démembrement de ce musée-synthèse. Mais, hélas, les collections particulières, les musées provinciaux, mille sources prêtèrent — et strictement — les toiles que voici. Le rêve de ne jamais dissocier ce corps parfait est irréalisable sans doute. Au



L'art du papier, de M. Verdier.



L'art de la tapisserie, de M. Paul Buffet.

moins profitons aujourd'hui de ce qu'il nous apparaît, avec sa belle santé, son équilibre et son harmonie parfaite, pour détailler de son mieux ses parures multiples.

\* \* \*

Il convenait de renouer le XIX<sup>e</sup> siècle au XVIII<sup>e</sup>. Aussi notre promenade commencera-t-elle par les salles du rez-de-chaussée, à gauche, au pied de l'escalier (côté avenue d'Antin), salle où est exposée à côté de Swobach (dit Fontaine (1769-1823), la *Jeune laitière* de Martin Drolling, école française (1752-1817), et, du même, le *Jeune garçon mangeant sa soupe*. Voyez non loin de Perce (1708-1790), ce beau portrait, conçu

avec une liberté, une absence de sécheresse tout à fait remarquable. Voyez encore : Pajou, un portrait de Jay, sans pose, si nettement vu, avec l'attitude familière de qui passe sa vie à manier des crayons ; la *Mère nourrice* de Marguerite Gérard, cette esquisse charmante où deux enfants convoitent le sein offert, et surtout ce très particulier Greuze, un nu comme jamais il n'en réussit d'autre, j'entends parler de l'*Egine et Jupiter*, où — est-ce une illusion ? — je retrouve vaguement indiqué le geste que Manet, plus tard, donna à son *Olympia*.

Et au hasard de la rencontre, c'est maintenant le portrait de Dazincourt (Comédie-Française) par Fr. Vincent (1746-1816). Et voici de Veslier une *Bacchante*, mais non point enlaidie



par une trop réaliste ivresse ; plutôt une baccante d'opéra, couronnée de fleurs et prête pour le ballet.

Greuze encore surgit sur un voisin panneau. Une *Femme en prière*, que déjà nous vîmes — ou presque — quelque part, n'est elle point une sœur lointaine de ces femmes aux cheveux blonds, aux faces rondes qui figurent dans les compositions du *Fils prodigue*, le frère et le mauvais enfant : une petite sœur

*l'Amour et l'Hyménée*, l'une de ces judicieuses remises au point auxquelles nous devons, bon gré mal gré, nous accoutumer tout au long de cette visite. Et des portraits de femme de Prud'hon toujours, ceux des princesses Bonaparte surtout !

Puis, transitoirement, quelques toiles de glorieux inconnus, méconnus, enfin reconnus, entre autres un Danloux, beau portrait de vérité, puis une mâle effigie de l'iron attribuée



Aux Invalides :

Un des Palais des manufactures nationales.

aussi de l'enfant navrée qui cassa sa cruche. Regardez bien celle-ci et dites-moi si j'ai tort.

Mais Swebach reparaît pour cabrer à nos yeux les chevaux de la guerre, et historier à la pointe du pinceau quelques hauts faits des soldats de l'Empire. L'*Escarmouche dans un bois* atteste un rude corps-à-corps, tandis qu'à deux pas les habitués de l'*Hermitage de Consolation* que signe Pierre Maurin, s'emploient à des jeux moins dangereux. N'est-ce point là en effet qu'on vide les bouteilles, qu'on joue et qu'au besoin on écrit sur le coin des tables quelque élégie ou quelque madrigal ?

Et, simultanément, Prud'hon et David s'imposent à l'attention : Prud'hon avec *le Zéphir*, un enfant en grisaille jouant dans les branches, quasi envolé, emporté par le souffle léger qui passe. Et tout à côté un Mallet beau comme un Prud'hon :

à Vien. Et, à son tour, David, dont tout à l'heure au premier étage, dans la rotonde, nous verrons cette large page d'histoire, *la Distribution des Aigles* et qui ici triomphe avec son propre *Portrait*, celui de M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, celui du peintre Vincent, et cette esquisse un peu lourdement solennelle de *l'Empereur debout aux gradins du trône* après 1805.

Reattu, disciple et maître, a dit avec éloquence, non loin, le *Triomphe de la République*, mais le temps a déjà marché, et le *César* de David affirme, par la main de justice et le sceptre, son droit divin. Puis, du même artiste, c'est *la Mort d'Ugolin* avec le groupement dramatique des enfants auprès du père.

Cependant, avant que d'approcher du baron Gros, saluons le *Portrait du mathématicien Callet*, debout, portant en main le compas et la feuille de papier où il vient de résoudre une



équation sans doute, les portraits de Gérard, notamment celui de *Latitia Bonaparte*.

De Gros, voici maintenant son *Second prix de Rome* peint, dit l'histoire, à dix-sept ans et trois mois, le *Bonaparte à cheval passant une revue*, l'esquisse de la *Bataille de Nazareth* où des qualités émancipées se dénoncent magistralement. Ne reconnaissons-nous pas déjà ici, dans l'allure des chevaux, le déploiement des bras où flamboie le sabre recourbé, et aussi dans la coloration, tous les signes précurseurs d'un autre génie, de Delacroix dont, encore un peu, nous allons rencontrer l'œuvre. Pas avant toutefois d'avoir analysé et aimé, malgré certains côtés un peu théâtraux, *l'Embarquement de la Duchesse d'Angoulême à Pauillac*, de Gros.

Géricault nous retient cependant. Ne faut-il pas se fixer un peu à son superbe *Portrait de David d'Angers*, à son esquisse pour le *Radeau de la Méduse*, toute petite, pleine de beautés, et encore à son *Cheval arrêté par des esclaves*, et tandis que nous y sommes, nous intéresser comme il convient à ces curieux tableaux de Boilly : *Foule entrant à l'Ambigu un jour de représentation gratuite*, à ce beau Drolling fixant les traits de *Junot enfant*, à ces Court, incomparables et d'une qualité surprenante, le *Bain* et *Portrait de Jeune homme*, à ces Chassériau, Tassaert, Trulat, etc., etc. Mais n'antéposons pas davantage, contentons-nous de noter encore le *Dugommier* par Rouget; le *Maréchal Bessièrès, duc d'Istrie*; par Riesener; le *Portrait*, par Girodet; le *Polytès*, de Flandrin, et surtout ce précieux Pagnest, un visage de vieille femme, aux trois crayons, portant un livre sur ses genoux. Admirez ici la science remarquable avec laquelle l'artiste étudia les plans compliqués de cette face sillonnée de rides.

Enfin, c'est Ingres. Il y a, en haut, sur tout le pourtour de la galerie, une inégalée collection des dessins du maître. Il est bon de voir ces pointes sèches et d'en discerner l'esprit subtil et analyste, avant que de redescendre ici s'incliner sur le *Vœu de Louis XIII*, sur la série de portraits, *Mme de Senone*, *Granel*, *Charles X*, etc., etc.

Delacroix, tout de suite, fait opposition, réveille le vieil antagonisme. Déclamatoire, notons sa *Grèce expirant sur les*

*ruines de Missolonghi*, mais aimons sans réserve, avec le *Saint-Sébastien*, les *Comédiens et Bouffons*, et surtout ce petit tableau le *Blessé buvant*: un homme agenouillé près du flot et apaisant la soif d'une longue course à travers une plaine où le guetta l'embûche ennemie.

Nous avons ainsi sommairement traversé les trois premières salles du rez-de-chaussée. Mais il en est d'autres! Toutefois, avant de quitter ces salons, retournons-nous pour une notation dernière. Il faudrait tout citer! Voyez comme tout est clairement exposé, avec de grands nus de mur pour faire

valoir les œuvres, pour éviter la fatigue de l'œil. Marquons d'un trait au catalogue ce *Bon Samaritain* de Delacroix, (salon de 1850), cet *Orphée* de Chassériau qui lui fait vis-à-vis et passons dans le vestibule pour, d'un crayon parcimonieux, retenir le Boissard, *Épisode de la retraite de Russie* (peint en 1836), le *David et Goliath* de Vincent (1746 1816), le Louis David, *Portrait de Mme Tallien* (musée de Douai), le *Napoléon* de Robert Lefebvre (1809).

Et maintenant, descendons le perron qui se trouve en face de nous; traversons, parmi les sculptures, la galerie elliptique du palais Thomas, remontons un autre perron, entrons dans les salles de gauche, et poursuivons chronologiquement notre promenade parmi les chefs-d'œuvre. C'est d'abord Paul Delaroche, puis Ary Scheffer, avec la ballade de Burger, *les Morts vont vite*, puis le *Mazeppa* d'Horace Vernet.

Mais soudain une évolution nous apparaît. On en vient au paysage, l'artiste se confrontera désormais avec la nature, de plus près, nez à nez si j'ose dire. On piquera des chevalets dans la terre molle des prairies, dans les feuilles tombées, aux clairières des grands bois, et aussi dans les plages de sable, devant l'immense mer, toujours changeante et toujours belle. Isabey ne nous présente-t-il pas ici une vue du *Port de Dieppe*, et n'est-ce pas déjà Millet, avec cette *Paysanne qui donne la soupe à son enfant*, cet *Homme de la terre* qui, sa journée finie, endosse, d'un geste simple, sa pauvre veste; Gustave Courbet, avec le *Crible* et le *Jeune homme au chien*; Jules Dupré avec ses soirs ocreux et ses retours à la ferme?

Et aussi Théodore Rousseau, Daubigny, et Corot bientôt, et Diaz, et Monticelli.



Pavillon de l'Autriche : La Balustrade du grand escalier.



Mais il faut retenir sa hâte de revoir ceux-ci, si persuasivement émus devant les spectacles de la nature, pour consacrer à Daumier quelques minutes d'attention et d'hommage. Il s'exprime à la Centennale par quelques unes de ses plus caractéristiques créations : le *Juge*, le *Chanteur des rues*, les *Types de la vieille comédie*, le *Bourgeois bedonnant*. Quel merveilleux artiste ! Et aussi il y a quelques nus de lui et un panneau allégorique où, il faut bien en convenir, éclatent les puissantes qualités d'un décorateur de voûtes. Cette opinion, osée peut-être lorsqu'il s'agit de Daumier, est défendable et soutenable. Daumier vit plus l'anatomie de ses héros que leurs ridicules, et voici que j' imagine cette fantaisie exorbitante peut être, mais qui n'eût pas laissé que d'être un chef-d'œuvre : quelque chapelle Sixtine, décorée par un Daumier !!

Et tandis que Deveria, gloire du musée de Pau, nous reconstitue la *Réception de Christophe Colomb*, Paul Huet avoue sa prédilection pour Corot, Rosa Bonheur dénonce son culte de la terre, Corot lui-même se dévoile au seuil d'une salle nouvelle. Voici bien toutes ses époques, toutes ses manières réunies au mieux, et pour bien montrer par quelles étapes il devint l'artiste dont généralement on se fait une opinion. La vérité, c'est qu'il n'atteignit pas du premier jour à cette vision personnelle qui, d'un coup, arrache au passant ce cri : « Tiens, un Corot ! » Il peignit Chartres et Rome,

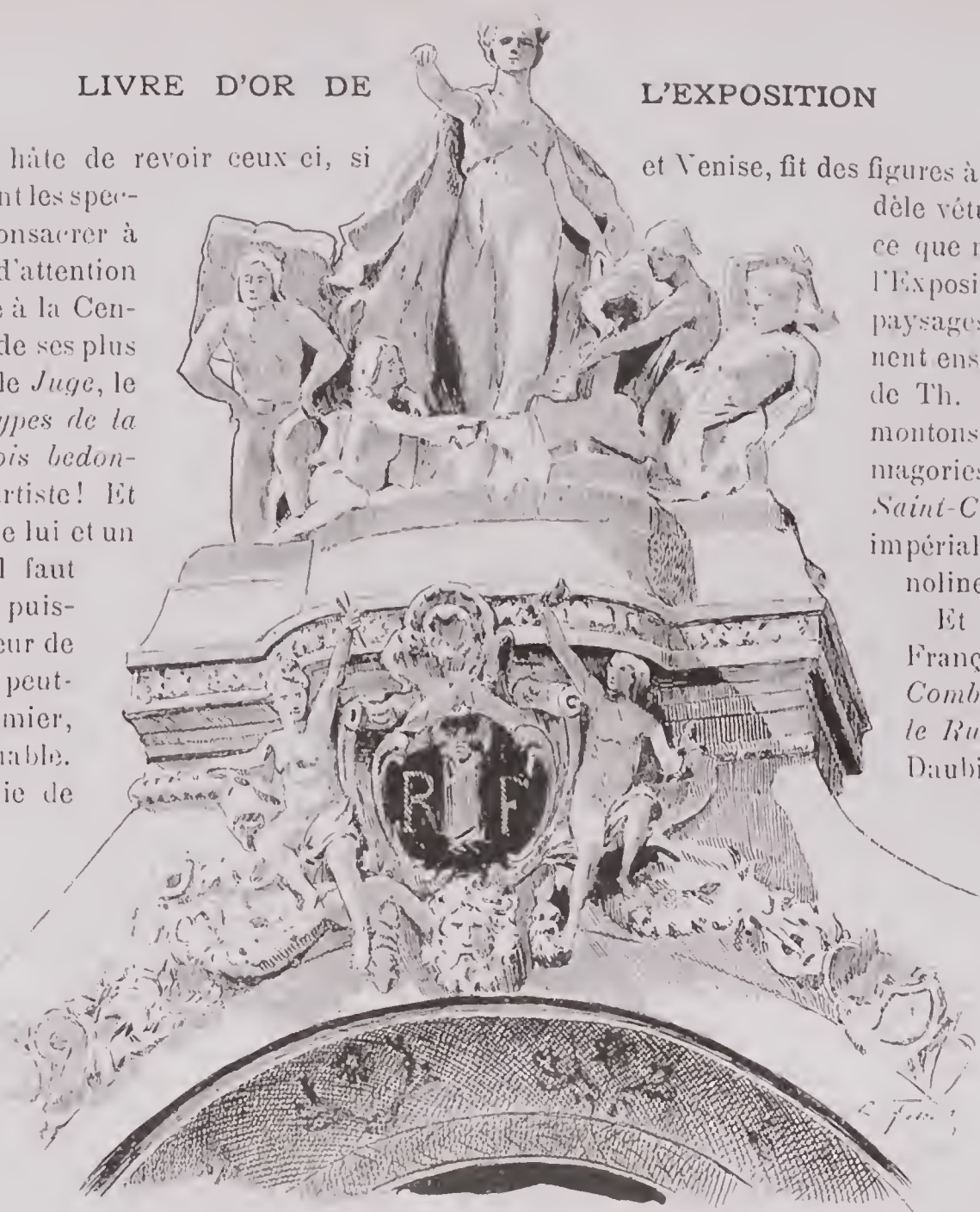
et Venise, fit des figures à l'atelier, figure nue, modèle vêtu posant un geste. C'est là ce que met en lumière ce coin de l'Exposition centennale. Et les paysages, toujours expressifs, viennent ensuite, soudés aux horizons de Th. Rousseau, aux Diaz, aux montons de Ch. Jacque, aux fantasmagories de Monticelli, le *Parc de Saint-Cloud* parmi d'autres, très impérial, avec des figures en crinolines.

Et maintenant c'est le père Français avec la *Grand'route à Combs-la-Ville*, Daubigny avec le *Ruisseau*, Troyon et encore, Daubigny, qui expose sa médaille d'honneur de 1873 : *L'Hiver*.

Un peu plus loin, voici des vues de Seine du grand artiste que fut cet incompris Lépine, aujourd'hui vengé des indifférences d'antan, des Chaplin.

Et si, cette fois, nous gravissons l'escalier monumental, nous pénétrons dans les nouvelles salles où, de mur en mur, se prolonge le beau groupement des... envois de la Décennale ; nous rencontrons vite, en

une logique continuation chronologique de notre visite, un Henri Regnault, beau parmi tous, un de ces intérieurs d'Alhambra qui suffiraient à illustrer une palette, et puis un *Orient gris* de Fromentin, accompagné, au fil des cimaises, des beaux portraits de G. Ricard, de l'*Enfant endormi* de Cals, de l'*Effet de lune* d'Émile Breton, belle nuit villa-



La France Industrielle, de M. André d'Houdain.



La France accueillant les nations, de M. Peynot.



geoise, des *Joueurs de Cartes*, de Ribot, des très naïvées *Vues d'Orient* de Berchère, de la *Madeleine* de l'Alguière, détachée elle aussi du musée pallois, de plusieurs Gustave Moreau, d'une femme de Henner, couchée et d'une facture déjà ancienne, sans oublier les *Cuirasses* d'un prestigieux Volton, le *Garnier* et l'*About* de Paul Baudry, etc., etc.

Mais ce n'est point tout. Il vous faut encore un peu de patience. Ne devez-vous pas une révérence à M. Carolus-Duran? Ici, c'est son envoi de Rome, 1865, *L'Assassiné*, une violente scène de moines cagoulés, de femmes éplorées, de brancard alourdi d'une lamentable dépouille humaine, convulsée dans la mort et saignant par l'horrible blessure où plongeait le couteau. Moins terrible mais d'aussi bonne peinture, le significatif *Portrait d'Émile de Girardin*. Soulignons encore le *Vin du curé* du glacial Meissonier, l'*Assomption*, *Daphnis et Chloé*, de Bonnat, évolué depuis à de plus rudes manières.

La *Mort de Marceau*, de Jean-Paul Laurens, cocassement, volontairement peut-être, encadrée sur la muraille entre deux superbes Monet. Des *Fillettes* de Renoir, datant de 1874, le fameux Raffaelli *Chez le fondeur*, un Albert Maignan et des Manet, *Bateaux*, sur la mer bleue; de fort beaux cavaliers de John Levis Brown, un A. Legros, 1860, *Ex-Voto* qui, — pourquoi? — évoquerait lointainement le réalisme de l'*Enterrement à Ornans*, un Guillaume Régamey,



L'art du métal, de M. Récipon.

1869, les *Cuirassiers à la halte*, des *Fleurs* du jardinier Quost, le beau tableau de l'antin-Latour, où vous reconnaitrez à

gauche le front socratien du bon Verlaine, et dès lors, les maîtres d'aujourd'hui, et du plus récent hier, tels que Boudin, A. Camaret, 1872, le *Bar des Folies-Bergère* de Manet, cette étonnante et si juste impression de vie grouillante, fêtarde, vicieuse, et encore de Bazille, 1870, *la Sultane à la babouche verte*, d'autres Manet, des Renoir, deux Berthe Morizot dont l'un, *la Tasse de café*, tirée de la collection Blot, est une des plus pénétrantes oïles de cet artiste.

Et si la liste, si sonore de noms glorieux, ne vous semble point trop longue, faites-moi la grâce de voir encore un plus loin le *Sucrier* de Vignon, les Sisley aux diverses manières, ce triptyque amusant, pour les parentés qu'il indique, où se trouvent fraternellement réunis, Pissaro, Sisley et Monet, des Pissaro, des Cézanne, un Lebourg remarquable brossé à Rouen, sur les hauteurs, ce Degas tant réputé : les *Bureaux de coton à la Nouvelle-Orléans* (musée de Pau), et par opposition, du même peintre, les danseuses que voici.

*L'Attaque de la gare de Styring*, traitée par taches, nous ramène à Alphonse de Neuville, historien de la guerre. Mais, tout de suite, Tony Robert-Fleury nous reprend avec un portrait de femme; Détaille passé, nous rencontrons les *Trois enfants au fau-*



L'art de la terre, de M. Auburtin.





L'art de la pierre, de M. Maurice Chabas.

teuil, signé Dubufe fils, les *Cherifas* de Benjamin-Constant, les *Portraits* de Bonnat, ceux de Valloton, la *Femme à l'écharpe noire* de Maurin, l'amusante et invraisemblable réunion socialiste de Jean Béraud, 1881, le *Portrait d'Italienne* de Jules Lefebvre, la *Nuit*, de Bastien-Lepage, l'*Amiral Carlo Zeno* d'Albert Maignan, le Roll, *A la ferme*, avec une vache au premier plan, les *Opérations du jury d'admission*, où M. Gervex a voulu noter ce moment pittoresque où, devant la toile contestée, aux portes du Salon de peinture, les membres du jury décident du sort par cannes levées.

Enfin liste dernière, les *Deux ouvriers buveurs* de Raffaelli; Puvis, notre grand Puvis de Chavannes de la Sorbonne, de Rouen et de Boston, représenté par *Ludus pro patria*, la *Famille du pêcheur*, etc., et, pour terminer, un *Homme endormi* de Carolus-Duran, le *Portrait de Bastien Lepage* peint par lui-même, un beau Lhermitte, une *Scène préhistorique* de Cormon, un Willette, des Fantin, des Besnard, le *Halte-là* de Roll, un Cazin avec figures, et *Maternité*, de Carrière...

\*\*\*

Avons nous tout signalé? Non! Ce ne fut qu'un triage parmi les merveilles. Un siècle de peinture ne saurait tenir en trois cents

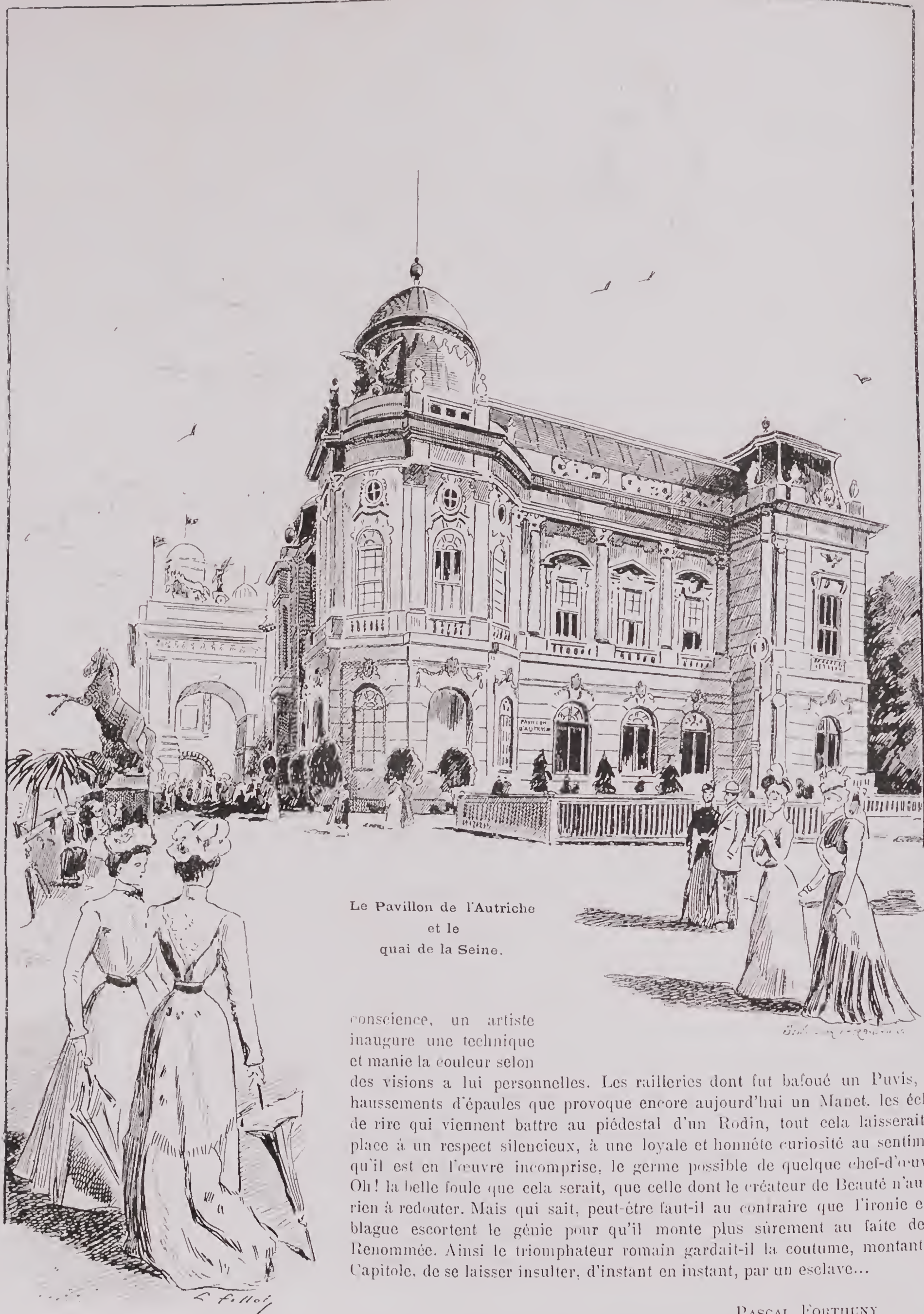
lignes. Il faut aller à la Centennale pour apprécier avec fruit quelle diversité emplit l'idéal artistique des peintres qui ouvrirent en ces cent années. De David à Puvis, que de facettes au diamant étincelant que vient d'emprisonner pour une trop courte captivité, M. Roger Marx, digne responsable de ce beau tour de force, de cette éducatrice synthèse d'art français! Le XIX<sup>e</sup> siècle, dont la fièvre ne fut pas infructueuse, et dont l'effort haletant vers le progrès connut les légitimes récompenses du succès, de l'aboutissement, dans les sciences, vit aussi, dans les arts, s'évertuer une armée d'ouvriers conscients de l'évolution où les guidait un instinct très sûr, une volonté très définie. C'est de cette race d'énergies victorieuses que la Centennale a voulu nous donner le résumé, et l'on peut dire qu'elle y a pleinement réussi, car personne n'y fut omis, et tout au contraire plus d'un y fut, selon toute justice, replacé à son rang, selon son mérite et son œuvre. De ceci, il conviendrait peut-être de tirer une morale. Aussi bien voyons-nous ici la réhabilitation d'artistes qui furent niés, sifflés, méprisés chacun à leur heure. Que si l'admiration dont leurs œuvres sont aujourd'hui l'objet pouvaient éclairer un peu l'opinion, convaincre la foule de ce que ses verdicts ne sont jamais définitifs, cela serait la plus belle victoire

de la Centennale. Alors, on ne reverrait plus des sourires et des dédains lorsque dans la liberté de sa vision et de sa



L'art du bois, de M. Baudouin





Le Pavillon de l'Autriche  
et le  
quai de la Seine.

conscience, un artiste  
inaugure une technique  
et manie la couleur selon

des visions à lui personnelles. Les railleries dont fut bafoué un Puvis, les haussements d'épaules que provoque encore aujourd'hui un Manet, les éclats de rire qui viennent battre au piédestal d'un Rodin, tout cela laisserait la place à un respect silencieux, à une loyale et honnête curiosité au sentiment qu'il est en l'œuvre incomprise, le germe possible de quelque chef-d'œuvre. Oh! la belle foule que cela serait, que celle dont le créateur de Beauté n'aurait rien à redouter. Mais qui sait, peut-être faut-il au contraire que l'ironie et la blague escortent le génie pour qu'il monte plus sûrement au faite de la Renommée. Ainsi le triomphateur romain gardait-il la coutume, montant au Capitole, de se laisser insulter, d'instant en instant, par un esclave...

PASCAL FORTUNY









L'ASIE RUSSE ET LE TRANSSIBÉRIEN

AQUARELLE DE M. H. MORIN.







## L'Exposition de la Norvège

NOMBRE de personnes réunissent indissolublement ensemble les noms du Danemark, de la Suède et de la Norvège, les trois états scandinaves que Marguerite de Valdemar comprit sous son sceptre, vers la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, et qui subirent postérieurement bien des vicissitudes. Ces états, il est bon de le rappeler, sont cependant séparés, en quelque sorte, depuis des années, le Danemark ayant son roi et son gouvernement spécial, et la Suède et la Norvège n'ayant plus de commun que Sa Majesté Oscar II, descendant de Bernadotte, général français, devenu roi de Suède, en 1818, sous le nom de Charles XIV ou Charles-Jean.

N'ayant à nous occuper, à cette place, que de la Norvège, nous pourrions d'autant mieux le faire, que cet état, jaloux de son autonomie et de son indépendance, a son Pavillon spé-

Notons cette particularité. : Ce pavillon a été entièrement construit en Norvège ; chaque pièce de bois y a reçu sa forme définitive et, lorsque toutes les pièces composant cette coquette et pittoresque construction ont été prêtes, on a procédé à un assemblage en gros ; on a pris l'avis d'hommes compétents, on a modifié ce qui pouvait être défectueux ; puis, fort de nombreux suffrages, convaincu que l'œuvre était très bien, on a numéroté toutes les pièces de bois, on a démonté le tout et on l'a expédié à Paris, où une équipe d'ouvriers eut vite fait de remonter et de parachever le gracieux chalet que l'on peut maintenant admirer sur les rives de la Seine, parmi les pavillons des autres nations.

Le Storthing, ou pouvoir législatif norvégien, diète divisée



Intérieur du Pavillon de la Norvège.

cial à notre Exposition ; on le trouvera entre les Pavillons de l'Allemagne et de la Belgique ; il attire d'ailleurs bien vite l'attention par les vives couleurs (rouge, vert, blanc) dont il est peint, suivant les habitudes campagnardes en Norvège. Il occupe une superficie de 570 mètres carrés, et il est construit tout en bois de Norvège, sur les plans de M. Sinding-Larsen, architecte à Christiania, dans le style si caractéristique des constructions norvégiennes en bois, avec cependant, disons-le, une richesse d'ornementation et de décoration très certainement inusitées dans les habitations rurales de ce pays.

en deux chambres, Lagthing et Odelsting, a voté 100.000 couronnes (555.000 francs) pour la participation de la Norvège à l'Exposition de 1900. Le concours de la Norvège a été si empressé, que l'emplacement obtenu, pour elle dans le Groupe IX, n'a pas été assez considérable, et le comité norvégien a dû décider de placer dans le Pavillon même, les objets appartenant à ce groupe. C'est ce qui expliquera la mention que nous allons en faire en parcourant le Pavillon.

L'architecte a voulu certainement donner aux visiteurs la reconstitution véridique d'un chalet norvégien. La galerie du rez-de-chaussée empiète largement sur le quai. Au premier



étage un balcon fait saillie sur tout le long de la façade, et peut contenir une foule relativement considérable, bien placée pour voir, de là, les fêtes qui se donneront sur la Seine; notons le souterrain du Pavillon, où est installé un bar-restaurant. Selon l'expression pittoresque de notre aimable conducteur: « On pourra y faire connaissance avec les plats et les boissons spécifiquement norvégiens. »

Arrêtons-nous, une minute, aux pêcheries de Norvège; rehaussées par un petit musée ichthyologique, et regardons les illustrations détaillées de la nature du pays; objets et décors ont été fort bien choisis et atteignent certainement leur but qui est d'éviter toute monotonie. Les Norvégiens furent toujours de hardis navigateurs, ils sont aussi grands bûcherons devant l'éternel; rien n'est intéressant comme les diverses séries qui nous représentent la vie de ces hommes primitifs dans les grandes forêts. Très intéressant aussi le rocher garni de centaines d'oiseaux de mer empaillés.

Il est une chose que les Norvégiens ne pouvaient oublier : l'expédition du célèbre docteur Nansen. Aussi c'est au milieu du Pavillon, à la place d'honneur, que se trouve le modèle du *Fram*, le navire de Nansen, entouré d'une quantité d'objets dont le docteur se servit dans son aventureux et glorieux voyage dans les glaces arctiques. A côté de ce « clou » de la Norvège se trouve une illustration de la pêche de la baleine dans la Mer Arctique ainsi qu'une collection d'outils nécessaires à cette pêche.

La nature grandiose de la Norvège, avec ses « fjords » pittoresques et ses charmantes vallées, attire de plus en plus les touristes; des collections de cartes et de vues sont là, pour nous montrer comment on peut passer commodément et avec profit quelques semaines parmi les montagnes et les « fjords ». C'est ravissant!

Sur la galerie, nous voyons l'ancienne Norvège. On y expose un modèle exact, en miniature, du quai des Pêcheurs, à Bergen, si intéressant dans l'histoire; c'est d'ailleurs un des souvenirs les plus remarquables de la domination Hanseatique du moyen âge. No-

tons encore l'exposition du « Musée du peuple » norvégien, où l'on voit les modèles des maisons d'habitation à la campagne et dans les villes, depuis le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, jusqu'au commencement du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'intérêt de cette exposition, qui est un véritable monument historique des plus curieux.

Grâce à la coopération de son Ministère de l'instruction,

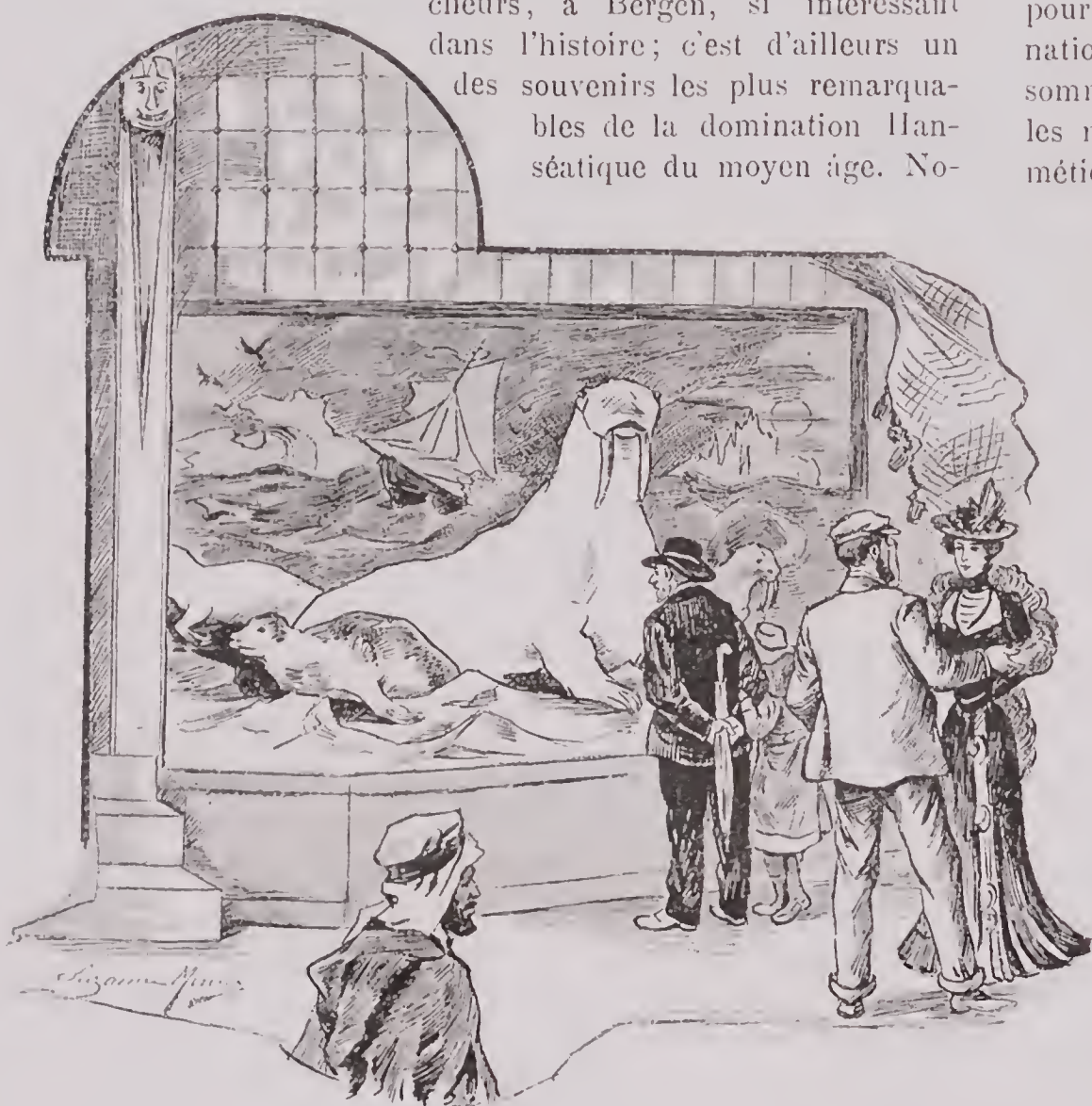
la Norvège a donné, dans les Groupes I et III, un tableau d'ensemble de tout le système scolaire du pays, représenté par environ vingt différentes catégories d'écoles. On n'ignore pas de quels soins minutieux tous les pays scandinaves entourent l'éducation des enfants, aussi tous les éducateurs de la jeunesse et très certainement des mères de famille, éprouveront un intérêt tout particulier à visiter la fort attachante exposition des écoles élémentaires de Christiania où, parmi d'autres nombreux moyens d'instruction, on voit une reproduction intéressante d'une école de cuisine complète. Notons que la chose est courante en Norvège; actuellement, d'ailleurs, on établit ces cuisines dans toutes les écoles primaires du pays. Espérons, pour l'art culinaire et pour bien d'autres raisons, que certaines nations européennes en feront autant. Puisque nous en sommes au chapitre de l'éducation, disons encore que parmi les moyens d'instruction scientifique du groupe, les gens du métier étudieront avec un intérêt spécial le matériel de cartes

et de planches qui est exposé par la Direction médicale et par le Bureau général de mesurage géographique du pays de même qu'une collection remarquable de cartes servant à étudier la climatologie de la Norvège; cette collection est exposée par l'institut météorologique de Christiania, nous pensons qu'elle attirera fort l'attention. Cette exposition embrasse 100 mètres; son encadrement décoratif, très réussi, est dû à M. Henri Bull, l'architecte du Théâtre National de Christiania, récemment inauguré.

Dans les groupes des aliments, Groupes VII et X, la Norvège est surtout représentée par l'industrie des conserves qui devient de plus en plus importante, la ville de Stavanger marchant en tête. Dans une grande montre collective, les fabriques de conserves les plus importantes de cette ville exposent un nombre très varié de ces aliments, qui ont fort bon aspect, et sont d'un prix accessible à toutes les bourses de ceux qui auraient la curiosité de les faire paraître sur leur table; c'est un plaisir et une originalité qui ne coûteront point cher. Vis-à-vis, se trouvera la montre collective des brasseries norvégiennes, qui produisent une bière remarquable par sa pureté et son bon goût, comme l'ont noté différents voyageurs et comme il sera facile encore d'en



M. Christophersen  
Commissaire général de la Norvège.



Norvège : Les phoques sur la mer de glace.



faire l'essai, à bon compte, au bar-restaurant situé, ainsi que nous l'avons mentionné, dans le sous-sol du Pavillon.

L'exposition de la maison Erik A. Gude, dans le Groupe XI, comprend des marbres de la Norvège, et d'autres espèces de pierres dont l'énumération serait un peu longue; elles forment, en leur ensemble, une vraie symphonie en pierres, si nous pouvons ainsi parler. Autour de cette montre monumentale se trouve une série d'échantillons de minerais et minéraux norvégiens, entre autres des produits des mines bien connues de Kongsberg.

Dans le Groupe XIV domine la chimie dont le puissant concours est indispensable à l'exploitation si diverse des bois. Le pays, est en effet rempli de forêts, et le celluloïde qui est un produit de la pâte de bois, est un des articles les plus importants pour l'exportation qui croît de jour en jour. Dans une montre collective et très caractéristique, on peut se rendre compte, croyons-nous, de toutes les bonnes marques de cette marchandise.

La Norvège dans les Groupes XII et XV a voulu réunir ses meilleurs et ses plus cotés représentants dans l'art industriel. On se trouve ici arrêté devant les plus beaux tapis décoratifs de « Norsk Billedvæveri » de Christiania. Tous ces tapis sont faits à la main et, remarquons-le bien, en exemplaires uniques. Nous trouvons également exposés ici des travaux originaux en tissus du même genre du « Nordenfjeldske Kunstindustrimuseum » à Drontheim. Naturellement, les travaux précédents ne sont faits que pour la classe riche; mais pour les besoins plus populaires, la société « Norsk Husflidsforening », subventionnée par l'État, s'efforce, avec beaucoup de succès, de relever le goût pour les travaux manuels destinés à meubler et à orner les demeures des prolétaires. Une partie du groupe est occupée par des joailliers, on remarquera facilement, par la vue des divers modèles exposés, qu'il y a une tendance générale de cet art vers le maintien de l'ancien style national que le modernisme n'a pas entamé.

Pour terminer cette brève énumération de l'exposition de la Norvège dans les groupes, signalons, chose assez singulière, que la Norvège, pays de paix par excellence, a eu aussi besoin d'une petite section dans le Groupe XVIII, organisée par le chef du corps sanitaire militaire du pays, le général major F. Thaulow.

La Norvège a délégué pour l'Exposition de 1900 un Commissaire général, M. Christophersen, un commissaire général adjoint M. C. Smith, un secrétaire général, un commissaire

des Beaux-Arts, etc. On trouve le plus bienveillant accueil près de nos hôtes, et c'est avec une grâce parfaite qu'ils font les honneurs de leur exposition qui mérite un gros succès par son bon goût et les choses curieuses qu'elle renferme.

EM. BUSSIÈRES.

— 353 —

## Touring-Club de France

UNE Association comptant plus de 70.000 adhérents, parmi lesquels 21 chefs d'État et membres de familles régnantes, 28 ministres et anciens ministres, près de 200 sénateurs et députés, près de 600 généraux, 5.000 magistrats, avocats et officiers ministériels, plus de 6.000 docteurs-médecins, 3.000 hommes de lettres, artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, 2.000 agents de change et banquiers, une telle Association, disons-nous, ne pouvait faire moins que d'avoir sa place à l'Exposition.

En effet, le Touring-Club a élevé, près de la Tour Eiffel, côté Ouest, et touchant au Palais de l'Optique, un élégant pavillon, mesurant 12 mètres de haut, tout en céramique, vitraux et bronze du plus beau ton.

On sait que le Touring Club de France fut fondé en janvier 1890, et qu'il a pour but le développement du tourisme en général. Naturellement, il donne à ses sociétaires tous les renseignements qui intéressent le tourisme; il met, en outre, à leur disposition des guides routiers, des itinéraires, des cartes, et leur indique tout ce qui leur est nécessaire, tant au point de vue des chemins à parcourir

qu'au point de vue des hôtels, des mécaniciens, des fournisseurs de tous les instruments ou des pièces à remplacer, en cas d'accidents de cycles ou d'automobiles. On doit aussi à cette association l'installation de postes de secours dans les endroits isolés; de même que l'érection de ces poteaux indicateurs, que nous vîmes souvent, sur les routes, signalant les sites et les monuments intéressants pour le touriste; ces poteaux sont érigés aux croisements de voies dépourvues d'indications et à l'origine des descentes dangereuses; ils sont donc de la plus grande utilité. Nous lui devons aussi l'établissement de sentiers « cyclables » le long des routes pavées; quiconque fait de la bicyclette, lui doit vraisemblablement, à ce titre, plus d'un remerciement.

Que ce soit un motif de plus pour nous porter à visiter le Pavillon du Touring-Club. Nous savons où est situé ce petit



Le buste de Nansen et l'exposition du Fram.



monument qui tire l'œil; nous savons aussi par quels soins il fut élevé, voyons donc comment il peut nous intéresser par lui-même. De la pointe du petit lac, on le découvre, au milieu des fleurs et du feuillage des arbres qui dominent la grotte, dans un site tout à fait pittoresque et, on peut dire, à peu près unique à l'Exposition. Nous remarquerons d'abord ses deux escaliers d'accès, situés, l'un près du pilier Ouest de la Tour Eiffel, l'autre près du Palais de l'Optique. Voici maintenant la porte en fer forgé, décoration style Louis XVI, d'une hauteur de 4 mètres, et d'une valeur, paraît-il, d'au moins 8.000 francs. A l'extérieur, regardons encore le Globe terrestre, entouré des signes du zodiaque, dominant l'édifice, puis des fontaines et les médaillons, bronze et or, reproduisant les monogrammes des principales sociétés sportives et disposés au pourtour du Pavillon : U.V.F. (Union vélocipédique de France), A.V.A. (Association vélocipédique d'amateurs), U.S.F.S.A. (Union des Sociétés françaises de sports athlétiques), F.C.A.F. (Fédération cycliste des amateurs français), S.V.M. (Société vélocipédique métropolitaine), C.C.P. (Club des cyclistes parisiens), C.A.F. (Club alpin français), A.C.F. (Automobile-Club de France), Y.C.F. (Yacht-Club français), U.Y. (Union des Yachts), A.C. (Aéro-Club).

A l'intérieur du Pavillon, nous trouvons des graphiques résumant l'histoire de l'Association, ses travaux, ses œuvres et les résultats obtenus. D'abord le graphique de la marche ascensionnelle de l'Association, au point de vue des adhésions reçues depuis la fondation; une note, en marge, donne la répartition, par qualités et professions, de l'effectif actuel, nous en avons signalé une partie au début. Ensuite, nous voyons le graphique du développement financier, d'une éloquence que dépasserait le moindre commentaire, ainsi qu'on nous l'a fait observer, non sans une juste fierté. Encore, le graphique des dépenses d'utilité générale, réparties en travaux sur routes d'une part, en subventions diverses, d'autre part; un aperçu succinct des travaux exécutés et des institutions subventionnées, appuie les diagrammes de ce tableau et établit leur sincérité, car on pourrait douter, à première vue, que le Touring-Club, sans autre ressource que la modeste cotisation de 5 francs que lui fournissent annuellement ses membres, ait pu leur procurer de très sérieux avantages et consacrer aussi tant d'argent à des entreprises, à des initiatives d'intérêt public. Enfin, jetons un coup d'œil sur le graphique de la caisse des secours immédiats aux cantonniers blessés ou malades, à leurs veuves et à leurs orphelins, qui accuse la situation florissante

d'une institution dont la judicieuse philanthropie honore hautement ceux qui l'ont conçue et menée à bien.

Le Touring-Club expose encore une carte des stations électriques de France, appelée à rendre les plus grands services aux automobilistes en voyage. Cette carte, commencée il y a peu de temps, est fort avancée déjà.

C'est évidemment une idée originale que d'assurer l'extension de l'automobilisme électrique en multipliant sur tous les points de la France les stations où les intéressés pourront s'approvisionner de cet aliment nécessaire : l'électricité.

Le Pavillon a été inauguré par le Ministre des Travaux publics qui, en réponse à l'allocation de M. Baillif, le sympathique président du T.C., s'est félicité de faire partie de cette Association « si utile et qui donne aux Français un si bel exemple de ce que peuvent faire l'union et le mépris des mesquines querelles qui nous divisent trop souvent. »

Pour nous, disons que l'élégant Pavillon du Touring-Club marque heureusement le premier décennat de la grande Association qui a bien mérité de tous ceux qui s'intéressent à la route, aux beaux sites et aux antiques monuments.

JEAN CARCENAC.



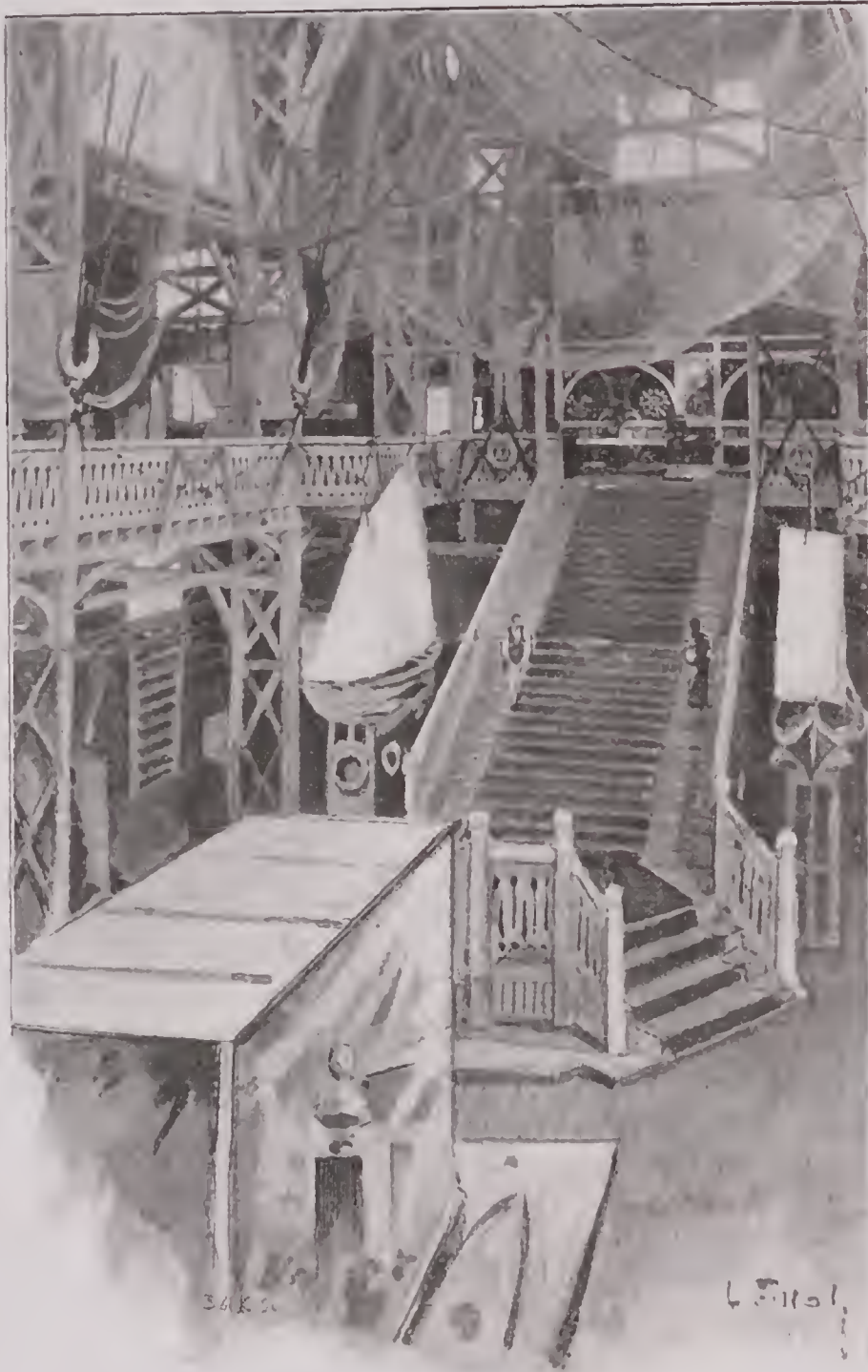
## L'Exposition Décennale

### GRAND PALAIS

L'exposition décennale comprend les toiles et sculptures qui depuis dix années, depuis l'Exposition Universelle de 1889, signifient un réel effort d'art, une sensible conquête sur la beauté insaisissable et

fuyante. Les salles qu'en conséquence nous allons traverser ensemble sont donc un important résumé de dix Salons. Entendons par Salons, non point seulement les Salons des artistes français, mais aussi ceux de la Société Nationale des Beaux-Arts qui, ici, se trouve, logiquement d'ailleurs, aussi complètement représentée que sa rivale.

Constituer une exposition centennale était déjà — nous l'avons vu — une besogne ardue, grosse de difficultés. Mais au moins l'organisateur avait-il sa liberté pleine et entière et savait-il qu'en n'accordant point l'accès à tel artiste, il ne subirait point ses récriminations ou protestations indignées. Il n'en devait point être de même à la Décennale, où la plupart des peintres et sculpteurs qui sont exposés vivent encore, et, tout naturellement, tiennent à honneur de figurer à la grande commémoration de l'effort décennal. Qui nous dira les suppliques, les



Au Pavillon de la Norvège : Les filets.



prières, les vœux, voire les menaces ? Mais c'est là, au surplus, de la calomnie pure et point du tout de notre ouvrage. Qu'il soit plutôt admis que tout se passa bien dans le meilleur des mondes et que chacun s'estima heureux de son sort, même s'il fut bel et bien éliminé. Au surplus, bien des compétitions furent facilement écartées puisque dans l'ensemble des œuvres d'art que voici, une grande majorité fut déjà consacrée par des médailles, des mentions ou des distinctions honorifiques d'autre genre.

Abordons donc sans retard l'examen de cette foire aux tableaux, nous réservant pour un jour prochain la tâche d'étudier, une à une, les sculptures. Croyez bien que notre besogne, ainsi coupée en deux, n'est pas mince. Jamais vous ne pourrez vous imaginer ce qu'il a jailli de talent hors des ateliers depuis dix ans, si vous n'allez pas voir ces salles immenses, interminablement prolongées par d'autres salles, que des salles encore continuent infiniment.

Puisqu'il est entendu qu'il y a beaucoup de beaux tableaux aux Salons annuels, jugez ce que doit être un Salon composé des œuvres notoires de dix Salons consécutifs. Qu'importe, nous avons du courage, n'est-ce pas, et ce n'est pas de la peinture qui nous fera peur.

Notons donc pour commencer et puisque c'est cette première toile qui se présente, *la Fourmi*, de Dubufe fils, qui cadre, avec *la Cigale*, du même, à la porte d'entrée en venant du grand palier d'accès. C'est l'affabulation gracieuse et pitoyable, d'une coloration aimable, d'un symbole clairement intelligible. La cigale joue de la guitare, bien entendu et le bon La Fontaine est une fois de plus honoré. Ces deux tableaux datent de 1891.

De 1890, la *Prière pour l'absent*, signé Lemenorel, un *Arc au pied de l'autel*. Mais non loin, Dubufe ne se contente point d'évoquer la Vierge par prières : il la met en notre présence, gracieuse et si chastement jolie, dans son costume flottant de femme orientale, portant le fils léger sur les rondeurs de son bras et descendant, d'une marche souple, l'escalier de pierre au flanc de la maison. — Et encore ce sont les anges gardiens

protégeant un berceau dans l'ombre d'une treille.

Tout à coup, s'affirme un artiste étrange et captivant. Connaissez-vous les *Intérieurs versaillais* du peintre Lobre ? Il n'y a rien que du décor, des hautes glaces, des parquets cirés, de grandes fenêtres sur quoi furent tirés les rideaux discrets, une porte

entr'ouverte, un rayon de soleil égaré dans la pièce et cela suffit pour composer un tableau exquis, d'une délicatesse et d'un sentiment rares, aussi pénétrant que si dans cette pièce où subsiste un parfum d'histoire, évoluaient à nos yeux les figures poudrées des marquises d'autrefois. Les intérieurs de Lobre sont à voir, à revoir. Mais ne vous y attardez pas trop toutefois. Que dirait M. Dagnan qui se pourtraictura et qui du fond de son cadre, attend vos trois minutes d'examen ? Que dirait aussi la *Minerve* de M. Hector Le Roux ? Le statuaire achève la statue de la déesse et dans son atelier, pour les louanges qu'il attend d'eux, convoqua les amateurs de la cité artiste, les grands prêtres et les amis. Et, de fait, on admire et vous admirerez. Que dirait encore M. Laurent Desrousseaux qui sut bien en entrant à la Maternité, trouver le sujet convenable pour vous arracher un petit geste d'émotion vraie, à la vue de ces mignonnes poupées que sont les enfants dont, tous les soirs, à cinq heures, on glisse le corps menu à la balance, pour noter la pesée et vérifier le progrès ? Que dirait enfin M. Desgoffe, pinceau précis et précieux qui, pour exciter vos convoitises, pêche à la pointe du pinceau, dans le godet à l'huile, des perles et des diamants, des reflets pour les bijoux et des éclats pour les ors ?

Poussez donc un peu de l'avant et voyez les sus désignés *Portrait* de Dagnan, *Visite de la statue de Minerve*, *Pesée de cinq heures* et *Bijoux*. Puis, prolongez jusqu'au *Val de Lavardin* de Ch. Busson, et laissez-vous apitoyer encore avec cet artiste ému, Laurent Desrousseaux, qui, une nouvelle fois, conquerra votre attention par son tableau : *Chez les Sœurs*, à l'instant où l'on soigne les pauvres yeux malades de petites filles. Connaissez-vous M. J. Gounod ? voici son *Portrait*, par lui-même. Avez-vous un peu de mémoire. Cherchez dans vos souvenirs. De M. Courtois : vous avez déjà vu ce *Portrait de jeune homme* et aussi cette *Nymphe à la source*, assise dans les mousses, regardant vers vous, tandis que l'eau sautille aux cailloux et que chante le mystérieux sous-bois. Mais tôt, il vous faut quitter la forêt et prendre la route du désert avec les *Nomades* de M. A. Girardot. C'est une nuit d'Orient sous la tente que, certes, supporteraient mal les *Bébés* de M. Etcheverry. Vous les vîtes déjà au Luxembourg, les *Deux nounous*, l'une Bretonne, un peu grave



Le transport des tableaux à l'Exposition.



Le Pavillon du Touring-Club.





Le Pavillon de la Norvège et les berges de la Seine.





Les Conscrits, par M. Dagnan-Bouveret (à l'Exposition décennale).



dans son costume de velours noir, l'autre Ariégeoise, nettement méridionale avec son clair sourire, ses rubans de couleur et son allégresse pimpante. Et c'est encore ici le Midi qui vous sollicite. M. Montenard ne cherche pas à dissimuler ses origines. S'il n'était Méridional, il mériterait de l'être. Aujourd'hui comme jadis, vous retrouvez ses campagnards attelés aux bras du *Pressoir* qui tourne, sous le hangar par delà lequel un beau jour polychromise une forte nature. Peut-être les braves gens sont-ils un peu habillés de blouses creuses, mais leurs intentions sont bonnes et le vin n'en sera pas plus mauvais.

Pendant ce temps, M. Dagnaux s'installe pour peindre *le Jardin des Invalides*, et M. J.-J. Rousseau, sournoisement, immortalise sur la toile ces innocentes *Vaches au pré*. Quant à M. Quost, il se garderait bien d'oser une si périlleuse peinture. Plutôt que de peindre des vaches il se fixe à dessiner des fleurs. Main légère qui de corolle en corolle se promène, il n'oublie rien, ni la cambrure de la feuille, ni le glacé de la fleur, ni même cette araignée qui, d'une tige à l'autre, tendit sa toile. La toile y est, vous pourrez la voir. Mais nous disions trop tôt que M. Quost est sans courage. S'il ne peignit pas les vaches de M. J.-J. Rousseau, au moins monta-t-il un soir sur les coteaux de Montmartre et s'installa-t-il héroïquement devant la citadelle bruyante des abeilles. Son tableau des *Ruches* ne fut peut-être pas sans péril (1892).

De M. Achille Zo, qui, pour de bonnes raisons, aime l'Espagne, nous retrouvons le : *Après la procession — Burgos*. C'est bien le décor de la vieille ville et jusqu'aux types locaux, fixés aux effigies gamines de ces enfants de chœur qui, vêtus de leurs ornements et parures de procession, retournent tranquillement chez eux... après avoir vidé les burettes.

M. Etcheverry ne peint pas que des nounous. Il excelle aussi à surprendre les jeunes gens dans les bosquets, dans l'instant exquis où le livre tombe des doigts et où la lèvre glisse à la lèvre. Au fond du parc profond, sur le banc de pierre, ces deux adolescents renoncent à la lecture — *Ils ne lisent plus*, dit la légende, — et ne connaissent plus d'autre livre que leurs yeux. Blâmons M. Etcheverry de son indiscretion. G. Geoffroy et la jeune fille en noir qui fait lire les gamins se montre plus austère; M. Émile Adan, plus pieux encore, avec ce *Reliquaire* qui, tout de cuivre repoussé, brille au fond du sanctuaire, comme pour inviter les fidèles au baiser de paix et de foi. Aussi bien les paysannes en cornette blan-



Les travaux du jury de peinture.

che s'approchent-elles, une à une, mains jointes.

Et une fois de plus, avec de la peinture... sociale, oserai-je dire, c'est M. Geoffroy, qui signe *la Soupe ourrière*, acquis par l'État. Puis, au hasard du chassé-croisé, c'est M. Émile Adan, avec un beau *Soir d'été*, des femmes qui descendent à la rivière en balançant des cruches.

Plus terrible, sanguinaire et meurtrier, M. Berne-Bellecour nous fait assister au débarquement d'un affût de canon. Le wagon est arrêté sur la voie et les officiers dirigent la difficile manœuvre. Ce tableau est tout récent. Vous le vîtes au Salon de 1899. Il continue la série d'illustrations militaires où se complait, à la suite de

M. Grolleron, M. Berne-Bellecour. Quant à M. Henri Royer, ce n'est plus le sabre qu'il brandit, c'est plutôt... le goupillon. Il nous conduit au pied du tabernacle, où s'est déjà agenouillé le vieux marin, dans l'espace que réservèrent autour de lui les vieilles femmes, spectatrices pieuses. D'un bras fort et qui ne tremble pas, il tend du côté de l'autel le petit navire en réduction, l'*ex-voto*. Et, dans une autre toile, c'est *Bruges*, deux femmes dans la rue, et une autre, lointaine déjà (1898). L'*Ex-Voto* — retenons ceci — a été acquis par l'État.

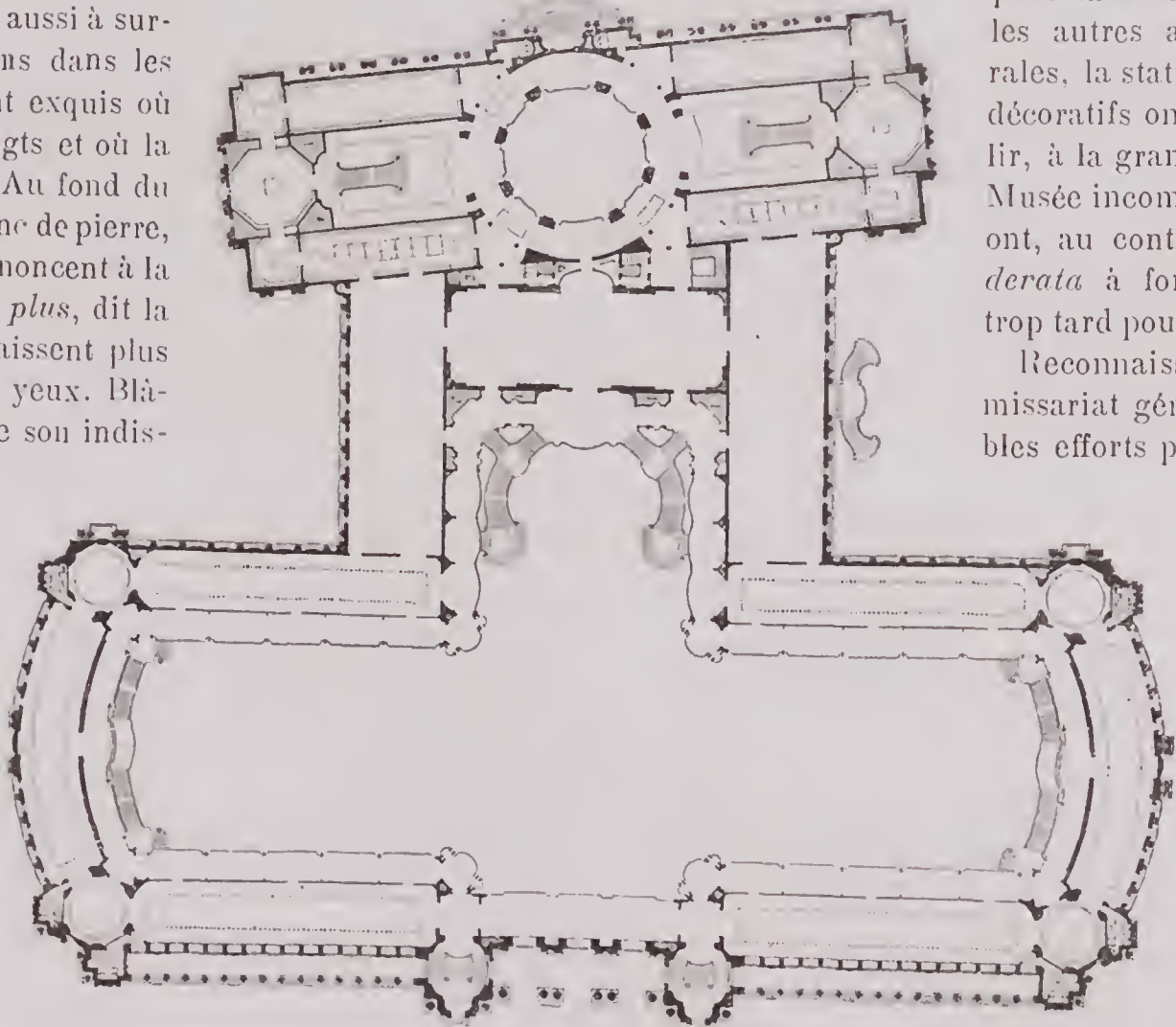
— 353 —

## Les Musiques étrangères à l'Exposition

Le Congrès de Musique a terminé ses travaux dans la plus parfaite harmonie; nous sommes tenté d'ajouter dans une trop parfaite harmonie... Il nous paraît indispensable en effet que l'Exposition Universelle de 1900 fasse pour la Musique ce qu'elle fait pour les autres arts. Les œuvres picturales, la statuaire, la gravure, les arts décoratifs ont trouvé pour les accueillir, à la grande joie des amateurs, un Musée incomparable... Les dilettantes ont, au contraire, de nombreux *desiderata* à formuler, et il n'est pas trop tard pour leur donner satisfaction.

Reconnaissons d'abord que le commissariat général a fait les plus louables efforts pour donner, dans le programme des réjouissances de notre magnifique kermesse, une large place à la musique étrangère...

Si vous ne cherchez dans l'exotisme musical que le côté pittoresque, une rapide promenade des Invalides au Trocadéro vous comblera d'étranges, de charmantes et de dissonnantes sensations.



Disposition des salles du 1<sup>er</sup> étage au Grand Palais.



Nous ne voudrions pas affirmer qu'il ne s'est pas glissé dans les orchestres aux costumes si joliment chatoyants, qui égayent la rue des Nations, quelque Tzigane, Bosniaque, Flamand ou Napolitain de contrebande; que les prétendus airs de crus lointains ne soient pas souvent autre chose que des variations plus ou moins adroites sur tel opéra ou telle romance vermoulus de banalité: n'importe! l'imagination aidant, les flons-flons de ces embryons d'orchestres évoquent délicieusement les rives du beau Danube bleu, les gras pâturages hollandais, la chaude allégresse des fêtes espagnoles, le pieux archaïsme des studieuses cités bavaroises ou l'azur radieux du ciel de Naples.

Nous passerons rapidement devant le spectacle de la taren-

Les États-Unis ont voulu importer chez eux l'art musical de même qu'ils ont emprunté à l'Europe la culture des autres arts... Nous ignorons encore si la vaste République a produit en musique un Edgar Poe ou un Whitman: un de ses orchestres a fait, à l'Exposition de 1900, une courte apparition, il doit nous revenir après une tournée à travers l'Europe... L'Amérique du Sud nous a envoyé une fanfare colombienne, et le continent noir nous délègue la musique de la Reine de Madagascar.

Ah! comme nous maudissons certains contre-sens de la civilisation! Voici de magnifiques nègres orgueilleusement drapés dans leurs *Simbous* (1), la plupart fort jeunes qui se donnent un mal d'enfer pour souffler dans leurs cuivres, sans nuances



Le Christ au linceul, de M. J.-J. Henner (à l'Exposition décennale).

telle, si gracieuse pourtant! — dansée au rythme des tambourins, des guitares et des mandolines... Le quatuor ottoman nous est moins familier, et nous trouvons fort décoratifs ces dolmans bleus brodés d'or et le boléro rouge des femmes surchargé de paillons tintinnabulant... Un instant nous nous arrêtons aux coups d'archets endiablés des Bosniaques, graves dans leurs vestes grenat et sous leurs toques ornées d'une aigrette blanche et d'un pompon d'or... Voici les Hongrois et la *Marche de Rackocksy*; les Flamands, solennels comme des lansquenets de Charles-Quint; les Bavares, recueillis et mélancoliques, dont la musique quasi religieuse contraste avec les cris aigres des mandolines de leurs voisins les Espagnols, majestueux dans leurs chausses, leurs bas et leurs pourpoints avec collerettes blanches.

ni expressions, des marches et des pas redoublés. On croirait ouïr quelque fanfare de bourg arriéré... Certes l'animation de ces braves gens, l'émulation superbe avec laquelle ils tonitruent à qui mieux mieux, prouveraient qu'ils ont quelque instinct belliqueux; à coup sûr ils n'ont nullement l'instinct musical, ou du moins la compréhension de la musique européenne.

Ce sont, il est vrai, des exécutants de fraîche date, puisque les premières notions de solfège leur ont été données, paraît-il, par le chef de musique du 13<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il y a au plus quatre ans. Cela ne veut pas dire que la France ni le général Galliéri soient responsables de leur éducation musicale; car déjà, vers 1860, la reine de l'époque avait fait venir d'Europe un maître de musique et des instruments. On dit

(1) Toges blanches.



même qu'elle eut recours au bâton pour inculquer à ses sujets les principes de l'art. Ceux que nous pouvons entendre au Trocadéro sont animés d'une grande bonne volonté et il est incontestable qu'ils ont appris rapidement le solfège et le doigté, mais combien plus intéressant serait pour nous l'exécution de variations sur quelques mélodies malgaches.

Voici justement dans le Pavillon de Madagascar de la véritable musique de chambre autochtone... Certes nous sommes loin des pas redoublés et des trombones époumonnés... Accroupi près d'une femme aux magnifiques yeux noirs si languides, si doux et si tristes, ce musicien est un rêveur, un tendre et un paisible. Son instrument, le *Valy*, sorte de fuseau en bambou creux garni de cordes, rend des sons monotones de guitare sourde. C'est inharmonieux, puéril, agaçant, mais l'extase de l'exécutant, la tristesse infinie de sa compagne dénotent que c'est bien cette musique-là qui seule touche leur cœur de sauvages dépayés.

C'est cette sorte d'étude comparée des manifestations de l'art des sons, c'est un musée de documents d'archéologie mu-



La musique belge d'Audenarde.

sicale que nous aurions voulu trouver à l'Exposition. La Société des Grands Concerts a organisé pour les maîtres français du siècle une série d'auditions qui formeront comme une galerie rétrospective. Espérons que les diverses sociétés de l'étranger qui veulent bien nous honorer de leur visite nous initieront, elles aussi, aux progrès de l'art musical dans leur pays.

Pour la plupart des dilettantes ce serait une révélation.

Une musique russe, la fanfare du Kremlin, s'est établie au Trocadéro d'une façon permanente, sous la direction de M. Rodolphe Zibart. Elle nous a fait entendre des fragments de chefs-d'œuvre incontestés, tels que la *Vie pour le Czar* de Glinka. Mais ces ouvrages nous sont déjà familiers, il y a longtemps que nos grands concerts symphoniques ont donné droit de cité à Glinka, à Tchaïkowski, à Borodine, à Rimsky-Korsakow, à quelques autres encore. En revanche, il nous serait agréable d'avoir, grâce à cet orchestre, un aperçu des résultats de l'intense production contemporaine en Russie, et nous avons cherché en vain sur les programmes de M. Zibart les noms des compositeurs récents : Antipow,



L'orchestre malgache au Trocadéro.



Liadoff, Stecherbatcheff, Glazounoff, Karganoff, Balakirew, Soloviev, etc...

Le tort des musiques étrangères que nous avons applaudies a été jusqu'ici de pécher par un excès de modestie, voire d'humilité. Elles se croient tenues à ne nous présenter que des auteurs déjà consacrés par les travaux de nos musico-graphes. Et encore elles les dissimulent derrière nos nationaux ou derrière les maîtres qui jouissent déjà d'une réputation universelle. Il peut-être intéressant de voir comment les Russes interprètent Gounod, Massenet, Saint-Saëns, Wagner, Verdi, Rossini ou Meyerbeer, mais cette curiosité est secondaire et nous souhaitons que M. Zibart ne perde pas, par timidité, une occasion unique de nous révéler les œuvres, même discutables, de ses compatriotes encore inconnus chez nous.

Pareil reproche est à adresser à l'orchestre suédois qui a donné au Trocadéro un très brillant concert, sous la présidence de S. M. le roi Osear II.

Nous connaissons Grieg, mais nous ignorons Svendsen, Gade, Kjerulf, Sehytte et le norvégien Tellefsen. Osear II, qui est vraiment le père des lettres et des Arts, eût certes été ravi d'entendre applaudir, à Paris, ces maîtres dont la plupart sont ses protégés et reçoivent de sa cassette de somptueuses libéralités. A côté de ces compositeurs formés à l'école des Allemands, des Italiens et des Français, il y a un art scandinave vraiment populaire dont nous souhaiterions l'évocation... Lalo, dans sa *Rapsodie norvégienne*, nous a donné un avant-goût des romances et des mélodies écloses spontanément au bord des fjords ou sur le penchant des montagnes chargées de mélancoliques sapins; elles remontent, disent les paysans scandinaves, aux Elfes, aux Nixes, aux Kobolds, génies de la terre,



La Musique Américaine " la Columbia ".

de l'air et des eaux, elles sont capricieuses, fantaisistes, imprévues, de rythmes compliqués et, dans les tristes villes du nord, elles se transmettent de générations en générations. M. Conrad Nordgoist a-t-il cru indignes de notre civilisation ces instruments indigènes, la *langleike*, boîte de résonance à sept cordes, le *hardangerfele*, petit violon très ouvragé et dont le manche se termine par la tête d'un animal fantastique... A la différence de nos violons, le *hardangerfele* possède sous les cordes habituelles, des cordes en acier plus fines qui vibrent d'elles-mêmes, sous le coup d'archet et exhalent en échos assourdis de lointaines harmonies.

Les étudiants d'Upsal, qui sont d'excellents musiciens, nous ont mieux révélé le côté vraiment national de l'art scandinave.

Parmi ces sociétés de passage, il faut louer sans réserve les deux sociétés viennoises : la *Société philharmonique* et la *Société chorale de Vienne*... Il n'y a pas lieu de s'étonner de leur succès, la capitale de l'Autriche n'est-elle pas par excellence la métropole de l'Art musical ?

La première société peut rivaliser avec les meilleurs orchestres de l'Europe; elle s'enorgueillit du reste d'avoir eu à sa tête les maîtres les plus réputés.

La *Société chorale de Vienne* est composée d'amateurs, au nombre de 200, recrutés dans les professions les plus variées : médecins, avocats, industriels, ambitionnent l'honneur d'être admis dans son sein : ce qui n'est pas facile, car les candidats sont soumis à des épreuves très ardues et quasi-maçonniques, chant, lecture à vue, etc.

Ces pèlerinages artistiques vont se continuer durant le cours de l'Exposition.

PAUL GABILLARD.



L'Orchestre de l'Asie Russe.





H. Roger, *Ex-Voto* (à l'Exposition décennale)









LE PALAIS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER ET LE VIEUX PARIS

DESSIN DE M. L. FILLOL.







## Les Pavillons de la Navigation Étrangère

TROIS nations seulement sont représentées sur le quai d'Orsay par des pavillons spéciaux à leur marine marchande, ces édifices sont construits en face du Palais

tion. L'espace a été un peu trop strictement mesuré. C'est ce qui explique l'exiguïté de ce Pavillon.

Tout autre est le bâtiment de l'Angleterre. Il nous serait bien difficile de définir le style de cet édifice. Les cinq dômes ronds et bas qui le recouvrent rappellent un peu le Palais que la Grèce a édifié sur les bords de la Seine, entre celui de la Serbie et celui de la Suède. La frise qui entoure le bâtiment est égyptienne par la rigidité de ses lignes; les couleurs vertes,



Palais de la Navigation allemande : l'Exposition du Lloyd allemand.

officiel de la Navigation de Commerce, ce sont : les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne; encore cette dernière a-t-elle réuni la marine de guerre à la marine de commerce.

Les États-Unis ont construit une bâtisse carrée de dimensions restreintes et de prétentions modestes. Sur la terrasse qui recouvre l'édifice se trouve une tourelle centrale surmontée d'une coupole basse avec quatre petites loges au-dessus des angles. Le tout, construit en bois et plâtre blanc, paraît un peu maigre. On s'attendait à mieux d'une grande nation comme les États-Unis, et l'on éprouve une légère décep-

bleues et or, réparties sur l'ensemble, sont hindoues; les fresques intérieures présentent des teintes crues tropicales. Il est fort probable que l'empire britannique a voulu indiquer par cette variété l'étendue de son empire, la diversité des peuples et des races qui le composent.

Le bâtiment, de forme carrée, est orné d'une frise en trois motifs dont la signification n'est pas facile à saisir. Une femme nue, probablement la Terre nouvelle, devant laquelle se prosternent deux explorateurs. Au deuxième motif, une femme fait scintiller les objets précieux qu'elle puise dans une cor-



beille et les offre aux nouveaux venus. Enfin, le motif central est formé par une femme placée entre les deux hémisphères du globe et les relie, grâce à la locomotion et aux steamers placés dans sa main.

La toiture, ainsi que nous l'avons dit, est surmontée de cinq dômes, un grand au centre, les autres au-dessus des angles. Tous sont peints en vert, bleu ciel et or. Ils sont terminés par une flèche qui supporte un navire en métal doré.

L'entrée du Pavillon, du côté du pont d'Iéna, est formée par un porche très bas à trois arcades de face et une de chaque côté. La rencontre de ces voûtes, l'une perpendiculaire à la Seine, les autres parallèles, forme des courbes étranges et massives et donne l'impression de l'entrée d'un caveau de château fort antique. Cette impression de lourdeur est heureusement atténuée par la vue de l'intérieur. Les murs et les dômes sont peints à fresque, des femmes ailées — qui ne ressemblent en rien à des anges — font oublier la trop grande ressemblance que la construction offre avec une église.

Le Pavillon de la marine allemande, bâtiment à



Le Pavillon de la Navigation allemande.

un étage beaucoup plus important que les précédents, est fort intéressant à différents points de vue.

Il est adossé d'un côté au Pavillon des États-Unis, de l'autre il borde la nouvelle voie en tranchée qui fait communiquer le pont de l'Alma et le quai de Grenelle en passant sous l'Exposition. La façade est faite des deux autres côtés d'un pan coupé où se trouve la porte.

La partie qui regarde le Pavillon anglais présente un grand pignon rappelant celui du Pavillon allemand de la rue des Nations, celle qui est tournée vers le fleuve, carrée, un peu massive, est percée de deux ouvertures vitrées. La toiture affecte des formes très variées. En avant, s'élève une petite tourelle et, surmontant tout l'édifice, se dresse un sémaphore, qui à lui seul il suffirait à rendre curieux ce Pavillon et à attirer les visiteurs.

La forme est massive. La peinture qui recouvre l'édifice, rouge brique et blanche, n'est pas très harmonieuse, mais on a voulu faire vrai et non gracieux, on a eu raison. Une chaloupe suspendue à la cage supérieure achève de donner une impression de réalité absolue.

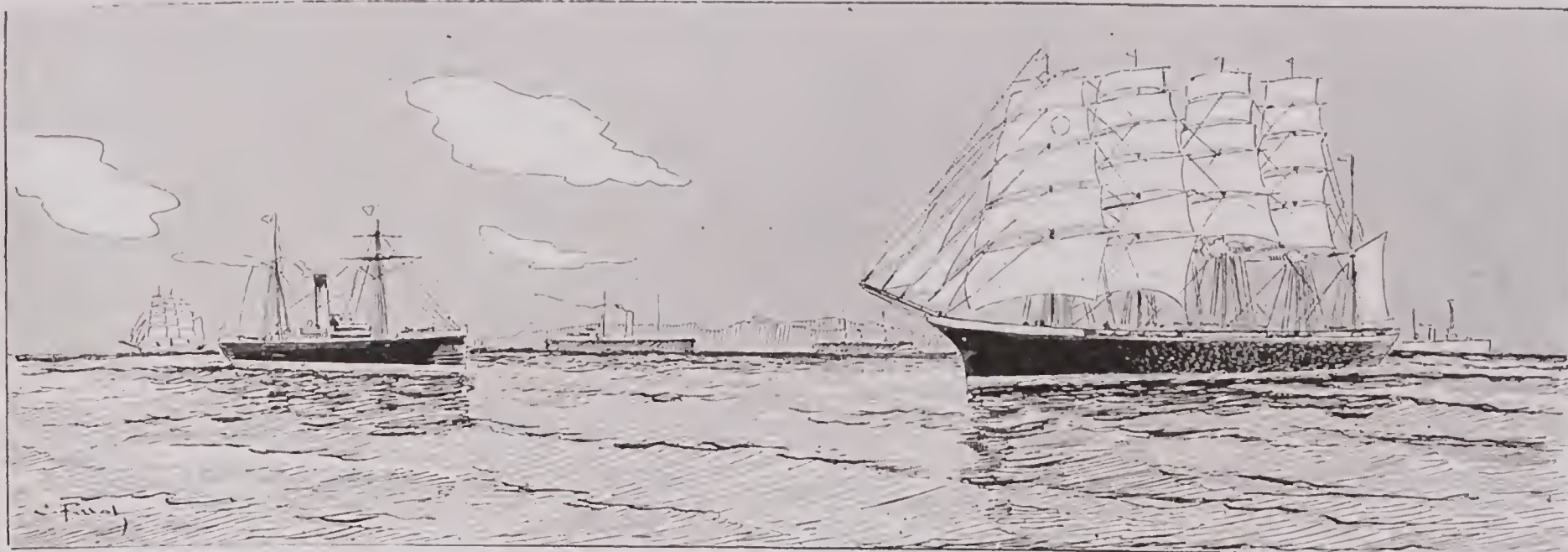
Lorsqu'il accède



à la plate forme supérieure, le visiteur embrasse d'un coup d'œil tout le Champ de Mars, le Trocadéro et la plus grande partie des berges de la Seine. Ce spectacle lui fait oublier la

peu près égale, ils sont de constructions très différentes.

Le Pavillon de la Russie est tout en bois. A première vue, il apparaît comme une simple cabane aux formes complexes,



Les frises du Pavillon de la Navigation allemande.

fatigue qu'il a ressentie après une si longue ascension.

Tout autour du Pavillon, des peintures d'un bleu uniforme représentent des bâtiments de commerce, des barques de pêche rentrant ou sortant du port. Quelques-unes de ces marines sont très intéressantes; d'autres sont un peu banales.

Çà et là, quelques canons percent la toiture, rappelant qu'à l'intérieur, des armes de guerre se trouvent à côté d'instruments de négoce.

Au-dessus de la porte située dans le pan coupé, deux marins en bois sculpté: l'un, symbolisant la marine marchande, s'appuie sur une rame et regarde fièrement le Palais officiel où exposent les autres nations; l'autre, symbolisant la marine de guerre, a les yeux fixés sur le Pavillon anglais. Entre les deux marins, cette devise: *Unsere Zukunft ist auf dem Wasser* (Notre avenir est sur l'eau).

Il y a là une simple coïncidence évidemment, mais elle méritait d'être signalée.

\*\*\*

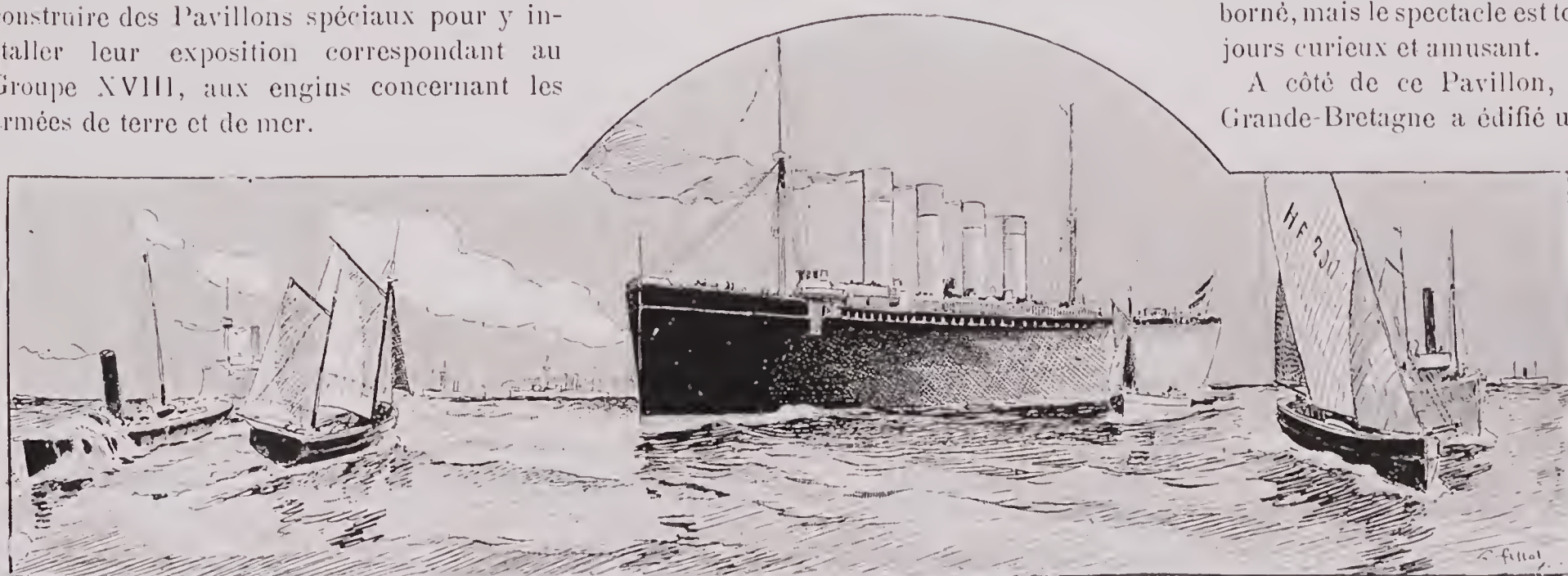
De la marine marchande, passons à la marine de guerre. Là encore trois puissances étrangères ont jugé nécessaire de construire des Pavillons spéciaux pour y installer leur exposition correspondant au Groupe XVIII, aux engins concernant les armées de terre et de mer.

symétriques par rapport à son grand axe qui est parallèle à la Seine. Les deux façades, en regard du Palais de MM. Ambur-tin et Umbdenstock et en regard du quai d'Orsay, sont identiques. Elles comprennent, l'une et l'autre, un petit pavillon en pan coupé suivi, à gauche, d'une partie plane présentant une large baie vitrée. Au centre, un avancement au milieu duquel se trouve la porte. A droite, après une partie droite faisant pendant à la précédente, mais percée de quatre ouvertures carrées, un avancement, symétrique de celui de gauche, suivi d'un pan coupé sur lequel s'ouvre une porte.

Le tout est en sapin verni très simplement assemblé. L'impression un peu banale qui s'en dégage cesse quand on lève les yeux et que l'on aperçoit les clochetons multiples et bigarrés qui recouvrent l'édifice.

Au centre, une haute pyramide allongée et ajourée aux formes élancées et coquettes recouvre la plus grande partie du bâtiment. A gauche, deux petits clochetons achèvent l'ensemble tandis qu'à droite nous apercevons des kiosques ouverts où le public peut accéder. L'élévation de cet observatoire n'est pas suffisante pour permettre au visiteur d'avoir une vue d'ensemble de l'Exposition. Son horizon est un peu borné, mais le spectacle est toujours curieux et amusant.

A côté de ce Pavillon, la Grande-Bretagne a édifié une



Les frises du Pavillon de la Navigation allemande.

Nous trouvons, dans cette partie de l'Exposition, les Pavillons de la Russie, de l'Angleterre et de la Belgique. Ils sont situés entre le Palais des Armées de terre et de mer et la chaussée du quai d'Orsay qui longe les maisons. D'importance à

sorte de navire cuirassé aux formes arrondies et d'un bizarre effet. Le plan elliptique de l'ensemble est corrigé par quatre petites tourelles. Au-dessus de la partie principale court un bastingage délimitant le pont du navire surmonté d'une tou-



relle. Des gueules de canon percent çà et là les flancs de cette batterie flottante terrestre qui rappelle les fantastiques machines de guerre déerites par Flaubert dans son admirable *Salammbô*.

Une porte centrale et une porte de côté donnent accès à l'intérieur qui prend jour uniquement par le plafond vitré. Là, des pièces de marine et encore d'autres pièces de marine. Le Royaume Uni a voulu, par son Pavillon, rappeler la puissance de sa marine. Il y a pleinement réussi. Il se dégage de cet édifice et des objets qu'il renferme quelque chose de terrifiant.

Le troisième Pavillon, celui de la Belgique, est, au contraire du précédent, presque entièrement réservé aux armées de terre. La marine n'y occupe qu'une place assez peu importante. Le bâtiment qua-

la campagne précédés de chiens en quête de gibier ; enfin, des soldats, superbement alignés, brûlent leur poudre devant un rideau d'arbres.

Outre ces trois pavillons, réservés exclusivement à la marine de guerre, il convient de signaler la construction élevée par l'Allemagne, qui est destinée à la fois à la marine marchande et à la marine de guerre. Ce Pavillon est spacieux ; il présente un rez-de-chaussée et deux étages surmontés d'un sémaphore tronconique. On accède aux galeries supérieures par deux escaliers réunis et entrelacés, l'un dirigé de gauche à droite, l'autre de droite à gauche. Cette disposition est excessivement curieuse.

En un point quelconque de ces deux escaliers, deux personnes qui montent sur chacun d'eux vont en sens



Pavillon de la Marine marchande anglaise.

drangulaire, construit en fer et en plâtre, est éclairé par de larges baies vitrées. Les verres sont retenus par des bois recourbés qui vont d'une extrémité à l'autre.

Une série de motifs décoratifs rappelle que les hommes n'ont pas été mis sur terre uniquement pour s'entretenir, et que les armes ont d'autres utilités que celle de mettre fin à la vie humaine. Quelques-uns de ces motifs prouvent, en effet, que les armes servent parfois à protéger l'homme. Après des Arabes qui se poursuivent dans une attrayante fantasia en agitant leurs longs fusils, des nègres, au milieu d'un paysage soudanais, chassent une bête féroce ; un sportsman pratique le tir au pigeon pour égayer son oisiveté ; plus loin, au milieu des glaces, un homme enveloppé de fourrures poursuit un loup ; à côté, des chasseurs classiques haut guêtres parcourent

inverse l'une de l'autre et se tournent le dos ; si un visiteur monte par le premier escalier et un autre descend par le second, ils vont, au contraire, dans le même sens.

De toute part, sur les murs, dans les galeries, des cartes, des réductions de navires, des plans et aussi des canons, des obus et autres engins de guerre.

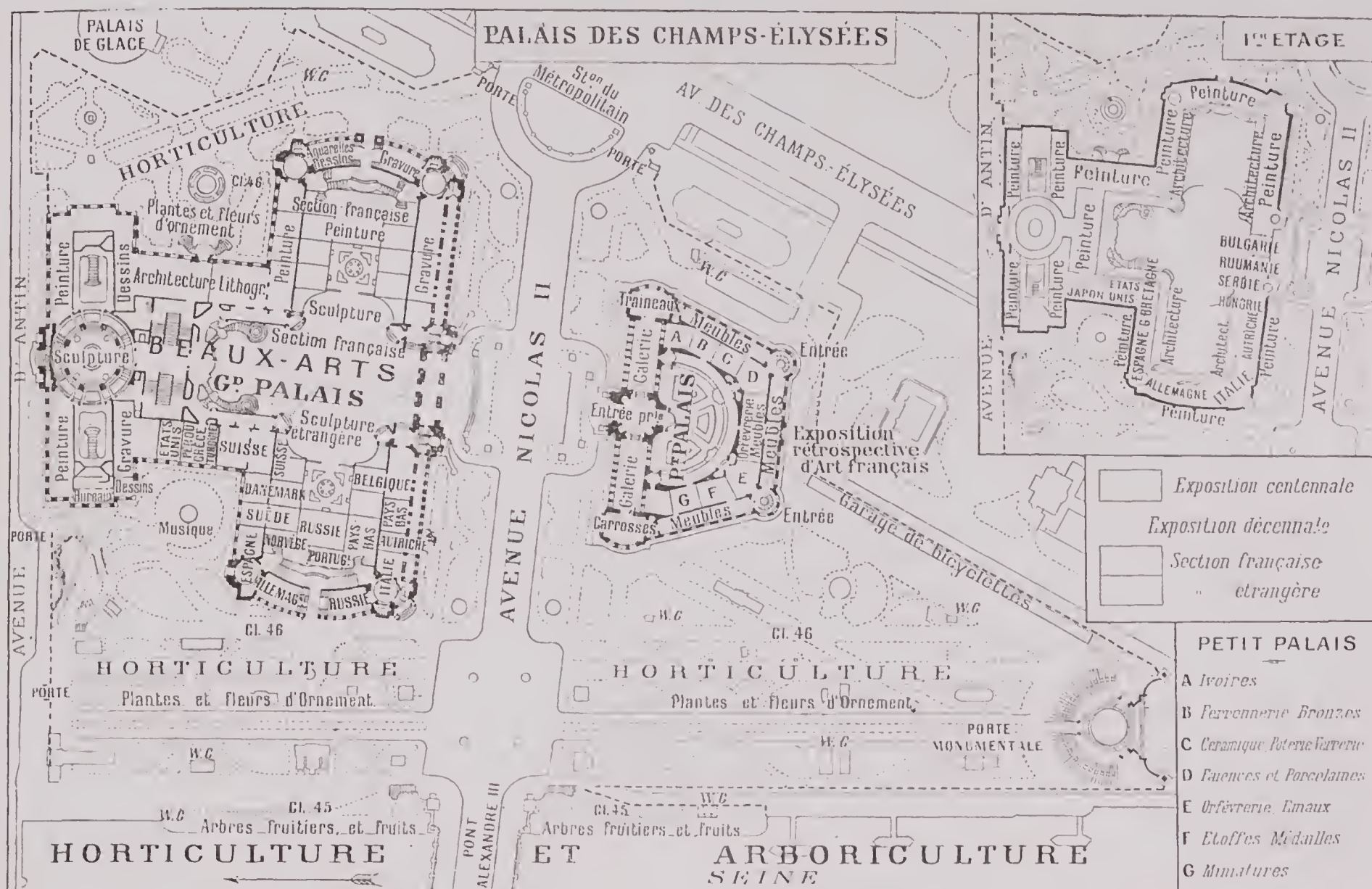
A gauche, à l'entrée, un groupe monumental symbolise la création : Une immense sphère soutenue par un géant qui élève au-dessus de l'eau son bras droit colossal, sa main gauche tenant le maillet qui lui a servi à terminer son œuvre. Un homme et une femme ailés entourent le globe et paraissent le soutenir. De grands lustres dorés, suspendus au plafond des galeries, éclairent l'ensemble édifié avec un soin très grand et non sans goût.



Tels sont, sommairement décrits, les Pavillons qui abritent l'exposition de la navigation étrangère. Il nous reste à les visiter et à indiquer les parties les plus intéressantes des expositions qu'ils renferment. C'est ce que nous ferons dans un prochain article. Il nous a paru préférable de procéder ainsi pour permettre au lecteur de pouvoir mieux comparer les différents systèmes de navires marchands et de navires de guerre employés par les divers pays, d'apprécier les avantages des uns et des autres et de se rendre compte des efforts faits et des résultats obtenus dans chaque pays.

CHARLES LAVIGNE.

Cependant, avec J.-P. Laurens, nous voici sorti des légendes mythologiques. C'est aux tumultueuses époques d'une Byzance dissolue que Chrysostome invective l'Impératrice, altière en la tribune. Appuyé au pupitre, l'orateur chrétien peste contre les mœurs de la cour; ainsi, après des siècles, un Bossuet tonnera-t-il du haut de la chaire, sur l'erreur et les péchés des grands. M. Gorguet se rit, quant à lui, des grands épisodes de l'histoire. Tout son bonheur ici est de balancer au bras des jeunes filles, sur le gazon verdoyant des clairières, les corbeilles débordantes des fruits de l'automne. Avec des plis souples aux jupes, des sourires aux lèvres et de la jén-



Plan rectifié de l'Exposition : la Grande Porte et les Palais des Champs-Élysées.

## L'Exposition Décennale

(Suite et fin).

Mythologique, M. Gorguet, avec Pomone féconde, fructifiante, faudrait-il dire, Pomone qu'accompagne dans le cadre de fruits du verger luxuriant une vieille femme courbée en deux, sous le grand velum orangé du ciel. M. G. Callot, fidèle à sa devise : « Nu! nu! Dieu reconnaîtra bien les siens », expose des nus savoureux.

D'une pâte plus chaude, la Vierge à l'enfant de M. A. Mercié.

Mais tout de suite, M. Rosset Granger fait de vains efforts pour nous épouvanter avec sa *Somnambule*, qui vient vers nous, hagarde, portant une lampe dans la nuit. Combien plus aimable le *Portrait de jeune fille* de M. Tony Robert-Fleury, voire son *Washington* (4 décembre 1783), dans une barque que guident sur l'eau de solides rameurs; il est là, coudes aux genoux, tournant le dos à la foule qui, massée sur la rive, l'acclame et l'attend le sous déploiement des drapeaux. Et, toujours portant la même signature, voici une transcription originale de l'antique fable de Leda.

nesse aux yeux, avec un bandeau de feuillage, une pointe d'horizon et un calme ciel, il fait un tableau. Certes M. Vollon n'y reconnaîtrait pas sa manière. Ses *Paysages* sont tout autres et si vous voyez ses *Natures mortes*, vous le reconnaissez tout entier. Natures vivantes cependant, et bien vivantes, les portraits de M. Jules Lefebvre protestent et finissent bien par nous conquérir, tandis qu'à la plus proche cimaise, M. Franc Lami tente encore de nous ramener au goût du paysage. Mais le décor est trop rouillé et l'hiver trop imminent pour que nous restions longtemps devant cette respectable toile. La *Notre-Dame de Penmark* de M. Lévy Dhurmer, le tableau de la femme au chapeau à plumes et de dentelles, près d'un banc de jardin, de M. Gervex, ont, pour nous solliciter, des charmes plus souverains.

Et voici que, par une de ces sautes anachroniques auxquelles nous habituèrent les expositions de peinture, il nous faut déjà consentir à replonger, tête première, dans la plus lointaine, la plus énigmatique des légendes et contempler la *Walkyrie* de M. Bussière, debout dans le décor walhallien. Il est vrai que ce n'est pas pour longtemps, car comment pourrions-nous résister à l'appel que nous fait, en balançant son





Roll : A Table. (à l'Exposition décennale).





Crépuscule : nocturne à deux voix, d'après Henri Vollet (à l'Exposition décennale).



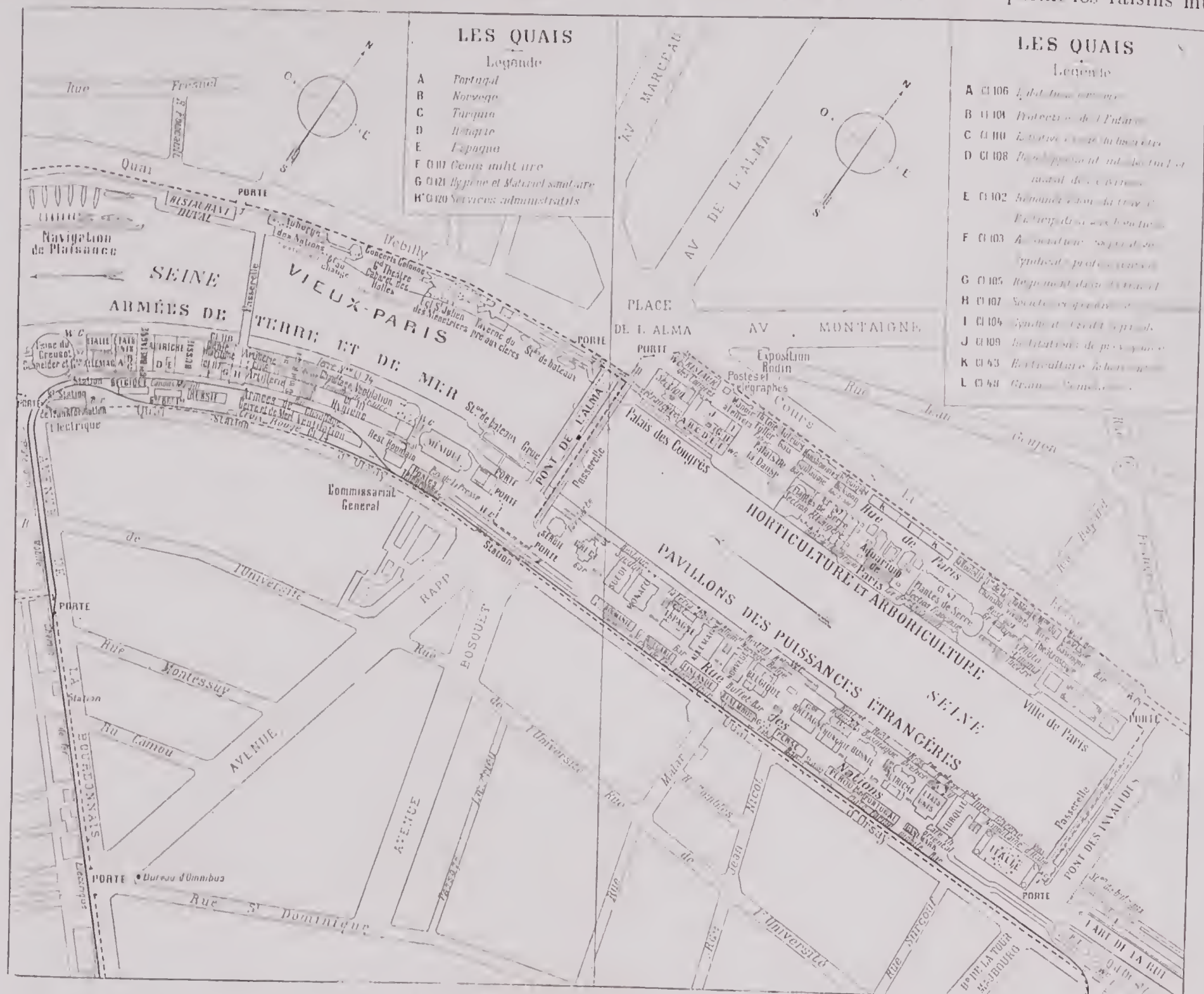
drapeau, ce bel Africain qui ricane. Remémorez-vous donc la *Remise des Drapeaux au Palais de l'Industrie*, et louez sans réserves M. Gervex, d'avoir réussi à meubler si heureusement une aussi vaste toile, que nous ne nous fatiguons point du détail, incessamment varié, du geste imprévu, et de la ligne point monotone.

Et toujours d'autres salles s'étirent là bas, en une perspective inquiétante. Nous allons et point encore nous n'en voyons la fin. Un gardien, à notre question anxieuse, répond par un sourire railleur, par un immense geste qui semble mesurer

gens qui la retournent, et les simples et les humbles. Par ses soins, Jésus vient de s'asseoir à la table paysanne et effectivement, cela s'appelle *l'Ami des humbles*.

Levons les yeux : dans une niche réservée au milieu d'une salle, la grande composition de M. Dubufe, glorification du maître *Puvis de Chavannes*, a déjà pris place. Elle demeurera là sans doute, après l'Exposition. C'est une place digne du maître qui y est honoré.

Les *Hamadryades* de M. Gay, dans les rouses frondaisons de l'automne et ses *Grives*, vautrées parmi les raisins mûrs,



Plan rectifié de l'Exposition : les quais de la Seine.

l'incommensurable. Que de peinture on nous donna ! que de courage il nous faudra !!

\*\*\*

« A la gloire de Toulouse ! » dit le Toulousain Jean-Paul Laurens. Et c'est, de récente mémoire le plafond que vous savez, avec les remparts hérissés de piques, de catapultes évoquées des anciennes balistiques, avec le lion renversé dans les airs transpercé de la lance, par quoi triompha l'Agneau.

Et puis, c'est une autre victime, plus humaine, plus pitoyable celle-là : le *Pauvre bûcheron*, vers qui M. Lhermitte guida la mort inexorable. — Ce tableau fut prêté au Luxembourg par le musée d'Amiens. Pendant quelques tableaux encore, c'est le bel et sincère talent de M. Lhermitte qui s'affirme, en un robuste labeur d'artiste qui aime la terre, les

constituent une curieuse opposition profane au thème sacré que choisit M. Chartran : *Saint François chantant au labour*. Poussant le bœuf au sillon le saint clame au ciel quelque cantique. Mais l'aquafortiste de M. Galliac est trop occupé pour entendre. Il a bien mieux à faire. Sous les yeux intrigués de l'ami, il tire une *épreuve* à la presse à main. Dans un jour filtré qui tombe de la grande glace dépolie, il regarde, satisfait, son travail. Tout à l'heure pourtant, lorsqu'il sera lassé de sa contemplation d'artiste fier de lui, consentira-t-il peut-être à respirer les *fleurs* de M. A. Cesbron ou à prendre la suite de la *Procession* que M. Duvent, en triptyque, promène au travers des rues de la cité brugeoise.

M. Besnard, lui, est en Algérie, à moins que sur la scène du Vaudeville. Ici, ce sont ses extraordinaires chevaux arabes qui semblent donner des coups de pied dans une atmosphère



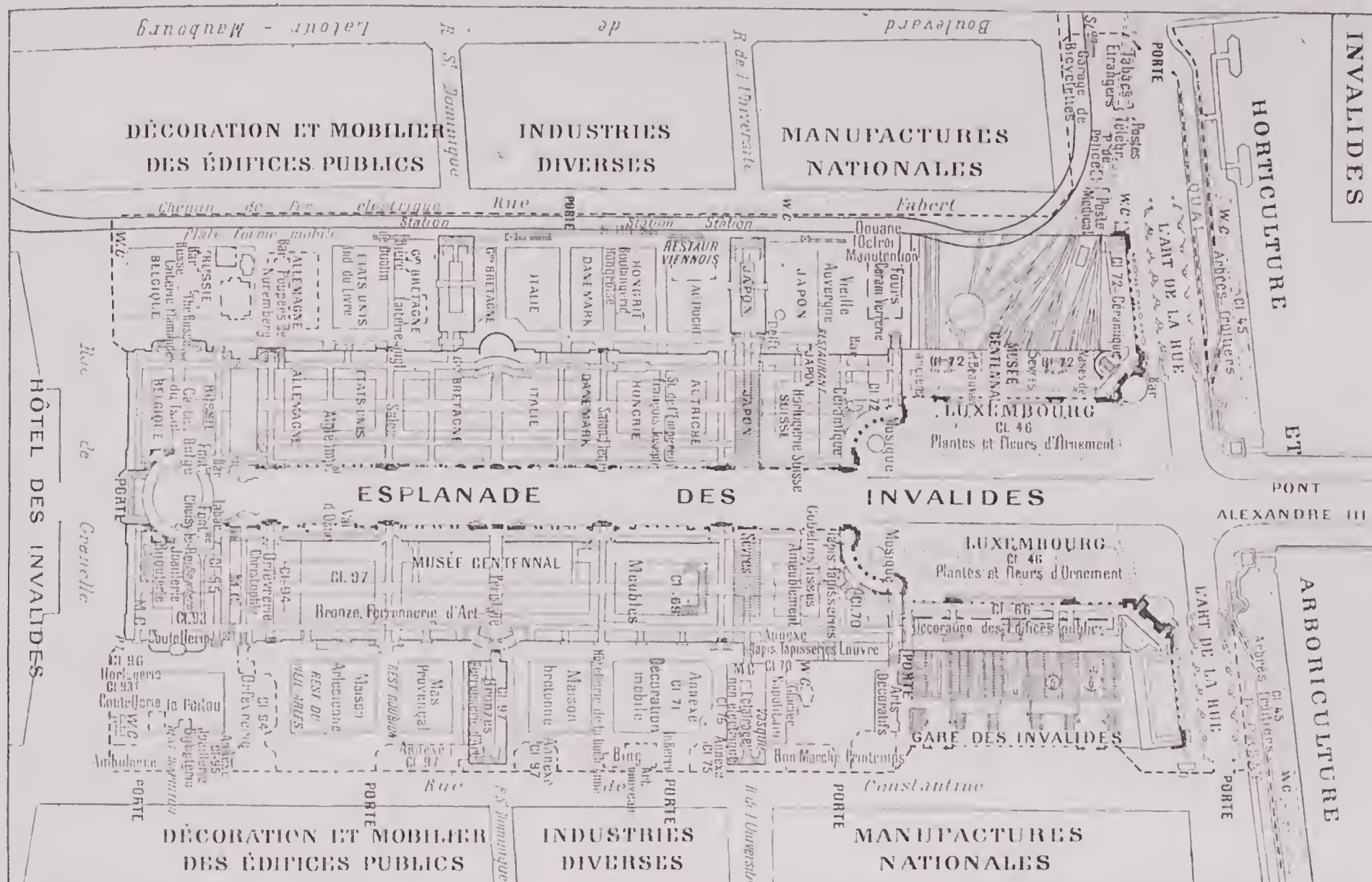
de lumière éclaboussée, et là, c'est M<sup>me</sup> Réjane qui passe, rieuse, parisienne, sur la scène, dans la lumière factice des rampes, juste le temps qu'il faut pour laisser tomber une rose et pour ramasser une brassée de bravos.

Et avec M. Henri Martin, nous venons jusqu'à Clémence Isaure, jusqu'à ces forêts légendaires où planent, au bruissement de leurs ailes légères, les apparitions insaisissables, des songes, des chimères et des anges, conseillers aériens. *A chacun sa chimère...* Et sur l'âpre chemin de la vie, une foule se presse, celui-ci succombant sous le fardeau de l'or, cet autre marchant vers les extases de la foi, et ceux-ci ardents vers les multiples buts de la Femme, de la Guerre, de l'Amour filial, de la Science, de la Folie, de l'Art, de la Poésie ou du Crime. Pour nous reposer d'aussi hallucinantes visions, tournons-nous

la *Parane* aux enfants, donne une *Leçon d'astronomie* et joue à la *Main-chaude*.

Accompagnons M. Buland, devant les *Reliques*, M<sup>me</sup> Virginie Demont-Breton qui surprend Giotto dessinant aux champs, et baigne à mi-corps une fillette que va renverser la vague, M<sup>lle</sup> Maximilienne Guyon qui se portraiture elle-même, M. H. Zuber qui arrondit les meules sous le ciel lourd et qui erre au parc de Versailles, M. Weerts aussi qui, *Pour l'humanité, pour la Patrie*, renverse le cuirassier aux pieds du Crucifié.

Suivent les paysages clairs de M. Guillemet, les paysages nocturnes de M. René Billotte, le *Nocturne* à deux voix de M. Henri Vallet, deux femmes jouant de la guitare et chantant sous la lampe, les *Vues de Venise* de M. Saint-Germier, la



Plan rectifié de l'Exposition : L'Esplanade des Invalides.

vers les jolis nus de M. G. Saintpierre, et vers la très académique *Réception du Tsar* de M. A. Brouillet. Le grand amusement des petits enfants est de mettre des noms sur ces visages : MM. de Heredia, Claretie, François Coppée, Sully-Prudhomme, le Tsar, la Tsarine et M. Legouvé. Cherchez et vous en trouverez d'autres.

D'Achille Fould, c'est ici la *Mine d'or*, une femme beaucoup trop bien habillée pour s'égarer ainsi au fond de la terre en compagnie des pioches et des pics. Mais c'est un symbole, et nous n'avons rien à objecter. Cependant, comme on doit être mieux à son aise autour des *Bergeries* endormies que fixa, pour nous charmer, sur le gris de la toile ennuitée, M. Henri Duhem. Allons de l'avant, avec M<sup>me</sup> Marie Duhem, qui promène les *Sœurs*, avec M. Rochegrosse qui assassine Géta, malgré le geste protecteur d'une mère effarée, avec M. Boutet de Monvel qui enlumine un chapitre de la vie de Jehanne, avec M. Fournier, peintre ordinaire de M. Deschanel, avec M. J. Veber qui jette un louis aux *Culs-de-Jatte* en querelle, avec M. Roybet qui fait le *Portrait de Juana Romani*, apprend

*Madeleine couchée* de M. Henner, *l'Île Brehat* de M. Renan, *le Port* de M. Chudant, la *Consolatrix afflictorum*, de M. Dagnan, une vierge attentive aux cithares de trois anges, les *Voiles et nuages rouges* de M. Cottet, les *Conserits* de M. Dagnan, le triptyque : *Au pays de la mer*, de M. Collet, déjà nommé, les *Nuits d'Orient* de M. Lazerges, *l'Apollon et Daphné* de M. Albert Maignan, *le Christ sur la montagne*, de M. Debat-Ponsan, les *Portraits de jeunes femmes* par M. Emile Renard. Et, pour couper ma phrase et respirer un peu, laissez-moi recommencer une autre série par MM. Félix Barrias, *Retour de la circoncision* — *Tanger*, étendards verts, ciel lourd et tambourins, flameng, de beaux *Portraits* et un tableau : la *Fuite en Égypte*, Barrias encore, *Esther se rend chez Assuérus*, Gustave Moreau, *Salomé*, avec le temple tout en pierreries, la fille d'Hérode, fine et perverse danseuse, debout sur ses pointes.

Enfin lorsque vous aurez vu et bien vu les *Paysages* de M. Harpignies, toujours poète, les *Aman Jean*, et entre autres, les *Portraits*, les *Benjamin Constant*, cette femme debout près





Fleurs d'Automne, d'après E. Toudouze (à l'Exposition décennale).



de la balustrade, en valeur sur le pare lointain, puis la *Reine d'Angleterre*, puis encore les *Portraits* de ses deux fils, lorsque vous m'aurez consenti que l'Abel Boyé n'est point mal et que l'Aimé Perret n'est point bien, que le Bouguereau,... les Bouguereau restent eux-mêmes et que ce *Portrait* par M. Comerre est une belle chose, alors seulement je consentirai à ponctuer d'un point définitivement terminal cette longue et probablement peu agréable énumération de chefs-d'œuvre.

PASCAL FORTUNY.

#### LES MÉDAILLES D'HONNEUR DES BEAUX-ARTS

Vingt médailles d'honneur ont été réparties, pour la peinture, entre les artistes français et étrangers.

*France.* — MM. Henner, Cazin, Dagnan-Bouveret, Harpignies, Hébert, Roll, Vollon.

*Angleterre.* — MM. Orchardson, Alma-Tadema. *Allemagne.* — MM. Lenhbach, Klimt. *Belgique.* — M. Struys. *Etats-Unis.* — MM. Whistler, Sargent. *Espagne.* — Sorolla y Bastida. *Danemark.* — M. Kroyer. *Hollande.* — M. Israëls. *Norvège.* — M. Thaulow. *Russie.* — M. Serof. *Suède.* — M. Zorn.

En sculpture, MM. Guillaume et Antonin Mercié sont les deux seuls artistes français qui reçoivent pour la deuxième fois cette haute distinction.

## M. Loubet à l'Exposition

Le Président de la République, depuis les premiers jours du mois de mai, n'a pas passé de semaine sans aller rendre visite à l'Exposition. Après l'inauguration générale du 14 avril, il a visité lorsque tout a été partout terminé, s'est arrêté longuement devant les principales vitrines, et devant les innombrables chefs-d'œuvre que l'Exposition a réunis.

C'était une promenade de plusieurs jours. Par fractions, M. Loubet a tout vu. On connaît le cérémonial : M. Loubet qu'accompagnait toujours un ministre, tantôt M. Waldeck-Rousseau, comme le montre notre gravure, plus souvent M. Millerand, était reçu par les présidents du groupe et se faisait expliquer par les intéressés la valeur de leurs expositions... et les visites se sont toujours prolongées plus qu'on ne l'avait d'abord fixé.



Une visite de M. Loubet à l'Exposition.

## Le Palais lumineux

### LE PALAIS DE VERRE



J.-A. Ponsin a depuis trente ans répandu dans l'Europe entière ses merveilleux vitraux. Le Palais lumineux, qui est le plus grand travail de glacerie, de verrerie et de peinture sur verre qui ait jamais été exécuté, est le couronnement de son œuvre.

C'est au Champ de Mars, au pied de la Tour Eiffel, sur une sorte de granit où ruisselle une cascade de douze mètres de hauteur qu'a été édifié le Palais lumineux, entouré de longs peupliers frissonnants,

de mélèzes au sombre feuillage, près du lac où à l'ombre des saules pleureurs prennent leurs ébats cygnes et canards et qui, lui-même, sert d'immense miroir où se reflètent les sommets flamboyants de l'éblouissante merveille.

On accède par de larges allées bordées de fleurs à d'importants escaliers de formes élégantes, aux rampes de conques marines phosphorescentes comme les marches qui semblent faire surnager l'édifice sur des nuages d'eau.

Tout en étant un objet d'art monumental auquel ont collaboré nos meilleurs artistes, cet édifice constitue une très curieuse exposition de lumière électrique et une très intéressante exposition de verrerie et de glacerie.

La construction a été confiée à M. Latapy, architecte, qui a su mener à bien la lourde tâche qui lui était confiée. Il a dû en effet vaincre de multiples difficultés pour édifier un pareil monument avec de simples charpentes en fer et des blocs de verre.

La compagnie des glaceries de Saint-Gobain à laquelle la verrerie de Saint-Denis a été adjointe pour la fabrication des pièces en verre soufflé a été chargée de fournir les matériaux.

Tous les styles se confondent et s'harmonisent avec un ensemble parfait dans le Palais lumineux. La sculpture ornementale et la statuaire y ont trouvé une place importante. La

façade principale présente l'aspect d'un immense portique, et les toitures tourmentées en des formes gracieuses sont soutenues par de hautes colonnades en verre qui lui donnent une grande légèreté.

Le Palais entièrement construit en glaces et en verre est éclairé par douze mille lampes électriques disposées de façon à fournir un grand foyer d'incandescence répandu à égales parties dans tout l'édifice. Le soir il apparaît complètement enflammé. Le spectacle est féérique. L'impression que l'on ressent est d'autant plus curieuse que si l'on pénètre dans cette grotte en feu on ne voit que murs et plafonds ruisselants de lumière sans pour cela distinguer les lampes qui fournissent ces jets de feu.



Les escaliers se déploient avec grâce et les dessous sont ornés par des enroulements de plantes grasses aux tons glauques qui laissent aux gradins toute leur resplendissante blancheur combinée avec des effets de naere, de conques et de coquilles formant balustrades

Un curieux contraste se produit de l'extérieur à l'intérieur. Par suite de

portières pour les trois grandes baies des façades et les petites baies de côté. Des vitraux mobiles dont l'exécution présentait de grandes difficultés à cause des cintres, garnissent les bas-côtés.

Sur les côtés est et ouest, deux grandes grottes surmontent les immenses vasques de verre. Elles sont formées d'amas de mono-



Le Palais lumineux Ponsin.

combinaisons architecturales, le grand hall apparaît en effet avoir des dimensions bien plus vastes que celles qu'on peut lui soupçonner quand on regarde le Palais.

Les colonnes qui semblent être de marbre transparent et les chapiteaux d'or qui forment les premiers plans lumineux reposent sur un tapis de Smyrne aux chatoyantes couleurs, également translucide. La voûte, formée d'un immense voile d'opaline d'or, artistement décorée d'émaux vitrifiés transparents du meilleur effet est une merveille. De grandes draperies en perles taillées, représentant des soleils, composent de superbes

lithes et laissent apercevoir des cascades d'eau et de buée. La façade postérieure de l'édifice ne ressemble en rien aux autres. La grande baie est remplacée par une rotonde en briques de verre de couleur qui s'harmonise délicatement avec le reste du Palais.

JOSEPH DANCOURT.









LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ ET LE CHATEAU-D'EAU ILLUMINÉS

AQUARELLE DE M. F. BELLENGER.







## La Ville de Paris chez elle

QUAND une aimable hôtesse attend des invités de marque, elle doit ne rien négliger pour les bien recevoir. Ainsi pensa la Ville de Paris. Aussi vota-t-elle une somme de trois millions, et la construction d'un Pavillon où elle serait chez elle.

Elle évalua ses dépenses : Construction du Pavillon 600.000 fr. ; préparation de l'exposition 545.000 fr. ; installation et frais généraux 180.000 fr. ; dépenses diverses et imprévues 75.000 fr. ; fêtes municipales 600.000 fr. ; subventions à diverses autres fêtes extérieures un million de francs. Au total 3 millions, une goutte d'eau dans la mer richissime de l'Exposition !

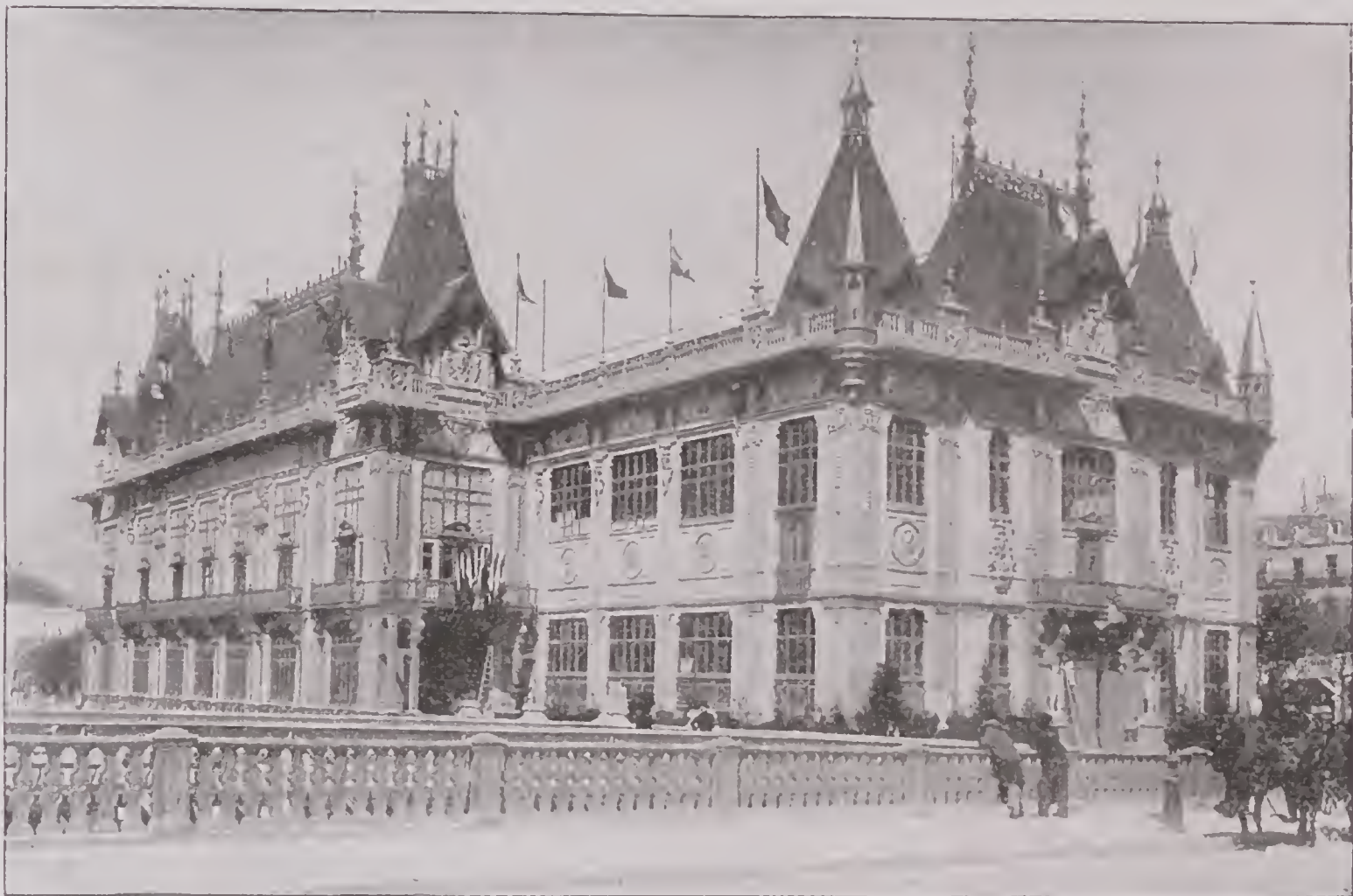
La Commission d'organisation, qui se réunit pour la première fois le 25 juin 1898, se composait de MM. les préfets de la Seine et de Police et de leurs secrétaires généraux ; Thuillier, président du Conseil général ; Caron, Gay, Landrin, Quentin-Bauchart, conseillers municipaux, Menant, directeur des Affaires municipales, Le Roux, des Affaires départementales ; Bédorez, de l'Enseignement ; Boulevard, des services d'Architecture et des Promenades et Plantations, Commissaire général ; Defrance, de la Voie publique, des Eaux et Égouts ; Garnier, inspecteur des services administratifs et financiers ; Humblot, inspecteur général des Ponts et Chaussées, chargé de la direction technique des Eaux ;

Boreux, ingénieur en chef de la Voie Publique ; Beclmann, ingénieur en chef de l'Assainissement, Delcamp, directeur de l'Octroi ; Duval, directeur du Mont-de-Piété ; docteur Napias, directeur de l'Assistance publique, Quennec, directeur du personnel ; A.-J. Martin, inspecteur général de l'Assainissement et de la Salubrité de l'habitation ; Brown, inspecteur des Beaux-Arts ; Dardenne, chef du Matériel ; May, chef des services administratifs de l'Enseignement ; Gravigny, architecte de l'Administration centrale, Cain, conservateur du musée Carnavalet ; Levayer, inspecteur des Travaux historiques, conservateur de la Bibliothèque historique de la Ville ; Varigault, colonel du régiment des sapeurs pompiers, etc.

Une sous-commission *ad hoc* admit en principe toutes les demandes de surfaces et de crédits, avec de légères restrictions. C'était nécessaire, du moins pour les surfaces. L'idée de combiner en jardin extérieur et intérieur l'exposition spéciale du service des Promenades fut appréciée. Les cultures irriguées de l'Assainissement se virent dédaignées. Les commissaires jugèrent que l'épandage gagnerait à n'être vu que de loin. La Direction des Affaires municipales obtint 15.000 fr. pour des

représentations cinématographiques des principales scènes de la vie municipale. L'Assistance publique fut chargée d'établir une salle d'hôpital type montrant les progrès réalisés depuis le siècle dernier. La Préfecture de police, qui sollicitait 670 mètres et 83.700 fr. se vit allouer 600 mètres et 60.000 fr. pour une exposition rétrospective ; l'Assistance publique 200 mètres au lieu de 300, et 30.000 fr. au lieu de 40.000. — Il est vrai que le docteur Napias sut plus tard relever ce crédit de 10.000 fr.

Ces petits détails sont instructifs à lire. On y entend les battements de cœur d'une organisation hétérogène, où chacun cherche à se favoriser. Les Beaux-Arts, les Travaux historiques, le musée Carnavalet et les Bibliothèques, désireux d'un local complet, sollicitent 860 mètres et 55.000 fr. : on leur accorde 546 mètres et 48.000 fr. ; la Direction des Affaires municipales (Travail et établissements charitables, approuvi



Le Pavillon de la Ville de Paris.

sionnement, salubrité, assainissement, inhumations, cinématographe) qui voulait 542 mètres et 132.000 fr. se contente de 392 mètres et 122.000 fr. ; l'Architecture et les Plantations (Sorbonne, caserne des Célestins, promenades, édifices, plan de Paris), surface illimitée et 35.000 fr., obtiennent 300 mètres et 60.000 fr. ; les Affaires départementales (communes, aliénés, division militaire, travaux publics) 122 mètres et 90.000 fr., sous réserve de l'approbation du Conseil général qui avait voté 75.000 fr. ; les Écoles professionnelles, 1.200 mètres et 70.000 fr. 700 mètres et 60.000 fr. ; la Voie publique, les Eaux et Égouts, comprenant l'Éclairage, le Métropolitain et les Carrières, 760 mètres, dont 250 mètres couverts, le reste pour Cultures irriguées, et 137.350 fr. : 610 mètres et 92.400 fr. ; les Finances, 8 mètres et 4.000 fr. ; le Mont-de-Piété, pour ses diagrammes, 3 mètres 50 et 2.000 fr. ; et l'Octroi, 7 mètres en hauteur pour ses graphiques et un billet de mille francs.

Le Pavillon fut édifié, en bordure du Cours-la-Reine, près l'avenue d'Antin et le pont des Invalides. D'un style élégant, avec ses hautes toitures ardoisées, ses balcons découpés, ses belvédères, ses médaillons aux armes de la Ville depuis 1200,



il s'étend sur une longueur de 100 mètres et une largeur de 28, avec un avant-corps de 53 mètres sur 8. La surface du rez-de-chaussée est d'environ 3.200 mètres et celle des galeries du 1<sup>er</sup> étage de 1.700 mètres. Dans la hauteur de la corniche se développe une frise aux blasons des corporations et communautés ayant un navire dans leurs armes, depuis les *Nautes*, pères de Lutèce.

La façade occidentale présente un perron de quelques marches. Entrons ! Parallèlement à la Seine, un vestibule en loggia est flanqué de deux salons ; deux escaliers de cinq marches descendent au jardin central organisé par le service des Promenades et Plantations. Symétriquement, par rapport au vestibule, quatre autres escaliers gracieux reliés entre eux par des écrans formant portiques décoratifs, s'élancent vers les galeries supérieures. Un regard d'ensemble nous montrera : dans l'angle à notre gauche, l'Assainissement, la Voie publique, l'Éclairage, les Eaux et Égouts (pavés de bois, ouvrages d'art, électricité, gaz, modèles, machines). Puis, en retour sur le Cours-la-Reine, la direction des Affaires municipales, dans l'histoire de l'Approvisionnement et de sa transformation pendant le siècle. De l'autre côté du jardin central, l'Assistance publique, très documentée, puis les Affaires départementales, vues panoramiques, cartes, volets tournants, reliefs, moulages, graphiques, travaux des aliénés, concours d'ouvriers d'art. Enfin revenant à droite, vers l'entrée du pont des Invalides, la Préfecture de police, des plus variées.

Gravissons le premier étage. Sur l'eau, le musée Carnavalet, rétrospectif (meubles, étoffes, tableaux du siècle dernier confiés par des particuliers) flanqué des deux salons municipaux. En bordure, les Beaux-Arts, peinture, sculpture, médailles, gravures et reliures ; les Bibliothèques (graphiques, tableaux statistiques, bibliothèque Forney), la direction de l'Enseignement (développement des écoles professionnelles). Puis, partie sur le quai, partie face au pont des Invalides et en retour sur le Cours-la-Reine, les services de l'Architecture, les Finances et les Travaux historiques (ouvrages relatifs à l'Histoire de Paris).

#### LES EAUX ET L'ÉCLAIRAGE

Dans les sous-sols, quelques petites choses, une partie des Eaux et Égouts, l'Ecole Diderot, une salle de projections pour l'instruction du visiteur sur les divers services de la ville. Tel est le pavillon construit sur les plans de M. Ulysse Gravigny.



Exposition de la Ville de Paris : le Berceau de Napoléon

Remontons au rez-de-chaussée. La foule qui entrait joyeuse comme en un lieu pimpant et gai, s'arrête, interdite de toutes ces choses rébarbatives, d'un si haut intérêt pour l'étranger. C'est ici le service technique de la Voie publique et de l'Éclairage, en 8 sections, dont chacune possède son atelier de réparation du matériel. Celui de la 8<sup>e</sup> section, qui comprend les 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements et dont l'ingénieur est M. Pellé, fonctionne ici même



Une sculpture du jardin de la Ville de Paris.

avec son forgeron, son charron, ses ajusteurs. Voyez un tombereau, une machine-balayeuse, de brouettes, une panoplie d'outils, un modèle de casier fermant, tous objets fabriqués par la Ville.

Ceci est nouveau. Mais voici une partie déjà vue à l'Exposition de 1889 : le laboratoire d'essai de la place Denfert, dont l'ingénieur est M. Hénault et le conducteur M. Ansstett. Il s'y fait des analyses, chimiques et autres. Voici des échantillons de tous les pavés, leur prix leur résistance, un appareil pour déterminer les coefficients d'usure, des graphiques d'empierrement, différents échantillons d'asphalte dans des bocaux, des cartes des carrières de pavés et usines de ciments, Vassy, Portland, Laitier. Voici une usine de pavage en bois dont l'ingénieur est M. Locherer. En guise d'échantillons, des pins entiers et débités, simples ou créosotés, une collection de billes et madriers des bois expérimentés pour les pavages, teck, liem, pin gemmé et non gemmé, sapin, pitchpin, bois de fer de Palos, hêtre, karri. La 6<sup>e</sup> section, ingénieur M. Bret, usine des cylindres à vapeur, expose six de ces engins. La 7<sup>e</sup> section, ingénieur M. Baratte, les photographies et documents du lancement du pont J. F.-Lépine.

L'exposition des services généraux d'éclairage a été organisée par M. Lauriol, sous la haute direction de l'inspecteur général des ponts-et-chaussées Boreux, la partie électrique avec l'aide de M. Chrétien, celle du gaz avec M. Couderchon. L'éclairage de la Ville de Paris, réverbères, bees, systèmes, toute la rue ! Cette région, un peu confuse peut-être pour les profanes, est du plus haut intérêt pour les techniciens et les spécialistes. L'électricité est contenue dans une série de graphiques concernant l'exploitation des secteurs, la production en énergie, les produits en argent, la puissance des usines, le prix moyen de l'hectowatt-heure, le nombre des abonnés, l'horaire d'utilisation, le plan des canalisations de Paris. M. Mestre a groupé des types de branchements de candélabres. Le gaz, exploitation et fabrication, a des compteurs, des brûleurs, divers instruments, des chambres noires pour la mesure du pouvoir éclairant (chambres photométriques), etc.

Dans le département des Eaux, la figuration des ouvrages d'art est particulièrement réussie. Des plans en relief avec constructions, plantations comme des jouets d'enfant, les minuscules édifices cartonnés qui ont divertì nos premiers ans ! eaux



qui bouillonnent en sortant du sol, talus gazonnés, les dériva-tions minutées, sans en rien oublier, siphons, aqueducs, usines hydrauliques. Voyez cette captation des sources d'Ar-mentières. Les ondes sourdent en une large vasque d'où leur trop-plein s'écoule vers l'aqueduc que, prisonnières désor-mais, elles suivront docilement vers la grande ville où ont bu tous les peuples.

Le même travail existe pour les canaux. Les graphiques et les statistiques sont escortés de modèles de vannes, fontaine-rie, écluses, dragues. Nous arrivons naturellement dans les égouts et l'Assainissement. Des profils, des bâtis, avec radiers, canalisations, chasses d'eau, vagonnets et égoutiers. Une série de plans souterrains, des maquettes de tout ce qui sert au curage et à l'entretien. C'est la traditionnelle visite des étran-gers pour laquelle l'ingénieur Bechmann, et son aimable chef

représente les employés du service, le cocher d'une voiture d'ambulance et une infirmière.

Le Domaine de la Ville nous promène aux Champs-Élysées, aux bois de Boulogne et de Vincennes, faisant défiler les édi-fi-ces parisiens, les omnibus, les diligences, les fiacres, les anciens, types de voitures et les modernes, le passé et le présent. Les Inhumations ont des petits modèles de fours crématoires à faire pâmer d'aise les plus récalcitrants, en de printanières nécropoles. La Statistique du Dr Jacques Bertillon est des plus réjouissantes, avec des cartogrammes et des diagrammes par âge, sexe, arrondissement, relatifs aux maladies, à la nuptialité et à la mortalité de la population parisienne. Vivat ! mangeurs, mes frères, voici l'Approvisionnement. Des visions de victuailles truculentes nous éblouissent ; la grosse et gourmande commère qui me bouscule depuis un instant passe



Au pavillon de la Ville : un coin du hall central.

de bureau M. Pascal, reçoivent tant de demandes auxquelles ils ne peuvent qu'en partie satisfaire !

Ici l'Observatoire de Montsouris, ses engins chimiques, micrographiques, bactériologiques et météorologiques, pour récolter et enregistrer les poussières, les spores cryptogami-ques, les bactéries, etc., ses trompes, réservoirs, basculeurs, compteurs, boîtes hydrométriques et d'oxymétrie, sondes et pompes.

La Direction des Affaires municipales, section des établisse-ments charitables, montre des refuges, des asiles ouvriers, Pauline-Roland, Michelet, Ledru-Rolin, Léo-Delibes, Sainte-Jeanne, Nicolas-Flamel, Benoit-Malon, la colonie agricole de la Chalmelle près Esternay (Marne), des piscines, avec appa-reils de sauvetage et documents. Des objets attirent l'attention : c'est l'inspection générale de l'Assainissement et de la Salu-brité de l'habitation, salles de désinfection, station d'ambu-lances, étuves, pulvérisateurs, mélangeurs, brancards, boîtes de pansement. Un groupe de mannequins grandeur nature

sa langue sur ses lèvres. Hélas ! Ce n'est qu'illusion, chiffres et documents, tout simplement l'eau à la bouche. Mais il faut que cela intéresse quand même cette cohue. Le public aime à s'initier à ces choses qu'il ne connaît que par ouï-dire, voir ces spectacles de la vie quotidienne de Paris auxquels il ne peut être admis. C'est ce qui l'enchaîne en cet endroit.

La Direction des Affaires municipales a fait établir par M. Petitot une suite de vues stéréoscopiques donnant la reconstitution exacte des scènes de l'approvisionnement, et quelques autres de divers lieux régis par le service.

#### L'APPROVISIONNEMENT

C'est, de la sorte, un vaste cinématographe de chaque jour, qui fait défiler tout le service actif des Affaires municipales. Ces photographies vivantes, au nombre de 250 environ, sont renfermées dans un seul meuble à 7 places, éclairé intérieu-rement par l'électricité, et permettant aux curieux de les faire défiler eux-mêmes dans leur ordre complet.



Quand vous aurez bien regardé l'arrivée des trains de bestiaux, jusqu'à la livraison à l'étal du boucher, l'aspect du carreau forain et les arrivages sur le pavé, les marchés aux fleurs, aux oiseaux, aux chevaux et aux vélocipèdes, nous continuerons, si vous le voulez bien. Émergeant d'un parterre, une femme hardie, aux formes plutôt plantureuses, s'élance et symbolise le Printemps.

Elle préside aux services d'Approvisionnement. Voilà comment se garnit le ventre de Paris, comment les Halles regorgent chaque nuit de ces monceaux de végétaux qui s'engloutissent en des millions de bouches. Vous comprendrez alors l'utilité, chaque jour plus nécessaire, des cultures intensives, des épandages, des jardins modèles, des fertilisations d'irrigation. Des plans et un diorama planté de légumes vous initieront au savant parc d'Achères. Vous y verrez des « choux, des carottes, des navets en bottes » et cela vous rappellera la chanson de Meusy, pour peu que vous l'ayez jamais entendue.

L'intérieur de ce Pavillon de la Ville de Paris est léger, aérien, souple et fugitif, en bois découpé, avec des grecques, des arabesques, des colonnettes, des balustrades fines, des épis en courbes capricieuses, des linteaux et des arêtières ajourés peints en couleurs tendres, lilas, vert de primèvre, jaune de Naples. Au ciel un vélum blanc simule un dambier de demi-teintes et tamise la lumière du lanterneau. Des galeries courent aux flancs de l'édifice, avec des escaliers florentins plus légers encore. Tout cela s'enlève avec grâce. La ténuité de ces matériaux est d'un grand charme. Rien n'est lourd, on ne se sent pas écrasé, il fait frais, il fait bon respirer. Gloire à M. Gravigny, architecte de cette estivale oasis, et à M. Gatellier, savant jardinier !

Au milieu, des bancs de repos, des vases, des fleurs, des palmiers, des verdure trouées de marbres frais, de statues belles de formes et de maintien, de moulages d'œuvres célè-

bres. Il faudrait citer toute la sculpture de ces dernières années, depuis la *Danse de Carpeaux* jusqu'à la *Salammbô* de Th. Barrau. On a fait des emprunts aux riches collections de la Ville et des particuliers, les serres du fleuriste municipal ont fournis plus magnifiques arbustes, que voulez-vous de plus ?

Au centre de la nef, dans le jardin dessiné à la française,

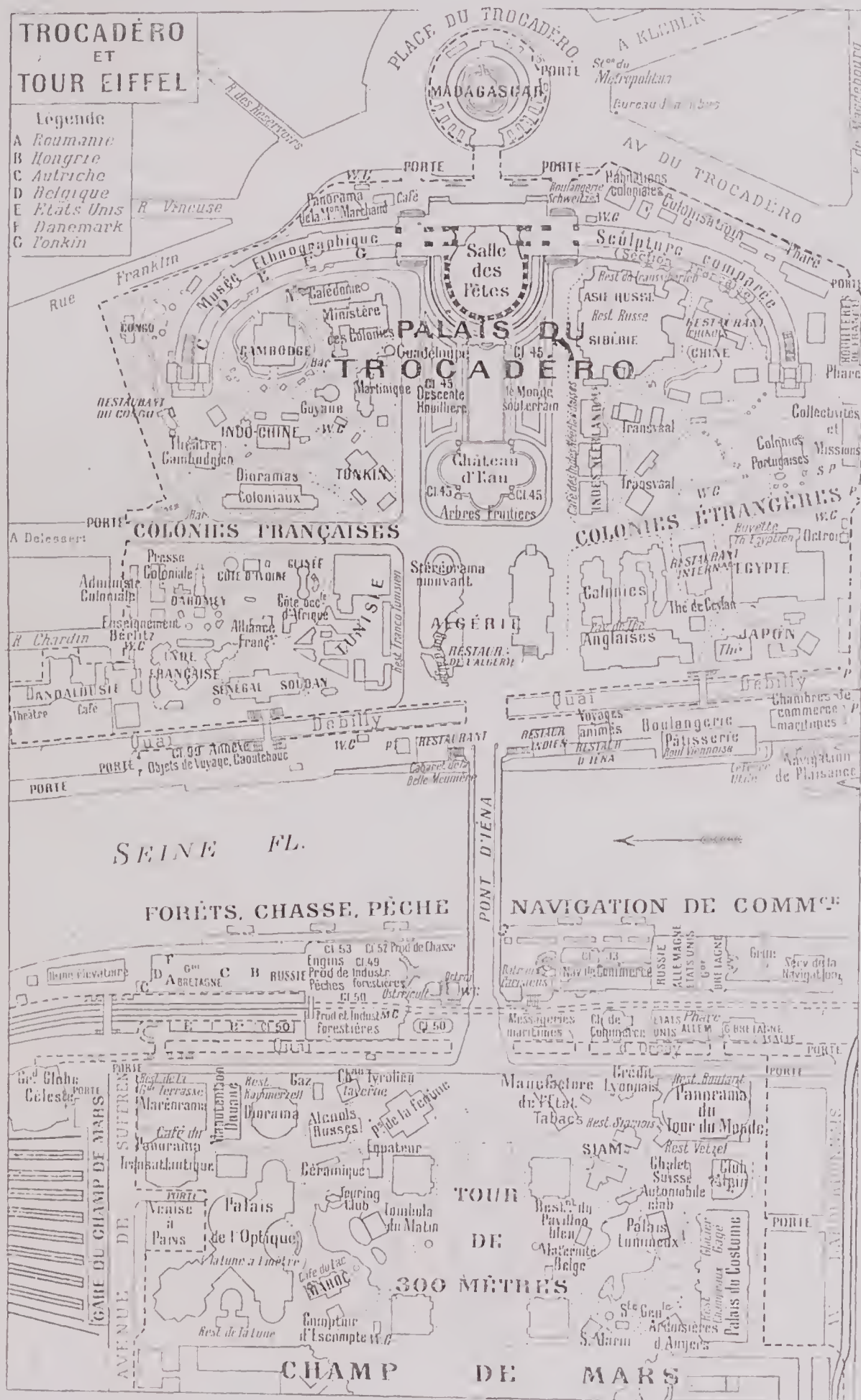
une fontaine avec une vasque en quatre sectionnements : deux couleur vert clair, deux gris sombre. C'est la teinte des eaux de sources et de rivières qui alimentent Paris. On y lit ces mots : Vanne, Oureq, Avre, Seine. On peut goûter et comparer, — c'est un bar de choix ! — mais je doute qu'on y vienne comme à Contrexéville.

Remontons ! Des femmes, des enfants, perchés sur les pointes, s'aveuglent devant des stéréoscopes. Il y a des panneaux qui tournent, des feuilles d'atlas, des plans, des cartes, des schémas, des graphiques, des lavis. Une immense carte de Paris couvre un mur. A la bonne heure, le promeneur y reconnaît sa maison, les rues suivies par les omnibus, les allées mêmes du jardin des Tuileries ! Pour un peu, il y verrait les enfants jouant à la balle, et, dans un coin ombreux, sur un banc discret, quelque tourlourou près d'une nourrice.

#### L'ASSISTANCE

##### PUBLIQUE

Les services de l'Assistance publique comprennent 7 sections : I, historique ; II, de la première enfance ; III, des enfants ; IV, des écoles professionnelles et diverses ; V, d'assistance ; hospitalière et d'assistance à domicile ; VI, d'architecture ; VII, de statistique. Tous ces portraits sont ceux des bienfaiteurs de l'Assistance, créateurs d'asiles ou de maisons de retraite, M<sup>me</sup> Necker, l'abbé Cochin, M. et M<sup>me</sup> Chardon-Lagache, la comtesse de Lariboisière, Rossini, Galignani. Dans les vitrines s'étalent les richesses administratives, les perles des archives, des manuscrits à vignettes du x<sup>ve</sup> siècle, des antiphonaires à grandes miniatures, des graduels ornés



Plan rectifié de l'Exposition : Le Trocadéro et la Tour Eiffel.



de lettres peintes, des cartulaires, des rotules, des albums. Le public, amoureux de cet art du coloriste qui le séduit depuis l'âge des feuilles de soldats, examine avec beaucoup de patience toute cette imagerie. Dans une vitrine spéciale, un merveilleux volume, le Vespéral de la Charité, enluminé par Paulin Montacier. Ici des autographes rarissimes, une page de saint Vincent de Paul reconnaissant avoir reçu du commandeur de Sillery une somme de 1.400 livres pour la mission de Sancey, un inventaire du vieil hôpital Saint-Jacques-des-Pèlerins, énumérant les meubles, les reliques, l'argenterie.

Des robes, de la bonneterie, des travaux d'aiguille dont ne rougirait pas mainte couturière en renom : c'est la partie

layettes, les modèles de couveuses et de biberons. Plus d'une essuie une larme. Toutes ces choses sont pour les enfants sans mères.

Une autre reconstitution intéressante : l'ancien tour de l'hospice des Enfants assistés. Un fragment de muraille avec une baie, le plateau du tour, une tige de sonnette, et, dans un berceau rudimentaire, un poupon à mine éveillée, enveloppé de langes grossiers, regarde le passant de ses clairs yeux bleus et lui tend ses petits bras de carton. Deux jeunes mariés sont en arrêt. L'homme explique à sa compagne : « Tu vois, on mettait le gosse là, par cette ouverture, puis on tirait la sonnette pour avertir, et, de l'intérieur, le préposé faisait virer



Pavillon de la Ville de Paris : Grand hall central.

réservée aux élèves de l'Assistance et aux pupilles de la Seine. L'école d'Izeure (Allier) est à citer, aussi celle de Montévrain (Seine-et-Marne), typographie et menuiserie, aussi l'école Riboutté-Vittalis, serrurerie. Les écoles de traitement, enfants arriérés, idiots, épileptiques, Bicêtre et fondation Vallée, exposent de la menuiserie, de la broserie, vannerie, cannage et rempaillage, de la couture et de la cordonnerie.

Dans un coin, des lits d'hôpital, un d'hier, un d'aujourd'hui. Les planchers paraffinés, les sommiers métalliques défient toute vermine. Cela fait la joie d'une ménagère. Sa fille, plus douillette, prétend que ça doit être dur aux côtes. Une dame affirme que tout ça, c'est du luxe, quand on est malade on n'a pas besoin de tant de choses. « L'êt regardez-moi cette table, ces fioles, ces tisanes, cette veilleuse bain-marie, ce vase de nuit, je n'en ai pas autant chez moi, et je suis pourtant la femme d'un gros chareutier ! » A cet argument péremptoire il n'y a rien à répliquer, aussi son indignation s'apaise-t-elle facilement. Les services d'accouchement, enfants débiles, hôpitaux dépositaires, sont devant nous. Les femmes examinent curieusement les berceaux, maillots,

le tour et prenait le moutard. » La jeune femme ouvre de grands yeux. « Et qui donc mettait l'enfant là, tirait la cloche, et s'en allait ? » — « Qui ? la mère, parbleu ! »

Deux poètes, sans doute, évoquent d'autres sentiments.

« Regarde, dit l'un, cela ne te rappelle-t-il pas la philosophie sentimentale qui nous domine, toute la philosophie dont ce siècle est empoisonné ? Jean-Jacques Rousseau et Thérèse, et les fruits de leurs amours fertiles ? »

Ils passent.

Les Affaires départementales occupent quatre compartiments, entre le fond du Jardin central et la Préfecture de police. Tout ce qui concerne l'administration des communes, les asiles et les travaux publics départementaux. Les produits des élèves de Cempuis, de l'école de Montesson, un modèle type d'une petite maison familiale construite par la société





Roybet : La main chaude à l'Exposition décennale).





Au grand Hall. — La vasque des Eaux pour l'alimentation de la Ville.



coopérative ouvrière « le Coin de Feu » de Saint-Denis, et le relevé des travaux du Comité des habitations à bon marché depuis sa création.

Ici des œuvres d'aliénés, un buste de la République, des moulages du Docteur Blin : un adolescent de plâtre qui se tord dans une crise d'hystérie, les pectoraux creux, les côtes secouées, les membres rompus. Passez vite. A peine regardez ces choses où se retrouverait le souffle du génie, cette folie, ces dessins naïfs ou tumultueux, ces sculptures hardies où s'accroît prodigieusement un seul détail, ces têtes en terre ou en bois d'hydrocéphales, de prognathes, de goitreux, ces figures où l'âme de l'artiste s'est reflétée à son image, où les oreilles flottent au vent, où les yeux, si grands, pour absorber le ciel ! ont tout envahi. Passez vite.

#### LA POLICE

La Préfecture de police et ses succédanés constituent un curieux musée. En entrant par le pont des Invalides, on accède au salon des Préfets. Des portraits ornent les murailles, lieutenants généraux sous l'ancienne monarchie, administrateurs sous la Révolution, ministres de la police générale et préfets, en bustes, pothographies, en tête, en pied, en habit noir ou en robe de conseiller au Parlement ; les insignes, médailles et souvenirs ayant appartenu à ces personnages. Quelques-unes de ces têtes sont bien connues : La Reynie, Piétri, Edmond Adam, Cresson, Camescasse, Bourgeois, Lozé, Ch. Blanc, etc. Les vitrines recèlent des pièces uniques, que le dilettante paléographe examine avec une attention soutenue, des parchemins révolutionnaires, l'ordre d'arrestation de la famille royale,

signé Santerre ; l'ordre de relaxer M<sup>me</sup> Roland de l'Abbaye, et d'autres. Des portes de prison, de la Conciergerie, de Sainte-Pélagie, avec leurs monstrueuses ferrures, leurs serrures énormes, leurs clés farouches. Un coup de canon ne les ébranlerait pas, et derrière elles cependant l'idée légère, ailée, a pris naissance et s'est enfuie pour conquérir le monde.

S'il y a des portes de prison, il y a aussi tout ce qu'il faut

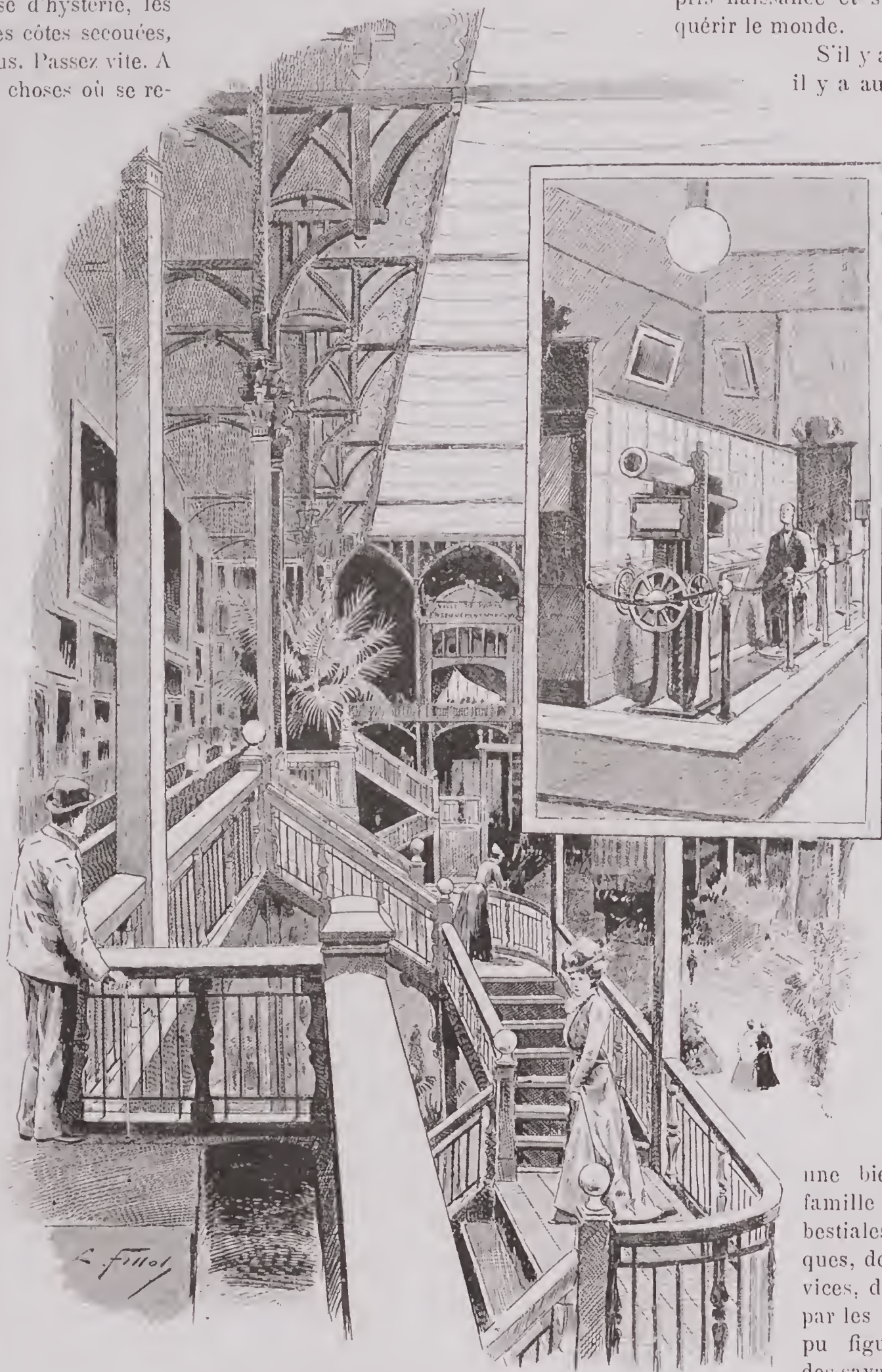
pour y mettre les gens. Des uniformes, que d'uniformes ! d'officiers et de gardiens de la paix, de sergents du guet et de sergents de ville. Des képis, des bicornes, des chapeaux, des épées, des briquets, ceinturons, tuniques, écharpes, bottes. Et des chaînettes, poucettes, le « cabriolet » où nul ne tient à entrer. Il y a jusqu'au bâton blanc pour arrêter les voitures.

L'Anthropométrie avec ses appareils de mensuration, son iconographie des traits du visage pour le signalement descriptifs, ses compas, objectifs, rubans métriques, et surtout ses positifs de comparaison des nez, mentons, yeux, sourcils, oreilles, cheveux, donne au poète

une bien triste idée de la famille humaine. Des faces bestiales, des profils simiesques, des yeux bridés par les vices, des tempes dégarnies par les passions, tout cela a pu figurer des banquiers, des savants, des soldats, des séducteurs, des amants ! Ces faces-là ont donné des baisers,

ont engendré à leur image, ce sont celles de nos frères, de nos amis, de nous-mêmes ? Horreur !

Un portrait de Pasteur occupe la place d'honneur du laboratoire municipal. Cet endroit pourrait porter en exergue : « des différentes façons d'être empoisonné ». Quelle est celle que vous préférez ? — On peut le rattacher, en effet, par bien des côtés, aux services d'Approvisionnement et de l'Alimentation



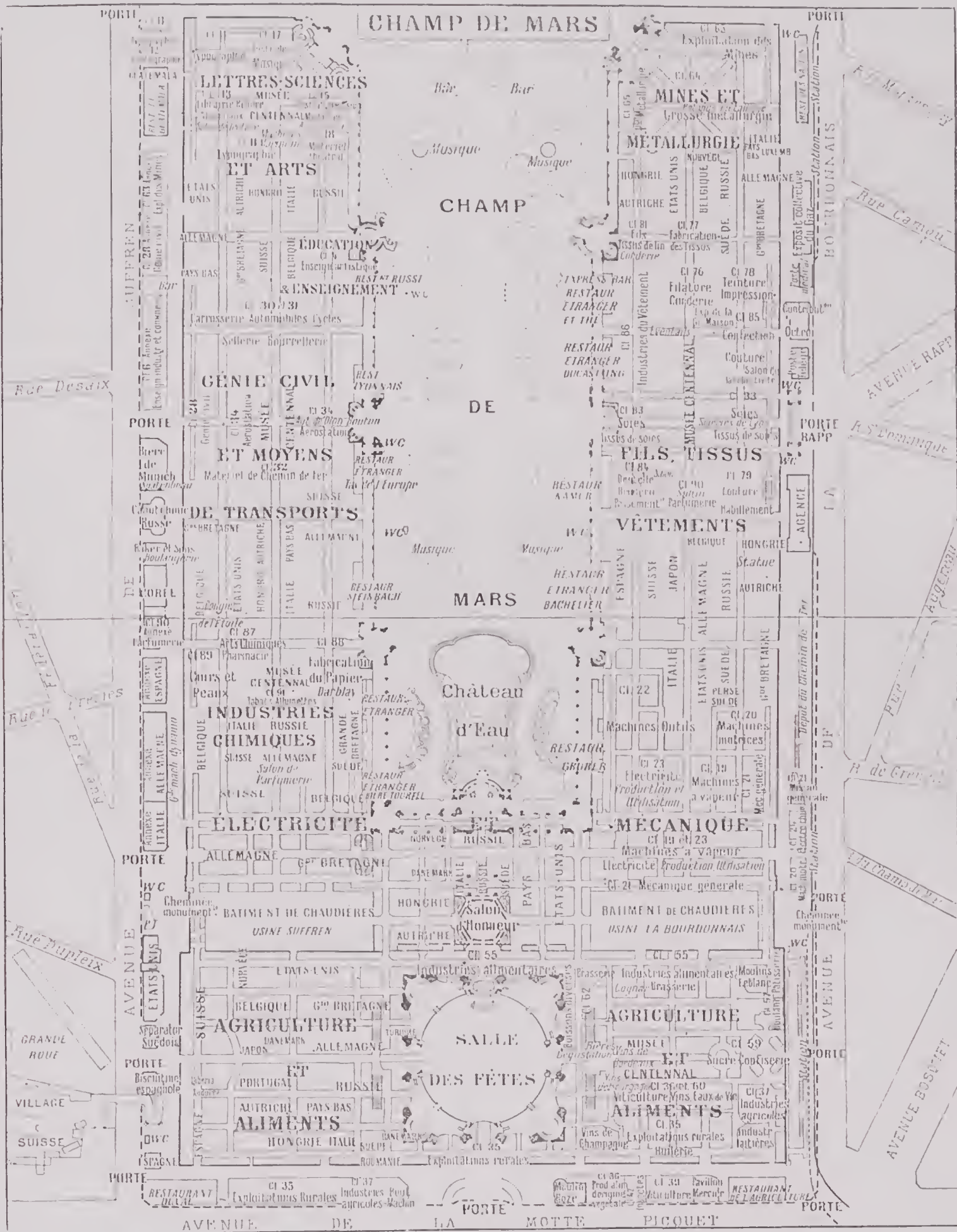
Le 1<sup>er</sup> étage et le Service anthropométrique.



L'inspection vétérinaire-sanitaire forme une galerie de cire peu appétissante. Les moulages de bovidés tuberculeux et de calculs intestinaux alternent avec des tableaux représentant les principaux microbes des viandes. Une belle collection d'aquarelles sur les champignons précède les services de la Morgue, des secours publics, des épidémies, l'hygiène, la surveillance des garnis et des marchands de quatre-saisons. Bref, nous pouvons dormir en paix.

La Commission du Vieux Paris, qui a pour président M. Alfred Lamouroux et comprend MM. Selmersheim, Gosselin, Le Nôtre, André Laugier, Le Vayer, Detaille, Cain, Mareuse, Ch. Sellier, inspecteur des fouilles de la Ville, nous

appelle vers le grand vestibule du bord de l'eau afin de nous montrer ses trouvailles. Le sous-sol de la cité révèle à chaque heure de nouvelles richesses. Il y a des poteries, des armes, des médailles, des débris ornementaux ou statuariques, des souvenirs des convulsions lutéciennes et de nos guerres civiles, le tronçon d'épée rouillée de sang de la Saint-Barthélémy et le silex taillé des premiers *Parisii*. Quelques tableaux de résurrection, la *Cour de l'Auberge du Cheval Blanc* et le *Pavillon de M. de Julienne*, ruelle des Gobelins, par M. Marrec, le *Marchand d'escargots de la rue Piouette* par M. Richom-



Plan rectifié de l'Exposition : le Champ de Mars.

me, la *Maison du peintre Lebrun*, rue du Cardinal-Lemoine par M. Cugnet, des aquarelles et dessins de MM. Mouren, Bourgoin et Delafontaine, la *Tour de Dagobert*, rue Chanoinesse, des vues du *Château-Rouge*; des photographies : le mur gallo-romain de la cité, des hôtels Renaissance, le charnier de Saint-Paul, la maison de la Reine Blanche, la Tour de Calvin. A la muraille, une rare merveille : la reproduction par mesdames Lépine du fameux plan de 1542, dit « de la Tapisserie », c'est un joli document de broderie,





L'exposition de sculptures de la Ville de Paris.





Fragment de décoration  
au pavillon de la Ville de Paris.

dont on trouvera l'original dans la collection des Travaux historiques; puis, des échantillons prélevés dans le sous-sol parisien et des objets divers des époques gallo-romaines trouvés dans le lit de la Seine.

Traversant le vestibule, gravissons un des légers escaliers et arrivons dans le domaine des Conseils généraux et municipaux, et des bibliothèques. Des volumes énormes, rapports, procès-verbaux, bulletins, délibérations, collections, scrutins, monographies de tous genres et de

toutes couleurs, inaugurations, fêtes, réceptions; quelques photographies que le passant regarde en disant : « C'est là que se discute l'emploi de notre argent. »

La bibliothèque d'art industriel, dite Bibliothèque Forney, a des meubles, des estampes et des tableaux statistiques. Les Archives, sous la direction de M. Duret, exposent une série de documents sur l'histoire, les arts et les sciences, des ordres royaux, des reçus, des lettres, des actes d'état civil. Nous voici dans l'exposition scolaire. Nous avons déjà rencontré il y a une heure, dans le sous-sol, l'École Diderot et les résultats savants de ses cours, bois et ferrures, et aussi les projections lumineuses de M. J. Petitot. La Direction de l'Enseignement, comme celle des Affaires municipales, a eu recours à la photographie. Voici des vues animées d'exercices d'élèves, de la gymnastique, des sorties précipitées. Et les produits des écoles professionnelles, de Bernard-Palissy et Germain-Pilon, Dorian, Boulle, Estienne, des collèges Chaptal, Rollin, des Jeunes Aveugles (Braille), des Sourds Muets, que dirige M. G. Baguer, des maternelles et des primaires, et des primaires supérieures.

Le service d'Architecture a mis sous les yeux du public les épures des travaux exécutés depuis 1889 et de quelques monuments terminés depuis, œuvres de MM. Bergon, Gravigny, Blavette, Borgeaud, Cazaux, Claës, Dabernat, Dionis du Séjour, Quellain, Foucault, Jacques Hermant, Nénot, Roussi, Perroux, Formigé, Sauvageot, Vandremmer. Il y a beaucoup d'écoles et de groupes scolaires, la Sorbonne, la mairie du x<sup>e</sup> arrondissement, l'église Saint-Pierre de Montmartre, des postes de pompiers, le columbarium du cimetière de l'Est. La Direction des Finances, l'Octroi et le Mont-de-Piété ont des modèles de roues de tirages et d'étuis à numéros pour les emprunts municipaux, des mémoires, des budgets, des statistiques de contributions et quelques tableaux.

Notre visite d'aujourd'hui s'achèvera par la section des Travaux historiques, organisée par MM. Le Vayer et Augustin Pètre. Des livres d'une extrême rareté, les *Jetons de l'Échevinage*, d'Affry de La Mounoye, le *Livre des Mestiers d'Estienne Boileau*, édition *variorum* par R. de Lespinasse et V. Bonnardot, les *Registres du Bureau de la Ville*, recueil des délibérations de l'ancienne municipalité, le *Cartulaire général*, l'*Épitaphier du Vieux Paris*, les 52 volumes de la collection verte de l'*Histoire générale de Paris*, publiée par l'Administration de la commission des Travaux historiques présidée par M. Delisle, de la Bibliothèque Nationale, les 30 volumes de la collection saumon de l'*Histoire de Paris pendant la Révolution*.

## L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

L'EXPOSITION rétrospective de la Ville de Paris a été organisée par le Musée Carnavalet, ou mieux par un comité: MM. René Bertin, Maurice de Cambis, François Carnot, Stanislas Lami, Paul Parfonry, Louis de Périgord, Henri Tenré, avec M. Georges Cain pour président et MM. Jean Robiquet et René Debraux pour secrétaires.

Ah! les bonnes volontés furent nombreuses. Les détenteurs de reliques ouvrirent leurs tiroirs, décrochèrent leurs tableaux, convoyèrent les armes et les meubles. Les envois de souverains font prime. Les provinciaux examinent le berceau du roi de Rome voisinant avec les documents révolutionnaires, avec des toiles qui sont des souvenirs et des chefs-d'œuvre. De quoi installer une galerie unique, sans rien emprunter à son propre fonds. Quelle gloire! Pensez surtout que ces objets, ces tableaux, ces bijoux, ces époques ne seront jamais plus réunis ensemble. Bientôt leur assemblage fugitif ne sera plus qu'un souvenir. Dispersés pour toujours, ils retourneront dans les appartements d'où un maître jaloux ne les laissa sortir qu'avec des soins infinis, et jamais plus le chercheur ne les contempera avec autant de liberté.

Quinze albums d'aquarelles, de Percier. L'Empereur de Russie a bien voulu s'en dessaisir momentanément, sur la demande d'un des plus actifs collaborateurs de M. Cain, le comte Louis de Périgord, familier diplomatique auprès des souverains. La reine d'Angleterre a envoyé quatre bas-reliefs, dont lui fit don, voici plusieurs années, le propriétaire d'un château de Devonshire. A la suite de quelles aventures ces bas-reliefs avaient-ils échoué au bord du Devon? Ils ornaient l'ancien Louis XIV de la place des Victoires, avant la Révolution.

Les femmes ont l'œil ému près des reliques du chétif enfant de Napoléon. C'est le berceau, offert par la Ville de Paris,



Une Fontaine de la Ville.



dessiné par Prud'hon, à la naissance de celui que son père nomma roi de Rome, et pour lequel il rêva, vainement, d'aussi ambitieuses destinées. Une figure de la Renommée, sinon la Ville de Paris elle-même, domine l'ensemble, au-dessus d'un

opulente où l'impérial enfant fut promené par des nourrices attentives. A côté, le projet des jardins qu'on se proposait de tracer pour lui. Mais il n'eut pour parc qu'une captivité dorée, loin de cette ville qui voulait pour lui des bocages pleins de gloire.



L'épreuve d'eau-forte. d'après Galliac (à l'Exposition Décennale).

aigle au chevet, d'un hercule enfant qui veille aux pieds. Le ciseleur Thomire enrichit ce meuble de somptueux caprices et en fit un joyau rare. Aujourd'hui, nous trouverions tout cela un peu suranné.

L'empereur d'Autriche a joint à cet envoi une voiturette

Un visiteur raconte que personne n'avait encore vu ces objets. La princesse Mathilde, elle même, les ignorait. Elle vint les contempler, longuement, en silence, les yeux gros de larmes, tandis qu'un philosophe citadin souriait, discrètement de ces vaines fumées.

LÉON RIOTOR.









LE GRAND PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES  
DESSIN DE M. L. FILLIOL.









Entrée de l'Exposition de l'Hygiène.

## Le Pavillon de l'Hygiène

*HOMMAGE A PASTEUR*

**L**a foule qui, volontiers, se porte aux spectacles qui l'amusement, a cependant réservé une bonne part de son temps et de son admiration pour le Pavillon de l'Hygiène.

Il y a une raison à cela, c'est qu'en ce pavillon se voient les microbes, toute la collection des microbes actuellement identifiés, et depuis que les gens de laboratoire



nous parlent de ces invisibles ennemis, nous ne sommes pas fâchés de les passer en revue. Dans des tubes, en culture sur gelose ou sur pomme de terre, se trouvent les fameux microbes, ceux de la tuberculose, de la morve, de la fièvre typhoïde, de la diphtérie, du farcin du bœuf, etc., etc. Toutes les maladies, et certes les plus terribles, sont contenues dans ces verres, mais que personne ne tremble; grâce à un procédé spécial les cultures ont été tuées, et le cachet de cire qui ferme leurs réceptacles pourrait se briser sans qu'il en résultât pour les visiteurs un inconvénient même léger. En face des tubes, à gauche de la porte d'entrée, les mêmes microbes sont disposés en culture plate, dans des flacons qui mettent en évidence les caractères distinctifs des colonies. Les masses, étant dix fois plus grandes, permettent de reconnaître certains points utiles à l'homme d'étude. Dans le laboratoire où ces préparations ont été faites, on s'est amusé à fendre la gelose en forme de croix ou de caractères d'écriture; on a ainsi obtenu les noms de Pasteur, de Roux, etc.

Après avoir satisfait, dès l'entrée, sa première curiosité, le public jette un coup d'œil sur le Pavillon lui-même. Situé, peut-être par amour du contraste, dans une aile du Palais des Armées de Terre et de Mer, le Pavillon de l'Hygiène consiste en une salle dont l'ornementation délicate fait le plus grand honneur aux architectes Umbdenstock et Auburtin. Du plafond à caissons l'œil redescend sur les lauriers d'or et les pavots qui s'allongent sur les murs, il fouille les complications de serpents enroulés au-dessus des portes, au-

tour de figures hiératiques de la santé; enfin, il se pose sur le monument de Pasteur élevé au centre de la salle et qui se compose du buste du grand savant — par Paul Dubois — buste posé sur une stèle et couronné de laurier par un Génie aux ailes déployées. Cette dernière partie du monument est l'œuvre de MM. Enderlin et Bloch. Au pied de la stèle rayonne une vitrine octogonale qui contient les objets ayant fait partie du laboratoire de Pasteur. L'origine des travaux de Pasteur fut une étude sur la dissymétrie moléculaire; puis vient sa thèse pour le doctorat ès sciences : préparation de l'acide tartrique droit et gauche, c'est-à-dire polarisant la lumière soit à droite, soit à gauche. Le manuscrit de la thèse, daté de juillet 1847, porte le paraphe du doyen J.-B. Dumas. Voici des appareils qui ont servi à

montrer la fermentation des moisissures et l'existence de la fermentation butyrique. Puis le premier microscope de l'astteur, instrument dont ne voudrait pas aujourd'hui un professeur de collège. Plus loin, les appareils qui permirent de battre en brèche la théorie de la génération spontanée, soutenue par Pouchet, père à l'Institut (1861); et en particulier il faut remarquer un appareil qui servit à faire passer de l'air dans un tube chauffé au rouge : l'air chauffé entraînait dans un ballon contenant un liquide fermentescible et n'amenait pas de cultures. Voici les travaux sur la répartition des germes dans l'atmosphère : des ballons qui servirent à recueillir des micro-organismes à différentes altitudes, même au sommet des gla-

ciers. Un de ces ballons porte une étiquette sur laquelle on lit la signature de Balard, président de la Commission des sciences, qui jugea la théorie de la génération spontanée, 21 juin 1861. Plus loin, les travaux sur la bière, la levure alcoolique, les maladies des vins. L'exposition des maladies des vers à soie. Des cocons en chapelets, chrysalides infestées de microbes, rappellent que Pasteur a trouvé le microbe du ver à soie et que par un choix judicieux de la graine, c'est-à-dire des œufs, il a sauvé les magnaneries de Provence. Plus loin les premières marmites autoclaves, chauffées sous pression; et les premières bougies filtrantes. Voici les travaux sur les maladies virulentes et spécialement sur le choléra des poules. Ce fut l'origine des inoculations. Travaux sur le rouget des

porcs qui aboutirent à la vaccination de 5.248.133 sujets. Travaux sur le charbon, 11.381.867 moutons et bœufs ont été vaccinés. Pasteur, à lui seul, a récupéré les cinq milliards que nous a coûtés la guerre de 1870-71. Enfin, les travaux sur la rage clôturent la revue de ce travail gigantesque : 21.631 personnes ont été vaccinées, et pendant 13 ans la mortalité n'a été que de 0,45 pour cent.

A côté de cette brillante carrière, il est juste de mentionner les résultats obtenus par le docteur A. Calmette, directeur de l'Institut de Lille qu'il a organisé et richement doté. Le docteur Calmette a, à son actif, des travaux de premier ordre sur le venin des serpents et son sérum préventif, sur le sérum antipesteux, sur les mucédinées saccharifiantes utilisées par la distillerie. Le procédé de distillerie à l'amylo vient de la découverte faite en Chine par le docteur Calmette, d'une



La carte de la malaria, au Pavillon de l'hygiène.



levure qui saccharifie directement l'amidon. La gloire de Pasteur rayonne sur les nations étrangères qui, en exposant leurs travaux auprès des siens, rendent hommage à ses découvertes. L'honneur de cette apothéose revient au président d'installation de la classe, M. le docteur Brouardel ; au docteur Martin, rapporteur ; au docteur Bordas, secrétaire, qui, en l'absence de toute initiative du gouvernement, en ont eu l'idée, et en ont assuré la réalisation.

La Suisse expose des graphiques et des cartes représentant la mortalité par maladies transmissibles depuis 1876 à 1899. Cette mortalité est en diminution constante et régulière. D'autres graphiques montrent le développement actuel des colonies de vacances pour enfants pauvres, œuvre excellente de solidarité sociale. Des cartes donnent la répartition des hôpitaux, des asiles, des lazarets pour contagieux ; et dans un autre domaine, des plans et vues donnent l'idée des sanatoria populaires pour tuberculeux. La Suisse possède sept sanatoria avec 360 lits, et elle en construit d'autres.

C'est du reste également la caractéristique des travaux de l'Allemagne : l'importance donnée aux questions pratiques d'hygiène. Les Allemands ont fondé des instituts d'hygiène qui comptent jusqu'à quarante professeurs ayant chacun leur domicile, leur laboratoire dans l'établissement, et des subventions considérables de l'Etat. Les Allemands, comme les Suisses fondent des sanatoria pour la tuberculose. En France, où pas un établissement de ce genre n'existe, nous perdons chaque année 150.000 personnes enlevées par la tuberculose ; et dans ce total effrayant, Paris compte pour 200 décès par semaine !

L'Allemagne expose des statistiques très ingénieusement présentées. Le mouvement de la population, par exemple, est marqué par trois tours Eiffel de dimensions différentes qui montrent par leurs propres variations les variations de la population à ces trois dates : 1816, 1855, 1895. Des tours plus ou moins grandes indiquent le nombre d'habitants des villes importantes. Les diverses maladies sont notées par les teintes, différemment graduées, de bocaux de verre, ou par des figures géométriques d'une construction à la fois simple et habile. A côté de plans, perspectives et coupes des principaux hôpitaux d'Allemagne, la ville de Berlin expose une maquette très réussie des bâtiments d'administration et de laboratoire de son Assistance publique.

L'Autriche est représentée par les travaux de l'Institut d'hygiène de l'Université, par ceux de l'Institut sérothérapique, de l'Institut antirabique, de l'Institut vaccinal de Vienne ; par un plan de la clinique pour les enfants à Graz, clinique pourvue d'une chambre couveuse ; par une coupe transversale plastique de l'hôpital central de Vienne ; par une vue du

Pavillon de l'Empereur-François-Joseph à l'hôpital public de Prague.

C'est peut-être l'Italie qui, en ces dix dernières années, a réalisé les plus importants progrès dans l'organisation sanitaire. Des lois ont été votées par le Parlement italien dont l'application, strictement surveillée, offre les plus précieux avantages pour l'hygiène de la nation. Une de ces lois prescrit le contrôle des sérums ; une autre autorise le Ministre de l'Intérieur à venir en aide aux communes qui veulent exécuter des travaux d'assainissement ; une troisième rend obligatoire dans les petites communes et même dans les fragments de communes l'institution de l'armoire pharmaceutique. Cette armoire, approvisionnée dans les pharmacies des communes voisines, est confiée soit au médecin que doit posséder chaque commune pour l'assistance gratuite à

donner aux pauvres, soit à l'officier sanitaire qui existe aussi dans chaque commune.

La loi sanitaire du 22 décembre 1888 rend obligatoire la déclaration des maladies transmissibles. Cette déclaration est faite par tous les médecins aux officiers sanitaires qui la transmettent aux médecins provinciaux qui, à leur tour, l'envoient au Ministre de l'Intérieur. Chaque mois, le Ministère de l'Intérieur publie un bulletin qui résume les déclarations de tout le royaume. L'autorité peut suivre la marche de toutes les maladies épidémiques et s'assurer que les mesures de police sanitaire sont bien appliquées. Elle est ainsi toujours à même de répondre aux deux questions suivantes : 1<sup>o</sup> Quelles maladies transmissibles ont été déclarées dans telle commune ? et 2<sup>o</sup> Dans quelles communes existe telle maladie transmissible ?

Le résultat de tous ces efforts est une diminution des maladies transmissibles, des décès causés par la tuberculose, et de la mortalité générale.

Tel est, rapidement passé en revue, le pacifique et réconfortant spectacle qu'offre aux visiteurs le Pavillon de l'Hygiène. Ce pavillon situé à l'extrémité du Palais des Armées de terre et de mer, offre avec lui un contraste qui ne saurait échapper : à côté des efforts tentés par les hommes pour s'armer les uns contre les autres, il place les travaux effectués par toute l'humanité pour lutter contre l'ennemi commun : la maladie, le malaise et la mort.

Ce sont aujourd'hui choses qui passionnent tout le monde, parce que l'heure est passée où leur étude était le monopole mystérieux de quelques-uns. Certes, il n'y a pas plus de savants qu'autrefois ; mais il y a, heureusement, beaucoup plus de personnes qui comprennent la science et en suivent les enseignements. Étonnez-vous après cela du succès de l'Exposition de l'Hygiène.

LUC DE VOS.



Au Pavillon de l'hygiène : le monument de Pasteur.



## Le Pavillon du Mexique



Sur le quai d'Orsay, entre le pont de l'Alma et le Palais des Armées de terre et de mer, s'élève le Pavillon du Mexique. Cet édifice qui appartient au style néogrec, en grande faveur actuellement au Mexique, empiète sur la berge en un élégant portique. Il se détache ainsi admirablement des autres palais qui l'environnent.

L'emplacement concédé à la République mexicaine est assez considérable. Le Pavillon est de plan rectangulaire. Il occupe une longueur de 60

mètres de plateforme jetée sur la ligne du chemin de fer de l'Ouest.

Avant de décrire ce Pavillon il convient d'ouvrir une parenthèse pour dire tout d'abord quelle a été l'idée maîtresse qui a guidé MM. Sébastien de Mier, Commissaire général, et Anza, architecte, dans la participation de la République mexicaine à l'Exposition universelle. Pour cela, il nous faut jeter un coup d'œil en arrière et rappeler qu'en 1889 les États-Unis mexicains avaient élevé au pied de la tour Eiffel un temple du plus pur style aztèque. C'était un des plus importants spécimens de l'art ancien de ce pays avant la conquête espagnole. Avec ses murailles épaisses et historiées de portraits de rois anciens, ses enluminures et ses fresques primitives, l'œuvre de M. Antonio Penafiel évoquait le souvenir d'une civilisation disparue, des luttes sanglantes éteintes, des cultes sauvages abolis. Il eut un grand succès. Il affirmait aux yeux du monde civilisé l'unification de la race mexicaine. C'était la glorification du passé.

Pour l'Exposition de 1900, le Mexique a voulu nous faire apprécier le présent. Il a tenu à montrer les progrès réalisés depuis trente années, grâce à la paix intérieure et aussi grâce à la sage administration du Président mexicain, M. Porfirio Diaz.

Tel a été le but poursuivi par les organisateurs de cette exposition. Il nous faut reconnaître tout de suite que les efforts faits pour l'atteindre ont été couronnés de succès. Une visite au Pavillon suffit à donner une idée très exacte du développement économique du pays, développement d'autant plus considérable qu'il a été étouffé et enrayé par de longues révolutions.

Devant le Pavillon ont été aménagés des parterres où poussent et fleurissent les étranges végétations tropicales : des palmiers, des ce-reus, des échinopes hérissés de dards aigus

et roulés en boule, etc. Du côté du quai, un large perron flanqué de sphinx de marbre domine les plates-bandes et donne accès à un vestibule d'honneur formé de trois portes centrales. Deux petites rotondes terminent les façades rectangulaires. La façade principale sur la Seine comporte une magnifique loggia aux harmonieuses proportions formant un avant-corps à colonnade. Cette galerie ouverte est emplie de plantes exotiques qui répandent un peu de fraîcheur. Et le visiteur peut s'y reposer et admirer en face le Vieux Paris qui, sur l'autre rive, silhouette ses toits gris.

La disposition intérieure du Palais est très simple et de fort bon goût.

Au milieu du Pavillon s'étend un vaste hall de 42 mètres de longueur occupant toute la hauteur de l'édifice. Tout autour de ce hall, court une galerie à la hauteur du premier étage. Cette galerie est supportée par des colonnes aux chapiteaux évasés rappelant, par leurs ornements, les décorations aztèques.

Sous la galerie, au rez-de-chaussée, l'architecte a ménagé toute une série de petites salles aux cloisons disposées en fer à cheval, de façon à multiplier la surface des vitrines disponibles et à isoler chaque exposition particulière. De même, le pourtour de la galerie a été creusé de toute une série de niches encadrées de colonnes néo-ioniques qui forment autant de petites salles ouvertes d'exposition.

Cet aménagement est très original. Il produit un excellent effet.

M. Antonni Anza a pu ainsi installer douze salles au rez-de-chaussée et dix-huit au premier étage.

De la rotonde de gauche part un escalier monumental qui



Vincennes : La construction de la maison ouvrière allemande.



conduit à la galerie supérieure. Simple au départ, il se divise à un palier et monte en une double révolution dont le mouvement très gracieux est augmenté par l'encorbellement d'une loggia aux colonnes de marbre.

A l'autre extrémité du Palais, dans la rotonde de droite et pour faire pendant à l'escalier, un vaste salon de repos de style Empire, éclairé par un vitrage a été réservé à l'exposition des Beaux-Arts.

Des meubles et des lambris d'acajou et de bronze ciselé garnissent la partie centrale. Une glace immense placée dans le fond augmente encore l'impression de grandeur et de richesse de la salle. Cette section des beaux arts fait grand honneur à l'École Française. Tous les artistes exposants, peintres et sculpteurs sont d'origine mexicaine, mais tous ont étudié dans nos écoles ou dans les ateliers des grands maîtres français.

Parmi les toiles ou aquarelles qui concourent à la décoration de ce salon citons celles de MM. Fustel, Issaguine, Murello et Martinez. Parmi les envois des sculpteurs, le buste de M<sup>me</sup> Carmen Diaz, femme du Président de la République; de M. Jésus Contreras; un monument à la mémoire du poète Acuna, et un beau groupe allégorique *Malgré tout*, du même auteur, puis *la Désolation* de M. Ocampo, *la Soif* de M. Cardenas et *le Masque de fer* de M. Nava.

La décoration du Palais est, en revanche, très simple. Murs et galeries sont teintés d'une couleur uniforme blanche, légèrement ambrée, qui s'harmonise parfaitement avec les objets exposés.

Contrairement à la plupart des pays étrangers qui n'ont affecté leur pavillon qu'à des reconstitutions historiques ou à des installations spéciales, dispersant leurs expositions dans tous les groupes et dans toutes les classes, le Mexique a tenu à rassembler dans son Pavillon les produits envoyés par les trois mille exposants qui participent à l'œuvre entreprise par le Gouvernement mexicain.

Cette république n'a pas d'ailleurs marchandé son concours à la grande œuvre internationale. Une somme de 5 millions a été mise à la disposition des organisateurs de l'Exposition, avec ordre de recevoir tous les exposants gratuitement. Le Gouvernement a pris à sa charge le transport et l'installation de tous



Vincennes : Maison ouvrière française.



Vincennes : La Maison ouvrière allemande.

les produits. C'est M. Hernandez Leal, Ministre du Commerce, qui a préparé au Mexique cette exposition, et c'est M. Sébastien de Mier, Commissaire général du Mexique, qui a surveillé l'installation à Paris. Il a été secondé dans cette tâche par M. Ramon Fernandez, qui, très aimablement, s'est mis à notre disposition pour nous guider à travers le Pavillon du quai d'Orsay.

Franchissons donc la porte : en face de nous, de jolies mexicaines fabriquent des cigarettes, tandis que d'autres les mettent au fur et à mesure en paquets et les livrent au débit qui se trouve un peu plus loin. Un douanier français surveille la fabrication des cigarettes.

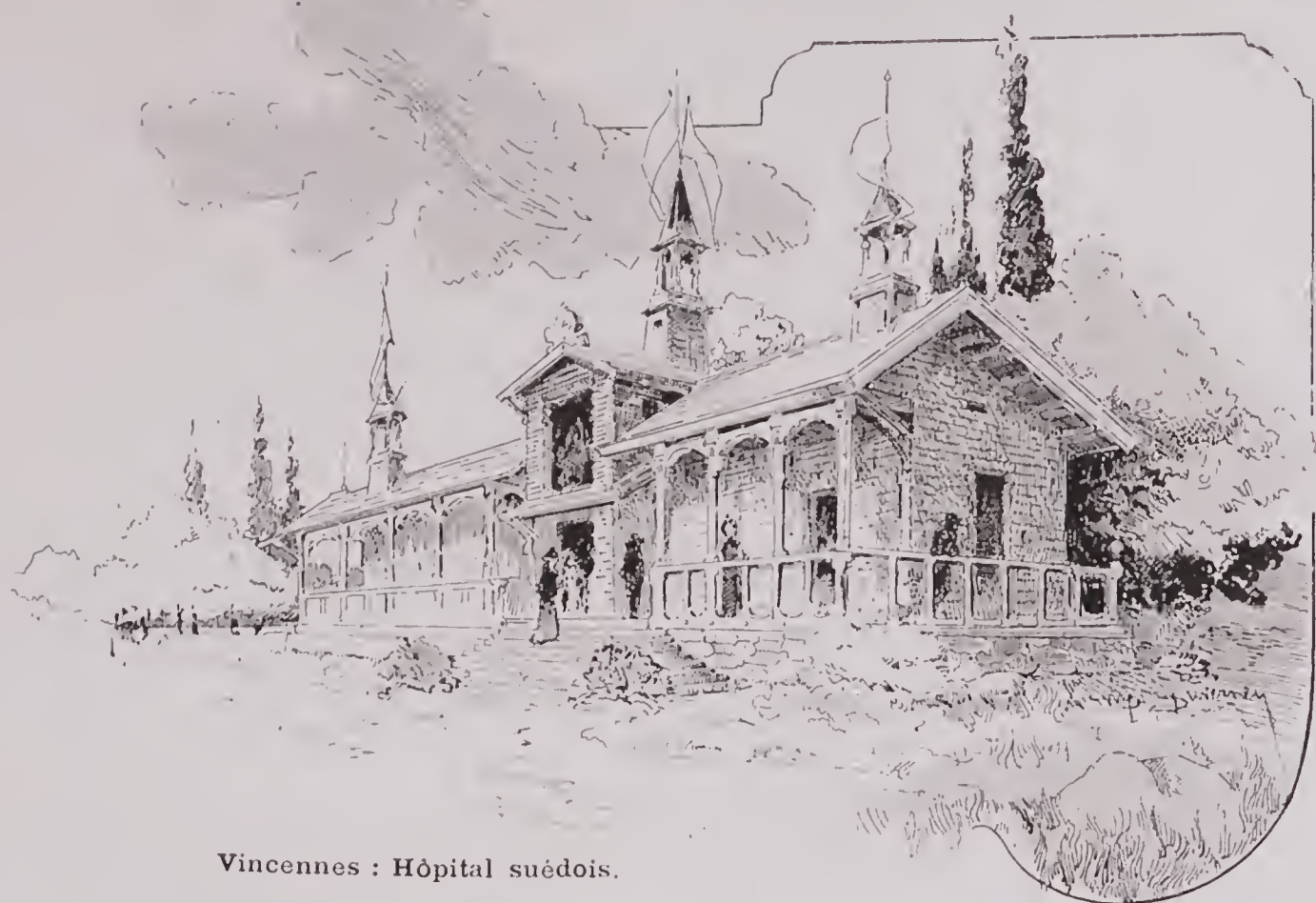
A gauche, dans des vitrines, nous trouvons tout d'abord un véritable musée. Il y a là une admirable collection de dépouilles d'oiseaux, d'écailles, ainsi que des peaux de lions, de tigres, de pumas, de crocodiles et de serpents.

Sur la façade bordant la Seine, la section militaire organisée par le colonel Rodrigo Valdès. On remarque d'abord un canon inventé par le colonel Mondragon, qui a été adopté pour l'artillerie de montagne et un fusil qui donne des résultats surprenants. Puis, d'autres inventions : la poudre sans fumée, des fusées à double effet, des bâts universels et l'exposition du Ministère de la Guerre, qui nous montre l'organisation de l'armée mexicaine comptant 60.000 hommes. A côté des uniformes nous voyons les harnachements, puis la sellerie.

Dans les vitrines du milieu, les produits des fabriques de cotonnades et de tissus de soie, une intéressante collection de travaux de dames et une splendide collection de broderies. La note pittoresque est donnée par les costumes et les selles mexicaines, les poteries et les « bakeas » du pays. Cette exposition, très attrayante, a été organisée par M. Zarate.

L'exposition des mines qui a été placée dans cette partie du Pavillon est particulièrement curieuse. On sait que le Mexique produit l'or, l'argent, le mercure, le plomb, le fer, le cuivre, l'étain, le zinc et l'antimoine. La collection des minerais exposés est d'une grande richesse. Elle fait honneur à M. Carlos Sellerier, inspecteur des





Vincennes : Hôpital suédois.

mines du Mexique, qui a été chargé de son aménagement.

Sous l'escalier se trouvent de superbes blocs de charbons argentifères de l'Flurente. On vient de trouver de grands gisements de charbon dans l'État de Coahuila. L'an dernier, le Mexique a exporté pour 3 millions de piastres de charbon.

Dans d'autres vitrines, nous voyons aussi des échantillons de fer météorique et de fer magnétique de la fameuse montagne de Durango.

Parmi les produits du sol, il faut citer les onyx aux teintes ambrées dont il nous est donné d'admirer différents types. Les blocs exposés, dont l'un ne mesure pas moins de 4 mètres de longueur, permettent de se rendre compte des multiples débouchés qu'ils offrent pour la décoration.

A gauche du Pavillon a été placée l'exposition de l'enseignement. Il faut dire tout de suite que, dans la République Mexicaine, l'enseignement est gratuit et obligatoire. L'internat y est interdit. Il y a actuellement 12.000 écoles peuplées de 900.000 élèves.

Les écoles de droit, de médecine, de beaux-arts, de commerce, etc., exposent des travaux intéressants exécutés par les élèves.

Dans la partie réservée à la typographie, on admire les productions du Ministère du Commerce, dont l'imprimerie est dotée d'un outillage perfectionné et qui édite, à titre gracieux, tous les ouvrages scientifiques et littéraires susceptibles de coopérer au développement intellectuel du pays. Dans une bibliothèque, les plus importants de ces livres ont été placés.

Par les portraits et les vues exposés, on peut apprécier le développement de l'art photographique et de la phototypie. Il convient de signaler les travaux de MM. Valetto, Torres, Staltmann et Lange.

L'exposition des journaux nous montre que nos confrères mexicains sont très bien organisés. Il y a dans ce pays 540 publications périodiques, dont 6 en anglais, 2 en français, 1 en allemand et 7 en anglais et espagnol.

Il ne nous est pas possible de nous arrêter devant les ouvrages scientifiques et littéraires exposés : il nous faut passer tout de suite aux travaux de l'Institut géologique qui expose les fossiles du Mexique, les pierres de construction, les minerais de cuivre remarquables; une coupe du sol mexicain allant de Vera-Cruz à Acapulco et montrant le sous-sol et ses richesses.

Parmi les instruments de précision, il faut signaler la balance automatique, employée par la Monnaie de Mexico.

La section de médecine présente un très curieux et très volumineux herbier.

La Classe 17. contient plusieurs instruments typiques, tels que : guitares, mandolines, etc. Ce qui attire surtout l'attention, c'est un piano de style zapotèque d'une grande richesse, qui a été construit avec des bois précieux.

En parcourant les Groupes IV et VI, organisés par M. Luis Salazar, directeur des Travaux publics, on constate que l'industrie du fer et la construction des machines a acquis une grande importance. Nous voyons également là les grands travaux d'utilité publique entrepris depuis quelques années et qui contribueront au développement de la richesse du Mexique.

L'exposition actuelle du Mexique nous montre, à côté des richesses du sol, des produits manufacturés, qui prouvent le rapide développement de l'industrie et du machinisme dans ce pays.

Elle permet d'apprécier les progrès extraordinaires réalisés en dix années sous l'impulsion donnée par la baisse du métal blanc qui a obligé le Mexique, dont l'étalon d'argent est la base monétaire, à se créer une industrie nationale.

JEAN DANCOURT.

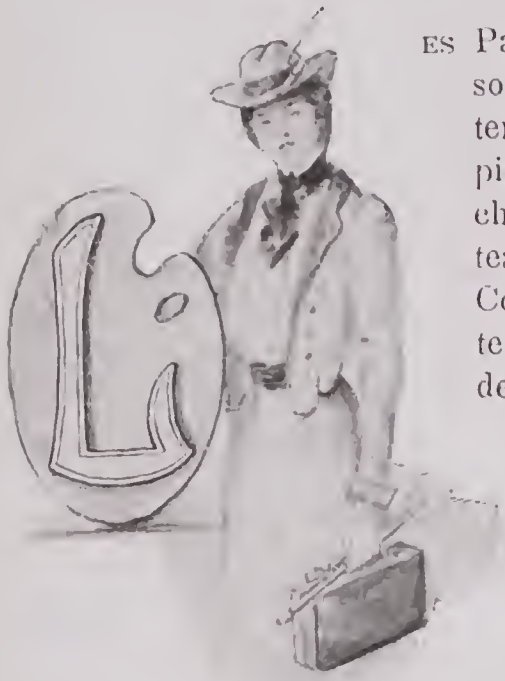


Vincennes : Le pavillon de sauvetage allemand.



A VINCENNES

## Les Habitations ouvrières



ES Parisiens riches ont une maison de campagne, modeste pied-à-terre dans les environs de la capitale, villa au bord de la mer, chalet dans la montagne ou château en forêt selon leur fortune. Comme tous ces heureux de la terre, l'Exposition a sa maison de campagne et l'annexe de Vincennes sera la retraite de tous ceux qui, ayant parcouru au printemps le Champ de Mars, les Invalides et le Trocadéro voudront chercher, loin de la poussière, un peu d'ombre et de fraîcheur sous les

arbres du bois de Vincennes et autour du lac Daumesnil.

Il est douteux que les guichets des portes de Piepus, de Reuilly et de Charenton voient passer autant de visiteurs que les moindres portes de la rue de Constantine ou de l'avenue de Suffren. Les chiffres qui ont été atteints depuis les fêtes de la Pentecôte le prouvent, et si l'on tient compte des nombreux

concours sportifs qui viennent d'avoir lieu, on peut être certain que la proportion des entrées à l'Annexe sera bien inférieure à celle des entrées à l'Exposition même.

Les moyens de communication ne manquent cependant pas. Il est facile de se rendre à Vincennes. Les bateaux, les tramways, le chemin de fer et, depuis quelques jours, le métropolitain peuvent transporter assez rapidement les visiteurs aux diverses entrées de l'annexe.

Les guichets de la porte Piepus à peine franchis, nous trouvons devant nous un coquet petit village aux maisons d'aspect fort varié. C'est la cité ouvrière internationale, l'exposition vivante de la Classe 106. L'exposition morte de cette classe — si toutefois l'on peut s'exprimer ainsi — est au Palais des Congrès de la rue de Paris. Elle se compose de tableaux synoptiques, de plans et de dessins. Il est permis de douter qu'elle ait autant de succès que son annexe, favorisée par un emplacement privilégié.

C'est en effet dans une vaste clairière, à proximité du lac, au milieu d'un bouquet d'acacias que s'élèvent les constructions qui composent l'exposition internationale des habitations ouvrières.

Les fleurs jaunes des petits arbres touffus, flétries par les rayons d'un soleil déjà trop chaud, distillent un parfum qui pénètre les bâtisses neuves et fait envier le sort de ceux qui les habitent, ouvriers et ouvrières amenés pour peupler ce village improvisé et lui donner la vie.

La plupart des nations européennes ont tenu à montrer de quelle façon elles comprennent l'hygiène et l'habitation



Le Pavillon du Mexique.





M. de Mier y Celis,  
commissaire général du Mexique.

ouvrière. Il ne s'agissait pas seulement d'édifier différents types de maisons dites à « bon marché, » qui sont favorisées par un régime tout spécial et qui jouissent d'une législation privilégiée, édictée par des lois récemment promulguées, mais surtout des habitations construites par les groupes ouvriers ou par les patrons pour loger ceux qu'ils emploient à des conditions particulières de paiement.

Voici d'abord un cottage anglais dont les murs sont bâtis en briques rouges jusqu'à mi-hauteur et se continuent ensuite par une sorte de crépi blanc. La charpente est en bois très apparent, la toiture en tuiles. Le tout offre un ensemble agréable. Seules les fenêtres nous choquent un peu. Elles sont petites et garnies de carreaux minuscules enchâssés dans un treillage de plomb. Elles ressemblent aux vitraux du moyen âge; ce sont des lucarnes de vieilles églises. Et nous préférierions, en nous plaçant au point de vue hygiénique, trouver des baies spacieuses et claires. Il faut de l'air et de la lumière dans une habitation ouvrière où bien souvent la même pièce sert de dortoir, de cuisine et de salle à manger.

Cette critique que tous les visiteurs adresseront au cottage anglais quand ils l'apercevront n'est pas très juste. L'intérieur ne ressemble en rien aux intérieurs des ouvriers français.

Notre étonnement a été grand quand nous avons eu franchi la porte d'entrée. Nous nous sommes trouvés transportés dans une coquette et somptueuse maison. D'un côté la cuisine très propre, la salle à manger presque luxueuse et la buanderie où un homme lavait du linge. De l'autre, un petit salon, mais très richement meublé, nous allions dire trop.

Un escalier recouvert d'un épais tapis conduit

aux trois chambres du premier étage aménagées avec beaucoup de goût.

Lorsqu'un ouvrier français traversera cet appartement il ne reconnaîtra certes pas la demeure d'un travailleur de l'usine ou des champs. Les membres de nos commissions d'hygiène et de salubrité publique qui poursuivent les tentures — ces nids à microbes — avec une fureur convaincue demeureront atterrés devant les épaisses portières et les lourds tapis.

Les uns et les autres ne peuvent oublier que les conditions sociales ne sont pas les mêmes dans tous les pays et que les ouvriers anglais, s'ils ont la vieille réputation de gens pratiques, habiles à installer un *home* commode, vivent plus luxueusement que les ouvriers français.

Cela tient aux salaires généralement élevés qu'ils touchent, et aussi aux mœurs du pays.

Ceux d'entre nous qui ont assisté à des congrès internationaux ouvriers ont pu remarquer le soin avec lequel s'habillaient les travailleurs anglais. Leur tenue et leur façon de vivre semblent être celles de nos bons petits rentiers.

Il est vrai qu'à côté de l'aisance de l'ouvrier qui travaille, il y a à Londres et en Angleterre la misère noire et la vie lamentable du chômeur. Et de l'autre côté de la Manche l'armée des sans-travail est malheureusement fort nombreuse.

Un modèle de la véritable maison pratique nous est offert par la Suisse. Sur un emplacement rectangulaire s'élève une bâtisse à rez-de-chaussée surélevé, surmonté d'un étage. Les murs blancs plaqués de taches vertes que font, de ci de là, les volets, rabattus pour laisser voir de larges baies vitrées, donnent une impression remarquable de propreté et de gaieté.

Il semble qu'on ne puisse pas être malheureux

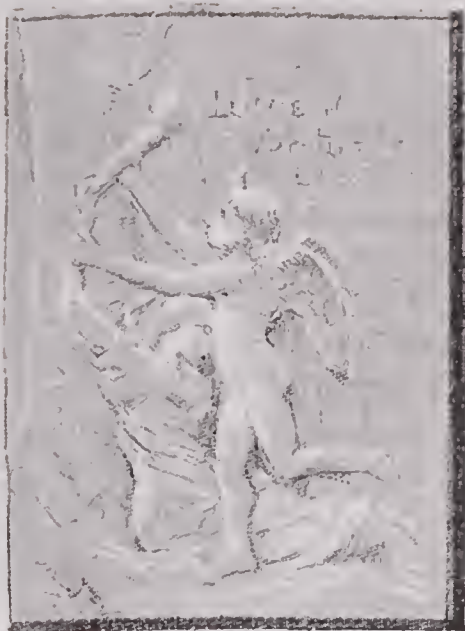


Vincennes : Maison ouvrière anglaise.



Acuna, devant le Pavillon du Mexique.





La plaquette de M. Roty.

dans cette habitation. Un jardin potager l'entoure où déjà poussent des salades et des légumes de toutes espèces. Ce chalet est destiné à recevoir deux ménages ouvriers. Ils s'y trouveraient certainement très à leur aise.

La Belgique a élevé une série d'habitations ouvrières qui rappellent beaucoup celles un peu trop uniformes et monotones, qui ont été construites depuis quelques années dans la banlieue parisienne. C'est une théorie de maisons très simples, très

propres, très bien aménagées, séparées par des jardinets potagers.

Les règles de l'hygiène ont été rigoureusement observées tant dans la construction de l'immeuble que dans la distribution des pièces et l'aménagement de chaque salle.

L'Allemagne a réuni un groupe très important de maisons ouvrières. La plus caractéristique de ces habitations est construite en briques et en bois peint en rouge. Le premier étage est simplement formé par un étroit couloir sous la ligne de faite, la pente de la toiture étant si forte qu'elle ne permet même pas l'établissement de mansardes sur les côtés.

Si ces maisons paraissent un peu froides et nues, elles présentent en revanche beaucoup de commodité.

Nous arrivons ainsi, après avoir traversé la section étrangère, aux maisons françaises construites par des sociétés commerciales ou philanthropiques. Des jardins les entourent, mais en général ce sont des jardins garnis de fleurs et non des jardins potagers. Devant l'un, notamment, nous nous arrêtons pour admirer une superbe collection de pensées. Est-ce donc que nous mériterions réellement le reproche que l'on nous adresse si souvent de penser plus à l'agréable qu'à l'utile?

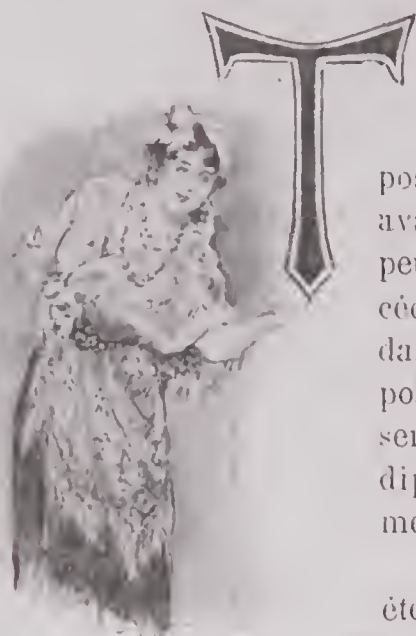
Les divers types de maisons reproduits dans cette partie de l'Exposition sont trop connus pour que nous insistions plus longuement. Citons cependant l'habitation à bon marché, construite par la Caisse d'épargne de Troyes.

Traversons le jardin scolaire de la Basse-Autriche orné d'un petit kiosque en bois, et de l'autre côté de la route circulaire du lac nous trouvons l'hôpital autrichien. A côté des habitations ouvrières, l'hôpital. Bien triste, mais hélas trop exact rapprochement.

Les maisons ouvrières si gaies, si hygiéniques, si bon marché soient-elles, n'empêchent pas la maladie ni la misère de s'abattre sur le travailleur et il est nécessaire que l'hôpital soit là pour le recevoir.

CHARLES LAVIGNE.

## Les Médailles de l'Exposition



TOUTES les branches de l'art ont été successivement appelées à collaborer à l'Exposition de 1900. Les graveurs avaient cependant failli être un peu négligés. Le rapport qui précédait le règlement général décidant que les récompenses aux exposants et à leurs collaborateurs seraient décernées sous forme de diplômes, justifiait ainsi cette mesure :

« En 1889, les récompenses ont été exclusivement décernées sous forme de diplômes et réparties

entre les classes suivantes : diplômes de Grand prix, diplômes de médailles d'or, diplômes de médailles d'argent, diplômes de médailles de bronze, diplômes de mentions honorables. La substitution de diplômes aux médailles s'était imposée pour des raisons d'économie dont la valeur subsiste tout entière; elle n'a d'ailleurs point découragé les exposants qui attachent beaucoup plus d'importance à la valeur morale des récompenses, qu'à la valeur intrinsèque de leurs signes représentatifs.

« Son unique danger était l'avilissement des distinctions supérieures qui devaient fatalement être distribuées avec moins de parcimonie; mais le jury et l'Administration ont eu la sagesse et la fermeté nécessaires pour éviter cet écueil. Le mieux est de s'en tenir aux règles de la précédente Exposition. »

Il n'en est pas ainsi. Revenant sur sa décision première, l'Administration a résolu de distribuer des médailles d'or et d'argent. Les exposants ne tiennent certainement pas à la valeur intrinsèque de ces médailles, mais ils seront très heureux de conserver, en souvenir des efforts qu'ils ont faits pour la grande manifestation internationale, un véritable objet d'art, dû au ciseau de M. Chaplain.

Dérogeant à ses habitudes, et s'en tenant à la concluante expérience du diplôme, le Commissariat général n'a pas eu recours à un concours, et c'est M. Chaplain qui a été choisi pour exécuter la médaille des récompenses, tandis, que M. Roty était chargé de composer la plaquette commémorative réservée aux collaborateurs.

Les deux éminents artistes ont accepté difficilement la tâche qu'on voulait leur confier. La décision nouvelle de l'administration n'était intervenue que fort tard, et ils craignaient de ne pouvoir créer une œuvre digne de l'Exposition Universelle et digne d'eux-mêmes. Cédant aux sollicitations pressantes de M. Alfred Picard, rassurés par les facilités qui



La plaquette remise au haut personnel.



leur étaient accordées, grâce à un accord survenu entre l'administration des Beaux-Arts et celle des Monnaies et médailles, ils se sont résolument mis à l'œuvre. Leurs craintes passées se sont vite dissipées. Ils peuvent aujourd'hui être fiers l'un et l'autre de leurs créations.

La plaquette commémorative a été imprimée en relief sur les cartes d'invitation l'inauguration officielle du 14 avril dernier. M. Roty, l'heureux instigateur de la renaissance de ce genre délicat, a très heureusement généralisé son sujet, donnant ainsi à l'Exposition sa véritable portée, lui assignant la place qu'elle occupera dans l'histoire.

L'année 1900 est à cheval sur le siècle qui finit et sur celui qui commence — puissons-nous ne mécontenter aucun de nos lecteurs par cette affirmation ! L'Exposition est comme un point de repos dans la marche constante de l'Humanité. Elle consacre les progrès accomplis, les précise, les consolide en quelque sorte, et sert de tremplin aux progrès futurs qui naîtront de la grande manifestation internationale du travail et rempliront le <sup>xx</sup>e siècle.

La plaquette rectangulaire, haute de 50 millimètres, représente ce passage d'un siècle à un autre. L'Exposition n'y est pas figurée, mais par un symbolisme puissant, c'est elle que désigne l'ensemble du sujet.

Le <sup>xix</sup>e siècle est représenté par une femme couchée dont les lignes sculpturales se moulent dans l'étoffe légère qui enveloppe son corps. C'est le siècle qui disparaît. Une gerbe de fleurs sur les genoux, cette femme adossée à un chêne gaulois élève dans sa main droite l'éternel flambeau du Progrès. Le siècle qui commence sous les traits d'un génie ailé, accourt pour saisir le flambeau. Au-dessus, dans les feuillages du chêne, deux dates : 1801-1900, éclairées par la lueur du flambeau du progrès et cette inscription : *Lumen venturis tradit moritura perenne*.

Le revers est beaucoup plus simple. Autour d'une branche de laurier enguirlandée de roses, l'artiste a gravé cette inscription : *Exposition Universelle Internationale de 1900*, et au-dessous il a placé une perspective de l'avenue Nicolas II et du pont Alexandre-III prise des Champs-Élysées.

La composition est forte, les détails fins et délicats, l'œuvre superbe.

La tâche de M. Chaplain était plus ingrate, il est juste de dire qu'il avait plus de temps pour l'accomplir. La maquette suffit à donner une idée de ce que sera la médaille lorsqu'on connaît le talent de l'artiste. Au moment où nous écrivons ces lignes, l'artiste travaille encore aux détails, et la



La médaille des membres du jury.

médaille n'est pas encore prête. Elle ne le sera pas d'ailleurs avant quelques mois.

L'impression de la médaille ne peut être faite avant que les trois jurys aient statué définitivement sur les récompenses. La médaille doit en effet porter le nom de son destinataire. Et il ne sera connu qu'à la fin de l'Exposition. C'est seulement en 1890 qu'a été frappée la médaille décernée aux exposants primés de l'Exposition de 1889.

Au-dessus du panorama de l'Exposition vue du Cours-la-Reine, on voit passer la Renommée portant le Travail sur ses ailes. Au revers, le profil de la République sortant de terre adossée à un gros chêne, dont une branche vient couronner de ses feuilles le bonnet phrygien. Dans la partie libre du champ une vue de la cité.

Cette médaille, du module de 63 millimètres, sera frappée en or, en argent et en bronze.

MM. Roty et Chaplain ne sont pas les seuls graveurs qui aient été appelés à collaborer à l'Exposition de 1900.

Dès le début des travaux, on avait chargé M. D. Dupuis — mort il y a un an — de créer une plaquette, d'ailleurs fort simple, qui devait être distribuée au per-

sonnel supérieur, et donnait accès sur les chantiers. De dimensions très restreintes elle pouvait se porter en breloque.

D'un côté une Renommée convie le monde aux grandes assises du travail. Le soleil du <sup>xx</sup>e siècle se lève radieux. La composition de l'avvers est simple, élégante et gracieuse. C'est là une des meilleures œuvres du regretté artiste, qui cependant a à son actif une superbe collection de plaquettes et de médailles qui l'ont rendu justement célèbre.

Le revers, dont une partie est réservée à l'inscription du nom du détenteur, est orné, à sa partie supérieure, d'un ouvrier assis, au premier plan. Au second plan, une vue des chantiers en construction : des échafaudages s'élèvent légèrement à des hauteurs qui paraissent considérables, pour assurer la construction des palais et des galeries.

Indépendamment de la médaille des récompenses, M. Chaplain a composé la médaille des ouvriers qui ont collaboré à la grande œuvre. Cette médaille est accordée à tous ceux qui ont travaillé pendant six mois consécutifs sur les chantiers de l'Exposition. Elle est en argent du module de 30 millimètres.

Un diplôme indique à quel titre les travailleurs ont obtenu cette médaille de l'Exposition.

Enfin un autre artiste, M. Bottée, a été chargé de graver l'insigne des membres du jury. Cet insigne en bronze doré se place à la boutonnière. Il n'a pas de revers, et porte une composition allégorique.

J. CARCENAC. des ouvriers de M. Chaplain (revers).



La médaille des ouvriers de M. Chaplain (face).



La médaille



# L'exposition de la Réunion

Sous un nuage frais de claire mousseline  
Tous les dimanches au matin  
Tu venais à la ville en manché de rotin,  
Par les rampes de la colline.

Le bracelet aux poings, l'anneau sur la cheville,  
Et le mouchoir jaune aux chignons,  
Deux Telingas portaient, assidus compagnons,  
Ton lit aux nattes de Manille.

Dans l'air léger flottait l'odeur des tamarins;  
Sur les houles illuminées,  
Au large, les oiseaux en d'immenses troupes,  
Plongeaient dans les brouillards marins.

Ces vers chantaient en ma mémoire quand je suis entré l'autre jour au petit Pavillon que la colonie de la Réunion occupe à elle seule au Trocadéro ; involontairement je cherchai le manché de rotin, les Telingas et leur jolie maîtresse. Dois-je dire que je ne les vis point tout d'abord ? A force de chercher, je tombai sur la *filandzana* de Ranavalô. Mais ce n'est pas la même chose ! la pauvre reine détronée peut mériter une pitié tempérée, j'avoue qu'elle m'inspire beaucoup moins d'intérêt que la toute gracieuse amie du poète ; d'abord le signalement de son ex-majesté ne comporte ni « pied rose » ni bouche « pourprée », ni

Les beaux yeux de sombre améthyste ;

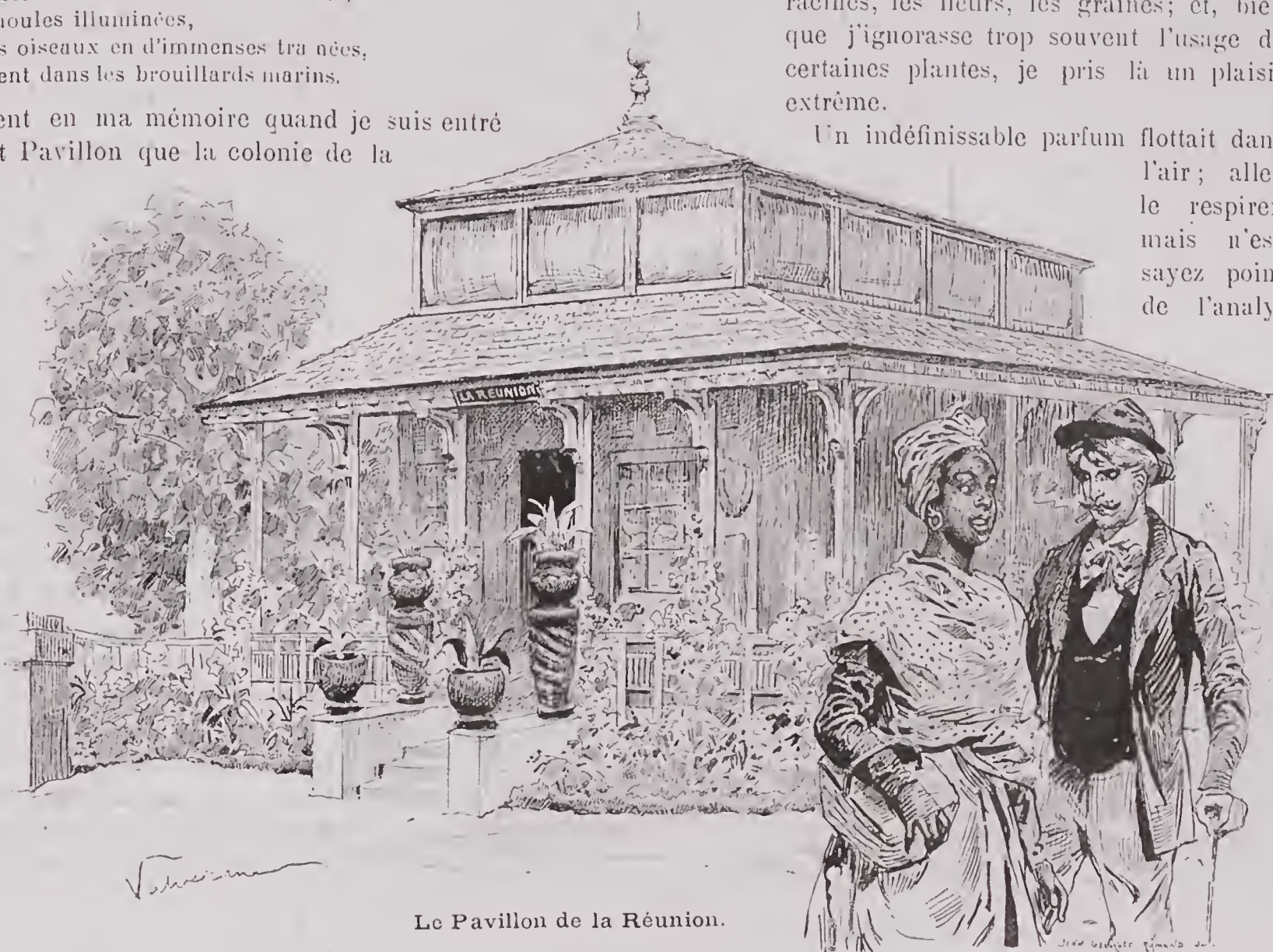
Ensuite... J'acquis d'ailleurs bientôt la certitude qu'on avait totalement oublié ce que j'avais pensé admirer dès l'entrée : les poètes et leurs œuvres peuvent figurer parfois au chapitre « Exportation », dans l'historique d'une colonie ; ils n'ont point leur place dans une exhibition coloniale, si universelle soit-elle, et ne peuvent rien exposer, rien, ni personne. C'est dommage !

Je dus me rabattre sur les bouteilles, fûts, dames-jeannes, tonnelets, fioles, éprouvettes et bocaux, dont l'armée multicolore projette partout d'éblouissants reflets, et force me fut d'examiner les étagères et les vitrines, les tables surchargées d'une infinité d'objets. Aux murs, aucun de ces vers qui m'eussent, mieux qu'un diorama, ouvert des horizons sur les lumineux paysages de la Réunion ; pas une strophe, ni un alexandrin ! mais des fleurs fanées, des plantes desséchées arrachées à quelque herbier avec la notice qui définit leurs vertus.

quelques rares panoplies et toujours et partout l'envahissement de ces bocaux qui montent jusqu'au plafond. En vérité cette exposition de la Réunion est un magasin, un comptoir, presque un buffet.

Hélas ! ceci constaté, je dois bien reconnaître que le comptoir est élégant, coquet, et même qu'un certain art, une aimable fantaisie ont, en dépit de l'oubli du poète, présidé à l'arrangement de toutes ces choses. La salle, toute petite, carrée, peinte de couleurs gaies, s'ouvre par deux côtés sur une véranda qui en fait le tour complet ; la lumière entre à flots. Et si grande est la diversité des produits, si ingénieux le mélange des couleurs que je me pris à déchiffrer les étiquettes, à dénombrer les alcools, les huiles, les bois, les herbes, les racines, les fleurs, les graines ; et, bien que j'ignorasse trop souvent l'usage de certaines plantes, je pris là un plaisir extrême.

Un indéfinissable parfum flottait dans l'air ; allez le respirer mais n'essayez point de l'analy-



Le Pavillon de la Réunion.

ser ; je sais bien que la vanille y entre pour une bonne part ; il y en a là une vitrine pleine et des paquets à l'air libre, de la belle vanille noire couverte de ce *givre* si recherché, sorte d'efflorescence blanche, produite par la cristallisation de l'acide benzoïque ; mais les autres plantes aux noms étranges qui encombrant la salle exhalent aussi de puissants aromes : presque toute la flore odorante des tropiques est ici représentée, et cela nous compose, dans une certaine mesure, l'atmosphère enivrante qui est celle de la Réunion.

Donc voici des plantes aromatiques, puis de riches produits : café, sucre, vanille, cacao, tabac, dattes, muscade, girofle, cannelle : plus loin des graines de jacquier, de longani, de flamboyant, de latanier blanc, de cascavelle, de job, des piments, du quinquina, des essences d'ylang-ylang, de basilic : ensuite, viennent les vins, les eaux-de-vie, les liqueurs variées, curaçao, rhum, rhum surtout. On reste confondu devant une pareille abondance de produits ; cette exposition est uniquement agricole et l'énumération toute simple de ses richesses est presque impossible.

Faisons le tour de la véranda : ici ce sont les bois : pla-



teaux de tamarin, de copallier, une malle en camphrier, une jante en eucalyptus, un cartonier dans la fabrication duquel sont entrées *dix-huit* variétés de bois. Ces essences peuvent être utilisées de mille façons, pour la construction, la fabrication des meubles en plein, le placage ; voici des chapeaux à larges ailes tissés à l'aide de fibres de vétiver, de dattier, de latanier, de canne.

On n'a oublié ni un arbre, ni une liane, ni une herbe. Que ne nous montre-t-on tout cela vivant ? Pourquoi n'avoir dis-

long du quai d'Orsay. Ceux qui réclamaient un peu d'isolement dans un cadre de verdure ont été disséminés au Champ de Mars. C'est là que nous trouvons entre la tour Eiffel et la Seine, en avant du pilier nord et en face du Palais des chasses, forêts et pêches, le coquet Pavillon de la République de l'Equateur. Il dresse sa silhouette amusante et légère au milieu d'une végétation vivace qui lui donne une teinte de couleur locale et au bord du petit lac qui complète heureusement l'aspect pittoresque de l'ensemble.

Cette construction est de style Louis XV et il ne faudrait pas croire que ce style soit celui qui a servi de type aux principaux édifices de Guyaquil ou de Quito, les deux principales villes de l'Equateur. Mais les mœurs, les idées et la façon de vivre des habitants de cette République sont imprégnés de l'Espagne du *xvii<sup>e</sup>* siècle de même que certaines parties du Canada sont restées françaises.

On comprendra dès lors l'importance du cadre fait de palmiers dans lequel le Pavillon de l'Equateur a été placé et on regrettera que pour compléter l'illusion, on n'ait pas songé à faire venir quelques-uns de ces fameux âniers de Guyaquil qui s'en vont à travers la ville vendre de l'eau potable que portent dans de coquets bidons de petits ânes habillés de complets à carreaux bleus et blancs. C'eût été un gros succès pour cette Exposition.

L'édifice se divise en deux corps de bâtiment, le corps principal à surface de rectangle allongé comporte deux étages surmontés d'une terrasse faisant toit, l'autre qui lui est accolé est une tour carrée élevée, dominant l'ensemble et terminée par une coupole au-dessus de laquelle a été planté le drapeau national de la République.

La construction de ce Pavillon a été confiée à un architecte chilien M. Dilla, qui a su admirablement tirer parti de la petite concession de terrain — 150 mètres carrés — accordée à ce pays. Il a très nettement accusé la ligne de son édifice. Elle est capricieuse et légère.

La décoration intérieure du Pavillon, les grandes vitrines et les meubles appartiennent également au style Louis XV.

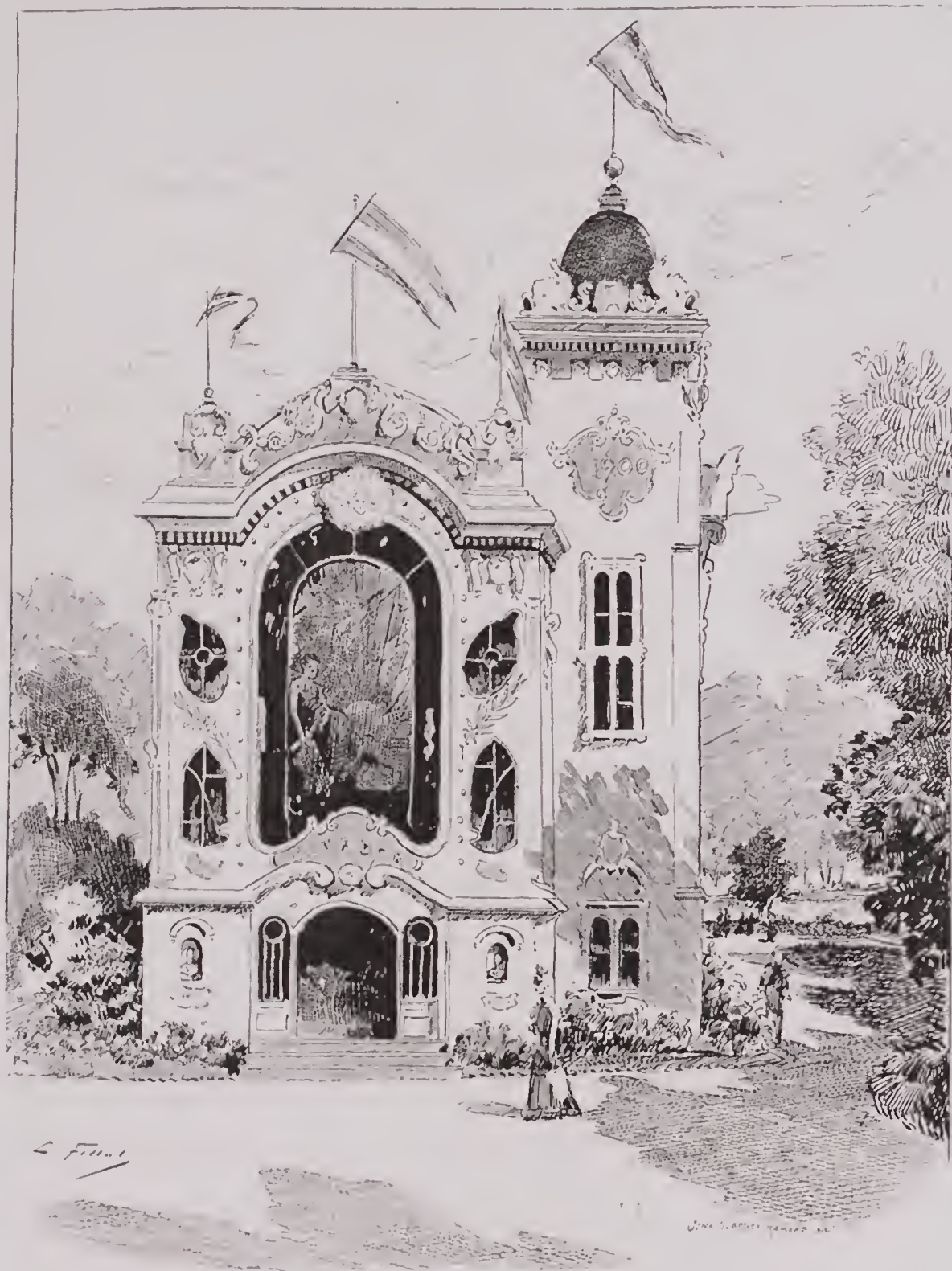
Les vitrines ont reçu les principaux produits de la culture du sol si riche dans toute cette contrée. D'un côté nous trouvons les produits agricoles : le café, le cacao, les quinquinas de Loja, le caoutchouc, les salsepareilles, les tabacs

d'Esmeraldas, le corozo ; de l'autre les minéraux.

Puis les produits de l'industrie. La fabrication des chapeaux de paille tressée à Jipijapa, dans le Massabi, qui, sous le nom de *Panama*, ont acquis une réputation universelle, occupe une place importante. A côté une exposition de tapis. Des étoffes de toutes espèces, des dentelles, des broderies, des hamaes en fibres de palmier occupent les autres galeries.

Pour l'Exposition de 1900, la République de l'Equateur s'est assurée le concours d'hommes dévoués, dont il convient de louer les efforts. M. Rendon, docteur de la Faculté de médecine de Paris et ancien consul général, a été choisi pour remplir les délicates fonctions de commissaire général. Il est secondé par M. Dorn y de Alona, secrétaire général.

JEAN VERMONT.



Le Pavillon de l'Equateur.

posé ni une vue photographique, ni une peinture de ces jardins, de ces admirables forêts ? Et même on eût pris quelque joie à voir passer dans l'ombre des bois noirs et des letchis fleuris la vision du poète.

Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux  
De la montagne à la grand'nesse  
Dans ta grâce naïve et la rose jeunesse  
Au pas rythmé de tes Hindous.

L. MEILLAC.

## Le Pavillon de l'Equateur

**T**ous les palais étrangers n'ont pas été construits dans la rue des Nations. Plusieurs d'entre eux auraient mal supporté l'entassement des édifices qui s'élèvent tout le









LE PALAIS DE LA CHINE  
AQUARELLE DE M. F. BELLENGER.

FERNAND  
BELLENGER







## Le Pavillon des Manufactures de l'État



La Classe 91 du groupe des industries chimiques a été réservée aux Manufactures de tabac et d'allumettes. Elle occupe un espace très restreint au Champ de Mars, des deux côtés de l'allée médiane du Palais de la Chimie. On ne trouve là que quelques machines exposées par les constructeurs, et la plus

grande partie des objets compris dans la classification de la Classe 91 font défaut. On ne voit là en effet ni les tableaux de culture du tabac, ni l'architecture industrielle, ni les appareils de laboratoire, ni les produits fabriqués. Quant aux manufactures d'allumettes elles ont été totalement oubliées.

Cette lacune ne surprend pas ceux qui connaissent l'existence d'un pavillon spécial aux Manufactures de l'État, encore serait-il bon qu'un écriteau prévienne le public qui n'est pas initié.

L'État exploite lui-même le monopole des tabacs depuis 1811. Précédemment, ce monopole était la propriété de M. Robillard, seul concessionnaire de la ferme du tabac. Napoléon, ayant vu dans un bal une dame éblouissante de diamants, demanda son nom. Quand il apprit que c'était la femme du fermier des tabacs, qui avait gagné dans ce commerce une fortune

immense, il décida d'établir le monopole de la fabrication et de la vente du tabac : les nouveaux revenus devaient combler une partie du déficit toujours croissant du budget.

Les allumettes ont été longtemps laissées à l'industrie privée, puis l'État en a pris le monopole. Cette décision était justifiée d'abord par le désir d'encaisser les bénéfices réalisés par les compagnies particulières, ensuite par la nécessité de plus en plus urgente de protéger les ouvriers employés à la fabrication de ces produits.

Les manufactures d'allumettes ne sont pas seulement un danger menaçant pour les hommes et les femmes qui y travaillent mais encore pour tous les gens qui habitent dans leur voisinage.

Il importait donc d'apporter au matériel tous les perfectionnements désirables pour soustraire les ouvriers aux pernicieuses émanations du phosphore et pour prévenir les graves maladies qui en résultent, ainsi que de rechercher les moyens d'éviter les accidents pouvant atteindre les voisins.

Des tableaux statistiques exposés dans le Pavillon des Manufactures de l'État, montrent comment on a pu obtenir ce résultat.

Ce Pavillon est situé au Champ de Mars, près du quai d'Orsay, en avant du pilier nord de la Tour Eiffel. Il est de forme rectangulaire et de dimensions assez restreintes. Il se compose d'un seul étage surélevé auquel on accède par un perron de quelques marches. A droite et à gauche, deux grandes portes sont ouvertes aux visiteurs, encadrant un salon de vente où l'on trouve tous les spécimens des produits fabriqués en France, soit avec du tabac récolté dans notre pays, soit avec des tabacs étrangers.

Au-dessus de chacune de ces portes, deux motifs décoratifs dus au pinceau



Le Pavillon des Manufactures de l'Etat.



de M. J. Scherrer. Ce sont des médaillons représentant l'un, le tabac, sous les traits d'une brune et nonchalante créole couronnée de fleurs et de feuilles de tabac, fumant avec délices une cigarette et suivant des yeux les spirales de fumée bleuâtre qui s'en-volent doucement; l'autre symbolisant les allumettes par une déesse du feu, trempant un torchon de résine dans une cuve de phosphore enflammé et tout entourée de fluecentes lueurs bleues. Quelques visiteurs sourient devant cette allégorie. Représenter les allumettes de la régie sous les traits d'un génie du feu, quelle audace! les pauvres allumettes sont bien calomniées, elles ratent quelquefois, trop souvent même, et cependant elles sont encore supérieures aux produits étrangers. Il est vrai qu'elles coûtent beaucoup plus cher. C'est là leur principal défaut.

Le sous-sol du pavillon est occupé par des machines qui reçoivent le mouvement de l'énergie électrique, et par des ballots de tabac qui sont transformés sous les yeux du public en cigarettes.

Entrons par la porte de gauche. Nous nous trouvons au milieu de l'industrie du tabac. Sur les murs, des tableaux montrent la croissance de la consommation du narcotique. Cette consommation est représentée par un cercle coloré : des rayons déterminant des secteurs de couleurs différentes, figurent les diverses espèces de tabacs. La consommation du tabac à priser, qui au XVIII<sup>e</sup> siècle était de beaucoup la plus importante s'est à peine maintenue. La vente des robs ou carottes pour tabac à chiquer, est restée stationnaire. Le débit des cigares et surtout celui du scaferlati ont considérablement augmenté. Enfin, l'industrie de la cigarette, toute nouvelle, prospère avec rapidité.

Au-dessous de ces tableaux, dans des vitrines, des feuilles de tabac s'étalent. A côté, l'indication du département d'où elles proviennent. Les unes sont jaunâtres, semblables au tabac



Les allumettes.

d'Orient, les autres noires et d'aspect fort peu engageant.

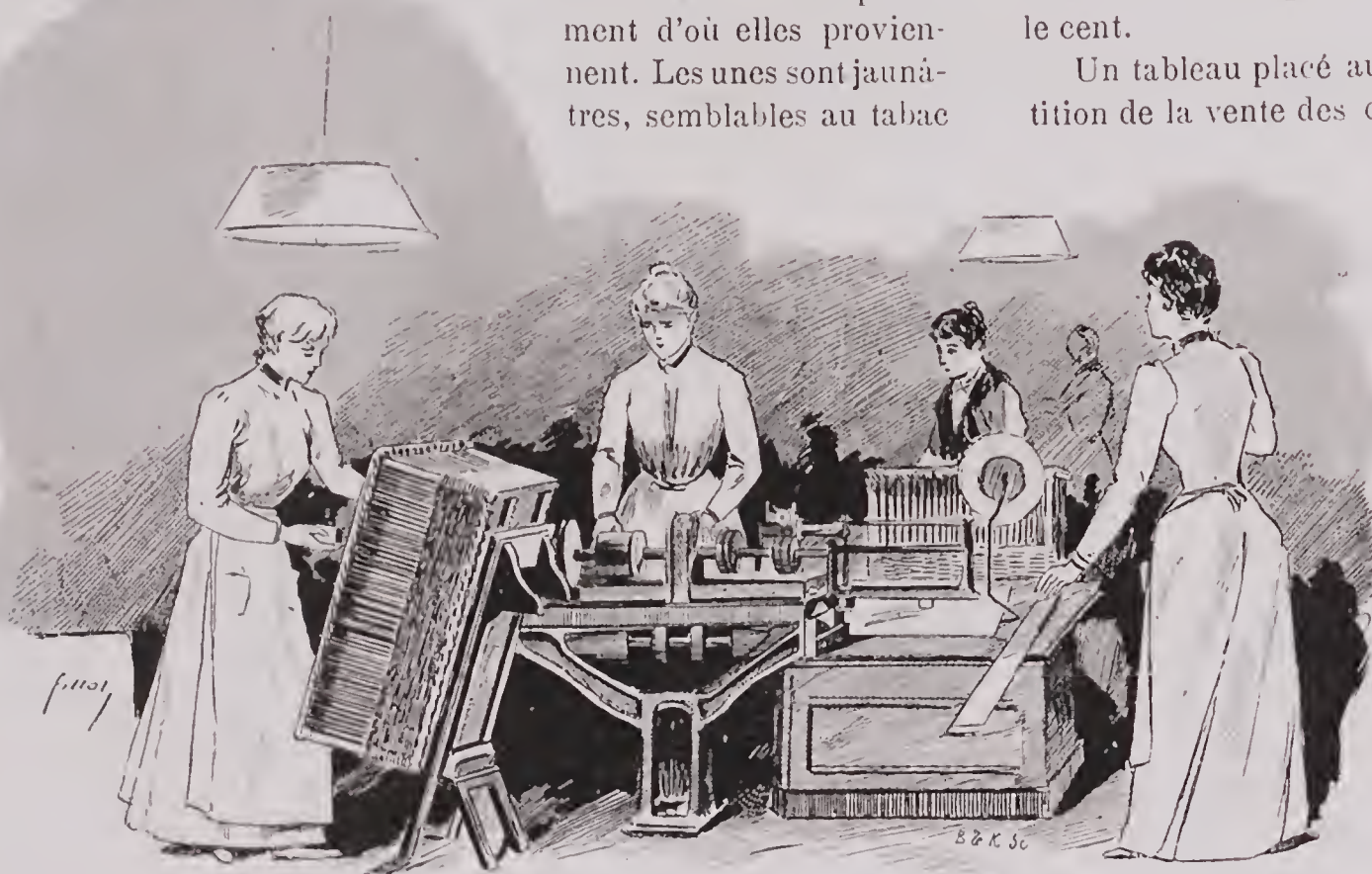
Plus loin, à côté de caisses et de bidons de nicotine, s'étalent des paquets de tabacs de différentes qualités; tabacs d'Orient, cigarettes en paquets ou en boîtes : favorites, sultanes, odalisques, grenades, boïards, protégés par une épaisse vitre contre la trop grande curiosité du public.

Ensuite, des cigares de différentes formes, fuseaux renflés ou allongés, larges tromblons, tous entourés soigneusement de faveurs rouges ou d'étiquettes et délicatement allongés côte à côte dans des boîtes. Voici les fameux « deputados » et les « senatorès », cigares réservés aux membres du Parlement et qui ont pris leur nom. Ils sont arrangés à l'espagnole pour la circonstance. Les premiers se vendent dix centimes et se débitent en boîtes de cinquante ou de cent. Leur nom technique est : débris brésil, parce que la « fourniture » c'est à-dire l'intérieur du cigare est faite avec du tabac brésilien. Les « senatorès », plus exactement « intérieur havane » sont plus chers — il faut bien distinguer les deux Chambres; — ils valent 12 fr. 50 le cent.

Un tableau placé au-dessus de ces vitrines montre la répartition de la vente des cigares. Contrairement à ce qui se produit pour le tabac dont les qualités supérieures sont délaissées, les cigares de luxe sont ceux dont la vente augmente chaque jour tandis que la vente des cigares à un sou diminue sensiblement.

Laissons de côté tableaux et vitrines, et voyons les machines. L'espace faisant défaut on a dû réduire l'exposition des machines en mouvement. On a mis sous les yeux du public celles qui ne sont pas trop encombrantes. Pour les autres on s'est contenté d'en montrer des réductions.

Parmi celles-ci, nous trouvons des réductions d'appareils servant à la fabrication du tabac à priser : une râpe mécanique de la manufacture



La fabrique de cigarettes à la Machine.





La mise en place des sculptures.

de Châteauroux, un tritrateur servant à mélanger les diverses espèces de poudre et enfin une machine à tamiser et à piloner. Ces réductions sont de grandeur suffisante pour permettre qu'on puisse se rendre compte approximativement du fonctionnement de ces machines.

Tout à côté une presse, pour faire les carottes de tabac à chiquer, a été placée. L'opération est très simple. On prend un certain nombre de robs — sorte de cordes en tabac — on les place côte à côte, on les presse, on les trempe ensuite dans une solution chimique qui rend aux feuilles une cer-

taine souplesse et on les met de nouveau à la presse. Après trois ou quatre opérations de ce genre, la carotte est terminée et forme un tout parfaitement homogène.

Voici ensuite un monte-charge perfectionné, un tire-sacs et un treuil roulant servant à remuer les ballots de tabac.

Passons maintenant à l'outillage pour la préparation du tabac à fumer. Un modèle de sécheur mécanique pouvant sécher 1.000 kilos de tabac à l'heure, est placé dans une vitrine. Personne ne songe à regretter qu'une semblable machine ne soit mise en marche. La chaleur est suffisante. Sur une table voisine, un torréfacteur pouvant donner 500 kilos à l'heure.

Dans le fond du Pavillon sont aménagés deux petits salons. Le premier forme l'exposition rétrospective de l'industrie du tabac. Elle est malheureusement incomplète. Nous y voyons une machine à mettre le tabac en paquet, à pédale, et une autre où l'ouvrier devait appuyer de tout son poids sur une sorte de fouloir. Voici des hachoirs anciens, une curieuse collection de râpes en ivoire sculpté, puis des aquarelles indiquant les diverses phases de la fabrication du tabac depuis Louis XV. L'auteur a cru devoir habiller ses personnages à l'espagnole, poussé fort probablement par le besoin qui fait donner des désinences castillanes à tout ce qui touche aux tabacs.

Après avoir vu les procédés anciens, passons aux machines nouvelles. Elles sont réparties dans un carré situé au milieu du pavillon et reçoivent la force motrice par le bas. Une douzaine d'ouvrières y sont occupées et travaillent devant les visiteurs.

D'un côté, une machine à mettre le tabac en paquets qui utilise l'attention de deux ouvrières. Elles pèsent le tabac et le laissent tomber sur une glissière. Il leur faut une grande habitude pour opérer avec la régularité nécessaire au bon fonctionnement de la machine. Là d'ailleurs se borne leur travail. La machine transforme un simple ruban de papier en un sac, un piston presse le cube de tabac préalablement comprimé dans ce sac qui, après avoir été mécaniquement fermé, reçoit la bande de papier

gommé et timbré de la régie.

La façon dont ce papier est placé est assez curieuse. La bande, préalablement coupée par la machine elle-même, s'applique sur une bande sans fin couverte de colle. Elle est ensuite saisie par deux griffes, appliquée sur le paquet et immédiatement roulée autour pour le fermer définitivement.

De l'autre côté, une peseuse automatique rejette tous les paquets qui n'ont pas le poids réglementaire. Ces paquets sont réouverts pour être ramenés au poids exact.

Deux ouvrières, placées à côté de la peseuse, mettent en caisse les paquets de tabac.

Passons maintenant à la fabrication des cigarettes. Là il n'y a plus à s'occuper du poids. La machine prend le tabac, le roule et le refoule dans un tube de papier préalablement préparé par la machine. Un autre appareil met ces cigarettes en paquet par un procédé analogue à celui que nous avons décrit pour le tabac.

Nous ne trouvons pas de machines à fabriquer les cigares. Elles sont trop encombrantes, et il était impossible de les placer dans le Pavillon trop exigü. Nous ne pouvons donc voir ni la préparation de la « fourniture », ni le capage, préparation de l'enveloppe qui l'entoure. Regrettons-le, et passons dans un petit salon rempli de fioles et d'instruments de laboratoire que l'on ne s'attendait pas à voir en cet endroit.

JEAN DANCOURT.



Le Mégotier.



L'encombrement des sculptures au Grand Palais.



## Les Beaux-Arts l'Exposition de la Ville



Le premier étage, de légères galeries longent les flancs du Pavillon de la Ville. On y accède par ces escaliers de couleur tendre qui s'élancent d'un jardin de verdure et de sculptures. Les salles des Beaux-Arts et du musée Carnavalet voisinent avec la partie réservée aux hôtes privilégiés de la Municipalité. Cette disposition a été dictée par la pensée des réceptions futures. Le premier étage et la loggia du péristyle peuvent être isolés du reste du Pavillon,

il fallait soigner l'entourage. De belles fêtes veulent un noble cadre. C'est ainsi que l'esthétique sera sauvegardée.

Le service des Beaux-Arts avait une surface de 300 mètres carrés et un crédit de 20.000 francs en 1889. Il conserve la même superficie cette année avec 18.000 francs seulement. La presque totalité des sculptures est d'ailleurs éparpillée dans le jardin du rez-de-chaussée. MM. Brown, inspecteur-chef du service, et Georges Veyrat, chef de bureau, homme de lettres et camarade aimable, ont fait de cette exposition un petit Salon rétrospectif. Certaines choses étaient indiquées

d'avance, les projets, maquettes, croquis de concours pour les décorations municipales ou départementales. Ces messieurs y ont ajouté des fragments d'exécution, des esquisses des peintures murales de l'Hôtel de Ville ou des mairies suburbaines, des moulages, objets d'art, médailles et gravures des collections parisiennes.

L'escalier, si aérien soit-il, est dur à gravir par cette chaleur. Aussi sommes-nous dix à peine à monter jusque-là, et les poumons soufflent, la sueur perle, et les mouchoirs s'agitent dans les mains, essuient les visages, avec accablement. L'art a ses calvaires. Quelques jolies choses nous dédommagent, dès l'entrée. Le prestigieux décorateur Chéret, aux couleurs vaporeuses, aux formes légères, a donné plusieurs pages à la gloire de l'Hôtel de Ville. En voici trois qui ont pour sujets la *Pantomime* et les *Jouets*. Et c'est presque de la fraîcheur sur les fronts.

Les environs de la capitale sont peuplés de mairies neuves, de minuscules monuments de styles divers où les édiles suburbains ont mélangé leurs deniers et leurs goûts. D'aucuns témoignent d'un effort réel. Les décorations mises au concours ont réuni des peintres que l'amoureux d'art rencontre sans déplaisir, car s'ils ne sont pas tous débarrassés des charmes poncifs de l'École, ont-ils cherché plus de vérité et plus de lumière. Le *Lac Daumesnil*, de M. Maurice Chabas, pour la salle des fêtes de la mairie de Vincennes, le *Paysage aux environs du Mont-Valérien* de M. Ferry, pour l'escalier d'honneur de Suresnes, la *Grande rue de Créteil*, pour le Conseil municipal de cette commune, par M. Eugène Simas, sont traités avec conscience. Il faut citer aussi deux toiles de M. Leon Schmitt pour le grand escalier communal de Montrouge et l'allégorie, *Séjour de paix et de joie*, de M. Victor Prouvé, pour la salle des fêtes du XI<sup>e</sup> arrondissement.



Le Grand hall du Grand Palais.



Voici des esquisses et des cartons capables d'intéresser les amis de notre maison de ville. On y retrouve la plupart des paysages de cet édifice, nombre de frises, de dessus de portes et jusqu'à des plafonds, ceux de M. Léon Bonnat pour le salon des Arts : *le Triomphe de l'Art, l'Idéal, la Vérité*, traités dans la deuxième manière de ce maître, alors que les grâces de l'impressionnisme lui eurent décoché quelques sourires. Pour le salon des Sciences, *l'Apothéose des sciences, la Météorologie, l'Électricité*, de M. Besnard, ont des couleurs ardentes, un peu déconcertantes sur la palette d'un ancien fervent de l'École. Saluons *les Muses, l'Inspiration, la Méditation*, de M. Jules Lefebvre pour le salon des Lettres; puis les plafonds de la grande salle où se sont heurtées dans les danses, les jeux

rade renchérit, plus dédaigneux : « Ne m'en parle pas, que ramassis de pompiers ! »

Cependant qu'un simple d'esprit, comme moi, réfléchit longuement et sagement, devant les cartons d'ensemble de Jean-Paul Laurens pour le salon Lobau : *Louis VI octroyant aux Parisiens leur première charte. — Etienne Marcel protégeant le dauphin. — Répression de la révolte des Maillottins. — Henri II et Anne Dubourg. — Arrestation de Broussel. — La route d'acier. — Pache et Turgot.*

Ah ! quelle que soit votre conception de la beauté, elles sont à voir, ces sept toiles du vieux maître, honnête et probe s'il en fut ! On y lit, mieux que dans un livre, la conscience entière et sûre d'elle-même, le mépris de la mode fugitive, l'exactitude



L'exposition de sculpture au Grand Palais.

et les ris égalitaires, les bigarrures des électeurs municipaux, *la Ville de Paris convoiant le monde*, de M. Benjamin-Constant, membre de l'Institut ; *les Fleurs et les Parfums*, de M. Gabriel Ferrier, gentils à respirer ; *la Danse à travers les âges*, avec une gavotte gracieuse de M. Aimé Morot, et *la Musique*, de M. Henri Gervex.

Les passants ne s'extasiaient pas outre mesure sur toutes ces ébauches.

Il fait une chaleur étouffante et on serait bien plus à l'aise sans conteste au bord d'une verte fontaine. Faute de mieux nous pourrions descendre vers celle, quadrilobée, du Jardin central où s'écoulent les ondes vertes et noires des sources qui alimentent la Ville Lumière.

Et pourtant il n'y a pas que des indifférents autour de moi.

Un jeune esthète elame des injures après la Commission de décoration de l'Hôtel de Ville « qui s'y entend comme à ramer des choux, et nous expose à de telles ignominies » ; un eama-

et la vérité. C'est un Salon qui demeurera, celui-ci, pour l'Art autant que pour l'Histoire.

Regardons encore la salle à manger de M. Georges Bertrand : *Hymne de la terre au soleil, la Moisson et la Vendange...* Ça et là de jolis paysages, *Ilfortville vu des hauteurs de Charenton*, par M. Raoul Arus ; *l'Ile de la Grande-Jatte*, d'Emile Barau ; *la Marne au pont de Champigny*, de Bellel ; *la Seine à Billancourt*, de Bernier, et *Au pont Solférino*, par Billotte ; des vues prises du bois de Chaville, par M. Emile Breton ; des hauteurs de Passy, par M. Charnay ; de Bellevue, par M. Ch. Busson ; au Bas-Meudon, de M. Colin ; d'Issy, par M. Damoye ; à Bougival, par Français ; *les Bords de la Seine*, par Hanoteau ; des coins du jardin du Luxembourg, par MM. Guillemet et Harpignies, et d'autres de MM. Emile Michel, Lépine, Saintin, Raffaelli, Millet, Yen, Vauthier. On cherche à reconnaître les symboles de M. Albert Maignan : *Grandes œuvres littéraires de la France.*

LÉON RIOTOR.



## La Sculpture française au Grand Palais

### LA CENTENNALE

**B**RIÈVEMENT, il convient d'ajouter un corollaire aux visites que nous fîmes naguère au travers les galeries de peinture du Grand Palais.

La sculpture, d'un éclat égal, brille sous le vaste hall du palais Deglane et dans l'elliptique salle où M. Thomas s'ingénia lourdement à restaurer les styles morts. Mais il n'est point

complémentaire dans les diverses effigies du Premier Consul et de Napoléon empereur. Toutefois et sans nous hâter aimons pour sa grâce ce bronze arraché temporairement aux collections du Trianon, ce délicat *Amour*, frère des Amours de Prud'hon, qui d'un doigt léger surprend le papillon au pétale de la rose. C'est signé Chaudet et cela accompagne un autre amour endormi dans le marbre par les soins du sculpteur Lorta. Mais voici le premier buste de Bonaparte, de Courbet (collection de Versailles), et non loin, le Ramey : *Napoléon 1<sup>er</sup> en costume impérial* (1813). Il n'est pas sans intérêt de comparer les deux profils et ne se reporter qu'ensuite aux autres masques impériaux, qu'il nous sera donné de signaler tout à l'heure. Mythologique



Palais de la Navigation de Commerce, Vue de la Seine.

question d'architecture et qu'importe aujourd'hui l'œuvre des architectes? Frayons, s'il vous plaît, avec messieurs les sculpteurs, et, en une course rapide, traversons d'abord tout un siècle glorieux commençant à Rude pour finir à Rodin. Voici, de Milhomme, un *Hoche* conçu selon la tradition antique, vêtu à la romaine, portant le casque, assis en un fauteuil dont la décoration dénonce péremptoirement l'âge. C'est ici la Victoire qui, dans le marbre, brandit le glaive et la couronne, tandis que de part et d'autre, le Rhin et la Moselle, vaincus, accroupis et honteux, regardent couler leurs flots tout troubles encore du piétinement impatient des cavaleries innombrables. Le héros porte au visage le calme, la fierté et la sérénité. Hoche était sûr de vaincre et l'hypothèse de la défaite n'avait jamais ému son cœur. Dans sa main droite, il tient le traité qu'il imposera au vaincu. Ce beau marbre qui d'ordinaire figure à Versailles, trouve ici son

et d'une grâce forte, c'est, de James Pradier, *la Toilette d'Atalante* (moulages du Trocadéro), nue exquisement, sauf une couronne de petites roses, et attachant sa sandale. Les *Faunes* et *Faunesses*, de Moulins, accompagnent, dans la malice perverse de leurs jeux, la candide *Atalante*, cependant que, badin, le *Petit Pêcheur napolitain* de Rude, guide une tortue, dont un lambeau d'étoffe étrangle le cou en manière de guides. Daté de 1844 et signé Jaley, c'est maintenant le très... aristocratique *Duc d'Orléans*, faisant de loin vis-à-vis au *Cuvier* de David d'Angers, expliquant son discours sur les révolutions du globe, en s'appuyant d'une main sur la sphère. Mais la légende et le mythe ne perdent point leurs droits, et il faut encore compatir à la douleur de l'*Olympia* enchaînée d'Etex. Et tour à tour, ce sont Barye, représenté dignement par l'un de ses plus beaux lions assis; Rude encore, dont la figure



couchée, Godefroy Cavaignac, poigne, par sa simple et émouvante grandeur; Guillaume qui assied côte à côte les époux du mariage romain, Rude toujours qui surprend Mercure, après qu'il eut coupé la tête d'Argus, fort affairé à remettre ses talonnières pour remonter à l'Olympe; Carpeaux dont le *Pêcheur napolitain*, *Ugolin*, si dramatique, et la figure centrale du Groupe de la *Danse* traduisent éloquemment le génie. Insensiblement nous passons de marbre en marbre, jusqu'à ceux que rêverent et réalisent les artistes d'aujourd'hui: Frémiet, *Porte-falot à cheval du XIV<sup>e</sup> siècle*; les *Trois Coureurs* de Boucher, ardent, cou tendu, vers le but tout proche; Mercié, avec son *David foulant aux pieds la tête de Go-*

*Buëur* de Moreau-Vauthier, qui a fini par avoir les rieurs avec lui pour sa *Parisienne*; le *Mozart enfant* de Barrias, l'*Arlequin* de Saint-Marceaux, la *Jeanne d'Arc* de Frémiet, et l'admirable buste de *Hugo* de Rodin. Que dis-je? Il est ici bien d'autres merveilles, mais les dire voilà la difficulté.

Elles sont trop. Avec le même soin qu'il groupa les œuvres peintes de la Centennale, M. Roger Marx a réuni les documents sculptés. C'est dire que la sculpture du siècle y est représentée en beauté, en perfection et en unité, au delà de toute espérance, et c'est vous ouvrir en toute confiance les portes de ce sanctuaire d'art, avec la certitude qu'à



Le panorama du Chemin de fer de Djibouti.

liath, et remettant au fourreau l'épée torse qui, si bien, fit justice.

Mais un peu du passé surgit encore ici entre deux œuvres modernes. Faut-il donc, pour observer la vérité chronologique, négliger d'indiquer et de dénoncer à l'attention le célèbre *Henri IV enfant* de Bosio, la *Madame Récamier* de Chinard, qui noua ses cheveux à l'antique bandeau, et aussi le *Napoléon* de Houdon?

Évocations, survivances, qui d'ailleurs ne nous accapareront pas assez, malgré leur somptueuse beauté, pour que nous en venions à oublier ce moine des *Bourgeois de Calais*, qui à lui seul attesterait la souveraineté d'un Rodin. Et puis il y a la *Diane* de Falguière, qu'un chacun se fait un devoir de reconnaître au passage, sans oublier l'*Hérault* d'Injalbert, le *Petit*

aucun instant vous n'y exercerez votre examen en pure perte.

#### A LA DÉCENNALE

Pour la peinture comme pour la sculpture, la Décennale est organisée de telle sorte, qu'une comparaison soit aisée entre l'art de chez nous et l'art étranger. Nous observerons ici la tactique qui fut la nôtre déjà lorsqu'il fut question de peinture. Nous abandonnerons l'étranger, conservant le projet de totaliser, un jour prochain, deux études spéciales sur les peintres et les sculpteurs. Vous aurez au surplus une suffisante tâche en vous bornant à la visite des sculptures françaises. Elles envahissent toute une moitié du grand hall, et nous réapparaissent après plusieurs années, toutes triées



parmi les envois des dix derniers Salons. Sans autre commentaire, notons, pour mémoire, le *Bon Samaritain* et l'*Agar* de Sicard, l'*Inondation* de Mathet, destiné à la ville de Tarbes; le *Miroir*, très souple, très femme, de Charlier, et d'un si pittoresque arrangement dans sa combinaison de marbre blanc, de bronze et de marbre rouge veiné, les illustres *Lutteurs* de Félix Charpentier, le *Saint-Georges* de Frémiet, son *Orang-outang* dont le réalisme cru fait, bien à tort, pousser de petits cris à des visiteuses sensibles, la *Nature se dévoilant* de Barrias.

Solennel, voici le *Bossuet* d'Ernest Dubois, destiné à la cathédrale de Meaux, et, à deux pas, le *Pardon*, dont le succès

## Le Palais de la Navigation de Commerce

Les expositions relatives à la navigation ont tout naturellement trouvé place sur les berges de la Seine au-dessus des ports droits nouvellement construits et des estacades établies pour la circonstance. Elles occupent sur la rive gauche l'emplacement situé entre le pont d'Iéna et l'avenue de La-Bourdonnais prolongée. Sur la rive droite, en face, le Pavillon des Chambres de commerce maritime s'élève au-dessus du port des yachts de plaisance. Toute cette partie de



L'entrée principale du Palais de la Navigation de Commerce.

fut grand. N'oublions pas le *Remords*, de M. Octobre, d'un mouvement très vrai, non plus que le *Diogène brisant son écuelle*, de Boisseau, spirituellement illustré, en frise légère, de la lanterne, du tonneau et de l'enfant buvant. Le *Baiser*, de Rodin; le *Victor Hugo*, de Barrias; un *Chien*, de Gardet; le *Caïn et Abel*, de Mengue; le *Lavigerie*, de l'Alguière, tendu de noir en son socle; la *Salammbô*, de Maurice Ferrari; l'*Alexandre Dumas*, de Saint-Marceaux; *Nos Destinées*, du même artiste; le *Duc d'Aumale*, de Dubois; la *Seine*, de Puech; la *Harpiste égyptienne*, de Jeanne Itasse. Voyez ceux-là, voyez ceux qui les entourent, voyez les autres, voyez tout. Vous trouverez là un précieux total d'œuvres contribuant utilement à l'histoire de dix ans d'efforts.

PASCAL FORTHUNY.

— 188 X 353 —

l'Exposition est organisée suivant la règle générale adoptée pour l'année 1900. Un Palais construit par l'Administration française reçoit les produits tant étrangers que français répartis dans la Classe 33 qui fait partie du Groupe VI relatif à la navigation de commerce. Quelques emplacements ont été mis à la disposition de compagnies importantes moyennant une redevance. Enfin, les principales puissances maritimes ont pu édifier des pavillons particuliers.

Le Palais de la Navigation de Commerce s'élève, nous l'avons dit, sur le quai d'Orsay et en enjambement sur le bas port en amont du pont d'Iéna. Il affecte la forme d'un vaste rectangle, mais ses architectes MM. Tronchet et Rey — les mêmes artistes qui ont édifié à côté le Pavillon des Chasses et Forêts — l'ont heureusement séparé d'une symétrie trop absolue et l'on peut regarder les façades sans être affligé par la monotonie désespérante qui se dégage de certains édifices. Tandis qu'il se termine à l'extrémité qui fait face au pont de



l'Alma par un vaste pavillon carré dont la toiture vitrée a la forme d'une pyramide quadrangulaire; du côté opposé, la partie qui regarde la Seine présente un dôme, très ajouré, et la partie postérieure, sur le quai haut, une petite terrasse carrée.

La façade située du côté du fleuve se ressent de cette irrégularité, et, vu du pont d'Iéna, le Palais paraît s'allonger et s'abaisser rapidement. Cette façade comprend les deux pavillons dont nous venons de parler, séparés par trois larges baies vitrées, formées par trois ouvertures. Le tout est à la hauteur du quai d'Orsay et au-dessus de dix arcades qui donnent du jour à la galerie laissée libre sur le port.

Chacune des baies est encadrée d'écussons, de sculptures en staff et surmontée de mâts verticaux supportant les drapeaux des diverses nations qui ont pris part à cette exposition.

Le grand pavillon est flanqué de deux contreforts présentant des ouvertures non symétriques. Celle du milieu, en cintre et haute, les autres carrées et basses. Au-dessus, en fronton, une galère antique avec ses larges rames sur laquelle est à demi couchée une femme qui semble montrer aux arrivants les splendeurs qu'ils attendent dans la capitale.

La partie qui regarde le pont d'Iéna se compose d'une proue de navire antique pourvue de ses agrès, rames, ancres et cordages. Elle repose sur le sol, s'appuyant sur cinq piliers et formant porche au-dessus du peron qui donne accès au rez-de-chaussée du hall. De chaque côté et la dominant, des femmes jouent de la conque et de la trompette marine.

Assis sur le bordage reposent les dieux marins, Neptune et Amphitrite, ornés de leurs attributs respectifs. En avant, au-dessous d'un grand écusson dentelé, un triton joue de la trompette marine et tend son corps vers l'avant.

On sait que les architectes du Palais des armées de terre et de mer avaient projeté de terminer leur Palais d'un côté par la proue d'un navire ancien, de l'autre côté par celle d'un navire moderne, ils ont dû abandonner cette idée par mesure d'économie. Plus heureux, les architectes du Palais de la Navigation ont pu utiliser, dans des proportions moins grandes, il est vrai, ces ornements qui trouvent naturellement leur place à cet endroit.

La façade qui donne du côté du Champ de Mars est identique à celle qui borde le fleuve, mais ce qui était fenêtre dans celle-ci est devenu porte dans celle-là à cause du changement de niveau du sol.

La partie qui regarde l'exposition du Creusot est fort simple. Elle présente une rotonde qui agrandit le Palais.

Comme on le voit, les architectes ont cherché à caractériser de leur mieux la destination de leur édifice. Bien que les façades du Palais qu'ils ont élevé soient modernes et capricieuses, l'ornementation appartient presque entièrement à l'antiquité grecque. Les galères d'Athènes avec leurs rostrs et

leurs larges pelles d'aviron donnaient toute une série de motifs décoratifs. MM. Tronchet et Rey ont su en tirer profit.

Les ouvertures du rez-de-chaussée sont en circonférence. Elles rappellent les hublots des navires et apportent une note fantaisiste assez curieuse.

Enfin, à l'extrémité du monument se dresse un phare qui se termine par un mât de sémaphore.

L'intérieur comprend un rez-de-chaussée et des galeries en pourtour formant étage à la hauteur du quai d'Orsay.

Le Palais, construit en bois, en plâtre et en staff, comme un grand nombre des édifices destinés à disparaître après l'Exposition, présente une particularité qu'il convient de signaler. Les bois sont restés apparents. Ce sont de fortes poutres carrées qui servent de piliers et soutiennent la toiture. La balustrade est également en bois sculpté et découpé.

Ne nous plaignons pas de cette simplicité voulue dans la décoration intérieure, elle repose et c'est avec joie que se tournent vers elle les yeux fatigués par les mille clochetons, les dentelles et les draperies aux couleurs vives qui ornent le plus grand nombre des palais.

La décoration à outrance aurait d'ailleurs été mal placée pour servir de cadre aux membrures de navires, aux gouvernails, aux hélices qui s'entassent dans le hall. Les cartes suspendues aux murs suffisent à en égayer l'aspect.

Jetons un rapide coup d'œil sur les modèles et dessins de bateaux renfermés dans le Palais de la navigation de commerce. La partie amont est plus spécialement réservée aux étrangers aussi bien au premier étage qu'au rez-de-



Le Palais de la Navigation. — Galerie du 1<sup>er</sup> étage.



chaussée. Les Français occupent la partie aval du Palais.

En entrant par la porte située en face du Pavillon de la navigation anglaise, nous nous trouvons dans la section italienne. Au milieu des modèles de bateaux très intéressants, un salon très luxueusement aménagé, tendu de peluche et garni de meubles bas, arrondis et spacieux pour une cabine de navire. Il résume tout le confort que les compagnies modernes savent offrir à leurs voyageurs.

De la vieille péninsule romaine dont le soleil a réchauffé toute une civilisation, nous passons au Canada sans craindre qu'un pareil changement de température ne provoque de congestion : des canots aux formes allongées, découverts ou

sulaire ; les confortables et splendides vapeurs *Russie* et *Aquitaine* de la Société des transports maritimes. Enfin deux cargots *Ville-d'Arras* et *Ville-de-Valenciennes* de la Compagnie des bateaux à vapeur du Nord.

Notons encore un demi-vague du clipper *Loire*, magnifique voilier en acier, gréé en quatre-mâts-barque, un des plus beaux types de la maison A. D. Bordes et fils.

Admirons en passant les curieuses reconstitutions des anciennes flottilles marchandes de notre pays. Il y a là toute une série de lourds voiliers, de fines goélettes qui partaient autrefois des ports normands pour les Indes et revenaient souvent armés en corsaires pour porter secours à la flotte militaire.

Des graphiques accrochés aux murs retracent les parcours dangereux et les expéditions hardies de nos marins. D'autres attestent les progrès réalisés dans la navigation.

Les eoquets uniformes des matelots envoyés par les compagnies exposantes pour la garde des expositions jettent une note pittoresque et complètent l'illusion d'une visite dans un de nos grands ports.

Plus loin, le Ministère des travaux publics expose de puissantes dragues marines ; l'une, portée sur un seul bateau, présente l'aspect habituel ; l'autre, trop lourde, fonctionne entre deux bateaux porteurs.

Après les navires et le matériel de travaux, les appareils de sauvetage viennent montrer les perfectionnements, hélas bien insuffisants, de ces dernières années. Des bouées, des ceintures étalent leur blancheur à côté des tableaux de sociétés de sauvetage et de natation. Un filet destiné à calmer les vagues de la mer pendant la tempête s'étale sur la galerie. Son action est-elle bien efficace ?

Des scaphandres et des cloches à plongeurs, nous arrivons aux bateaux de rivière, lourdes péniches pontées, flûtes de l'Oureq, bateaux toueurs ordinaires et à adhérence magnétique qui montrent toute la complication et toute l'ingéniosité de leur système.

Enfin, un gril de carénage indique comment il est possible de radoubier une coque et de coucher facilement les immenses bâtiments que l'on construit aujourd'hui.

Le rez-de-chaussée contient surtout des pièces lourdes qui n'auraient pu trouver place au premier étage. Tout un côté est occupé par

des chaudières de machines à vapeur marines, par des réductions de pistons, de cylindres, d'arbres de couche et d'hélices.

Une grande chaloupe de sauvetage montée sur roues produit un assez curieux effet. Côte à côte un canot à vapeur et un canot à voile entièrement gréé montrent la différence de construction nécessitée par les deux systèmes de locomotion.

CHARLES LAVIGNE.

## L'Exposition de Tahiti

Où ! la jolie danseuse !

Tout le monde regarde : le torse nu, droite, les seins hauts sans le secours d'aucun corset, la jeune femme se tient debout en une attitude simple et gracieuse ; une sorte de collier en laine brute noire couvre à peine ses épaules et



Palais de la Navigation. Rez-de-chaussée section française.

pontés, ces derniers laissant la place du rameur, nous montrent les engins de navigation en usage sur le Saint-Laurent et sur les lacs du Haut-Canada.

En continuant notre promenade, nous arrivons dans la section française. Sous des globes de verre, des réductions de paquebots et de navires de toute espèce montrent les détails de la construction et la finesse de leur coque. Voici l'*Amiral Baudin*, l'*Amiral Aube* à côté de la reproduction en relief d'une usine de constructions navales. Ces reproductions avec leurs arbres microscopiques perdus dans de vastes espaces, leurs maisons et leurs ateliers presque aussi hauts que les arbres sont très curieuses.

Parmi les plus intéressantes expositions, citons celle de la Compagnie transatlantique qui montre la *Lorraine* récemment lancée à Saint-Nazaire, puis les paquebots *Ile-de-la-Réunion* et *Madagascar* de la Compagnie havraise pénin-



ressort sur sa peau brune; une jupe large et flottante tombe sur ses pieds nus, non sans laisser apercevoir par une fente longitudinale la cheville petite, la jambe vigoureuse aux muscles saillants sous le tatouage; la tête arbore une énorme couronne de hautes plumes noires évasée en corbeille. De contorsions, aucune, la danseuse va partir, les coudes au corps, les mains étendues, pour offrir une fleur...

La danseuse est en cire, une inscription nous révèle la nationalité du modèle : c'est une Marquisienne, donc une Française, une Française un peu foncée, couleur olive, Marquisienne signifie habitante des îles Marquises, l'une de nos possessions océaniques, quelqu'un près de moi l'ignore sans doute et admire que des *marquises* brunes aillent ainsi décolletées.

Les îles Marquises sont situées en plein Océan Pacifique, sous les Tropiques, en des parages où s'éparpillent d'autres terres françaises : îles Tuamotou (Tahiti), îles Wallis, îles de la Société, îles de Pâques, etc., etc., toute une floraison de verdoyants bouquets surgis d'une mer éclatante; nos littérateurs, nos poètes (il s'en est toujours trouvé parmi les marins et les voyageurs) nous ont rapporté de ces îles des descriptions enchanteresses; la vie s'y écoule délicieuse au milieu d'une nature éternellement fleurie et parfumée; les Tahitiennes ont pour les Européens des charmes de sirènes.

La danseuse est donc bien à sa place parmi des palmes, des noix de coco, des armes, le bric-à-brac si curieux d'une exposition coloniale. Elle représente une race, car on n'a pu amener et installer au Trocadéro des indigènes de toutes nos petites colonies, aucun visage étranger n'apparaît en la galerie des Dioramas.

On a donné ce nom à un pavillon d'architecture très simple, murs de briques, revêtements en treillages, qui abrite à la fois les Expositions de Tahiti, des Comores, de Saint-Pierre et Miquelon et de la Côte des Somalis; groupement bizarre, direz-vous, des pêcheries de morue terre-neuviennes aux pêcheries de corail océaniques, il y a loin, et même les gens de Djibouti ne voient guère avec ceux de Mayotte. Il fallait bien cependant réunir cette poussière de dépendances françaises semée de par le monde; rapprocher, aux dépens de la vraisemblance, celles qui n'étaient point assez riches pour se loger toutes seules, et, comme on n'offrait point aux visiteurs des rues ou des quartiers habilement reconstitués, on a disposé

une série de dioramas: Imaginez de grands tableaux représentant de vastes paysages, avec, au premier plan, un sol réel semé d'objets en relief d'après le procédé employé pour les panoramas; l'illusion y est, et cette évocation de terres lointaines suffit à donner un intérêt vivant aux multiples objets exposés.

En face de notre Marquisienne, voici justement un diorama océanien: Mer indigo, ciel rose, cocotiers élancés aux panaches puissants, les vagues argentées qui meurent tout doucement sur la

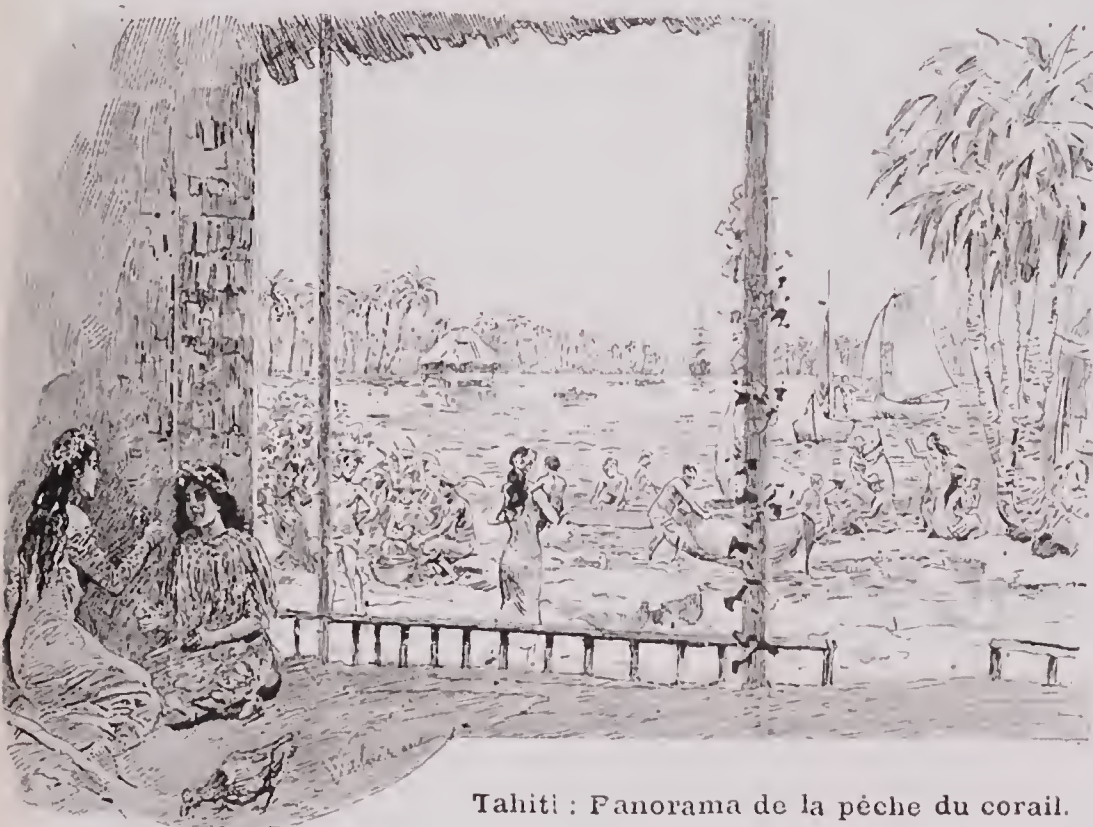


La Statue de la danseuse Marquisienne.

plage balancent une flottille de pirogues d'où s'élancent des plongeurs; des gens vont au rivage; je touche du doigt, fichée dans le sable, à mes pieds, l'ancre qui retient ce canot là-bas, dans une crique. Nous sommes en plein archipel de Tuamotou, par 18°1' de latitude Sud et 118° de longitude Ouest, devant nous s'accomplit la pêche du corail.

Contemplez à loisir ce lumineux paysage, puis retournez-vous, et faites le tour de la salle, tout un monde étrange et séduisant revivra à vos yeux. Produits de la mer et du sol attestent les ressources d'une Nature toute puissante; voici du corail à l'état naturel, ses branches, qui portaient d'innombrables colonies de microscopiques animalcules, sont toutes blanches, semblent en sel; l'axe central fournit cette matière d'un rouge vif que tout le monde connaît, et qui sert à faire des bijoux, des colliers; tout auprès, voici des coquillages, de ravissants coquillages, de toutes tailles, de toutes couleurs; il y en a de fins, irisés comme des perles, enfilés en colliers, en bracelets, il en est de violemment teintés qu'un artiste indigène a groupés en ingénieux dessins; voici de grands panneaux couverts d'écailles nacrées d'huîtres perlières. Des écailles encore, mais transparentes, largement bombées, avec des facettes à taches sombres, ce sont des carapaces de tortues. Nous arrivons aux produits forestiers; les montagnes volcaniques du Tuamotou fournissent de précieuses essences qui, toutes, sont représentées ici par des échantillons, poutres ou planches. Plus loin, sur tout un côté de la salle, ce sont des vitrines remplies de bocaux et de fioles. Produits pharmaceutiques? Non pas, ou du moins remèdes et toxiques sont-ils en minorité; parcourez les étiquettes : vanille, féculs de manioc, de bambou, de mape, d'ape, champignons, cafés, bananes sèches, canne à sucre, tabac, coton; un panier est rempli d'amandes de noix de coco d'où l'on tire une huile utilisée pour la fabrication des savons; un tonnelet est plein de rhum; les cultures les plus variées réussissent en ces lointains archipels.

Les habitants y vivent parmi des jardins des bois d'orangers, de goyaviers, de bananiers et s'y contentent de simples cases; que serait le luxe humain en face de la splendeur de la



Tahiti : Panorama de la pêche du corail.



nature? Au pied des pitons et des mornes, au fond des gorges ou sur les plages, les habitations ne servent guère de refuge que pendant la nuit; ce sont des abris comme celui dont voici une réduction, les murailles sont remplacées par des alignements de troncs juxtaposés, le toit est couvert de lamelles de bambou très minces qui imitent nos chaumes. Le diorama

français, et la civilisation s'est implantée dans l'archipel avec son cortège de laborieuses coutumes; parcourrez les nombreuses photographies qu'ont envoyées nos fonctionnaires et nos commerçants, et vous verrez que, sur bien des points, les indigènes ont dû se plier à la discipline nouvelle, s'enrégimenter dans les plantations, accepter de menus emplois dans



L'Exposition de Mayotte

précédemment décrit s'encadre lui-même dans l'ouverture d'une case analogue.

Les indigènes sont des Polynésiens, intelligents, aimables et beaux, mais indolents et très insoucians. Leur pays fut longtemps une sorte de paradis terrestre; en ce temps-là, ils adoraient d'étranges idoles dont plusieurs ont été apportées en France et figurent à l'Exposition entre la danseuse et les coraux; pauvres vieilles divinités naïves! Puis les Anglais sont venus; la reine Pomaré, de célèbre mémoire, accueillit les

les eités; regardez cette Papeete, le chef-lieu de la colonie, qui affecte déjà des airs de métropole, avec son port où s'abritent des flottilles derrière les récifs madréporiques, ses blanches villas, son palais du gouverneur.

Quel dommage que ce soit si loin de nous, Tahiti!

L. MEILLAC.











MUSÉE CENTENNAL DE L'AGRICULTURE (Champ de Mars)

DESSIN AU LAVIS DE M. H. THIRIET.







## Une visite à l'Exposition de la Guerre

L'ARMÉE a son palais sur les bords de la Seine. Un de nos collaborateurs a décrit l'édifice, dont la masse monumentale répond bien à sa destination. Entrons-y, et voyons si le contenu est digne du contenant.

aerostats en baudruche, suspendus au plafond, ces mannequins portant des tambours en aluminium, tout cela est comme pétrifié. Une pièce d'artillerie doit rouler à travers champs, se mettre aisément en batterie, envoyer ses obus à longue portée, avec précision, et en couvrant de ses éclats meurtriers une zone étendue. Les canons de montagne doivent être d'un transport facile, d'un assemblage rapide; il ne faut pas que, au départ du coup, ils se cabrent et se renversent. Les ballons ont à naviguer dans l'air en toute sécurité, à atterrir sans secousse, à se gonfler et à se dégonfler dans des conditions déterminées. Comment juger si ces conditions sont remplies



La passerelle du Palais des armées de Terre et de Mer et la tourelle du Creusot.

S'il faut l'avouer, je ne peux m'empêcher de constater que les gens du métier éprouvent un mécompte en visitant ces vastes et belles salles, en dépit de la multiplicité des objets intéressants qui y sont accumulés et qui y sont présentés avec beaucoup d'art. Mais ceux-là sont déçus qui espèrent voir les engins nouveaux dont on dit merveille. De toutes les inventions qui ont eu du succès et que les grandes puissances ont adoptées, aucune n'est mise sous nos yeux. Et ce qu'on nous montre, nous ne pouvons le considérer qu'à l'état inerte : ces canons sont morts; ces automobiles, en léthargie; ces ballons, momifiés. La guerre est quelque chose de bien vivant. (Et la preuve, c'est qu'elle a la mort pour objet: on ne tue que ce qui vit.) Or, ces bouches à feu immobiles sur leurs affûts, ces mulets en bois qui sont chargés de matériel de montagne, ces

en contemplant, non l'objet en vie, mais simplement son cadavre, voire son effigie?

Malgré tout, il y a beaucoup à voir, beaucoup à apprendre en visitant les galeries du Palais de l'Armée, dans la partie qui est consacrée à la France, c'est-à-dire dans la partie centrale. On y constatera surtout la puissance de notre industrie, rivalisant d'ardeur pour se mettre au service de la défense du pays. Et ce n'est pas seulement la multiplicité des engins de guerre qu'on y admirera, mais le soin apporté à ces services accessoires de l'armée dont les premiers sont l'alimentation et la philanthropie. Avant de mettre les combattants aux prises, il faut les nourrir, et la tâche est souvent bien malaisée dans les contrées ravagées que traversent les troupes. La population valide, appelée sous les drapeaux, a déserté les campagnes. Il





Un coin des anciens uniformes de l'armée allemande.

ne reste plus personne pour s'occuper des moissons et faire les récoltes. Parfois, même, le patriotisme a détruit tous les approvisionnements, afin de priver l'ennemi des ressources contenues dans les granges et les magasins. D'où, nécessité de concentrer sous faible volume, de façon à les rendre portatives, les denrées nécessaires à la consommation du soldat et aussi les fourrages destinés aux chevaux, les vivres de réserve que les trains ont à transporter à la suite des colonnes.

Et quand les armées en sont venues aux mains, l'humanité, cette belle vertu des nations civilisées, exige que chacun panse les blessures qu'il a faites. Les balles de l'infanterie moderne, grâce à leur petit calibre, grâce à leur mode spécial de construction, sont moins meurtrières que les anciennes, si elles ont plus de portée, de précision, de force de pénétration. Ou, si elles sont aussi meurtrières, elles sont moins épouvantablement vulnérantes. Elles ne font pas dans le corps des plaies affreuses. Elles perforent proprement les chairs et ne déchiquettent pas les tissus en les arrachant, en les désagrégeant, de façon à provoquer l'intervention chirurgicale. A défaut de grandes guerres, les expéditions coloniales et la lutte des Anglais contre les Boërs prouvent que la médecine militaire ne pratiquera plus les amputations avec l'espèce de prodigalité qu'on y mettait autrefois. Elle est devenue conservatrice.

Ce qui a contribué à permettre cette évolution, ce n'est pas seulement l'adoption de nouveaux projectiles moins déclinants, moins barbares; c'est surtout l'admirable découverte de l'antisepsie. Aussi est-ce par un très juste sentiment des choses qu'on a abrité sous le même toit l'exposition militaire et la médecine, les engins de guerre et le salon Pasteur. Symbole délicat, et dont on retrouve l'expression en maints endroits de ces galeries. C'est l'hygiène à la caserne, c'est telle brouette ou telle civière destinée au transport des blessés, c'est une exhibition d'appareils, de béquilles, de fauteuils articulés, de paquets de pansement, etc. On devait nous montrer le mal qu'on essaie de faire, et il se trouve que nous voyons encore plus les moyens bienfaisants par lesquels on s'efforce de réparer ce mal-là.

Mais ce qu'on nous montre surtout, ce qui mérite d'attirer l'attention, et ce qui, en effet, est l'objet de la plus vive curiosité du public, c'est l'histoire glorieuse de notre passé militaire. Le musée rétrospectif, ouvert sous le vitrage des combles, malgré la chaleur de serre qui s'en dégage et qui s'y accumule, est envahi constamment par une foule énorme, aussi recueillie que ruisselante. On s'éponge le front en admirant ces collections uniques de souvenirs patriotiques que leurs

possesseurs ont bien voulu confier au Comité d'organisation, et qui, pour cette fois seulement, sont présentés à la vénération du peuple français. La casquette du « père Bugeaud » y figure, non loin du fanion, troué de balles, que le général Mac-Mahon planta sur la tour Malakoff, en disant : « J'y suis, j'y reste ! » (Que d'objets appartenant à l'histoire et dont la légende s'est emparée sont réunis dans ces vitrines devant lesquelles on s'entasse, la poitrine oppressée, sans avoir le courage de parler. On pousse du coude son voisin. On lui montre du doigt l'inscription explicative. On lui murmure à l'oreille une observation. La majesté du lieu commande ce demi-silence respectueux qui est de mise dans une cathédrale ou un cimetière, dans une salle du trône ou dans la chaumière où naquit Jeanne d'Arc.

Tout ce que la France fait pour son armée n'est pas localisé dans le Palais des Armées de terre et de mer; allez dans les galeries de la métallurgie, au Champ de Mars, et vous y verrez des piles d'obus, des corps de frein hydro-pneumatique, des douilles de gargousses. A l'annexe de Vincennes, il y a des automobiles dont vous savez que l'application aux choses de la guerre n'est qu'une question de temps. Les coupés des chefs d'état-major, les convois d'approvisionnement, les lourdes bouches à feu de siège, tout ce qui, en un mot, ne peut pas quitter les routes, cessera un jour ou l'autre d'être véhiculé par la traction animale. L'automobilisme et le cyclisme entrent de plus en plus dans les mœurs de l'armée.

Transportons-nous maintenant au Palais du Congrès. Dans le Groupe XVI (Classe 108), voici les Sociétés de tir qui préparent la jeunesse au maniement du fusil et qui, chez les anciens soldats, libérés du service, entretiennent l'habitude de cet exercice guerrier. Et ce n'est pas seulement le fusil, c'est encore le canon, c'est le revolver, c'est même l'arc ou

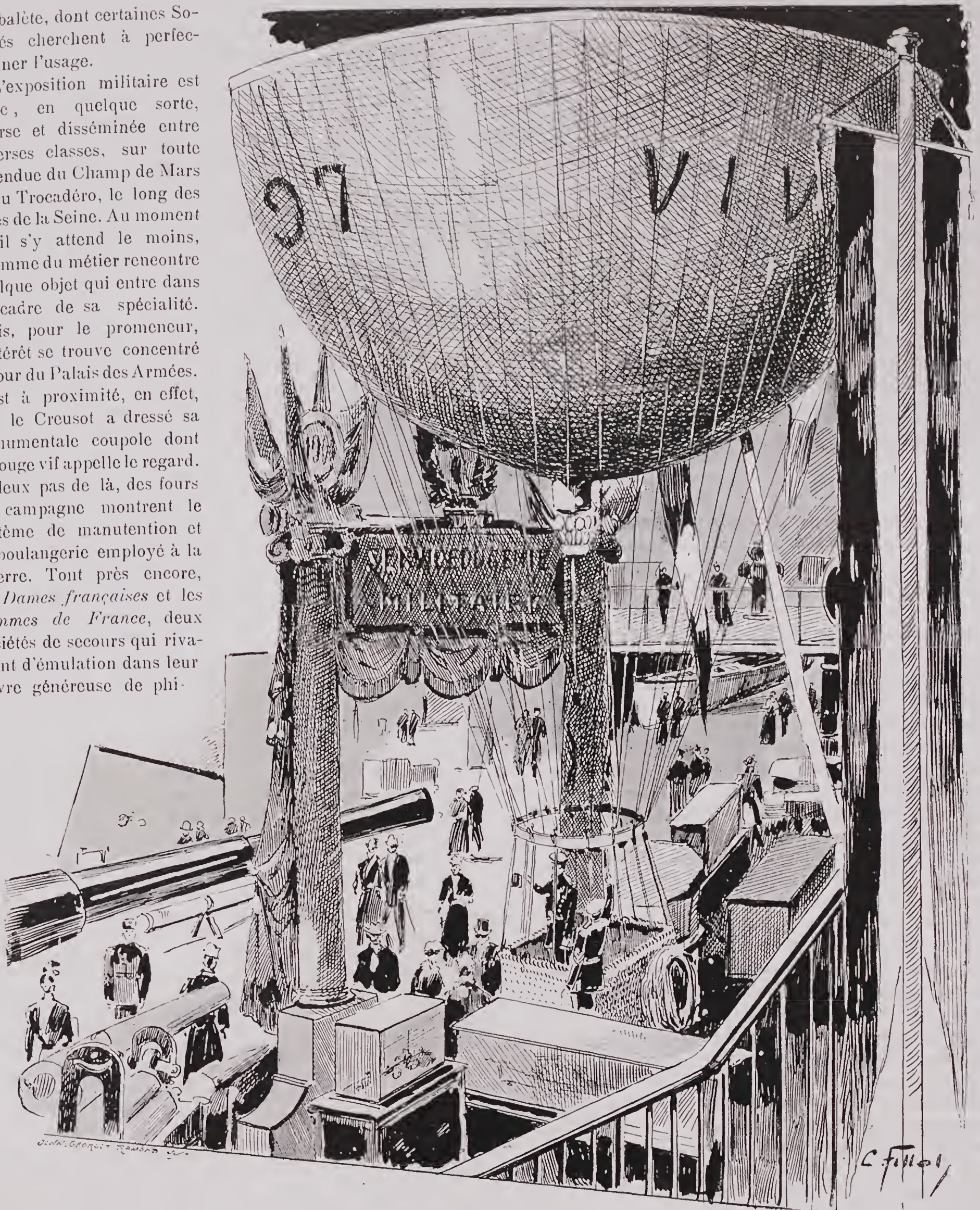


Armées de Terre et de Mer : Section allemande.



l'arbalète, dont certaines Sociétés cherchent à perfectionner l'usage.

L'exposition militaire est donc, en quelque sorte, éparse et disséminée entre diverses classes, sur toute l'étendue du Champ de Mars et du Trocadéro, le long des rives de la Seine. Au moment où il s'y attend le moins, l'homme du métier rencontre quelque objet qui entre dans le cadre de sa spécialité. Mais, pour le promeneur, l'intérêt se trouve concentré autour du Palais des Armées. C'est à proximité, en effet, que le Creusot a dressé sa monumentale coupole dont le rouge vif appelle le regard. A deux pas de là, des fours de campagne montrent le système de manutention et de boulangerie employé à la Guerre. Tout près encore, les *Dames françaises* et les *Femmes de France*, deux Sociétés de secours qui rivalisent d'émulation dans leur œuvre généreuse de phi-



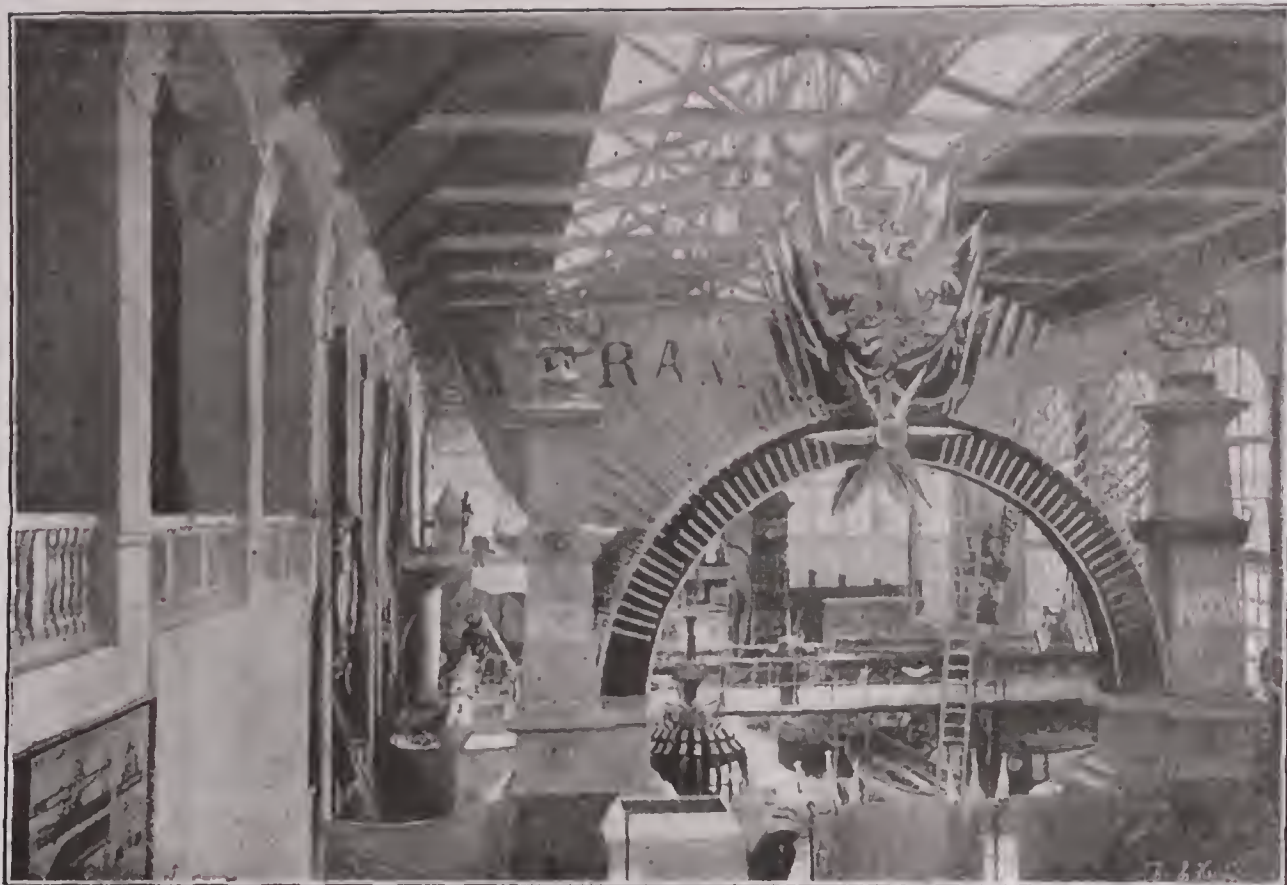
Armées de Terre et de Mer : Section russe

lanthropie. Comme toujours, les engins de guerre sont escortés de l'alimentation et de la bienfaisance.

Le développement des ateliers du Creusot assure l'existence à une population ouvrière considérable. Ce développement est dû à ce que les établissements de M. Schneider ont pour clients nombre d'États étrangers et le gouvernement même de la France. Bien que le Ministère de la guerre possède des usines

des fonderies de canons, des ateliers de construction, etc., il s'adresse le plus possible à l'industrie privée et lui confie d'importantes commandes de matériel. Grâce à cette circonstance, le Creusot tend à prendre chez nous une situation analogue à la maison Krupp, d'Essen. Et si celle-ci est plus importante, c'est qu'elle a le monopole des fabrications de tout l'empire allemand. Chez nous, l'État ne veut pas se dessaisir de tous





Palais des Armées de Terre et de Mer : Section russe.

ses moyens de production. Il y a des cas, quand, par exemple, le secret des modèles doit être absolument gardé, où on hésite à recourir à la main d'œuvre civile, les ouvriers militaires offrant plus de garanties de silence et de discrétion, parce qu'on a des moyens de répression plus puissants sur eux, pour punir tout ce qui pourrait être assimilé plus ou moins directement à une trahison.

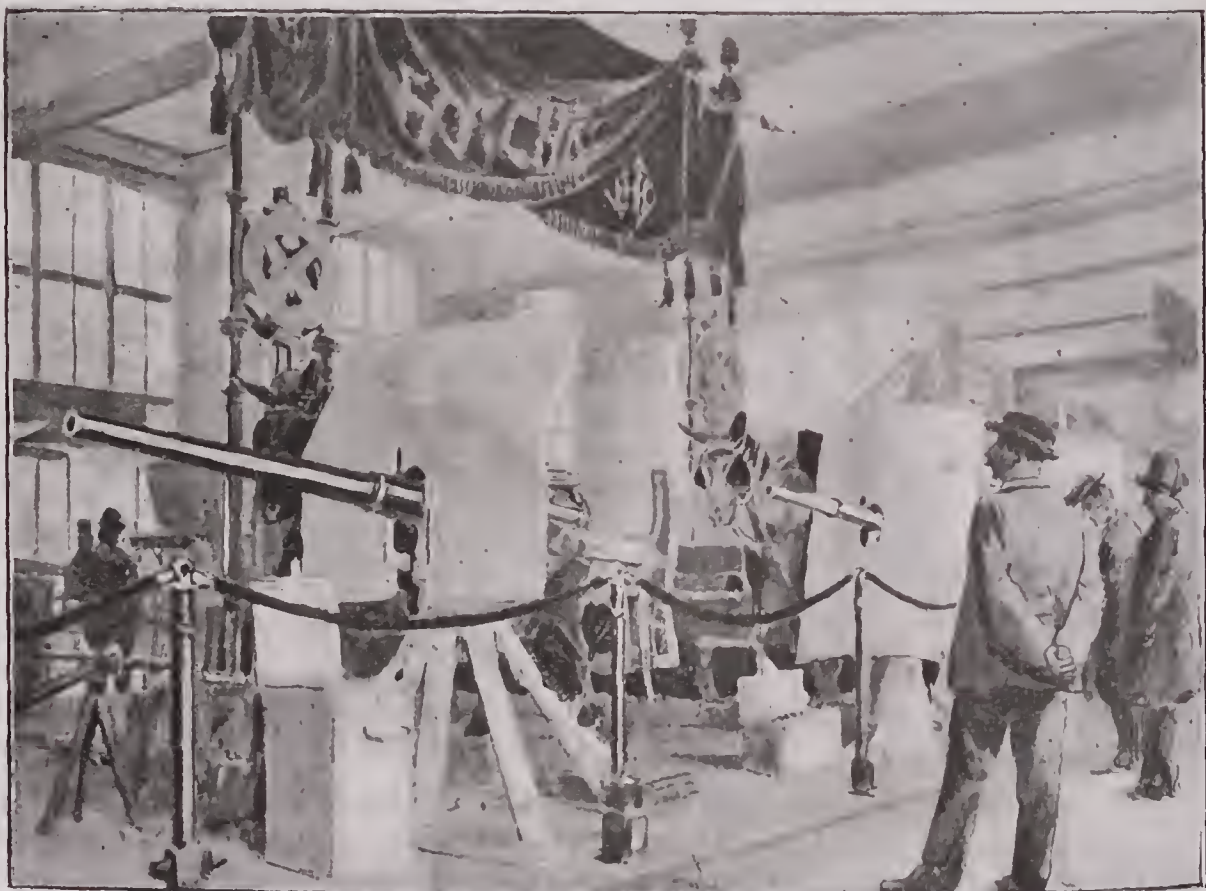
Mais pour ce qui n'exige aucune précaution spéciale, on a avantage à s'adresser à des industriels : on fait appel à la concurrence et, par là, on obtient les meilleures conditions de prix, en même temps que les commandes officielles permettent d'utiliser le personnel disponible et, par suite, écartent les périodes de chômage. Dans cette lutte, la maison Schneider tient le premier rang, surtout depuis qu'elle s'est annexé les beaux ateliers et le polygone du Havre, appartenant précédemment aux Forges et Chantiers de la Loire. Il suffit de se promener sous l'immense cloche à... canons où elle a réuni des spécimens de sa fabrication, des plans et des vues de ses usines, des blindages portant la trace de ses projectiles, pour se faire une idée de la puissance colossale de cet établissement et du rang qu'il occupe dans l'industrie, non pas seulement de la France, mais du monde.

Les nations étrangères sont très inégalement représentées dans le Palais des Armées de terre et de mer, et ce qu'elles y ont montré n'est pas toujours en rapport direct avec leur puissance militaire. Parcourez les salles réservées à l'empire allemand, par exemple, vous y chercherez en vain des armes et des munitions. Vous y trouverez beaucoup de modèles de bateaux, comme s'il s'agissait d'un pays essentiellement maritime, tel que l'Angleterre; mais ni canons ni fusils. Il semblerait que, à dater de 1870, il n'y ait plus d'armée allemande. Dans l'admirable collection de mannequins portant la série des uniformes prussiens, depuis le Grand Électeur jusqu'au prince régent Guillaume, collection dont la valeur artistique égale l'importance

historique, où l'exactitude la plus scrupuleuse s'allie à un très juste sentiment du pittoresque, un sentiment non moins juste des convenances n'a rien voulu admettre qui rappelât les tristesses de la dernière guerre. Il convient de rendre pleine justice à ce qu'il y a de délicat dans cette abstention volontaire; mais on reconnaîtra sans peine qu'elle enlève beaucoup à l'intérêt technique de l'Exposition.

La Russie, au contraire, avait des raisons pour nous prouver qu'elle est puissamment outillée et largement pourvue de tout ce qui est nécessaire pour apporter à ses alliés une coopération efficace sur les champs de bataille. Grâce à cette circonstance, elle nous présente des séries très complètes et très diverses d'engins et d'appareils, de mannequins et d'objets relatifs à tous les détails du service de guerre, ainsi qu'à l'organisation des écoles militaires, aux travaux des pionniers, aux opérations des troupes spéciales des chemins de fer, etc. Cependant, elle fait la part plus grande, elle aussi, à la marine qu'à l'armée. Et cette remarque s'applique à l'Italie, à la Grande-Bretagne, aux États-Unis d'Amérique. A signaler, pourtant, les manufactures d'armes anglaises. Celle de M. Mannlicher, à Steyer, mérite également une mention à part, dans la section autrichienne. Le public s'arrête aussi volontiers dans la rotonde de la Hongrie et dans le salon du Portugal, séduit par le bon goût de l'aménagement autant (et peut-être plus) que par la valeur intrinsèque de ce qu'on y trouve.

Quant à l'empire ottoman, il s'est borné à aligner tant bien que mal, derrière une torpille, des bonshommes portant les diverses tenues de l'armée turque; ce n'est ni joli, ni instructif. Et on s'arrêtera plus volontiers aux salles de la Norvège et de l'Espagne, encore que le contenu en soit un peu maigre. Mais n'est-ce pas déjà une énumération bien courte que celle des États qui figurent dans le Palais consacré à l'armée? Et



Palais des Armées de Terre et de Mer : Section anglaise.



n'avions-nous pas le droit de signaler, en commençant, la déception qu'éprouvent les gens du métier venus avec le désir de se mettre au courant de ce qui se fait, au point de vue militaire, dans les différentes nations? Ce n'est pas qu'on n'arrive, en s'y appliquant, à trouver, par-ci par-là, à glaner quelques renseignements suggestifs.

Ainsi, voyez les photographies clouées sur les panneaux du salon portugais, et vous suivrez les manœuvres des troupes cyclistes. Les voici en marche, puis arrêtées; elles forment le carré, elles font feu. Et nous voici au courant de la façon dont on entend employer ces combattants, dont l'utilité est encore contestée dans notre armée, puisque le gouvernement hésite à constituer les unités cyclistes, dont la création a été décidée par le Parlement, à telles enseignes qu'il a voté un crédit de 75.000 francs pour l'achat des appareils vélocipédiques qui leur sont nécessaires.

Dans la section allemande, à côté de vitrines contepour douilles, à côté de projection optique ou pour l'amplification de la lumière électrique, il y a un modèle en relief de l'hôpital militaire royal de Prusse

sur lequel une notice très explicite nous fournit une foule de

données. Elles méritent attention, car elles représentent le dernier mot des idées de la science d'outre-Rhin. L'hôpital en question est, en effet, tout récent. Il a été ouvert il y a six ans. Situé aux portes de la capitale, destiné à être montré aux visiteurs de marque, aux souverains de passage à Berlin, il a été aménagé avec un soin spécial. Et on n'y a pas ménagé l'argent : preuve en soit que le lit y revient à 4.600 marks, soit près de 5.000 francs.

On n'y a point parqué les malades dans des pavillons à toiture ogivale, comme ceux du système Tollet dont il existe chez nous, à Bourges notamment, certaines applications. Cependant on y a évité les étages, et par conséquent les escaliers, avec leur appel d'air. Quoique les constructions réduites à des rez-de-chaussée prennent beaucoup de place, il s'en faut que la surface bâtie soit considérable. Elle ne comprend guère qu'un huitième de la superficie totale du terrain. Le reste, c'est à-dire les trois quarts et demi, est occupé par les allées, les cours, les jardins, les parterres. Comparez à cette installation suburbaine (dont nous avons d'ailleurs des spécimens à Saint-Germain ou à Saint-Mandé), les lourdes bâtisses sans air qui subsistent dans trop de nos villes de garnison, à Paris même et à Versailles, et vous jugerez des progrès considérables accomplis depuis que la médecine a pris conscience des dangers de la contagion et de la nature même des causes qui provoquent ces dangers.

La science allemande s'est résolument mise à la tête du mouvement antiseptique, et, sans sortir du Palais des Armées, on peut s'en convaincre en visitant le salon Koch, contigu au salon Pasteur. Ce n'est pas que les sanatoria pour tuberculeux dont nous y voyons le modèle répondent tout à fait à notre idéal. Mais on ne peut nier qu'on ait dépensé sans compter pour la santé et l'hygiène publiques. Et, comme nous l'avons prédit en commençant, le visiteur de cette partie de l'Exposition consacrée aux choses de la

guerre en sort moins effrayé des effets terribles de l'armement nouveau que rassuré par les efforts de toutes les nations en vue d'assurer le bien-être des troupes et de guérir les blessures.

De même que les objets militaires de la France sont disséminés aux quatre coins de l'Exposition, de même ceux de l'étranger ne sont pas tous réunis dans le Palais des Armées. Entrez, par exemple, tout à côté, dans le Pavillon du Mexique, vous y verrez une série de canons de montagne en service dans ce pays et qui, d'ailleurs, ne méritent guère qu'on s'arrête à les regarder. Non loin de là encore, une construction spéciale est affectée aux fusils de guerre et de chasse de la Belgique. On sait que ce pays, concurremment avec l'Angleterre et la Suisse, tient le record pour la fabrication des armes à feu portatives. Les

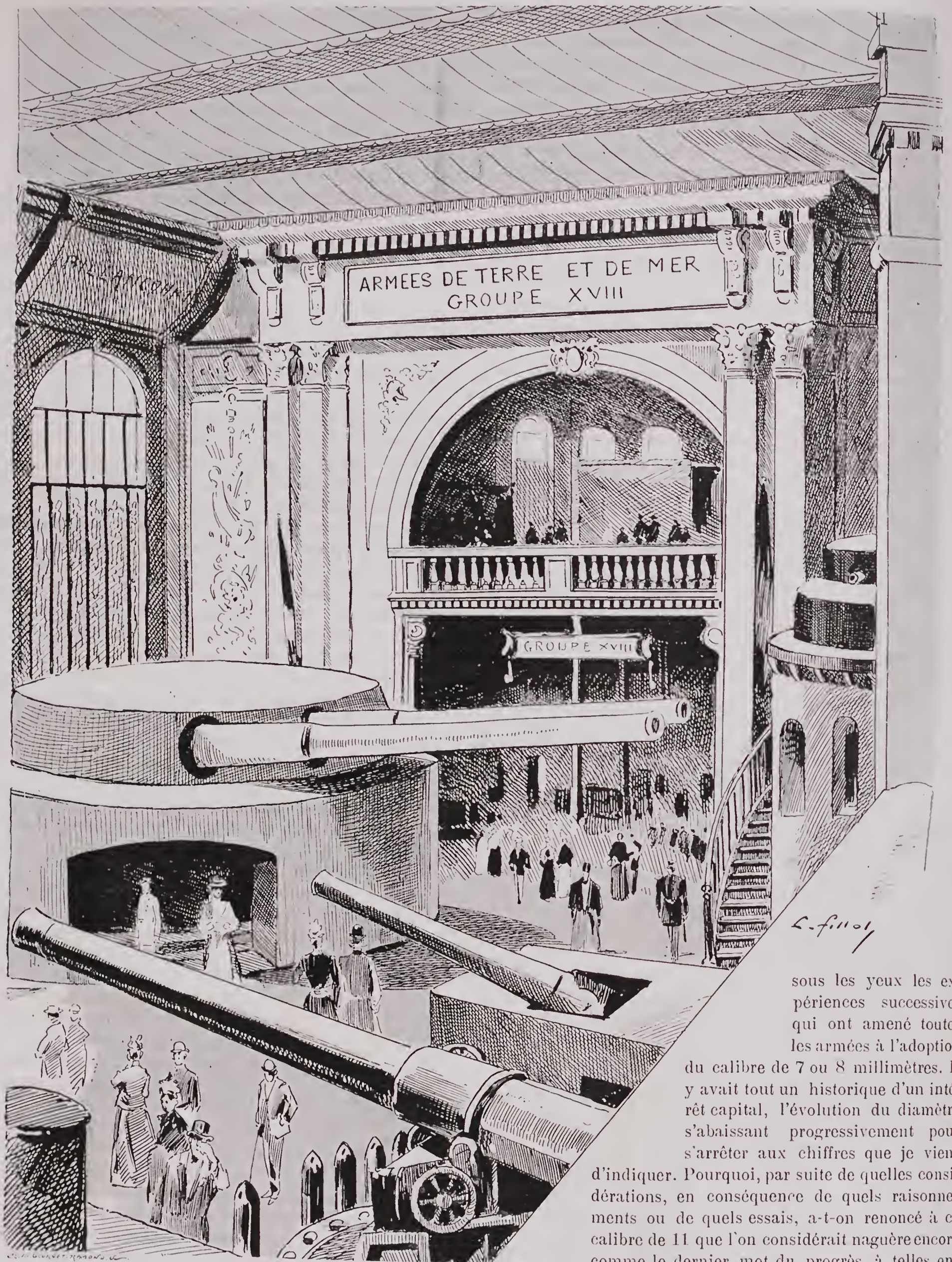


A l'Exposition suisse : Fragment de décoration.



L'Exposition Suisse : L'alimentation.





Armées de Terre et Mer : Section française.

amateurs, les nemrods passionnés d'art cynégétique trouveront dans ces vitrines de quoi satisfaire leur curiosité. Les militaires seront moins heureux, car ils auraient été bien aises d'avoir

sous les yeux les expériences successives qui ont amené toutes les armées à l'adoption du calibre de 7 ou 8 millimètres. Il y avait tout un historique d'un intérêt capital, l'évolution du diamètre s'abaissant progressivement pour s'arrêter aux chiffres que je viens d'indiquer. Pourquoi, par suite de quelles considérations, en conséquence de quels raisonnements ou de quels essais, a-t-on renoncé à ce calibre de 11 que l'on considérait naguère encore comme le dernier mot du progrès, à telles enseignes qu'on démontrait « par A plus B » qu'il était impossible d'aller au-dessous. Mais « impossible n'est pas français ! »

La maison Vickers Sons et Maxim a, elle aussi, un local particulier, près de la plate-forme. On a fait grand bruit, dans



la presse, autour de ses exhibitions, et le public s'y rend en foule. Pour ma part, je n'ai rien vu qui justifiait cet empressement, sinon l'art avec lequel les objets sont disposés. Mais ces objets ne m'ont pas paru à la hauteur de la grande réputation de la maison Maxim, qui fournit, comme on sait, énormément d'artillerie au monde entier et qui, par exemple, a vendu des mitrailleuses aux Boërs ainsi qu'aux Anglais. Bel exemple d'éclectisme et qui rappelle le mot célèbre de Vespasien sur l'odeur de l'argent ! Voici, par exemple, le *pom-pom* des Boërs, capable de lancer, en arrosoir, trois cents projectiles d'une

canons. Sur telle bouche à feu, j'ai vu inscrit qu'elle envoie ses obus à 21 kilomètres, à plus de 5 lieues de distance ! Je voudrais bien savoir sur quel polygone on en a fait la preuve. Et je me demande même à quel usage on pourrait bien utiliser cette prodigieuse puissance, que je taxerais volontiers de monstrueuse. Un bon petit soldat nerveux, râblé, vaut autant que ces géants qu'un Frédéric-Guillaume recrutait à prix d'or et incorporait dans ses grenadiers. Une artillerie ne gagne pas autant qu'elle perd à se composer de bouches à feu de dimensions démesurées, d'un poids excessif et difficilement



Le Restaurant des Indes néerlandaises.

livre à la minute. Voici maintenant les *maxims* des Anglais, qui lancent, eux, de simples balles, à raison de 600 par minute. C'est, nous dit M. Émile Gautier, « un jet de plomb continu, que le pointeur dirige à son gré, comme on dirige le filet liquide de la lance d'une pompe à incendie. »

Mais, ajoute-t-il, comme, à ce régime, l'arme a tôt fait de s'échauffer terriblement, le canon baigne dans un manchon d'eau froide. Vaine précaution, du reste, car, après 500 coups, c'est-à-dire en moins d'une minute, l'ébullition survient, et l'eau se vaporise. Force est alors de cesser le feu et de laisser à l'engin le temps de se refroidir, de telle sorte que l'expression « 600 coups à la minute » représente un rendement théorique, quelque chose de fictif, fort éloigné de la réalité. Ce sont de ces promesses qui font bien sur les prospectus, mais qui ne résistent pas à la pratique et qui ne signifient pas plus que la portée gigantesque qu'on attribue à certains

maniables. Car c'est une plaisanterie de nous parler d'un « formidable canon de 50 tonnes, lançant à plusieurs milles d'énormes obus, gros comme un homme, de 385 kilogrammes, mais qu'un enfant peut manœuvrer, charger, pointer, tirer sans effort et sans risque ». Oui, s'il s'agit d'un modèle en bois, ou même d'un vrai canon abrité dans une salle où on l'époussette soigneusement. Mais supposez qu'il soit exposé à la poussière et à toutes les causes de dégradations qui se produisent au cours d'une guerre !... En résumé, l'artillerie n'a pas brillé dans la guerre anglo-boër. Ni d'un côté ni de l'autre, elle n'a donné ce qu'on était en droit d'en espérer. La faute en revient peut-être, pour une part, à la mauvaise instruction du personnel. Mais elle est imputable aussi, et grandement, à ce que le matériel Maxim ne doit pas valoir plus que celui des autres grandes maisons soit de l'étranger, soit de la France.

ABEL VEUCLAIRE.



## La Suisse

**A** l'Exposition, la Suisse n'a pas de pavillon. On voit bien, près du lac au pied de la Tour Eiffel, un petit chalet Suisse d'une charmante simplicité rustique. Mais cette construction légère, avec ses mignonnées tables et chaises qui rappellent les auberges du pays, est un lieu de repos et de rafraîchissement. Pour avoir une idée des produits, des découvertes et des progrès du pays, il faut parcourir les différentes classes et sections. On est du reste récompensé de ses recherches, car si l'exposition de la Suisse se trouve ainsi disséminée, elle n'en est pas moins agréable à voir, souvent même d'un réel intérêt à étudier.

Au Champ de Mars, dans la galerie qui longe l'avenue de La Bourdonnais, sont les fils, tissus et vêtements. Au premier étage de la Section suisse, quatre figures en cire, très joliment costumées, nous font connaître les habits de fête et aussi les ornements et bijoux des femmes des cantons de Berne, de Schwyz, d'Appenzell et de Lucerne.

Puis tout autour, dans le luxe des vitrines, ce sont les dentelles d'une finesse exquise, les broderies tendues en panneaux harmonieux, les soieries étalées en séries chatoyantes et bien nuancées.

Au-dessous de ces merveilles sont rangées, luisantes de pro-

la force en mouvement fonctionnent une partie de la journée, et c'est un étonnement de voir avec quelle précision, quelle rapidité et aussi quelle douceur tous ces formidables rouages s'harmonisent et concourent à un même résultat. Sans doute, dans les sections voisines, dans celles de l'Allemagne et de l'Angleterre, par exemple, on trouve des machines aussi puissantes et aussi bien réglées, mais celles de Suisses en distinguent encore par une remarquable finesse de construction.



A la section suisse.  
Un clocheton à l'exposition  
de l'horlogerie.

Pas bien loin de là, se trouve la Section des moyens de



prété, les petites machines qui ont servi à les produire : curieuses machines à apprêter les tissus, à teindre, à broder.

La mécanique a, du reste, fait de grands progrès en Suisse. Pour s'en rendre compte, on traverse le Champ de Mars, et dans la galerie qui longe l'avenue de Suffren, on arrive à la Section des machines. C'est une des mieux disposées. La plupart des immenses roues qui mettent

transport et des mines. Elle est particulièrement intéressante. C'est là qu'on voit ces élégants bateaux destinés à parcourir

L'exposition  
d'horlogerie suisse.





Café-Bar bosniaque.

les lacs renommés et aussi des voitures automotrices d'un grand luxe. Mais la Suisse n'est pas seulement le pays des jolis lacs et des routes faciles, c'est aussi celui des montagnes et des tunnels. Il est tout à fait curieux d'étudier par quels prodiges de mécanique on est arrivé à percer les rochers et à établir ces voies ferrées qui serpentent pendant tant de kilomètres au flanc des montagnes. Par une heureuse reproduction des travaux du génie civil, on assiste au percement du Simplon : La machine perforatrice hydraulique est installée dans la galerie qu'elle doit creuser, telle qu'elle fonctionne. On peut dès lors se figurer la lutte de ces fines pointes d'acier contre le colosse de pierre. C'est évidemment l'un des triomphes de l'intelligence sur la matière, et les machines qui servent à ce résultat si important pour l'humanité, méritent d'être examinées en détail. Il faut donc se féliciter qu'elles nous aient été aussi intelligemment présentées.

A la section de l'agriculture sont encore quelques machines intéressantes comme celles à glace, et en général toutes les inventions modernes concernant l'alimentation, tout cela adroitement présenté et d'une remarquable propreté. Puis, dans cette même galerie de l'avenue de Suffren reste encore la Section très importante de l'éducation et de l'enseignement.

Dans cette Section des lettres, sciences et arts à l'étranger, une des plus utiles à examiner en détail, la Suisse tient une place importante. C'est d'abord toute la série des instruments de physique et aussi des instruments de chirurgie, d'art dentaire, etc. Il est impossible d'apporter à la construction de ces appareils si précieux et si délicats, plus de finesse ni plus de précision.

Sont aussi à examiner les photographies en couleurs et puis surtout toute une série de cartes en relief d'un travail merveilleux. Dans cette contrée si accidentée, on est arrivé à une étude géographique des montagnes d'une

étonnante réalité : les moindres détails de terrain sont soigneusement enregistrés et reproduits.

Pour ce qui est de l'enseignement, l'exposition des arts industriels de Genève en donne une très heureuse idée. Il y a surtout un souci de l'hygiène dans l'éducation de l'enfance qu'il est bon de signaler. A divers endroits en effet de l'Exposition, aussi bien à la section de l'alimentation qu'à celle du mobilier et de l'enseignement, la Suisse a disposé des mobiliers scolaires. Rien n'y est négligé pour le bien-être physique de l'enfant et surtout pour lui éviter ces habitudes déplorables de tenue encore trop fréquentes en nos écoles françaises. Pour cela on a surtout cherché à éviter à l'enfant tout effort brutal capable de le déformer. C'est ainsi que les sièges sur lesquels il s'assied se lèvent à volonté, de même les tables sur lesquelles il s'appuie se haussent et se penchent à souhait, ainsi que les tabeaux sur lesquels on le fait lire. En un mot tout est prévu pour que le corps, tout en restant attentif à l'étude, n'ait pas à subir de positions fâcheuses qui le fatiguent ou le déforment.

Dans cette même section sont encore les boîtes à musique, de légendaire renommée. Elles se suffisent à elles mêmes pour attirer l'attention du visiteur.

\*\*\*

C'est à l'Esplanade des Invalides que se trouvent les deux dernières sections de la Suisse et non des moins importantes, celle du mobilier et celle surtout de l'industrie horlogère.

Au mobilier sont quelques marbres d'une jolie couleur et des pièces de céramique intéressantes. Puis c'est un choix de travaux en bois sculpté. Il n'est pas un voyageur qui ne rapporte de ces contrées une statuette en bois sculpté, animal ou chasseur. A l'Exposition on a pris naturellement les plus fines de ces statuettes et il en est qui sont vraiment de proportions charmantes et surtout d'une remarquable précision de détails. C'est un mélange de simplicité naïve et de recherche dans l'exécution.

Mais c'est dans l'industrie horlogère, qui se trouve à côté du mobilier, que triomphe la Suisse. Un dôme des plus gracieux en bois travaillé s'élève au-dessus de cette exposition de l'horlogerie. Dans les quatre piliers qui soutiennent ce dôme, finement ouvragés, sont groupées les montres. C'est toute l'histoire de la montre qui se trouve là résumée, depuis les plus



La Feria, restaurant espagnol.





Restaurant de Ceylan

les instruments qui ont servi à fabriquer ces milliers de montres. C'est une armée de machines d'une perfection absolue et d'une variété infinie. Il faut l'avoir vu pour se douter de ce qu'il est besoin d'outils variés pour la création et l'entretien de tous ces petits organismes. Lorsqu'on a pu contempler séparément toutes ces aiguilles, ces rouages et ces ressorts, et qu'on les voit ensuite réunis en une harmonie parfaite qui donne naissance au mouvement et à la régularité mathématique, on se demande ce qu'il faut le plus admirer chez l'homme qui trouva ces petites merveilles, de son génie à les avoir inventées ou de sa patience à les exécuter.

Ce qui ressort évidemment de l'ensemble de cette exposition suisse, c'est un progrès des plus réels dans la construction des machines, surtout de celles qui nécessitent le plus de finesse et de précision.

L'art proprement dit n'a pas suivi la même progression. Aussi la visite de la section suisse au Grand Palais est-elle vite terminée. A peine quelques études nerveuses inspirées des primitifs, quelques portraits où se devine l'influence des maîtres français, et plusieurs paysages sans air et sans lumière. On dirait qu'en ce pays la nature a découragé l'artiste.

HENRI PELLIER.

## Les Restaurants

**S**il est des reproches que le Commissariat général a pu mériter, ce n'est certes pas d'avoir oublié que dans cette ville, qu'est l'Exposition, on devait avoir faim et soif.

Restaurants et cafés ont été multipliés dans tous les coins et à tous les prix, sans compter les kiosques où la vente des victuailles a été autorisée. De ceux-ci, nous reparlerons. Promenons-nous seulement aujourd'hui dans quelques-uns des autres. Nous ne nous y arrêterons pas longtemps. D'abord cela coûte cher généralement, et puis les cuisines exotiques délabrent rapidement l'estomac.

Il est à peu près impossible de manger à bon marché dans

grosses « toquantes » jusqu'aux plus merveilleux bijoux. C'est le cas de dire qu'il y en a pour tous les goûts. Mais ce qui est surtout intéressant à étudier, c'est ce squelette de la montre, si fragile et presque vivant. On est là au milieu d'une multitude de petits cœurs en acier qui ne demandent qu'à battre.

Mais ce n'est pas tout. Dans un ordre parfait sont rangés tous

un restaurant à l'Exposition, si par bon marché on entend moins de deux francs cinquante. Il y a bien les deux Duval et quelques autres maisons à prix fixe ou de prix modéré, où une addition n'atteint pas toujours cette somme, mais c'est qu'alors on n'a pas eu très faim, surtout qu'on n'a pas eu très soif.

Si vous voulez faire connaissance avec les restaurants très élégants de l'Exposition, il vous en coûtera gros, très gros, comme d'ailleurs dans les restaurants de grand luxe de Paris. Il faudra compter par louis.

Dans les restaurants qui constituent en quelque sorte la spécialité de l'Exposition, on déjeune pour une somme variant entre cinq et huit francs. Le dîner est un peu plus cher. Ce sont ces restaurants qui sont les plus amusants à connaître. Ce sont ceux où se précipite la foule des visiteurs aisés, parce qu'on trouve là, côte à côte, les spécimens de cuisines du monde entier.

Aimez-vous sentir la brise, quelquefois peu embaumée d'ailleurs, de la Seine? Je ne sais pas d'endroit plus agréable à ce point de vue que les terrasses qui couvrent la Seine même, des deux côtés de l'Aquarium.

Tout proche, d'autres restaurants offrent à peu près le même avantage, agrémenté du charivari dont retentit la rue de Paris. Tous y ajoutent leur orchestre particulier. Cela fait une cacophonie sans nom, dont s'amuse le public.

Mais si vous aimez entendre à la fois toutes ces musiques, dont souvent l'unique but est de faire le plus de bruit possible, c'est dans la rue des Nations qu'il faut aller ou plutôt sur la berge qui l'avoi sine. Le sous-sol de chaque pavillon étranger est occupé par un restaurant du même pays.

Voici le restaurant allemand, très sélect, très brillant et très blanc de lumières où sautent les bouchons des vins du Rhin. Voici la Feria : c'est le restaurant espagnol, tout de suite à la mode, peut-être à cause de sa cuisine, surtout à cause de ses danseuses espagnoles dont les contorsions sur la scène, haussée à un bout de la salle, accompagnent le bruit des fourchettes. Les Parisiens trouvèrent charmant, dès les premiers jours, de dîner au son des castagnettes et les visiteurs de la province et de l'étranger ont fait depuis de même. Ajoutez qu'autour de la salle, dans des logettes, derrière des comptoirs bariolés, trônent des Parisiennes qui donnent un sourire en vendant des bibelots espagnols.

Voici le restaurant hongrois de style tout moderne, le restaurant suédois, le cabaret flamand plus simple d'aspect. Voici le restaurant grec avec ses



Maison du thé au Japon.



danseuses, le glacier italien où une troupe napolitaine chante, gesticule, court et danse.

Et c'est encore un des coins très courus de l'Exposition, autour de cette troupe tout de rouge et de soie habillée. Les airs italiens sont connus de tous. Qui n'a fredonné *Funiculi, Funicula!*

Qui n'a entendu, à Paris ou en province, les chants à la fois agaçants et doux de Naples-la-Jolie? Ce que nous connaissions moins c'est la fantaisie de ces chanteurs, dans leur interprétation. La foule fait cercle sur les berges de la Seine, pour les voir se poursuivre, se sourire et

cherchant plutôt à recueillir dans leurs vastes salons des consommateurs nombreux que des clients très riches.

Mais le Champ de Mars n'est pas très gai. Où est le Champ de Mars de 1889 avec ses grands bassins et ses fontaines lumineuses, plus réussies que celles de cette année? Le Champ de Mars de 1900 est un peu austère. A sept heures, une fois les galeries closes, la foule, que le gravier du Champ de Mars fait fuir, se rapproche de la Seine. Elle s'arrête sous la Tour Eiffel où les attractions ont été multipliées, où les restaurants sont nombreux.

Êtes-vous très riche? Vous avez le Pavillon Bleu qui se mire



Le Pavillon du Chalet suisse.

s'injurier, toujours aux sons d'une musique endiablée.

Aux Invalides, on mange sous les arbres, dans de véritables bosquets. Mais il faut trop chercher ces restaurants. Les palais les cachent aux promeneurs. Il y a là pourtant le vieux Poitou, le vieil Arles avec le Mas provençal, le vieux Berri, et le délicat restaurant viennois.

Les amateurs de cuisine provençale, de cuisine à l'ail et même à l'aioli, s'y donnent rendez-vous. On y trouve la bouillabaisse comme à Marseille même; et des Arlésiennes au petit fichu noir bordé de dentelles, et qui toutes ne sont pas de Paris, complètent l'illusion.

Au Champ de Mars, tous les palais sont bordés de restaurants.

Il y en a qui donnent directement sur les fontaines lumineuses. Ils ont terrasse au rez-de-chaussée, terrasse au premier. Il y a même des restaurants derrière la Galerie des Machines. Ils sont généralement d'un prix très abordable,

dans une miniature de petit lac, ou Champeaux au Palais du Costume. Plus simplement, vous pouvez vous arrêter au Chalet suisse, servi par des belles filles du pays, ou dans les restaurants du Tour du Monde, ou encore de l'autre côté de la Tour Eiffel, au restaurant de la Lune, au vieux Strasbourg, très pratiqué des amateurs de bière et de cuisine alsacienne. Bref, vous n'avez que l'embarras du choix.

Mais si vous tenez à ne pas sortir de l'exotisme, le Trocadéro est la suite naturelle de la rue des Nations. Vous y pourrez prendre du thé servi par des indigènes de Ceylan, aux cheveux enroulés autour du peigne; gâteaux et thé, vous n'en aurez que pour un franc vingt-cinq. Vous pourrez goûter du cacao servi par des mains rougeaudes de Hollandaises. Oh! le joli costume, surtout la coiffure, si pittoresque: toute en dentelles avec aux tempes des boules de cuivre ou d'or. Les bras sont nus, tout brûlés par le soleil et l'air de la mer.



Hâlé aussi le visage, comme celui de nos pêcheurs de Boulogne que l'on rencontre çà et là dans l'Exposition et notamment à un kiosque de gaufres de la rue de Paris.

Les provinces de Hollande, comme nos régions bretonnes, ont conservé les nuances antiques entre ces costumes, qui dérivent tous du même type.

Pour qui est au courant des usages locaux, il n'est point d'erreur possible, à la vue seule de la coiffe. Mais le Parisien, comme le visiteur pressé de l'Exposition, ne s'arrête pas à ces détails, il est intéressé par l'ensemble, surpris de voir que ces

moment où la Chine maltraite tant les ministres européens à Pékin, — devant vos yeux se dérouleront, en un panorama mouvant, les steppes de la Sibérie. Là vous serez à la station de Pékin, et les Chinois authentiques qui vous serviront pourront vous donner l'illusion que vous êtes dans un pays si dangereux aux Européens.

Vous n'en aurez pas encore fini avec les cuisines bizarres. Vous rappelez-vous le succès de la cuisine arabe en 1889? Il vous est loisible de recommencer en 1900. La cuisine arabe, dans toutes ses nuances, et les danses arabes avec toutes



Restaurant chinois.

Hollandaises, filles du peuple, parlent le français comme leur langue maternelle, et avec le français, l'anglais ou l'allemand. On emporte de ce coin des Indes Néerlandaises une charmante impression, et le « quand vous voudrez » qui est leur remerciement vous poursuit longtemps encore.

A l'Asie russe vous pourrez dîner dans une reconstitution de la gare de Moscou.

La salle est riante, la cuisine n'a rien d'étranger. Au-dessus vous trouverez le restaurant du Transsibérien. Vous y pourrez manger à la russe. Vous aurez droit de préférer la mode chinoise : petits bâtons, riz et nids d'hirondelle.

Pendant cette initiation, qui ne manque pas de piquant au

leurs variétés se retrouvent au Trocadéro en 1900, alors qu'elles étaient surtout aux Invalides en 1889.

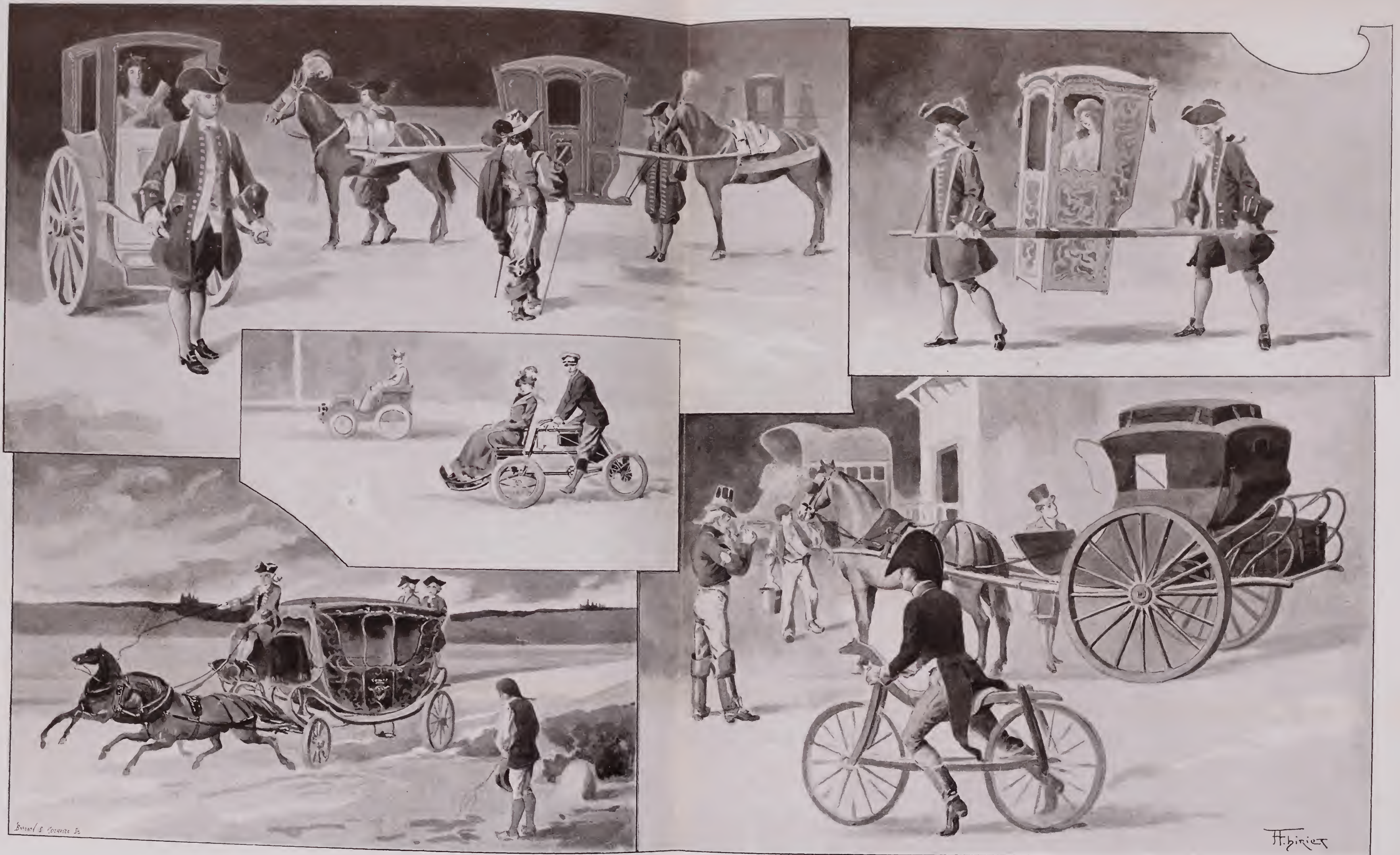
C'est toujours amusant à voir, comme il est amusant de goûter une fois de plus au fameux café turc, « où il y a à boire et à manger », mais quand on en a pris une fois, on est moins disposé à récidiver. Nous sommes blasés sur cette civilisation, elle est aujourd'hui trop proche de nos frontières. C'est pourquoi le public a surtout couru, soit aux modestes restaurants ordinaires que rien ne distingue à l'Exposition, soit aux cuisines européennes qui peuplent le contre-bas de la rue des Nations.

JEAN VERMONT.









LA RÉTROSPECTIVE DE LA LOCOMOTION  
DESSIN DE M. H. THIRIET.







## Le Pavillon du Pérou

Le Pavillon du Pérou, placé dans la deuxième ligne de la rue des Nations, ne bénéficie pas des avantageuses situations qui permettent d'avoir une façade sur la Seine. Situé en face du Pavillon de la Hongrie, entre les Pavillons édifiés par la Perse et le Portugal, il se dégage cependant très nettement des bâtiments voisins, et affirme dans un cadre harmonieux sa silhouette curieuse. Trois façades s'ouvrent au public — sauf le lundi — par de larges portes. Le Pavillon est adossé au trottoir roulant. Un escalier placé à côté y donne accès. A proximité, se trouve également une gare du chemin de fer électrique. C'est assez dire que ce Pavillon est tout particulièrement favorisé au point de vue des communications.

Il a été édifié par un architecte français, M. Fernand Gaillard, qui s'est inspiré dans son œuvre de l'art hispano-lusitanien des <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles.

Le bâtiment rectangulaire est éclairé par de nombreuses fenêtres hautes, mais étroites, réunies deux à deux et surmontées d'un ovale découpé. A la hauteur du premier étage, se déroule une frise aux couleurs pâles, composée de fleurs et de plantes exotiques, encadrant les noms des principales villes du Pérou.

La toiture en briques est surmontée d'un dôme presque sphérique en verre, et de deux hautes tours carrées, en briques bleues et blanches. Au dessus de la terrasse crénelée qui les recouvre, flotte le drapeau rouge et bleu de la République péruvienne.

La construction n'a pu être commencée que fort tard, la participation officielle du Pérou à l'Exposition Universelle de 1900 n'ayant été décidée qu'après de nombreuses hésitations. Elle a été néanmoins aussitôt terminée que celles des nations plus importantes, qui avaient commencé leurs travaux beaucoup plus tôt. Elle est formée par une charpente en fer boulonné remplie de pierres factices.

Comme les Pavillons de la Suède, de la Norvège, de la Turquie, et de plusieurs autres puissances, le Pavillon du Pérou est démontable. Après l'Exposition, on débarrassera la carcasse du plâtre qui l'entoure, on réunira toutes les pièces après les avoir numérotées, et le tout sera embarqué à destination de Lima où le Pavillon sera de nouveau édifié pour être affecté à un usage public; il abritera probablement un musée. Les Péruviens qui n'auront pas pu se rendre à la grande fête internationale du travail, pourront ainsi admirer chez eux le Pavillon qui les a si dignement représentés.

L'emplacement concédé étant assez restreint et limité par des arbres, qu'on n'a pu déplacer, l'architecte s'est vu dans l'obligation de construire une sorte d'annexe attenante au Pavillon lui-même. Entre deux gros arbres s'élève une petite serre demi-circulaire surmontée d'un dôme de forme très allongée et recouvert de briques bleu ciel.

Le Pavillon péruvien contient de nombreux échantillons de la production nationale. Les exposants n'ont pas participé aux expositions générales réparties dans les grands Palais suivant la classification adoptée par l'Administration française, ils ont réservé leurs produits pour l'édifice du quai d'Orsay. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que cette classification, faite pour les pays principalement industriels, ne pouvait guère convenir à une nation exclusivement agricole comme le Pérou.

Franchissons la porte qui fait face au Pavillon du Portugal. Si la première impression que l'on ressent est peu nette, par suite de l'entassement des vitrines et des objets on arrive

cependant bientôt à se reconnaître. Les grandes lignes apparaissent et les détails se précisent. Les expositions ont été disposées non pas selon la nature des produits mais d'après leur lieu de provenance.

A droite, voici un vieux fauteuil en bois sculpté recouvert d'un cuir antique et probablement fort précieux, car une solide corde empêche les visiteurs fatigués d'y reposer leur lassitude. Tout à côté, un vaste meuble aux multiples tiroirs, orné dans son milieu d'une petite glace. Il est en acajou de différentes teintes. Le bois est incrusté de losanges en nacre.

Au dessus de trones d'arbres vernis et étiquetés qui attestent la richesse des forêts du Pérou, des photographies ont été placées qui représentent la voie du chemin de fer de Lima à Janga.

Approchons-nous d'une vitrine très grande qui occupe un vaste espace. Nous y trouvons des chemises, des jerseys de différentes couleurs, des chapeaux de paille tressée, panamas aux larges bords aplatis, des feutres blancs, légers et souples. Non loin de là, dans une double vitrine, des laines de différentes sortes. D'une part, les laines blanches, brutes, cardées et filées, avec des spécimens des états intermédiaires qu'elles subissent; ces laines entourent les divers tissus qu'elles servent à fabriquer. D'autre part des laines de différentes couleurs, noires, grises, beiges, réparties suivant la catégorie d'animaux



Le Pavillon du Pérou.





Coin de porte.  
Pavillon du Pérou.

qui les a fournies : vigogne, alpaca et lama ; ces trois animaux, presque les seuls qui vivent dans les hautes régions montagneuses du Pérou, sont de toute utilité dans ce pays. Le lama, en particulier, sert de bête de somme, il fournit ensuite de la viande de boucherie, du cuir et de la laine. Celle-ci est, il est vrai, de qualité inférieure, plus courte, et surtout moins souple que celle de l'alpaca ou de la vigogne. La laine de la vigogne, longue et soyeuse, est au contraire très recherchée et se vend à des prix fort élevés.

La vitrine qui lui fait suite est bien plus intéressante. Sauf quelques fourrures et quelques peaux sèches elle est réservée à des collections très curieuses. Ce sont des oiseaux empaillés dont le cou s'allonge démesurément, des éventails en plume, des masques également en plumes jaunes et rouges, des parures de chefs indiens en coquilles de noix et en ailes de scarabées, tout un assemblage étrange et dont on ne peut contester l'originalité.

La bizarrerie de cette vitrine n'est rien à côté de celle des objets placés à côté. Deux momies, ou plutôt deux squelettes recroquevillés et ramassés sur eux-mêmes occupent un coin du Pavillon. L'une de ces momies est indienne et date de plus de six siècles. On l'a exposée telle qu'elle a été découverte à Laréta, enfermée dans une sorte de niche en pierre assez semblable au cadre d'une cheminée. Au-dessus une pirogue en paille et roseaux tressés, munie de ses voiles en paille, rappelant les barques en usage sur les lacs du Pérou et celles auxquelles se confiaient, hier encore, les Indiens pour naviguer sur l'Amazone.

La deuxième momie est celle d'un Inca. Elle a été découverte à Anta et est exposée par la préfecture de cette ville. Elle est très remarquable par l'admirable conservation des vêtements. Il reste en effet suffisamment de fibres pour que l'on puisse reconstituer, par la pensée, le pagne qui recouvrait cet homme du IV<sup>e</sup> siècle. Le siège sur lequel il est accroupi, les genoux touchant au menton, est, lui aussi, fort intéressant, non par sa forme, reprise par des fabricants de meubles modernes, mais par la couleur de la pierre, trouée et verdie par les années.

Au-dessus, appliqués contre la muraille, des lézards empaillés allongent leurs corps, des peaux de serpents desséchées se balancent, des vêtements de cuir et des coquillages jettent des taches variées et amusantes.

Mais, tournons le dos à ce spectacle archéologique un peu macabre. Nous voici en face de superbes et riches dentelles. La loi des contrastes n'a pas été foulée aux pieds par ceux qui ont organisé l'exposition du Pérou. De couleurs et de dessins très différents, toutes sont curieuses et attirent les regards des dames qui stationnent devant la vitrine.

Quoique le Pavillon soit très exigü on a aménagé dans la partie centrale un espace dégagé au milieu duquel scintille une réduction en or et en argent d'un carrosse de gala. Cette pièce d'orfèvrerie est très remarquable par le fini des détails.

Nous arrivons maintenant aux produits alimentaires. Ce ne sont que fioles fermées à la lampe et contenant des graines de toutes sortes, des feuilles de coca et d'autres plantes médicinales, de la

cochenille, puis des boîtes de bonbons et des piles de chocolat. A côté, de la salsepareille, du quinquina en poudre et des écorces brutes, des riz à gros grains très foncés, du maïs morakos qui sert à fabriquer la *chicha*, boisson fermentée. Puis des bougies et des cierges rouges, verts et dorés.

Le rapprochement aussi étrange de produits si différents prouve que la place a manqué pour procéder à une répartition plus rationnelle.

Tout au fond de la salle, le plan en relief du port de Callao représente l'exposition maritime de ce pays.

Avant de monter au premier étage formé par une galerie étroite qui court le long du bâtiment, arrêtons-nous pour admirer de magnifiques fourrures qui sont malheureusement trop à l'étroit dans leur vitrine.

Au-dessus, se trouve une collection de vieilles poteries aux formes bizarres, figurant le plus souvent des visages humains.

L'escalier, déjà un peu étroit, est encombré d'objets exposés. Nous rencontrons tout d'abord un chien vermillon, au museau aplati, et dont le dos peut servir de siège. Aux murs, des tapis indiens aux couleurs vives et aux dessins primitifs ont été accrochés et des candélabres dorés aux armes de la capitale ont été suspendus.

Devant nous se trouve l'exposition des produits de l'industrie minière. Cette industrie, qui avait été délaissée en raison du manque absolu de communications, commence à reprendre. Elle avait été remplacée par l'exploitation des dépôts de guanos et de phosphates, mais ceux-ci se sont épuisés et, de



L'entrée du Pavillon du Pérou



nouveau, la recherche des minerais et leur préparation va alimenter l'activité péruvienne. Les nouveaux procédés en usage permettent de transporter seulement les lingots affinés, et d'ailleurs si les chemins de fer ne sont pas très ramifiés, s'il ne couvrent pas une partie importante du territoire, du moins desservent-ils les principaux centres du pays.

Les collections minéralogiques qui comprennent des marbres, des granits, des minerais d'or, d'argent, de cuivre et de plomb sont disposées tout autour de la galerie sur des tables.

Une vitrine attire par la richesse des pièces qu'elle contient, toutes en argent ciselé datant pour la plupart du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. A cette époque, la quantité d'argent importée du Pérou en Espagne était si grande qu'on employait ce métal aux usages les plus vulgaires. Le duc d'Albuquerque possédait près de quatorze cents douzaines d'assiettes, cinq cents plats et les couverts correspondant à un tel service en argent. Nous voyons dans cette vitrine des plats, des surtouts et jusqu'à un étrier, de mode américaine, enchâssant complètement le pied, un troupeau de vigognes et de lamas avec le conducteur qui les mène, des vases et des buires de divers modèles.

Au-dessus de cette table, un vieux tableau religieux, en métal ciselé, nous montre une tête de Dieu particulièrement expressive.

Contre les murs, des photographies des curiosités du pays, au milieu desquelles se détachent deux portraits en pied, hardiment brossés par le peintre péruvien Daniel Fernandez, qui représentent, l'un, M. Nicolas Piérola, ancien président de la République, sous le gouvernement duquel a été décidée la participation du Pérou à l'Exposition, l'autre M. Remana, le président actuel.

Jetons enfin un coup d'œil sur une vitrine contenant des pièces d'orfèvrerie ciselées, principalement des coffrets et des paons faisant la roue, et sur une collection de poteries indiennes aux formes singulières.

JOSEPH DANCOURT.



Entrée latérale.

## Les Chambres de Commerce et les Messageries maritimes

L'EXPOSITION de la Navigation française, présentée dans le Palais de la Navigation de commerce, est complétée par des expositions particulières. L'industrie maritime est exposée et étudiée dans ses moyens de transport au Pavillon élevé par MM. Tronchet et Rey. Dans le Pavillon des Chambres de commerce maritime, c'est le point de vue commercial et hydrographique qui est mis en relief.



Toribio Sanz. Commissaire général du Pérou.

Ce Pavillon a été construit par les Chambres de commerce maritime des principaux ports de France. Ce sont elles qui en ont fait les frais de construction et d'aménagement. Parmi les nombreuses Chambres de commerce qui existent en France une seule possède un bâtiment à l'Exposition, la Chambre de commerce de Paris. Cela n'a rien d'étonnant si l'on songe au peu de ressources que chacune d'elles possède.

Les Chambres de commerce maritime sont, au contraire, relativement riches. Elles ont surtout des revenus élastiques fournis par les impôts.

Après bien des hésitations, une autorisation ministérielle est intervenue leur permettant de prélever une partie de ces impôts en faveur de leur participation à l'Exposition universelle de 1900. Elles ont pu ainsi édifier un modeste Pavillon sur le quai Debilly, en face du Palais de la Navigation commerciale.

Ce Pavillon, long de 50 mètres et large de 10 environ, n'est en somme qu'un hall couvert où trouvent place les cartes marines, les statistiques et les procédés d'amélioration des ports.

Chacune des façades porte le nom des ports qui participent à l'Exposition; au milieu, elles présentent un balcon qui permet aux visiteurs d'admirer les constructions élevées au Trocadéro par les Japonais et les yachts de plaisance qui séjournent au pied du Pavillon.

A l'intérieur du hall nous ne trouvons ni navires, ni agrès, mais des dessins et des tableaux. Ici, des plans des principaux ports : Marseille, Bordeaux, le Havre, Nantes, Brest, etc., là des tableaux statistiques indiquant la fluctuation des entrées et des sorties, le rendement des impôts spéciaux.

Tout cela est un peu aride et nous ne nous y arrêtons pas longtemps.

Passons tout de suite dans le Pavillon des Messageries maritimes à la toiture ardoisée, encadrée par des bois sculptés qui en font ressortir les formes bizarres et élégantes.

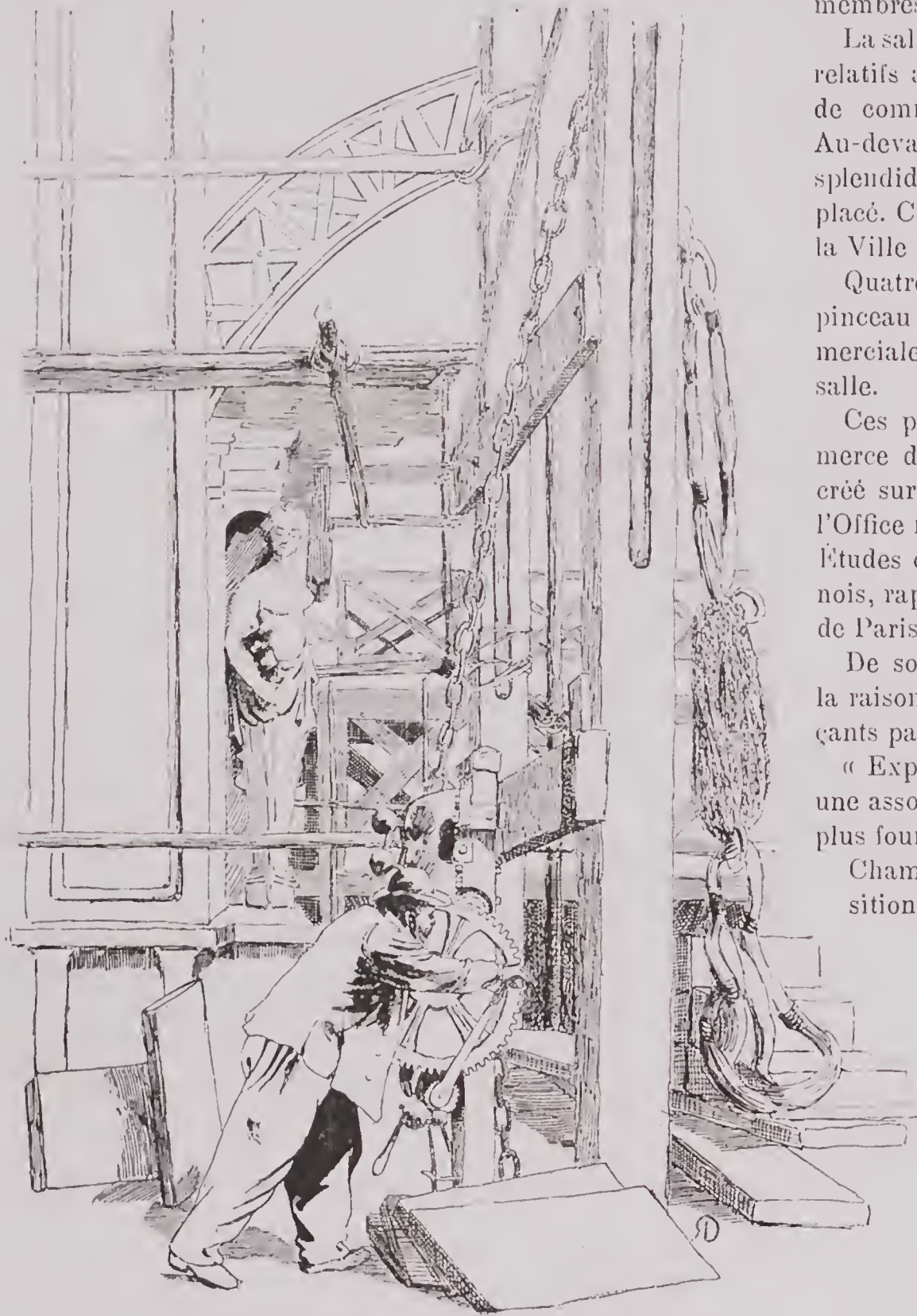
Ce Pavillon est situé au Champ de Mars, derrière le Palais de la Navigation de commerce et juste en face du bâtiment



réserve aux manufactures de l'État. Là est retracée toute l'histoire de cette compagnie. Partout nous retrouvons le caractère et la méthode qui sont l'apanage du génie français.

C'est, tout d'abord, un des premiers navires à grande vitesse, le *Périclès*, construit en 1851, qui desservait les Échelles du Levant; à côté le *Hoogly*, qui dès 1867 faisait route pour le Japon; ensuite, les types modernes et perfectionnés, la *Plata* et l'*Annam*, construits dans les chantiers de la Ciotat.

Une section fractionnée de la coque permet d'admirer les machines et les chaudières et de se rendre compte des efforts



La mise en place des statues au Pavillon du Pérou.

faits et des résultats obtenus pour rendre aussi confortables que possible les cabines, aussi peu fatigantes les traversées.

Si, dans les sections étrangères, nous avons senti que les pays concurrents ont travaillé à nous égaler, nous devons également constater que les commerçants et les industriels français ont fait en sorte de ne pas déchoir. Or, ne pas déchoir, c'est prospérer, dit un vieux proverbe.

À côté du Pavillon des Messageries maritimes s'élève le Pavillon de la Chambre de commerce de Paris. L'un est fantaisiste et pimpant, l'autre classique mais moderne. C'est le même architecte, M. Lucien Roy, qui a édifié ces deux constructions.

Pour le Pavillon de la Chambre de commerce de Paris il convenait, tout en tenant compte de la petite concession de terrain, de réaliser le projet conçu par les organisateurs, c'est-à-dire de réunir dans des salles artistiquement aménagées tous les objets, tous les documents pouvant donner aux visiteurs une idée exacte de l'œuvre entreprise par l'association des commerçants parisiens.

M. Lucien Roy l'a fort bien compris. Il a divisé le Palais en deux parties. D'un côté une salle d'exposition, et en arrière, surélevé de quelques marches, un petit salon réservé aux membres de la Chambre de commerce.

La salle d'honneur, où se trouvent groupés tous les ouvrages relatifs aux réformes importantes obtenues par la Chambre de commerce depuis dix ans, est admirablement décorée. Au-devant de l'une des grandes baies de la façade un splendide vitrail, dû au maître Grasset et à M. Gaudin, a été placé. Ce vitrail symbolise, autour d'une personnification de la Ville de Paris, le Commerce et l'Industrie.

Quatre panneaux décoratifs, peints en écoinçons, dus au pinceau de M. Joannot, professeur de dessin à l'École commerciale, complètent la décoration délicate et belle de cette salle.

Ces panneaux retracent l'œuvre de la Chambre de commerce de Paris. Ils décrivent successivement le port d'Ivry créé sur l'initiative de cette commune et de la Chambre de l'Office national du commerce extérieur, l'École des Hautes Études commerciales, et l'embarcadere d'un petit port chinois, rappelant la part que prend la Chambre de commerce de Paris à l'expansion coloniale de la France.

De somptueuses vitrines expliquent le fonctionnement et la raison d'être de la condition des soies, si utile aux commerçants parisiens.

« Expliquer à tous notre rôle. Définir le but poursuivi par une association telle que la nôtre. Démontrer son utilité. De plus fournir un lieu de réunion aux adhérents de toutes les Chambres de commerce du monde entier venus à l'Exposition. » Tel est, suivant l'heureuse définition de M. Masson, président de la Chambre de commerce, le but poursuivi par ceux qui ont édifié et aménagé le Pavillon.

CHARLES LAVIGNE.



## Les Comores

Moins éloignées, les Comores ne sont point cependant à nos portes : Mayotte, Anjouan, Mohéli et la Grande-Comore élèvent leurs laves, leurs pouzzolanes et leurs cratères éteints à l'entrée septentrionale du canal de Mozambique, à peu près à égale distance du continent africain et de Madagascar; elles jouissent d'un climat moins agréable que les Tuamotou, mais possèdent un sol aussi puissamment fécond, des paysages d'une beauté non moins grandiose.

C'est Mayotte qui a fourni à l'Exposition le diorama des Comores; nous sommes à l'entrée d'une construction indigène; un large auvent protège nos yeux contre l'éclat incomparable du soleil qui enflamme tout le ciel et dore une haute montagne dont les rochers abrupts baignent en une mer sauglante; une plaine nous sépare de la montagne; ses champs de canne à sucre, ses rizières forment un vert tapis où des bouquets de palmiers mettent des taches sombres; des nègres



laborieux habitent ce paysage dont s'émerveillent nos yeux d'Occidentaux accoutumés à des notes plus discrètes, à une lumière plus tamisée.

Le reste de la salle est gentiment aménagé pour mettre en valeur tous les produits de l'archipel ; il en est de précieux : le sol des Comores est d'une prodigieuse fertilité, surtout à l'embouchure des vallées où les dépôts d'alluvions atteignent une grande épaisseur ; une exubérante végétation s'y développe ; les forêts couvraient autrefois les îles entières, elles sont encore fort étendues, on en a tiré une riche série d'échantillons qui retiennent l'attention de tous les visiteurs ; un exposant veut bien m'en énumérer les qualités : le *takamaka* est un excellent bois de construction pour boutres, pirogues, charrettes ; le *badamier*, utilisé aussi pour les constructions, possède une écorce qui sert à faire des câbles ; le *mouhinga*, arbre à feuilles pointues, épineuses, à fibres enchevêtrées, sert à fabriquer des plats, des écuelles, de menus ustensiles de ménage ; le *rafia* donne un fruit comestible, et ses feuilles recouvrent les cases ; l'*ouatier* fournit l'ouate végétale. Je note encore le palissandre, l'ébénier, l'acajou, le santal, l'oranger, le citronnier ; ces plateaux de hasbah ont été coupés sur des troncs gigantesques qui mesuraient à leur base plus de vingt mètres de circonférence. Ces arbres, et beaucoup d'autres forment, me dit-on, par endroit d'admirables futaies ; voyez-vous bien cela, les troncs blanchâtres des casbabs, les colonnes et les racines bizarres des ficus, les lianes innombrables (parmi lesquelles la liane à caoutchouc), les ananas, les caféiers, les piments, les bétels, les ignames, les vaconas, les aloès, les énormes fougères, et, dans les marécages, les touffes de palétuviers...

Entre les forêts s'étendent les pâturages et les cultures : girofliers, canneliers, caféiers, canne à sucre, vanilliers : en voici les produits méthodiquement rangés, soigneusement étiquetés. Cela ne dit rien à votre imagination ? Tâchez de rencontrer comme moi un planteur authentique qui vous fera l'histoire de chacun de ces fruits, de ces fleurs, de ces sucs, vous dira ce que leur culture coûte d'efforts, ce qu'elle rapporte aux colons énergiques. — Mon homme fit son premier voyage à Mayotte voici tantôt trente ans, il y a séjourné longtemps, s'y rend encore souvent.

— Ah ! Monsieur ! le pays a bien changé, la côte était autrefois bordée de marais, vous comprenez l'insalubrité des alluvions putrides que les premiers colons durent assécher ! Aujourd'hui les fièvres paludéennes sont en décroissance à Mayotte.

... Le cocotier pousse presque partout ; on aurait pu en vivre : un cocotier rapporte en moyenne chaque année de 80 à 100 cocos comme ceux que vous voyez là : à 0 fr. 05 pièce, 80 cocos valent 4 francs ; un hectare peut nourrir 80 cocotiers, rapporter 320 francs, et 100.000 hectares 32 millions de francs. Mais il aurait fallu attendre sept ou huit ans en un pays aussi malsain ; le temps pressait, chacun voulait un gain rapide pour s'en retourner ensuite, on préféra cultiver la canne à sucre : celle-ci donne à l'hectare, en quinze à dix-huit mois, quatre ou cinq tonneaux de sucre d'une valeur totale de 12.000 à 15.000 francs. — Tout alla bien jusque vers 1885, on raffinaient soi-même son sucre, on le vendait, des résidus on tirait un rhum qui est très bon, très supérieur à vos dangereux alcools industriels, et qui est bien connu dans tout l'Océan Indien, puis des crises sont venues, il a fallu chercher autre chose, la principale industrie demeure encore celle du sucre, les vieilles maisons exploitent encore

la canne, les nouvelles, non ! On se rejette sur le caféier, le cotonnier ; la grande mode est au vanillier et ma foi cela en vaut la peine. Regardez ces gousses (les botanistes disent capsules) noires qui remplissent ces bocaux, vous en connaissez le parfum délicat, et si puissant parfois qu'il suffit à



Le Pavillon de Mayotte et de Tahiti.

enivrer son homme. Cuisiniers, confiseurs, glacières, chocolatiers, parfumeurs s'en approvisionnaient jusqu'ici en Amérique, à Java ; nous prétendons dès maintenant à leur clientèle... Examinons ces séries de photographies que le public devrait mieux étudier, et que l'on aurait dû faire accompagner de commentaires explicatifs ; voici une plantation de vanilliers à Mayotte ; le vanillier, qui ne se reproduit que par le bouturage, est une orchidée parasite à laquelle on donne pour



support le Pignon d'Inde. Passons sur les soins que nécessite cette double culture : le vanillier fleurit, c'est la crise ; cette mijaurée de fleur, abandonnée à elle-même, vit seulement quelques heures, et tombe sans donner naissance à aucun fruit. Il faut donc pratiquer la fécondation artificielle, et pour cela soulever la membrane qui sépare les étamines (organes mâles) du pistil (organe femelle). C'est là une opération fort délicate et qui veut être faite à son heure, et par une main experte, la fleur épanouie le matin doit être fécondée avant onze heures,

kilo suivant qualité, et ne doit pas s'évaluer à moins de 50 francs en moyenne, une récolte de 1.000 kilos vendue 50.000 francs ne laisse pas moins de 35.000 francs de bénéfice net. Vous vous expliquez maintenant l'engouement dont cette culture est l'objet dans toutes les Comores. — Ah ! Monsieur, il y a des fortunes à gagner aux Comores, des fortunes ! Si seulement ces maudits cyclones se faisaient plus rares, reculaient devant l'Européen comme les maladies !...

Le ton de mon interlocuteur s'est haussé à mesure qu'il parlait, la chaleur de sa conviction est entraînante ; des gens s'arrêtent, prêtent l'oreille. Je le quitte... Et vraiment sa conclusion me laisse rêveur, car enfin il a raison, voici des statistiques officielles, des chiffres authentiques, résultats de longues expériences...

Situées sur la route du Cap aux Indes, les Comores ont toujours été des points de relâche importants pour le transit de l'océan Indien. Le commerce et les migrations y ont conduit des représentants d'une foule de races : Juifs, Arabes, Indiens, Malais, Cafres, Malgaches. Des photographies, des peintures, des dessins adroitement glissés parmi les objets exposés représentent les types principaux : des *Antaletes*, autochtones au teint jaunâtre, aux cheveux crépus, hauts de taille, les muscles bien dessinés ; — des *Cafres* : sous ce nom on désigne là-bas tous les nègres introduits

autrefois par la traite, soit de la côte d'Afrique, soit de Madagascar, et dont il est impossible de déterminer exactement la provenance ; on rencontre parmi eux tous les degrés du type éthiopique depuis le nègre croisé du Souahéli acheté sur les marchés de Zanzibar, jusqu'au Cafre aux dents limées en pointe, au corps bizarrement tatoué. Les hommes portent le *langouti*, bande de toile passée entre les jambes, retenue à la

ceinture par un simple cordon, les femmes le *simbou*, sorte de pagne dont elles s'enveloppent des seins aux genoux — des *Malgaches* au teint cuivré, aux cheveux frisés ; les hommes se vêtent du *simbou* et d'une camisole à manches, les femmes d'une robe et d'un corsage étroit en *canzou* ; voici des jeunes filles parées de colliers de santal, de grains d'or, d'argent, de corail et qui sont de figures fort agréables ; — des *Arabes* enfin, ce fut longtemps la race dominante ; aujourd'hui encore ils promènent avec une orgueilleuse majesté leurs amples robes blanches ou jaunes, ouvertes sur le pantalon et la veste tures brodés d'or ; leurs ancêtres s'enrichissaient par le commerce des esclaves...

Chacune de ces races a ses mœurs, sa religion spéciale qui ont fourni une foule d'objets curieux, armes, sagaies et kands, ustensiles, vêtements, idoles ; je n'entreprendrai point d'en faire le dénombrement.

L. MEILLAC.



Le Pavillon des Chambres de Commerce.

car ensuite elle se flétrit. Les enfants, les femmes sont employés à cette besogne qu'ils exécutent à l'aide d'un petit stylet. Une main brutale meurtrirait les organes. Une bonne ouvrière féconde 2.000 à 3.000 fleurs dans sa matinée... Le fruit noué, tout n'est pas fini, il grossira lentement et ne sera mûr que huit mois plus tard, vous pensez s'il y a des avortements, des déchet ! Les premières fleurs ont été fécondées en juillet, les premiers fruits ne seront recueillis qu'au mois d'avril suivant. Et il s'agit de faire la cueillette à temps ! Quelques heures en trop ou en moins, votre vanille est ouverte, vidée, ou sans parfum... Voici maintenant les grands hangars où se pratique le passage à l'étuve, les terrasses où les gousses sèchent au soleil, les claies où elles demeurent à l'ombre durant deux mois, chaque jour visitées, essuyées avec une fine flanelle... Fin septembre ou octobre la vanille est enfin bonne à expédier, et part pour Marseille dans ces sortes de boîtes métalliques hermétiquement closes.

— Et cela rapporte ?...

— La vanille se vend depuis 30 francs jusqu'à 75 francs le



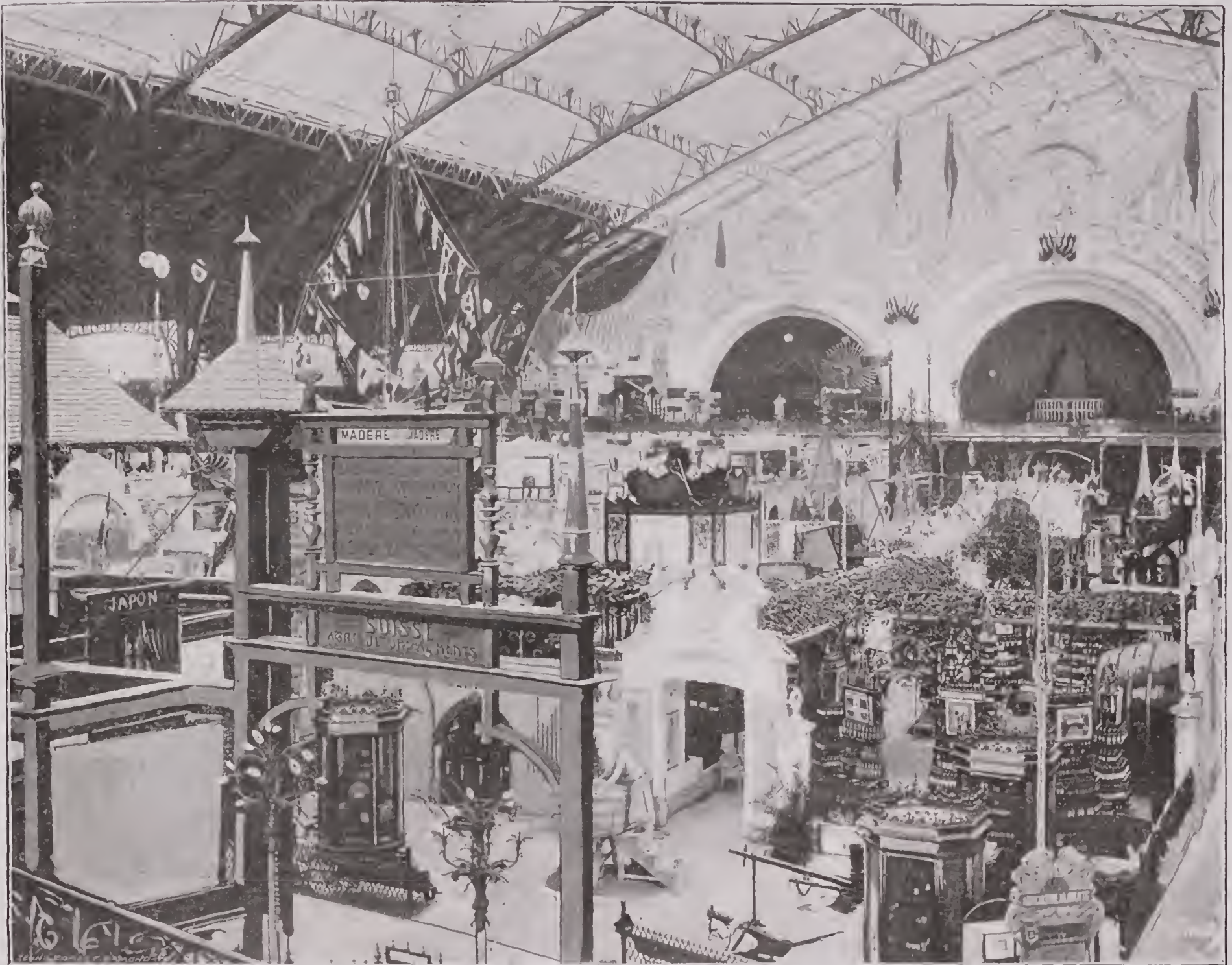


## Dans la Galerie des Machines

### L'ALIMENTATION

C'est dans l'ancienne Galerie des Machines que se trouve l'exposition si importante et si originalement présentée de l'Agriculture et de l'Alimentation : elle se développe tout autour de l'immense Salle des Fêtes. Lorsque sortant de cette Salle des Fêtes l'on débouche dans le côté de la Galerie des Machines, situé sur l'avenue de La Bourdonnais, et spé-

Avant de descendre dans la galerie pour visiter chaque section en détail, le coup d'œil que l'on a du Palais du Champagne mérite qu'on s'y arrête. C'est une succession de portiques ornés de fleurs des champs. Puis de tous côtés s'enroulent des décors de fruits et de feuillages entrelacés, cependant que s'élève un fouillis de toits de toutes les formes et de toutes les époques. Sous le balancement des vélums et des tentures, on se croirait transporté dans une de ces cités sans date, précise, comme seule sait en bâtir l'imagination des conteurs.



L'alimentation : L'ensemble des sections étrangères.

cialement réservé aux sections françaises, le spectacle est à la fois grandiose et amusant.

Tout de suite à droite, un grand escalier que bordent de gracieuses terrasses et des jardins suspendus, vous conduit au Pavillon du vin de Champagne. Il est d'une bien amusante architecture, d'un ton vert et très frais, et égayé par de spirituels motifs. Il est dominé par une apothéose colossale de la Bouteille de Champagne, dans laquelle le statuaire Peynot a fort bien tiré parti de ce qui caractérise le joyeux vin français, depuis la mousse qui pétillie jusqu'au bouchon qui saute.

Ce palais de forme élégante est du reste curieux à visiter en détail. On y traverse une de ces crayères, si fréquentes en Champagne et qui se transforment en de si merveilleuses caves. Puis l'on est initié à toutes les manutentions nécessaires à produire le vin mousseux : remuage, dosage, bouchage, etc.

Au centre s'élève le Pavillon de la Gironde, d'aspect champêtre avec ses pampres qui l'enveloppent, et ses vues du pays.

Puis c'est, tout autour, de curieuses reconstitutions d'un intérêt artistique. C'est une maison du <sup>xiii</sup>e siècle, l'hôtel de ville de Saumur, le clocher de Cognac, une porte de ville ancienne, et un coin de vieille abbaye. Rendant l'illusion plus amusante encore, tout un coin de village est comme animé par des ustensiles de l'époque et par des servants en costume traditionnel. On y voit la laiterie du temps passé, la boulangerie avec son antique pétrin, et ces rustiques tonnelles dans lesquelles on dégustait et l'on buvait si bien. Tout ce centre de la Galerie est en même temps amusant d'ensemble et très curieux à examiner en détail.

Un contraste d'un piquant effet, c'est celui qui se remarque entre toutes ces vieilles pierres, tous ces instruments d'un



autre âge, d'un ton gris et terne, et le coup de feu qui éclate à gauche de la galerie, où les cuivres des alambics jettent des notes chaudes et brillantes.

Le grand motif de la Distillerie est d'une très heureuse composition. Dans toute la hauteur de l'immense galerie, entre deux portants, c'est comme un orgue immense, où brillent, à la place des tuyaux, des piliers en alambics. Au milieu, un grand panneau décoratif représente un vieil alchimiste travaillant parmi ses cornues et ses fourneaux; enfin, à droite et à gauche, de grands vases et des statues complètent heureusement la décoration.

L'aisant suite à ce panneau se dressent les Pavillons de la

vaisseau immense avec son gréement, sa mâture, ses ponts. Dans la cale, comme dans l'entrepont et sur le pont, règne une activité fébrile. On croirait réellement assister à l'arrivée ou au départ d'une de ces villes flottantes qui transportent tant de richesse en leurs flancs. Ce vaisseau est du reste historique. C'est l'exacte reproduction du vaisseau du roy le *Triomphant*, battant pavillon de l'amiral d'Estrées. C'est en effet cet amiral qui, en 1679, après avoir établi le commerce français aux Antilles apporta au roi Louis XIV, parmi de nombreux présents, le chocolat préparé avec le cacao provenant des premières plantations de la Martinique.

Près de là sont les sucres et produits de la Confiserie : cho-



Les sections étrangères de l'Agriculture.

Cidrerie et de la Brasserie. Ce dernier est considérable avec ses hautes cheminées, ses nombreuses toitures et ses revêtements de briques de couleurs.

\* \* \*

Au fond, près de la porte de l'avenue de La Bourdonnais, se trouvent deux constructions originales. C'est d'abord dans l'angle de gauche un moulin qui se dresse du sol au faite, avec sa grande aile en action et tous les appareils de fabrication. On s'attend à voir le meunier et ses aides recevoir les sacs de farine qui pendent aux poulies. Tout cela est d'une vérité rigoureuse, au point de vue architectural, et en même temps plein de vie.

L'autre construction domine toute la Chocolaterie. C'est un

colats, dragées, fondants, fruits confits, etc. Puis sont rangées en bataille les immenses bassines et aussi dressés les formidables appareils de confiserie. C'est comme un parc de canons et de mitrailleuses. Et l'on s'étonne qu'il faille d'aussi puissants engins pour obtenir d'aussi petites et mignonnes sucreries.

\* \* \*

La visite au premier étage est moins pittoresque. A signaler le long du grand escalier qui conduit aux conserves alimentaires, des documents curieux groupés dans de grands cadres : ce sont tous les anciens arrêts, les lois et décrets concernant les blés et les farines. Du reste nous retrouvons à ce premier étage, également encadrée, aux produits alimentaires, une



collection vraiment intéressante et joyeuse : c'est celle des anciennes estampes, images et gravures qui représentent marchands et marchandes de fruits, de poissons ou de légumes. On y remarque non seulement les costumes originaux, mais parfois aussi des scènes de rues tout à fait réjouissantes.

Que dire de l'immense exposition des sirops, alcools et produits alimentaires ? C'est d'abord tout un côté de la galerie occupé par les bouteilles de liqueurs et sirops variés. C'est une véritable bibliothèque du dégustateur où sont représentés les flacons dans toutes leurs formes et les sirops dans toutes leurs couleurs.

Plus divertissante est l'exposition des conserves alimentaires : c'est une succession des fruits les plus rares et de légumes étranges. Il y a de très compliquées salades russes, artistement

produits les plus variés et aussi les mieux choisis d'Europe.

C'est d'abord la Roumanie et le Danemark avec leurs belles céréales, très joliment arrangées. La Suède, dont le coquet pavillon en bois découpé est peint de vives couleurs, se distingue surtout par sa laiterie modèle. Avec l'Italie, c'est le triomphe des pâtes alimentaires et des vins renommés, les marsala et les lacryma-christi.

La Hongrie, dont le Pavillon est décoré de grappes de raisin, a fort bien compris son exposition. Non seulement elle offre, en curieux moulages, ses principaux types d'animaux, mais partout des peintures reproduisant les vues des différentes régions agricoles du pays permettent de le connaître utilement.

L'Espagne, d'une si jolie couleur, avec ses



Le moulin de Laderrée, (Galerie des Machines).

rangées en boéal, qu'encadrent de colossales asperges, cependant qu'à côté les pâtes alimentaires dérivent leurs plus savantes arabesques.

Certains produits, comme l'amidon, la farine, etc., méritent une mention spéciale. Ils sont, en effet, pris à leur naissance et montrés par toutes les étapes qui les conduisent au parfait développement. C'est le plus souvent très instructif. En résumé, toutes ces vitrines, merveilleusement composées et contenant les produits les plus rares et les plus savoureux, sont un vrai régal pour les yeux, en attendant que ce soit celui de l'estomac.

\*\*\*

L'exposition des sections étrangères de l'Agriculture et de l'Alimentation se trouve dans la partie de la Galerie des Machines qui s'étend entre la Salle des fêtes et l'avenue de Suffren.

C'est comme un vaste marché où seraient rassemblés les

provisions d'oranges et de citrons, a donné à son Pavillon une forme originale. C'est une véritable mosquée agrémentée d'arabesques peintes et où l'on pénètre par une porte ogivale crénelée très élégante.

Quant à la Section Russe, c'est l'une des plus importantes. Les nombreux produits y sont non seulement bien rangés, mais le plus souvent des photographies en expliquent la provenance

et les différents procédés de la récolte.

Après un coup d'œil aux légumes et fruits de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, on doit observer en détail l'exposition des États-Unis.

On peut y voir, en effet, en dehors des produits naturels du sol, dans une petite annexe, toute une collection, en réduction bijou, d'instruments agricoles perfectionnés, batteuses et faucheuses mécaniques. Et toutes ces mignonnes machines se meuvent par l'électricité. C'est très heureux d'idée et très soigné d'exécution. Enfin, la Suisse, dont le Pavillon est des plus importants, expose les produits les plus divers de ses vingt-deux cantons.

Et lorsqu'on a parcouru ce vaste marché international, nous offrant ce qu'il a de mieux, de plus rare, on ne peut s'empêcher de songer avec une certaine fierté à tous les produits qui s'épanouissent dans la section française et qui sont si supérieurs par leur qualité et leur riche diversité.

HENRI PELLIER.



## L'Eau à l'Exposition

**P**ARIS manque d'eau, d'eau potable surtout. Chaque été, certains arrondissements sont condamnés à s'empoisonner pendant un laps de temps plus ou moins long avec de l'eau de Seine.

Le VII<sup>e</sup> arrondissement dans lequel est située l'Exposition universelle, est particulièrement favorisé sous ce rapport ! Tous les ans de belles affiches annoncent aux malheureux habitants que le service des eaux a pensé à eux et va leur octroyer, à certaines heures, une quantité notable d'eau dans laquelle des microbes en grand nombre prendront leurs ébats. Un vrai bouillon de culture !

Or, cette année, précisément à cause de l'Exposition, tout ce quartier absorbe une quantité plus considérable que précédemment. L'Administration a donc été contrainte de prendre des mesures spéciales pour permettre de fournir les approvisionnements nécessaires. Il faut, en effet, de l'eau potable pour les multiples cafés, les restaurants et fontaines Wallace, de l'eau ordinaire pour alimenter les machines à vapeur, les chaudières, les condensateurs, pour l'arrosage, le Château-d'Eau, pour les exposants qui, à côté du produit fabriqué, doivent montrer les transformations subies par la matière première et, par suite, sont obligés de mettre en mouvement des machines ; enfin il faudra pouvoir alimenter les postes d'incendie en cas de danger.

Si l'on songe que le Château-lui seul débite 80.000 litres à la minute, on conçoit l'énorme quantité d'eau qu'il faut pour alimenter les divers et multiples besoins de l'Exposition. Pour l'obtenir on a eu

d'Eau à la minute, on que résout les besoins de recours

à tous les moyens. Mais on a d'abord cherché à réduire le plus possible la quantité d'eau nécessaire et à ne pas en perdre une goutte.

Les usines Suffren et La Bourdonnais étant situées entre la Galerie des machines et le Palais de l'Électricité, l'eau n'a à parcourir qu'un espace restreint pour aller du Château-d'Eau au point où elle est employée pour condenser les vapeurs.

Il convient de remarquer que, certains jours, cette eau a passé sous les yeux du public sous la forme de lames de feu, de gerbes éblouissantes, de cascades merveilleuses et multicolores avant de servir de frigorigène. Elle remplit néanmoins admirablement ce rôle. Mystère et électricité !

L'eau plus ou moins sale des bassins ne pourra être employée pour l'alimentation des chaudières.

On sait, en effet, que la question de l'eau pour les appareils à vapeur est presque aussi délicate que pour le mécanisme humain.

Il importe d'éviter les dépôts qui, si une fissure se produisait dans la matière étrangère, amèneraient une explosion de la chaudière.

Bien que roulant sur un vaste lit de calcaire, l'eau de Seine contient très peu de sels et est très propre à l'emploi industriel qui nous occupe. Mais il en fallait une très grande quantité. Le service des eaux de la ville de Paris ne pouvait assumer la charge d'un tel accroissement dans la consommation. Il a été indispensable de construire une usine élévatrice spécialement destinée à fournir l'Exposition.

En 1889, une usine semblable existait au pont de l'Alma. Cette année elle a été élevée en dehors de l'Exposition, à l'extrémité du quai d'Orsay, sur le bas-port.

On avait tout d'abord prévu la construction de deux usines. Un concours avait été ouvert. Différents projets furent élaborés. On allait choisir ceux qui devraient être exécutés, lorsqu'on s'est aperçu qu'il était bien préférable de ne construire qu'une seule usine assez puissante pour satisfaire à tous les besoins.

Les motifs qui militaient en faveur du projet primitif consistaient surtout dans la difficulté d'établir des canalisations dans le sous-sol de Paris, déjà si encombré par les égouts, les conduites de gaz, les câbles électriques et téléphoniques et aussi par les câbles des tramways. Il y avait également une question budgétaire. L'installation de ces canalisations coûte fort cher. Et les crédits sont très limités.

On a tourné les difficultés en décidant que l'usine serait édifiée à proximité du Champ de Mars.

C'est là que se fera la plus grande consommation d'eau. Le Château-d'Eau en emploiera une masse énorme, et les chaudières — les grandes buveuses — une quantité encore plus grande.

Les autres parties de l'Exposition seront alimentées par l'eau de la Ville et les canalisations existantes suffiront amplement.

L'usine élévatrice se trouve à l'extrémité de l'avenue de Suffren, tout à fait sur le bas-port. Quoiqu'elle ait une hauteur respectable, elle ne dépasse pas la bordure du quai.



La section française de l'Alimentation.



Sa construction, aussi simple que possible, comprend un bâtiment rectangulaire de plus de 60 mètres de façade sans étages ni séparations intérieures.

De vastes fenêtres l'éclairent sur la Seine et sur le quai d'Orsay. Les murs sont formés par des panneaux de plâtre rapportés comme dans la plupart des constructions de l'Exposition.

La toiture rouge est faite de tôles imbriquées qui simulent admirablement les briques rouges d'un usage si répandu dans certains pays.

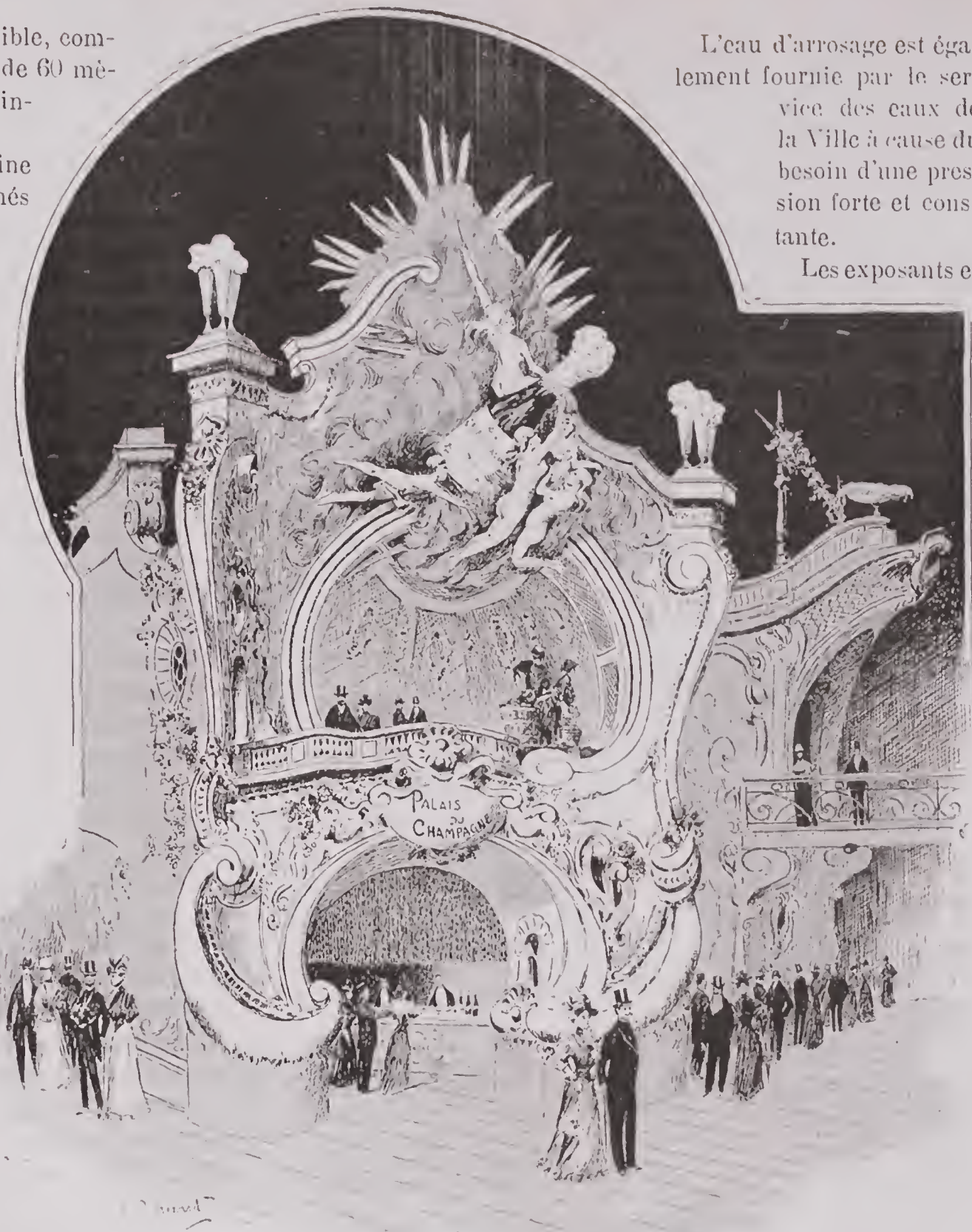
A peu près à deux mètres au-dessus du niveau normal de la Seine ont été posées des poutres en fer. Elles ne sont pas encore recouvertes, et l'on peut actuellement apercevoir l'eau qui sera puisée par des appareils puissants qui fonctionneront six mois à peine.

Ces pompes rotatives lanceront l'eau jusqu'au sommet du Château-d'Eau. La puissance de ces appareils est très grande eu égard à leur volume. Il est très facile de juger de la quantité d'eau que fournit l'usine élévatrice en jetant un coup d'œil sur les gigantesques corps de pompe, amenés à cet effet par les chemins de fer de l'Ouest.

Les postes de services contre l'incendie sont alimentés par les conduites d'eau de la Ville. Il est nécessaire d'avoir dans ces canalisations une très forte et constante pression. Plus le service d'eau est étendu et plus cette pression est facile à obtenir. Des moyennes s'établissent et des compensations se font.

L'eau d'arrosage est également fournie par le service des eaux de la Ville à cause du besoin d'une pression forte et constante.

Les exposants et



Le Palais du champagne à l'alimentation française.

les commissariats sont alimentés par l'usine élévatrice, par le service des eaux qui leur fournit de l'eau de Seine, de l'eau de l'Oureq et aussi de l'eau de source.

Une petite quantité leur est donnée gratuitement; mais il sont obligés d'en payer la plus grande partie à un tarif réduit fixé par l'Administration.

C'est ainsi qu'ils en ont à payer la pose de certaines canalisations, celles qu'ont nécessitées leurs besoins particuliers. Il est bien évident qu'on ne peut songer à leur faire supporter les frais d'installation de celles exigées par les besoins généraux de l'Exposition.

Les exposants ont pu d'ailleurs bénéficier dans certains cas d'une exonération complète. On a voulu éviter de gêner par des dépenses accessoires trop fortes ceux d'entre eux dont les ressources sont très faibles.

Cette mesure est juste et habile. Juste, car elle permet toutes les manifestations du travail, habile parce qu'elle évite d'écarter des expériences intéressantes qui n'auraient pu être faites faute d'argent.

C'est la Compagnie des eaux et uniquement elle, qui fournit l'eau de source provenant de la Vanne et de la Dhuis.

Ces mesures sévères ont été prises par l'Administra-



Le Pavillon des Messageries maritimes.



tion pour qu'une surveillance efficace soit exercée sur l'eau servant à l'alimentation. L'hiver a été suffisamment pluvieux pour nous préserver d'une consommation d'eau sale et dangereuse.

En tous cas, il faut prévoir le cas où un été trop sec créerait quelques obstacles et prendre des dispositions en conséquence.

Combien de visiteurs ne peuvent, en effet, aller s'abreuver dans les cafés et vont se désaltérer aux fontaines Wallace ! Ils sont nombreux ceux-là qui ont mis quelques sous de côté pour venir voir l'Exposition de 1900, la grande Exposition dont on a parlé depuis si longtemps et il aurait été

Il était bon de les leur rappeler, d'autant plus que pour un certain nombre d'entre eux ils étaient inconnus. Aussi nous faut-il applaudir à l'heureuse idée qu'ont eue les organisateurs des *Voyages animés*.

Au pied du Trocadéro, sur la rive droite de la Seine et tout à côté du pont d'Iéna, s'élève le Pavillon des Voyages animés. C'est un coquet petit théâtre construit sur un espace réduit de 240 mètres.

Tout est gracieux en cette petite salle, et sur la scène défilent, en vues fixes et en vues cinématographiques, les plus beaux sites de France.

Les auteurs se sont efforcés de montrer que notre pays offrait des paysages merveilleux que bien souvent nous allons chercher à l'étranger, en Suisse, en Italie, en Espagne, etc.

La Direction des *Voyages animés* s'est assuré le concours de MM. Lumière, de Lyon, qui se sont chargés de toutes les vues cinématographiques ; de M. Lévy, pour les projections en couleurs, et de M. Gaumont, pour la chromophotographie.

Elle a arrêté avec de précieux collaborateurs la composition de sept spectacles correspondant aux jours de la semaine : la *Savoie*, le *Dauphiné*, la *Champagne* et les *Vosges*, les *Pyrénées*, la *Provence* et la *Côte d'Azur*, l'*Auvergne* et le *Limousin*, la *Bretagne*.

Les vues sont parfaites. Elles nous révèlent des sites superbes de la terre de France. Leur défilé sous les yeux du public est gai et vivant. Cependant, pour augmenter encore l'intérêt du spectacle et pour permettre aux spectateurs de s'instruire tout en s'amusant, la Direction a chargé M. Bertol-Graivil de présenter ses vues aux visiteurs, en vers et en prose rythmée, vers et prose sur lesquels le maître François Thomé a brodé une de ses plus exquis partitions. Ce sont deux excellents guides.

Successivement se déroulent en des vues en couleurs, délicieusement teintées, les lacs du Bourget et d'Annecy, le Mont-Blanc, la mer de glace à Chamonix, la Grande Chartreuse, Vizille, etc. C'est ensuite la Champagne verte et fertile, les Vosges touffues et boisées, puis Domrémy et Vaucouleurs, évoquant le souvenir de Jeanne d'Arc. C'est Belfort avec son lion d'airain « grisonnant sous la neige », l'Auvergne avec ses villages curieux et ses danses amusantes, les Pyrénées avec ses sites superbes, ses cascades, ses chemins escarpés ; la Bretagne et ses plages, ses villages de pêcheurs, ses vallées fertiles et ses coteaux arides ; la Provence et sa poésie. Puis, pour finir, la Côte d'Azur.

Ici tout est plaisir et joie,  
Tout est brillant et tout flamboie  
Sous les rayons ardents d'un éternel soleil.  
Ici tout respire la vie,  
Tout vous charme et tout vous ravie,  
Des rêves enchantés c'est le plus doux réveil.

Dans vos songes rien n'est mirage ;  
Les clapotements du rivage  
Vous rapportent les chants des matelots joyeux.  
Nice est la ville triomphante,  
Ville dont la vie enivrante  
Nous jette du bonheur plein le cœur et les yeux.

Sur ce texte, M. François Thomé a fait une musique exquisite. Les vers et la prose de M. Bertol-Graivil sont délicieusement dits par M<sup>lle</sup> Varly, la muse des voyages, et merveilleusement chantés par M<sup>mes</sup> Alberti et Nougier.

JEAN CARCENAC.



Les voyages animés à l'Exposition.

désastreux de leur distribuer les germes de la fièvre typhoïde, de la dysenterie ou du choléra !

Aussi a-t-on mis environ vingt-cinq fontaines Wallace : dix au Champ de Mars, quatre aux Invalides, quatre au Trocadéro et sept aux Champs-Élysées.

CHARLES LAVIGNE.



## Les Voyages animés

Les multiples pavillons exotiques édifiés dans le jardin du Trocadéro transportent les visiteurs vers les régions lointaines de l'Asie et de l'Afrique. Ils leur apportent un peu de cette vie singulière qu'ils ignorent. Ils les font promener à travers les rues pittoresques d'Alger, les villages si curieux de l'Asie russe, les régions fertiles et sauvages des Indes. Ils leur font oublier les sites charmants de la France.









L'EXPOSITION D'HORTICULTURE AU COURS-LA-REINE

AQUARELLE DE M. E. VAVASSEUR.







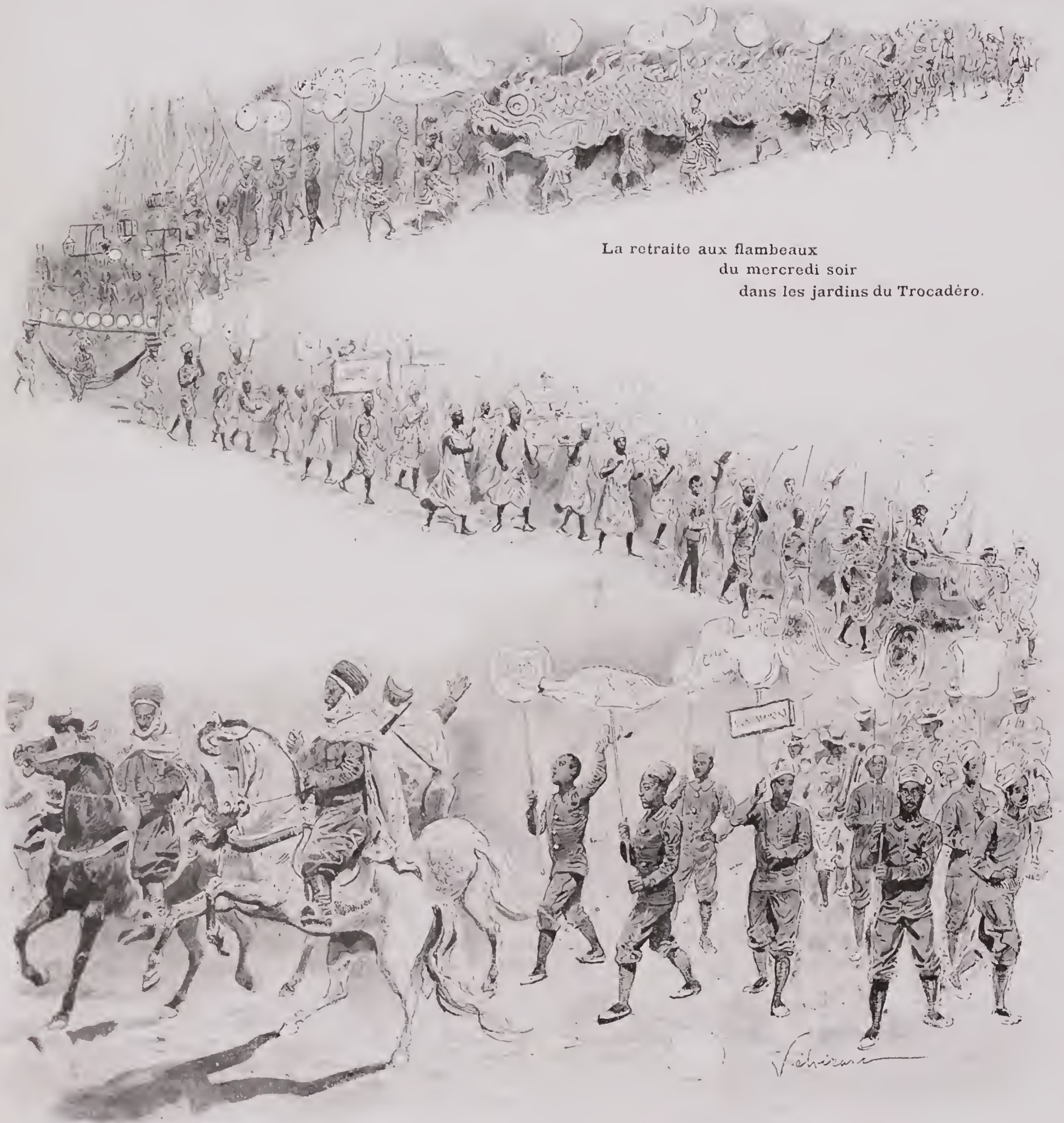
## Le Pavillon Officiel du Ministère des Colonies

Tout en haut de l'Exposition coloniale française du Trocadéro s'élève le pavillon officiel du Ministère des colonies, un coquet pavillon, et qui partout eût valu des éloges à son auteur : ici la satisfaction du visiteur est assaisonnée d'un grain de surprise ; non point que le style de ce pavillon soit nouveau : colonnes et pilastres, frontons, chapiteaux et balustres, murs ornés d'écussons, de trophées ou de simples cartouches, ce sont là détails classiques, formes néo-grecques ou néo-romaines qui constituent les éléments essen-

tiels de l'architecture officielle, les uns et les autres nous sont familiers ; mais ici ils étonnent au premier abord ; les constructions les plus disparates sont semées à l'entour ; l'esprit du visiteur est rempli de visions étranges ; et, ma foi, l'art national apparaît insolite, et le classique prend des airs d'originalité. Heureux effet d'un contraste qui engendre cette autre conséquence : après avoir admiré la fantaisie outrancière des architectures exotiques, vous éprouvez bien vite une joie nouvelle et comme un repos à retrouver ici les qualités de forte et simple harmonie que nous ont léguées les anciens, et qui n'ont cessé de caractériser notre génie ; ainsi s'affirme en ce simple spectacle la supériorité de notre race, justification de notre domination sur les peuples barbares.

L'exposition d'une administration qui ne représente spécia-

La retraite aux flambeaux  
du mercredi soir  
dans les jardins du Trocadéro.





lement aucune colonie, vous vous êtes peut-être dit que cela devait manquer un peu d'intérêt; l'administration a si mauvaise réputation! Qu'a-t-elle pu exposer? des chiffres, des statistiques, ses ronds de cuir ou ses fameux cartons verts? — Des chiffres, oui il y en a, et beaucoup, mais cela n'est pas pour nous effrayer : nous aimons la précision, et les statistiques forment la base solide de nos jugements, et elles sont si ingénieusement présentées, accompagnées de vivants diagrammes, et de cartes de toutes sortes! C'est la première fois que l'administration centrale des colonies prend une part aussi importante à une exposition, et elle a voulu placer sous nos yeux un tableau complet des résultats acquis par la colonisation française; elle y a réussi. Mais elle a voulu faire autre chose : pour grandiose et réconfortante que soit la constata-

Ceux dont on n'a pu représenter les traits ont leur nom inscrit sur des cartouches, aux frontons et le long des frises, depuis les grands découvreurs marins de la Renaissance, jusqu'aux hardis pionniers qui, hier encore, scrutaient les continents inconnus; en avant du pavillon se dresse la statue de Jules Ferry, et auprès, un monument signé Barrias : « Aux morts de Madagascar ». La galerie est toute blanche, sobrement décorée : seuls les plafonds sont peints : voici les races humaines symbolisées par quatre figures de femmes entourées de personnages et d'attributs divers; à l'autre bout apparaissent les principaux représentants de la faune exotique, carnassiers du désert et de la jungle, pachydermes énormes, oiseaux multicolores; au centre un magnifique ensemble par Cormont; la métropole représentée par une figure debout,



Le Pavillon du Ministère des Colonies.

tion des résultats, elle intéresse peut-être moins le public que le spectacle des efforts accomplis dans le monde entier par nos voyageurs, nos colons, nos soldats, nos administrateurs; l'élément humain, voilà ce qui passionne les foules; on n'a eu garde de l'oublier, et si l'on n'a pu accorder un souvenir à tous ceux qui l'eussent mérité, parce qu'ils sont trop, du moins a-t-on tenté de faire revivre la mémoire des plus grands parmi ceux qui se sont dépensés pour la « plus grande France ». Et c'est vraiment touchant cet hommage rendu aux braves, ce culte des héros qui a trouvé une sorte de temple au cœur de la grande foire internationale.

Pénétrons dans le pavillon : une simple galerie ouverte par de larges baies d'un côté sur une série de petits salons, de l'autre sur une terrasse qui domine magnifiquement tout le champ de l'Exposition. La galerie est remplie de bustes : sur les socles voisinent Richelieu et Colbert, Dupleix, Paul Bert, et Lavigerie, Courbet, Crampel, Flatters, Bonnier, Rivière, etc.

radieuse en un ciel d'apothéose; à ses pieds l'armée chatoyante des populations coloniales s'élevant d'une allure tumultueuse vers la lumière...

Jetons un coup d'œil du haut de la terrasse sur le panorama superbe qui se déroule du Trocadéro au Palais de l'électricité, puis parcourons les salons; agréable surprise, on peut ici se reposer; des sièges sont mis à la disposition du public, et c'est commodément assis que l'on étudie avec les cartes murales, les graphiques, les photographies, peintures et dessins réunis là par le service géographique des colonies, dont beaucoup ont été envoyés par des missions récentes : vous pourrez étudier ici les travaux de M. Pavie, des lieutenants de vaisseau Simon et Mazeran, de MM. Pelet, Guilleminot, Leclère, Marchand, etc. M. Charles Roux, délégué du ministère, s'est assuré pour la partie rétrospective le concours de MM. Marcel Dubois et Aug. Terrier.

Aimez-vous la lecture? vous trouverez dans une salle spé-



ciale une table encombrée de livres, brochures, revues et journaux. L'office colonial s'est réservé plusieurs vitrines et expose toutes ses publications. Innovation utile, d'importantes listes bibliographiques par colonies sont peintes aux murs en grosses lettres.

Traversons un minuscule musée de produits coloniaux, un

l'ombre des bambous et des palmiers vous écouterez le bruissement d'un jet d'eau rafraichissant : et vous ne pourrez plus songer qu'à la beauté puissante de la nature tropicale. Au centre de la serre, un groupe de facture vigoureuse, signé Frémiet : « le Dénicheur d'Ourson. » Plus loin des serres plus petites : M. Dybowski, directeur des jardins d'essai des cultures coloniales à Vincennes, expose des plantes industrielles dans leur première période de développement, et dans l'état où elles sont expédiées aux colonies : c'est en effet Paris, n'est-ce point curieux ? qui fournit à nos colons les plants d'arbres à thé, à café, à poivre, de lianes à caoutchouc, etc.

L. MEILLAC.

## L'Exposition du Danemark

Pour échapper à la stérile curiosité d'une promenade sans but, il convient, au moment de passer en revue les différents points de l'Exposition où le Danemark offre



Une salle à manger  
à l'Exposition du Danemark.

petit magasin de vente de timbres des colonies, où les philatélistes admireront la belle collection congolaise, nous sommes dans la salle de l'École coloniale, voici des plans de l'école, des travaux d'élèves, des compositions d'anciens élèves diplômés, aujourd'hui fonctionnaires, très loin, par delà les mers. Les noms de toutes les promotions sont affichés : l'École existe depuis quelques années seulement, et déjà la liste est longue de ceux de ses élèves qui sont morts pour la patrie. — Cela vous étonne, cette moisson de jeunesse ! Jetez les yeux sur ces graphiques qui mesurent la morbidité et la mortalité dans telles colonies... Hum ! cela fait frissonner.

Pour vous ragaillardir il vous suffira de sortir de la galerie et de pénétrer dans la magnifique serre coloniale annexe : à

le résultat de ses efforts artistiques, industriels et commerciaux, il convient de jeter un coup d'œil sur le pays lui-même auteur de ces efforts. On ne saurait s'intéresser vraiment au travail d'un peuple que si l'on connaît, si l'on aime ce peuple.

Pour des Français rien de plus facile qu'une très vive affection pour le Danemark ; rien aussi de plus utile.

Brisé, comme nous, par un ennemi puissant, ce peuple, petit par le nombre, grand par l'intelligence et le courage, a donné une preuve de vitalité, dans son relèvement, qui est un exemple et une leçon pour le monde entier. On lui avait enlevé les deux cinquièmes de son territoire, il procéda à la con-



quête de terrains demeurés incultes dans son ancien domaine et regagna par la paix plus que la guerre ne lui avait fait perdre. Séparé en quelques sorte du continent, il créa un des plus vastes réseaux qui soient de lignes télégraphiques et rayonna aux confins du monde. Menacé par l'extrême division de son territoire de n'avoir qu'une vie intérieure sans énergie, il créa des chemins de fer et lorsque des bras de mer se mirent en travers de ses voies ferrées il créa un système de bateaux transbordeurs qui prirent des trains entiers sur une rive et les portèrent sur l'autre. Privé de mines de houille et de fer, il s'appliqua à développer l'instruction technique de ses enfants, et en fit des constructeurs, des ingénieurs qui en « ouvrant » les matières premières importées des contrées plus favorisées de la nature, devinrent des producteurs de richesses; il fit entrer dans la voie de l'art des industries qui par le fini, de leur exécution conquirent les suffrages de l'Europe; et surtout il développa l'essor de l'agriculture qui, sur douze millions d'hectares que couvre le territoire national en occupe neuf millions; enfin, menacé par la création du canal de la mer du Nord à la Baltique de se voir enlever le commerce de l'Europe septentrionale, il creusa le port franc de Copenhague, le plus profond le plus sûr de toute la Baltique.

Voilà, nous le répétons, de quoi admirer ce vaillant petit peuple, vrai descendant des Normands qui ont fait d'une province de France un des pays les plus prospères du monde, qui ont conquis l'Angleterre, découvert l'Amérique avant Christophe Colomb, fondé en Italie un royaume puissant, race féconde en hommes, et que l'on ne peut connaître sans l'aimer.

Le pavillon qu'il a construit, sur la rue des Nations, est une simple maison bourgeoise du XVII<sup>e</sup> siècle, simplicité originale et de bon goût qui fait le plus grand honneur à l'architecte V. Koch. Les murs en briques blanchies à la chaux et en charpentes de bois ouvragé encadrent de nombreuses fenêtres aux vitres coupées de minces filets de plomb. Le tout s'effile en des toits capricieux que flaque une tourelle de structure orientale, quelque chose comme un rayon de soleil dans les brumes du Nord. L'intérieur correspond exactement à l'extérieur: grand hall avec deux galeries latérales et quelques salons aménagés dans le goût danois moderne, style créé par l'Angleterre, adopté par l'Amérique et revenu en Europe comme une des rares éclosions du génie de l'ameublement de ce siècle. Le pavillon du Danemark n'habrite aucune exposition, ne s'ouvre à aucune cohue; c'est un petit cercle, non pas fermé, mais familial et discret: on y cause, on y lit les journaux.

Une promenade s'impose à travers les quatorze groupes entre lesquels sont répartis les envois du Danemark.

Au Palais des Beaux-Arts, entre la Suisse et la Suède, deux salles ont reçu les œuvres des peintres danois, et certes quelques-uns de ces peintres sont dignes d'aller de pair avec les plus grands artistes de l'art universel: Kroyer, par exemple,



A l'Exposition danoise  
du mobilier.

qui dans l'atelier de Bonnat s'est formé à des travaux d'un dessin sûr de lui-même, d'une facture solide. *Une séance de l'Académie royale des sciences* est une œuvre vraiment magistrale qui groupe, dans une lumière blanche, une multitude de figures dont chacune est un portrait minutieusement fouillé se fondant harmonieusement dans l'ensemble. Du professeur Tuxen: l'esquisse du *Couronnement de S. M. Nicolas II* toute vibrante de couleur. De Juliü



Paulsen, le *Portrait de M. et M<sup>me</sup> C. Jacobsen*, les mécènes danois qui en 1888 organisèrent à Copenhague l'exposition française des Beaux-Arts. Nombre d'autres toiles seraient à signaler, de Frolich Holm, Irminger, Jerndorff, Johansen, Skovgaard, etc.

mais peut-être vaut-il mieux avertir quelques peintres danois de l'excès de symbolisme ou de réalisme dans lequel ils semblent enclins à tomber : il y a, dans leur exposition, des œuvres qui par le vague de leur caractère déroutent l'œil et l'esprit, et par contre il y a des caricatures, des japonaiseries, dont s'accommoderait peut-être la gravure, mais qui sont indignes du pinceau. Nous croyons que les peintres danois trouveraient beaucoup mieux dans le culte de leurs ancêtres, les Eekersberg, les Kœbbe, les Lundbye, les Vilhelm-Matrand, et tant d'autres, leur pays est si riche en types pittoresques, en paysages caractéristiques !

A noter, dans un des deux Salons de peinture, le modèle en relief du nouvel Hôtel de Ville de Copenhague, œuvre extraordinaire de grandeur, digne d'une ville qui compte tant de beaux monuments. L'ar-

chitecte Nyrop a réellement produit une œuvre géniale, toute pètrie de l'art du Nord.

Notons aussi, dans la sculpture, la *Chasseresse*, bronze de Bissen, et la statue du poète Oehlenschlaeger, par Julius Schultz. La jeune école danoise de sculpture, sans dédaigner les nobles enseignements du grand Thorwaldsen et de ses deux

élèves, H. V. Bissen et J. A. Jérichau, cherche ses inspirations plutôt dans le travail et la souffrance de l'humanité que dans la calme pensée antique ou chrétienne de ses devanciers, en quoi elle se rapproche de l'école française.

A l'Esplanade des Invalides, dans un encadrement de murailles blanches sur lesquelles courent des ornements dorés, nous trouvons l'exposition du Musée des arts décoratifs de Copenhague organisée par le directeur de ce Musée, M. Krohn. Il y a là un berceau qui est une merveille de pensée délicate enclose sur le bois curieusement devenu parlant comme un poème.

C'est là qu'on peut admirer le cadeau splendide offert par la noblesse au roi de Danemark à l'occasion de ses noces d'or : un surtout en argent dont le motif a été fourni par une touchante légende nationale. Le premier roi de Danemark, Skyold, est amené tout enfant sur une barque que guide le destin : pour fortune, il possède la botte de paille qui lui sert de couchette, et il s'en remet à la vaillance de ses sujets pour conquérir d'autres trésors. Cette



Plan rectifié de l'Exposition : l'Annexe de Vincennes.

œuvre, de belle inspiration, a été dessinée par M. Krog, exécutée par M. Michelsen, orfèvre du roi.

C'est là également que sont les porcelaines, d'un art si raffiné, de la manufacture royale. Inspirées d'abord par l'élégance du style Louis XVI, la porcelaine danoise adopta ensuite un type de dessin bleu transformé des motifs japonais,



puis elle chercha ses modèles à Pompeï, puis dans les antiquités danoises. Ce fut en 1888, à l'exposition d'art et d'industrie de Copenhague, qu'elle présenta ses œuvres conçues dans le style actuel, décoration simple, prise dans la nature danoise, influence de japonais; nuances délicates des couleurs de grand feu, bleu, violet, gris et vert. Une des plus remarquables inventions techniques de la manufacture est la couverte cristalline : la peinture est faite sous la glaçure de la porcelaine, procédé qui permet de conserver les décors inaltérables.

Les amateurs d'art raffiné s'arrêtent aussi devant les vitrines de la société du Livre, que dirige M. F. Hendriksen.

lactiques. Il existe en Danemark des associations de contrôle qui assurent à son agriculture un très haut rang. Rien que dans le Jutland fonctionnent quatre cents associations de ce genre.

Après cela, il reste un coup d'œil à donner aux découvertes de l'insen qui eurent un si grand retentissement au congrès de la tuberculose à Paris : traitement du lupus vulgaire, par des rayons chimiques concentrés; de la variole par les chambres rouges. Il faut aussi passer en revue les membres artificiels avec attaches pneumatiques de la maison Faarup, et le télégraphone de l'ingénieur Paulsen, phonographie électromagnétique qui doit être appliqué au téléphone et qui enre-



Le Pavillon du Danemark.

Cette société a fondé une école spéciale des industries du livre et créé dans le public un courant d'exigences qui ont renouvelé la typographie et la reliure. Il y a là des spécimens ravissants de délicatesse et de fini dans le travail.

Au Champ de Mars, dans un milieu de murailles blanches relevées de guirlandes où la feuille du hêtre se marie à celle du chêne, sous l'œil bienveillant de deux taureaux d'un beau modelé, s'étale l'exposition de l'agriculture danoise, la principale source de richesse du pays. En Danemark, le paysan n'est pas l'ignorant que connaissent certaines nations, c'est un homme qui cultive son intelligence, qui se tient au courant des progrès ou qui du moins les accepte très vite. On peut s'en convaincre en inspectant les tableaux, les échantillons, les modèles qu'il expose; ses procédés pour la culture des plantes, l'usage des engrais chimiques, la nourriture des animaux, le traitement du lait; ses colorants pour le beurre, ses ferments

gistre toutes les paroles pour les transmettre au retour d'un absent, et avec les intonations même de la voix humaine.

La promenade se termine au Palais du Trocadéro, où le Musée national de Copenhague expose une collection rétrospective indiquant la marche ascendante des colonies danoises. Groënland, Islande, îles Féroë. C'est le capitaine d'infanterie, Daniel Bruun qui, de ces éléments composites, a formé un ensemble parfait. Cette collection est une véritable révélation, car certains pays comme le Groënland sont absolument fermés aux commerçants et aux touristes : tout le commerce est fait par l'administration royale qui défend l'accès de la *terre verte* à toute autre personne qu'à ses agents. Certains plans en relief, comme une salle d'anciens Normands; certains objets, comme un traîneau attelé de premier ordre : il y a là toute une vie inconnue qui pourrait tenter la plume d'un romancier, il y a là de quoi rêver pendant des années.





La rue centrale aux Invalides.

Les élégantes n'apprendront pas sans intérêt qu'il vient chaque année du Groëland 1.400 peaux de renard bleu et 1.200 de renard blanc polaire. L'édredon pur est aussi acheté aux indigènes et expédié tel qu'il se trouve dans les nids. C'est en Danemark qu'il est nettoyé et vendu. Le marché de cet « article » est des plus limités et c'est tout au plus s'il se vend, chaque année, 75 kilos d'édredon pur. Que de gens ont cru dormir sur la plume groënlandaise, et dont l'oreiller ne s'est jamais rempli que du produit des basses-cours les plus vulgaires ! Le principal est peut-être que leur sommeil se soit

bercé de doux rêves, et ceci même est une denrée qui ne se vend pas au marché.

Nous ne saurions quitter le Danemark sans accorder un souvenir de reconnaissance à la Société de Sainte-Cécile de Copenhague dont le chœur des madrigaux a magistralement exécuté, au Trocadéro, les cinq chansons d'Hartmann et la chanson populaire « Roselil ». Fondée en 1851, la Société de Sainte-Cécile, *Cœcilia Freningen*, se consacra d'abord aux *a capella* des *xvi<sup>e</sup>* et *xvii<sup>e</sup>* siècles, surtout aux chœurs des maîtres italiens.

LUC DE VOS.



A VINCENNES

## L'Exposition des Chemins de Fer

**L**ORSQU'ON arrive à l'Exposition de Vincennes par la porte de Reuilly, on a devant soi l'immense gare construite pour abriter le matériel roulant des chemins de fer. Laissons à gauche le triangle où se trouvent les habitations ouvrières, coquettes maisons aux couleurs variées et gaies, entourées de jardinets embaumés, et nous voici sur le sable qui recouvre le balast des voies ferrées. Le soleil brille d'un éclat trop vif, le sol est aveuglant, et n'était la proximité du



A Vincennes : Gare italienne

bois, on se croirait au pays des chemins de fer impériaux d'Ethiopie, dont nous verrons tout à l'heure une locomotive. Nous sommes simplement sur la voie spéciale qui vient s'embrancher sur la ligne Bastille-Vincennes, et que l'on a dû construire pour amener les matériaux et les objets exposés.

Cette ligne, qui suit quelques temps les fortifications avant de les traverser, se trouve en grande partie construite dans la zone militaire. Des négociations ont dû être engagées avec la Direction du génie, afin d'obtenir l'autorisation nécessaire. Cette autorisation n'a été accordée que sous de nombreuses conditions : contrôle de l'autorité militaire, remise en état après l'Exposition, obligation de conserver le revêtement de gazon des talus des fortifications, enlèvement à la première réquisition, etc.

A l'emplacement réservé au Groupe VI, cette ligne se bifurque en vingt-deux voies parallèles qui pénètrent dans la « World's gare » qui couvre une superficie de deux hectares.

Les exposants réclamaient un espace beaucoup plus vaste, mais le budget de l'Exposition étant limité, il fallut restreindre

les dimensions de l'édifice. Pour éviter des frais inutiles, l'adjudicataire fournit, en location seulement, les matériaux nécessaires. Il les reprendra lorsqu'il démolira le bâtiment.

L'Administration a pu obtenir de certains pays qu'ils construisent des annexes. Citons les États-Unis, qui ont élevé un grand bâtiment rectangulaire, l'Italie, dont l'annexe en plâtre très ornementée, jette une note bizarre au milieu des hangars très simples encadrés de verdure. Les Compagnies françaises ont mis moins d'empressement à répondre à l'appel qui leur était adressé : elles se sont contentées d'élever quelques abris, et d'installer au dehors les divers types de signaux et d'aiguillage en usage sur leur réseau. Les deux choses sont en effet inséparables. Il arrive peut-être assez rarement qu'un accident provienne d'un réel défaut d'aiguillage, mais on peut affirmer que presque toujours, si le passage du train à l'aiguille avait bien fait fonctionner le signal d'arrêt, disque ou sémaphore, bien des accidents auraient été évités.

Autrefois, sur toutes les lignes, et encore sur celles des Compagnies retardataires, l'aiguilleur, après avoir fait fonctionner l'aiguille, devait courir au levier de manœuvre du signal d'arrêt. On a compris que ce système était mauvais, et depuis déjà plusieurs années, on s'ingénie à obtenir la fermeture automatique de la voie, soit au passage à une aiguille, soit au passage à un point quelconque.

Nous trouvons à Vincennes des spécimens des divers systèmes employés. Voici l'emplacement de la Compagnie d'Orléans avec ses disques ronds très simples, mus par fils de manœuvre à la poignée. Le réseau de l'État nous mon-

tre un système mixte de disques et de sémaphores, à côté d'un poste d'enclenchement mécanique et électrique pour

dix-huit leviers. L'Exposition de la compagnie de l'Est est certainement la plus intéressante, avec ses électro-sémaphores qui élèvent leurs bras multiples et multicolores au-dessus d'un mécanisme fort compliqué, actionné à l'aide de manivelles se mouvant sur des tableaux portant des indications diverses. Le tout est poli, reluisant de propreté et de fini. L'appareil fonctionne à merveille. A ses côtés un peigne est placé entre les deux rails pour établir un courant, lorsqu'une machine passe au-dessus. Celle-ci est munie d'un balai qui, frottant sur le peigne, forme un circuit électrique. Le circuit fait fonctionner simultanément un signal d'arrêt et une sonnette électrique, avertissant que l'appareil a été mis en mouvement.

Rassurés par la vue de ces électro-sémaphores, jetons un coup d'œil sur les wagons et les puissantes locomotives qui peuvent traîner de très lourds convois à des vitesses vertigineuses.

Auparavant, examinons un instant le bâtiment qui renferme le matériel. On aurait voulu édifier un hall digne de l'Exposition de 1900, aux fermes de haute et belle volée, mais le temps et l'argent faisant défaut, on s'est contenté de construire une série de hangars placés côte à côte, qui recouvrent quatre voies chacun.

Le côté gauche est occupé par les chemins de fer français, le côté droit par les chemins de fer étrangers. Il se dégage de ces monstres d'acier une impression d'étonnement. On a bien



souvent vu des locomotives et des wagons, mais les trains étant encaissés entre les trottoirs d'attente, leur hauteur relative est sensiblement diminuée. Cette diminution ne suffirait pas à expliquer la sensation que l'on ressent tout d'abord.

Il y a une tendance très marquée, surtout chez les étrangers, à élever de plus en plus les machines. Depuis longtemps, les grandes roues motrices sont fort en faveur. Mais, autrefois, la chaudière était enfermée entre les roues et la hauteur totale n'avait rien d'exagéré. Aujourd'hui, au contraire on place sur les essieux un « train » élevé et la chaudière se trouve en quelque sorte suspendue au-dessus d'immenses roues. Zola ne connaissait pas ces nouveaux géants quand il décrivait « Sa Lison ». Nul doute que le poème de la machine n'eût été porté plus haut encore si l'écrivain en avait eu la vision.

Mais les Compagnies françaises reculent encore devant ce genre de construction; cependant l'Administration des chemins de fer de l'Etat en expose un type remarquable, construit, il est vrai, à Philadelphie.

La « Montlieu » est un superbe colosse mécanique construit sur le type que nous avons décrit. Signalons l'accouplement par simple bielle de deux roues motrices placées tout à l'avant de la machine. Tout à côté, faisant un contraste saisissant avec ce géant, les tramways de la Vendée, trains sur route à voie étroite, entraînés par de véritables locomotives basses et de dimensions réduites.

Il est regrettable que ce mode de locomotion fort répandu à l'étranger ne soit pas davantage entré en usage en France. Quelques conseils généraux ont essayé d'en créer. Ils se sont heurtés au sentiment public. Le plan Freycinet prévoyait une infinité de lignes, toutes à voie large, qui devaient sillonner les départements et desservir les moindres cantons. L'existence de ces projets de lignes à voie large a arrêté l'extension des lignes à voie étroite qui pourraient ramener la prospérité dans certaines localités par trop délaissées.

La Compagnie du Nord nous montre, elle aussi, une locomotive à grande vitesse et à coffre élevé, mais de modèle infiniment plus restreint que celui de la « Montlieu ».

La Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée expose une locomotive coupe-vent très allongée. Tout l'avant est très bas et profilé en biseau. Sur l'arrière seulement s'élève une proue qui protège la machinerie, le mécanicien et le chauffeur. Cette locomotive est peinte en gris clair. On peut d'ailleurs remarquer une tendance à abandonner la couleur noire dans la fabrication des locomotives.

La Compagnie d'Orléans qui emploie des machines à revêtement de cuivre leur laisse la couleur du métal très facilement nettoyable, mais lorsqu'il faudra enlever la poussière

de charbon agglutinée par l'humidité de la route, lorsqu'il faudra rendre tout son lustre à la délicate couleur gris perle ou au triomphant jaune d'or, on peut craindre que l'opération s'effectue mal.

A-t-on verni les machines avec des couleurs tendres pour l'Exposition? Non, les compagnies s'en défendent. Elles



Le Jardin d'hiver au Pavillon de Monaco.

affirment avoir exposé leur matériel tel qu'il est en service et leurs employés savent bien le faire remarquer aux visiteurs.

Les wagons sont trop connus pour que nous nous y arrêtions.

Constatons, une fois de plus, que le matériel de l'Etat est bien supérieur comme confort à celui des autres compagnies et signalons un immense train de la Compagnie du Nord destiné à faire le trafic de France en Belgique et pouvant porter la charge énorme de 35.000 kilos.

Après avoir examiné le matériel français il nous reste à



admirer le matériel étranger et à montrer les nombreux avantages offerts aux voyageurs dans les pays voisins.

Les wagons et les locomotives des pays étrangers s'allongent à côté des machines françaises. Par leur variété et leur



Le porche du Pavillon de Monaco.

fini ils rendent un peu terne, il faut le reconnaître, notre exposition nationale.

Les expositions des Compagnies de chemins de fer sont rares, l'emplacement nécessaire peu facile à trouver, aussi de l'une à l'autre, voit-on des changements importants se produire. Cette année, il faut signaler la grande extension prise à l'étranger par le système Mallet compound. L'inventeur Mallet est un Français dont les procédés, connus depuis quinze ans environ, ne rencontrèrent pas grand succès en France — nul n'est prophète en son pays — mais reçurent un meilleur accueil à l'étranger. Dans ce système, la vapeur agit

successivement sur les deux trains de la machine, de plus, le levier de changement de marche sert en même temps à varier la détente suivant le profil de la route et le mécanicien peut user à son gré du cylindre à haute pression ou du cylindre à basse pression.

Voici d'abord l'exposition de la Suisse. Elle est très importante. Les usines de Schaffouse et des autres centres métallurgiques produisent, en effet, beaucoup. Nous trouvons une petite locomotive à voie étroite, très basse qui paraît écrasée par le voisinage de deux immenses machines « Princess of Wales » — les Suisses construisent surtout pour les étrangers, d'où le nom de

la machine — qui présente ce caractère particulier d'être munie d'un seul essieu moteur. Il est assez curieux de voir cette immense roue isolée au milieu de la locomotive et précédée de deux petites roues porteuses et suivie d'une troisième. Plus loin une machine à brûleur pour naphte, une locomotive compound à quatre cylindres non accouplés, enfin la locomotive de la Compagnie impériale des chemins de fer éthiopiens. L'*Antilope*, c'est son nom, est toute basse; à l'avant un large chasse-sable occupe la largeur entière de la machine qui ressemble fort à une bêcheuse mécanique. Le foyer peut être alimenté soit au charbon, soit au pétrole.

Il convient de signaler dans cette exposition suisse une voiture motrice électrique destinée à l'Ouest Lyonnais pour faire le service de Lyon à Fourvières. Elle permet la traction soit par adhérence sur le palier, soit par crémaillère, une crémaillère double, grâce à laquelle le contact avec les dents n'est jamais interrompu. Elle est exposée sur un plan incliné dans la position où elle fonctionne habituellement.

Non loin de là, l'exposition anglaise dans laquelle il faut signaler des machines qui brûlent des huiles lourdes à raison de 400 gallons d'huile pour 600 milles de route. Une compagnie

anglaise a mis en usage une soixantaine de ces locomotives et en a obtenu d'excellents résultats. Elles présentent un double avantage, d'abord elles sont très économiques parce qu'elles ne brûlent rien quand elles sont arrêtées, ensuite, leur entretien est des plus simples. Leur grave inconvénient consiste à ce qu'elles peuvent se trouver parfois dépourvues d'un combustible qui n'est pas encore assez répandu.

La section allemande nous montre une des vingt-cinq locomotives qui font le service de la ligne du Saint-Gothard; cette machine se compose de deux trains articulés, mus par des cylindres qui agissent successivement.

La Hongrie a installé une série de grands wagons très remarquables par la perfection de leur construction et le confort de leur aménagement, et une voiture électrique du métropolitain de Buda-Pest.



L'Italie et les États-Unis quoique possédant des annexes spéciales ont exposé dans le grand hall commun où l'on peut voir s'allonger un train de luxe Pullmann en ordre de marche.

La section la plus intéressante pour une exposition et pour les difficultés qu'elle a eu à vaincre est sans contredit la section russe.

Le gouvernement russe a tenu à honneur, parmi les sections étrangères, de donner les proportions voulues à son exposition des chemins de fer et de montrer les efforts faits pour le perfectionnement du matériel de son réseau immense qui s'accroît sans cesse.

Citons quelques détails particuliers à la Russie. Une section intéressante est consacrée à montrer, par des dessins et des modèles, les moyens employés dans ce pays, pour lutter contre le fréquent et grave inconvénient de l'accumulation des neiges sur les voies ferrées. Il y a là toute une série de paraneige, chasse-neige, barrières orientées locomotives spéciales. C'est tout un matériel particulier combiné contre les tempêtes, les ouragans et les blizzards.

Avant de quitter l'exposition des chemins de fer étrangers nous sommes forcés de constater une fois de plus qu'elle surpasse de beaucoup l'exposition des chemins de fer français.

CHARLES LAVIGNE.

## La Retraite aux Flambeaux du Mercredi

On s'est plaint à plusieurs reprises du manque de fêtes dans l'Exposition, et le reproche est assez fondé. Dans la journée, il y a tant de chefs-d'œuvre à voir à travers les galeries, que le temps passe vite, très vite. Mais le soir, il ne reste que les attractions particulières. Certes, elles abondent, mais la quantité ne remplace pas suffisamment la qualité. Tous ceux qui se sont mis en tête d'offrir aux visiteurs un spectacle ont-ils vraiment fait un effort pour montrer des choses intéressantes ?

Il ne faut pas, en ces sortes de choses, faire de personnalités ; mais le public est meilleur juge qu'on ne croit. Lui demande-t-on trop cher pour un spectacle trop médiocre, il passe sans entrer. Quantité d'entreprises particulières s'en sont aperçues.

Le public demande donc, pour aller à l'Exposition le soir, qu'on le distraie un peu. Au Trocadéro, on a eu une idée originale. De toutes nos colonies sont venus des indigènes : Arabes, Maures, Dahoméens, Hovas, Annamites et Tonkinois, etc. On les réunit tous les mercredis soir, on leur met entre les mains des lanternes vénitiennes, les musiques exotiques donnent la cadence. Tout ce monde se met en branle, les uns joyeux comme des enfants qu'ils sont, d'autres solennels en leur rôle, mais très amusants pour la foule, qui se

masse dans les allées du Trocadéro, qu'ils parcourent successivement. Le dessin que nous publions est d'une exactitude parfaite. On rit et on applaudit. Il n'en faut pas davantage pour distraire un moment.

JEAN VERMONT.

## L'Andalousie au temps des Maures

La domination des Maures est incontestablement la plus brillante époque de l'histoire de l'Espagne. Ces prétendus barbares apportèrent en effet avec des mœurs parfaites et une civilisation très avancée, les arts et les sciences que les invasions germaniques avaient fait oublier. C'est à eux que l'on doit la fameuse mosquée de Cordoue,



La ville espagnole à l'Andalousie.

l'Alhambra et tous ces monuments, qui de tous temps, ont été la gloire de l'Espagne.

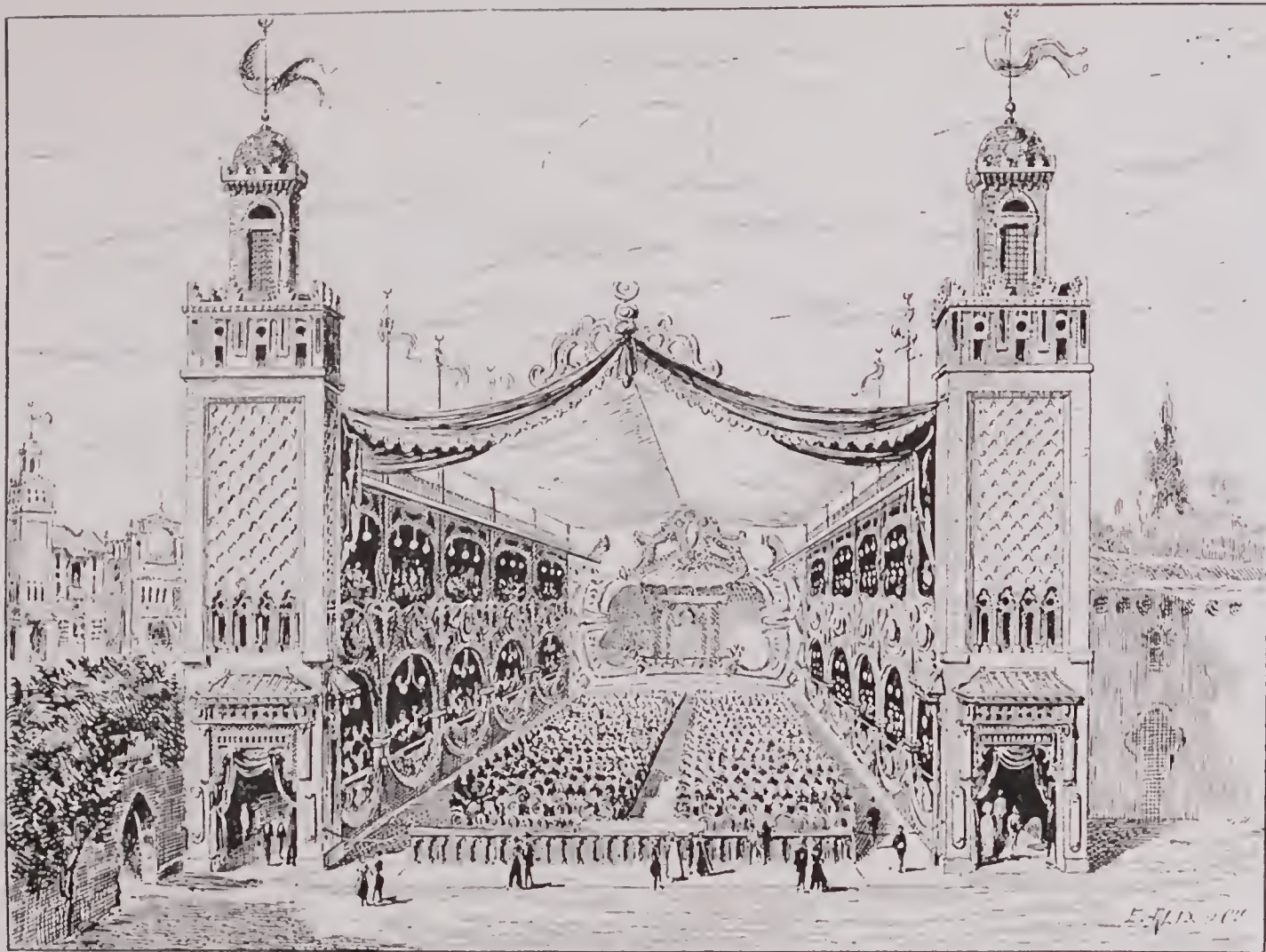
La reconstitution de ces chefs-d'œuvre d'architecture devait tenter au même titre que la reconstitution du Vieux-Paris. L'Andalousie au temps des Maures constitue, en effet, une des plus intéressantes et des plus amusantes attractions de l'Exposition.

Cette page d'histoire qui commence au débarquement des Maures en Espagne pour se terminer avec le Califat de Cordoue, nous la revivons dans ses détails les plus curieux à l'immense village qui a été élevé dans les jardins du Trocadéro, le long du quai Debilly, du côté de l'exposition des colonies françaises.

Suivant le système maure, un long mur crénelé dérobe aux yeux des passants les dentelles de staff du « Patio » et de la « Mezquita » — reproductions fidèles de l'Alcazar et de l'Alhambra — tandis que la superbe « Giralda » cette tour dont Charles Quint a dit : « qui n'a vu la Giralda n'a rien vu, » porte fièrement à 70 mètres de hauteur son Génie d'or.

Avec l'admirable porte de l'Alcazar qui sert d'entrée sur





Le théâtre espagnol à l'Andalousie.

les jardins du Trocadéro, les deux minarets de la grande mosquée de Tanger, la mosquée des Aïssaouas de Tétouan, le pittoresque village espagnol avec ses vieilles maisons de Tolède et de Cordoue et le gourbi arabe, l'Andalousie au temps des Maures nous montre sous ses différents aspects l'architecture mauresque, d'une originalité si singulière, où sont confondus l'art grec et romain et l'art byzantin apporté en Espagne par les architectes de Constantinople.

Passons sous la porte de l'Alcazar, nous arrivons dans une vaste cour d'honneur où de petits ânes noirs, harnachés à l'andalouse attendent mélancoliquement le moment où ils emporteront les visiteurs sur les terrasses merveilleuses de la Giralda.

Par une série de paliers nous arrivons à une terrasse bordée par des boutiques arabes au milieu de laquelle s'élève une plate-forme. Là, dans leurs pittoresques costumes, dansent les grassouillettes juives de Tunis et de Tanger.

C'est sur cette terrasse, par une douce soirée d'août, que nous avons entendu les mélodies au rythme charmeur des chanteuses Kabyles et que nous avons vu les sabreurs du Liban manier avec dextérité leurs armes meurtrières.

Continuons notre excursion — expédition allions-nous dire — et entrons dans le musée où la Société des peintres orientalistes que préside M. Bénédite, conservateur du musée du

Luxembourg, a organisé une exposition des œuvres les plus remarquables de ses membres. A côté de toiles pleines de soleil et de lumière nous trouvons une exposition très complète d'art rétrospectif musulman.

Un peu plus loin l'Alhambra dresse ses tours altières et vermeilles au-dessus des frondaisons; plus haut, les neiges éternelles de la Sierra Nevada et au flanc de la montagne les grottes gitanes font autant de taches blanches. C'est là que les vieilles diseuses de bonne aventure de Grenade dévoilent l'avenir.

Mais au loin retentissent les castagnettes. Le théâtre s'ouvre. Prenons place.

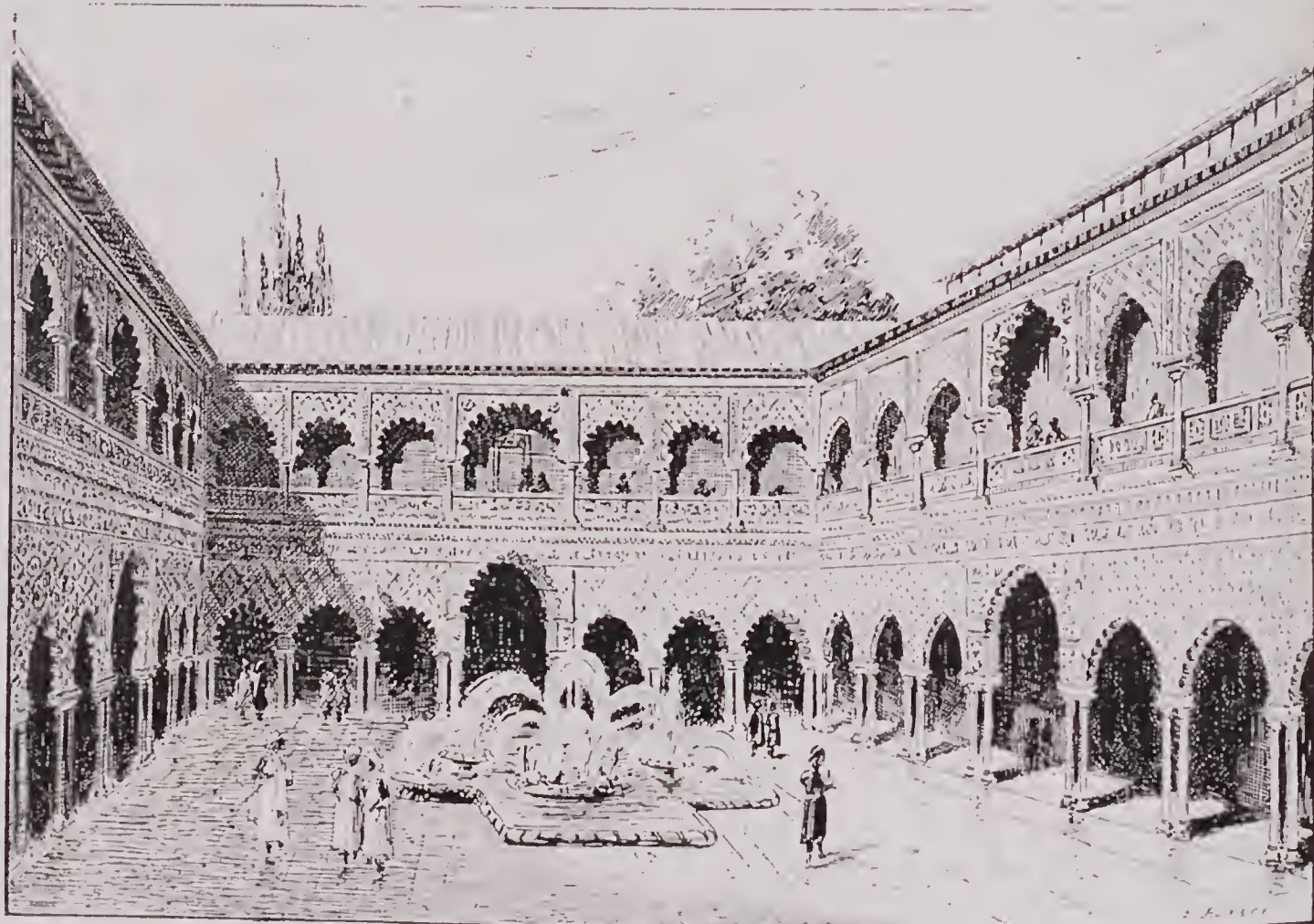
Successivement nous assistons à toutes les danses espagnoles: les « sévillannaises » sont fort gracieuses, mais elles sont bien connues à Paris et nous leur préférons les « bolé-

ros » ou les danses de Valence ou de Salamanque.

Les pittoresques danses gitanes pour lesquelles le célèbre « Capitan de Grenade » et sa troupe ont été engagés complètent le spectacle.

Tout au bout de la rue espagnole se trouvent les arènes, vaste hippodrome de mille mètres carrés où d'excellents cavaliers se livrent à des exercices équestres. Après les fantaisias, les tournois, le duel au sabre, le polo à cheval, puis toute une série de scènes de la vie maure et espagnole organisées sous la direction de M. Molier.

JOSEPH DANCOURT.



L'Alhambra.









LE PALAIS DES INDES NÉERLANDAISES AU TROCADÉRO  
AQUARELLE DE M. F. BELLANGER.







## Les Soieries à l'Exposition de 1900



Il y a unanimité pour proclamer que Lyon s'est montrée digne de son grand nom. La Sidon des bords du Rhône a une exposition paisible, sobre de lignes, somptueuse comme elle. Cette industrie de la soie, si française, qui fait vivre vingt départements, est surtout représentée par Lyon. C'est là qu'il faut aller pour apprécier ces tissus chatoyants qui sont la gloire des fem-

mes et la joie des yeux, au Groupe XIII, à la Classe 83, galerie du Champ de Mars, porte Rapp.

La Chambre de Commerce de la seconde ville a une autorité incontestée, non seulement dans les limites de sa juridiction, mais encore dans les Conseils du gouvernement et dans le monde entier. C'est elle qui a enlevé à la toute-puissance de Londres le marché des soies de la Chine et du Japon. Il n'est pas étonnant que l'industrie de la soie s'y trouve largement représentée, quoiqu'elle cède de plus en plus, chaque année, un peu de cette prépondérance aux industries multiples

du terroir lyonnais. Il s'en est, en effet, développé de considérables depuis 1870 : les produits chimiques, les filatures de laine, coton, fantaisie, la métallurgie, l'imprimerie, la passementerie, un peu de chapellerie, la charcuterie, les fromages et les salaisons.

Quoi qu'il en soit, la Classe 83, que nous allons visiter, est entre les mains de la Chambre de Commerce de Lyon. La présidence de son Comité a été donnée à un fabricant de soieries, M. Chabrières, d'une famille justement estimée au confluent du Rhône et de la Saône. Il faut citer, dans ce même Comité, MM. Gabriel Forest, rubans et velours, Jean Bachelard, J.-B. Bonnet, de la Chambre syndicale de la fabrique lyonnaise, Augustin Boucharlat, de l'Association de la soierie lyonnaise, Raymond Cox, attaché au Musée historique de la Chambre de Commerce, Louis Chavent, Ferdinand Guérin, Richard Ennemond, de la Chambre de Commerce, Pierre Tresca, président de la Chambre syndicale de la soierie lyonnaise, et Joseph Wies, président de la Chambre syndicale de l'Association de la fabrique lyonnaise.

La porte Rapp ouvre sur l'Exposition de Lyon. Elle se compose d'un grand salon carré, et d'un autre de forme rectangulaire orné des gracieuses fresques de Bardey : *La Cueillette du mûrier, le Lavage des cocons, la Filature de la soie, la Teinturerie, le Dessin pour le brochage*, et enfin *le Tissage*, couronnement de l'œuvre.

Voici, sous des vitrines, tous les livres publiés sur la soie ou le commerce lyonnais. Il y en a de rarissimes, des incunables ! Les graphiques de la Chambre de Commerce s'étalent dans un box réservé, aux parois garnies de cartes : tracé de la



Le Palais des Fils et Tissus





St-Michel. — Credo,  
bronzes par Fremiet

mission lyonnaise en Chine, de 1895 à 1897; planisphères de la production de la soie et de la production des soieries ouvrées. Le public s'arrête, un peu inquiet, dans ce milieu



qui l'étonne tout d'abord. Il se tâte pour savoir s'il doit regarder, sentant vaguement que c'est trop riche, et peut-être aussi trop sérieux pour lui. Il est venu à l'Exposition avec le vague espoir de s'amuser, pourquoi ne pas l'avouer. Et là, pas de colifichets, pas de choses légères, futiles, passagères. Du luxe, des beautés durables, qui comptent dans l'industrie et la renommée d'un peuple.

Dans le grand salon carré, où quatre écussons indiquent aux passants ignorants les noms de Jacquard, Jean-François Bony, Jean Revel et Philippe de La Salle, des vitrines splendides où chatoient les orfrois et les tissus de reines, attirent un instant les regards. Et je comprends l'orgueil bien légitime de certains canuts qui voulaient qu'on marquât d'une empreinte privilégiée les tissus sortis de leurs mains. Voilà les jolies choses que des parias préparent dans les ruches industrielles de la Croix-Rousse, aux étages répétés, aux fenêtres innombrables, où le tic-tac-pan des métiers découpe leurs jours de la naissance à la mort!

Ah! je les connais, les pauvres gens, courbés sur la lourde machine qu'ils ébranlent avec peine pour en faire jaillir des fleurs et des merveilles. Leur maigre salaire, diminué chaque année, fait vivre toute une famille, et cependant de leurs doigts le commerce de Lyon s'enrichit de 400 millions. S'il y a autour d'eux 20.000 métiers mécaniques, on compte encore de 50.000 à 60.000 métiers à bras. Et ceux-là sont pires que des galères.

Passez dans une rue de la Croix-Rousse, où chaque jour s'élaborent de nouvelles richesses, gravissez les escaliers de ces immenses bâtisses, parcourez les corridors sombres, aux parois éternellement visqueuses. Vous n'entendez que le bruit monotone de la navette, qui passe et repasse, le grincement des cordes, le heurt cadencé du battant. Un froissement continu emplît la ruche. Dans la chambre blanchie à la chaux le seul mobilier se compose de quelques tabourets de bois, et du métier où toute la vie de cette famille est enchaînée! Des cartons percés de trous se déroulent par secousses et guident le dessin tandis

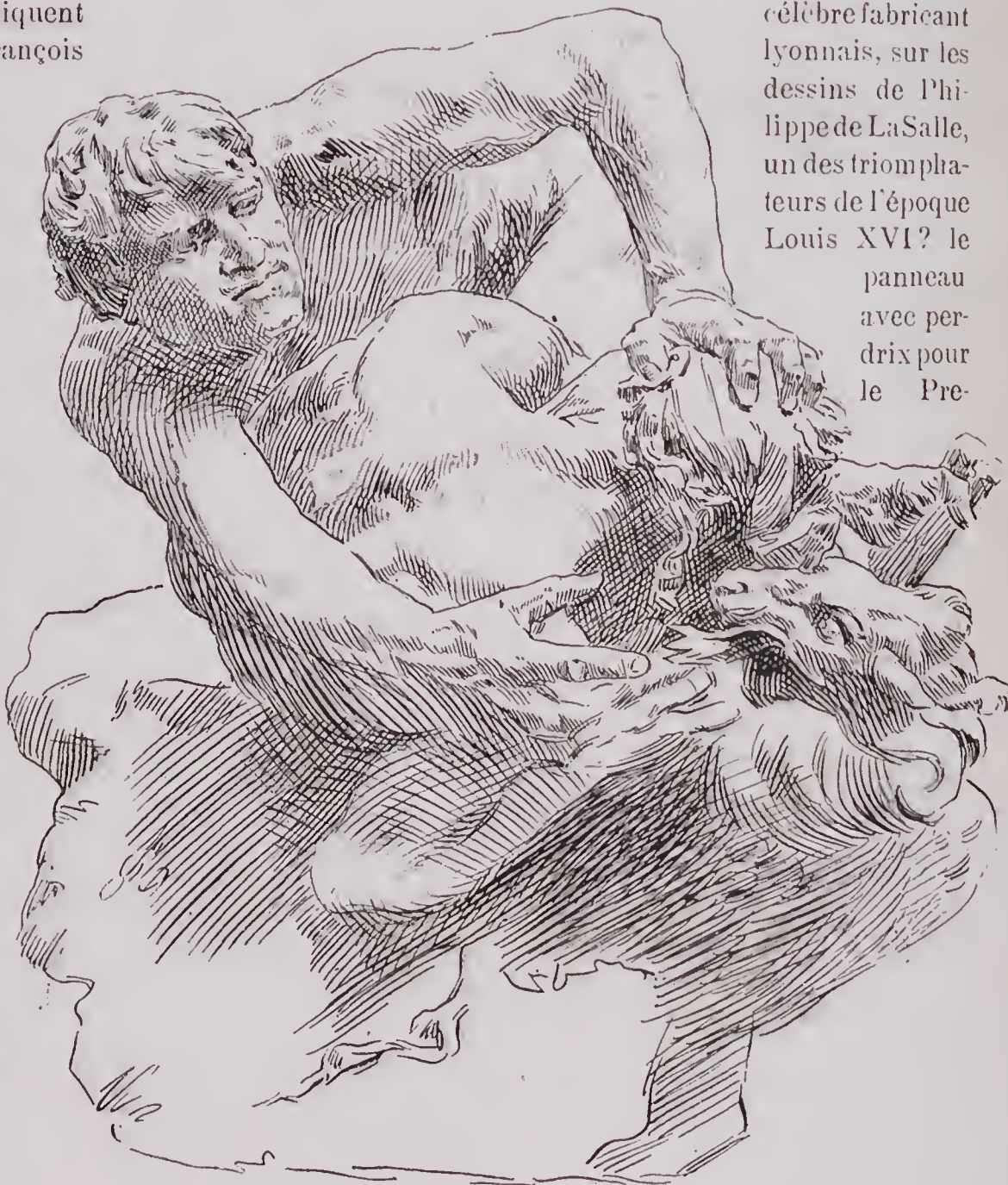
que la toile se soulève pour le passage de la navette. Et cet homme ravagé, ces femmes flétries, ces enfants exsangues, répandent par le monde ces parures renommées ou fugitives, la gaze ténue, le velours ciselé, le brocart épinglé, à 200 francs le mètre, le lampas rigide, le drap d'or et même la guenille chatoyante à douze sous. Combien peu s'en doutent, de ces promeneurs qui songent que ces étoffes sont bien chères et qu'il ne leur est pas permis d'en acheter pour leur femme et leur fille.

La fabrique lyonnaise, qui vint d'Italie vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle, brilla d'un éclat sans pareil vers la fin du xviii<sup>e</sup>. C'est de cette époque que date son universelle renommée, un des plus magnifiques fleurons de l'industrie française. La condition des soies de Lyon reçoit annuellement près de six millions de kilogrammes, il lui passe dans les mains le quart de la production totale du globe. La fabrique lyonnaise compte plus de soixante maisons toutes puissantes. C'était à elle de tenter une exposition rétrospective de la soierie : elle l'a fait avec un rare bonheur.

L'intérêt s'y révèle plus vif avec l'attrait historique. J'écoute des femmes en grande toilette qui commentent et dissertent. Il y a de quoi. Les plus splendides collections du monde entier y sont représentées. Les maisons royales n'ont pas craint d'envoyer leurs reliques. C'est aussi un musée, celui du luxe et du souvenir. Les armoires religieuses contiennent des ornements d'églises des plus célèbres chabuleries, des vêtements sacerdotaux tramés de métaux précieux. Les parties historiques sont abondamment pourvues. Citerai-je les étoffes offertes à la reine Marie-Antoinette par

Camille Pernon, célèbre fabricant lyonnais, sur les dessins de Philippe de La Salle, un des triomphateurs de l'époque Louis XVI? le

panneau avec perdrix pour le Pre-



La Proie, par E. Peynot

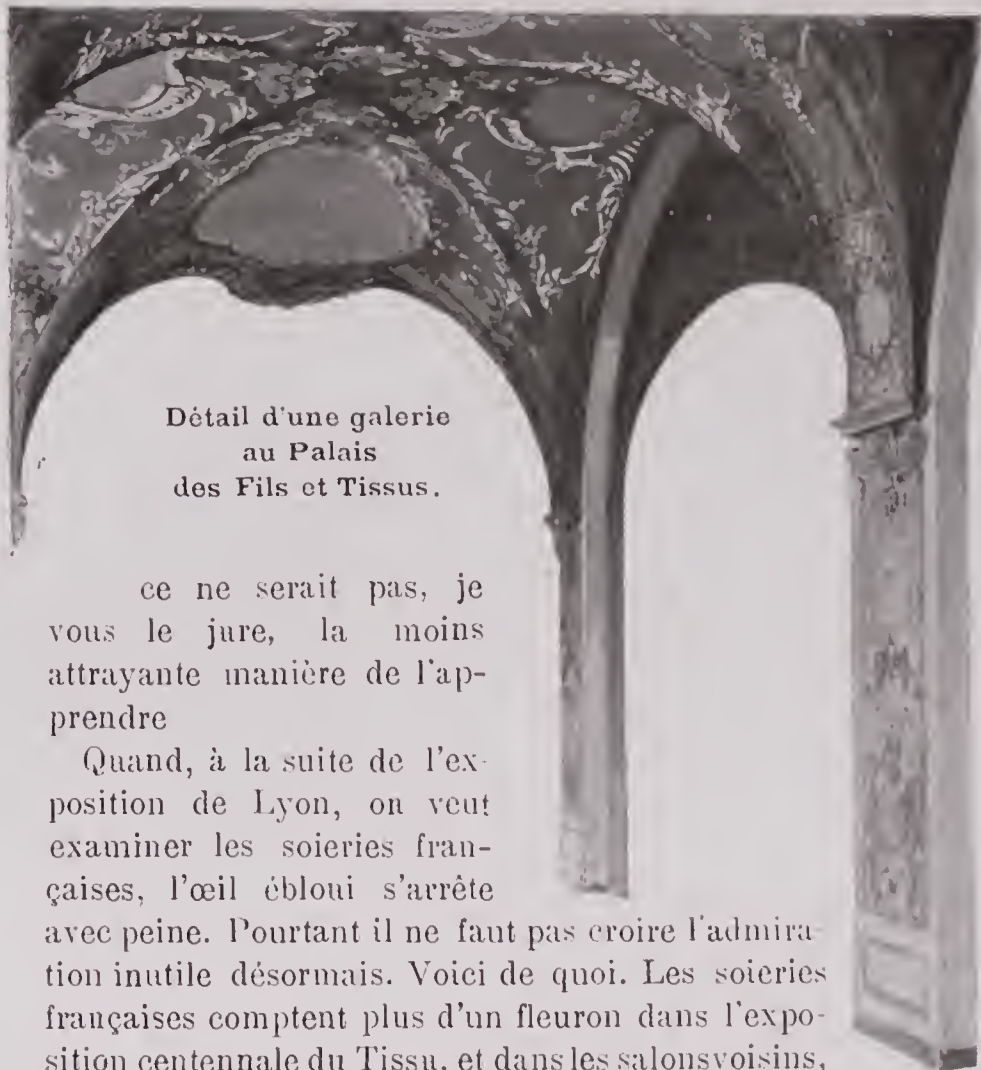


mier Consul ? le salon de musique de M<sup>me</sup> Bonaparte aux Tuileries ? la chambre à coucher de lampas de la reine Marie-Amélie dans ces mêmes Tuileries ? *Sic transit...*

Plus près de nous, un rideau tissé en 1868 rappelle l'impératrice Eugénie, et des tentures violettes nous transportent dans la chambre à coucher de la tant célèbre Païva. La collection de M<sup>me</sup> Bourgeot a prêté l'habit de Necker, en soie blanche et mauve, les collections Duplan, Corroyer, etc., des coussins, des aumônières, des gilets. Il faudrait tout relater pour le plaisir des yeux. Au centre, on regarde un fauteuil et des tentures royaux, en brocart orfévré, portant l'écusson aux trois fleurs de lis. Je contemple encore, avec une jeune femme extasiée, des dessus de chaises d'une finesse extraordinaire, des tableaux tissés, mieux peints qu'avec le pinceau prestigieux d'un maître, des brocatelles, jusqu'à d'anciens étendards flétris au soleil ou sous la poussière des routes, des fanions impériaux de la garde, des guides, des grenadiers... C'est, vous dis-je, l'évocation de l'histoire par les menus côtés du luxe, et



La Nature se dévoilant, par Barrias.



Détail d'une galerie  
au Palais  
des Fils et Tissus.

ce ne serait pas, je vous le jure, la moins attrayante manière de l'apprendre

Quand, à la suite de l'exposition de Lyon, on veut examiner les soieries françaises, l'œil ébloui s'arrête avec peine. Pourtant il ne faut pas croire l'admiration inutile désormais. Voici de quoi. Les soieries françaises comptent plus d'un fleuron dans l'exposition centennale du Tissue, et dans les salons voisins, et jusqu'au Champ de Mars. Voyez les rubans de Saint-Etienne : Ce sont incontestablement les maîtres d'un genre spécial. Voici des bombasins, des cancanias, du gourgouran, voici du gros taffetas tabis. Les producteurs se sont multipliés, et quoique tributaires de Lyon, augmentent la variété de leur industrie.

Par ces temps caniculaires les richesses ne font pas oublier les délices d'un peu de fraîcheur. Allons donc en flânant jusqu'aux Invalides où un vif petit tramway électrique nous conduira en quelques instants.

Dans le Groupe XII, décoration et mobilier des édifices publics et des habitations, les soieries françaises figurent aussi, ai-je dit. A la Classe 70, tapis, tapisseries et autres tissus d'ameublement, matériel, procédés, produits, leur gloire prend un laurier de plus.

Voici des *canuts* manœuvrant les multiples navettes qui passent et repassent en sifflant dans le métier à la Jacquard. L'un dessine un semis de bouquets jolis, frais à l'œil, et c'est plaisir de voir naître les fleurs une à une sous ses pauvres doigts goutteux, tandis que les cartons de lisage, percés de trous dont le profane ne comprend guère l'utilité, se déroulent mélancoliquement au-dessus de sa tête. L'autre tisse un riche velours d'or, sur lequel un rouleau de métal chaud, humide de gomme, laissera en creux une empreinte indélébile.

Le public ne se lasse pas d'examiner dans les menus secrets de leur laborieuse production ces artisans qui sont des artistes.

Les comités de cette classe et de la suivante, décoration mobile et ouvrages de tapissier, comprennent de nombreux critiques d'art, des ornemanistes et d'illustres fabricants. Les soieries françaises ont apporté dans ces deux classes tout ce qui concerne la splendeur du meuble et de l'appartement. Il faudrait citer toutes les manufactures du Nord, de l'Aisne et du Pas-de-Calais, avec leurs étoffes où la composition, variée à l'infini, va depuis le point de Hongrie jusqu'à l'« art nouveau » du « modern style » avec ses immenses fleurs d'un monde ignoré.

D'ailleurs les familles qui errent en ces lieux accordent peu





Le Vœu, par Th. Rivière.

des trophées de l'industrie nationale, de ceux que les voisins ont enviés sans pouvoir les atteindre.

\*\*\*

Que n'ont pas fait l'Italie, et ses lumineuses brocatelles, et la Suisse qui fait trembler Lyon, et Zurich croyant un instant l'avoir distancé ! Zurich qui eut cette prétention dont on sourit de faire aussi beau et meilleur marché

Elles sont toutes là ces rivales irréductibles, dans ces galeries du Champ de Mars où la seconde ville ouvre la marche. La Russie expose même les produits de ses tréfileries d'or et d'argent, l'Autriche, en des vitrines fort belles, d'un genre nouveau qui fera tressaillir d'aise les fervents de l'art « moderne » étale des soieries qui seraient admirables si l'emploi des couleurs n'était d'une violence trop sensible, la mystique Hongrie montre des étoffes lamées de métaux précieux, l'Allemagne, qui dans toutes ses sections a réussi à faire majestueux sinon grand et noble, donne, là aussi, un effort manifeste. Il ne faut pas oublier la Turquie dont les soiries tiennent une place brillante.

Le Japon, la Chine, les nations d'Orient, pour qui la soie est une source de richesses, ont envoyé des produits bruts et manufacturés. On suit dans leurs mains l'origine et la perfection de ces tissus dont rêvent les femmes. Depuis le ver en son cocon, les grèges moulinées, les bourres et les floches que la condition des soies lyonnaise a pesées et estimées,

d'attention aux noms, et il y aurait mauvaise grâce à vanter les produits de marques célèbres. Et la bourse du pauvre n'est pas représentée

dans ces entassements somptueux, je le déplore. En général ce sont tous tissus d'ameublement, soieries de Damas, panneaux merveilleux, véritables tableaux. Les brocards d'or et les lampas qui vont couvrir de luxueux fauteuils, s'écraser en plis lourds aux fenêtres d'un salon du noble faubourg, sont de ces belles choses que le promeneur admire en soupirant.

Mais l'indifférent même a l'orgueil de contempler un

depuis les petites houppes, les fanfreluches, jusqu'aux satins merveilleux des empereurs, aux birotines levantines, aux ardasines de la Perse, quelle gradation savante, que d'étapes dans l'éblouissement. Le public les suit avec un intérêt peut-être distrait, car il a tant à voir qu'il ne sait plus que regarder, pourtant il examine et commente.

Des chiffres, attrayants pour un vieux monsieur à lunettes, dans un tableau entouré de cocons et de bobines. Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Et je constate que le Japon a envoyé très peu le premier trimestre de cette année, — à peine 9.000 kilogr. de soie ! — que la Chine a beaucoup diminué ses expéditions, et que seule la Turquie les a légèrement augmentées.

Nous avons exporté en revanche pour quarante millions de tissus de soie pendant les deux premiers mois. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, les Etats-Unis ont restreint leurs demandes, par contre la Turquie, l'Egypte, et surtout la Belgique et la Suisse ont fait de grosses commandes. L'immense vogue des soies imprimées provoque toujours l'entrée en France de quantités considérables de pongées, corah et tussors, etc.

Ce sont là des éléments de la lutte, plus âpre chaque jour, entre les soieries française et étrangères. L'amoureux d'art, qui n'a cure des chiffres, peut se passionner toutefois pour ces étoffes radieuses d'une composition sans cesse plus sûre et plus harmonieuse, pour ces teintes chatoyantes et multiples, issues de vingt siècles de goût.

LÉON RIOTOR.

— 1580353 —

## Les Bronziers à l'Exposition

Ce qui frappe d'abord dans l'exposition des bronziers, c'est l'étonnant mélange d'art et de commerce traité avec le même respect de la matière resplendissante.

Certes, trop souvent le goût du public s'arrête de préférence au sourire sucré des « bêtises » faciles, dues à l'imagination à rebours, des artistes en mal d'argent, à moins que l'excentricité, ce mensonge captivant, n'attire par sa ériante laideur de luxe ; mais nous laisserons le clinquant.

De quelque côté que nos yeux se portent, à travers le fatras



Annamites et Cambodgiens au Pavillon du Tonkin.





Soldats Indo-Chinois.

des bronzes différenciés par les patines multicolores, parmi les diverses matières étalées, nous remarquons l'inévitable effort de joliesse pour agücher la foule çà et là ; cependant, brillent de purs joyaux, mais ceux-ci se recommandent d'autre manière, par la beauté imposante, à la portée des seuls connaisseurs.

Demandez donc à M. Frémiet ce qu'il pense, ou mieux ce qu'il ne pense pas de ces imperti-

nences en bronze dédiées à la légèreté opulente des snobs !

Car M. Frémiet montre, dans la section qui nous intéresse, une exposition imposante et fortifiante.

Après l'admirable impression que nous donne le *Saint-Georges* éclatant de lumière et d'or, voici l'étalage spirituel de toute cette verve si particulière à l'artiste, qui nous donne avec autant de désinvolture d'art, la *Jeanne d'Arc*, le *Louis XII enfant*, le *Credo*, et toutes ces fantaisies sur des thèmes variés empruntés aux animaux, dans ce que leur observation a de plus rare. L'énumération de cette admirable production serait fastidieuse, mieux vaut voir et puiser soi-même le suc délicieux de tout cet esprit délicat qui s'exprime goutte à goutte, depuis la plus faible chose jusqu'à la plus grande.

C'est le *Chien à la tortue*, le *Chien blessé*, le *Singe électricien*, *Oursonne et ses petits*, la *Chatte et ses petits*, etc., autant d'idéales caresses pour l'œil qui saura, en revanche, après le baiser d'abord, trouver la grâce réconfortante de la placide beauté.

En général, hormis les lustres ouvragés, les cheminées parées, agrémentées et déformées même, par l'originalité extrême, nous retrouvons parmi tous ces bronzes, les succès applaudis en réduction des maîtres et petits maîtres actuels.

C'est, au reste, la consécration définitive que cette édition en mille et une tailles de l'œuvre récompensée par le jury, et notre plaisir fut servi à souhait de revoir tant

de beautés réduit presque à la diminution d'un bijou, pour la vente facile, à la portée des moindres désirs, ou de toutes les commodités.

A côté de la *Diane* de Prudhon ou de celle de

l'alconnet dont le bronze chante sans fatigue les lignes resplendissantes, voici la *Diane* de Falguière, belle en ses moindres morceaux comme autant d'éclats du diamant initial.

*Napoléon I<sup>er</sup>*, *Frédéric II*, ciselés par Gérômes sont délicieux, *Tamerlan* et *Bellone*, resplendissent dans leur facture précieuse et leur attrait de perfection accomplie. Laissant de côté les candélabres, les lustres aux formes invariables, malgré le dérèglement et l'aspect renouvelé peut-être, grâce à l'alliage des matériaux divers, voici des surtouts de table et autres pièces d'orfèvrerie dont la banalité nous laisse indifférents, voici des cheminées...

Celle de M. Larche, d'onyx et de bronze doré (75.000 francs indique le catalogue), est heureuse, et nous la louons pour sa discrétion malgré l'apparat. Elle est même superbe, avec ses roses trémières où couve l'éclat atténué des ampoules électriques invisibles, à travers des Amours légers sans trop d'ailes ni de carquois.

Voici maintenant les animaux de Gardet, plus vrais que variés, mais tellement vivants, que leur cœur semble battre sous le bronze ou sous le marbre où courent comme les veines du sang.

Devant la *Jeanne d'Arc* de Mercié, nous cueillons un rameau de paix et de sérénité, la grandeur de l'idée eroit encore à la réduction de l'œuvre dont nous admirons ici la taille exigüe.

Le *Christophe Colomb* de Peynot donne sa note de personnification un peu traditionnelle, et l'artiste est vraiment mieux à son aise dans sa *Proie* bien connue, mais toujours bonne à revoir pour ses qualités de premier ordre, fortement écrites et très réalisées.

Voici le *Pro fide* de Anglade, autre Tarcinius, mais différent hommage au martyr que celui de Falguière, avec un sentiment très personnel.

L'*Étoile filante* de



Cambodge.



Théâtre Indo-Chinois.



Charpentier, l'*Inspiration* du même, répandent au passage la fraîcheur de leur charme, ainsi que la *Nature se dévoilant* de Barrias, dont la grâce est un trésor. Cette dernière œuvre, avec ses chairs en ivoire ou en marbre selon les modèles, s'accommode à merveille du miracle du bronze ou de l'argent qui magnifient ses draperies.

Un grand mot aussi des exquises statuettes de M. Théodore

souhaitons de tout cœur. Pour être juste, nous dirons qu'à l'étranger la vulgarité des œuvres exposées en bronze nous dépasse pour le mauvais goût, nos plus médiocres *pendants* pourraient même prendre quelque importance au contact de tant de turpitudes d'ailleurs, mais il y a l'exception, et des bijoux sont à retenir, en Allemagne notamment.

Somme toute, si n'était la patine dont nous devons attendre



Le Village Cambodgien au Trocadéro.

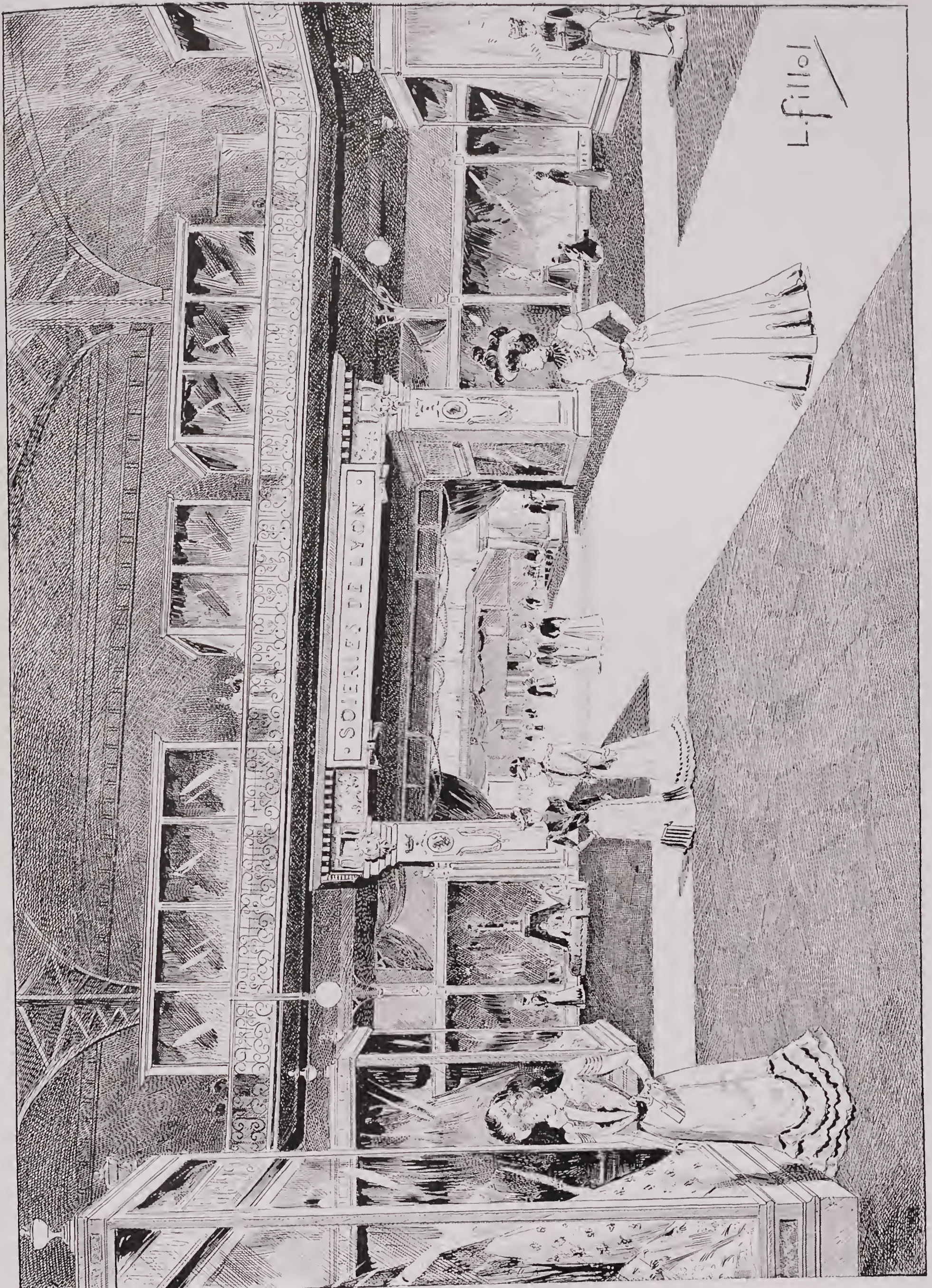
Rivière appelées le *Vœu*, *Odette* et *Charles VI*, deux bijoux où le marbre se marie avantageusement avec le bronze au grand plaisir des yeux.

Il y a bien encore des masses de statuettes à dire, les unes très belles, les autres que nous vîmes sans enthousiasme parce qu'elles n'étaient guère éloquentes, et nous tenons à leur rendre de leur froideur, le côté glacial de certaines figures en bronze mal patiné sur des socles en peluche incendiaire n'échappe certes pas à toute notre raillerie, mais il est vrai que les sujets de pendule sont éternels, à moins pourtant que certains sujet et certaines pendules ne disparaissent, ce que nous

encore d'autres satisfactions, l'effort d'originalité chez les bronziers ne s'affirme guère, mais leur métier est supérieur, et certains sculpteurs de valeur devraient bien soigner davantage leur modèle en présence du sort, si envié, de la matière admirable qui leur est réservée.

ÉMILE BAYARD.





L'Exposition des Soieries.



## La Seine illuminée

C'est peut être le spectacle le plus pittoresque de toute l'Exposition que le reflet des multiples lampes électriques, la vue sur la Seine. Les bouquets et les lignes de lumière courent en tous sens le long des



Janus boudhique, à la section Cambodgienne

berges, mêlant leurs rayons, faisant un décor de rêve à la fête.

Voici le Pont Alexandre III, aux tampadaires massifs, cossus, et dont l'éclat est tamisé par des verres dépolis. Puis, d'un côté les pavillons étrangers, les uns, sombres et se détachant en silhouettes noires sur un ciel égayé des milles lumières de l'Exposition; les autres, aux arêtes soulignées par des lignes électriques, comme le Pavillon des États-Unis ou celui de Monaco

En face, de la rue de Paris, monte un brouhaha de voix humaines et d'instruments de musique souvent peu harmonieux. Des lampes multicolores s'y mêlent aux feuilles des arbres. Sur le bord même du fleuve, des soleils artificiels éclairent un peu crûment les consommateurs attablés aux terrasses des cafés et des restaurants.

Plus loin, c'est le vieux Paris, aux fantasques pignons évocateurs des siècles passés. Ses nombreuses fenêtres, toutes éclairées



Motif sculpté d'une pagode Indo-Chinoise.

paraissent comme des yeux sur la nuit. Plus loin encore c'est le Trocadéro, d'où se dégage comme une auréole de lumière.

Sur le flot même, des canots voguent et se croisent, décorés, illuminés, envoyant aux rives, de la musique et des chansons. C'est presque une impression de Venise; mais où des projections, qui promènent sur ce tableau leurs faisceaux aveuglants donnent la note moderne.

JEAN VERMONT.

## L'Exposition Indo-Chinoise

Des expositions coloniales, l'une des mieux aménagées et des plus en vogue est sans contredit celle de l'Indo-Chine française, ses pagodes aux toitures capricieuses ses dômes élancés, ses *pnoms*, sa colline sacrée, sollicitant de loin les regards. Et c'est un vrai plaisir de parcourir ces palais aux formes imprévues, aux vives colorations, ou de nombreuses baies déversent à flots l'air et la lumière. Depuis



Le gong Indo-Chinois.



l'éléphant blanc jusqu'au village indigène, depuis la salle souterraine jusqu'à la maison annamite, que de choses pour tenir la curiosité en éveil !

Ne croyez pas d'ailleurs que chacun des pays conquis ou protégés par nous, Cochinchine, Cambodge, Annam, Laos, Tonkin, Kouang-Tchéou Ouax, ait un palais spécial. Cette division géographique et politique eût été légitime il y a quelques années ; elle serait inexacte de nos jours où la domination française provoque entre ces pays des relations multiples, l'Indo-Chine française forme une possession une, dotée vous le savez d'un gouvernement général commun : elle a des intérêts collectifs distincts. Et cette unité économique et administrative, l'Exposition de 1900 devait la marquer nettement.

La division admise est donc toute logique : un palais est affecté aux arts décoratifs, un autre aux arts religieux, un autre aux produits industriels, un quatrième aux produits forestiers. Ajoutez à cette énumération une exhibition d'artisans indigènes qui se livrent dans des paillottes et sous les yeux des visiteurs à des travaux ingénieux : vous voyez comme cette exposition est bien ordonnée et complète.

Elle couvre une surface d'environ deux hectares sous l'aile droite du Trocadéro, face à la ville de l'Asie russe : elle a été édiflée et organisée, chose digne d'être mentionnée, aux frais exclusifs de la colonie.

Nous avons décrit dans un précédent article le Palais des Arts décoratifs : à ce propos nous avons indiqué les caractères de l'architecture indo-chinoise ; nous allons visiter aujourd'hui les autres palais et pavillons, en insistant moins sur leur aspect extérieur que sur les objets qui s'y trouvent exposés.

Les divinités de l'Indo-Chine constituent assurément l'un des plus étranges panthéons qu'ait imaginés la fantaisie religieuse d'un peuple : c'est un panthéon grimaçant et, faut-il le dire, singulièrement laid selon notre goût européen : un anthropomorphisme grossier, compliqué de reproductions d'animaux, préside généralement aux conceptions des imagiers et sculpteurs religieux indo-chinois. Parcourez la *Pagode des Bouddhas* : exception faite des Bouddhas eux-mêmes, au sourire infiniment doux, armés seulement d'une fleur, immobilisés tous dans le même geste simple et pacificateur,

quel pandémonium d'êtres agités, fantastiques et barbares ! auprès des bonzes bèses, voici le bœuf Nandy, la déesse Kouang Yu, les génies protecteurs des pagodes, les dragons, au milieu de la salle, un cheval ailé, en bois doré et verroterie, qui avait autrefois pour mission de transporter par les airs les livres sacrés. Qui-conque n'est point initié aux mythologies mystérieuses et



Artistes annamites.



Travaux d'ornementation, aux Indes Françaises.

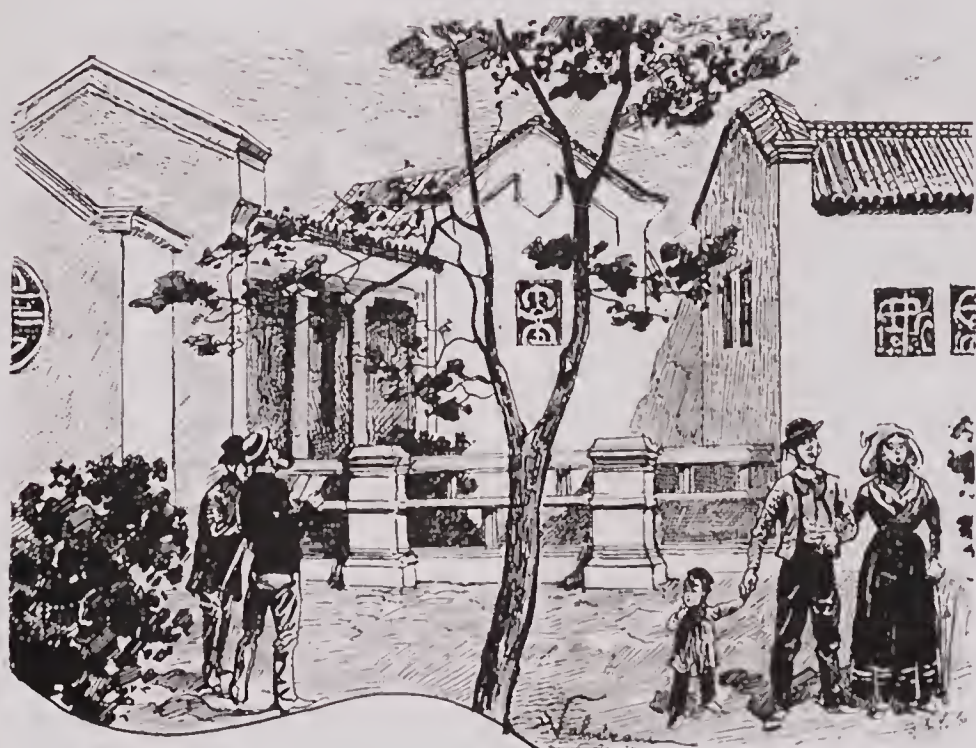
compliquées de l'Extrême-Orient, s'intéressera davantage aux accessoires des divers cultes, brûle-parfums, livres anciens, instruments d'orchestre, bougies décorées et parfumées, pankas, broderies de soie, etc., etc. Il y a là de délicates merveilles accessibles aux profanes. La pagode elle-même mérite un examen attentif : c'est une reproduction exacte de la délicieuse pagode royale de Pnomh Penh : ses murailles multicolores, ses toits superposés habités par un peuple de dragons, son orchestre de sonnettes qui

tintent au souffle du vent une musique grêle, sa situation enfin au sommet de la colline cambodgienne en fait une des curiosités les plus artistiques de l'exposition indo-chinoise.

En haut de la colline cambodgienne ai-je dit : c'est qu'en effet on a voulu rapprocher les divers cultes de l'un des plus grands souvenirs qu'ait légués le passé aux Indo-Chinois d'aujourd'hui ! Qui n'a entendu parler des fameuses ruines laissées par la civilisation Kmer dans le Cambodge ? Il y a là-bas des temples à demi écroulés, des palais, des villes qui excitent l'admiration de tous les voyageurs. Le gouverneur général de l'Indo-Chine a voulu qu'un fragment important de cet art fut mis sous les yeux des visiteurs de l'Exposition : c'est pourquoi on a constitué une colline artificielle qui renferme une magnifique salle souterraine surmontée d'un énorme *pnomh*, sorte de dôme comique.

Parvenus au sommet de la colline par un escalier très raide, vous vous engagez sous le *pnomh* dans un escalier en tire-bouchon qui s'enfonce entre deux parois de rochers, ornées de bas-reliefs gigantesques.

En bas, la salle apparaît tout à coup comme une vision



Un coin du Tonkin.



féerique : d'énormes piliers taillés dans le roc (on le dirait du moins, tant l'imitation est parfaite), soutiennent une voûte haute de huit mètres, à la lueur des lampes électriques, vous distinguez bientôt les divers traits de cette architecture cyclopéenne. Ici encore des bas-reliefs des statues gigantesques, et d'étranges cascades de cariatides enchevêtrées, dont le modèle a été emprunté aux fameux temples souterrains d'Ellora, dans l'Inde.

Une série de dioramas a été ingénieusement disposée dans ses anfractuosités du roc : voici la rue Catinat à Saïgon, les bords du Mékong à Mytho, le tombeau de Tu Duc à Hué, la baie d'Along, et enfin une vue d'ensemble d'un chantier du pont Doumer à Hanoï.

Dans les couloirs de dégagement, on a placé une foule de souvenirs et de documents rapportés par la mission Pavie : si les cartes, les photographies, les armes ne vous retiennent point, vous vous arrêterez sûrement devant un groupe d'indigènes, figurés en cire et bizarrement vêtus.

Enfin, personne ne saurait quitter la colline cambodgienne sans faire une visite à *Chéri* : Chéri, l'éléphant blanc, tristement enfermé dans une palissade qui représente l'enceinte d'un temple primitif acceptera une bouchée de pain de votre main, sans paraître le moins du monde redouter de compromettre son caractère sacré ; et peut-être bien méritera-t-il votre sympathie plus sûrement que le bœuf Nandy ou la déesse Kouang-Yu.

En face de la colline s'élève le Pavillon des produits : c'est la reproduction de la grande pagode de Cholon (Cochinchine). Sa façade du côté de la Seine est des plus décoratives ; sur des rochers se dresse une véranda soutenue par des colonnes de marbre sculpté ; deux escaliers latéraux y donnent accès : devant la véranda, en contre-bas, des plantes exotiques, quelques arbres, un torrent : en arrière, une muraille de granit

fouillé et ouvragé : les animaux mythiques chers aux indigènes s'y distinguent, dessinés en relief dans la pierre : l'ensemble, un peu chaotique est très ornemental.

Entrez, vous vous trouverez dans une vaste salle carrée, au centre, des touffes de fleurs qu'entourent quatre monolithes sculptés avec art, une toiture élevée, percée de larges baies : les charpentes sont tourmentées à souhait, peintes d'or et d'incarnat : à droite et à gauche s'étendent deux bas-côtés.

A d'autres colonies on a pu reprocher d'avoir trop sacrifié au pittoresque, et d'avoir négligé l'essentiel : l'exposition industrielle et agricole. L'Indo-Chine a évité cet écueil. Cet élégant palais est rempli de produits de notre possession. A tout seigneur tout honneur : voici le riz dans la multiplicité de ses variétés ; le riz couvre d'immenses



Le Pont Alexandre-III, la nuit.



Fête de nuit sur les rives de la Seine.



espaces dans les plaines basses et les deltas : il nourrit les indigènes, s'exporte en Chine et en Europe : le gouvernement général se préoccupe d'irriguer des milliers d'hectares de terrains neufs pour les transformer en rizières ; l'Européen fournit les capitaux nécessaires à l'exploitation, l'indigène la main d'œuvre. ils partagent le bénéfice selon les stipulations d'un contrat de métayage.

Le thé n'était guère cultivé jusqu'à ces dernières années dans l'Indo-Chine française : on s'efforce de le répandre, de même pour le café, dont la culture a été enseignée par les missionnaires et les soldats français aux indigènes ; voici des

sins ; mais pénétrez à l'intérieur, vous verrez que l'élégance de la décoration ne le cède en rien aux ornements un peu criardes des pagodes : vous êtes dans une vaste salle rectangulaire surmontée d'une haute toiture à deux pans inclinés, cette toiture s'appuie sur les cloisons perpendiculaires supportées elles-mêmes par de minces colonnes ; ces cloisons sont en bois sculpté d'un travail compliqué, de fines colonnades encadrent des panneaux sur lesquels s'enlèvent en relief parmi des floraisons étranges, des groupes d'animaux fantastiques ; six essences d'arbres ont été employées pour obtenir des colorations différentes. C'est avec de telles boiseries que



La grande passerelle et le Vieux-Paris, la nuit.

spécimens de thés et de cafés soigneusement étiquetés avec indication précise de la provenance.

Passons rapidement devant les vitrines remplies d'échantillons de houille, et de minerais divers et qui

attestent la richesse du sous-sol indo-chinois, les exploitations minières sont encore insuffisantes, elles prendront un rapide développement après l'achèvement des grands travaux publics en cours ; création de routes, de voies ferrées, creusement de ports. Voici justement des réductions des grands travaux d'art en cours d'exécution ou récemment achevés au Tonkin, tel le fameux pont Doumer à Hanoï. Jusqu'à présent l'industrie indigène demeure fort humble : ses produits figurent cependant ici en grand nombre. Les indigènes déploient une très grande ingéniosité à satisfaire eux-mêmes à leurs besoins. Ne trouvez-vous point que ces théières de cuivre sont de forme gracieuse, ces faïences de couleurs agréables ? Vous pourrez aussi étudier ici par le menu le mode de construction des maisons, de fabrication des vêtements, des sandales, etc. Les industries de luxe n'ont pas été oubliées ; voici des défenses d'éléphant montées sur argent, des éventails en fines plumes, des stores, des parasols, des portières, des nattes, des armes, des bâts d'éléphants revêtus d'étoffes voyantes ; on regarde beaucoup deux manteaux d'hommes en feuilles de latanie très légers et imperméables. Le pavillon spécial affecté aux produits forestiers est d'aspect plus simple que les Palais voi-

les riches Annamites décorent leurs habitations ; celles que l'on admire au Pavillon forestier ont été copiées à Thudaumot (Haute-Cochinchine). Les parois du pavillon, percées à claire-voie, sont recouvertes de peaux d'animaux, de superbes peaux de tigre notamment, et portent çà et là des cornes de buffle, et des trophées de chasse ; on a rangé là toute une série de pièges employés par les indigènes pour s'emparer des panthères, des éléphants, des oiseaux au riche plumage qui peuplent les immenses forêts indo-chinoises, et tout auprès une curieuse collection d'engins de pêche, la plupart de ces engins sont fabriqués avec des produits forestiers, les filets et les cordages sont tissés à l'aide des fibres de l'antiarix.

Donner une idée de la richesse des forêts indo-chinoises est fort difficile, la liste des essences que l'on y exploite est extrêmement longue ; citons seulement le *banlang*, le tronc de cet arbre porte d'énormes excroissances ligneuses des *loupes* d'une extrême dureté ; les scies dentées ordinaires se brisent sur ces nodosités, pour les ronger on doit employer la scie à marbre. Le *cay cat bang*, bois extrêmement léger, remplace le liège inconnu en Indo-Chine. Le bois de *gô*, sert à fabriquer ces roues de chariots que n'enserme aucune bande de métal, une



des curiosités du pavillon forestier indo-chinois est cette profusion de sièges de toutes formes et de toutes grandeurs où les visiteurs aiment tant à se reposer quelques instants, ces sièges sont en rotin, de même que les nattes qui les recouvrent parfois.

L'Indo-Chine n'est pas seulement une riche contrée à exploiter, la France doit y apporter les bienfaits de la civilisation, y élever à une culture supérieure les populations primi-

teurs, dessinateurs, coloristes, laqueurs, ils occupent des emplacements dispersés, un groupe d'entre eux habite un pittoresque village placé sur le flanc de la colline cambodgienne, un autre groupe anime de ses allées et venues le marché tonkinois; près du Palais des Arts, quelques familles privilégiées se prélassent dans des maisonnettes d'un étage à droite et à gauche du Palais des Produits.

Rien n'est plus amusant qu'une visite à ces divers groupe-



L'exposition des bois, au Trocadéro.

tives ou en décadence; nous comptons là-bas plus de 20 millions de sujets jaunes appartenant à des races diverses, le Cambodgien apathique et indifférent, qui se laisse supplanter par l'Annamite, le Laotien craintif, le Tonkinois plus robuste et plus énergique que ses voisins, très propre à résister à l'immigration chinoise, enfin l'Annamite: les Annamites sont la majorité, on les reconnaît à leur petite taille, à leur buste long et mince; ils ont le teint cuivré, les yeux noirs, un peu livides; leur docilité est notoire, leur sobriété remarquable, chacune de ces races est représentée au Trocadéro par quelques types, ouvriers employés à l'édification des Palais, sculp-

ments: attaché au flanc de la colline, le minuscule village est ombragé par des plantes exotiques araucarias, bambous etc., l'unique place dominée par le *pnomh* de 42 mètres est entourée de paillottes, huttes bâties sur pilotis, cabanes de feuilles de latanier, dans l'une d'elles un Annamite compose gravement de fantaisistes aquarelles qu'il essaie de vendre aux visiteurs: plus loin de jeunes indigènes tressent des éventails de jone, puis, avec de long pinceaux, les revêtent de brillantes couleurs. De gentilles Annamites au teint de cire, aux dents soigneusement noircies vous offrent de minuscules tasses de thé...

L. MEILLAC.









LE PALAIS DE L'ITALIE  
AQUARELLE DE M. H. MORIN.







## Le Pavillon de la Perse

**L**e Pavillon de la Perse est situé au quai d'Orsay, dans la rue des Nations, entre le Pavillon du Pérou et celui du grand-duché du Luxembourg. Bien que placé en deuxième ligne, il se détache assez bien des autres monuments grâce aux vastes espaces qui l'en séparent.

La construction de ce Pavillon commencée assez tardivement s'est très rapidement effectuée. L'édifice est rectangulaire. Il est surmonté d'une large terrasse qui supporte deux Pavillons carrés à colonnades, couverts de miroirs, qui, le soir, sous la lumière électrique, se reflètent indéfiniment et produisent des effets très curieux.

Le Pavillon de la Perse est une réduction d'un des plus célèbres monuments d'Ispahan, le Palais Medressyè Made-rochachi. C'est le commissaire général de la Perse, le général Kitabji - Khan qui a eu l'idée ingénieuse de faire reproduire à l'Exposition cette somptueuse demeure. Il nous a ainsi donné une preuve éclatante de son goût artistique. La réalisation de son projet est parfaite. La tâche qu'il a si brillamment accomplie lui fait grand honneur.

Cette construction légère d'une beauté gracieuse est en bois et en plâtre. Elle a été rapidement poussée, et le jour de l'inauguration officielle de

l'Exposition universelle, toute la décoration du Palais, qui en constitue le principal attrait, était terminée.

Des carreaux de porcelaine blanche et bleue encadrent les bois de charpente apparents. Des vitraux qui de l'extérieur paraissent opaques remplissent les fenêtres.

Dans son élégance sobre, avec ses hautes baies, ses ogives tourmentées, sa structure hardie surmontée de deux mosquées, ce Pavillon jette une note curieuse dans le mélange bizarre des constructions étrangères.

Il s'élève en deux étages surmontés, comme nous l'avons dit, d'une vaste terrasse.

Le rez-de-chaussée est réservé aux produits du pays. Ce sont de riches tapis de Kirman et de Sezd, des porcelaines anciennes incrustées d'or et de pierres précieuses, des armes damasquinées, des pierres très recherchées, des turquoises d'un bleu éclatant, des parfums d'Orient, etc.

Trois grandes salles se font suite, occupées chacune par des collectivités d'exposants.

A droite et à gauche de l'entrée, du côté du Pérou, ont pris place deux marchands de confiserie, de liqueurs et de nougats.

Un petit porche tout tapissé de tapis et de tentures, donne accès dans un salon réservé aux anti-



Le Pavillon de la Perse.





Mouzaffer-ed-dine, shah de Perse.

quités. Des tapis aux couleurs passées et douces, des tentures rouges et vieil or se déroulent en plis harmonieux. Un côté a été réservé aux peintures sur papier et sur soie dont le dessin est un peu dur mais dont les couleurs s'estompent doucement. Elles ont quelque chose de japonais, ces tapisseries persanes. Plus loin nous trouvons des porcelaines d'un bleu pâle aux arabesques et aux rosaces à peu près semblables.

Au fond de ce salon de hautes vitrines, meubles anciens de grand luxe, renferment toute une collection fort curieuse de coupes. Il y en a de toutes les formes et de toutes les grandeurs. Mais la série semble vouée au bleu, car tous ces produits affectent cette couleur. Sur le devant, des bijoux anciens, des plaques en argent ciselé et une grande variété de boucles de ceinture.

La Perse possède des gisements très importants de pierres précieuses, aussi en retrouvons-nous à chaque instant dans les collections. Dans ce premier salon une vitrine est complètement garnie de turquoises, les unes seulement taillées, les autres montées en bague, en bracelet, voire même en collier.

Des costumes enrichis de pierreries nous font songer au superbe et éclatant habit que portait le Shah le jour de son arrivée triomphale à Paris.

Le deuxième salon diffère du premier par la disposition des tentures et des tapis. Là nous trouvons encore des ornements de costumes, des aigrettes, des ceintures, des baudriers, des porte-cartouches. Tous ces objets sont couverts de broderies et de chamarrures en or. Des porte-cigares, des pipes en ambre et en écume nous rappellent que l'on cultive et que l'on fume en Perse d'exquis tabacs.

Pénétrons dans le troisième salon. De tous les côtés des tapis, des peintures sur papiers, des missels colorés dont les dessins ont une grande ressemblance avec les primitifs égyptiens. A côté, des couteaux, des poignards richement damas-

quinés, recourbés et à lame étroite, des yatagans enfermés dans des fourreaux en cuir, des armes de guerre et des armes domestiques.

Sur la cloison se détachent deux tableaux représentant en des poses lascives, deux gracieuses femmes. La teinte générale est d'un jaune singulier.

On a reconstitué une scène de vente de tapis dans une fabrique persane qui ne manque pas de pittoresque. Les personnages en cire sont revêtus des costumes nationaux, coiffés du fez et pliés dans de vastes et larges manteaux.

L'ensemble est intéressant, malheureusement une immense réclame d'une maison parisienne en détruit quelque peu l'harmonie.

Sur le devant, des selles plates richement ornées bien différentes des selles arabes, des haches et des boucliers damasquinés petits, ronds, très légers, mais dont le maniement demande une grande habileté.

Revenons enfin dans le grand salon d'honneur, dont le plafond très haut est surmonté d'une coupole décorée à laquelle sont suspendus des candélabres multicolores. Partout des fauteuils moelleux, des divans larges et allongés. A gauche, le trône réservé au shah, simple canapé luxueusement recouvert et surmonté d'un dais formé de rideaux très riches maintenus par une grande couronne. Deux larges baies ont été aménagées pour permettre à la lumière de filtrer à travers de vastes vitraux portant les armes nationales de la Perse : le lion jaune tenant un glaive. C'est le symbole de la puissance,

Dans sa visite au Pavillon, le shah n'a jeté qu'un regard furtif sur ce trône provisoire cependant bien beau.

Les tapis ont été remplacés le long des murs par des armes, des boucliers, des lances. Ça et là des plantes vertes dans des vases anciens apportent un peu de fraîcheur et de verdure dans cette salle du Medoresseli Mader Shaï.

Au premier étage un impresario persan, Nametalloh B. Trad a ouvert un théâtre asiatique où se succèdent des danses singulières : danses de la canne, danses du sabre et la série des danses orientales. Des femmes aux formes opulentes tournent aux sons des instruments nationaux. Puis Taha vêtu d'un justaucorps marron et d'une *fistanella* grecque mime agréablement une *mouhahiège*, tandis que la belle Ziba, une brune fille de l'Iran, s'apprête à danser.

Au dessus s'étend la terrasse d'où l'on domine toute l'Exposition. On y a installé un tir. De tous les côtés flottent des drapeaux blanc et vert avec le lion emblématique porteur du sabre.

Tel est dans son ensemble le Pavillon que la Perse a édifié sur les quais de la Seine. Il est intéressant.

Mouzaffer-ed-dine, shah de Perse, a tenu à honorer de sa visite l'Exposition universelle. Il est venu à Paris à la fin du mois de juillet, et a fait de nombreuses promenades à travers les Palais et les galeries. Il s'est également rendu à

Général Kitabji-Khan,  
Commissaire général de Perse.



Vincennes où il a visité l'annexe. Dans toutes ses promenades le souverain asiatique a été l'objet de manifestations enthousiastes de la population parisienne douloureusement émue par l'odieux attentat dirigé contre lui et auquel il a heureusement échappé.

Le shah a laissé à Paris d'excellents souvenirs et à maintes reprises il a manifesté sa joie de l'accueil et de la réception si sympathiques qui lui ont été faits partout.

CHARLES LAVIGNE.

grèves, femmes et grâviers. Derrière, le Barachois, la ville de Saint-Pierre : au fond le Cap à l'Aigle et l'Île aux Chiens. » Me voilà bien avancé, qu'est-ce que cela veut dire ? que signifient ces termes : grèves, grâviers ? ces noms, le Barachois, l'Île aux Chiens ? Profane en l'art de la grande pêche, je soupçonne qu'il s'agit de détails se rapportant aux soins que nécessite la préparation de la morue, quoi au juste ? J'essaie de me rendre compte : un port rempli de navires à voiles, des collines dénudées et rocheuses, une foule de petites maisons isolées sur



Le panorama de Saint-Pierre et Miquelon.

## Saint-Pierre et Miquelon

**H**um ! quel parfum iodé ! quel relent de saumure, d'huile, de goudron ! Un ventilateur énergique vous fouettant le visage d'un air humide, et l'on se croirait tout à fait transporté au bord de l'Océan.

Nous sommes dans la salle Saint-Pierre et Miquelon (située à gauche en entrant dans la galerie des Dioramas du Trocadéro par la grande porte qui fait face à la pagode indo-chinoise). Tout au fond un diorama nous met sous les yeux un paysage maritime, le reste de la salle semble un de ces musées que l'on visite dans tel de nos grands ports, mais avec plus de fantaisie dans l'arrangement, plus de gaieté aussi, grâce au perpétuel va-et-vient de la foule.

Voyons d'abord le paysage.

C'est une vue du port et de la ville de Saint-Pierre, le chef-lieu de la colonie, une inscription : « Au premier plan les

la pente, au premier plan sur les galets, des hommes et des femmes occupés à une besogne que je ne saurais définir, tout cela gris jaunâtre sous un ciel de plomb, d'étranges lueurs passent sur la mer. Que ce pays doit être triste !

— Oui et non, me répond le brave marin qui a la garde de la salle, et auprès de qui je vais me renseigner. Oui, si vous êtes Parisien, ou même simple *terrien* de Touraine ou de Provence ou d'un coin quelconque de notre France. Mais un pays est fait pour plaire à ses habitants d'abord, et ceux de ce pays-là s'y plaisent fort : j'ai connu des gens qui y sont nés, qui y vivent encore ; en voyage ils étaient malheureux jusqu'au moment où ils apercevaient enfin le phare de Galantrie que vous voyez là-bas au fond de la rade. Les *grâves* ce sont près du rivage, les champs de pierres artificiellement disposées sur lesquelles on fait sécher la morue ; on appelle *grâviers* les gens, ordinairement de jeunes Bretons de quinze à seize ans, qui pratiquent et surveillent l'opération. Le *Barachois* est le





M. Muzet, commissaire général du Maroc.

nom que les Saint-Pierrois ont donné à leur port, un eul-de-sac étroit protégé par une digue, et qui suffit à abriter deux cents goélettes pendant les six mois d'hivernage. L'Ile aux Chiens! on dit là bas qu'il faudrait la créer si le bon Dieu des navigateurs ne l'avait placée là tout exprès pour assurer la sécurité de la rade : elle porte une population de 500 âmes uniquement adonnée à la pêche.

N'est-ce point d'ailleurs la pêche seule qui fait aussi la fortune de Saint-Pierre et Miquelon? Un peu plus de 6.000 habitants vivent dans ces îles, les hommes sont armateurs, vendeurs de poisson, ou s'emploient dans divers industries maritimes, ils sont calfats, charpentiers, forgerons, voiliers, pouliciers.

Saint-Pierre possède une fonderie, deux cales de radoub, une biscuiterie, une fabrique de vêtements cirés pour marins, deux fabriques de *doris*, des tonnelleres qui font les tonneaux où l'on emboucanne la morue.

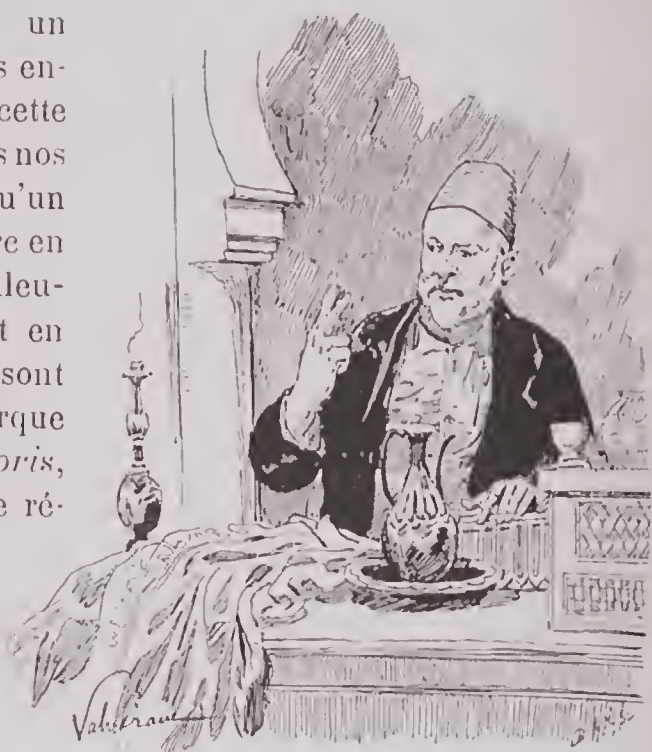
Et encore par pêche faut-il entendre presque exclusivement celle de la morue ! Il y a bien des homarderies où l'on met en boîte des milliers de homards recueillis sur les côtes. Mais en mer on ne trouve qu'une espèce de poisson, cette morue dont vous n'avez jamais vu sans doute que des quarts, des moitiés chez nos marchands de comestibles. En voici une entière intacte

qui mesure bien un mètre de long. Les engins qui servent à cette capture sont là sous nos yeux ; ces marins qu'un peintre vous montre en un tableau scrupuleusement exact sont en pleine pêche ; il sont deux en une barque que l'on appelle *doris*, ces *doris* dont une réduction est là, sont à fond plat et s'emboîtent les unes dans les autres pour qu'on puisse les charger sur les goélettes où la place

est toujours à ménager. Donc nos hommes filent des lignes de fond, les retirent, ils demeurent ainsi de longues heures loin de la goélette à l'ancre, et si le temps est brumeux, il leur arrive parfois d'être emportés à la dérive et de se perdre.

Quelle que soit la voracité de la morue, la question de l'appât a toujours été pour nos marins un grave problème, et c'est pourquoi une vitrine tout entière est consacrée à la *boëtte* : la *boëtte*, c'est le hareng, le capelan, ou autres menus poissons et encore la moule, la coque, une pâture fraîche et non salée. Nos morutiers la tiraient de Terre-Neuve où elle abonde sur le rivage ; un jour les autorités anglaises de Terre-Neuve s'avisèrent d'en interdire la vente aux Français. Heureusement la nécessité rend inventif, les Dieppois et les Fécampoises qui passent toute la campagne sur le banc de Terre-Neuve eurent l'heureuse inspiration de *boëtter* leurs lignes avec un coquillage qui git au fond de la mer en abondance, le *bulot*, ils obtinrent les plus brillants résultats.

L. MEILLAC.



Au bazar marocain.



Les fresques sur la façade extérieure du pavillon d'Italie.



## Le Pavillon du Maroc



Anier d'Afrique.

On aurait pu craindre que les événements qui se sont produits entre la France et le Maroc, à la suite de l'occupation d'In-Salah, compromettent les efforts qui avaient été faits par les organisateurs de la Section marocaine à l'Exposition de 1900. Il n'en a rien été fort heureusement, car cet empire africain nous apporte dans un coin pittoresque du Champ de Mars un peu de la vie de son peuple belligérant et hardi.

Il ne s'est pas contenté en effet d'édifier un pavillon, abritant de mornes et tristes vitrines, il a groupé autour de l'édifice toute une théorie amusante de petites baraques, de magasins et de cafés qu'il a peuplés d'enfants du désert. Ceux-ci donnent à la rue de Tanger de la vie, de la gaieté, de l'animation.

Au pied de la Tour Eiffel et bordant le petit lac au-dessus duquel se dresse le Pavillon du Touring-Club, le Pavillon du Maroc est encadré par le Palais de l'Optique, le Palais des lettres, sciences et arts, et le petit édifice construit par le Comptoir d'Escompte. C'est la reproduction d'un des kiosques impériaux qui se retrouvent dans les anciens Palais de Fez. Elle est due à M. Salladin, architecte.

Sa silhouette blanche et massive qu'allège le minaret qui le domine se détache admirablement dans la clairière verdoyante et fraîche au milieu de laquelle il a été élevé. Ses loggia se déroulent le long de la façade bordant le petit lac et abritent tout un peuple de petits commerçants : marchands de nougat, de bibelots arabes, de parfums, etc. Une petite porte solidement ferrée conduit aux bureaux du Commissariat général.

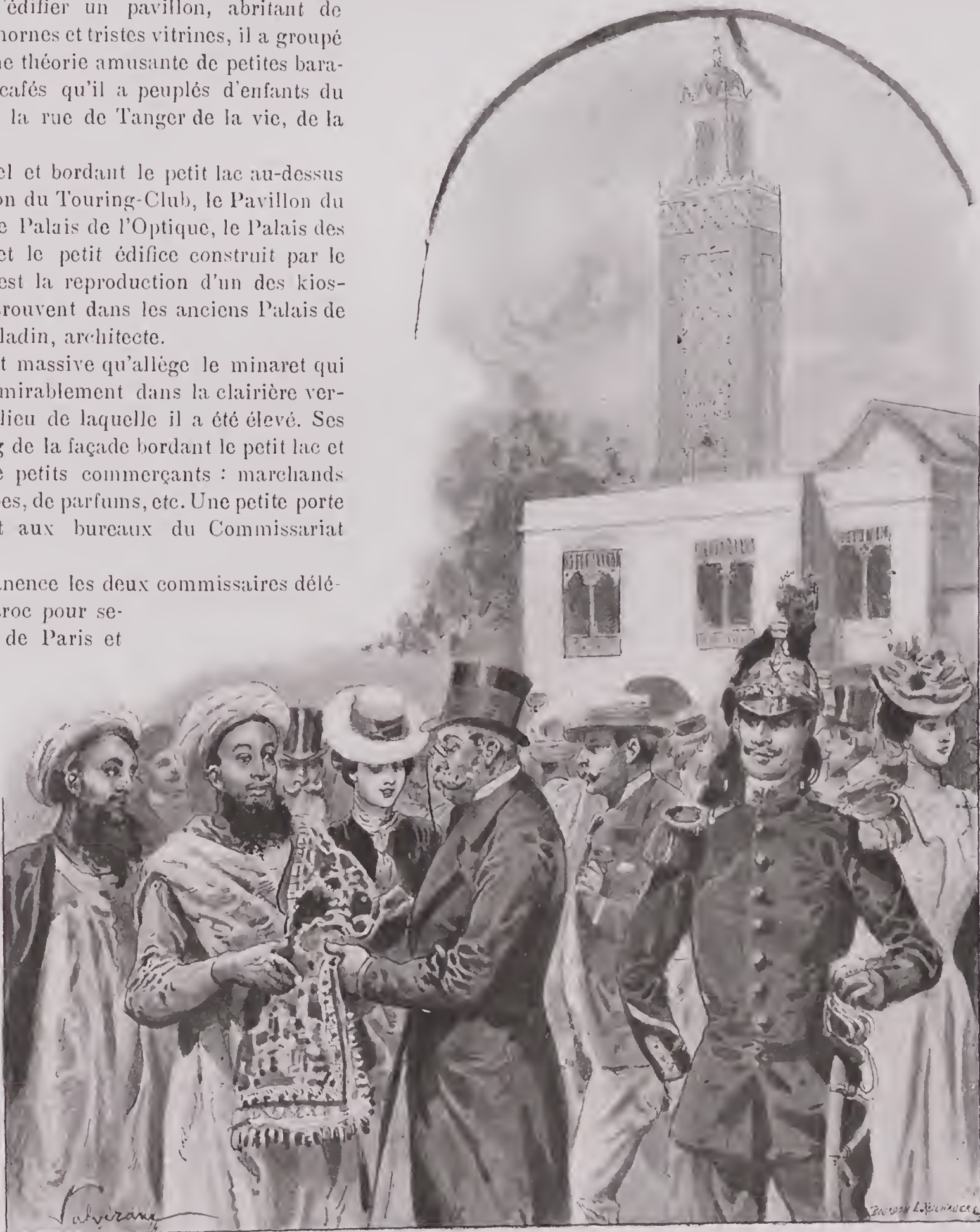
Là se tiennent en permanence les deux commissaires délégués par l'empereur du Maroc pour seconder M. Muzet, député de Paris et Commissaire général : Si-el-Arbi-el-Abarodi, gouverneur de Tanger, et Si-el-Hadj-Mohammed, directeur des douanes de Tétouan, deux merveilleux vieillards de haute stature à la figure énergique.

La porte d'entrée principale se trouve en face du Pavillon du Comptoir d'Escompte. C'est la reproduction de la porte de Monsour el Hendj à Mequinez. Elle est très curieuse avec son ovale hardi et les céramiques aux couleurs pâles qui l'encadrent. Une lourde poignée ciselée, merveille d'ingéniosité et de patience, complète la dé-

coration de la porte massive. A l'intérieur, une vaste salle dont le plafond très haut s'élève encore à la partie centrale pour former un dôme d'un rouge étincelant. Les plafonds peints et dorés, les stucs découpés à jour reproduisent le type de l'architecture arabe. Le long des murs, tentures et tapis aux arabesques bizarres se déroulent en d'harmonieux replis.

Au-dessous, des étagères où sont placées de superbes poteries : vases de formes variées et curieuses. D'un côté des vitrines renfermant des sandales en cuir rouge très ornées, des étoffes fort riches, des broderies, des soieries, des bijoux, des cuivres ciselés, de la damasquinerie.

A gauche une autre salle où dans d'immenses vitrines ont été réunis les plus beaux spécimens d'armes. Il y a là toute une collection d'armes ornementées : fusils longs et effilés dont la crosse est couverte de pierreries, sabres courts et recourbés en acier incrusté de métaux précieux, poignards



Marchands marocains.



enfermés dans des gaines ciselées, selles en cuir recouvertes de dorures, éperons énormes en acier, pistolets d'une forme singulière, etc.

Les amateurs d'armes peuvent donner libre cours à leur fantaisie. A l'extrémité de cette salle, d'autres produits de l'industrie marocaine ont été placés qui ne manquent certainement pas d'intérêt.

Remarqué des plats en cuivre ciselé et des buires en métal de formes harmonieuses et légères.

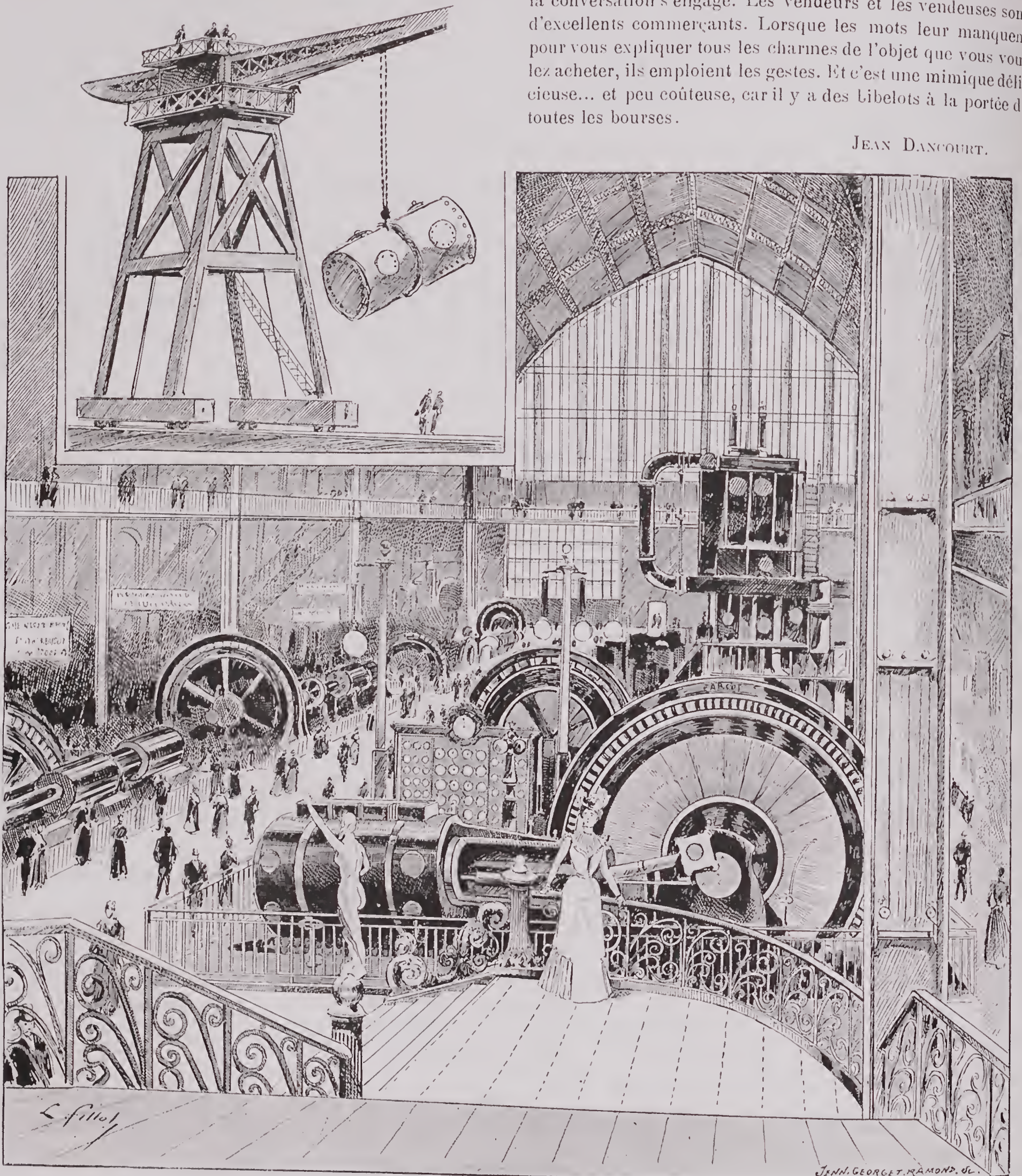
En face de la grande porte extérieure se trouve une autre

porte, celle de la Mosquée des Andalous qui donne accès dans la rue de Tanger.

Elle est bien curieuse cette petite rue tortueuse qui longe la mosquée et va aboutir d'un côté au Palais de l'Optique, de l'autre au Pavillon du Comptoir d'Escompte. Arabes aux longs burnous, Kabyles minces et rieurs, Aïssaouas à la figure jaune, femmes ayant rejeté le haïk sur leurs épaules sont assis derrière leurs petites boutiques. Ils crient, ils gesticulent, tandis que la foule des visiteurs s'écoule lentement.

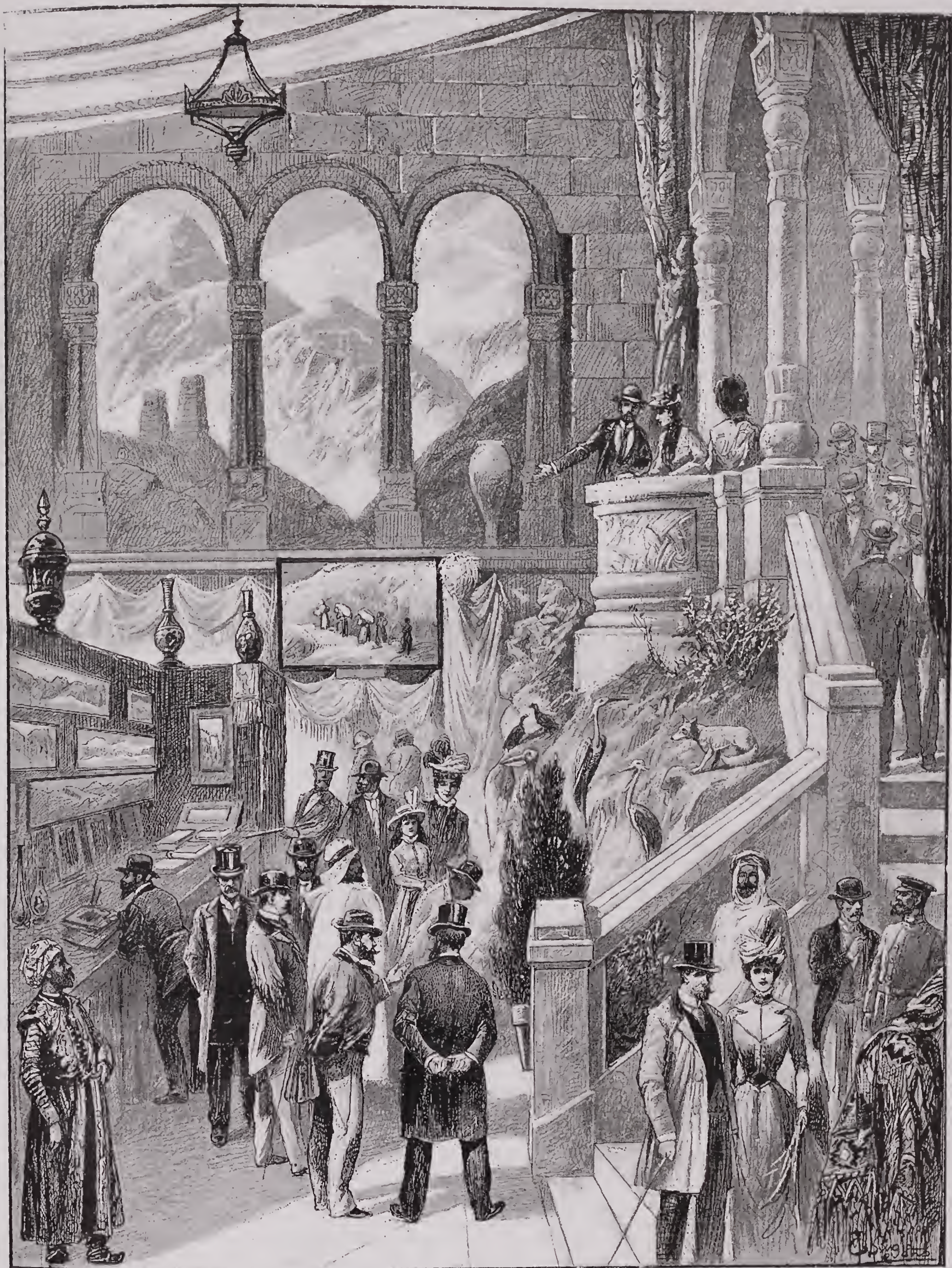
On s'arrête cependant pour faire quelque emplette et aussitôt la conversation s'engage. Les vendeurs et les vendeuses sont d'excellents commerçants. Lorsque les mots leur manquent pour vous expliquer tous les charmes de l'objet que vous voulez acheter, ils emploient les gestes. Et c'est une mimique délicieuse... et peu coûteuse, car il y a des libelots à la portée de toutes les bourses.

JEAN DANCOURT.



La section française d'électricité.





La Salle du Caucase à l'Asie Russe.



## L'Électricité

L'Exposition Universelle de 1900 ne laissera pas, comme celle de 1889, une impression bien nette et bien caractérisée.

Elle abonde en détails intéressants, mais elle manque de grandes lignes. On a voulu faire trop de classifications, réunir auprès du produit manufacturé les matières premières et les outils qui servent à sa fabrication, y joindre l'historique de chaque industrie.

Ces groupements sont heureux pour ceux-là seulement qui viennent à l'Exposition dans un but d'étude, ils leur facilitent le travail.

Ils causent un sentiment de gêne à ceux beaucoup plus nombreux qui y viennent en promeneurs, pour y chercher une impression d'ensemble, et qui n'y trouvent qu'une sorte de fouillis, où rien ne tranche, et dont ils ne garderont qu'un souvenir plus ou moins confus.

Cependant, à examiner les choses de plus près, tous sont frappés par la place énorme que l'électricité occupe partout et sous toutes ses formes.

Elle a fait des progrès immenses depuis une dizaine d'années. C'était pour elle une occasion unique de montrer ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle peut faire. Elle n'y a pas manqué.

Il n'y a pas lieu d'insister sur les applications qui ont été faites de l'électricité à la lumière, à la traction, aux usages domestiques. Tout le monde les connaît et a pu en apprécier l'utilité et les avantages.

L'Exposition aura été intéressante surtout pour montrer quel agent incomparable est l'électricité pour le transport et la distribution de l'énergie. Elle aura servi aussi à faire connaître deux industries qui ne sont qu'à leurs débuts : l'Électrochimie et l'Électrométallurgie, et qui sont appelées toutes deux à prendre un très grand développement.

Les applications de l'électricité sont d'autant plus intéressantes



Un coin de la Sibérie.

qu'elles aident, et qu'elles aideront surtout à utiliser deux sources considérables d'énergie : les chutes d'eau dans les montagnes, qui fournissent déjà à l'industrie une très petite partie de la puissance qu'elles représentent ; les gaz des hauts fourneaux des usines métallurgiques que l'on n'a pas utilisés jusqu'à ce jour.

C'est sous forme d'énergie électrique que les millions de chevaux emmagasinés dans ces deux sources d'énergie et que l'on n'avait pu capter jusqu'à présent seront transportés loin de leurs centres de production, pour être distribués dans les villes et dans les campagnes sous forme de lumière, pour y actionner des tramways et des chemins de fer, ou pour mettre en mouvement dans les usines et les ateliers de famille les outils les plus divers, sans qu'il soit nécessaire pour cela de créer des installations mécaniques coûteuses.

Dans les usines, les distributions d'énergie électrique permettent de se débarrasser des transmissions qui sont un danger permanent pour les ouvriers, une sujétion pour l'installation des machines-outils, et qui sont de grandes mangeuses d'énergie mécanique, même quand elles tournent à vide.

Deux conducteurs aboutissant à un appareil de mise en marche très simple, et de là à un moteur électrique, voilà tout ce qu'il faut pour actionner, n'importe où dans les ateliers, les outils les plus puissants. Avec cet énorme avantage que le moteur électrique ne dépense rien lorsqu'il est au repos, la différence des frais d'installation est vite regagnée par les économies et les commodités de toute sorte que l'on réalise.

À l'Exposition, la distribution de lumière électrique est complétée par une transmission de force qui permet de mettre en marche dans tous les coins des moteurs électriques employés aux usages les plus divers.

C'est grâce à ce mode de transmission que l'on peut voir en mouvement ces machines de filature et de tissage à côté des fils et tissus, et de l'autre côté, au Champ de Mars, des machines à imprimer à côté de la librairie, au lieu que dans les Expositions précédentes il avait fallu grouper ensemble toutes les machines que l'on désirait faire fonctionner sous les yeux du



Marocains.



public, pour pouvoir les actionner par une même machine ou un même groupe de machines à vapeur.

Malgré la puissance qu'ils représentent, les 38 groupes électrogènes du Champ de Mars ne suffisent pas à assurer la totalité du service : — éclairage et force motrice — de l'Exposition. — On a dû faire appel aux usines d'électricité de Paris et de la banlieue pour fournir aux besoins des exposants.

Ces 38 groupes électrogènes peuvent fournir cependant 20.245 kilowatts avec une puissance motrice de plus de 36.000 chevaux.

Ils sont alimentés par 92 chaudières, dont la surface totale de chauffe est d'environ 15.000 mètres carrés et qui peuvent fournir 234.630 kilogrammes de vapeur à l'heure.

En tablant sur un service journalier de 7 h. 1/2, sur une consommation de vapeur de 200.000 kilogrammes et en comptant qu'un kilogramme de houille vaporise en moyenne 7 k. 5 d'eau, la consommation journalière de l'Exposition serait d'environ 200 tonnes de charbon.

Ces chiffres parlent assez par eux-mêmes. Ils montrent l'importance de l'installation que l'on a dû réaliser

Ils devraient montrer aussi combien furent injustes les reproches qui ont été adressés aux maisons de constructions mécaniques et électriques, et aux installateurs, pour des retards regrettables sans aucun doute, mais qui ne leur sont pas imputables.

Il faut avoir vu les chantiers de l'Exposition pendant les quelques mois qui précédèrent l'ouverture et pendant les semaines qui ont suivi pour se rendre compte des tours de force que l'on a exécutés, et des difficultés que l'on a éprouvées à installer d'énormes machines dans un espace trop restreint et dans des bâtiments inachevés et livrés aux exposants bien après la date convenue.

J. W.

— 558 —

## Le Pavillon de l'Asie Russe

UN des principaux attraits du Trocadéro est sans contredit le pittoresque Pavillon de l'Asie Russe qui s'élève dans les jardins, sous l'aile droite et à proximité du palais, entre le restaurant chinois et les trois Pavillons des Indes néerlandaises. Ce monument, dont la surface dépasse 16.000 mètres carrés, est la reproduction du Kremlin de Moscou. Il a été construit sur les plans de l'architecte russe, Robert Meltzer, qui a été aidé dans sa tâche par un architecte français,

M. Lucien Leblanc, à qui nous devons le superbe Pavillon des Forêts de 1889.

Ce Pavillon abrite l'exposition des objets et produits qui caractérisent la vie économique et sociale du nord de la Russie d'Europe, du Caucase, de l'Asie centrale et de la Sibérie. Il est décoré de panneaux de M. C. Korovine, l'un des plus jeunes et des plus distingués artistes russes.

Franchissons la porte d'entrée : à gauche du vestibule nous trouvons le salon réservé à la réception des membres de la famille impériale. Il est richement décoré et meublé dans le style des anciennes demeures des boyards russes et rappelle sur ses voûtes surbaissées les ornements de la célèbre Granovitaïa Oalata de Moscou.

Traversons le jardin, où un orchestre exécute chaque après-midi les œuvres des principaux compositeurs russes, pour arriver à la salle centrale du Musée.

Les panneaux de cette salle représentent un bazar de Samarkande, un marché de chevaux, un café asiatique et le système d'irrigation des rizières. Près d'une fontaine qui produit un peu de fraîcheur ont été placés une carte en relief du Turkestan et des meubles et tapis d'Orient. A gauche de l'entrée, des collections donnent une idée des richesses naturelles du pays : des échantillons des minéraux et des espèces forestières du Turkestan et du Caucase, des produits de l'agriculture et de l'élevage des bestiaux. On y remarque surtout des spécimens du coton qui alimente aujourd'hui le tiers de la consommation industrielle russe.

Plus loin ce sont des collections relatives à



L'entrée de la rue centrale aux Invalides.





Aux Invalides Fronton. —  
La France triomphante, par R. Barbe.

l'art et à la musique indigènes ; des vitrines de photographies reproduisant des scènes et des paysages de l'Asie centrale russe. Au pied du grand panneau sont placés des objets en métaux eiselés et des produits de la petite industrie du Turkestan. Les objets exposés par le Khant de Khiva, les soieries et les draperies sont groupés autour d'un petit bazar tenu par des marchands du pays. Cela donne un peu de vie à cette salle d'exposition et augmente la note pittoresque.

Le coin le plus curieux de la salle est occupé par les tissus d'or, les broderies, les tapis et les bijoux exposés par l'émir de Boukhara.

A gauche se trouve les salles où sont exposés les documents relatifs à la construction du transsibérien. Il y en a trois : deux réservées à la construction même du chemin de fer, la troisième aux grandes entreprises poursuivies en Sibérie par le comité du chemin de fer transsibérien.

Elle est bien intéressante, cette partie de l'Exposition russe qui nous montre toutes les difficultés qu'il a fallu surmonter pour établir une ligne qui réunira directement l'Europe à l'Océan Pacifique et qui est appelée à transformer la vie économique des peuples.

A l'entrée se dresse le buste d'Ermak, le conquérant de la Sibérie, entouré d'armes de l'époque. Puis à côté, un globe terrestre avec le tracé du chemin de fer et une carte du transsibérien. Plus loin des spécimens des matériaux employés, des documents relatifs à l'organisation des travaux et aux résultats obtenus sur divers tronçons de la ligne. Enfin des renseignements sur l'œuvre de civilisation entreprise dans les contrées traversées par ce chemin de fer. Nous y voyons une carte de la région colonisée par les soins du comité du transsi-

bérien, des cartes géologiques, une superbe collection de spécimens de gisements et de roches du pays — notamment des échantillons d'or et d'agrégats

aurifères trouvés sur la côte nord-ouest de la mer d'Okhotsk et dans la presqu'île de Kouan-Toun, et enfin des notes explicatives sur les explorations effectuées en Sibérie.

Au fond, une petite salle isolée contient des collections relatives à la vie et aux mœurs des peuplades ostiaques et samoyèdes ainsi qu'une carte du cours du fleuve Obi.

De la salle du transsibérien un escalier conduit au premier étage où se trouve le panorama de M. Piassetski, représentant les paysages de la Sibérie le long du chemin de fer. Ce panorama n'a pas moins de mille mètres de longueur. C'est là également que sont faites des projections photographiques de vues prises en Sibérie.

De l'Asie centrale nous passons aux régions de l'extrême Nord, des pays situés entre le gouvernement d'Arkhangel et le nord-est de la Sibérie. Entièrement décorée de fourrures blanches, de cerfs et d'ours polaires, elle offre des pelleteries d'une grande valeur. Au centre, se trouve une hutte ostiaque apportée du pays. Sur les murs, des panneaux représentent des vues diverses de l'extrême Nord : le soleil de minuit, la Nouvelle-Zemble, un village de pêcheurs, un troupeau de louvres, etc.

Jetons un rapide coup d'œil sur le petit jardin où se trouve une *Yourte*, tente en feutre des Kirghises, et passons dans la salle de la Sibérie. Au milieu, des collections du cabinet du Tsar parmi lesquelles il nous faut noter de superbes vases rouges d'Arletz, puis des échantillons de bois, de houille et des minéraux de la Sibérie ; des collections ethnographiques relatives à la région de Minouseinsk, aux Bouriates et aux Yassoutes ; une collection excessivement riche d'objets consacrés au culte de Bouddha, et enfin des échantillons de l'or de Sibérie placés dans une vitrine au centre. Au fond de la salle une grotte abrite une exposition de pierres de l'Oural : émeraudes, chrysolites, alexan-



Aux Invalides. — Motif central : pavots.



La grande rue des Invalides : décors des balcons.



Aux Invalides. — Fronton :  
La Gloire florale, par Larche.



drites, etc., et des objets en yachma, en néphrite et en malachite.

Les panneaux de cette salle ainsi que ceux de la petite salle contiguë où se trouvent les instruments et les produits de la pêche, représentent des paysages, des mines d'or, des forêts vierges sibériennes, des rives de l'Yénisseï, de la mer Polaire et des îles de Commandor.

Un escalier mène au premier étage où est situé le diorama de M. Gervex, représentant le couronne-



« Avez-vous vos tickets? »

ment du Tsar. A droite de l'exposition de l'Asie centrale se trouve, dans une salle spéciale, l'exposition de la Compagnie Nobel avec le panorama des industries de Bakou et le temple des adorateurs du feu par le peintre Schilder, les modèles et les échantillons du pétrole et de ses dérivés.

La salle du Caucase est à côté. Entrons-y. Des figures de Tcherkesses sont placées aux deux côtés de la porte. Au milieu, un panorama de la chaîne du Caucase et des albums de vues du pays. Le long des murs, sur des tables, des collections ethnographiques, types d'habitations, spécimens de vêtements, vaisselle, instruments de musique des peuplades indigènes. Dans des vitrines, des objets de luxe en argent, des animaux empaillés, oiseaux, quadrupèdes, ainsi que des photographies de la faune et de la flore du pays nous fournissent de précieux renseignements sur cette contrée que complètent des collections de produits agricoles et des minéraux.

Traversons de nouveau le jardin pour entrer dans les salles du Pavillon des Apanages auquel on accède également par l'escalier qui a été construit sur la façade sud. Un énorme bison brun, à la solide charpente, nous présente ses cornes petites et effilées. C'est le trophée d'une chasse du Tsar.

Dans ces salles ont été placés les produits des domaines impériaux : arbres, fruits, vins, cotons, sucres, puis des modèles des systèmes d'irrigation de l'Asie centrale, au Mourghab, et enfin des collections de pierres précieuses taillées et mises en œuvre à la manufacture impériale de Peterhof. De là nous pénétrons dans un petit salon de repos coquettement aménagé. Sur les murs des applications brodées en soie et en brocart, exécutées d'après les cartons de Meltzer.

Après nous être reposé quelques instants dans cet endroit exquis, nous quittons le Pavillon et nous remontons vers le Palais du Trocadéro pour visiter le Transsibérien. Nous trouvons là tout un train composé de luxueuses et commodés voitures dans lesquelles s'effectuera le

voyage à travers la Sibérie. Tandis que nous traversons les wagons, d'un côté se déroule le saisissant spectacle du trajet à accomplir. Grâce à un ingénieux mécanisme, on fait en une demi-heure le voyage de Moscou à Pékin. L'illusion est complète.

La toile qui passe sous nos yeux et qui retrace tous les sites intéressants de la ligne a été brochée par deux artistes de talent : MM. Jambon et Bailly.

Adossé aux murailles du Kremlin et longeant l'aile droite du Palais du Trocadéro, le village russe dresse les silhouettes de curieuses maisons en bois, aux couleurs vives, de l'Empire des Tsars. Il a été construit d'après les dessins de M. Korovine. Il abrite une exposition très intéressante de la petite industrie organisée par un comité spécial sous le haut patronage de la grande duchesse Fédorovna.

Il y a là quatre maisons de style absolument différent. Au bout une petite église, reproduction d'une antique église en bois du nord de la Russie, de forme tourmentée et gracieuse. Le toit est irrégulier à plaisir. Au milieu s'élève un dôme octogonal en bois. Sur un côté, un paquet de sonnettes. On a réuni à l'intérieur des candélabres, des lampadaires, des encensoirs, des images saintes aux couleurs vives et aux lignes naïves, des chasubles éclatantes dont on fait usage dans le culte orthodoxe. Ces objets sont l'œuvre de paysans.

La maison contiguë reproduit une habitation de boyards russes au XVII<sup>e</sup> siècle. Les fenêtres longues et étroites sont garnies de vitraux très intéressants. Quant au toit, il est également formé d'une série de dômes de formes particulières. De chaque côté de la porte, des colonnes en bois sculptés forment encadrement. Cette habitation renferme une magnifique collection de dentelles, de broderies et de meubles anciens.

Une galerie en bois très basse, sorte de cornière, où sont exposés les produits les plus rudimentaires, ceux que l'on trouve sur les marchés de l'intérieur : traîneaux, voitures, charrues, vêtements, vaisselle, harnais, etc., nous mène à une maison plus vaste, surmontée d'un dôme en pain de sucre qui renferme une collection complète de toutes les industries rurales de la Russie et les travaux exécutés dans les environs.

CHARLES LAVIGNE.

—X—X—X—X—X—



L'assaut d'un fiacre.



Un marchand de tickets.



Autour des Fontaines Wallace.



## Autour de l'Exposition

L'EXPOSITION a fait naître une spécialité de camelots, les vendeurs de tickets. Ce sont des camelots de tout sexe et de tout âge. Dès que vous approchez de l'Exposition, vous les voyez accourir autour de vous, quand vous descendez d'omnibus, ou galoper autour de votre voiture. « Avez-vous vos tickets ? » C'est un bruit assourdissant et qui ne cesse qu'à la porte même. Là, vous trouvez les bureaux officiels de vente, que tient le Crédit Lyonnais et où le cours du jour est affiché, variant chaque jour avec le temps et l'annonce des fêtes. Longtemps le prix moyen est resté entre 35 et 45 centimes ; mais la fin de l'Exposition approche, et le tarif baisse. Quelques uns le regrettent ; mais est-il donc si mauvais que le populaire,

Mais les cochers ont dû en rabattre. Aux omnibus, qui étaient insuffisants, se sont ajoutés toutes sortes de chars-à-banes, où pour dix sous, vingt sous au plus, on vous trans-



L'Exposition du Maroc.

à la bourse légère, puisse pour pas cher visiter cette réunion de chefs-d'œuvre, qu'est malgré tout l'Exposition ?

A côté des camelots, il y a les cochers. Au cocher ordinaire s'est jointe toute une colonie d'Auvergnats venus pour être cochers durant l'Exposition. Il y a eu plus de voitures que d'habitude, au début, et néanmoins il n'y en avait pas assez. Il fallait voir l'insolence des cochers, les premiers jours. « Offrez un prix » vous disaient-ils si, timidement, vous leur demandiez de vous transporter sur les boulevards.

Le prix ordinaire de la course est 1 fr. 50 ; on ajoute 25 ou 50 centimes de pourboire. Mais si vous proposiez moins de cinq francs, ils vous riaient au nez. Notez que les boulevards, étant le quartier le plus animé de Paris, les clients y abondent et les fiacres y restent peu de temps vides. N'importe, les cochers à qui peut-être leurs loueurs demandaient des redevances quotidiennes exagérées, rançonnaient les clients.

porte à l'Exposition ou bien l'on vous en ramène. Le cocher n'a donc plus été roi, ou tyran plutôt. Enfin le service des bateaux a été augmenté, une section du Métropolitain a été ouverte, une ligne de chemin de fer va de la gare Saint-Lazare au Champ de Mars et aux Invalides. Bref on a pu, à partir du mois de juin, sortir assez aisément de l'Exposition et regagner son domicile.

Ces commodités ont redoublé l'affluence de gens du peuple qui, effrayés de la cherté de toutes choses à l'Exposition, emportent avec eux des victuailles et s'assoient sur les bancs dans les bosquets où ils dînent en famille et à bon compte. Que si on n'a pas assez de vin, la Wallace est là, cette providence des gens économes, la bonne Wallace qui donne de la vraie eau de source. Spectacle pittoresque au possible et qui n'est pas parmi les moins amusants de l'Exposition.

JEAN VERMONT.









LE PAVILLON BLEU, LE TOUR DU MONDE ET LE PALAIS LUMINEUX, PRÈS LA TOUR EIFFEL

AQUARELLE DE M. F. BELLANGER.







## Le Palais des Illusions

C'EST une véritable vision des *Mille et une Nuits* que le Palais des Illusions construit par M. Hénard dans la galerie des Machines, entre la Salle des Fêtes et le Palais de l'Électricité, au haut de l'escalier d'honneur. Quand on a franchi la petite porte d'entrée, il semble que quittant pour toujours le domaine du réel on pénètre dans le pays du rêve.

Le Palais des Illusions se compose d'une vaste salle d'architecture mauresque et de forme hexagonale dont chaque côté est constitué par une immense glace coupée de barreaux métalliques. Ces panneaux de glace reflètent à l'infini des voûtes, des cintres et des colonnes.

La hauteur de la salle dépasse vingt mètres et son diamètre est de vingt-deux mètres. Le plafond est à lui seul une pure merveille. Il est composé de stalactites arabes percées de trous par lesquels filtre une lumière indécise. Cette coupole repose sur six larges arcs à cintre outrepassé formant un fer à cheval.

La coupole ornée des motifs les plus riches de la décoration mauresque se reflète dans les glaces formant les murs.

On entre en tâtonnant dans la pénombre. Les visiteurs immobiles et muets prennent l'aspect de fantômes gigantesques. On n'ose pas bouger. Le pied hésite à se poser sur le plancher

fait également de glaces. On craint de tomber dans le vide.

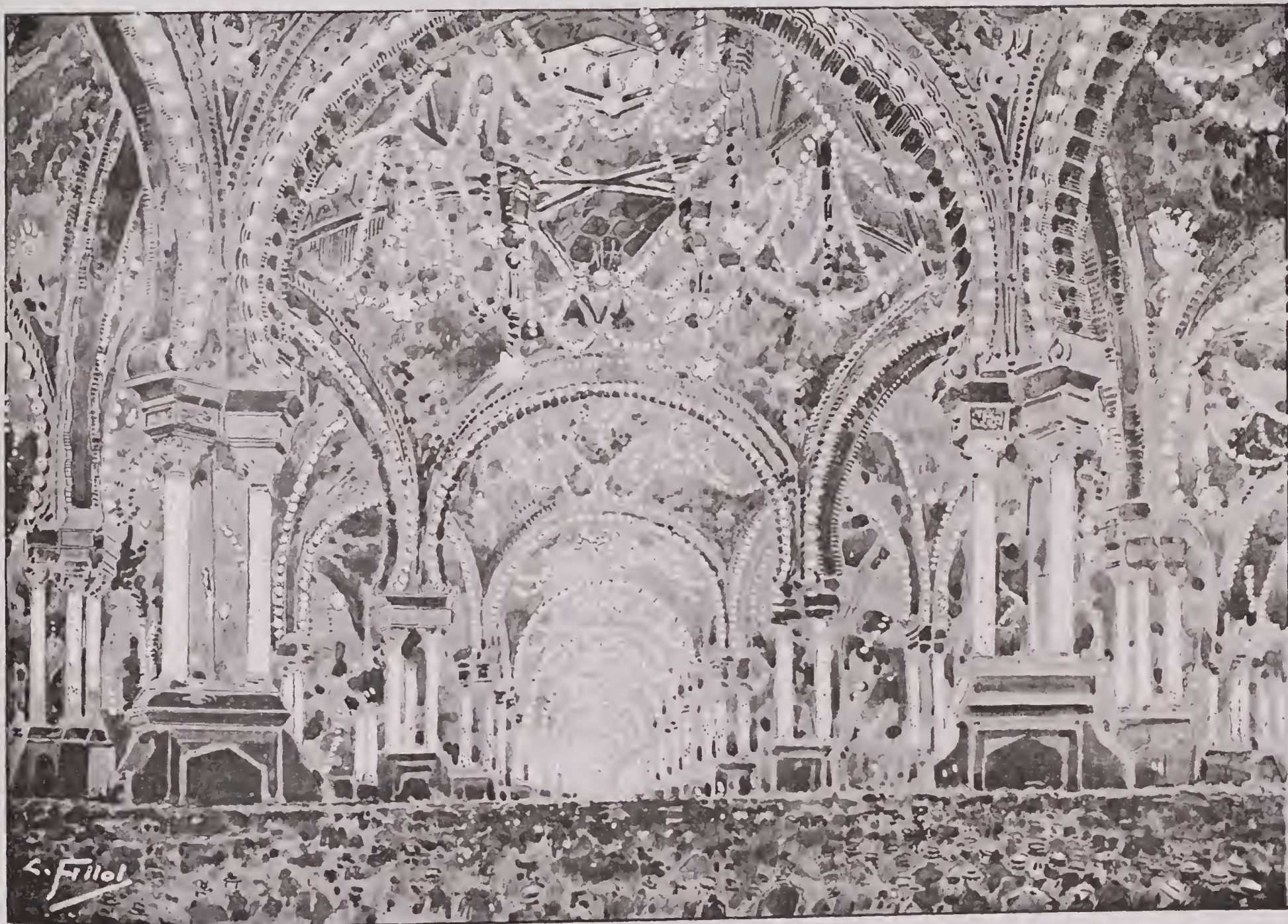
Soudain éclatent les accents d'un orgue et les arceaux s'illuminent, la coupole se colore, les étoiles bleues et rouges scintillent, les piliers mêmes s'éclairent par transparence; on est transporté dans une caverne enchantée. C'est à perte de vue une succession de voûtes lumineuses donnant l'impression d'immenses nefs de gigantesques cathédrales.

Du bleu on passe au rouge, du rouge au jaune, du jaune au vert, l'antre parcourt toute la gamme des couleurs, les colonnes présentent tous les aspects des marbres, tandis que l'orgue rythme ces changements de couleurs.

Il y a là un mélange de sensations et de visions tout à fait hallucinant.

Puis tout s'éteint, le plafond s'embrase et des trous qui le percent descendent des papillons lumineux, des libellules enflammées, des êtres aux teintes fantastiques qui, reproduits par les glaces, semblent voltiger à l'infini à travers les colonnes d'un palais mystérieux composé de vertigineuses galeries.

Tout à coup le plafond s'éteint; les girandoles, les essaims lumineux disparaissent lentement et s'éloignent, et du sol jaillit la lumière. Enfin, de toutes parts, surgissent des lueurs fulgurantes. On se trouve transporté dans un nouveau palais de pierre et de marbres étincelants où se mirent des étoiles électriques et d'où jaillissent des flots phosphorescents. Tout rentre alors dans l'ombre, l'orgue se tait, un frisson de soulagement parcourt la salle et dans un coin une petite case jette



Le Palais des Illusions.





une lueur rougeâtre qui permet de voir M. Martine, le magicien de ce lieu enchanté, assis devant la petite table où est placé son clavier de commutateurs.

Cette installation prestigieuse repose sur une savante disposition de glaces placées en hexagones et en prismes. Des projecteurs placés au sous-sol envoient sur les glaces des faisceaux de lumière colorée. La puissance nécessaire pour produire la lumière électrique qui est consommée là n'est pas moindre de 150 chevaux correspondant à un courant de 150 ampères et de 500 volts. Les jeux de lumière donnent l'illusion de cinquante-sept mille lampes visibles, éclairage qu'aucune force électrique ne pourrait fournir.

La salle des Illusions est une reproduction quelque peu enrichie de la salle des Abencérages de l'Alhambra de Grenade.

Elle a été inaugurée par le ministre du Commerce. Le roi Oscar de Suède, le Président de la République et le Shah de Perse l'ont successivement visitée. Le public y a été admis un peu plus tard. Il n'a pas gardé rancune aux organisateurs de ce retard; ça été un tel succès que l'administration a dû, dès la fin du mois de juillet, en réglementer l'entrée.

L'idée est de M. Hénard, l'architecte qui a construit le Palais de l'Électricité. L'éminent artiste s'est appuyé dans la réalisation de son projet sur le principe du kaléidoscope, et il a adopté la forme hexagonale qui a la propriété de couvrir une surface à l'infini.

Nous ne nous attarderons pas à expliquer le fonctionnement du Palais des Illusions. Ce serait trop compliqué. Nous nous contentons d'en indiquer le principe.

M. Hénard a été aidé par M. Alméras, sculpteur, qui s'est spécialement occupé des travaux d'ornementations et de décorations, et par M. Martine, l'habile électricien, qui a su com-

biner les jeux de lumière. Comme disait un haut fonctionnaire de l'Exposition auquel on parlait du succès obtenu par M. Hénard: « Dans cette salle des glaces on ne peut pas se faire d'illusion à ce sujet. »

CHARLES LAVIGNE.

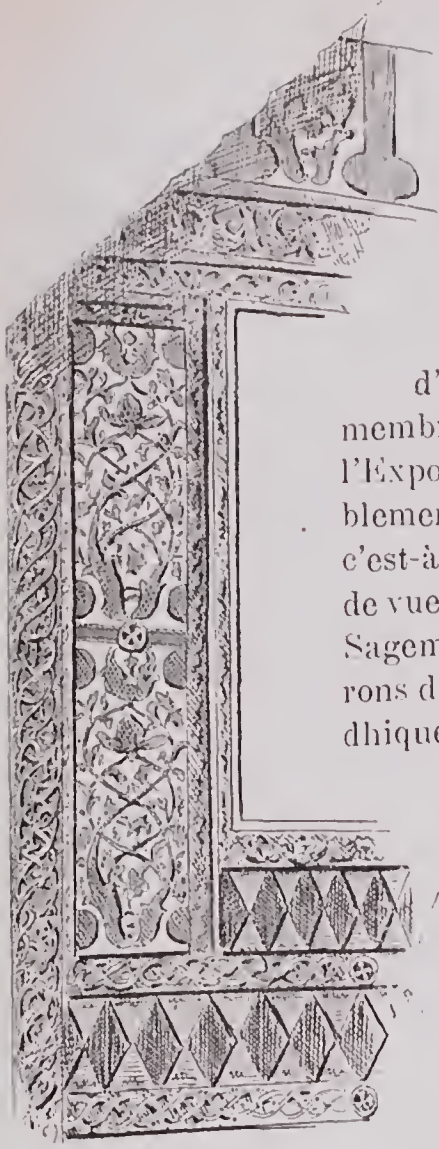
Aux Invalides : La grande entrée des Ameublements.

## Les Indes Néerlandaises

USER du poivre était, il y a seulement quatre ou cinq siècles, un signe d'opulence; cannelle et girofle ne paraissaient guère alors que sur les tables des princes. Les « épices » étaient tirées presque exclusivement des îles de la Sonde et parvenaient aux marchands vénitiens par l'intermédiaire des marins asiatiques qui seuls connaissaient les chemins mystérieux de l'océan Indien. Vinrent les grands navigateurs de l'ère moderne, la conquête de toutes les mers du globe par les nations maritimes européennes. Le commerce des épices enrichit les Portugais, les Hollandais; ces derniers sont demeurés maîtres de la plus grande partie des Indes océaniques. Ils y ont fait des merveilles, bien que Java ne possède plus depuis longtemps le monopole de la production des épices, devenues d'un usage courant: jugez plutôt.

En descendant la pente du Trocadéro, vous rencontrez à gauche l'exposition des Indes néerlandaises; il y a là, autour d'une petite cour légèrement surélevée, trois corps de bâtiments: au fond un édifice qui reproduit l'un des plus beaux monuments de l'architecture indou-javanaise telle qu'elle florissait il y a plus de mille ans; sur les côtés, deux pavillons qui donnent une idée des pittoresques habitations des gens de Sumatra.





Un coin de fenêtre : Maison de Sumatra.

On s'est efforcé de donner à cette exposition un caractère scientifique, c'est ce que veut bien nous expliquer M. Pleyte, ancien conservateur du musée

d'ethnographie d'Amsterdam, membre de la commission royale pour l'Exposition de 1900, qui s'offre aimablement à nous guider; scientifique, c'est-à-dire complète à tous les points de vue et ordonnée de façon rationnelle. Sagement, rationnellement, nous entrons donc d'abord dans le cloître bouddhique. *vihàra*, connu sous le nom de

*Tjandi Sari*, nous en admirerons la façade composée d'une série de plans en retrait sur lesquels se détachent dans une profusion d'ornements des personnages en relief, l'aspect est d'une incontestable richesse; mais quelle bizarre

agerie dans l'allure de ces personnages divins à la taille trop grêle, aux membres contournés et qui font songer involontairement à la statue célèbre de certaine danseuse contemporaine. — Le *Tjandi Sari* n'est plus, paraît-il, qu'une ruine, il a fallu faire des fouilles pour retrouver ses divers éléments; sa reconstitution fait le plus grand honneur aux savants néerlandais spécialement commis à cette besogne en vue de l'Exposition universelle: c'est un événement considérable dans l'histoire de l'art bouddhique. L'intérieur est rempli de statues et surtout de bas-reliefs qui représentent diverses scènes de la vie de Bouddha, et qui proviennent du sanctuaire célèbre de *Bôrô-Boudour*; vous verrez là la tentation de Bouddha par les filles de *Mâra*, le diable des bouddhistes, Bouddha se levant de son siège au ciel pour descendre sur la terre, Bouddha assis dans un palanquin porté par des esprits, etc., etc. On a exécuté des moulages en nombre si considérable qu'il a fallu en placer hors du cloître tout autour de la cour; aux extrémités de cette curieuse frise deux statues colossales de *Bakhsasa's* (esprits malins), gardiens du temple, figures corpulentes et

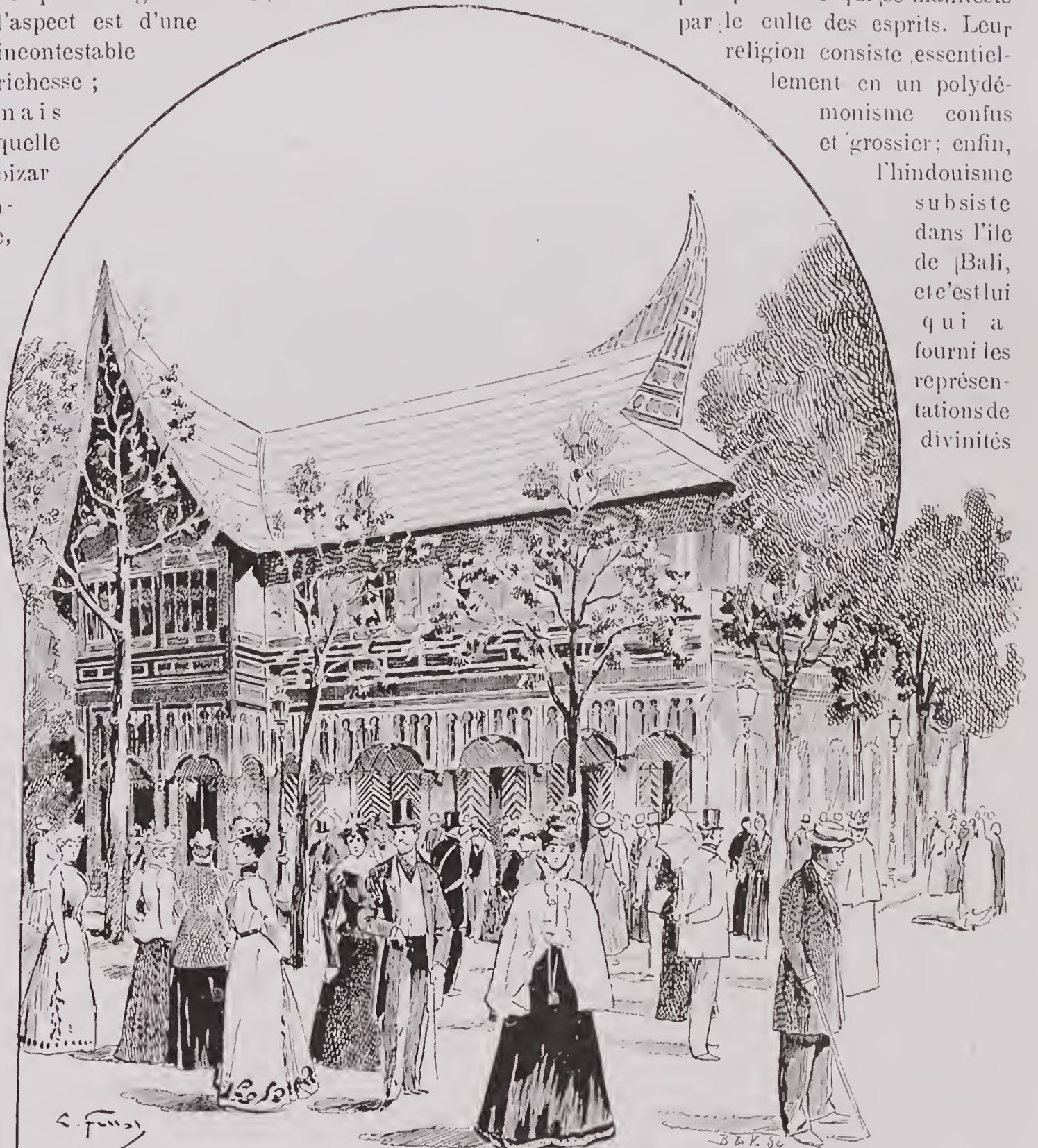
trapues, armées d'une lourde massue et couronnées de serpents.

Examinons maintenant les pavillons qui ferment la cour sur les côtés: on a pris pour modèles, nous dit M. Pleyte, les habitations sculptées et polychromées des Malais des Hauts-Pays, de Pandang à Sumatra; ces demeures étant longues, étroites et mal éclairées, on a dû réunir quatre de ces maisons; en supprimant les murailles en partie, on a obtenu des salles vastes et bien éclairées. Ces constructions sont presque entièrement en bois; les parois extérieures présentent des faces recouvertes de curieuses sculptures vermiculées peintes en rouge et en bleu; les toits, couverts de fibres végétales, affectent des formes étranges, le faite se relevant en cornes aiguës aux coins et au-dessus des portes.

Dans le pavillon sud, l'attention est d'abord attirée par une collection de statues en bois polychromé, groupées au centre; on a réuni là tout ce qui se rapporte aux cultes des indigènes des colonies néerlandaises. La plupart des habitants de Sumatra, les Javanais, les habitants de Célèbes, ont adopté l'islamisme, mais ils demeurent imprégnés d'une sorte de philosophie primitive qui se manifeste

par le culte des esprits. Leur religion consiste essentiellement en un polydémonisme confus et grossier; enfin, l'hindouisme

subsiste dans l'île de Bali, etc'est lui qui a fourni les représentations de divinités



La maison de Java, aux Indes Néerlandaises.





Bas-relief et façade de Tjandi-Sari.

curieuses : voici Brahma, le créateur, et Saraswati son épouse, déesse de l'éloquence; voici Vishnou, dieu de la mer, Kama, dieu de l'amour, Rahou, dieu des éclipses, Basouki, seigneur des serpents, Widadara, vierge céleste, Garouda, oiseau solaire; puis c'est un prêtre civilisé avec ses ornements sacerdotaux, au milieu des ustensiles du culte, sonnettes, trépieds, encensoirs, burettes à eau bénite.

Faisons le tour de la salle : nous rencontrons une collection d'instruments de musique, une foule de produits d'industries indigènes, orfèvrerie, taille de l'ivoire et de la corne, broderie, vannerie; une très curieuse exposi-

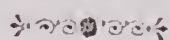
tion de matériel de théâtre, objets employés dans les tournois, et surtout un assortiment complet de marionnettes articulées : ces marionnettes, en cuir repoussé et peint (*wagang*), servent à la représentation des légendes tirées du *Ramayana* et autres vieux livres, il en faut souvent plusieurs milliers pour une seule représentation. Le prince de Sourakarta a envoyé sa collection dont la valeur dépasse, nous dit-on, 100.000 francs. Les curieuses petites figures grimaçantes et barbares sous leurs accoutrements dorés sont rangées sur la muraille comme une armée.

Avant de quitter la salle, jetez les yeux sur les vitrines consacrées à l'industrie du *batik* : les Javanaises excellent à fabriquer ces étoffes batikées aux dessins compliqués; le tissu, préalablement enduit de cire sur les parties qui ne doivent pas être atteintes, est plongé dans un bain de teinture; l'opération, très compliquée, se renouvelle pour chacune des couleurs.

Le pavillon nord est consacré à la colonisation : les diverses administrations, militaires, maritimes, pénitentiaires, agriculture, travaux publics, instruction, offrent au visiteur une exposition très complète et fort pittoresque, grâce à l'ingénieuse disposition de vues photographiques, panoramiques, de plans en relief, etc., etc. Les principaux produits agricoles figurent ici.

N'oubliez pas de jeter un coup d'œil dans la petite salle de lecture, où sont réunis les principaux périodiques et gros ouvrages intéressant les Indes néerlandaises; il y a là une cloison sculptée à jour qui est une merveille et qui est, m'assure-t-on, l'œuvre d'un simple villageois javanais; le mobilier, lourds fauteuils, sièges en cuir et bois, date de l'époque la plus florissante de la Compagnie des Indes orientales et fournit un intéressant spécimen de l'art hollandais adopté par les indigènes.

L. MEILLAC.



## Madagascar

Il n'a pas été possible de placer Madagascar dans l'enceinte de l'exposition coloniale : on a dû lui trouver un emplacement hors des jardins du Trocadéro et lui permettre d'installer une exposition particulière, isolée, réunie à la grande par un pont volant : c'est sur la place du Trocadéro, au-dessus de l'ancien bassin, que s'élève la rotonde malgache, édifice peu gracieux, lourd, et dont les proportions paraissent d'autant moins heureuses que l'espace fait défaut, et que l'énorme construction paraît couvrir toute la place; du moins s'est-on efforcé, par l'application d'une polychromie variée, d'égayer le monument. Un campanile de 41 mètres de haut porte le *vohoromahery*, vautour royal de Madagascar, tête dressée ailes déployées.

L'exposition proprement dite de notre belle colonie africaine occupe une série de galeries circulaires superposées : le centre même de la rotonde est réservé à des attractions diverses. Il en résulte quelque éparpillement, un certain désordre apparent et cela ne va point sans quelque fatigue pour le visiteur qui croit cheminer dans un long couloir sans perspective. Ces réserves faites, il faut d'ailleurs convenir que l'exposition est suffisamment complète, pittoresque et instructive à souhait.

Au rez-de-chaussée s'alignent une série de cases, de huttes et de maisons malgaches : à certaines heures du jour on y voit vaquer à des soins domestiques des familles indigènes, et c'est un va-et-vient pittoresque, un échange perpétuel de *lazzi* entre Parisiens et Malgaches, quelques-uns de ces derniers possédant assez bien notre langue : les diverses races de l'île sont représentées ici : voici des *Ilovas*, gens souples, intelligents, qui furent les maîtres du pays et nos grands



A la mémoire des soldats de Madagascar.  
Monument de Barrias.



ennemis en 1895; des Betsileos, moins turbulents, excellents cultivateurs, des Sihanakas, pêcheurs qui habitent les villages lacustres du lac Alastra, des Antankaras, originaires du nord de Madagascar, indolents, paresseux; des Sakalaves sauvages, nomades, pillards, matelots durs à la fatigue quand ils se plient à notre discipline. Est-ce tout? Voici encore des Mahafalys, des Tanosys, des Taimoronas, des Betsinisarakas, des Tambahoakas; la plupart de ces indigènes ont été choisis parmi ceux qui exercent là-bas un métier; ils exécutent sous les yeux du public des travaux divers: tissus, dentelles, vannerie, orfèvrerie; les uns confectionnent des rabanes, tissent des lambas, tressent des sobikas de roseaux ou des sacs en

## L'Aquarium du Trocadéro

DANS le pittoresque dédale des constructions qui se dressent parmi les ombrages du Jardin du Trocadéro, sans s'en douter peut-être, le visiteur a tout un monde souterrain qui lui réserve des curiosités peu banales. A côté des longues galeries des exploitations minières de houille ou de minéral aurifère, c'est l'aquarium du Trocadéro, qui offre à tous les splendeurs inconnues de la vie aquatique de nos rivières: sous la savante direction d'un élève de Claude Bernard, le docteur Jousset de Bellesme, cet établissement, qui relève du service de la pisciculture de la Ville de Paris, a



Les miliciens malgaches.

raphia, d'autres lavent de l'or à la battée ou au slince, dans une petite rivière qui serpente au voisinage d'une habitation démontable édiflée sur le type le plus usuel. Le détachement indigène est complété par deux sections de tirailleurs et de miliciens et l'orchestre du Gouverneur général: les tirailleurs et les miliciens montent la garde aux portes et s'enorgueillissent d'un succès sans cesse renouvelé.

Cherchez-vous des documents précis sur notre action dans l'île? Voici une grande carte en relief d'après les travaux les plus récents de nos voyageurs et de nos officiers; vous pourrez y étudier la répartition des diverses cultures, le tracé de la voie ferrée récemment votée par la Chambre des députés; plus loin vous rencontrerez un plan en relief de la baie de Diego-Suarez, une carte murale portant indication des grandes lignes maritimes, des collections minéralogiques, botaniques, anthropologiques.

JEAN CARCENAC.

pris un développement qui permet de présenter aux visiteurs de l'Exposition de 1900, une collection ichthyologique unique au monde.

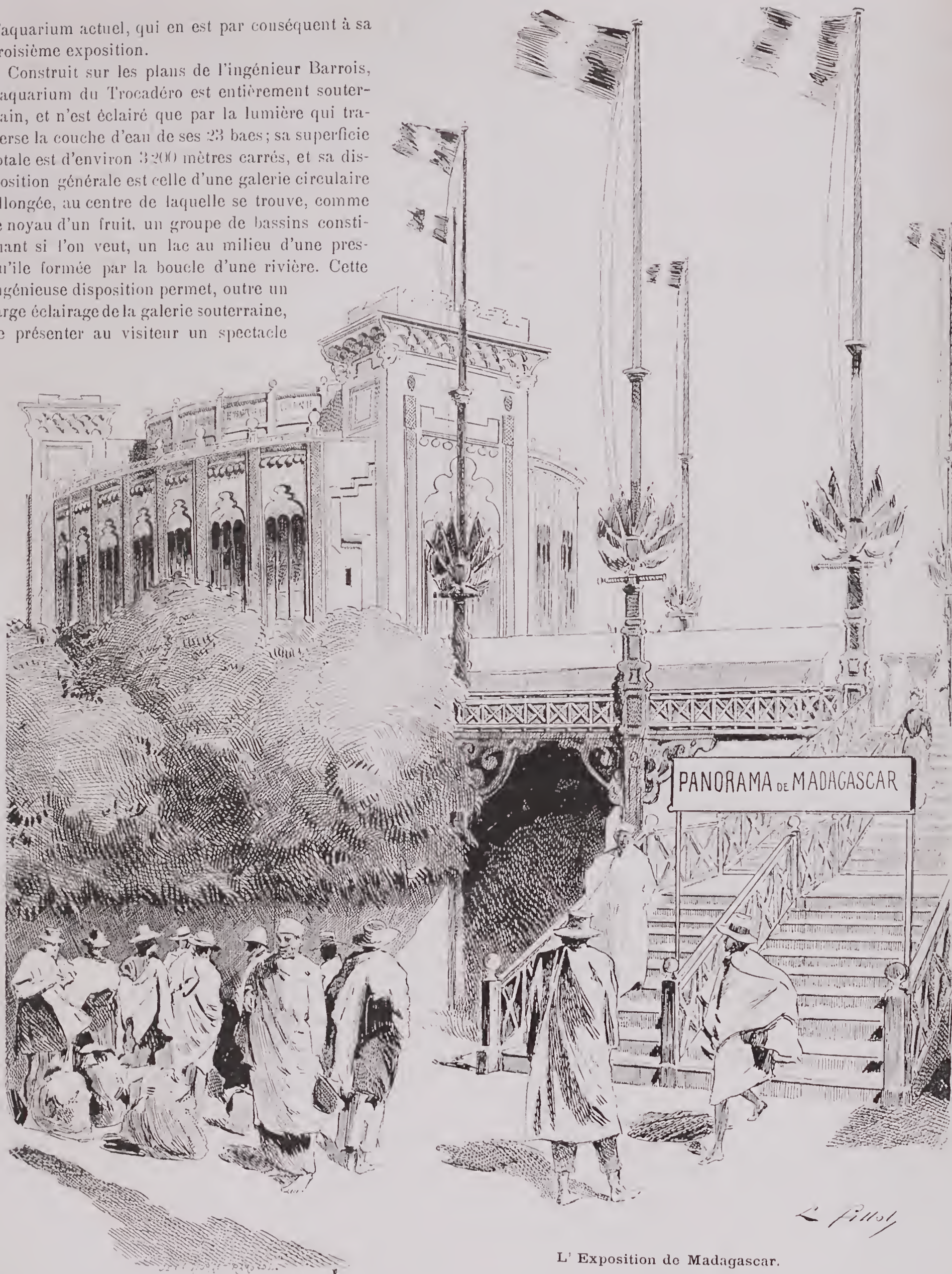
Depuis un demi-siècle, toutes nos expositions ont tenu à honneur de donner à la population de nos rivières une place spéciale qui a toujours constitué une exposition fort appréciée: en 1855, l'aquarium, de dimensions fort restreintes, était installé dans les jardins du pourtour du Palais de l'Industrie; il fut détruit après l'Exposition. En 1867, on chercha à faire plus grand: on construisit dans les jardins du Champ de Mars un très vaste aquarium qui fut une des curiosités de l'Exposition: il fut acheté par la ville du Havre qui le transporta dans un de ses squares où il a fonctionné comme aquarium d'eau de mer jusqu'à ces derniers temps; on l'a démoli en 1895.

En 1878, un spacieux établissement fut installé dans les carrières du Trocadéro. Arrêtons-nous quelques instants à sa description car, à de minimes modifications près, c'est



l'aquarium actuel, qui en est par conséquent à sa troisième exposition.

Construit sur les plans de l'ingénieur Barrois, l'aquarium du Trocadéro est entièrement souterrain, et n'est éclairé que par la lumière qui traverse la couche d'eau de ses 23 baes ; sa superficie totale est d'environ 3 200 mètres carrés, et sa disposition générale est celle d'une galerie circulaire allongée, au centre de laquelle se trouve, comme le noyau d'un fruit, un groupe de bassins constituant si l'on veut, un lac au milieu d'une presqu'île formée par la boucle d'une rivière. Cette ingénieuse disposition permet, outre un large éclairage de la galerie souterraine, de présenter au visiteur un spectacle



L' Exposition de Madagascar.

qui tient de la féerie : de part et d'autre d'une galerie qui, sur 6 à 8 mètres de largeur n'a pas moins de 150 mètres de développement, dans un pittoresque décor de rocailles et de stalactites, éclate la lumière qui, traversant toute l'épaisseur d'un véri-

table fleuve, parvient au spectateur, séparé de tout ce monde aquatique par la seule épaisseur de 240 glaces qui garnissent 23 bassins, dont la capacité totale dépasse 1 200 mètres cubes, et où la profondeur de l'eau varie entre 3 et 4 mètres, suivant





Palais du Mobilier. — Section autrichienne.

une pente savamment ménagée, qui permet à la même eau de traverser successivement tous ces bacs qui se trouvent constituer comme les écluses d'un fleuve.

Pénétrons au milieu de ce vaste diorama de la vie de nos rivières : depuis que MM. Thulié et Hovelacque, au nom de la commission d'enseignement du Conseil municipal, en ont

confié la direction au docteur Jousset de Bellesme, l'aquarium du Trocadéro est devenu le centre de la pisciculture nationale ; deux expositions ont passé, et pour la troisième qui s'ouvre, le savant directeur a réuni dans ses bacs de véritables raretés ichtyologiques. L'aquarium possède en ce moment la plus magnifique collection de salmonides vivants qui existe au monde :



tous ces poissons sont nés et ont été élevés à l'aquarium, — et ce qui est capital au point de vue de l'acclimatation, en dépit de leur captivité, ils se reproduisent chaque année dans les meilleures conditions.

Voici dans ce bac la *truite commune* bien connue de nos pêcheurs : ce qu'on admirera à côté de ces superbes spécimens, c'est une variété obtenue depuis seize ans par croisement avec la truite des lacs : les individus obtenus par ce croisement atteignent dix à douze livres pour une longueur de soixante-dix à quatre-vingt centimètres.

Après cet échantillon de nos poissons indigènes, voici les trois salmonides américains que l'aquarium a réussi à acclimater dans les eaux de la France : le saumon de Californie, la truite arc-en-ciel et la truite de fontaine : les connaisseurs apprécieront le caractère à la fois pratique et scientifique des études qu'ont réussi à rendre possible cet élevage ; ils remarqueront surtout les séries d'élevages du saumon de Californie qui embrassent trois années, depuis l'alevin de quelques mois jusqu'aux grands reproducteurs du bassin n° 22, dont les troupes cuirassées d'argent circulent dans des masses d'eau profondes de quatre mètres ; beaucoup de ces poissons pèsent huit à dix livres ; ce sont eux qui vont peupler nos rivières : chaque année en effet leurs œufs sont distribués aux 21 laboratoires que l'aquarium a créés en France avec la collaboration des sociétés de pêche. Ceux-ci font éclore les œufs, élèvent les alevins, et les répandent ensuite dans nos cours d'eau.

Terminons notre visite en jetant un coup d'œil dans les bassins voisins, où il nous sera permis de voir des spécimens de presque tous les poissons d'eau douce. Ici un véritable phénomène : un silure d'un mètre quinze de longueur provenant du bassin du parc de Versailles. Ce poisson est sans doute un de ceux qui ont été rapportés de Prusse en 1851, par la mission que dirigeait M. Valenciennes, et placés dans le grand canal de Versailles.

JEAN DANCOURT.



Madagascar : La flore et la faune.

## L'Aquarium d'eau salée

On s'étonne à bon droit que la plupart des capitales et des grandes villes d'Europe où l'on trouve des collections zoologiques très complètes, ne possèdent pas d'aquarium à eau de mer ou n'offrent aux

visiteurs que quelques bacs peu profonds et à demi vides où s'agitent quelques hippocampes,

où s'étiolent quelques actinies malades.

Seules deux ou trois villes, entre autres Francfort et surtout Naples, faisaient exception jusqu'ici, et avaient pu constituer d'importants aquariums marins, d'ailleurs purement scientifiques.

Il était réservé à Paris de posséder, pour l'Exposition Universelle de 1900, l'aquarium, à la fois œuvre de science et œuvre d'art, où les êtres de la mer s'agitieraient dans des décors sous-marins ; en un mot, l'aquarium également précieux pour les savants qui poursuivent l'étude de la végétation et de la vie au fond des eaux, et pour le grand public qui vient chercher ici des impressions neuves et des sensations inédites.

Il y a plus de trois ans que MM. Albert et Henri Gillaume, le dessinateur et l'architecte bien connus, travaillent sans relâche à la réalisation de leur beau rêve d'artistes.

Aidés à souhait par leur directeur technique, M. Bouchereaux, pour qui toutes les questions de pisciculture et d'ichtyologie n'ont pas de secrets, ils sont parvenus à donner aux visiteurs de leur Aquarium l'illusion d'une excursion sensationnelle parmi les merveilles du monde sous-marin.

Sur la berge du Cours la Reine, de chaque côté du grand escalier qui mène aux jardins et aux serres de la Ville de Paris, s'ouvrent les deux porches monumentaux de l'Aquarium.

Franchissons l'un d'eux.

Nous voici dans le vestibule où le public a libre accès et auquel les constructeurs de l'Aquarium ont donné l'aspect des grottes de la mer sauvage, sur le littoral breton. Ils ont même poussé le souci de la vérité jusqu'à faire venir de Port Bara, près de Quiberon, les roches schisteuses incrustées de fragments de mica dont cette grotte est formée.

Entre l'entrée et la sortie de l'Aquarium, dans la muraille de cette caverne, se trouve encastré le premier bac de l'Aquarium, celui dans lequel les promoteurs ont, en quelque sorte, voulu synthétiser la pensée qui a présidé à l'éclosion de leur projet. Ce bac, comme tous ceux que nous verrons au cours de notre visite, est garni d'algues et de plantes marines et habité par d'étranges animaux de l'Océan ; mais, en outre, au fond, s'érige le groupe du *Triomphe d'Amphitrite*, du sculpteur Henri Gauquié.

Sous les frémissements de l'eau, à travers les évolutions des poissons, la déesse de l'Océan apparaît debout, svelte.





Aux Bonshommes Guillaume.

sur la conque marine que portent les tritons et les nymphes des eaux.

Ainsi, dès l'entrée même à l'Aquarium, MM. Guillaume ont tenu à joindre l'œuvre d'art à l'œuvre de science, afin de caractériser

L'Aquarium n'est pas une œuvre provisoire et seulement organisée en vue de l'Exposition, MM. Guillaume ont obtenu du Conseil municipal une concession de neuf années après 1900. Ils se sont engagés, le laps de la concession écoulé, à se dessaisir de l'Aquarium au profit de la Ville de Paris, et à doter ainsi notre capitale d'une attraction vraiment digne d'elle.

E. L.



## Le Théâtre des Bonshommes Guillaume

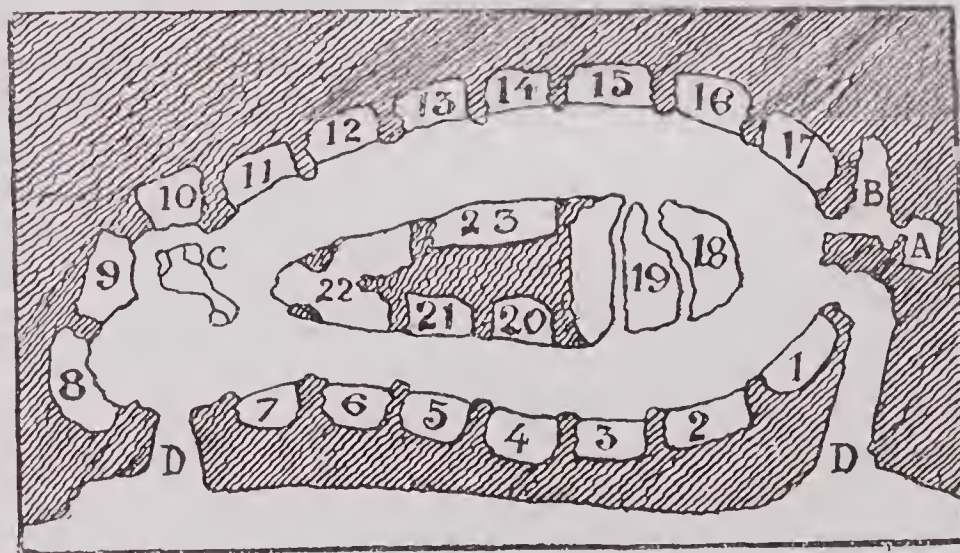
**R**ien de plus coquet, de plus pimpant et de plus artistique à la fois que cette bonbonnière des « Bonshommes Guillaume » avec sa décoration d'un Louis XV délicieusement modernisé, avec ses superbes peintures murales d'Eugène Cadet, et son plafond semé de fleurs lumineuses. Nous ne pouvons nous lasser d'en admirer tous les détails.

Mais voici que le rideau se lève, attirant toute notre attention vers la scène.

*Premier tableau.* — Le Théâtre représente un salon, un de ces brillants salons de notre bourgeoisie opulente; des colonnes de marbre aux chapiteaux sculptés et dorés supportent un plafond où, dans des nuages, volent des amours joufflus, où courent des guirlandes de roses. Au fond, dans un jardin d'hiver garni de plantes rares et derrière lequel s'ouvre le parc avec son illu-

mination vénitienne, une estrade de velours rouge où se démène un orchestre de tziganes rythmant les valse tour à tour entraînantes et langoureuses.

Et, sous la lumière qui tombe en torrents des appliques électriques et des lustres en girandoles, la fête bat son plein.



Plan de l'Aquarium du Trocadéro.

nettement l'idée qui a conduit tous leurs efforts.

A droite du bac d'Amphitrite s'ouvre un passage voûté plus étroit et plus sombre : il conduit dans la salle de l'Aquarium.

Partout, en face, en arrière, à droite, à gauche, sur nos têtes, partout le fond de la mer avec ses lointains mystérieux, avec ses colorations si variées, avec sa vie intense et son mouvement incessant.

Le long de l'immense ellipse constituée par les parois extérieures de l'Aquarium, toute la flore, toute la faune de l'Océan vont se révéler à nos yeux.

Voici les longues herbes marines, les goémons, les varechs, les algues aux fines découpures qui croissent sur les bas-fonds; voici ces fleurs vivantes que les savants appellent des zoanthaires et des anthozoaires; voici les polypiers et les madrépores; les éponges de toutes les formes, les coraux de tous les tons, depuis le corail blanc jusqu'à l'écume de sang.

Les poulpes, les calmars sortent des anfractuosités des rochers, aux flancs desquels s'attachent toutes les variétés de mollusques. Le sable du sol, où rampent les crustacés, est émaillé d'astéries et d'une multitude de coquillages. Entre deux eaux se balancent les méduses avec leurs ombrelles blanches, ou bleuâtres, dont les tentacules sont pareils à des pampilles translucides. Et, dans les ondes calmes, s'agitent les poissons de toutes formes et de tous genres, depuis la modeste sole jusqu'au requin, ce fauve de l'Océan.

La place nous manque pour décrire comme nous le voudrions les travaux d'établissement et le fonctionnement de l'Aquarium, la fouille et la construction du caisson de ciment armé qui supporte les formidables poussées du courant de la Seine; le montage des dalles qui ont 3<sup>m</sup> 50 de hauteur et 23 millimètres d'épaisseur et ne pèsent pas moins de 350 kilos chacune; l'arrivée de l'eau de mer, sa circulation continue dans les bacs, les filtres, les citernes, les élévateurs à air comprimé, en un mot, tout le système spécial employé à l'Aquarium.

Nous dirons seulement que la contenance totale est de 450 mètres cubes, chiffre énorme comparé à celui de tous les établissements connus, et qui constitue pour l'Aquarium un inappréciable avantage, car l'eau de mer se conserve d'autant mieux que son cube est plus grand.

Il est même certains bacs qui contiennent à eux seuls 80 mètres cubes d'eau de mer.



A l'aquarium de Paris.





Aux Invalides : la carte de France en diamants, offerte par l'empereur de Russie.

A tous les plans passent et repassent des groupes de valseurs. A l'avant-scène, la maîtresse de maison reçoit ses invités, fine fleur de l'élégance parisienne. Car ces marionnettes, qui sont de la plus merveilleuse perfection comme mécanisme, sont également habillées, coiffées, attifées selon les règles du bon goût.

Chacune d'elles a été constituée, peinte, habillée, coiffée, en un mot exécutée fidèlement d'après les dessins qui ornent les albums d'Albert Guillaume; c'est dire que chacune est un pur chef-d'œuvre d'élégance, de mouvement et de vérité.

Ajoutons que ce tableau est l'acte éminemment parisien de la représentation des Bonshommes Guillaume; ce salon est le cadre où se meuvent nos snobs les plus notoires, où se répandent les papotages de nos plus jolies caillettes.

Là, s'égrène l'esprit de nos plus fins humoristes en des saynètes dont les *on-dit* de chaque jour, potins de five o'clock, petits scandales du boulevard et des restaurants de nuit, échos d'alcôves indiscreètes, font tous les frais.

*Deuxième tableau.* — Nous sommes en pleine campagne. Au premier plan une route longeant un village bâti sur le flanc d'une colline abrupte, au sommet de laquelle pointe le clocher de l'église. Le jour se lève; les premières lueurs de l'aube descendent sur les champs à peine éveillés; seul un cri d'alouette monte dans l'azur. Et voilà que, de très loin, des sonneries militaires arrivent jusqu'à nous. D'autres fanfares y répondent; puis, de nouveau tout se tait. Peu à peu, le jour s'est fait, splendide. Et tout à coup, là-haut, tout semble s'agiter: les sonneries des clairons, lourdement scandées par les roulements des tambours, nous arrivent plus vibrantes et plus nourries; le régiment paraît — régiment microscopique — et s'engage dans le chemin creux qui descend en lacet la pente raide du coteau. Il marche, il va; le bruit se rapproche; voici que nous entendons presque le roulement assourdi des pas.

Et soudain, au milieu des notes claironnantes qui dé-

chirent l'air, retentissent les trois coups de grosse caisse traditionnels. La musique attaque un vigoureux pas redoublé: c'est *Sambre-et-Meuse*, la marche préférée de nos soldats.

Et le régiment débouche à l'avant-scène: voici les sapeurs, puis le tambour-major, superbe et majestueux, qui pivote, marche à reculons et brandit sa canne avec une mâle élégance; puis les tambours, les clairons, les musiciens.

Enfin l'état-major entre en scène: colonel, lieutenant-colonel, commandant, capitaines passent, l'air martial et grave, au pas de leurs chevaux placides. Et derrière s'allongent les files interminables de nos petits troupiers alertes.

Les tableaux se continuent ainsi pimpants, colorés, amusants au possible, vous transportant de l'Opéra au Moulin-Rouge, à Rome, en Egypte, et vous donnant envie d'y revenir.

## Les entrées à l'Exposition

LORSQUE l'Exposition en est arrivée au milieu du mois de juillet, à la moitié de sa durée, les statisticiens sont entrés en jeu; il ont établi le nombre de visites qu'elle avait reçues, et fait la comparaison avec les chiffres de 1889. Les chiffres sont intéressants à connaître.

		ENTRÉES PAYANTES				ENTRÉES PAYANTES	
		1889	1900			1889	1900
Juin :	14	105.391	167.987	Juin :	27	106.820	157.393
	15	84.865	148.590		28	85.257	175.379
	16 D.	204.382	133.169		29	75.532	158.072
	17	113.073	323.956 D.		30 D.	201.323	111.585
	18	101.700	147.992	Juillet :	1 <sup>er</sup>	107.437	302.626 D.
	19	101.417	139.418		2	97.162	158.455
	20	109.215	137.072		3	98.986	158.888
	21	91.370	158.877		4	137.392	168.117
	22	81.601	162.592		5	82.726	178.551
	23 D.	220.418	123.483		6	79.878	162.387
	24	105.774	379.422 D.		7 D.	203.427	180.322
	25	95.345	154.228		8	118.557	409.491 D.
	26	87.055	153.271				



Le Pavillon de la Guyane Française.



ENTRÉES PAYANTES			ENTRÉES PAYANTES		
	1889	1900		1889	1900
<i>juillet</i> :					
9	111.197	160.686	<i>juillet</i> :	117.984	203.732
10	110.296	156.416	13	140.934	150.463
11	127.150	154.778	14 D.	154.456	200.671

précisément pour éviter la cohue, et travailler. Ils étaient de 4 à 5.000 en 1889 ; ils sont de 5 à 6.000 cette année.

Le nombre des visiteurs du soir (en dehors des mercredis « coloniaux », des vendredis et des dimanches), se maintient, d'un jour à l'autre, entre 12 et 15.000.

L'Exposition a reçu en moyenne plus de 200.000 visiteurs par jour, dont 150.000 payants.



Les cases malgaches à l'Exposition.

Il y a donc eu *par jour*, cette année, de 35 à 80.000 entrées payantes de plus qu'en 1889, — et quelquefois davantage.

La supériorité du chiffre s'accuse mieux encore les dimanches : elle est de 100 à 150.000 entrées.

Le mouvement des « entrées avec cartes » est plus régulier encore. Les exposants, les jurés, les membres de la presse et des Comités fournissent un effectif de 50.000 visiteurs par jour, à 4 ou 5.000 unités près, ce chiffre est toujours resté le même.

Et ce qui est à noter aussi c'est la régularité des « courants » de visites, le matin, et, depuis un mois, le vendredi soir.

L'institution des soirées du vendredi à 4 tickets a fourni à l'Exposition une clientèle de 20 à 25.000 visiteurs par soirée.

Les visiteurs du matin ne sont pas sensiblement plus nombreux qu'en 1889. C'est que l'Exposition n'est pas visitée le matin par la foule ; c'est toujours, à onze ans d'intervalle, le même petit nombre de curieux qui la fréquente et qui y vient

Le jeudi 29 juillet inclus, on avait enregistré 19.759.071 entrées — sur lesquelles 14.282.489 payantes, soit une moyenne quotidienne de 138.665.

En 1889, pendant le même laps de temps, on avait compté 12.100.529 visiteurs, soit une moyenne quotidienne de 120.393.

On en est conduit à conclure que l'Exposition de 1900 pourrait bien avoir près de quarante millions de visiteurs.

Comparons maintenant les chiffres ci-dessus avec ceux des Expositions précédentes.

En 1878, il y avait eu 12.621.908 entrées payantes, ayant nécessité l'emploi de 12.623.847 tickets. On avait, de plus, compté trois millions d'entrées gratuites.

En 1889, nous trouvons 25.398.609 entrées payantes, avec 28.147.353 tickets, plus quatre millions d'entrées gratuites.

JEAN VERMONT.





## La Carte de France

offerte par Nicolas II

Aux abords du Pavillon de la Bosnie.

**A**ux Invalides, dans l'aile gauche du Palais des Industries diverses, réservée aux groupes XII et XV, se trouve la Section russe qui contient une superbe collection de tissus, de meubles, de peintures décoratives, de bijoux exécutés par les élèves des écoles d'art décoratif du baron Stieglitz, dont le rôle dans le développement des industries artistiques en Russie a été considérable. Au milieu de ces objets a été placée la Carte de France en mosaïque de pierres précieuses exécutée à la fabrique impériale de Ekatherinbourg et offerte à la France par le tsar Nicolas II.

Cette Carte mesure plus d'un mètre de côté. Elle est enchâssée dans un cadre de jaspe couleur ardoise. La mer y est figurée en marbre gris clair et les départements en jaspe de différentes nuances.

Les villes indiquées sur la Carte sont au nombre de 106 et les

pierres précieuses qui servent à les marquer sont montées en or.

Paris est représenté par un rubis superbe, le Havre par une émeraude, Rouen par un saphir, Lille par un phénacite, Rennes par une chrysolithe, Lyon par une tourmaline, Nantes par un béryl, Bordeaux par une aigue-marine, Marseille par une émeraude, Nice par une hyacinthe, Cherbourg par une alexandrite, pierre changeante, verte le jour, bleu rougeâtre le soir, et Toulon par un chrysobéryl.

21 villes sont indiquées par des améthystes, 55 par des tourmalines et 38 par des cristaux de roche.

Les noms des villes sont inscrits en or, les fleuves et rivières tracés en platine dans l'épaisseur du jaspe.

La valeur de cette carte est considérable. Son prix s'accroît pour nous de l'intention qui a guidé celui qui l'a offerte à notre pays.









UNIFORMES ALLEMANDS (Exposition rétrospective)  
AQUARELLE DE M. H. THIRIET.









Le Palais des Mines et de la Métallurgie.

## La Métallurgie

**L**a force attire toujours la foule; ainsi voyez comme elle s'entasse, à l'Exposition, autour des énormes canons du Creusot ou des autres fabriques. C'est là qu'elle voit la puissance de l'industrie métallurgique, comme si ce n'était pas aux travaux de la paix que cette industrie se consacre surtout. Il faut dire, d'ailleurs, que la méthode de classification choisie à l'Exposition contribue à rendre aux yeux des visi-

teurs le spectacle militaire, où tout est exhibé comme prêt à donner la mort, plus intéressant que le reste de l'industrie métallurgique où les métaux sont montrés à l'état brut et sous forme d'éléments isolés.

Pénétrez par la porte principale, vous avez un porche garni à droite et à gauche de colonnes formées de rouleaux de câbles ou de rubans d'acier. Ce sont des matières faites en acier au creuset, substance des plus homogènes dont je dirai un mot plus loin.





Palais de la Métallurgie : section hongroise.

Une fois cette porte dépassée, vous aurez de part et d'autre l'exhibition des usines Commentry - Montluçon, qui vous montrera des plaques de blindage en acier nickel, ayant résisté à des tirs d'essai, c'est-à-dire n'ayant été traversées que par deux coups sur huit; une tige pour presse hydraulique d'une longueur de douze mètres et d'un poids de 21.000 kilogr.; des faisceaux de canons, des pyramides d'essieux de locomotives et encore une foule d'autres choses.

Puis, un peu plus loin, vous passerez entre deux coupoles cuirassées présentées par la même usine; enfin vous aurez devant vous le tabernacle du temple, vaste rotonde dessinée par des tubes de cuivre et contenant toutes sortes de métaux.

La métallurgie du fer débute toujours par la fabrication de la fonte, composée de fer et de charbon que tout le monde connaît et dont la propriété principale est d'être facilement fusible. Les minerais existent sous deux formes : tantôt ce sont des filons de carbonate ou d'oxyde, espèces rares en France, sauf dans les Pyrénées, mais abondantes en Suède, en Espagne, en Algérie; tantôt ce sont des dépôts sédimentaires moins riches car ils contiennent toujours de l'eau. A ce groupe appartiennent les minerais de Meurthe-et-Moselle, du Berry, de la vallée du Rhône et du Gard.

Le minerai trié et concassé est mêlé à de la houille ou mieux à du coke, et introduit dans le haut fourneau, grande cuve où l'on insuffle de l'air chaud et où le fer se sépare de son minerai, se combine à quelques centièmes de charbon et coule à l'état de fonte.

Une grande amélioration de ces appareils est présentée dans la section anglaise (procédé Thwaite), c'est l'emploi des gaz du haut fourneau, gaz encore combustibles dans un moteur à gaz auquel on demande la force motrice des souffleries. La dépense par tonne de fonte tombe de 1.000 à 600 kilogr. de coke.

Voulez-vous avoir une idée du mode de travail des hauts fourneaux? Allez à la section hongroise et vous verrez figuré

Puis vous passez sous un arc de triomphe constitué par des barres de fer et d'acier, et portant en guise de trophées d'autres pièces de fer ou d'acier forgés par le marteau-pilon de 100 tonnes de l'usine Arbel, de Douai. Ce sont des bielles pour machines marines, des fonds de chaudières, des arbres pour hélices de navires, des essieux de locomotives.

un groupe d'ouvriers prêts à effectuer la coulée de la fonte.

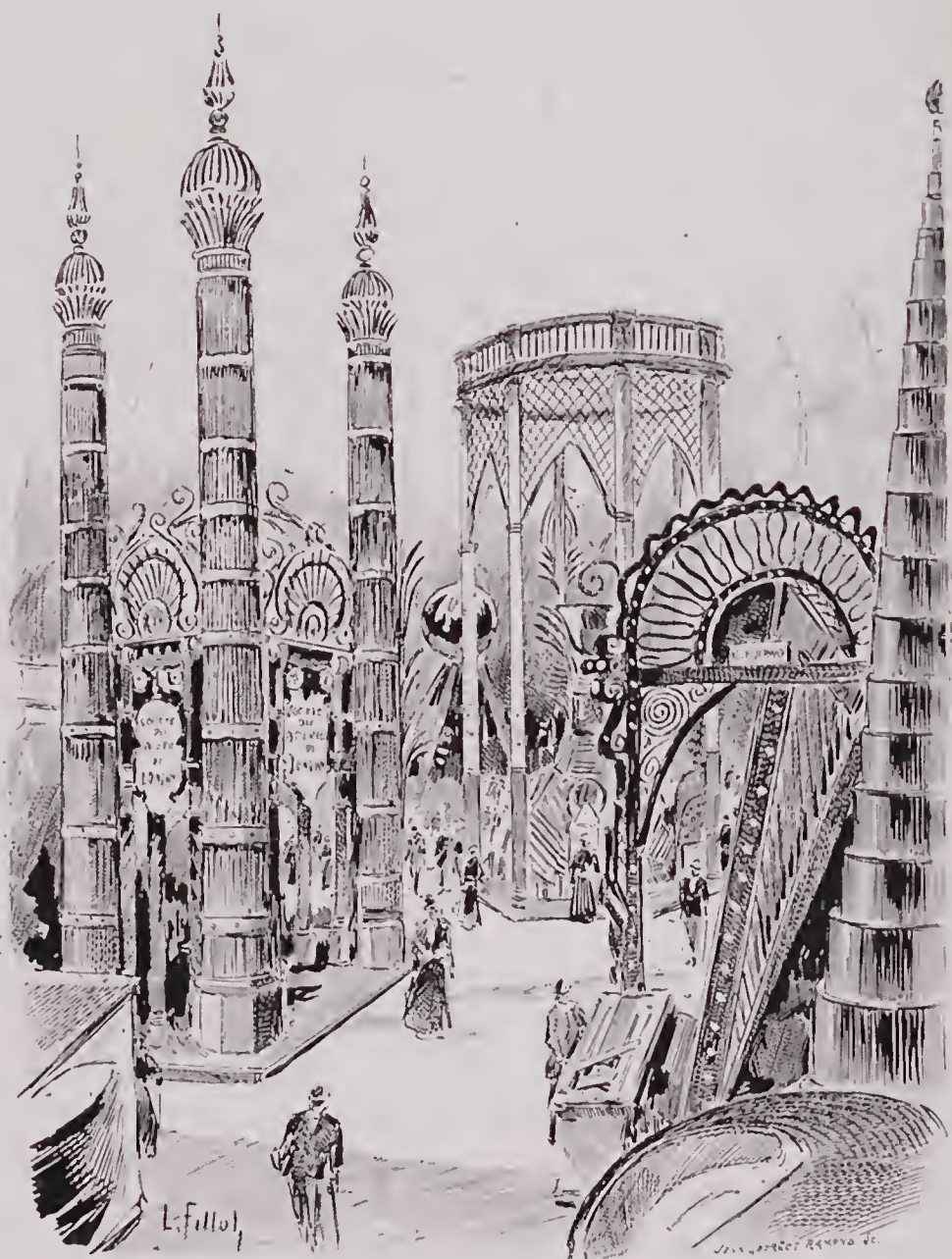
Depuis quelques années, dans le but de faire des aciers spéciaux, on fabrique des fontes contenant, outre le fer et le charbon, des métaux supplémentaires : du manganèse, métal qui donne de l'élasticité et de la dureté; du silicium, corps qui rend plus fusible. Ces produits s'obtiennent en mélangeant au minerai de fer des minerais appropriés. Ces fontes spéciales exigent : la première deux fois plus, la deuxième trois fois plus de charbon que la fonte ordinaire et par suite des fourneaux plus réfractaires.

La fonte coulée dans des rigoles de sable et refroidie constitue des lingots nommés gueuses.

A l'exposition française, on peut ranger les usines de la manière suivante : celles qui ont le minerai sur place et font venir le charbon du Nord ou de la Belgique; les plus importantes sont celles de Meurthe-et-Moselle, Longwy, Micheville, Pompey, Pont-à-Mousson, qui produisent plus de la moitié de la production française. Ensuite, il faut citer les hauts fourneaux de Champagne, tels que Brousserat, et des Ardennes, tel que Auberive-Villerupt.

En examinant les expositions de ce groupe, on peut se rendre compte qu'on y pratique deux modes de travail. — Pont-à-Mousson expose des tuyaux de fonte frettés d'acier, pour canalisation d'eau sous pression et dont d'ailleurs on s'est servi pour dessiner un superbe portique autour d'une des chapelles que je signalais tout à l'heure.

Auberive-Villerupt montre également des tuyaux. Vous verrez facilement à côté de la coupole de droite de Commentry-Montluçon une sorte de colonne constituée par des tuyaux superposés, celui du bas ayant deux mètres de diamètre et quatre mètres de longueur, celui du haut ayant trois et cinq



Palais de la Métallurgie : section française.





Entrée de l'Exposition du Sénégal

centimètres. Ces tuyaux sont en fonte et frettés en fils d'acier et servent également pour conduites d'eau.

Dans ces deux fabriques on prend la fonte brute, on la refond dans des fourneaux appelés cubilots et on la coule dans des moules de sable.

Si, au contraire, vous examinez Longwy (chapelle de gauche en entrant), vous verrez une sorte de portique triangulaire formé de colonnes constituées par des barres d'acier. Pompey présente une surface qui rappelle la forme d'un paquet de macaroni lié par le milieu et qu'on appelle hyperboloïde à une nappe. Cette surface est constituée par des tiges d'acier. Micheville expose la carcasse élégante d'un dôme supporté par quatre pieds de 50 centimètres de largeur, également en acier. Donc, avec la fonte on peut faire de l'acier. Nous allons revenir sur ce point dans un instant.

Continuons notre visite des usines françaises : celle d'Alais, dans le Gard, possède à la

fois le minerai difficile à trier et le charbon ; mais le reste du Midi et le bassin de la Loire empruntent pour la plus grande partie leur minerai à l'Espagne et à l'Algérie et le travaillent avec leur charbon. Souvent même, ces usines achètent dans l'Est de la fonte et se contentent d'en faire de l'acier forgé pour utiliser leur houille, particulièrement propre à ce travail. C'est le cas du Creusot, représenté à l'Exposition par la coupole rouge des bords de la Seine, et où se trouvent des pièces d'artillerie et des locomotives, toutes choses en acier forgé ; c'est aussi le cas de Saint-Chamond (Loire), qui exhibe derrière le tabernacle que j'indiquais tout à l'heure, outre des projectiles et des canons, une pièce de gouvernail pour le *Jeanne-d'Arc*, laquelle pèse 4.397 kilogrammes.

Le groupe Commentry-Montluçon (Allier) prend son minerai dans le Berry et le travaille avec le charbon de Commentry ; là encore, on fait de l'acier, de même que la Société voisine, Commentry-Fourchambault, qui depuis quelques années a acheté Decazeville (Aveyron), où se trouve du minerai et du charbon d'une exploitation dangereuse. Cette dernière usine montre une lame d'acier plate de 25 centimètres de largeur, de 1 centimètre d'épaisseur et de 30 mètres de longueur, enroulée à froid en une spirale de 12 spires et de 1<sup>m</sup> 50 de diamètre, preuve de la malléabilité du métal.

Dans le Nord, on procède comme dans le Midi, important du minerai, soit par mer, soit de l'Est, et le traitant avec le charbon régional. Mais si l'on examine les produits obtenus, on constate que les uns sont plus malléables, mais plus durs : ce sont des



Devant le Pavillon du Soudan.



tôles pour planchers et chaudières, des fers profilés pour la construction, tous objets en fer (usines d'Hautmont, Maubeuge, Valenciennes, Vézin, Aulnoye).

D'autres fois, le produit est de l'acier (Anzin, Denain, etc.). Ceci montre que non seulement la fonte peut être utilisée en nature ou servir à produire de l'acier, mais qu'elle permet d'obtenir du fer.

Enfin, dans les ports, on importe souvent à la fois le minerai et le charbon, tel est le cas de l'usine du Boucau (Landes), appartenant à Saint-Chamond, et de l'usine Saint-Louis, à Marseille, qui appartient à la Compagnie du gaz de cette ville.

Nous venons de voir qu'avec la fonte, qui contient 4-5 0/0 de charbon, du silicium, du phosphore, on peut faire deux sortes de produits qui, d'ailleurs, aujourd'hui tendent à se confondre.

Le fer s'obtient en enlevant à la fonte tout son charbon (il en reste moins de 1/4 0/0 et ordinairement 0).

L'acier contient encore quelques traces de charbon, il est d'autant plus dur qu'il en contient plus.

La transformation de la fonte en fer se fait en brûlant le charbon qu'elle contient dans un four chauffé extérieurement, dit four à puddler.

Non seulement le fer se produit dans les usines du Nord déjà indiquées, mais on en obtient aussi dans la Meurthe-et-Moselle, dans les Ardennes, où l'on a la spécialité des tôles qui, étamées, constituent le fer-blanc; à Montataire, dans l'Oise où l'on fait des tôles galvanisées au zinc; à Saint-Dizier, où l'on fait du fer qui, passé chaud dans des trous étroits, est réduit en fils de fer (tréfilerie).

Un usage intéressant du fer est l'ornementation artistique obtenue avec le fer forgé. L'exposition rétrospective est riche en objets de ce genre, mais peut-être le chef-d'œuvre de l'Exposition est-il à la section hongroise: il faut aller voir la grille monumentale et surtout le buisson de fleurs qui se trouve dans un vase en avant de cette grille et retenir le nom de l'artiste (Jungfer).

Cette fabrication du fer n'a pas, depuis quelques années, progressé autant que celle de l'acier, qui n'existe en France que depuis 1850. A cette époque, on employait le puddlage arrêté plutôt que celui du fer, de manière à laisser quelques millièmes de charbon.

Actuellement on fait l'acier supérieur par le procédé de cémentation qui consiste à recarburer du fer avec du charbon de bois, à refondre le tout au creuset. C'est le mode de fabrication de Sheffield, nous le trouvons à l'Exposition partout où l'on fait du câble d'acier (Teste, Stein) et partout où l'on fait des outils soignés (usines du Saut-du-Tarn et surtout en Suède).

Le grand progrès dans la fabrication de l'acier a été l'invention du procédé de Bessemer. Dans une grande cornue, on met de la fonte fondue et l'on injecte de l'air qui brûle les impuretés et le charbon; on dépasse le degré d'affinage et on ajoute une fonte contenant du manganèse dont le charbon reforme l'acier et dont le manganèse réduit l'oxyde de fer.

Cette opération offre un des plus beaux spectacles que l'on puisse observer la nuit. L'air arrivant dans la fonte en fusion y produit des gerbes éblouissantes; chose qui paraît d'abord para-

doxale c'est que la masse ne se refroidit pas, bien qu'on y injecte de l'air froid: mais il ne faut pas oublier que les combustions dégagent de la chaleur et que toutes les impuretés, charbons, phosphore, silicium brûlent pendant l'opération.

Enfin le plus grand progrès est la fabrication de l'acier au nickel également fait au creuset; il est très fibreux et sert pour les plaques de blindage et les canons.



Une rue de l'Exposition Soudanaise.

Les plaques de blindage abondent à l'Exposition. Le Creusot, Commentry, Montluçon, Saint-Chamond en exposent un grand nombre; dans la section italienne, les plaques de l'usine de Terni méritent également l'attention. Quant aux canons en acier nickel, je pense que seuls quelques canons du Creusot à tir rapide sont faits de cet alliage; car à l'Exposition il n'y a nulle part de canons modernes réglementaires.

Il a fallu créer un matériel spécial en rapport avec les dimensions des pièces à travailler.

En réalité, il n'y a guère que trois appareils: le marteau-pilon, la presse hydraulique, le laminoir.

Le marteau-pilon est un gros marteau relevé par un piston de machine à vapeur et tombant de son propre poids lorsqu'on laisse échapper la vapeur. On se sert d'enclumes de formes spéciales, on donne au marteau des pannes correspondantes, enfin souvent pour les pièces creuses on les soutient à l'inté-





Le Pavillon de la Côte d'Ivoire.

rieur par des mandrins. C'est le cas des pièces de canon en acier forgé. L'une des chapelles (usine Marrel) placées derrière le tabernacle du centre est constituée par une plateforme entourée d'une chaîne maintenue de 2 mètres en 2 mètres par des obus dits de rupture, c'est-à-dire éclatant par la simple chaleur due au choc : ces obus sont d'un calibre de 16 centimètres, pèsent 75 kilos et ont 1 mètre de hauteur.

A l'intérieur de l'enceinte ainsi formée se trouve entre autres choses un tube de canon du calibre de 274 m/m 4, long de 14 mètres, travaillé au mandrin, et à côté se trouve un autre corps de canon de 305 m/m travaillé de la même manière pesant 25.200 kilogr. et provenant d'un lingot de 66.000 kilogrammes. Ce mode de travail est très répandu, on pourraient citer de nombreux exemples à l'Exposition.

Ce marteau-pilon qui a jusqu'à un poids de 100 tonnes est souvent remplacé par des presses hydrauliques qui vont jusqu'à 5.000 tonnes de pression (les expo-

sitions anglaise et allemande montrent de ces presses). Brunon à Rive-de-Gier les emploie depuis longtemps, mais il a eu de nombreux imitateurs. Ces presses servent en particulier pour emboutir les pièces d'acier avec lesquelles on fait les fonds de chaudières, les réservoirs, les obus. Un autre outil des usines métallurgiques est le laminoir avec lequel on dresse des tôles ou des fers profilés tels que les rails; on fait également les tubes sans soudures en les laminant tout en les obligeant à passer autour d'une olive et d'une tige. L'usine Delattre, de l'arrière-la-Grande (Maubeuge), expose différentes dispositions de laminoirs. La manœuvre des lingots de fer exige des grues et des moyens de transports puissants : c'est le rôle des

ponts roulants. Tout le monde connaît ces ponts roulants sur rails et porteurs d'appareils de soulèvement; de sorte qu'ils servent et au soulèvement et au transport.

Ce que nous venons de dire suffit pour montrer la puissance de la métallurgie française; à l'Exposition elle domine toutes les autres, mais, il faut le dire, un peu à cause de l'abstention de certaines grandes usines dont le rôle militaire est des plus délicats.

C'est la Russie qui après la France est la plus richement dotée; les forges de Huta Bankowa, ont fait 100.000 tonnes d'acier en 1899, celles de Briansk ont employé 10,641 ouvriers en 1898. L'État possède dans l'Oural 15 usines spécialistes qui exposent, telle des statuettes de fonte, telle des armes blanches, telle des charrues, telle des pièces de navires, etc.

La Hongrie figure de la manière la plus éclatante après la Russie; nous avons déjà signalé différentes pièces, citons encore les tiges destinées à un pont suspendu exposées sous le cloître qui borde les jardins. Ce sont des pièces de  $14^m,6 \times 0,6 \times 0,0025$  et pesant 1.550 kilogrammes.

L. L.



Coins de l'Exposition Soudanaise.



## Afrique Occidentale française

**L**e Sénégal et le Soudan français occupent au Trocadéro une vaste construction d'un aspect étrange. Tout auprès se trouvent les expositions de la Tunisie et du Dahomey : vous avez traversé le Souk de la première ou le village de la seconde, et vous vous êtes intéressés à ces architectures dont les formes ne vous ont surpris qu'à moitié : fenêtres à treillages vermiculés, moucharabiehs, minarets, qui ne connaissent ces détails dont se parent telles constructions fantaisistes de la banlieue parisienne ? Paillettes, cases de torchis au toit de chaume ne vous ont guère plus causé d'étonnement ; l'aspect de ces humbles demeures a été popularisé par l'image. Mais voici que surgit à vos yeux une vaste construction blanche qui ne ressemble à rien de ce que vous avez déjà vu : cela a des allures de palais et de forteresse tout à la fois, cela est d'une élégance lourde et d'une harmonie au premier abord déplaisante ; l'ornementation fait presque complètement défaut, ou plutôt... En effet nous sommes en présence d'un art qui, pour la première fois peut-être, est représenté en Europe ;

Une seule et vaste pièce disposée en parallélogramme allongé, avec une entrée à chaque extrémité ; point de fenêtres, mais en guise de plafond un vélum qui laisse pénétrer une lumière adoucie : sur les quatre façades, une galerie ouverte à l'air libre par de hautes baies rectangulaires ; les deux grandes entrées sont précédées de porches lourds, agrémentés d'épaisses boiseries, poutres qui s'affrontent sans se toucher, tels des marteaux géants. Le monument est surmonté de deux coupoles à quatre faces, sortes

de pyramides gonflées qui s'effilent en un mât porte-pavillon : le même motif pyramidal se reproduit en petit sur la façade en quatre faces au-dessus des piliers de la véranda ; les intervalles sont garnis d'appliques en forme de grossiers fers de lance ; de là, la ligne crénelée qui couronne les murailles ; celles-ci, et le monument tout entier, sont blanches, à gros crépis ; elles n'ont reçu d'autre ornement que des sortes de cornes, blanches aussi, plantées sur les coupoles tels des fers de herse ou de bizarres portemanteaux : on y accroche, au pays du soleil, des têtes sanglantes ou des trophées de victoire.

Dépassons les collections d'insectes et de reptiles : coléoptères, hyménoptères, rangés en bataille, serpents aux inquiétantes contorsions, il y a de quoi faire la joie des entomologistes, des carcinologues, des arachnologues : si vous ne possédez aucune de ces aimables qualités, vous vous intéressez peut-être davantage aux collections d'oiseaux ; la riche gamme de couleurs ! gobe-mouches, sucriers, cardinaux rivalisent d'éclat avec vingt autres espèces moins connues. Sûrement vous admirerez les produits agricoles et même les produits industriels, si ce mot n'est pas trop ambitieux pour désigner les ébauches des travailleurs indigènes. Voici des ignames, des



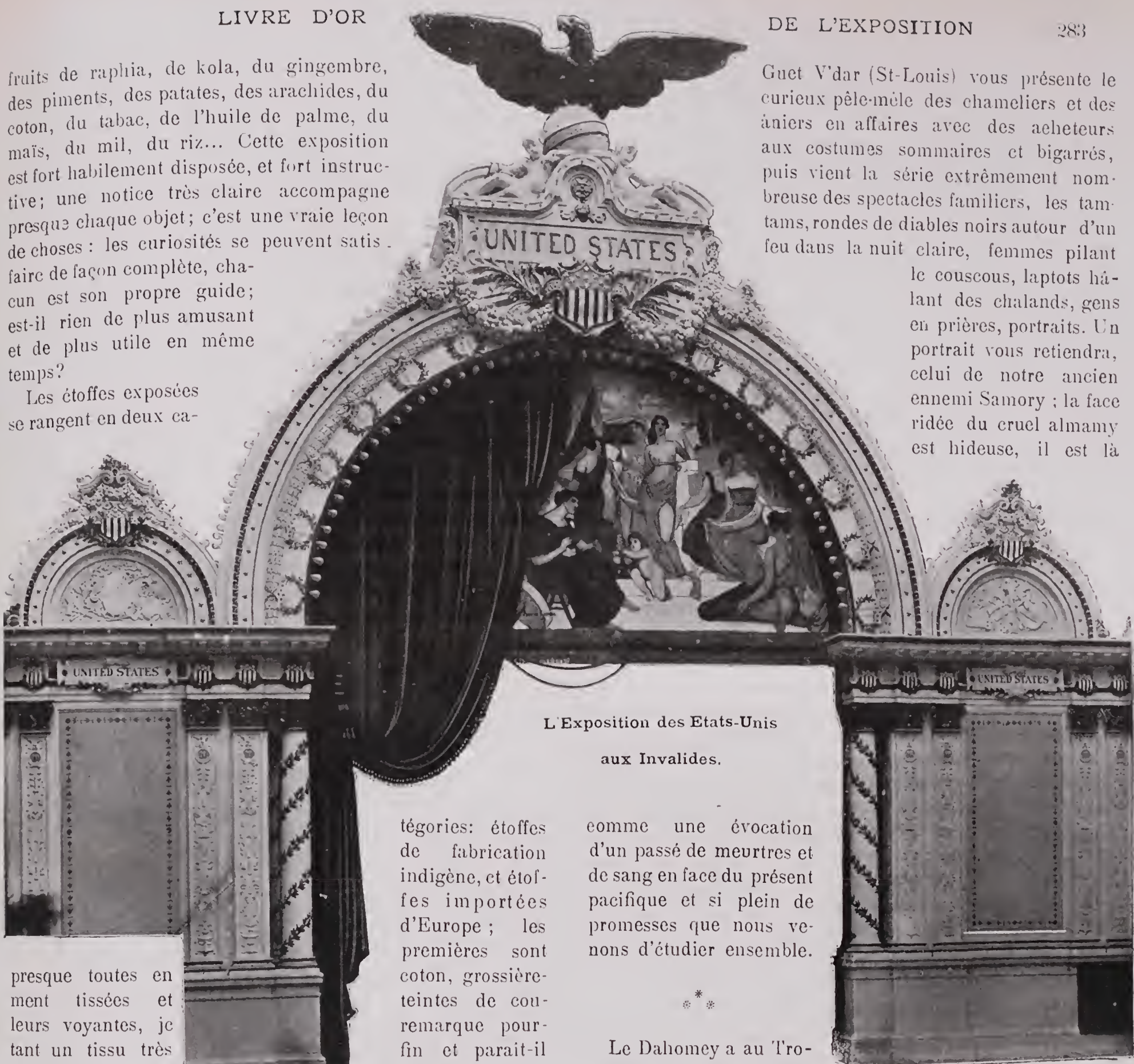
L'Exposition Dahoméenne.



fruits de raphia, de kola, du gingembre, des piments, des patates, des arachides, du coton, du tabac, de l'huile de palme, du maïs, du mil, du riz... Cette exposition est fort habilement disposée, et fort instructive; une notice très claire accompagne presque chaque objet; c'est une vraie leçon de choses : les curiosités se peuvent satisfaire de façon complète, chacun est son propre guide; est-il rien de plus amusant et de plus utile en même temps?

Les étoffes exposées se rangent en deux ca-

Guet V'dar (St-Louis) vous présente le curieux pêle-mêle des chameliers et des aniers en affaires avec des acheteurs aux costumes sommaires et bigarrés, puis vient la série extrêmement nombreuse des spectacles familiers, les tam-tams, rondes de diables noirs autour d'un feu dans la nuit claire, femmes pilant le couscous, laptots hâlant des chalands, gens en prières, portraits. Un portrait vous retiendra, celui de notre ancien ennemi Samory ; la face ridée du cruel almamy est hideuse, il est là



L'Exposition des Etats-Unis  
aux Invalides.

presque toutes en-  
ment tissées et  
leurs voyantes, je  
tant un tissu très  
très résistant, c'est  
appelée « tombou

une collection très variée de pagnes. Les étoffes importées, percales, indiennes, andrinoples, figurent parmi les marchandises de traite et de troc, cotons filés, perles, verroteries.

Au milieu de la salle se dresse en réduction un village toucouleur; c'est simple : en une enceinte de palissades quelques paillottes rondes, la case du chef, celles de la favorite, des gardes, du marabout, la mosquée. Les objets d'un usage usuel parmi les populations soudanaises ont été répartis sous la véranda : selles, tapis, mortiers à couscous, filets et engins de pêche, pagnes, armes, harpons, tam-tams.

Et maintenant, si vous voulez voir revivre en une synthèse brillante les mille détails observés au cours de votre promenade devant les vitrines, examinez les peintures et dessins semés à profusion sur tous les murs ; des paysages, des décors d'ensemble, en voici, vues de Gorée, de Dakar, de Rufisque, de Podor, la mosquée de Sankoré à Tombouctou, la prise de Sikasso. Vous intéresse-t-il de contempler une grande fête officielle ? L'inauguration du pont l'Aidherbe à Saint-Louis vous montrera le majestueux déploiement de nos troupes coloniales sous le soleil, parmi la foule émerveillée des nègres. Préférez-vous des scènes moins grandioses ? Le marché de

tégories : étoffes de fabrication indigène, et étoffes importées d'Europe ; les premières sont coton, grossièrement teintes de couremarque pour fin et paraît-il une sorte de soie fourkou ». Il y a

comme une évocation d'un passé de meurtres et de sang en face du présent pacifique et si plein de promesses que nous venons d'étudier ensemble.

\* \* \*

Le Dahomey a au Trocadéro un domaine propre ; il est un peu à l'écart, boulevard Delessert, près de la rue Le Nôtre. Il est cependant très animé. La foule y accourt, attirée par le renom de Behanzin et de ses fières Amazones, par le prestige de nos récentes victoires, et le désir de connaître ce pays de sang et de légendes.

Une haute tour quadrangulaire l'annonce, surmontée d'un belvédère et d'une toiture en jones. En arrière s'étend une construction rectangulaire. Les murailles sont élevées, pleines, flanquées de contreforts, terminées en créneaux. Au fond et à mi-hauteur court une rustique véranda ouverte à l'air et à la lumière. L'ensemble a un vague aspect de forteresse. La tour est la reconstitution de la tour royale d'Abomey. L'ordonnance générale est due à l'architecte parisien qui a su donner à l'édifice de la rudesse et de l'allure. C'est là que sont exposées les collections d'objets du Dahomey.

Plus loin est le pavillon des suppliées. La table des saerifiées est au centre d'un carré que délimitent quatre murs : ces murs soutiennent un balcon d'où la vue plonge sur l'horrible spectacle : au dessus, la coutumière toiture de jones, à quatre pans, le bord extérieur du balcon est relié aux murs par de singuliers supports ; ce sont des pieux de bois, autour desquels





Tisserands dahoméens.

s'enroulent des serpents. Aux quatre coins, les mardriers sont remplacés par quatre requins; ils symbolisent la puissance, aujourd'hui déchue, du roi Behanzin, dont le nom dahoméen signifierait, nous dit-on, requin. L'architecte a idéalisé la physionomie des palais dahoméens; elle était dans la réalité autrement brutale et grimaçante, avec les trophées de guerre accrochés aux portes, et les rangées de crânes piqués sur des perches! A droite et à gauche s'étagent quelques habitations dahoméennes, de simples cases dont la toiture de jones débordait en avant de quatre ou cinq mètres, formant un large auvent. A l'entrée du village quatre mâts supportent un belvédère élevé auquel une grossière échelle donne accès; ces miradors permettaient aux indigènes de surveiller les approches de leurs villages, ils servent maintenant à nos sentinelles. Deux pièces d'eau complètent le décor; des pirogues s'y balancent, minces, allongées, faites d'un tronc d'arbre évidé. Une paillotte bâtie sur pilotis rappelle les villages lacustres du Bas-Dahomey. Quelques indigènes et leurs femmes demeurent ici, celles-ci drapées dans des étoffes de couleurs criardes; ils tissent des pagnes, fabriquent des bijoux d'argent, bracelets, bagues, épingles de cravates ornées d'un quadrupède. Ce sont de beaux noirs, de fière stature, bien charpentés, bien découplés!

L'exposition est éminemment pittoresque; le palais et le pavillon des sacrifices abritent des collections très propres à renseigner le visiteur sur la mentalité et les coutumes des Dahoméens. Une foule de menus objets sans destination apparente de toutes formes, de toutes matières, de toutes couleurs, fixent aussitôt l'attention; ce sont des fétiches; sur la table des sacrifices il en est des plus bizarres, des cônes de bois la pointe en bas; en voici d'autres informes, des poteaux grossièrement sculptés coloriés.

Les instruments de guerre voisinent avec les fétiches: ce sont des flèches, des boucliers; dans le Borgou les boucliers sont recouverts de peau de bœuf, en voici en peau d'hippopotame, ce sont encore des arcs, des carquois, des lances, puis de larges et courtes lames très fortes, enduites de poison, d'autres plates, effilées, des fers dentés en scie, instruments de boucherie plutôt qu'armes de guerre.

Tofa II, notre fidèle sujet, roi de Porto-Novo depuis 1874, reçoit les honneurs de l'exposition: son buste est dans la première salle du palais, son portrait peint par Druard dans le pavillon des sacrifices; grand et fort, Tofa a

sur le visage l'expression de béatitude des noirs admis dans l'intimité des Européens. Son plus bel uniforme figure dans une vitrine voisine: habit, culotte et bottes en velours bleu à broderies d'or, haut bonnet à armature métallique, garni de velours bleu, surmonté d'un lion doré; quelques-unes de ses couronnes ont aussi été apportées, charpente d'or, incrustations de pierres précieuses.

Près des oripeaux du roi Tofa on a placé tout un choix de récales, sortes de sceptres, insignes du commandement, des trônes ayant appartenu à Behanzin; ces trônes reposaient originellement sur des crânes, inutile de dire qu'à l'Exposition les crânes ont été supprimés. Plus loin ce sont des bijoux, colliers, anneaux de cuivre ou d'argent, des instruments de musique, tam-tams variés, quelques échantillons de tissus indigènes. En réalité l'industrie dahoméenne est dans l'enfance; à signaler seulement, comme témoignant d'une certaine habileté de facture et de quelque ingéniosité dans l'ornementation, des ouvrages de cuir, harnachements, colliers de chevaux, gaines, selles, sacoches; ils proviennent des populations pillardées des rives du Niger, populations musulmanes, propriétaires d'immenses troupeaux de chevaux, et plus riches que les gens d'Abomey. Le seul reproche que l'on puisse adresser à cette exposition si riche en curiosités est de nous instruire fort peu sur les ressources



Une case du Soudan.





La Tour d'Abomey.

les bracelets, les bagues, les peignes et les mille objets qui constituent la parure; la bijouterie et la joaillerie sont un peu rivales, en ce sens que la seconde fait quelque tort à la première, en déversant sur le marché des imitations qui, pour être fort jolies, n'en sont pas moins vendues à des prix plus accessibles, et par consé-

et l'avenir de notre possession. Sans doute le Dahomey n'est pas, en raison de son climat, une colonie de peuplement, on ne saurait y attirer nos cultivateurs par des promesses de vie large et aisée. Mais il eût été bon de renseigner nos industriels et nos commerçants sur les besoins des indigènes.

L. MEILLAC.

## Orfèvrerie et Joaillerie

DEPUIS saint Eloi, l'orfèvre du populaire roi Dagobert, que de merveilles d'or, d'argent, de bronze ont vu le jour; et, s'il fallait énumérer toutes celles seulement que l'on peut voir dans le Groupe XV, Classe 91, la liste en serait singulièrement démesurée; cette classe comprend, en effet, une exposition considérable, dont chaque objet mériterait une longue attention; c'est d'abord l'orfèvrerie purement religieuse, châsses, calices, ciboires, ostensoirs, en or, argent, vermeil et bronze doré; puis, toute l'orfèvrerie d'or, d'argent, de ruolz, d'étain, c'est-à-dire les innombrables services de table, à thé et à café, les surtout, merveilleusement travaillés, de luxe et de style, les bourses en or et en argent, les objets de toilette, les porte-mines, les cachets, les articles riches de bureaux, les ceintures, les boucles diverses, les breloques et les médaillons; le choix en est des plus variés et les modèles, tant modernes qu'anciens, sont d'une heureuse élégance.

L'orfèvrerie, la joaillerie, la bijouterie, les pierres précieuses et la taillerie des diamants. La parure a été, de tout temps, le péché mignon des filles d'Eve; aussi on circule difficilement dans les allées des vitrines, où scintillent de mille feux les rivières, les colliers, les aigrettes,



Les bijoutiers dahoméens.



quent davantage achetées ; vouloir indiquer tous les bijoux riches ou bon marché qui tirent l'œil, qui font faire de si gros péchés d'envie, dans cette partie de l'Exposition, serait au-dessus des forces humaines ; pour en avoir une idée, il faut visiter, et encore, on ne rapportera de cette visite qu'une impression incertaine, comme celle que nous laisse le souvenir d'une pluie d'étoiles filantes dans un beau ciel bleu, ou les mille étincellements d'un feu d'artifice trouant la nuit de ses lueurs rapides aussitôt éteintes qu'allumées ; mais n'importe, on trouve là le plus grand choix des diverses parures dont les femmes rehaussent ou corrigent leur charmes naturels ; le dessin, la gravure

et des diamants se fait d'ailleurs devant les yeux du public ; en effet, on a eu l'heureuse idée de réserver, à gauche, un assez grand emplacement, où quelques ouvriers se livrent en toute tranquillité à leur minutieux métier ; on sait que le diamant se taille en « brillant » à facettes dessus et dessous ; en « rose », le dessus à facettes et le dessous plat ; en « table » la surface rendue plane par la taille ; l'art du lapidaire est fort complexe, tout de soin, de précaution, n'excluant cependant ni l'art ni la fantaisie ; ainsi, le brillant se taille à 58 facettes en différentes formes, dont les plus usitées sont le cœur, la poire et l'étoile ; en somme, la pierre fine passe de



ou la pierre précieuse constituent, d'ordinaire, la richesse du bijou ; l'or ou l'argent, qui en sont la monture, n'ayant qu'une valeur tout à fait relative en comparaison du travail qu'ils nécessitent et des diamants ou pierres fines dont ils sont ornés. Parmi les bijoux à bon marché, on trouve des souvenirs de l'Exposition accusant la plus brûlante actualité, comme la broche ou breloque « l'Aiglon », « Vieux Paris », « Cour des Miracles » et « Art nouveau ». Dans cette classe, ce qui surtout tire l'œil et ce qui retient, ce sont les pierres fines brillant de mille feux, les rubis, les opales de Hongrie, du Mexique et d'Australie, les émeraudes des mines de l'Oural, les grenats des Indes, les topazes d'Espagne et les topazes roses du Brésil, les péridots ou pierres de lune, les jargons et les saphirs de Ceylan, les turquoises de Perse, les améthystes de Sibérie, les diamants de Kimberley, de Rio, de Bahia ; la taille des pierres

pierre brute par les transformations suivantes : l'ébauche dessus et dessous, la taille aussi dessus et dessous, et le poli ; les diamants taillés se vendent suivant leur grosseur, le prix est fixé au carat ; on se sert aussi, dans le commerce des diamants de l'ancienne expression « grain » qui équivaut à un quart de carat ; la plus grosse production de diamants est celle des mines de l'Afrique australe ; le plus beau diamant connu, il y a quelque temps, pesait brut 457 carats et rien que la taille, qui dura quinze mois, coûta près de 40.000 francs ; si le public s'arrête volontiers devant les brillantes vitrines des bijoutiers, il s'arrête aussi volontiers devant les ouvriers qui travaillent les pierres fines sous ses yeux ; il s'intéresse même beaucoup aux divers travaux qu'exécutent un peu plus loin d'autres ouvriers d'une grande maison parisienne connue par son orfèvrerie de table.

E. BUSSIÈRES.





Les courses nautiques sur le lac Daumesnil.

municipal du bois de Vincennes qui a déjà servi au Grand-Prix de Paris de 1900 et à la victoire du coureur français.

## Les Sports à Vincennes

Le cyclisme et l'automobilisme occupent à Vincennes une double place. Objets exposés dans des locaux spéciaux, cycles et automobiles sont en même temps instruments de sport en usage dans les concours qui ont lieu du mois de juin au mois d'octobre. La vélocipédie ne prend qu'une semaine dans la série des divers concours, celle du 9 au 16 septembre, mais cette semaine a été bien remplie, trop peut-être, car il semble qu'il eût été préférable de scinder en deux ou trois périodes le programme très chargé des courses; le public serait venu plus nombreux assister aux péripéties des luttes internationales.

Si l'on a ainsi réuni toutes les épreuves, c'est surtout pour attirer les coureurs étrangers, pour leur offrir de multiples chances de remporter une victoire sans leur imposer un trop long séjour, sans les faire revenir plusieurs fois.

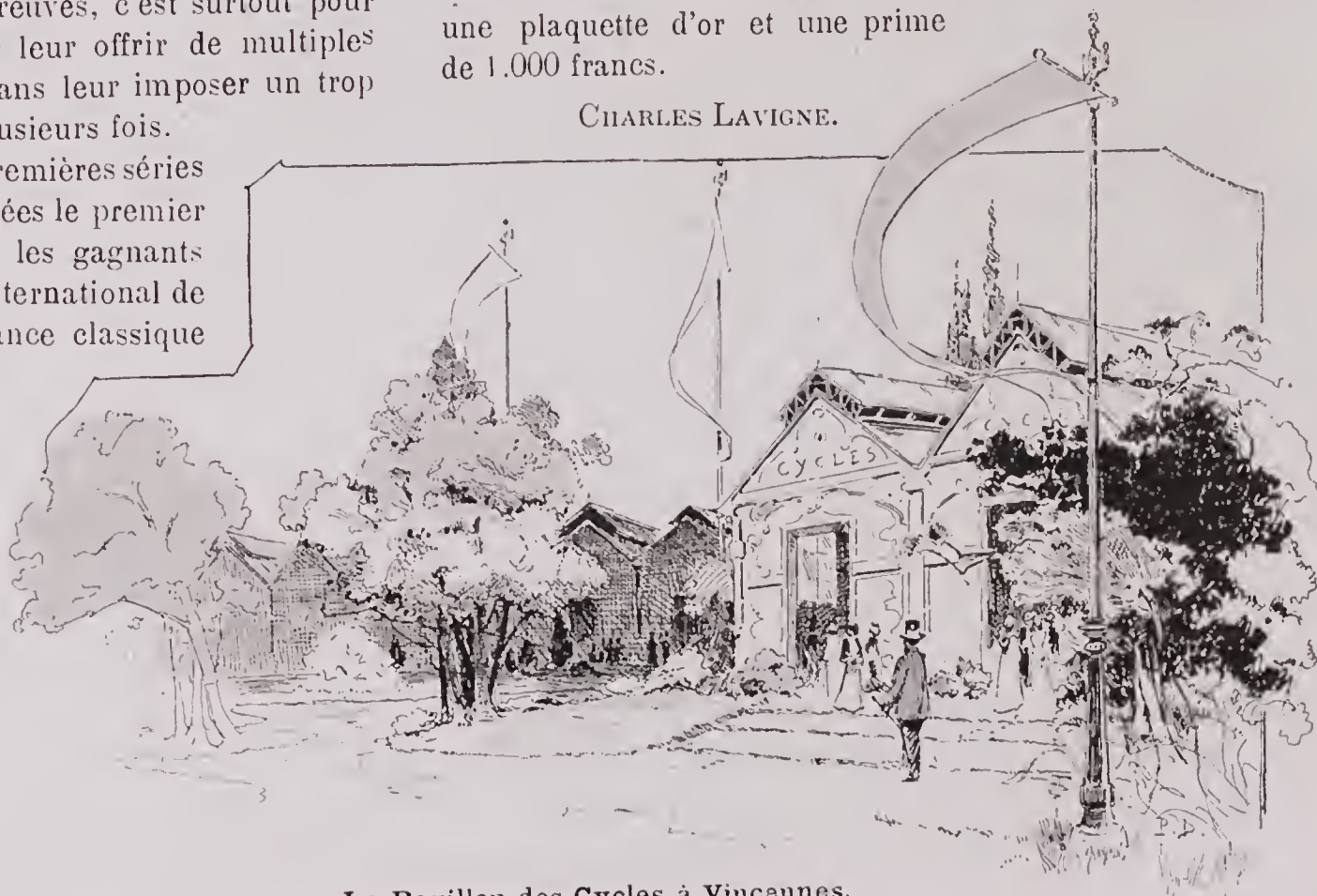
Les allocations sont élevées. Les premières séries du Grand Prix de l'Exposition disputées le premier jour répartiront 3.000 francs entre les gagnants des huit épreuves. Le critérium international de demi-fond, qui se court sur la distance classique de 100 milles anglais est doté de 10.000 francs partagés en cinq prix. Les demi-finales et les finales du Grand-Prix de l'Exposition comprennent 27.000 francs de prix. En revanche la course des nations où chaque pays sera représenté par une équipe de trois coureurs, et dont le classement sera fait par équipe et par point, ne comporte que 6.000 francs de prix.

Toutes ces courses seront disputées sur le nouveau Vélodrome

A l'encontre de ce qui a été décidé pour la vélocipédie, les concours d'automobiles sont répartis sur toute la durée de l'Exposition. Il y en a un par mois depuis mai jusqu'à octobre. Leur caractère est aussi bien différent : pour le cyclisme les concours sont purement sportifs, pour l'automobilisme ils sont surtout pratiques.

Il y a aussi les courses de ballons. Toutes sont internationales. Il y a deux ou trois prix à chaque épreuve. Ces prix consistent en quatorze plaquettes de vermeil et des plaquettes d'argent et de bronze et en deux primes de mille francs, huit de 500 francs, et d'un grand nombre d'autres variant de 400 à 50 francs. Le prix de l'aéronautique sera accordé au concurrent qui aura gagné le plus grand nombre de primes dans les neuf principales courses, trois de distance, trois de durée de l'ascension sans escale et trois de hauteur. Ce prix consiste en une plaquette d'or et une prime de 1.000 francs.

CHARLES LAVIGNE.



Le Pavillon des Cycles à Vincennes.





Aux Invalides : L'orfèvrerie russe.









ENTRÉE DU PALAIS DU GÉNIE CIVIL AU CHAMP DE MARS

DESSIN DE M. E. BARCET.







## Le Pavillon de l'Angleterre

Situé au milieu de la Rue des Nations, en bordure de la Seine, entre le Pavillon de la Hongrie et de la Belgique, le Pavillon royal d'Angleterre est la reproduction fidèle d'un vieux manoir du Comté de Bath : Kingston-House de Bradford-on-Avon. Il réalise un spécimen admirable de l'architecture seigneuriale anglo-normande du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle.

Il semble d'une grande simplicité avec ses façades noircies dépourvues de motifs sculpturaux, ses fenêtres grillagées, sa terrasse aux lignes droites et ses clochetons élancés. La façade nord est particulièrement intéressante. Elle a trois pignons avec mansardes devant lesquelles court une balustrade de pierre élégamment sculptée. Deux étages de « windows » aux meneaux superbes en font comme un vitrage gracieusement sculpté. Au-dessus des toits bas, aux petits pignons réguliers, se dressent des cheminées en brique.

On voit ce manoir planté sur les flancs d'une colline. Dans la Rue des Nations il produit une agréable impression au milieu des palais somptueux qui l'entourent.

Kingston-House a été construite par un marchand de draps

sur l'emplacement d'une vieille maison que la famille Hall possédait au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle et dont certaines parties ont été incorporées dans le château. Elle passa au duc de Kingston qui lui donna son nom devenu célèbre par le scandale dont Elisabeth Chudleigh, duchesse de Kingston, cette émule de Ninon de Lenclos, fit rougir la pudique Albion. Vendu en 1802 à M. Dwitt, elle servit de ferme. Elle tombait en ruines lorsque M. Moulton s'en rendit acquéreur en 1841

et la fit restaurer. C'est M. Edwin Lutyens, fils du peintre justement célèbre, qui a été chargé d'édifier le Pavillon de la Rue des Nations. Dans cette reconstitution, le jeune architecte a cru nécessaire de supprimer les détails inutiles et de s'attacher surtout aux lignes générales. Il a bien fait. Il a pu ainsi donner à son œuvre — qui doit disparaître après l'Ex-



Le colonel Jekyll,  
commissaire général de la  
Grande-Bretagne.



Le Pavillon de l'Angleterre.



position — toute l'ampleur désirable.

La face nord du Pavillon reproduit exactement la face sud de Kingston-House. Les autres façades ne sont que des interprétations.

Pour donner à cet édifice le maximum de résistance et pour mettre les chefs-d'œuvre de l'art anglais à l'abri de l'incendie, M. Lutyens, conformément aux prescriptions du Comité, a dressé une charpente en acier. Il a aussi métallisé les murs ainsi que les planchers. Les murs sont en plâtre étendu en partie sur des couches d'acier minces et plissées, en partie sur l'appui formé par des bandes métalliques plates fixées aux montants verticaux de la charpente. Les planchers en béton armé sont soutenus par des traverses d'acier.

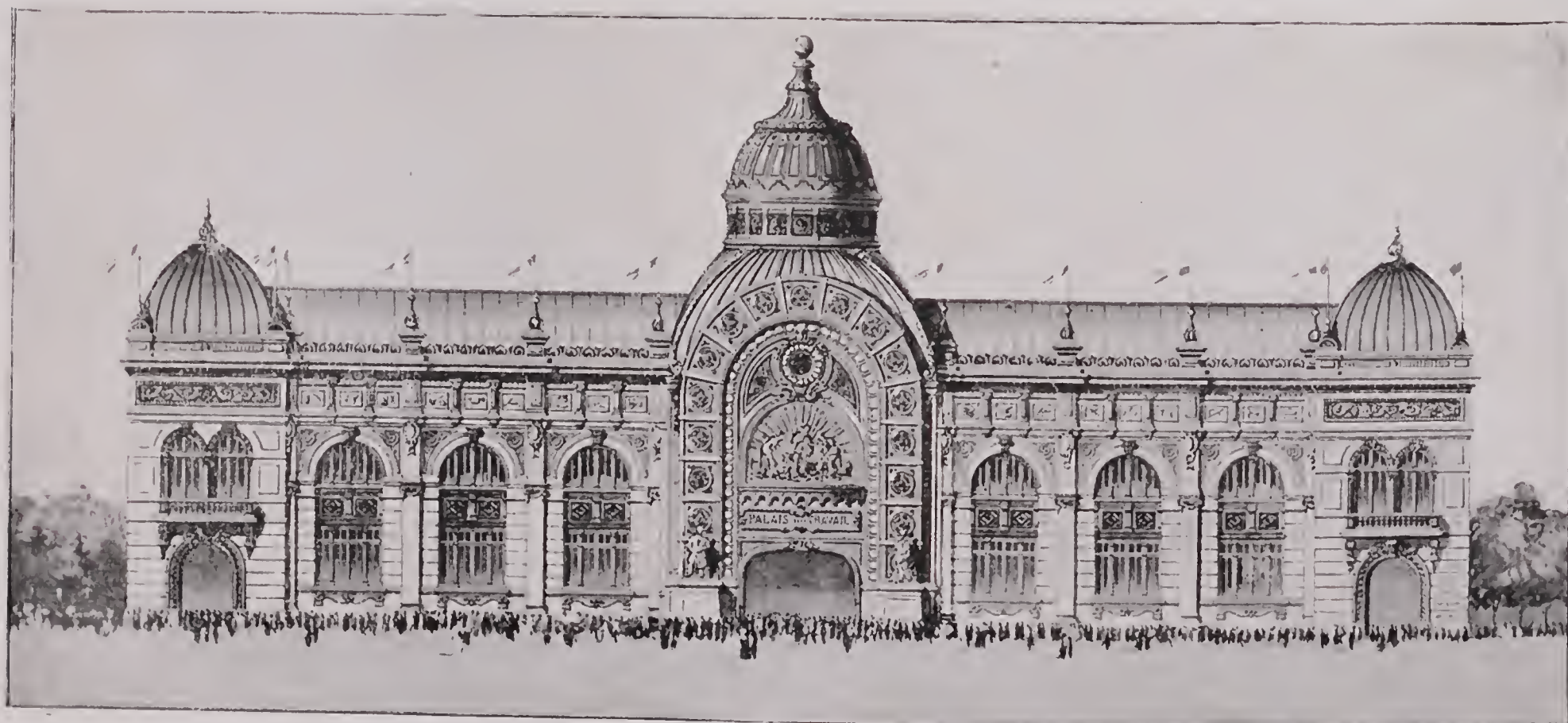
Montons l'ample escalier qui hausse la façade donnant sur la Rue des Nations, nous arrivons à l'entrée principale. Au-



Pavillon de l'Angleterre : escalier intérieur.

dessus de la porte carrée un cadran solaire étend ses lignes grêles. Sur la terrasse se tiennent, rigides et muets, deux policemen, des vrais, en costume national, la tête cachée sous un haut casque noir, que le gouvernement de Sa Majesté a expédiés à Paris pour surveiller le musée.

Franchissant la porte, nous montons dans un vestibule immense, *Entrance hall*, décoré d'une superbe collection de tapisseries de sir Edward Burne-Jones, exécutées par Morris. Elles ont été inspirées par la légende du Graal. Elles sont splendides et peuvent rivaliser avec nos plus belles tapisseries. A côté la petite bibliothèque, très coquette, qui a été meublée par la ville de Bath. C'est ensuite le *drawing-room*, salon de réception du prince de Galles, large, spacieux, éclairé de hautes fenêtres à petits carreaux cernés de plomb. Une vaste cheminée monu-



Le Palais du Travail:



mentale tranche sur les hautes boiseries de chêne et des toiles de Turner et de Hoppner complètent la décoration. Deux tableaux envoyés par la reine Victoria, les portraits des princesses Mary et Sophia ont été placés à cet endroit.

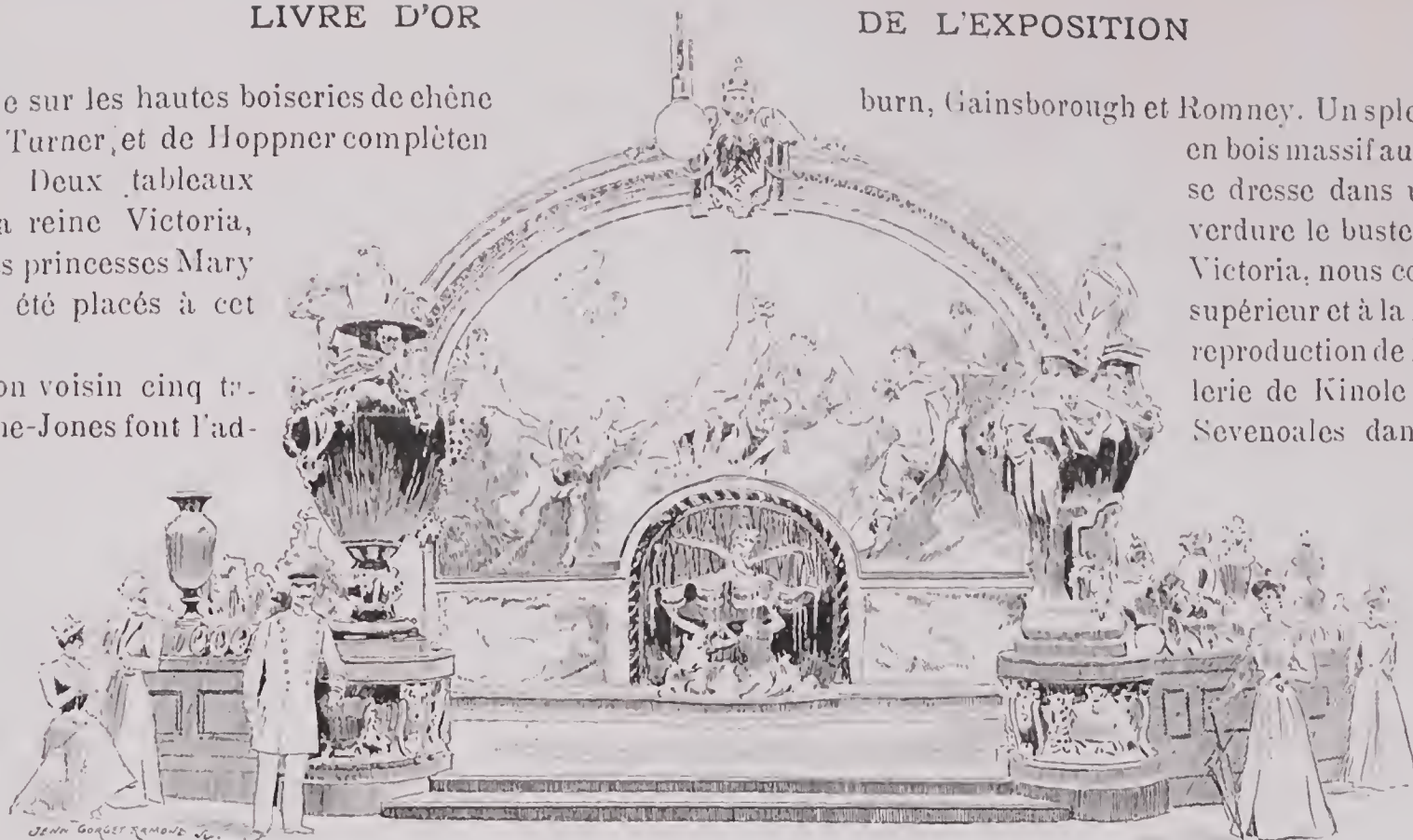
Dans le salon voisin cinq tableaux de Burne-Jones font l'admiration des visiteurs : *Laus Veneris*, *Saint Georges*, *Cupidon et Psyché*, *l'Ange du martyr* et *la Sibylle*.

La salle à manger, *the dining-room* est aussi d'une belle allure avec ses lourds panneaux en chêne, sa riche décoration et ses sièges jaune d'or. Là nous trouvons toute une collection des meilleures œuvres de Rae-

burn, Gainsborough et Romney. Un splendide escalier en bois massif au milieu duquel se dresse dans un bouquet de verdure le buste de Sa Majesté Victoria, nous conduit à l'étage supérieur et à la *Long Gallery*, reproduction de la fameuse galerie de Kinole Park, près de Sevenoales dans le comté de Kent. Dans cet immense hall dix-sept toiles synthétisent la peinture anglaise des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Au milieu, un magnifique buste de la Reine,

œuvre de M. Onslow Ford. Tout autour une splendide collection de meubles anciens, fauteuils à oreillettes, coffres en palissandre et en acajou, tables d'argent ciselé empruntées au *South*



Aux Invalides : Exposition de la manufacture royale de Berlin.



L'Exposition de Sèvres aux Invalides.



*Kensington Museum.* Sur les murs en chêne mat d'épais velours rouge cerise où ont été épinglés de petits miroirs margés d'argent et des écussons, s'étalent les œuvres maîtresses des Hogarth, Gainsborough, Romney, Reynolds, Hoppeur, Constable, Morland, etc. Et à travers les spacieuses fenêtres des *windows* se déroule le panorama de Paris. L'ensemble est merveilleux.

Plus loin, en face du Pavillon hongrois, le « cabinet de chêne » garni de vitrines où ont été placées les superbes porcelaines de Worcester. En continuant notre promenade nous arrivons aux chambres à coucher d'une beauté solide. Dans l'une, deux lits jumeaux en chêne massif, et le long des murs

En gens pratiques, les organisateurs de l'exposition anglaise ont songé avant tout à mettre les trésors artistiques placés dans le pavillon à l'abri de toute possibilité d'incendie. Non seulement ils ont exigé que l'édifice soit incombustible, mais ils ont poussé la précaution jusqu'à installer dans le sous-sol un poste d'incendie avec une pompe à vapeur. Le Comité qui a été chargé d'organiser la splendide exposition que nous venons de visiter est présidé par le major général, sir Arthur Ellis. Le colonel Herbert Jekyll, commissaire général, a été secondé par un collaborateur précieux, M. Speerman, commissaire général adjoint, qui a été la cheville ouvrière de toute l'œuvre entreprise par l'Angleterre pour l'Exposition de 1900. CHARLES LAVIGNE.



La Céramique allemande aux Invalides.

peints en tapisserie, les portraits de héros des romans de la Table-Ronde. Enfin des meubles anciens fort curieux, une psyché antique et deux bahuts.

Dans l'autre, la chambre réservée au prince de Galles, un ameublement sculpté couleur jaune pâle très sévère. Sur la cheminée tout en cuivre des hibous veillent. Puis une salle de bain.

Ces pièces sont de véritables chefs-d'œuvre de l'art décoratif moderne.

Au milieu de la façade Est, la seule qui n'ait pas de porte donnant accès à l'extérieur, un second escalier nous conduit au lavabo et au poste du portier.

Après une visite au Pavillon royal de l'Angleterre on comprend aisément pourquoi le Comité britannique s'est refusé à installer dans les sous-sols un café-restaurant comme l'ont fait la plus grande partie des commissaires étrangers pour les autres pavillons de la rue des Nations.

## Les monnaies et médailles

**L**a monnaie a sa valeur : chacun sait cela, mais la médaille a son charme. La médaille est plus noble que la monnaie. Elle est aristocratique, toute d'exception, point exposée à glisser de main en main, à être échangée dans de louches trafics. Avec une monnaie, on achète ou on vend. Avec une médaille on commémore ou on glorifie. Cependant entre l'une et l'autre, il existe tant de traits communs qu'on est bien forcé de s'avouer leur parenté. Elles ont toutes deux pris naissance sous le balancier, et la frappe brutale fut leur commun baptême.

Monsieur le balancier à verge est là, au centre. C'est un gros personnage. Son importance est capitale, sa force respectable et sa délicatesse proverbiale. Sa mission ici-bas est de frapper. Il frappe. Sur son flanc, il porte l'inscription élo-



quente : *Rerum gestarum fidei et æternitati MDCXVIII.*

Et tout autour, dans une vitrine à pans, c'est l'exposition, très sobre, très digne, des médailles et monnaies. Elles sont là, modestes malgré le prix qu'elles signifient, malgré les souvenirs qu'elles incarnent, malgré la qualité du métal où elles furent découpées. Avec une discrétion louable, elles s'insèrent dans l'écrin et attendent, sans tapage, le visiteur qui flâne, l'amateur qui vient s'instruire et le vrai numismate qui vient entretenir sa science. Précisément, le voici, le bon numismate, avec son typique chapeau haut de forme, ses cheveux blancs un peu enroulés sur le col, sa face rigide et son œil fin. Il s'incline,

marchait d'œuvre en œuvre comme de beauté en beauté, fut si brutalement enlevé, disparut si cruellement, et dans des circonstances si tragiques ? De lui, voici encore les divers modèles pour la tête de la République, et l'Horticulture, une plaque d'un sentiment si délicat, d'un métier si souple et si indépendant. N'oublions pas son Souvenir de l'Exposition, non plus que son Histoire. Tout alentour ce sont cependant d'autres merveilles. Nous les citerons sans commentaires. Elles s'en passent volontiers car c'est vraiment là un Panthéon du bronze, de l'argent et de l'or, devant lequel tous discours étaient au moins superflus. Disons donc au hasard l'*Orphée*



La Section allemande du mobilier aux Invalides.

très assidu, et scrute d'un regard froid les divers modèles. Mais, sans doute quelque curiosité le sollicite plus vivement, car dans la poche de son gilet, il cherche quelque chose, le trouve, s'en arme, y coule son regard — toujours froid — et, grâce à la loupe, amie inséparable, pénètre le mystère. Et il est si calme, si froid, si étonnamment figé de tous ses muscles, son profil se découpe si net, son œil s'obstine d'un tel acier que, vraiment, au travers du cristal bombé, on croirait que c'est une médaille qui en regarde une autre.

Nous ne sommes pas numismates, mais curieux purs et simples, n'avons-nous pas le droit d'apprécier et d'aimer le Chaplain : Souverains russes ; l'Hommage aux graveurs, la *Madone* de Daniel Dupuis, qui naguère encore, dans toute la force d'un beau métier, dans toute la gloire d'un artiste qui

de Coudray, la *Peinture* de Charpentier et son Jeune homme nu, la collection des successifs présidents de la République, ensemble de médailles qui, malgré que tout ceci soit encore bien près de nous, constitue presque un chapitre d'histoire ; la République de Dubois, conçue volontairement sous les traits d'une laborieuse, parée de la seule aristocratie du bon travail ; le Cyclisme de Vernon.

Puis, à deux pas, tous ces petits morceaux de métal précieux deviennent, d'un coup, aussi éducateurs qu'une page de Michelet. Voici Louis XVI, un Lafayette sur plan octogonal, une Confédération de Français 1790, un 10 août 1792 « A la mémoire du glorieux combat du peuple français contre la tyrannie aux Tuileries ». Et encore, la Commune de Paris, le Serment à la Constitution « Jurons de maintenir... » ; un



autre Lafayette : « Objet tour à tour d'idolâtrie et de haine, on ne se rappelle aujourd'hui que ses malheurs et les services qu'il a rendus à la liberté des deux mondes » ; un Lavoisier : « Les sciences et la patrie pleurent cet illustre savant mort victime des fureurs révolutionnaires. Dupré lui a élevé ce monument de reconnaissance » ; un Voltaire à revers uni ; un Bailly avec l'énumération de ses titres : « Élu premier maire de Paris le 15 juillet 1789 et hélas... 11 novembre 1793 ». Je ne puis que mettre des points après le « hélas », mais en réalité, il y a une petite hache gravée qui en veut dire long. Et, l'histoire se déroulant, c'est la conquête de la Basse-Égypte

figurée par un Nil couché et par la Pyramide, Monténotte, Mantoue, le traité d'Amiens, le Code civil, la paix de Lunéville, Desaix : « ... et craignit en mourant d'avoir trop peu fait pour la postérité », le congrès de Rastadt, l'Académie de France à Rome, le mariage de l'Empereur, les fêtes du couronnement, Iéna, Louis-Napoléon, roi de Hollande ; la colonne de la Grande-Armée, plusieurs naissances du roi de Rome, dont l'une comporte la louve romaine et Romulus tétant. Ajouterai-je Jérôme-Napoléon, la princesse Élisabeth, le baptême du roi de Rome, sa mort, Talleyrand ! On juge que le bronze ne manquait point sous Napoléon.

PASCAL FORTUNY.



Le Palais des Lettres, Sciences et Arts.



## La Photographie

La photographie occupe au Champ de Mars, dans le palais ouest, au premier étage, les galeries du petit côté parallèle à la Seine et voisines de la Tour Eiffel.

Au point de vue historique, elle offre au public une collection précieuse des premiers essais de la photographie et du matériel correspondant.

A citer un vieux daguerréotype. Une plaque de cuivre argenté étant soumise à des vapeurs d'iode, elle servait de cliché dans la chambre noire. Les parties colorées de l'objet décomposaient l'iodure d'argent, de sorte qu'en exposant la plaque à des vapeurs mercurielles, celles-ci se combinaient à l'argent ainsi réduit et le rendaient mat; d'autre part, en passant la plaque dans un bain d'hyposulfite de soude, l'iodure resté intact, c'est-à-dire dans les régions non éclairées du cliché, se dissolvait. De sorte que l'image apparaissait en négatif mat sur un fond brillant.

On voit qu'il y a loin de là à notre photographie actuelle, pour laquelle le plus grand progrès a consisté à se servir du

cliché négatif, où les points éclairés de l'objet sont opaques, pour faire à volonté autant de positifs que l'on veut sur papier.

Il a fallu pour cela inventer les clichés sur verre et les papiers. Au début la substance placée sur le verre était du collodion (coton-poudre dissous dans l'éther) additionné de sels d'argent; aujourd'hui, sauf des cas spéciaux, c'est toujours une composition de gélatine et de bromure d'argent.

Avec les progrès indiqués, le temps de pose a diminué au point de s'être abaissé dans certaines opérations à 1/50<sup>e</sup> de seconde.

C'est ce qui se passe dans la chronophotographie d'où est né le cinématographe. Un appareil fait défiler très rapidement une pellicule sensible, à des périodes très rapprochées et régulières; cette pellicule s'arrête en même temps qu'elle se découvre, puis elle se recouvre et marche d'une période, de sorte que l'on peut avoir successivement, sur la pellicule, la vue d'un objet en mouvement. Après avoir fixé l'image sur la pellicule, en avoir fait un positif, si on fait défiler dans une lanterne magique la pellicule, en lui imposant le même mode de mouvement périodique que pendant la pose, on aura la



Le Palais du Génie Civil.



succession des images agrandies, et s'il y en a plus de dix par seconde, l'œil aura la sensation d'un mouvement continu.

La photographie exige une chambre noire (il y en a peu à l'Exposition) et des plaques. Puis, lorsque le cliché est tiré, il

## Une visite au Palais du Génie Civil

**C**E Palais du Génie Civil qui avec les moyens de transport, renferme la preuve des efforts de cette fin de siècle vers le bien-être et le progrès, est un des plus intéressants à visiter. A l'extérieur, son architecture n'est pas sans grandeur. Il présente en son milieu un porche majestueux de vingt-sept mètres de largeur, à voûte arrondie, flanqué de tours rectangulaires. Au-dessus du porche court une loggia à colonnettes que domine une balustrade en saillie portant des mâts de pavillon. Au-dessus des arcades qui s'étendent le long du bâtiment se déroule une frise de plus de deux mètres de hauteur, œuvre du statuaire Allar, représentant tous les moyens de locomotion en usage depuis les temps les plus reculés.

Aussitôt à l'intérieur, dans la section des moyens de locomotion, qui est de beaucoup la plus impor-

faut, pour faire apparaître l'image, tremper la plaque dans un développateur, et les formules préconisées sont à l'infini; enfin il faut dissoudre l'excès du sel d'argent, c'est-à-dire fixer l'image: on emploie ordinairement l'hyposulfite à cet usage.

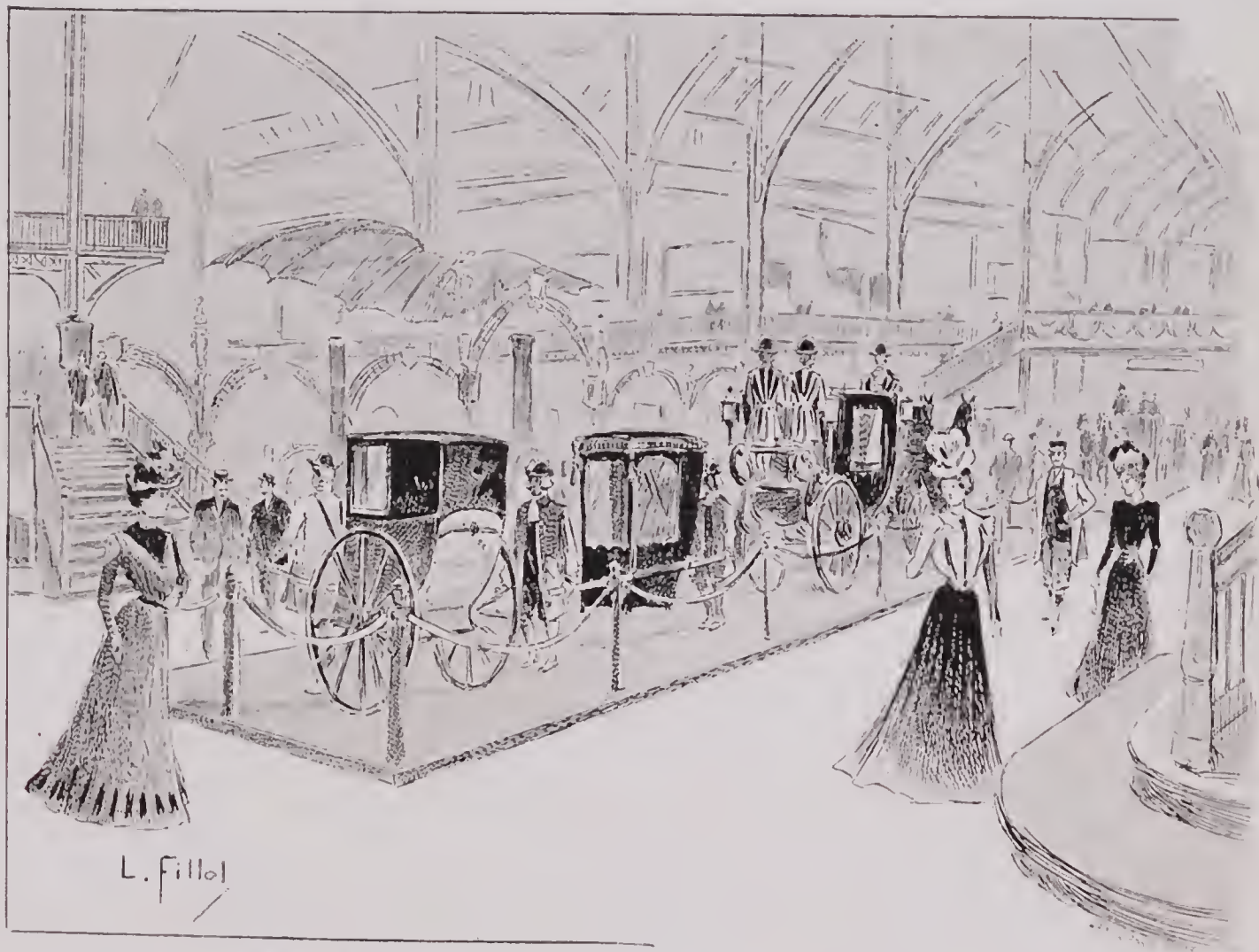
Quand on tire sur papier à base d'argent, on fixe ordinairement à l'hyposulfite, puis on change la teinte: c'est le virage que l'on fait au chlorure d'or. Mais il y a d'autres sortes de papiers.

L'Exposition présente un très grand choix de photographies faites dans un but scientifique: telles sont les photographies astronomiques.

A signaleraussi les radiographies nombreuses faites dans un but médical et les chronophotographies indiquant, par exemple, les différents mouvements d'un animal, et utilisées pour caractériser certaines maladies nerveuses changeant la modalité des mouvements.

A l'heure actuelle, on peut encore ranger dans ce groupe la photographie en couleurs (procédé Lippmann) exposée par Lumière. Les résultats sont surprenants, mais le temps de pose de 10 minutes ne rend pas le procédé applicable au portrait.

L. L.



La galerie rétrospective à l'Exposition des moyens de transport.

tante, l'on est frappé par la propreté et la coquetterie de toutes les vitrines. Harnachements de toutes sortes, harnais de luxe, selles, brides, mors, éperons, etc., sont groupés avec un véritable souci artistique et font à cette classe un cadre étincelant.

Il est des lanternes et des chiffres de voitures, couronnées et emblèmes, qui sont des bijoux.





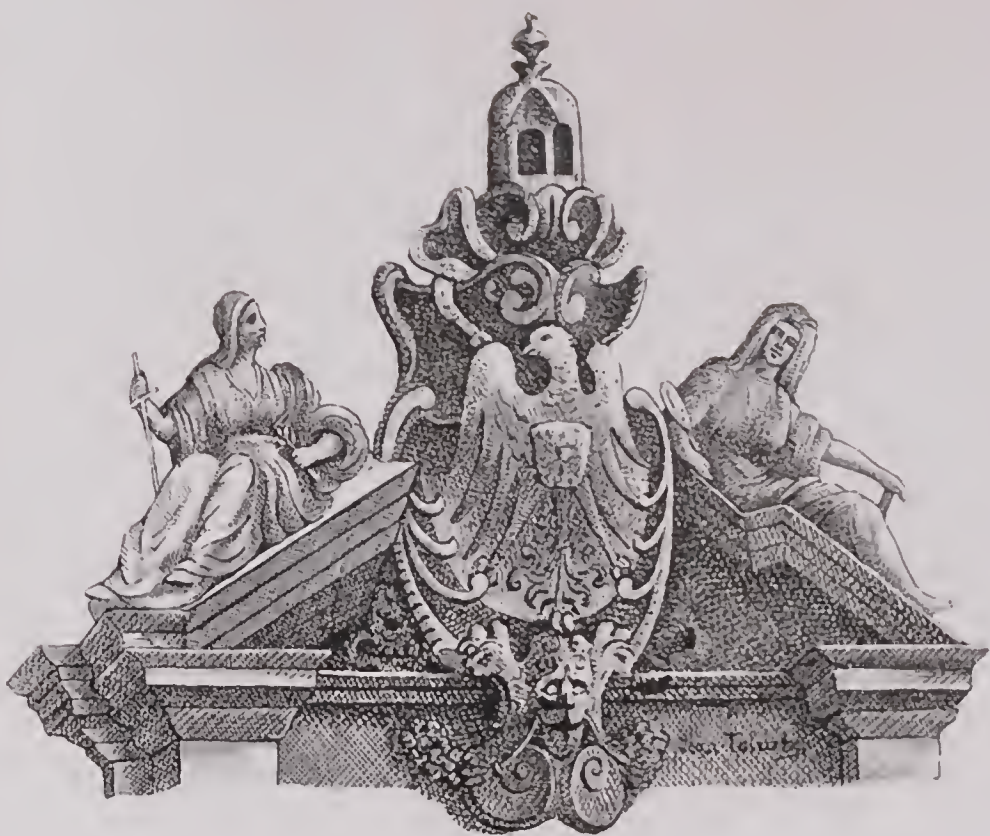
M. Hermant,  
architecte du Palais du Génie civil.

Au centre, forment le carré les bicyclettes, tricycles et voiturettes. Il y en a de toutes les formes et pour tous les goûts. Ici, c'est la série des voitures pratiques servant à porter la nourriture; là c'est la carrosserie de luxe où le jaune éclatant des coupés et le rouge vif des mail-coaches tranche sur le vert foncé et correct des victorias; puis c'est la fantaisie charmante des charrettes de campagne, des mignonnes voitures

pour bains de mer et parties de plaisir.

Au fond, c'est la série des automobiles qui déroule toutes ses nouveautés et, même pour le profane, c'est un vrai plaisir que de suivre parmi tous ces types de voitures les immenses progrès de ces dernières années. Au point de vue pratique, tout a été tenté. On peut voir là rangés par ordre les moyens de transport aussi bien pour deux voyageurs et de petites distances que pour six, huit et même douze personnes et pour de lointaines expéditions. Il n'est pas jusqu'à la forme elle-même qui ne soit perfectionnée au point d'atteindre presque l'élégance rêvée. En tout cas l'on est en bonne voie et loin de ces machines informes qui ressemblaient plutôt à des engins de guerre qu'à des meubles de luxe et de distraction.

Cette section est l'une de celles où le retour sur le passé offre le plus d'intérêt et de piquantes révélations. Il faut dire aussi que le musée centennal en a été composé avec un soin particulier et avec une abondance et un choix remarquables de documents rares. Voici d'abord l'exposition rétrospective du Cycle. Oh! la première bicyclette, ou pour mieux dire, le premier vélocifère de 1795, quelle dure simplicité! Juste de quoi s'asseoir et il fallait pousser soi-même en frappant les pieds à terre. En 1798 le coussin est plus confortable, mais la marche est aussi rudimentaire et aussi pénible. C'est en 1861 que l'on voit jouer à la pédale un rôle se-



L'Ecusson impérial au Pavillon allemand.

rieux. Puis en 1867-1868-1869, les pédales s'harmonisent mieux avec l'ensemble et aussi les roues grandissent; on arrive à l'immense bicyclette de 1878. A côté l'on peut voir le premier tricycle à vapeur, qui date de 1885 et contient en principe les éléments de mécanique si perfectionnés aujourd'hui.

Mais l'une des curiosités de cette exposition rétrospective, c'est la suite de voitures anciennes, merveilleusement présentées et reconstituées avec chevaux et laquais. Voici la « vinaigrette » bien primitive et sans nul doute bien nommée; puis la chaise à porteurs, plus coquette mais encore bien étroite et où il fallait le secours des laquais ou des galants pour parvenir à entasser paniers et falbalas; puis c'est la litière avec harnais pour mules et enfin la voiture de demi-gala de couleurs plus gaies et toute dorée sur tranches. Des deux côtés sont rangés les mignons carrosses d'enfants, les exquises chaises à porteurs et les délicieux traîneaux. C'est toute une époque de gracieuse élégance qui vous revient en mémoire avec de plaisants souvenirs et de charmantes visions.

Du reste la plupart de ces très curieux objets ont une valeur historique: carrosse de voyage de Louis XV, voiture de campagne du général Mortier, harnais de gala de l'Impératrice, voiture à chèvres du comte de Chambord, etc.

Immédiatement à côté de la carrosserie, se trouve l'aérostation avec ses ballons captifs



Les fontaines lumineuses.



de formes si diverses. Au-dessus de cette classe plane l'*Avion* construit par M. Ader. C'est un aéroplane de la forme d'une immense chauve-souris qui déploie de larges ailes; membranes et jointures sont d'une extrême souplesse, et cet animal mécanique est animé par un moteur renfermé dans la boîte supérieure, et actionné par une seule personne qui est placée dans la cage-nacelle tenant lieu du corps de l'étrange animal. C'est le premier appareil complet dans cet ordre d'inventions.

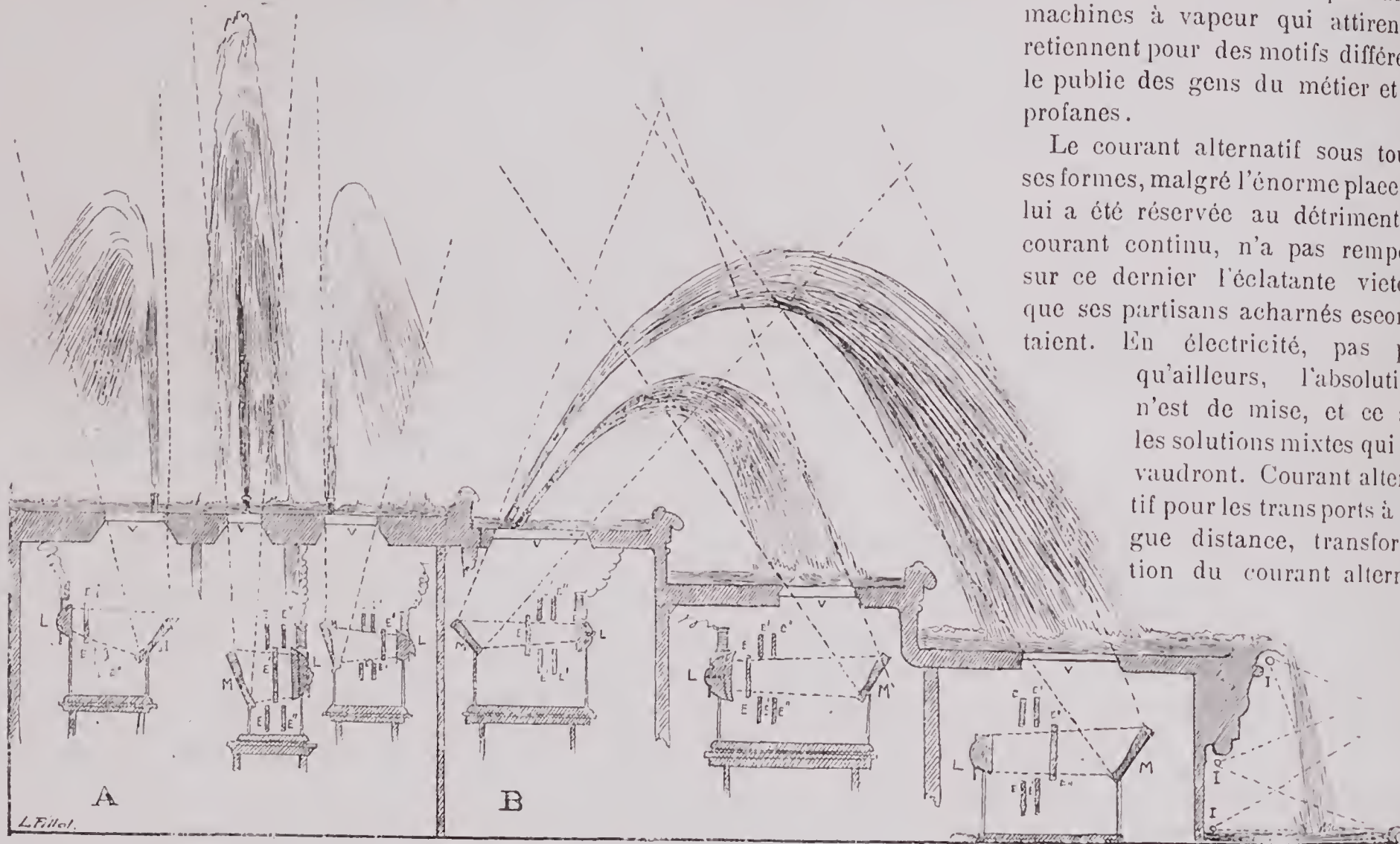
Autour de cette exposition centrale de la carrosserie et de l'aérostation, se trouvent les classes réservées au Génie Civil et aux sections étrangères. Ces dernières, joliment présentées, n'offrent du reste qu'un intérêt purement technique, et sont loin de valoir la section française. A signaler dans la Suisse

mal défini. C'est cette classe surtout que l'on retrouve dans tous les coins de l'Exposition, sous forme de moteurs: moteurs de la plate-forme, du chemin de fer électrique: moteurs actionnant ici des outils de fabrication, là des rampes mobiles, là des ascenseurs, etc. Tous sont des modes d'utilisation mécanique de l'Électricité.

Ce que l'on voit de la classe 23 au Palais de l'Électricité, ce sont surtout les appareils servant à la production mécanique de l'Électricité et leurs accessoires, tels par exemple et avant tout, les groupes électrogènes qui alimentent les circuits de distribution de force et d'éclairage de l'Exposition.

Ce sont les masses énormes des alternateurs et des dynamos à courant continu, mises en mouvement par de puissantes machines à vapeur qui attirent et retiennent pour des motifs différents le public des gens du métier et des profanes.

Le courant alternatif sous toutes ses formes, malgré l'énorme place qui lui a été réservée au détriment du courant continu, n'a pas remporté sur ce dernier l'éclatante victoire que ses partisans acharnés escomptaient. En électricité, pas plus qu'ailleurs, l'absolutisme n'est de mise, et ce sont les solutions mixtes qui prévaudront. Courant alternatif pour les transports à longue distance, transformation du courant alternatif



Le mécanisme des fontaines lumineuses.

Légende : L, lampes à arc. — E, écran coloré en rouge. — E', écran coloré en bleu. — E'', écran coloré en vert. — M, miroir convexe donnant un faisceau divergent. — V, plaque de verre. — I, lampes à incandescence éclairant les nappes d'eau des cascades. — A, chambre des lampes à arc pour jet vertical. — B, chambre des lampes d'un jet courbe.

de curieuses machines à perforer les montagnes, et un percement du Simplon très curieusement reconstitué.

Henri PELLIER.

## L'Électricité à l'Exposition

(Suite)

On a cherché à réunir dans un seul groupe, le groupe V, et à diviser en cinq classes, les classes 23, 24, 25, 26 et 27, toutes les diverses applications de l'électricité. — C'était chose malaisée et de tous côtés elles débordent empiétant sur d'autres groupes et sur d'autres classes.

Quoi qu'il en soit, il faut se limiter, et faute de pouvoir dans toutes les parties de l'Exposition rechercher tout ce qui est du domaine de l'électricité, voyons ce que contient d'intéressant l'emplacement qui dans ce Palais de l'Électricité et dans ses environs a été réservé au groupe V.

La classe 23 est la classe de la *Production et de l'Utilisation mécaniques de l'Électricité*. Le champ est très vaste et assez

en courant continu pour les applications. Aussi les machines à courant alternatif et les machines à courant continu présentent-elles un égal intérêt, et méritent d'être examinées avec la même attention.

Les groupes électrogènes étrangers sont exposés par des maisons de sept nationalités différentes seulement, et toutes européennes. Car il est à remarquer que les maisons américaines, très chargées de commandes paraît-il, ont négligé de prendre une part directe à l'Exposition de l'électricité.

L'Allemagne est représentée par quatre groupes électrogènes énormes d'une puissance chacun d'environ 2000 chevaux et plus. Les dynamos sortent des ateliers Siemens et Halske à Charlottenbourg, Schuckert et Cie à Nuremberg, Hélios à Cologne, Lakmeyer à Francfort-sur-le-Mein, et sont du type que ces maisons fournissent couramment pour les stations centrales.

L'Algemeine Elektrizitäts Gesellschaft expose dans un pavillon séparé un alternateur de dimensions colossales et d'une puissance plus grande encore, qui atteint 5000 chevaux.

L'Angleterre est représentée par trois groupes électrogènes à courant continu dont l'un, celui de MM. Siemens Brown & Co



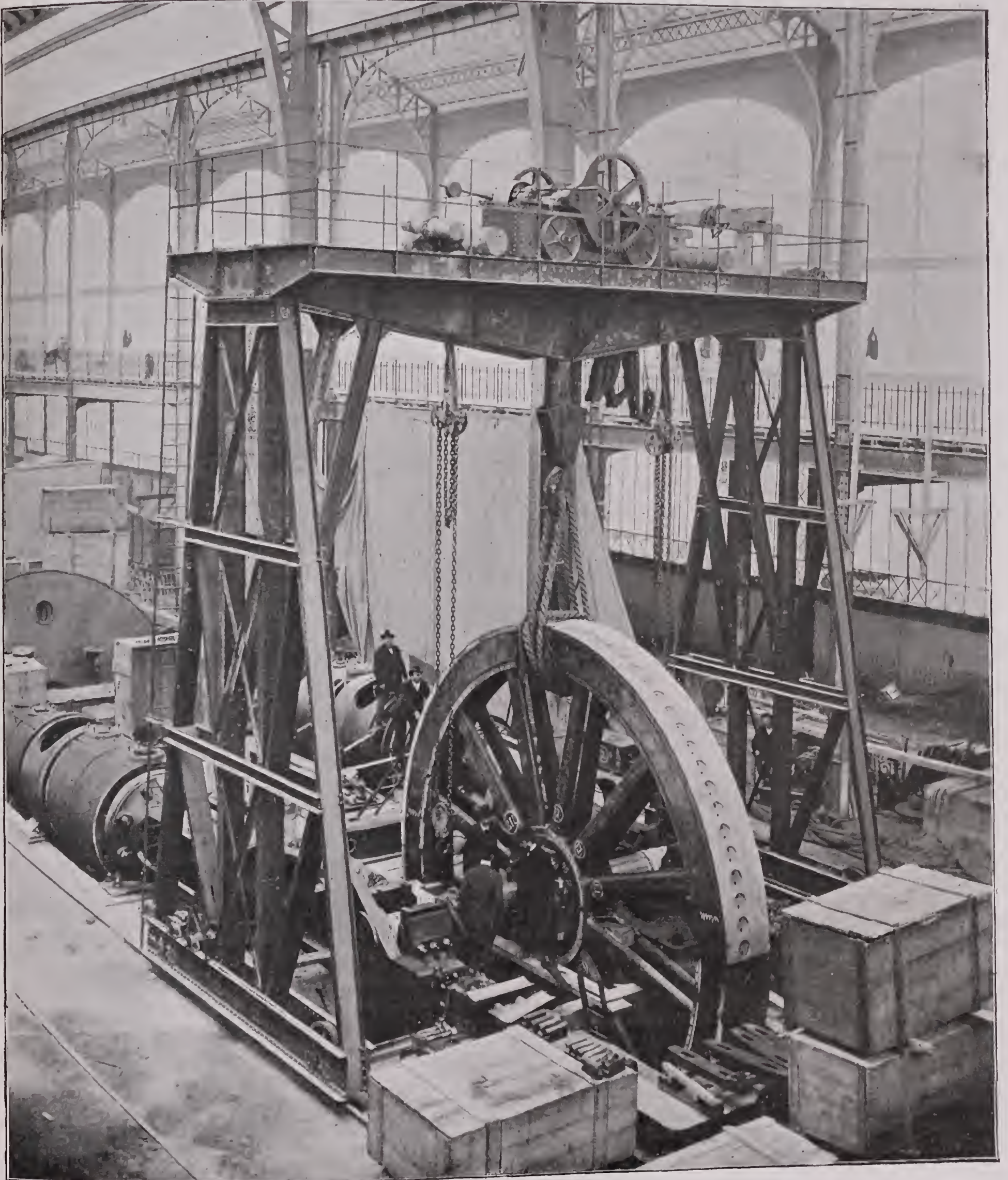
est entraîné par la machine à vapeur à grande vitesse la plus puissante qui ait jamais été construite, et qui peut développer environ 2400 chevaux.

Les deux principales maisons de constructions électriques de Belgique, et à côté d'elles une maison autrichienne avec trois alternateurs d'une puissance de 1000 chevaux chacun terminent, en face de l'exposition anglaise, la partie du Palais de l'Electricité située à gauche du Château-d'Eau.

L'exposition très remarquable des maisons suisses se trouve en bordure du Palais de l'Electricité dans les Palais parallèles à l'avenue de Suffren.

Les machines de la section autrichienne et de la section hongroise sont derrière le Château-d'Eau au rez-de-chaussée de la galerie qui sépare le Palais de l'Electricité de l'ancienne galerie des machines.

Dans la partie médiane du Palais, sous le plancher trop sur



La Section allemande d'électricité.

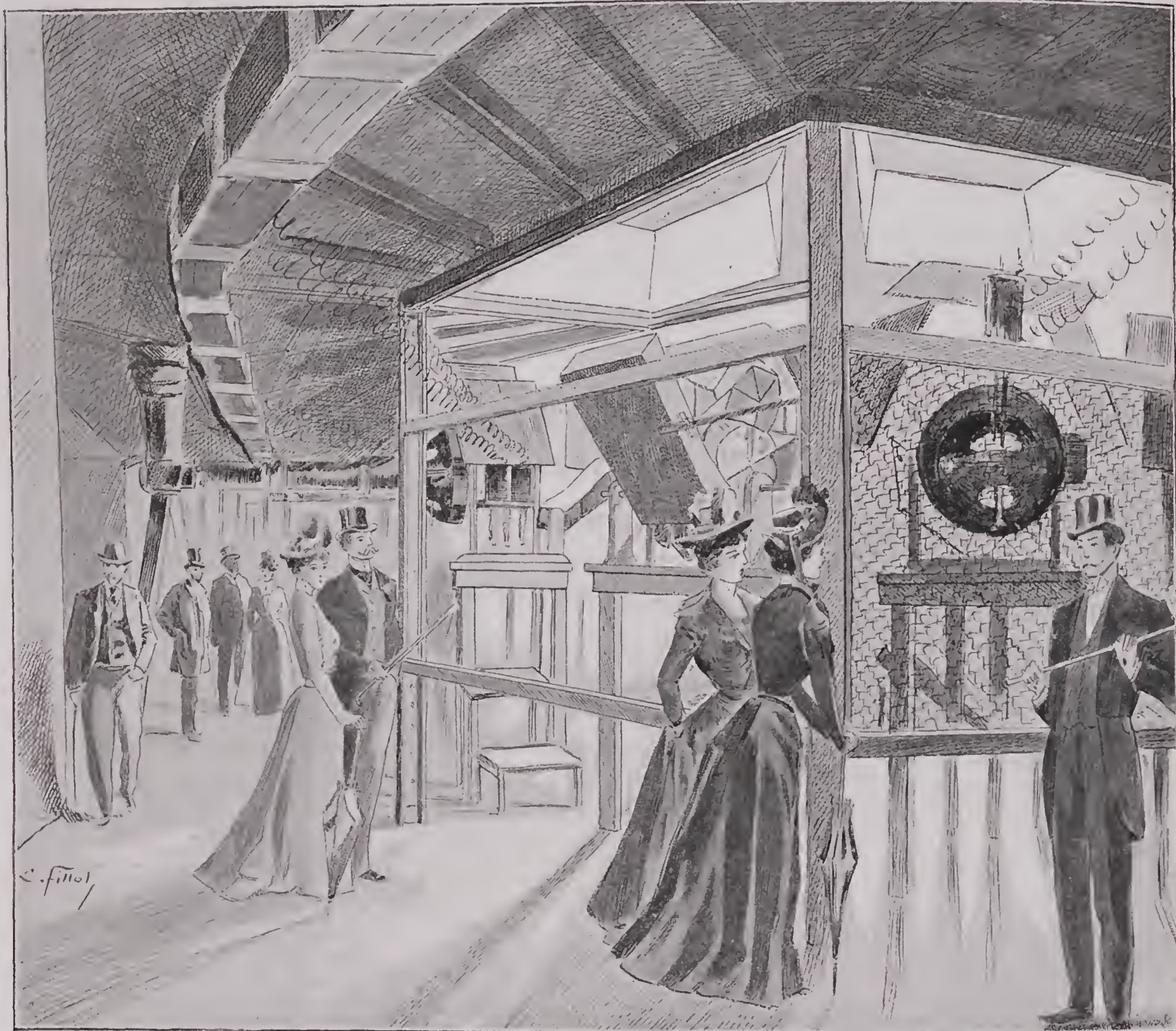


baissé du premier étage qui les couvre et qui les cache, on trouve les machines italiennes. De moindre puissance, les groupes électrogènes italiens sont d'une construction parfaite et sont l'indice d'un développement industriel que généralement l'on ne soupçonne pas, mais cependant très réel et très considérable, dans le nord de l'Italie.

La section française occupe la partie du Palais de l'Électricité au rez-de-chaussée à droite du Château-d'Eau.

Toutes les principales maisons françaises n'ont d'ailleurs pas fourni des groupes électrogènes, et la classe 23 se continue du côté français dans les palais qui longent l'avenue de La Bourdonnais. Mais ce sont là de simples expositions de machines au repos qui n'attirent pas l'attention autant que des machines en mouvement, et ne présentant pas le même intérêt.

Pour la première fois, en 1900, *l'électrochimie* et *l'électro-*



La Chambre intérieure des Fontaines lumineuses.

Les unités y sont plus nombreuses, et presque toujours de puissance moindre que dans les sections étrangères.

Très soignées à tous les points de vue, et pour la plupart très intéressantes, elles ne donnent cependant pas l'impression de force industrielle et de puissance d'outillage que laissent certaines machines étrangères.

Il ne faut d'ailleurs pas nous le dissimuler, beaucoup de machines de la section française sortent d'ateliers, dont la création, dans ces dernières années, a été due à l'initiative de maisons étrangères, qui les gardent sous leur dépendance, et qui sont venues, de cette manière, lutter sur le marché français, sans nouveaux frais d'études, et par suite avec des frais généraux moindres, contre les anciennes maisons françaises.

*métallurgie* forment une classe à part, la classe 24. Elles ont même leur Palais spécial, une annexe en bordure de l'avenue de La Bourdonnais, où M. Moissan expose les produits obtenus par lui ou par ses élèves au moyen du *four électrique*.

Dans l'annexe on fabrique du carbure de calcium dans des fours qui sont la réduction de ceux employés dans l'industrie industrielle qui en quatre ans, et en France seulement, est arrivée à inventer l'emploi d'une force hydraulique de près de 50,000 chevaux.

(A suivre.)

J. W.









LA SOIRÉE A LA RUE DE PARIS  
AQUARELLE DE M. FERNAND BELLANGER.







## L'Exposition Egyptienne

L'Égypte ne participe pas officiellement à l'Exposition de 1900 : l'Angleterre, dont la volonté fait loi, ne tient pas à ce que de nouveaux liens se forment entre sa protégée et la France. Il convenait cependant qu'un État d'une si haute antiquité fût représenté à ce concours de nations civilisées.

Le Palais égyptien est près de la porte d'Iéna, c'est l'une des plus vastes et des plus heureuses reconstitutions qui aient été faites. La civilisation égyptienne avait atteint, sous les Pharaons, de mille à quatre mille ans avant l'ère chrétienne, le plus brillant développement. Essentiellement religieuse, elle produisit des œuvres colossales et symboliques, édifices d'une architecture large et massive, majestueuses décorations murales, statues hiératiques, d'une exécution savante : leurs vestiges font encore l'admiration des hommes, pyramides de Gisèh, sphinx, salle hypostyle de Karnak, statue de Chéphren, etc... Puis l'Égypte tombe en décadence ou se transforme sous les dominations successives des Perses, des Grecs et des Romains.

L'islam lui apporte une vie nouvelle ; les Califes fatimites bâtissent le Caire, y fixent la grande université du monde musulman ; la Basse-Égypte se couvre de mosquées, de monuments de style arabe. A la lourde plate-bande succèdent l'arc outre-passé, si léger, aux figurations animées, les arabesques géométriques, — à la grandeur de l'aspect, l'élégance et la richesse de la décoration. — Le Palais de l'Exposition est destiné à donner une impression précise de ces deux phases si distinctes de l'art égyptien. Il est formé de trois constructions accolées qui appartiennent à des époques et à des genres différents.

À gauche s'élève le temple. Deux pylônes encadrent l'entrée, ils soutiennent un haut avant-portique précédé d'un large escalier ; cela est inspiré du temple de Dandour, en Nubie, qui date des Ptolémées. La façade latérale (qui regarde la rue de Magdebourg) est des plus expressives : au milieu, une colonnade, aux extrémités deux statues géantes copiées sur les modèles des temples d'Abydos et d'Ipsamboul ; tout autour des bas-reliefs, qui figurent une joueuse de mandore, une harpiste, des pâtres, des bateliers, une déesse allaitant un jeune prince. Ces motifs sont empruntés aux temples de Karnak, d'Abydos,

et aux tombeaux de Thèbes. La façade postérieure, très étroite, est de même type.

L'intérieur est formé d'un portique rectangulaire que supportent de robustes colonnes. La lumière tombe d'un ciel ouvert, c'est dans cette salle qu'est placée l'exposition générale ; elle n'est pas complète, mais possède quelques objets de valeur. Voici des fragments de vieux tissus fabriqués par les Coptes chrétiens, du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle ; certains sont d'un dessin agréable, ils ont conservé leurs teintes vives. Plus loin est étalée la robe de cérémonie d'un grand personnage de la

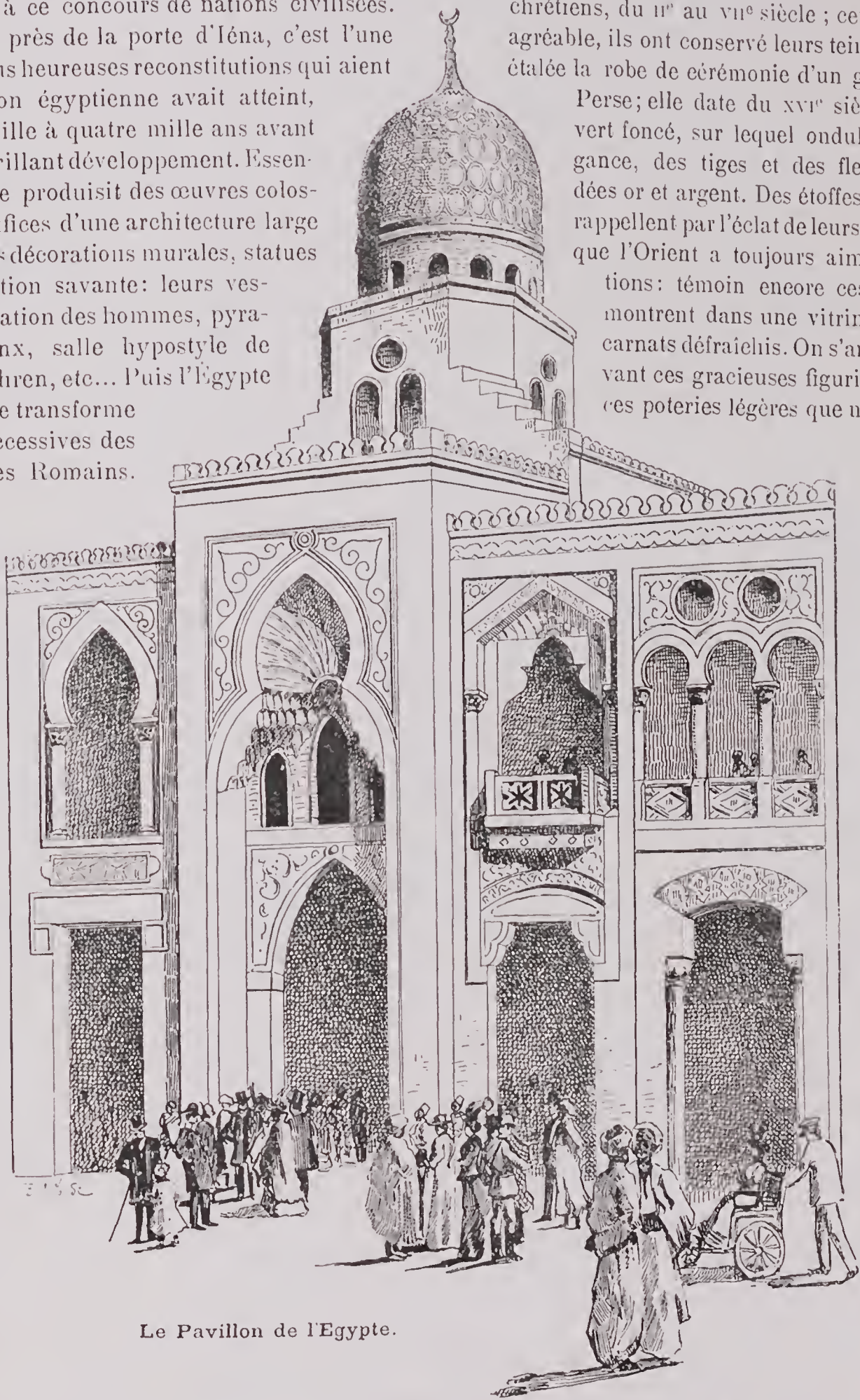
Perse ; elle date du XVI<sup>e</sup> siècle, elle est en velours vert foncé, sur lequel ondulent, avec une rare élégance, des tiges et des fleurs ornementales brodées or et argent. Des étoffes des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles rappellent par l'éclat de leurs rouges et de leurs bleus, que l'Orient a toujours aimé, les chaudes colorations : témoin encore ces vieux vêtements qui montrent dans une vitrine leurs ors et leurs incarnats défraîchis. On s'arrête plus volontiers devant ces gracieuses figurines, ces fines statuette, ces poteries légères que nous ont léguées les âges

antiques, et qui ont été rassemblées ici ; elles sont dues à l'artiste égyptien ou à l'artiste romain, le premier donne à ses personnages si frêles, une expression froide, sacerdotale.

L'Orient musulman n'a pas été oublié : des brûle-parfums, des torchères, des cassolettes, des armes richement ouvragés, des vases d'or aux formes amples, des bassins d'argent donnent une juste idée de son luxe raffiné et voluptueux. Aux murs sont suspendus ces tapis d'ornementation linéaire qu'il affectionne.

L'Égypte est d'une fertilité légendaire, elle a envoyé ici des spécimens de ses produits, cotons immaculés, blés aux gerbes d'or.

Le centre du Palais est un bazar égyptien ; à gauche le bazar est rattaché au temple que nous quittons, à droite à une troisième construction, il ne présente ainsi que deux façades extérieures, en avant et en arrière ; elles sont de pur style arabe. Les motifs décoratifs sont des reproductions prises aux monuments du Caire : la porte centrale est celle de la Ouakala el Mahassine, sise au bazar Khan-Kalili. De fines gaufrures en agrémentent les montants. Au-dessus se déploie une voussure à stalactites, dont les alvéoles et les prismes sont rehaussés de couleurs. Une haute coupole ornée d'entrelacs en relief, porte



Le Pavillon de l'Égypte.





La décoration des murs au Pavillon de l'Egypte.

vertures arquées; l'eau jaillit à l'intérieur, c'est la fontaine coutumière, le sébil. Celle-ci est vraiment élégante, elle ornaît la demeure de l'émir Abd-er-Rhaman Katkhoda (1760), rue Mahassine. Au 1<sup>er</sup> étage la tour se termine par un belvédère que dissimule la dentelle d'un moucharabieh.

L. MEILLAC.

le croissant. A droite de cette superbe entrée est une porte surmontée d'une jolie fenêtre du xvi<sup>e</sup> siècle; vous verrez la même au Caire, rue El-Ashar. A gauche, formant coin, une tour carrée, creuse, percée sur ses deux faces d'ou-



## L'Électricité à l'Exposition

(Suite)

On y voit aussi un four pour la fabrication électrolytique (car la chaleur n'agit pas seule dans ce procédé) de l'aluminium dont le prix est tombé, en quelques années, de 50 francs le kilogramme à moins de 3 francs, et que l'on fabrique maintenant à un degré de pureté de 98 0/0.

L'emploi de l'aluminium, dont la production annuelle totale atteint déjà plus de 13.000 tonnes, est appelé à prendre, dans l'industrie, qu'on l'utilise soit directement, soit sous forme d'alliage, soit en métallurgie, un développement de plus en plus considérable.

Enfin, dans l'annexe fonctionne aussi un ozoniseur, appareil servant à la production de l'ozone, ce gaz à action chimique si énergique et dont on trouve tous les jours de nouvelles applications dans l'industrie.

La classe 21 a sa place aussi dans le Palais de l'Électricité, et dans la section française surtout. Car il est à remarquer que c'est en France que les industries électrochimiques et métallurgiques ont jusqu'à présent pris leur plus grand développement.

On trouve dans les galeries du premier étage réservées à la classe 21, tous les types possibles d'accumulateurs, accumulateurs pour batteries fixes, accumulateurs à charge rapide, accumulateurs légers pour la traction.

Tous les divers types de piles aussi, et dont la fabrication donne lieu — qui s'en douterait? — à une industrie très considérable. Parmi ces diverses piles on peut constater le grand déve-

loppement pris dans ces dernières années par la fabrication des piles sèches, à la suite de l'application qui en a été faite à l'allumage des moteurs des automobiles.

La classe 24 montre encore les progrès accomplis par l'industrie de l'électro-déposition des métaux (argenture, niquel, cuivrage, etc.)

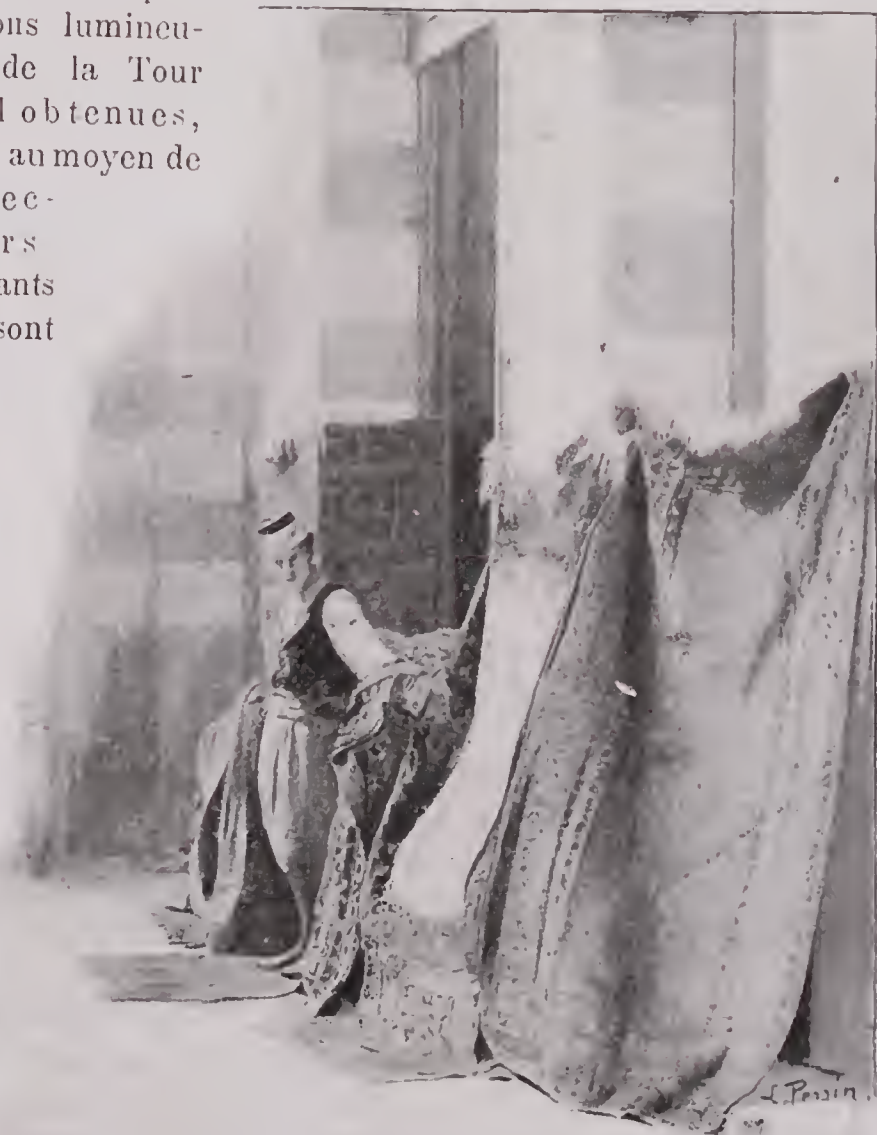
La fabrication des cuivres purs électrolytiques mérite, elle aussi, de retenir un instant l'attention, sans oublier non plus une industrie nouvelle qui se développe tous les jours avec les industries électriques: la fabrication des charbons agglomérés pour l'électricité.

La classe 25 est la classe de l'Éclairage électrique. Lampes à arc, lampes à incandescence de tous types sont répandues à profusion dans toute l'Exposition avec tous les appareils de manœuvre que nécessite leur mise en service.

La classe 25 (côté français) est surtout une exposition d'appareils d'éclairage: lampes, supports de lampes, lustres, etc., et n'a rien de très particulièrement spécial. Mais il faut faire rentrer dans la classe 25 les applications de la lumière électrique à l'art théâtral, aux signaux lumineux, aux fontaines lumineuses, etc. Des combinateurs spéciaux et très ingénieux, permettent de faire varier à volonté la couleur et l'intensité de l'éclairage en agissant sur des combinaisons de lampes de couleurs différentes faisant partie de circuits séparés, montées les unes à côté des autres, et le plus souvent sur des réflecteurs. Ces lampes, éclairant par réflexion, sont disposées de manière à donner l'illusion d'un éclairage uniforme et provenant de sources juxtaposées.

Tout le monde a admiré les effets obtenus de cette manière au Château-d'Eau, comme tout le monde a pu

admirer les projections lumineuses de la Tour Eiffel obtenues, elles, au moyen de projecteurs puissants qui sont



Marchand de tapis égyptiens.



aussi du domaine de la classe 25. On trouve de ces combinateurs et de ces projecteurs exposés un peu partout par des maisons françaises et étrangères.

On voit aussi dans le Palais de l'Electricité, monter des lampes à incandescence, leur fabrication dans laquelle on a réalisé dans ces dernières années de grands perfectionnements et de grandes économies. Enfin, toujours dans le domaine de la lampe à incandescence, on trouve du côté étranger, la *lampe à incandescence à l'air libre système Nernst*, et du côté français, *l'économiseur système Weismann et Wydtz* à basse tension et faible consommation. Deux nouveautés dont l'Exposition a la primeur et qui sont peut-être appelées à révolutionner l'éclairage électrique.

La classe 26 (Télégraphie et Téléphonie) et la classe 27 (Applications diverses de l'électricité : Appareils de mesure, électricité médicale, etc.) sont, en tant qu'objets exposés, beaucoup plus spéciales que les trois classes précédentes, et ne s'adressent guère qu'aux gens du métier.

Seuls des techniciens peuvent se rendre compte de l'ingéniosité du télégraphe multiple de M. Mercadier, ou de la perfection de certains tableaux téléphoniques exposés dans la section française ou dans les sections étrangères.

On a cependant trop peu vu et trop peu admiré dans la section danoise, au rez-de-chaussée, le *télégraphe de Poulsen*. Téléphone et phonographe combinés permettant, par un procédé d'une extrême simplicité, de conserver la trace d'une conversation téléphonique. Le principe sur lequel repose la construction de cet appareil aidera peut-être à réaliser la téléphonie en multiple, comme nous avons le télégraphe en mul-

tiplé, c'est-à-dire permettant d'utiliser simultanément un même conducteur pour l'échange d'un certain nombre de transmissions différentes.

Dans la classe 27, il n'y a guère à retenir au milieu des instruments de mesure, des appareils médicaux utilisant l'emploi de courants de très haut voltage et de très haute fréquence pour produire des effets salutaires sur l'organisme humain

des appareils de «block system» employés sur les chemins de fer, que les appareils de chauffage électrique. Ces appareils sont élégants et pratiques, leurs constructeurs les disent même économiques, mais le développement de leur emploi ne sera possible que le jour où les secteurs se seront décidés à fournir le courant à un taux raisonnable.

Il ne faut pas quitter le Palais de l'Electricité sans avoir été, au Musée centennal de la section française, rendre visite aux souvenirs des maîtres qui ont tant fait pour le rapide développement de l'électricité et de ses applications; ni sans avoir vu dans la « Court of honour » des Etats-Unis, la collection des machines et des

objets, dont chacun marque une étape accomplie, un progrès réalisé. Qui sait, au train dont vont les choses, si lors de la prochaine Exposition, qu'il faut souhaiter plus spéciale et moins vaste que celle-ci, les machines et les procédés que nous admirons aujourd'hui, ne seront pas démodés à leur tour, et remplacés par des machines et des procédés plus simples, machines et procédés basés sur des moyens de production et d'utilisation de l'énergie électrique nouveaux, et d'une puissance incomparablement supérieure à ceux que nous connaissons actuellement.

J. W.



La cour du Pavillon égyptien.



## Le Village suisse

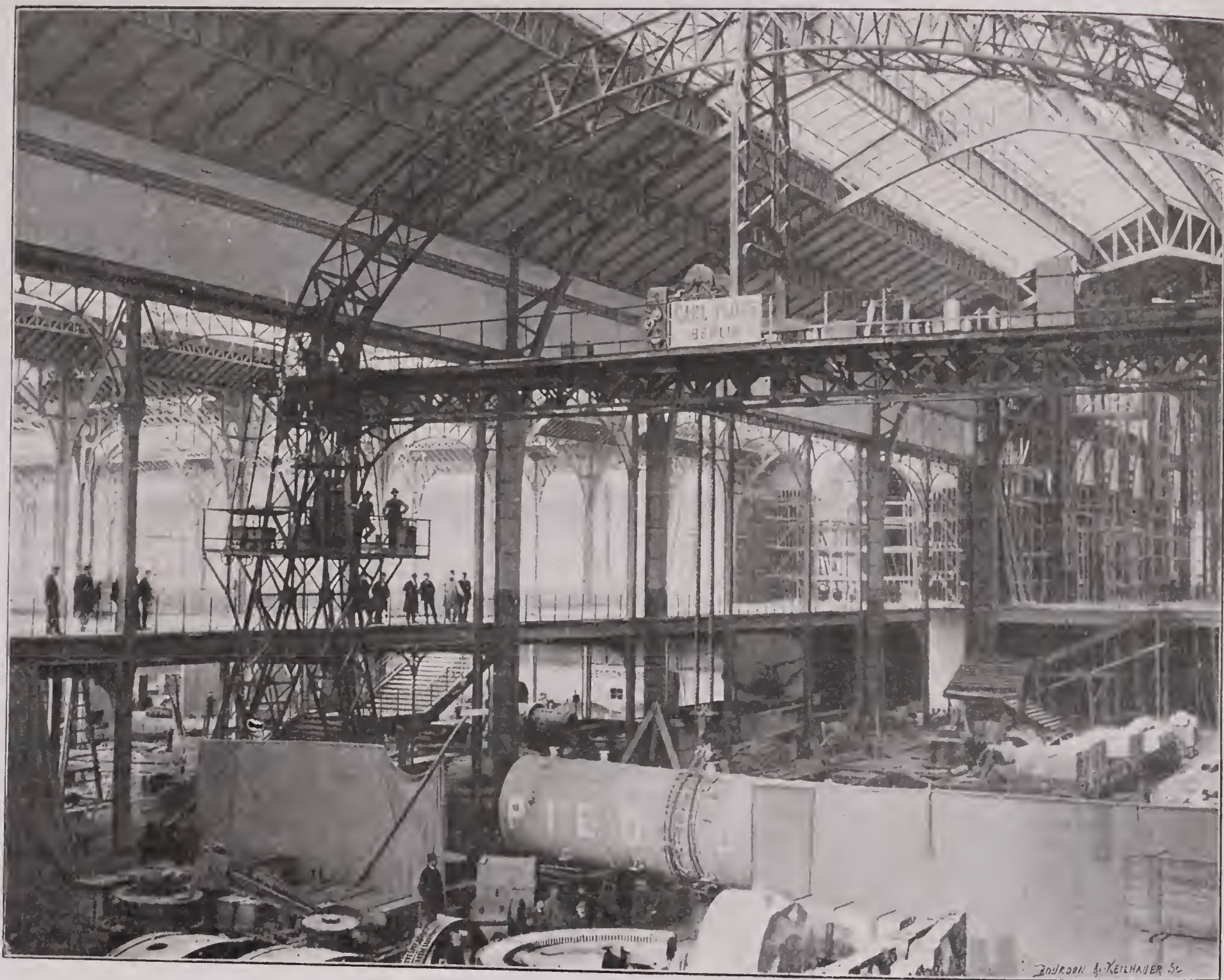
**A**VENUE de Suffren, derrière la galerie des machines et abrité par une chaîne de montagnes sillonnées de sentiers ombragés de sapins et hérissées de petits chalets, le Village suisse nous transporte dans un site pittoresque de l'Oberland ou du Valais.

Nous trouvons là, en effet, à côté de la classique chapelle de Guillaume Tell, la laiterie fribourgeoise où se fabrique devant

sculptés, des vues photographiques, etc. Nous admirons en passant les brodeuses de Saint-Gall, les potiers de Thoune, les vanniers d'Argovie, les fabricants de sandales du Tessin et les sculpteurs sur bois de l'Oberland.

Les scènes si curieuses de la vie des montagnes déroulent sous nos yeux dans ce cadre pittoresque et complètent l'illusion d'un attrayant voyage à travers la Suisse.

Le matin c'est un concert dans l'église, l'après-midi la sortie du troupeau de petites vaches laitières portant un gros collier de cuir auquel est attachée la traditionnelle sonnette, puis le ranz des vaches chanté par le trio helvétique. Le soir, le village



La Section allemande d'Electricité.

nos yeux le célèbre fromage de Gruyère, l'auberge de Mümpf où naquit Rachel, l'auberge historique de Bourg-Saint-Pierre où déjeuna Napoléon en traversant le Saint-Bernard, la maison où naquit Jean-Jacques Rousseau, le rendez-vous de chasse des comtes de Rimont, puis en suivant les rues curieuses du Village nous arrivons devant les vieilles maisons de Thoune et de Morat avec leurs balcons et leurs arcades, l'amusante horloge de Berne, les tours de Lucerne et le château d'Estavayer.

Ce n'est pas une exposition triste et morne de curieuses habitations. Des Suisses en costumes nationaux lui donnent de la vie et de la gaieté. Il y a là toute une grande famille de Bernoises, d'Appenzelloises, de Valaisanes, de Gruyérennes qui vendent des produits de la Suisse, des bibelots en bois

s'illumine, les montagnes s'estompent au loin, tandis que sur la place éclairée, villageois et villageoises dansent et que les auberges et les brasseries se remplissent.

Le Village suisse est une des plus intéressantes attractions de l'Exposition à laquelle il est relié par un pont, jeté sur l'avenue de Suffren et rappelant le vieux pont de bois de Lucerne. Le succès qu'il obtient est la juste récompense des efforts faits par ses deux organisateurs, MM. Henneberg et Allemand.

CHARLES LAVIGNE.



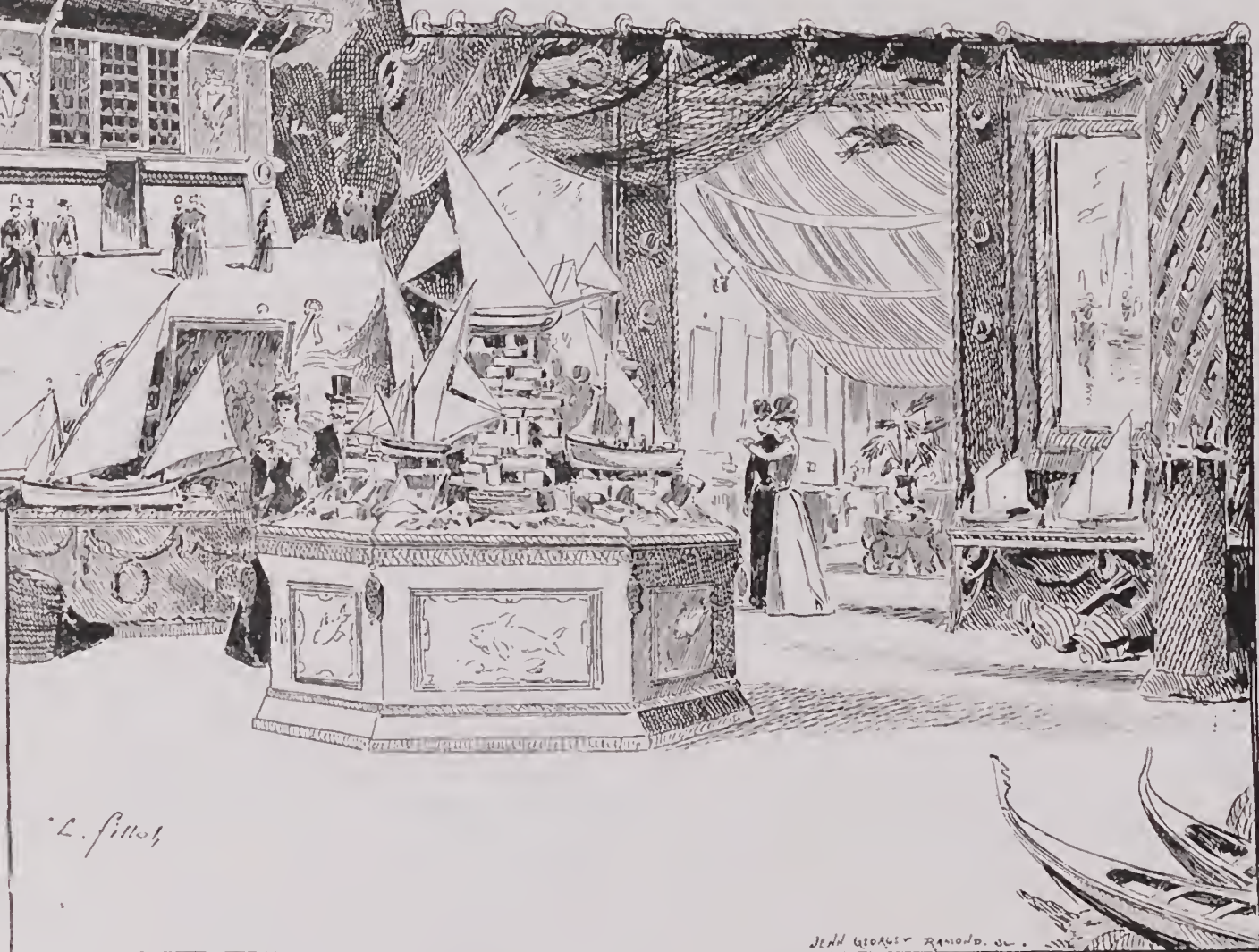


## Les Colonies Portugaises

**L**E Pavillon des colonies portugaises s'élève au Trocadéro, non loin de la porte d'Iéna, en face du Palais égyptien. On y pénètre par un large escalier, et l'on se trouve dans une salle carrée de l'aspect le plus gai; une large galerie court tout autour de la salle, reposant sur quatre colonnes du

tadores et poètes, légion glorieuse aux noms sonores. Sous chaque nom figurent des armoiries et de fières devises : quelle débauche de noblesse et d'orgueil ! Tout cela évoque un admirable passé, l'aurore des temps modernes, la conquête des océans et des continents, immédiatement suivie d'un afflux inouï de richesses dans les ports de la péninsule. Quel avenir ne pouvaient-ils espérer pour leur pays, ces hommes audacieux qui, les premiers, lui conquièrent des empires par delà les mers ? Un jour vint où un pape partagea le monde entre l'Espagne et le Portugal : on rencontrait sur toutes les mers du globe ces vaisseaux dont vous admirez au Pavillon portugais les reconstitutions : caravelles chargées du triangle latin, galères effilées, lourdes frégates aux immenses voilures... L'histoire présente de singuliers retours de fortune ; le Portugal ne possède plus que des lambeaux épars de ses anciennes possessions.

JEAN CARCENAC.



L'intérieur de l'Exposition Portugaise.

plus beau marbre ; au-dessus s'enlève une haute coupole posée sur quatre baies demi-circulaires ; partout des verrières, des vitraux aux armes du Portugal, une lumière chaude pénètre l'atmosphère, se joue sur les tentures, les soieries, les bannières multicolores, accuse le relief des mille objets exposés. Et tout de suite on est intéressé, amusé par ce chatoiement, et l'on se prend d'admiration pour l'art qui a présidé à tout cet arrangement : il y a là une ingéniosité dans la disposition des vitrines, une entente de la couleur et du pittoresque qui méritent d'être notées ; telles parties de cette exposition rappellent les merveilles d'aménagement qui font l'admiration des flâneurs sur les grands boulevards parisiens ou sur le Ring viennois.

Au centre, une large draperie aux couleurs du Portugal, supportée par quatre hampes, abrite une stèle blanche ; la stèle repose sur un groupe de sphinx dorés à profils de nègres, des massifs de feuillages et de fleurs entourent ce monument. Et de tous côtés dans la salle ce sont des roses, des anémones, des palmiers : je vous le dis, vraiment, une fée parisienne a dû passer ici.

Et pourtant, que nous sommes loin de Paris ! les noms inscrits sur les murailles nous le rappelleraient si nous en doutions : Alvarez Cabral, Vasco de Gama, Castro de Monsanto, Fernão Gomes, Almeidas, Corte Reals, Albuquerque, noms de navigateurs, de voyageurs, conquis-

## La Librairie

TAIT-IL possible qu'à la fin de ce siècle où le livre fut l'un des premiers agents du progrès, l'un des plus actifs promoteurs d'idées nouvelles, portant, lui aussi, dans les plis de sa reliure, la paix ou la guerre, le bon ou le mauvais conseil, la parole de vie ou de mort, le livre ne fût pas dignement représenté au milieu



des machines meurtrières, des machines à ensementer, parmi





Devant le Pavillon de l'Egypte.



le œuvres du passé et du présent? C'est ainsi qu'à l'Exposition figure une Classe de la Librairie qui, tout à la fois, est d'un généreux enseignement pour les choses d'autrefois et pour celles qui nous sont contemporaines. Là, sur l'espace de cent mètres de vitrines, nous retrouvons toutes les étapes de cet art glorieux qui consiste à fixer la pensée d'autrui sur de petits rectangles de papier à l'aide de minuscules polyèdres de plomb. Depuis le manuscrit qu'un moine patient enlumina dans le silence des cellules monacales en tirant une langue d'enfant laborieux au-dessus de la boîte à couleurs, jusqu'au journal que, ce soir, d'un geste preste, d'une main volante, le camelot vous tendra, tout est là en ordre, chronologiquement étagé de siècle en siècle.

Ma foi, si vous le voulez bien, nous irons au hasard de la rencontre. Nous ferons le tour simplement, et nous noterons au passage les merveilles après les merveilles. Car c'est bien de merveilles qu'il s'agit. On frémit à la pensée d'une destruction de tout ceci, par la sottise d'un incendie, l'allumette anonyme d'un iconoclaste. Avec un peu de bonne volonté, il n'est pas impossible de se monter la cervelle jusqu'à des réminiscences apitoyées sur la suppression, l'anéantissement des bibliothèques célè-

bres. On resonge à tous les textes précieux, uniques, d'une bibliothèque d'Alexandrie, par exemple, recroquevillés à tout jamais sous les flammes, parce qu'un barbare fanatique inclina sa torche sur les vélins!... Ce dossier de papiers ternis où apparaissent encore des caractères très hauts, très élégants aussi, dans leur rudesse de grasse batarde, c'est tout simplement l'Évangélaire de Charlemagne. Vers 800, les doigts de ce lointain souverain se posèrent sur ces feuillets et déchiffrèrent syllabe par syllabe le verset 4 et le verset 9. Et voici maintenant selon l'imprévu anachronique de la promenade, les heures de Marie d'Aragon, les offices de la Vierge de M<sup>me</sup> de Pompadour, un livre de piété dont usa Marie-Antoinette, un autre livre de messe du xvii<sup>e</sup> siècle et tout de suite, pour faire antithèse et bien prouver que l'imprimerie ne se mettait pas tout entière au service de Dieu, un Almanach galant, discret, poudré, délicat et léger comme un sourire de belle marquise, relié de soie brodée, et aussi des livres de la Révolution qui, mal déshabitués des élégances récentes, conservent une grâce bien xviii<sup>e</sup> siècle tout en renfermant sous l'écrin mignon de leurs fines reliures, les droits de l'homme et du citoyen, à moins que



Le Pavillon du Portugal.



les discours du fougueux Mirabeau. Et voici d'autres trouvailles. Aimez-vous le style rocaille, la reliure à petits fers, la reliure à froid ? Alors vous pouvez tour à tour feuilleter les « Contes du Gay sçavoir », singulièrement carnavalisés sous une couverture morose, le Montaigne dit « à la cathédrale », et d'autres et d'autres ! Ce Plutarque, par exemple, cette histoire de France, datée 1585, où Catherine de Médicis, dit la pancarte, prit des leçons, cet Ovide aimablement débauché, et si pittoresquement adorné de vignettes peintes, cette Constitution Française alourdie de la pique et du bonnet, et peut-être aussi, si vous êtes curieux, ce joli « Daphnis et Chloé », — la traduction d'Amyot, la seule ! — tout rouge et or symboliquement.

Maintenant, prenez-vous goût aux *ex libris* ? Vous savez qu'il en existe de fort beaux. Vous en avez là toute une collection. Regardez un peu celui-ci, bel et bien signé de Rops et si pleinement significatif de son propriétaire : la tête de mort, le fusain et la couronne avec l'inscription : « Autre ne veulx être ». Hugo surgit avec sa « Notre-Dame de Paris » ; tout debout et l'un après l'autre, les Goncourt, Sarcey et Voltaire,

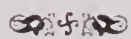
Caroline Murat et Claretie. Il faudrait s'attarder ici, mais déjà le livre illustré nous convie à de nouveaux étonnements ; le livre illustré qui est un si admirable document pour étudier par quels chemins — souvent difficiles — passa l'art de décorer avec des vignettes un texte et d'ajouter à la pensée de l'auteur par un dessin, une planche, une gravure. Et, par une heureuse transition, nous arrivons à la gravure elle-même. Notons la représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg pour la convalescence du roi Louis XV, les ouvrages d'architecture de Fontaine, ceux de Du Cerceau, et postérieurement les éditions de Philibert Delorme, les cartes françaises du xvii<sup>e</sup> siècle, les impressions du xvii<sup>e</sup>.

Parmi tant de documents il eût été injuste de négliger les caractères d'imprimerie eux-mêmes. La belle lettre française est donc là, le saint-augustin romain, l'elzévir, etc. Et non loin, c'est un recommencement de belles choses : les incunables, les missels, les manuscrits enluminés, les bibles latines jusqu'au xiii<sup>e</sup> siècle, les partitions modernes, les antiphonaires de jadis, les programmes et affiches de spectacle, les proclamations, les placards, les journaux, les affiches de confréries, entre autres celle qui, en 1736, accorde l'indulgence plénière à qui la lira.

Mais il faut savoir se borner, ne citer que les livres de classe depuis le xviii<sup>e</sup> siècle jusqu'aujourd'hui, toutes les revues modernes ornées de reproductions de plus en plus habiles, ne faire que traverser les expositions des Maisons d'éditions : Fasquelle, Hetzel, Firmin-Didot, May, Floury, Hachette, Simonis-Empis, Sedelmeyer, Lavauzelle ; voire les imageries de Bouasse-Lebel, la presse périodique, les modes, les sports, les arts, la chromolithographie.

Rempart de fer, toutes les machines en action encadrent les livres nés d'elles. Rotatives ou autres, elles font un horrible vacarme ; mais leur continuelle rumeur a son éloquence. Il faut les regarder avec respect et joie. Ce sont de bonnes ouvrières, quelque chose comme des semeuses perfectionnées. Ne sèment-elles point, elles aussi, pour les récoltes spirituelles ?

PASCAL FORTHUNY.



## La Papeterie

Nous avons commencé la visite de la Classe 92 par l'exposition rétrospective et le musée centennal qui sont, d'ailleurs, d'un grand intérêt, à condition que l'on ait le temps de chercher dans les coins, de les fouiller ; car, si l'on ne fait que passer, on risque fort de ne rien voir de ce qui mérite justement d'être vu ; pour peu que l'on soit prévenu, on est bien vite attiré, et retenu, par les fameuses enseignes qui eurent jadis leur heure de célébrité : « Au Livre d'Or, rue du Cadran-Saint-Pierre, n° 17, près de celle des Chapelins » et aussi : « Gazet, marchand papetier, cartier des fermes du Roy » ; et c'est le fouillis des vieux papiers, des caricatures primitives, des dessins malhabiles, des calendriers, vraies images d'Épinal, parmi lesquels, certes, on trouve souvent de délicieux dessins, de mièvres



La façade du Pavillon du Portugal.



miniatures, des envolées vers l'art qui ne furent qu'à peine imitées et jamais dépassées.

Ce sont les papiers de France et de Hollande, les papiers à lettres dorés, glacés et à vignettes; les cires d'Espagne, l'encre de la Chine, les portefeuilles en maroquin fermant à clef de toutes façons; c'est l'encre, la bonne encre double et luisante, et c'est tout le passé avec ses reliures solides et uniformes, sans grâce; ce sont les instruments primitifs que le progrès a fait reléguer dans les musées et que l'on est tenté de regarder avec un peu de pitié et peut-être de dédain; à tort, évidemment, car en y

peut leur sacrifier l'actualité et le modernisme; aussi, arrivons-nous promptement aux étalages, en général très bien faits, de nos exposants de 1900; la Classe 92 est située dans les palais des industries diverses, proche des Invalides, côté gauche, au premier étage; elle est commune avec l'exposition rétrospective; ce ne sont que monceaux de papiers à lettres et d'enveloppes, de tous les tons, de tous les formats, de prix élevés ou de bon marché incroyables; le vergé et le vélin sont côte à côte avec le papier anonyme et sans race; le bristol pour cartes de visite fait bon ménage avec le carton des



La Section allemande  
des Produits chimiques au Champ de Mars.

réfléchissant, hier déjà on avait au moins l'embryon de ce dont nous nous enorgueillissons aujourd'hui et que nous avons perfectionné et non créé; à preuve, cette circulaire, que nous avons trouvée, d'un bon papetier d'autrefois, qui avait ainsi conçu sa petite réclame : « B. C., libraire-relieur, tient livres en lecture, vend livres d'église et à l'usage des écoles, registres, papier blanc et de toutes couleurs, lisse et autre, à fleurs pour bougies, gris pour emballage, encre de toutes couleurs, cirage anglais, plumes, crayons, sanderaque, pains à cacheter, poudre d'or, colle à bouche et tout ce qui concerne les fournitures de bureau; fait et vend les cartonnages de tous genres et tout ce qui est relatif à son état; il tient aussi un débit de cartes à jouer. »

Mais, si attachantes que soient ces vieilles choses, on ne

humbles cartes typographiques; les cachets, les porte-plumes et porte-erayons ne font point défaut; quelques-uns sont d'une extraordinaire richesse, non point par la matière brute, or ou argent, rentrant dans leur fabrication, mais à cause du fini et de l'élégance de leur travail, la finesse des gravures, l'heureux choix des motifs et leur commodité poussée à l'extrême; quelques importantes maisons ont tenu à leur réputation et ont exposé là de véritables petits objets d'art que fait ressortir encore la beauté des écrins; en papeterie commune, les souvenirs de l'Exposition abondent, nous aurions voulu en trouver d'originaux, d'inédits en quelque sorte; nos recherches ont été vaines, ce ne sont que tours Eiffel et vues de monuments choisies à la diable et reproduites tant bien que mal; n'importe, ce sont des souvenirs, et leur vente sera considérable; il



serait même injuste de ne pas signaler certaines séries de cartes postales empreintes d'un certain cachet et marquées au bon coin du parisianisme, c'est-à-dire artistiques; il en est de même pour certains écrans, pour nombre d'abat-jour qui ont des tendances à la miniature et font foi de très grands progrès dans le rendu des couleurs par l'imprimerie; écrans et abat-jour sont donc de la papeterie? Il faut le croire, car ils figurent dans la Classe 92, en compagnie même des papiers pour confiseurs, pour confetti, serpentins, lampions et cigarettes; le nombre des papiers à cigarettes est même considérable : on en trouve pour tous les corps de métiers, pour toutes les situations sociales, ils portent les noms les plus bizarres, les attestations médicales les plus engageantes; le progrès

vices aux commerçants et aux administrations et dont plusieurs sont très ingénieux et arriveront à faire mettre de côté les copies de lettres défectueuses, que l'on mouille ou trop ou pas assez; de ce côté, il y a un progrès réel auquel on doit s'intéresser. Parlerons-nous aussi des machines à écrire et à compter, dont on voit différents modèles dans la Classe 92; il faudrait un article spécial pour traiter ce sujet; la dactylographie, la graphotypie, la polycopie sont d'ailleurs largement représentées dans les annexes de diverses nations, l'Angleterre et les États-Unis en particulier; et chacun connaît les services que peuvent rendre les machines à écrire qui ont encore deux défauts : leur fragilité, leur prix trop élevé, défauts que la concurrence, qui est l'âme du commerce, fera



Un coin de l'Exposition chinoise.

aidant, nul doute qu'à la prochaine Exposition, un fabricant ingénieux n'ait trouvé le moyen de faire faire des cigarettes sans tabac, avec le secours seul d'une simple feuille de son papier; des confetti, rien à dire, et des serpentins peu de chose, sinon que l'on cherche visiblement à rendre leurs couleurs plus vives et leur longueur plus considérable. On sait de quelle beauté sont les papiers pour confiseurs, nous avons vu d'heureux choix de sujets pour les boîtes diverses que l'on s'offre mutuellement en certaines circonstances de la vie, leur note est gaie et gracieuse comme d'habitude. Faut-il parler des diversités de plumes? les mentionner suffit, de même pour les crayons, pastels, boîtes de compas, instruments de précision pour le dessin, pour la gravure; de même aussi, pour les accessoires de bureau : plumiers, encriers, classeurs, loupes petites balances, encres diverses, de toutes couleurs, fixes ou communicatives, presses à copier de bureau ou de voyage, les multiples papiers à copier les lettres qui rendent de gros ser-

disparaître en quelques années. Il nous resterait à dire quelques mots des registres, des cartes à jouer, de différents petits meubles de luxe pour bureaux, des multiples papiers employés dans le commerce pour les emballages ou pour envelopper divers produits; les signaler suffit. d'autant plus que leurs producteurs, par une réclame intelligente, savent les porter à la connaissance des acheteurs intéressés, toujours à l'affût de ce qui peut leur être une économie de temps et d'argent, tandis que le gros public n'en a cure.

E. BUSSIÈRES.





# L'Exposition Chinoise

On y court, malgré les événements. En bois, de joyeuses couleurs, ses architectures légères et coquettes contrastent vivement avec la masse imposante, les hauts clochers qui symbolisent le mysticisme et la puissance de l'Empire des tsars.

Race pratique et avisée, le Céleste ne connaît pas les enivrantes angoisses : la métaphysique ne l'a jamais ému, et il

est étranger aux grands arts, statuaire, peinture... Il cultive les arts agréables et utiles. Il se forme à la sagesse, que Confucius a enseignée.

Sur le seuil de l'exposition chinoise, nous rencontrons le souvenir du Maître : une large muraille percée de trois passages voûtés; des faïences d'un jaune et d'un vert criards en

revêtent le haut; elle se termine en dents que recouvrent des toitures étagées : c'est réduite, l'une des trois portes monumentales qui ornent, à Pékin, les abords du temple de Confucius. — L'aspect est plus étrange qu'esthétique.

Un jardin présente ses fraîches tonalités. Au centre émerge un pavillon de bois peint, à assises de pierres et parois vitrées. La toiture est relevée en proue, aux quatre angles. Sur les quatre façades est accolée, à mi-hauteur, une seconde toiture, large de quelques mètres. Elle repose sur une colonnade et abrite une véranda. Les corniches sont ornementées, les châssis des vitrages compliqués et gracieux. En Chine des stores défendent l'intimité domestique contre les regards indiscrets. Cette villa est imitée des six constructions plus grandes, dont l'assemblage forme le palais de l'Empereur à Pékin. Celles-ci, il est vrai, s'élèvent sur trois terrasses de marbre.

L'intérieur, qui comprend, suivant l'usage, un simple rez-de-chaussée, est habité par des Célestes... en cire. Ils portent le pantalon de soie, noué à la cheville avec des jarrettières bleues, et la longue robe. A leur ceinture, dont le fermoir est incrusté de pierreries, sont suspendus l'éventail et les menus objets que l'Européen cache dans ses poches. Les femmes, aux petits pieds déformés, ont la chevelure ornée de fleurs, d'aiguilles, de dards en or. Des lunettes en cristal de roche blanc enchâssent le nez des Lettrés.

Le Chinois sait tracer sur le papier ou la soie, des aquarelles aux teintes vives : voici, de loin en loin, d'aimables paysages, écrans, paravents, ou rouleaux appendus. Une vitrine présente une jolie collection d'objets en laque rouge, gravée : boîtes, étuis, gaines, sujets décoratifs. C'est de Pékin qu'ils proviennent. Foochow se distingue par ses laques colorées, à fond brun ou incarnat. Canton s'illustre par ses laques noires à dessins d'or. La céramique était fort en honneur, en Chine, aux siècles derniers, elle avait atteint à un rare

degré de perfection. De nos jours, le secret des plus rares couleurs est perdu. Les manufactures ne livrent que des œuvres d'un art facile.

L. MEILLAC.



La porte d'entrée de l'Exposition chinoise.



# CHINE



J. V. GEORGET & CO. PARIS

L. Pillot









UN FESTIVAL A LA SALLE DES FÊTES  
AQUARELLE DE M. E. VAVASSEUR.







## Colonies anglaises

### I. — INDE ET CEYLAN

**E**n bas des jardins du Trocadéro, un emplacement considérable entre le Pavillon officiel algérien et celui du Japon a été réservé à l'Exposition coloniale britannique. Pourra-t-on s'en étonner si l'on songe à l'immensité des pays qui ont envoyé ici les produits de leurs arts et de leurs industries ? Le Canada voisine avec l'Australie, séparée par une rue de l'Inde et de Ceylan ; les petites colonies ont des

recoins, des salles isolées et disparaissent parmi ces immenses États vassaux dont chacun suffirait à nourrir un grand peuple ; encore l'Égypte, qui conserve un semblant d'autonomie sous le joug anglais, a-t-elle un peu plus loin son Pavillon spécial. Ce qui, tout d'abord, surprend le visiteur, c'est la constatation suivante : la physionomie propre, la personnalité des divers pays groupés ici sous le drapeau britannique n'apparaît point traduite, rendue saisissable aux yeux des profanes par les différences d'architecture : tous ces édifices étroitement serrés les uns contre les autres ne présentent guère qu'une série de halls aux façades rectilignes sans vraie grandeur : les Pavillons canadiens et australiens n'ont point de caractère propre ; ils sont simplement anglais avec leurs tentures « liberty » et

leurs *windows* en saillie : c'est tout juste si ceux de l'Inde et de Ceylan rappellent de loin certains aspects de palais indigènes. Après tout, cette uniformité n'est-elle point significative ? C'est ici la section de la « *Greater Britain* », et ces divers pays ne sont que les provinces de l'« *Empire* » anglais.

Les Pavillons de l'Inde et de Ceylan sont situés en bordure de la rue creusée en tranchée au milieu du quai Debilly pour la durée de l'Exposition ; c'est de ce côté seulement, le dos à la Seine, que l'on peut embrasser d'un coup d'œil leurs façades : sur les autres faces on est trop près, le recul nécessaire fait défaut. Au centre une grande porte carrée précédée d'un double escalier, flanquée de deux petits minarets, puis supportant l'architrave, une série de colonnettes ; c'est simple : tout cela est blanc, partiellement recouvert de décorations en relief, motifs géométriques ou inspirés de la flore asiatique : la plupart des ornements de détail, soit à l'extérieur soit à l'intérieur, présentent d'ailleurs un intérêt réel ; on les a moulées sur les originaux qui existent en nombre considérable au South Kensington Museum. Le Pavillon de Ceylan est presque aussi vaste que celui de l'Inde, nous nous apercevons bien vite que Ceylan a dépensé pour son exposition des sommes proportionnellement beaucoup plus considérables que le vaste empire indien : qu'il nous soit permis à ce propos de rapporter en quelques mots l'histoire du Pavillon indien.

Aux premiers appels de la Commission royale instituée en vue de l'Exposition Universelle, le gouvernement des Indes répondit par un refus catégorique de subsides : impossible, disait-il, d'accorder la moindre participation financière à l'exhi-





bition anglaise, tant les fléaux dont souffrait la péninsule (guerre, famines, épidémies) grevaient son budget. La Commission royale et son président le prince de Galles se crurent tirés de cette difficulté par l'offre généreuse d'un riche membre du Parlement, sir H. Seymour King, qui prétendit prendre à sa charge les frais de l'exposition anglo-indienne, soit 12.000 livres sterling : des plans furent dressés, envoyés en France pour être exécutés ; mais ce fut alors le Commissariat général qui souleva des objections, et se refusa à autoriser l'érection d'un pavillon dû à une libéralité privée : sir H. S. King dut retirer sa proposition, de longues négociations furent entreprises, et force fut enfin au gouvernement des Indes, après mille difficultés, d'accorder les sommes nécessaires.

C'est justement à ces princes indigènes que l'on doit les plus curieuses collections et les objets les plus riches : plusieurs salles sont meublées de vitrines aux proportions considérables envoyées par eux, à elles seules ces vitrines ont un prix inestimable ; l'Inde est riche en essences de toutes sortes, et nulle part peut-être on n'a poussé plus loin l'art de la sculpture sur bois. Regardez cette vitrine que le ciseau d'un patient artiste a recouverte d'une multitude de fleurs et d'animaux fantastiques, son socle porte en relief des scènes religieuses et militaires d'une extrême complication ; on la doit au maharaja de Travancore, c'est la copie d'un original conservé dans le temple de Trevandvam. Et celle-ci qui se couronne d'un temple hindou aux mille flèches menues, et s'ouvre au centre en arc de triomphe. Ces vitrines sont remplies d'une infinité d'objets d'art, ivoires, bijoux, brode-

ries ; l'ivoire surtout met partout sa note blanche, apparaît sous les formes les plus diverses, précieuses figurines, statuettes, vases ciselés, coffrets ornés comme des chasses : on le marie aux métaux précieux, on le rehausse de pierreries, il entre dans la fabrication des objets les plus usuels et les plus rares.

Des halls indiens on passe dans ceux de Ceylan sans s'en apercevoir : quelques marches à descendre, ce sont les mêmes salles entourées de galeries, éclairées par de larges verrières tendues de vélums clairs. Ici aussi l'art hindou s'affirme dans un grand nombre d'objets analogues à ceux que nous venons



Les Cinghalais à l'Exposition.

d'admirer ; les mille produits de l'île apparaissent rangés par catégories, ce sont ceux des pays tropicaux ; en reproduire l'énumération serait fastidieux : disons seulement que l'exposition agricole et industrielle dépasse de beaucoup l'exposition similaire indienne par son ampleur, l'abondance des renseignements et documents de toutes sortes qui accompagnent chaque objet. Le but recherché n'est d'ailleurs point dissimulé, il est nettement défini dans le magnifique volume mis en vente à un prix modique par le comité de Ceylan : on désire multiplier les relations entre Français et habitants de Ceylan ; Ceylan, ruiné par la crise du café, se relève par la culture du thé ; Ceylan veut nous vendre son thé que nous paierons de nos objets manufacturés.

## II. — CANADA

C'est par l'abondance et l'extrême variété des produits exposés que la section canadienne s'impose à l'intention. On éprouve une impression d'amère ironie en constatant la richesse de ce beau pays lorsqu'on se souvient du mot de Voltaire : « quelques arpents de neige... » Qui donc disait récemment que le Canada était actuellement la plus florissante de nos colonies ? Colonie perdue, demeurée en partie française, et qui se souvient toujours de son ancienne métropole.

Il est certain qu'on a rarement organisé exposition agricole aussi complète : les champs, les vergers canadiens sont parmi les plus beaux qui soient au monde, et surtout les plus savam-



Les salles de l'Exposition canadienne.



ment cultivés; leurs produits ont été envoyés à profusion, céréales, graines, herbages, fruits; voici des sacs de magnifiques pommes conservées par des procédés frigorifiques. Des vues photographiques donnent une idée de ce qu'est la culture canadienne, plaines immenses parcourues par des machines agricoles, vastes fermes autour desquelles paissent des milliers de chevaux ou de bêtes à cornes. Quelques machines agricoles sont même exposées, quelques-unes seulement, les moins encombrantes, car les autres, les grandes, triomphent ailleurs, à l'annexe de Vincennes ou au Champ de Mars...

L'exposition industrielle n'est pas moins bien conçue; certes, l'industrie canadienne ne peut rivaliser avec celle des grandes nations d'Europe ou d'Amérique. Du moins a-t-on eu à cœur de n'oublier aucune des branches où elle excelle: industries minières; voici de la houille, des minerais, des pépites et des sables aurifères qui proviennent de la célèbre région du Yukon; chasse, pêche et industries dérivées, préparation de fourrures, tannerie, une salle entière est consacrée à la faune; le castor y figure à côté du renard argenté, le moose (élan), énorme, auprès du vison dont il faut plusieurs douzaines pour fabriquer un manteau; industries des tissus, de la cordonnerie, de la ganterie, fabrication de bicyclettes, de pianos. Cette exposition canadienne rappelle certains bazars orientaux; on y trouve représentés jusqu'aux plus humbles des métiers humains, j'allais dire jusqu'aux plus inutiles. Et cette multitude d'objets est rangée dans un ordre parfait; une excellente classification a été établie dont vous retrouverez le plan dans les nombreuses publications mises à la disposition du public.

Les artistes canadiens se sont vu doter d'une salle spéciale où ils ont entassé peintures et statues; plusieurs de ces œuvres ont été médaillées dans des concours français. De même une galerie a été réservée aux œuvres d'instruction: chaque école a envoyé des spécimens de travaux d'élèves, et ce n'est pas sans émotion que l'on feuillette ces humbles cahiers: ils sont signés de noms français; ce sont des devoirs français qui couvrent les pages. Même émotion si l'on parcourt les exemplaires de journaux canadiens étalés sur une table voisine: il y a des feuilles anglaises, et plusieurs feuilles françaises qui paraissent à Montréal: la *Patrie*, la *Presse*, le *Journal*; celles-ci sont pareilles aux feuilles anglaises par leur disposition typographique, l'aspect massif des colonnes serrées, écrites en très petits caractères l'abondance des annonces et des réclames,

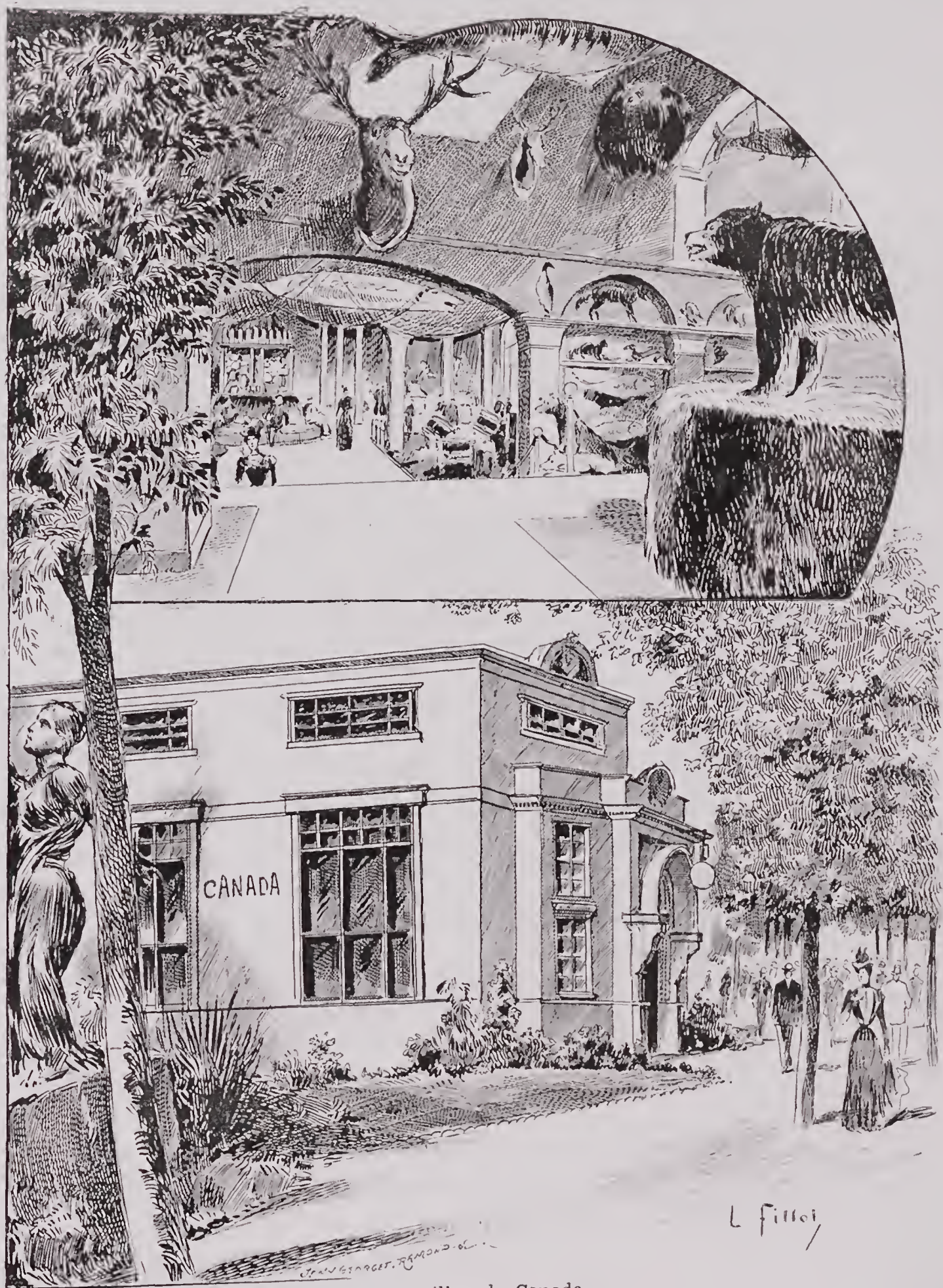
mais elles sont rédigées en notre langue, en un français un peu vieillot, presque classique s'il n'était rajeuni par des néologismes étranges, inconnus des Français de France.

L. MEILLAC.



## Les Machines

**L**e groupe IV de l'Exposition comporte l'ensemble des machines-outils utilisées dans le travail mécanique et des moteurs nécessaires à leur fonctionnement. Le tout est réparti dans les quatre classes 19, 20, 21, 22, qui se trouvent forcément entre-croisées. Au point de vue de la répartition géographique, il est facile de voir que contrairement à ce qui arrive



Le Pavillon du Canada.





Dr Gilles de La Tourette  
chef du service médical de l'Exposition.

dans la plupart des autres groupes, la surface occupée par la France est moindre que celle réservée aux éléments étrangers.

Ce sont les moteurs qui s'imposent surtout à l'attention, d'abord parce que la plupart sont en mouvement, ensuite parce qu'en général, ils sont de dimensions considérables. Puisque j'ai subi comme les autres cette influence de la masse des moteurs, je commencerai cette revue par eux.

Les moteurs appartiennent, comme chacun sait, à trois groupes principaux : les moteurs à vapeur, les moteurs à gaz ou à pétrole, les moteurs à eau.

Dans l'état actuel de l'industrie, les moteurs à eau ont la moindre importance pour la raison que le nombre des cours d'eau utilisables est constant et restreint, tandis que les besoins de l'industrie croissent chaque jour et demandent à être satisfaits malgré le petit nombre de chutes ou de rivières. Cependant, dans cet ordre d'idées, l'utilisation des chutes du Niagara est un progrès.

Ce qui frappe le visiteur de l'Exposition au point de vue des machines à vapeur, c'est qu'en général elles sont énormes et attelées à des dynamos, disposition qui supprime les pertes dues aux transmissions.

Mais les dynamos exigent plus de vitesse que les machines outils ordinaires ; pour réaliser cette vitesse qui atteint jusqu'à 260 ou 280 tours, il faut ou bien introduire plus de vapeur, ou de la vapeur à plus forte pression. On peut dire que les constructeurs nouveaux, qui n'ont pas autant d'expérience que les anciens, mais qui ont plus de logique et de témérité, ont adopté la solution de la vapeur à haute pression parce que les admissions étant plus petites il y a plus de régularité. C'est sans doute aussi plus économique, mais les machines soumises à des coups violents résisteront-elles autant que les anciennes ? C'est à l'avenir de décider.

Ces constructeurs nouveaux appartiennent aux pays étrangers à la France et à l'Amérique, de sorte que l'on peut pour ainsi dire classer les machines de l'Exposition en étrangères à fortes pressions et françaises à pressions moins élevées.

L'adoption d'une forte pression pour la vapeur a entraîné la suppression presque générale du tiroir classique, pièce dont le déplacement ouvre et ferme les admissions et les échappements. Avec de fortes pressions il y aurait des fuites inévitables, le tiroir est remplacé soit par des valves, des soupapes, des robinets, etc., correspondant à chaque ouverture. On peut dire que dans la section étrangère ce sont les soupapes qui dominent (Stulzer, usine de Nuremberg, etc), tandis que dans la section française ce sont les valves. (Société alsacienne, l'arcot, Decauville, Cail, Fives-Lille, Dujardin, etc.)

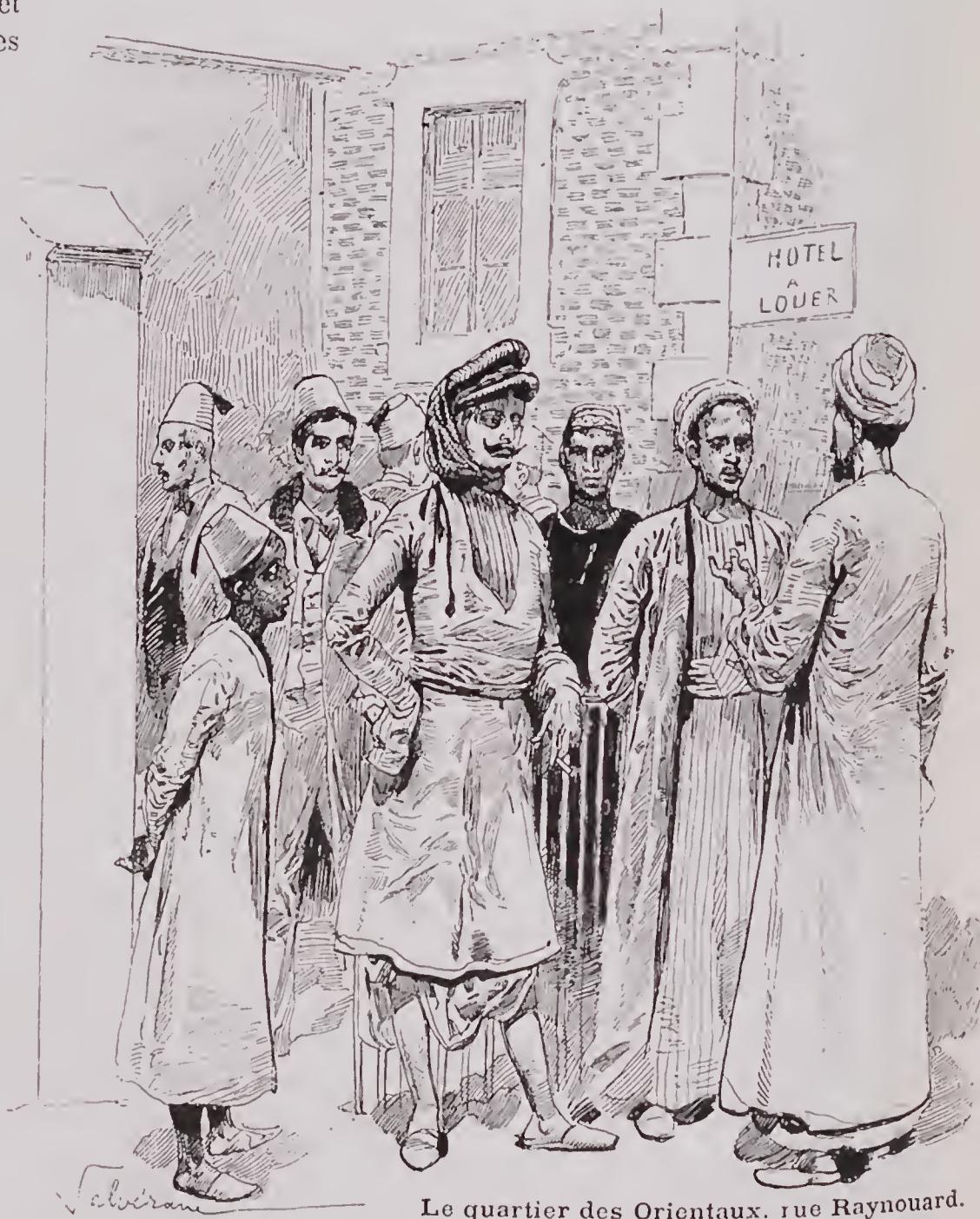
La plupart des machines à vapeur de l'Exposition ont plus de 1000 chevaux de force ; quelques unes atteignent 2500 chevaux.

De pareilles machines ne sont économiques qu'à la condition que lorsque la vapeur est admise sous le piston, on la laisse se détendre avant de la laisser échapper ; dans les machines les plus économiques la vapeur entre sur 1/6 ou 1/10 de la course seulement. On a imaginé de faire cette détente dans d'autres corps de pompe. C'est le type des machines compound ou Woolf. Cela a l'avantage de ne pas laisser d'eau de condensation dans le premier cylindre, mais cela en définitive augmente les frottements. Certaines machines sont à 2, à 3, à 4 cylindres, et la combinaison de ces cylindres peut être très variée ; tantôt ils sont en ligne ou en tandem, la marche des cylindres est plus régulière, mais la transmission l'est moins. D'autres fois chaque cylindre ou un groupe de cylindres en tandem commande l'arbre de couche, cela présente les propriétés inverses du cas précédent. Enfin, suivant l'espace dont on dispose, et la facilité pour établir les fondations, on met les cylindres verticaux ou horizontaux.

En général, pour éviter les pertes de chaleur, les cylindres sont couverts d'une chemise de vapeur. De plus il faut remarquer que, même lorsqu'on travaille à faible pression, si la machine est à plusieurs cylindres le premier doit recevoir de la vapeur assez forte. Ainsi, même en France, on utilise de la vapeur à 10 kilos de pression.

Toutes les machines très chaudes et très rapides ont besoin d'un graissage parfait.

Dans la section française, on remarque les belles machines de la société Alsacienne, de Cail, de Fives-Lille, de Dujardin, etc. Dans les sections étrangères il faut citer Sulzer, Mertz, de Suisse ; Carels van der Kerhove, de Belgique, qui a



Le quartier des Orientaux. rue Raynouard.



imaginé un nouveau mode de distribution par le fond des cylindres, Borsig, Schukert, d'Allemagne; Siemens-Bros, d'Angleterre; Rinzkoffer, de Prague, Gauz, de Vienne. La fabrique de Brünn expose une machine faisant 125 tours et possédant un régulateur nouveau et très doux, ce qui est indispensable avec les grandes vitesses.

Une variété de machines assez fréquente à l'Exposition est ce qui est appelé assez indûment locomobile; c'est la réunion d'un générateur et d'un moteur. Il y a des avantages au point de vue de l'emplacement, mais il est clair que le mécanisme doit s'encrasser facilement. On trouve de ces appareils chez Lang (Allemagne), et en Hongrie.

Une autre forme de l'emploi de la vapeur est ce que l'on appelle la turbine à vapeur, appareil où celle-ci agit par vitesse et non par pression. On avait espéré que la facilité de liaison avec les dynamos permettrait l'extension de ce système. L'Exposition ne présente que deux types dont le Laval est le premier du genre.

Qui dit moteur à vapeur dit générateur. A part quelques types exposés, la véritable exhibition des générateurs se trouve dans les chaufferies actives de l'Exposition, comprenant environ soixante-dix générateurs en marche, ils représentent plus de 25.000 mètres carrés de surface. La plupart sont du type multitubulaire (eau dans les tubes), mais les autres systèmes sont représentés; à voir, la chaudière marine de Balcock et Wilcox.

Les moteurs à gaz, et à vapeur sont nombreux à l'Exposition. Je ne signalerai qu'un moteur tandem à trois cylindres ayant l'avantage de n'avoir que des risques minimes d'extinction puisqu'il y a trois allumages différents.

Dans les moteurs à gaz, une des grandes difficultés est le graissage, car le cylindre s'échauffe énormément au contact du gaz à 1500 ou 1600 degrés. Une des plus belles choses de l'Exposition est le graissage régulier d'un moteur à gaz de Cockerill pour soufflerie de haut fourneau (grande machine soufflante). Un arbre manœuvre des roues dentées qui, à chaque coup de piston, avancent d'une dent et enfoncent dans des pots à huile des pistons qui chassent le lubrifiant de chacun des pots par de petits tubes de cuivre vers les différents points à graisser.

Les moteurs à eau sont surtout représentés à l'Exposition par des turbines. On a fait subir des améliorations aux ailettes. La seule chose véritablement originale est la superposition de plusieurs turbines (Escher-Wyss, Suisse). Une autre amélioration est l'adoption d'un régulateur à pression hydraulique artificielle. La vitesse devient-elle trop grande, le régulateur augmente cette pression.

Les moteurs sont en définitive destinés à faire marcher les machines-outils. Ces machines peuvent être des pompes, et sous ce rapport l'Exposition ne présente qu'une nouveauté! Ce sont cinq pompes disposées horizontalement et en rayon

autour d'un arbre. Cette disposition rend le travail très régulier et sans aucune complication de corps de pompe oscillants.

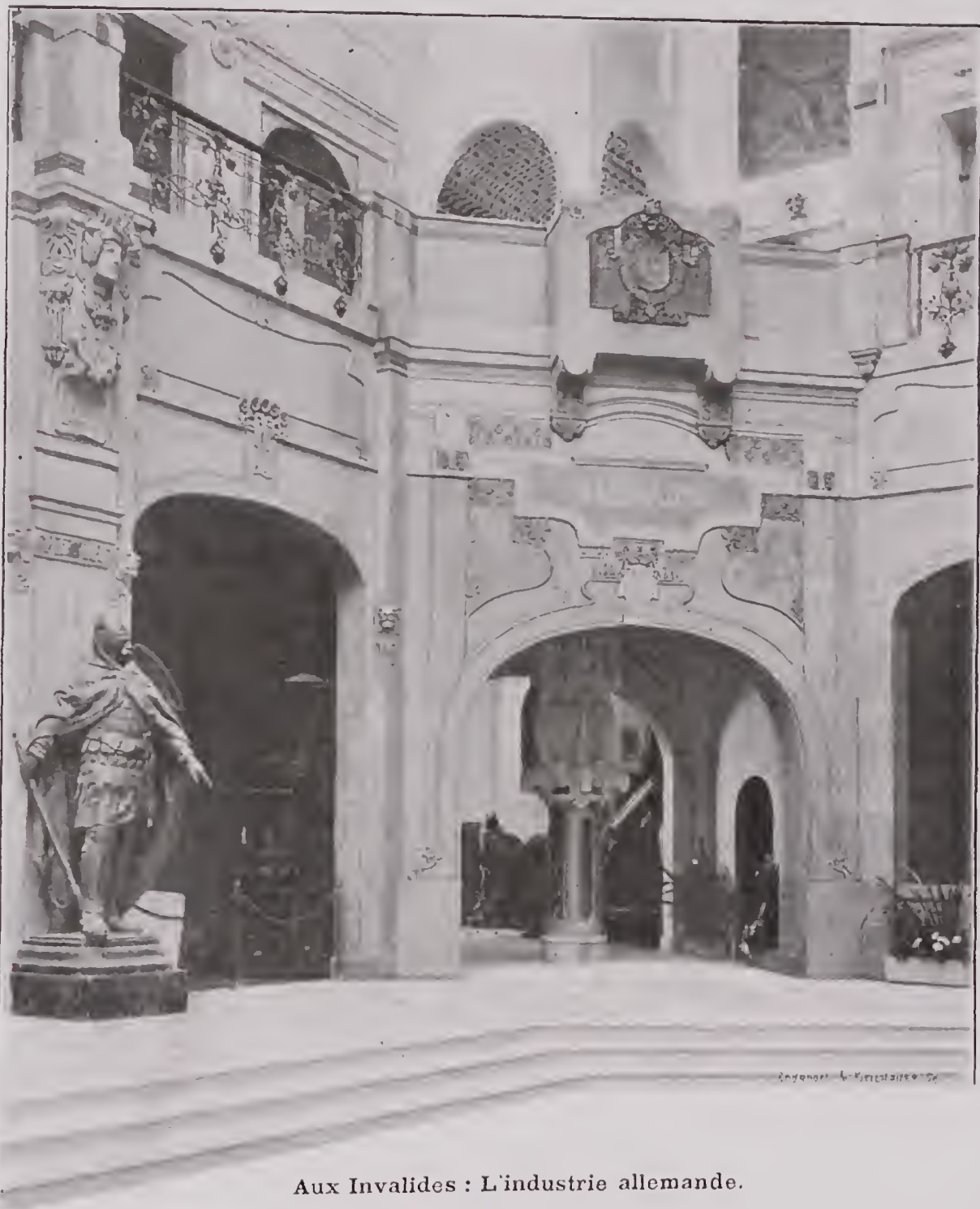
Les machines à travailler le fer sont nombreuses à l'Exposition. Nous voyons des ponts roulants, tel celui de l'Allemagne qui porte l'horloge, tel celui de la section française qui rappelle la tour Eiffel jusqu'à la première plate-forme; nous trouvons toute la série d'outils destinés à forger, à raboter, à fraiser, à percer, à cintrer, à découper, à emboutir les métaux.

Seulfort, de Maubeuge, présente sous ce rapport un bel ensemble. L'Angleterre offre de nombreux appareils pour fabriquer les vis, les boulons, etc. L'Allemagne a aussi une belle exposition de machines-outils (annexe

Suffren). Le plus intéressant des appareils pour travailler le fer est la riveuse mue par l'air comprimé et qui a d'ailleurs servi à la construction du pont Alexandre-III.

Les outils à travailler le bois sont également très nombreux, depuis la scie à débiter les arbres et la raboteuse jusqu'à l'appareil à faire des mortaises. Celui-ci comporte une sorte de chaîne sans fin poussée comme un coin à travers le bois. La France, les États-Unis, la Suède ont beaucoup d'appareils destinés au travail du bois.

Un complément des machines destinées au bois sont les machines à affûter les scies. Les unes destinées aux lames rectilignes ont pour éléments une lime ou une meule d'émeri perpendiculaires à la lame qui avance d'une largeur de dent à chaque mouvement de l'appareil limeur. Les autres destinées aux scies circulaires ont pour éléments des meules d'émeri dirigées tangentiellement aux dents à affûter.



Aux Invalides : L'industrie allemande.



Telle est, dans les grandes lignes, l'exposition de la mécanique générale ; elle est d'un grand intérêt : les petites machines plairont par leur ingéniosité, tandis que les grands moteurs nous étonnent à la manière des artistes qui sans effort apparent et gardant toute l'aisance de leurs mouvements arrivent à réaliser devant nous les objets les plus parfaits avec les matières les plus résistantes.

L. L.

des photographies et des cartes occupent l'autre partie de cette aile. Enfin, sous la coupole, la direction générale du pilotage et des phares nous montre des cartes, des photographies, des dessins et modèles de phares flottants et de bateaux-pilotes ainsi que des vapeurs brise-glace, et la commission géologique expose toute une admirable collection de pierres du pays.

L'aile droite du Pavillon a été réservée aux collections exposées par un grand nombre de sociétés scientifiques, par l'admi

# Le Pavillon de la Finlande

**L**e Pavillon de la Finlande se trouve dans la rue des Nations, entre les Pavillons de la Bulgarie et du Luxembourg, juste derrière le Pavillon de l'Allemagne. C'est le seul édifice que la Russie ait élevé sur cette partie du quai d'Orsay réservée aux puissances étrangères. Elle n'a pas en effet de pavillon national. Elle a préféré semer sur toute la superficie de l'Exposition vingt-deux monuments particuliers.

L'architecture du Pavillon de la Finlande rappelle dans leurs lignes principales les vieilles églises et les habitations rustiques du pays, mais ses ornements symboliques donnant une idée exacte des richesses naturelles de la Finlande, de sa flore et de sa faune sont de style moderne. Elles ont été exécutées par des ouvriers du pays. Leur mise en place a nécessité un travail très méticuleux. Les dessins que nous reproduisons ici en feront suffisamment saisir toutes les difficultés pour qu'il nous soit permis de ne pas insister davantage sur la construction de ce Pavillon.

A l'intérieur, la coupole centrale a été décorée de fresques représentant des scènes tirées du « Kalewala » dues au pinceau de M. Axel Gallen. Des bas-reliefs représentant des scènes de la vie des paysans sculptés par M. E. Holnen, et des panneaux peints par MM. Edel-felt, Bloustedt, Encken, Gabbart, Risa-nen et M<sup>me</sup> Soldan Brofeldt complètent la décoration.

Au centre du Pavillon, dans une vitrine placée sur un bloc de marbre multicolore, la commission géologique de Finlande expose le bolide tombé près de Borga, le 12 mars 1899.

Dans l'aile gauche, l'art décoratif industriel du pays est représenté par une série de meubles construits sur des dessins d'Axel Gallen exposés par la société *Iris*. Nous retrouvons là le style finlandais. A côté les tentures d'ameublement, envois de la société des Arts Manuels, nous montrent au contraire le style finnois dans sa pureté la plus parfaite, les tissus d'art exécutés par les écoles de tissage et une exposition de types de bateaux en usage dans le pays. Les modèles d'appareils de pêche,

nistration supérieure des écoles, par l'Université Impériale et par des établissements d'instruction supérieure.

Vingt sociétés scientifiques nous montrent à cet endroit leurs travaux: atlas, publications, statistiques, photographies. Autant de documents précieux pour le visiteur.

L'instruction publique est aussi largement représentée. Les écoles primaires, secondaires, normales et supérieures, ainsi que les écoles professionnelles, ont envoyé des documents qui renseignent le visiteur sur leur organisation et les résultats obtenus. A côté la presse met sous nos yeux les journaux publiés dans le pays en langues suédoise et finnoise.



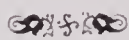
La façade du Palais des Fils et Tissus.

Leon Perry



L'administration supérieure des forêts, l'administration supérieure de l'agriculture, le bureau central de statistique, les administrations des chemins de fer et des ponts et chaussées nous montrent ensuite, par d'intéressants documents, des renseignements précis sur l'histoire de ce pays, sur sa population, son agriculture, ses forêts, ses voies de communication, etc.

CH. LAVIGNE.



## Les Congrès internationaux

Si les diverses galeries de l'Exposition ont vu passer sous leurs voûtes de nombreux visiteurs, aucun Palais n'aura renfermé autant de personnalités célèbres que le Palais des Congrès. Les Congrès internationaux ont été au nombre de 127 et ont compris près de 80.000 congressistes.

Tandis que les produits industriels, manifestation matérielle de l'activité humaine, s'étaient au Champ de Mars, de hautes et courtoises discussions avaient lieu au Pavillon du pont de l'Alma, signalant au monde les progrès scientifiques, philosophiques et sociaux accomplis pendant ces dernières années.

L'avancement des idées humanitaires a été considérable pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, et leur marche a surtout été rapide depuis vingt-cinq ans. Des questions autrefois presque inconnues ont acquis une place prépondérante dans les préoccupations des penseurs. La prévoyance, l'assurance sociale, la protection de l'individu sous toutes ses formes ont donné lieu à toute une série de Congrès.

Il est impossible de parler de toutes ces manifestations. Un volume ne suffirait pas, nous nous bornerons donc à signaler les principales.

Le Congrès des valeurs mobilières a siégé pendant quatre jours, agitant des questions nombreuses et complexes. Il y a cent ans, la valeur mobilière n'existait pas, le Code civil la traitait en quantité négligeable, et longtemps le vieil adage — *res mobilis, res vilis* — a eu force juridique. Aujourd'hui, la fortune mobilière de la France est égale à sa fortune immobilière, il y a là une sorte de dématérialisation de la richesse

qui montre un réel progrès dans l'extension des facultés intellectuelles.

Le Congrès de la mutualité a réuni plus de 800 membres, tant français qu'étrangers. Ils ont discuté les questions fort intéressantes qui préoccupent les économistes et peuvent avoir une grande importance dans le mouvement social de l'avenir.

Le chef de l'État a présidé la séance de clôture de ce Congrès, choisissant cette occasion pour inaugurer le Palais.

Un Congrès des Accidents du travail et des Assurances sociales a permis de discuter les si nombreuses questions soulevées par la nouvelle loi de 1898.

Les Sociétés coopératives ont donné lieu à deux congrès, l'un relatif aux coopératives de consommation, l'autre aux associations ouvrières de production.

Un Congrès international de la Paix a réuni des délégués et des diplomates de tous les pays, c'était la suite naturelle de la conférence de la Haye; souhaitons que les idées généreuses ainsi jetées produisent enfin une solution pratique.

Le Congrès de la Presse a particulièrement réussi, et M. Loubet a tenu à recevoir les congressistes.

De très nombreux Congrès purement techniques ont eu lieu, sur les programmes les plus divers, embrassant toutes les branches du commerce, de l'industrie et de la science. Le Congrès de médecine a réuni à lui seul 12.000 adhérents. Il n'a pu avoir lieu dans le Palais, et on a réservé la Salle des fêtes à cette réunion des sommités médicales de tous les pays.

L'enseignement a donné naissance à

Interieur du Pavillon de la Finlande.

des Congrès généraux et des Congrès particuliers. L'enseignement technique, commercial, industriel, agricole ont eu leurs premiers Congrès internationaux. Leur développement très rapide tant en France qu'à l'étranger nécessitait la réunion de ces Congrès qui ont eu un très grand nombre d'adhérents.

Signalons enfin deux Congrès qui marquent un changement très sérieux, une modification importante, dans les idées généralement répandues. Ce sont les deux Congrès féministes.

La question de la femme est fort discutée depuis quelque temps. Les intéressées ont voulu débattre leurs idées et elles ont provoqué la réunion de deux Congrès où elles n'ont admis





que quelques rares adhérents du sexe masculin. L'un, celui des Œuvres et Institutions féminines, présidé par M<sup>lle</sup> Monod, et avec pour secrétaire général M<sup>me</sup> Pégard, s'est occupé presque exclusivement des établissements dus à l'initiative de la femme et des moyens de les faire prospérer. L'autre, qui a pour président M<sup>me</sup> Pognon et pour secrétaire général M<sup>me</sup> Marguerite Durand, directrice du journal *la Fronde*, portait, comme nom, le Congrès de la *Condition et des Droits des Femmes*; il a été plus passionné que l'autre, et les 200 congressistes ont daubé avec énergie contre l'homme, « l'animal le plus haïssable de la création ».

L'organisation de cette longue série de Congrès n'avait pas été facile, et c'est grâce à un tact parfait, joint à l'autorité que lui donne sa haute science, que M. Gariel, délégué principal aux Congrès, a pu mener à bien l'œuvre qui lui était confiée. Dans les nombreuses négociations que motivait la formation d'un Congrès — nomination des Commissions d'organisation, rédaction et approbation du programme définitif, choix des adhérents, etc., etc., — il a été aidé par M. Delaunay, qui a mis au service de l'Exposition un dévouement sans bornes.

Et maintenant, que sortira-t-il de ces tournois d'éloquence où les idées généreuses ont été jetées en foule? Peut-être aucun résultat immédiat, mais on peut affirmer que cette réunion d'hommes éminents sera d'une incontestable utilité. Des points controversés ont été fixés d'une façon définitive, des questions ont été tranchées; des bases solides ont été créées desquelles l'esprit humain, fortifié par la bataille, peindra de nouveau vers le mieux.

CHARLES LAVIGNE.



## Boissons exotiques

L'EXPOSITION offre une collection assez complète de boissons exotiques qu'on peut même, pour la plupart, déguster.

Il en est d'assez connues, telles sont le maraschin de Dalmatie, sorte de macération faite d'une façon particulière et qui a été imitée dans le cherry-brandy; le sljinovica, eau-de-vie de prunelles faite en Hongrie et en Serbie; les rhums obtenus à la Martinique, par exemple, à l'aide du jus ou de la mélasse de cannes. L'Italie produit des liqueurs rappelant soit la chartreuse, soit nos crèmes de vanille.

Les premières sont à base d'eucalyptus et d'autres plantes aromatiques, les autres sont à base de pétales de roses.

Mais l'Exposition permet de déguster des boissons moins connues.

Rendons-nous aux Invalides, rue Fabert, et nous trouverons un bar où l'on débite une boisson rappelant beaucoup le cidre; cette boisson c'est le kwass. Elle est obtenue en délayant du pain de seigle dans de l'eau que l'on fait ensuite fermenter. On n'obtient pas un moût analogue à du moût de grains, parce qu'ici l'amidon ne se transforme que lentement et incom-

plètement en sucre. La liqueur est, à cause de cela, toujours un peu trouble, faiblement alcoolique et acide.

Passons au Trocadéro; là, dans un café japonais, une petite mousmé bien dodue et bien mignarde vous servira pour 50 centimes un verre d'eau-de-vie de thé.

Cette boisson est obtenue de la manière suivante : du riz cuit à la vapeur est traité par un champignon microscopique qui a deux propriétés : ses graines transforment l'amidon en sucre, ses tiges font fermenter ce sucre. Comme la plante est assez rare on la multiplie de proche en proche. — On fait une première culture (le moto) qui sert à en faire une deuxième, puis une troisième. — C'est le résultat de cette troisième culture qui est le saké, sorte de bière par conséquent. On la soufre, et on distille les lies avec de l'eau à peu près comme nous faisons pour le marc de vin et on a un alcool, qui est le saké



Pavillon de la Finlande : Vue d'ensemble.





L'Exposition de la Guinée.

que nous pouvons boire au Trocadéro. C'est une liqueur rappelant un peu le whisky, mais avec un goût de nêfle auquel il faut s'habituer.

Non loin du Japon, se trouve l'exposition de Ceylan, où nous verrons de l'arrak. C'est une boisson mixte entre la précédente et le rhum, en ce sens qu'on la fait fermenter avec une culture sur riz analogue à la précédente et que ce qui fermente est de la mélasse de cannes.

Au Canada, vous verrez à côté de divers rhums et de diverses liqueurs à base de fruits, du vin de palmier, produit rouge de la fermentation de la sève de certains palmiers.

Pour terminer, je dirai que le Mexique aurait pu nous offrir du nosqual, boisson fermentée obtenue du suc des agavés, mais que je n'ai pu en découvrir à l'Exposition.

L. L.

## Caoutchouc et Bimbeloterie

L'INDUSTRIE du caoutchouc a pris, depuis ces dernières années, une extension considérable; une quantité énorme de ce produit rentre dans la fabrication des vélocipèdes et des automobiles, par exemple, tant pour les chambres à air, les pédales, les poignées, que pour les garnitures de roues; mais cette industrie a d'autres débouchés qui furent bien antérieurs à la vélocipédie et l'automobilisme; ce produit est employé pour les tuyaux à incendie, tuyaux à arrosage, cylindres pour machines à vapeur, blanchets lisses pour l'imprimerie, tapis pour tous usages; on l'emploie aussi comme courroies de transmission, et partout où le travailleur y est exposé, il le protège contre l'humidité et les acides; il sert, en effet, à faire des moufles, des manchettes, des gants; les scaphandriers en sont munis et les blanchisseurs, les tanneurs ne pourraient pas travailler sans lui comme préservatif, de même que les ouvriers presseurs, papetiers, brasseurs qui ont tabliers, bottes, souliers et jambières de caoutchouc. La gutta-percha est un produit présentant assez d'analogie avec le caoutchouc, et son emploi est aussi fort répandu: on s'en sert pour bassines, seaux et bouteilles à acides, pour courroies de

transmission, et partout où le travailleur y est exposé, il le protège contre l'humidité et les acides; il sert, en effet, à faire des moufles, des manchettes, des gants; les scaphandriers en sont munis et les blanchisseurs, les tanneurs ne pourraient pas travailler sans lui comme préservatif, de même que les ouvriers presseurs, papetiers, brasseurs qui ont tabliers, bottes, souliers et jambières de caoutchouc. La gutta-percha est un produit présentant assez d'analogie avec le caoutchouc, et son emploi est aussi fort répandu: on s'en sert pour bassines, seaux et bouteilles à acides, pour courroies de



Le Pavillon de l'Italie vu de la Passerelle.



transmission ; en cuvettes pour la photographie, en disques pour turbines, en feuilles pour la galvanoplastie, en plaques moulées pour la ganterie et en tuyaux de conduites, siphons pour eaux, liquides acides, alcalins, alcools froids, vin, bière, tubes acoustiques, etc. Le caoutchouc, comme la gutta-percha, est donc employé dans les industries des chemins de fer, des usines à gaz, de l'électricité, de l'hydraulique : on s'en sert pour l'arrosage, la vapeur, etc., et on comprend facilement ce qu'une telle industrie tient de place dans les préoccupations, et les visites à l'Exposition, des gens du métier ; elle occupe d'ailleurs à peu près toute la classe 99, où on pourra utilement se renseigner ; à côté cependant de toute cette industrie spéciale, on peut visiter aussi les différentes sortes de toiles cirées, tous les articles de voyage, habits imperméables, manteaux, malles, valises, nécessaires, objets composant les campements, ingénieux et commodes ; tous les tissus élastiques, depuis les plus suggestives jarrettières jusqu'aux bretelles les plus prosaïques, sans compter les objets de pharmacie et la foule des jouets faits en caoutchouc ou dans lesquels le caoutchouc entre pour une grande part.

Ceci nous sert de transition ; puisque nous parlons de jouets en caoutchouc nous mentionnerons brièvement les autres jouets composant la classe 100, voisine d'ailleurs de la 99<sup>e</sup>, au premier étage du Palais des industries diverses, côté gauche, tout proche des Invalides. L'industrie des jouets a fait un énorme progrès depuis un siècle, et si l'on compare l'exposition rétrospective avec l'exposition moderne, cette dernière a tout l'avantage ; il y a surproduction de poupées, de polichinelles, les uns fort simples, les autres ingénieusement articulés ; puis c'est le nombre considérable, l'étonnante diversité des jeux de jardin, de salon, les voitures d'enfants et les voitures de poupées, toute la gamme des soldats de plomb, les forts, les toupies à ressort, les petits ménages et tous les jeux de bague, les canons, les mitrailleuses, les sabres, les tambours, clairons, fusils, cibles, arbalètes, les haltères, les appareils de projection, lanternes magiques et petits cinématographes ; les phonographes ne manquent point non plus, ni les instruments de musique pour enfants et toute la kyrielle des jouets à musique ; enfin, les jeux moins bruyants, les dominos, lotos, échecs, damiers, trictracs, les petits bateaux, les canards nageurs ; puis les jouets plus sérieux de crockets, de boules, de quilles, les raquettes, les balions et tous les systèmes de balles, aussi bien pour les jeux de paumes que pour les tours de physique amusante ; la mode est aussi aux petits billards de salons, vrais bijoux modernes et

dont il y a tant de systèmes dissemblables, qu'il est utile de les voir, pour se résoudre au choix convenant le mieux.

Par un léger crochet, on peut facilement revenir à la classe 98, sise à côté des deux autres et l'on ne manquera pas de s'extasier sur le fini et le nombre d'objets qui forment la broserie, la maroquinerie, la tabletterie renfermant un choix immense de souvenirs à offrir, pour toutes personnes de toutes conditions ; citons encore la vannerie, la gainerie, la théorie des pipes, en écume, en bois, avec les traits de tous les personnages marquants de notre époque, depuis ceux de l'autocrate de toutes les Russies, jusqu'à ceux de notre président actuel, en passant par ceux du Négus et du papa Kruger ; terminons par les objets de piété et par les articles de Paris qui ont conservé leur vogue et que l'on ne saurait imiter. L'exposition rétrospective de cette classe est assez curieuse ; on trouvera quelque plaisir à y passer une minute et à revoir les vieux missels, les objets du culte, en nacre et ivoire, les pipes et les tabatières d'autan dont quelques-unes appartiennent à des gens célèbres et font partie, dit-on, de collections particulières d'une très grande valeur.

E. BUSSIÈRES.



## Vitraux et papiers peints

DANS le vitrail, dans le papier peint, une inquiétude égale à celle qui tenaille au cœur les artisans des autres arts appliqués, se manifeste. C'est avec une unanimité louable et pleine d'enseignements que chacun, dans sa partie, se décide à créer des types où la tradition puérile presque toujours, imbécile souvent, soit enfin abandonnée pour des aspects nouveaux, concordant plus expressément avec nos besoins actuels. On marche dans ce sens et les ferronniers, les céramistes, les bronziers, les verriers, les décorateurs, les tapissiers, tous et tous enfin, se décident.

Le vitrail particulièrement se présente sous des couleurs — c'est bien l'occasion de le dire — particulièrement aimables. Les documents purement modernes sont

heureusement précédés de fragments ou d'ensembles en quoi chacun peut retrouver la série des étapes du beau métier du verrier, depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Voici un morceau de musée d'art déco-

ratif, reconstitué avec une grande sagesse, un goût sûr et une science vraie. M. Maigne a montré là une fois de



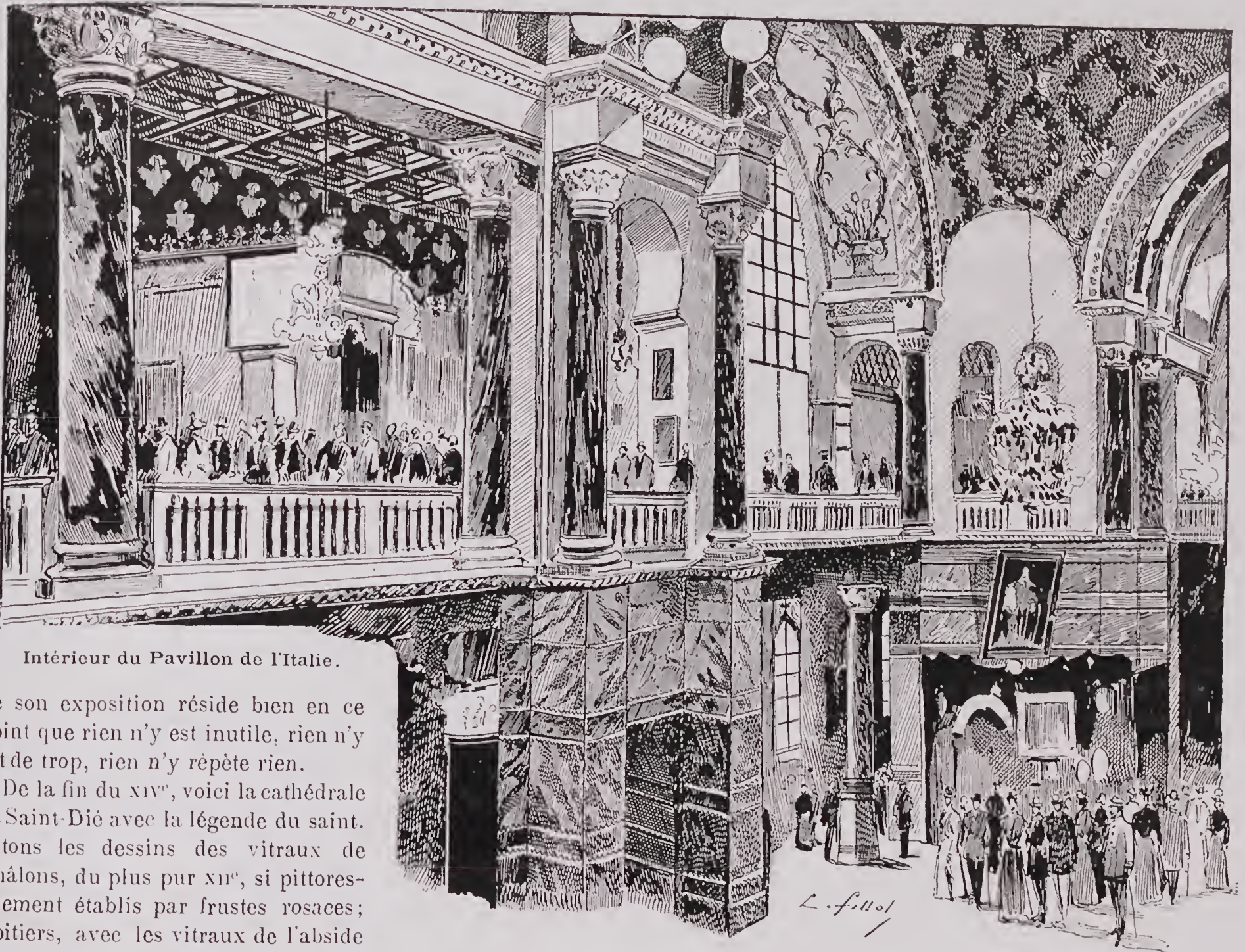
Aux Invalides : Fontaine de Choisy.



plus qu'il réunissait en lui ces qualités et qu'il était parmi tous le mieux désigné pour une telle tâche. Il ne fallait pas envahir les galeries, hélas trop restreintes, que concédait l'Administration, il ne fallait pas, dis-je, envahir ces galeries d'un chaos de dessins, de cartons et de vitraux tels qu'une méthode, un enseignement ne puissent plus être dégagés du monceau de trésors qu'un tel parti eût accumulé. Mieux valait ne point chercher à outrepasser l'impossible et, dans le modeste cadre qu'on abandonnait au verre, se borner à établir, en une juste synthèse, la marche de cette industrie au travers des siècles, par des documents d'autant mieux choisis qu'il devaient être plus rares. M. Magne a parfaitement compris qu'il ne fallait pas ici totaliser des redites, ni juxtaposer des doubles. L'intérêt

lumineux, d'un groupement si sobre et si consciencieux; Appert, dont l'effort est intéressant de marier dans la pâte les gammes et les valeurs: Gaudin, avec qui Grasset — chose notoire — collabore. Qui ne se souvient de Jeanne d'Arc et de saint Georges?

Des papiers peints, nous ne dirons que deux mots. On saura se rendre compte de l'élan prodigieux qui entraîna nos artistes vers une émancipation absolue, en allant par curiosité établir une comparaison entre leurs modèles et les modèles surannés de l'exposition rétrospective du papier de teinture. On retrouvera là tout l'aspect des anciennes chambres de nos grand'mamans, avec les motifs pompéiens, les papiers frappés et dorés, les bandes néo-grecques, les dessins à roses



Intérieur du Pavillon de l'Italie.

de son exposition réside bien en ce point que rien n'y est inutile, rien n'y est de trop, rien n'y répète rien.

De la fin du XIV<sup>e</sup>, voici la cathédrale de Saint-Dié avec la légende du saint. Citons les dessins des vitraux de Châlons, du plus pur XII<sup>e</sup>, si pittoresquement établis par frustes rosaces; Poitiers, avec les vitraux de l'abside du XII<sup>e</sup> siècle, méticuleusement restitués par M. Lucien Magne; de Paris, une rosace, et *passim* ces bordures en entrelacs, les fragments de Bourges, du Mans, de Toul, de Vendôme, les documents précis de l'école de Champagne (XIII<sup>e</sup> siècle) consignnant l'épisode du Renversement des Idoles; du XVII<sup>e</sup> siècle, ces écussons tête de mort, où les oiseaux, les paysages avec vaches à l'abreuvoir, signifient si parfaitement leur époque.

Enfin, nous voici chez les modernes. Et tour à tour, écrivons les noms de MM. Lux Fournier avec ses fleurs opaques; Fauquet qui se trompa en croyant qu'un ton commun est un ton chaud; Lucien Bégule, de Lyon, dont les rouges sont très bien et les ciels habilement traités; Vantillard, qui s'essaye à une renaissance de la Renaissance un peu terne et molle; Laumonnerie, qui triomphe par son beau métier simplifié, par ses généreuses coulées, d'une qualité si

sauvages, les arcs et paniers, les imitations de tapisseries des Gobelins, datant de 1870, enfin le monceau des allégories.

Pascal FORTUNY.



## La distribution des récompenses

La distribution des récompenses a donné lieu le 18 août à une très belle fête, au cours de laquelle le Président de la République a prononcé un discours:

L'Exposition de 1900, a dit M. Loubet, aura fourni à la solidarité son expression la plus brillante. Elle lui donnera une puissance nouvelle d'expansion et de persuasion. La solidarité, à qui nous devons déjà de grandes choses, rendra, dans l'avenir, plus fragile le triomphe de la force, mieux reconnue la souveraineté





M. Gauthier,  
architecte du Palais de l'Agriculture.

généreux : la diminution des misères de toute sorte et la réalisation de la fraternité.

Dans sa réponse, M. Millerand, ministre du commerce, a donné les chiffres des récompenses accordées aux exposants et que voici :

2,827 grands prix ;  
8,166 médailles d'or ;  
12,244 médailles d'argent ;  
11,615 médailles de bronze ;  
7,938 mentions honorables.



### Le Rapport général sur l'Exposition

Le ministre du commerce a réglé par un arrêté l'exécution du Rapport général sur l'Exposition de 1900. Voici le texte de cet arrêté :

Article premier. Le rapport général sur l'Exposition universelle de 1900 comprendra une introduction et six parties, consacrées : la première, aux lettres et arts ; la seconde, aux sciences ; la troisième, à l'industrie ; la quatrième, à l'agriculture, à l'horticulture et aux aliments ; la cinquième, à l'économie sociale ; la sixième, à la colonisation.

Art. 2. L'introduction sera rédigée par le commissaire général.

Les six parties le seront respectivement par : M. Larroumet, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts (lettres et arts) ; M. Charles-Émile Picard, membre de l'Académie des sciences (sciences) ; M. Michel Lévy, inspecteur général des mines, membre de l'Académie des sciences (industrie) ; M. Grandeau, inspecteur général des stations agronomiques (agriculture, horticulture et aliments) ; M. Gide, professeur de la Faculté de droit de Paris (économie sociale) ; M. Paul Dislère, président de section du Conseil d'Etat (colonisation).

Art. 3. Chacun des six rapporteurs recevra une indemnité de 2,000 francs.

du droit ; elle imposera le règlement amiable des conflits internationaux et l'affermissement de la paix, toujours plus glorieuse que la plus glorieuse des guerres. Elle ne supprimera pas sans doute tout ce que les mauvaises passions peuvent enfanter de maux et de ruines, mais elle nous permettra d'apercevoir d'un peu plus près le but suprême vers lequel tendent les intelligences libres et les cœurs

## A nos Lecteurs

Voici l'Exposition de 1900 à la fin de sa carrière. Son succès, en dépit d'obstacles imprévus, a dépassé celui de toutes les expositions précédentes, puisqu'elle a reçu, chiffre qui n'avait jamais été même approché, plus de quarante millions de visiteurs. Sans doute on avait espéré plus, mais il est des limites à tout, même à l'empressement des foules. On l'avait un peu oublié ; et si dans le triomphe final de cette manifestation de la France pacifique, il y avait une constatation à faire, c'est qu'en rêvant trop grand et trop beau, on a pu un instant paraître n'avoir atteint qu'une médiocre réalité. Apparences trompeuses d'ailleurs. Jamais Exposition n'a réuni autant de chefs-d'œuvre. Le *Livre d'Or*, qui s'est efforcé de les mettre en lumière, a dû faire un choix. Les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'au bout ont pu se rendre compte combien ce choix a été souvent difficile. Et s'il avait voulu tout dire, tout voir, le *Livre d'Or* serait un livre qui ne finirait jamais... Il s'arrête au moment où va intervenir la pioche des démolisseurs, trop heureux, s'il a pu donner à ses lecteurs, l'illusion d'un long et intéressant séjour à l'Exposition.

A. HENRY.



Le Pavillon de Saint-Marin.



# LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION

## TABLE DES GRAVURES

### AUTOUR DE L'EXPOSITION

Avez-vous vos tickets. . . . .	263
Un marchand de tickets. . . . .	263
L'assaut d'un fiacre. . . . .	263
Autour des fontaines Wallace. . . . .	263

### A TRAVERS L'EXPOSITION

Une visite de M. Loubet. . . . .	167
Un fauteuil roulant . . . . .	78
Les porteurs au Trocadéro. . . . .	78
Le quartier des Orientaux, rue Raynouard. . . . .	316

#### *Chemin de fer électrique.*

Le Chemin de fer électrique et le trottoir roulant. . .	71
---	----

#### *Trottoir roulant.*

A travers l'Exposition sur le trottoir roulant . . . . .	47
Les Palais des Invalides et le trottoir roulant . . . . .	48
Le panorama du Trocadéro vu du trottoir roulant . . .	48
L'Exposition commerciale allemande, vue du trottoir roulant . . . . .	48
Le trottoir roulant . . . . .	71, 72
La construction du trottoir . . . . .	70

### CHAMP DE MARS

<i>Les Palais du Champ de Mars</i> . . . . .	Hors-texte n° 4
--	-----------------

Derniers travaux des sculpteurs. . . . .	132
--	-----

<i>Les Pavillons près la Tour Eiffel.</i> . . . .	Hors-texte n° 22
---	------------------

Chalet Suisse (Restaurant du). . . . .	213
--	-----

#### *Club alpin français.*

Une porte. . . . .	100
Motifs décoratifs. . . . .	100
Le Pavillon. . . . .	100
Le Chalet. . . . .	101

<i>Pavillon des Manufactures de l'Etat.</i> . . . .	193
---	-----

Les Allumettes. . . . .	194
La fabrique de cigarettes à la machine . . . . .	194
Le mégotier. . . . .	195

<i>Pavillon de Saint-Marin.</i> . . . .	324
---	-----

<i>Palais lumineux.</i> . . . .	168
---------------------------------	-----

<i>Pavillon de la Marine marchande anglaise.</i> . . . .	160
--	-----

<i>Pavillon des Messageries Maritimes.</i> . . . .	227
--	-----

#### *Palais de la Navigation allemande.*

Exposition du Lloyd allemand. . . . .	157
Le Pavillon. . . . .	158
Les Frises. . . . .	159

<i>Pavillon du Touring-Club.</i> . . . .	149
--	-----

#### *Palais de l'Electricité et Château-d'Eau.*

#### *Le Palais de l'Electricité et le Château-d'Eau illuminés.*

#### Hors-texte n° 14

Section allemande. . . . .	299, 304
Section française. . . . .	258
Château-d'Eau et Palais de l'Electricité . . . . .	73
Fronton du Château-d'Eau. . . . .	74
Décoration supérieure du Palais de l'Electricité. . . .	74
L'Enfant et les Poissons (de Pallez). . . . .	74
La construction du Château-d'Eau. . . . .	74
Le couronnement du Château-d'Eau. . . . .	75
Les chevaux marins (de M. Cordier). . . . .	75
Bas-relief de tour d'angle. . . . .	76
Les sous-sols. . . . .	76
Statue de la Source. . . . .	76
Couronnement du Palais de l'Electricité (l'Apothéose). .	80
Les fontaines lumineuses. . . . .	297
La chambre intérieure des fontaines lumineuses. . . .	300
Le mécanisme des fontaines lumineuses. . . . .	298
Le Palais des Illusions. . . . .	265

<i>La Salle des fêtes</i> . . . . .	Hors-texte n° 26
-------------------------------------	------------------

La Salle des fêtes (intérieur). . . . .	49
Statues des Nations . . . . .	49, 50
Détail d'une colonne. . . . .	51
La Frise. . . . .	52
La construction d'un escalier. . . . .	52
Motif décoratif de la porte extérieure. . . . .	53
Fragment du vitrail. . . . .	54
Les Arts industriels (de M. Maiglier). . . . .	54
Les Lettres (de M. Leroux). . . . .	54
Le Vitrail (fragment). . . . .	57

<i>Palais des fils, tissus et vêtements</i> . . . . .	241, 318
---	----------

Détail d'une galerie. . . . .	243
Les curieux à la galerie du 1 <sup>er</sup> étage. . . . .	19
L'Exposition des soieries. . . . .	247



PALAIS du Génie civil. . . . .	293
Porte du Génie civil. . . . .	Hors-texte n° 24
La galerie rétrospective à l'Exposition des moyens de transport. . . . .	296
Exposition rétrospective de la locomotion. . . . .	Hors-texte n° 18
PALAIS des Lettres, sciences et arts. . . . .	294
PALAIS des Mines et de la Métallurgie. . . . .	277
Métallurgie, section hongroise. . . . .	278
— — française. . . . .	278
PALAIS de l'Agriculture. . . . .	
Alimentation. — Sections étrangères. . . . .	223
Section française. . . . .	226
Agriculture. — Sections étrangères. . . . .	224
Pavillon du Champagne. . . . .	227
Moulin de Ladurée. . . . .	225
Musée centennal de l'agriculture. . . . .	Hors-texte n° 17
L'Exposition suisse (alimentation). . . . .	209
A l'Exposition suisse (fragment de décoration). . . . .	209
PALAIS des industries chimiques. . . . .	
La section allemande. . . . .	309
PALAIS du travail. . . . .	290
<b>CHAMPS-ÉLYSÉES</b>	
<i>Les Palais des Champs-Élysées et la grande Avenue.</i>	
	Hors-texte n° 1*
L'Avenue Nicolas-II. . . . .	65
Grand Palais. . . . .	Hors-texte n° 15
Façade sur l'avenue Nicolas-II. . . . .	61
L'Art industriel (statue). . . . .	62
L'Admiration (groupe). . . . .	62
Façade de l'avenue d'Antin (fragment de frise). . . . .	63
L'Epoque de Louis XIV (fragment de frise). . . . .	63
Saint Louis. . . . .	64
La Paix. . . . .	64
La Foi. . . . .	64
La Gravure (statue). . . . .	65
Bas-relief de Theunissen. . . . .	66
Le grand escalier. . . . .	66
La Vigne (bas-relief de Hugues). . . . .	68
Disposition intérieure. . . . .	68
La Muse (de Barrias). . . . .	69
L'Inspiration guidée par la Sagesse (de V. Peter). . . . .	69
La Science marche en dépit de l'Ignorance (de V. Peter). . . . .	69
La Paix (de Lombart). . . . .	70
Façade sur les Champs-Élysées. . . . .	72
Mise en place des sculptures. . . . .	195
L'encombrement des statues. . . . .	195
Le grand hall. . . . .	196
L'exposition de sculpture. . . . .	197
Le transport des tableaux à l'Exposition. . . . .	149
Les travaux du Jury de peinture. . . . .	152
Les <i>Conserits</i> (de Dagnan-Bouveret). . . . .	151
Le <i>Christ au linceul</i> (de Henner). . . . .	153
<i>Ex-oto</i> (de H. Roger). . . . .	156
<i>Saint Georges, Credo</i> (de Frémiet). . . . .	242
<i>La Proie</i> (de Peynot). . . . .	242
<i>La Nature se dévoilant</i> (de Barrias). . . . .	243
<i>Le Vire</i> (de Th. Rivière). . . . .	244
<i>A Table</i> (par Roll). . . . .	162
<i>Crépuscule</i> (de H. Vollet). . . . .	163
<i>Fleurs d'automne</i> (de G. Toudouze). . . . .	166

<i>La main chaude</i> (de Roybet). . . . .	174
<i>L'Epreuve d'eau-forte</i> (de Galliac). . . . .	180
Disposition des salles du 1 <sup>er</sup> étage au Grand Palais. . . . .	152
Petit Palais. . . . .	Hors-texte n° 6
Porte principale. . . . .	25
La Sculpture (groupe, de Saint-Marceaux). . . . .	26
La Seine (groupe, de Ferrary). . . . .	26
La cour intérieure. . . . .	27
L'Heure et le Temps (bas-relief). . . . .	28
Les Saisons (groupe, de Couvers). . . . .	28
Dans les combles. . . . .	29
La toiture et la balustrade. . . . .	29
M. Injalbert et son bas-relief. . . . .	30
Bas-relief de Peynot. . . . .	31
Façade du Palais sur la grande avenue. . . . .	31
La Renommée (de Peynot). . . . .	32
Bas-relief de Moncel. . . . .	32
Pavillon de la Ville de Paris. . . . .	169
Le berceau du roi de Rome. . . . .	170
Une sculpture du jardin. . . . .	170
Un coin du hall central. . . . .	171
Grand hall central. . . . .	173
La vasque des eaux pour l'alimentation de la Ville. . . . .	175
Le service anthropométrique. . . . .	176
L'Exposition des sculptures. . . . .	178
Une fontaine de la Ville. . . . .	179
Fragment de décoration. . . . .	179
Rue de Paris. . . . .	
Entrée. . . . .	107
<i>La rue de Paris le soir</i> . . . . .	Hors-texte n° 25
Aux Boushonnnes Guillaume. . . . .	273

**ESPLANADE DES INVALIDES**

L'avenue centrale. . . . .	235
Les Palais en façade. . . . .	Hors-texte n° 3*
Perspective des Invalides. . . . .	13
L'entrée de la rue centrale. . . . .	261
Fronton (la France triomphante, de Barbe). . . . .	262
Décors des balcons. . . . .	262
Motif central (pavots). . . . .	262
Fronton (la Gloire florale, de Larche). . . . .	262
L'art du papier (peinture de Verdier). . . . .	138
L'art de la tapisserie (peinture de Buffet). . . . .	138
Un des PALAIS des manufactures nationales. . . . .	139
La France industrielle (groupe de André d'Houdain). . . . .	141
L'art du métal (peinture de Récipon). . . . .	142
L'art de la terre (peinture de Auburtin). . . . .	142
L'art de la pierre (peinture de Maurice Chabas). . . . .	143
L'art du bois (peinture de Baudoin). . . . .	143
La fontaine des faïenceries de Choisy. . . . .	322
L'Exposition de SÈVRES. . . . .	291
Figure sculptée. . . . .	59
La fontaine. . . . .	59
Porte d'entrée. . . . .	60
Un chien. . . . .	60
L'Exposition des GOBELINS. . . . .	
(Salle de la 1 <sup>re</sup> Chambre civile de Rennes). . . . .	12
La céramique allemande. . . . .	292
Exposition de la manufacture royale de Berlin. . . . .	291
Ameublement. . . . .	
La grande entrée. . . . .	266



Buffet moderne . . . . .	93
Une cheminée. . . . .	93
Fleurs et vases. . . . .	94
Section allemande du mobilier. . . . .	293
Section autrichienne — . . . . .	271
— danoise. — . . . . .	232
Une salle à manger à l'Exposition du Danemark. . . . .	231

*Sections étrangères.*

L'Exposition des Etats-Unis. . . . .	283
L'Exposition hongroise. . . . .	286
L'orfèvrerie russe. . . . .	288
La carte de France en pierreries offerte par le Tsar. . . . .	274
L'Exposition suisse d'horlogerie. . . . .	212
Un clocheton. . . . .	212
Section allemande. . . . .	317

**EXPOSITION**

<i>Les grandes Expositions du siècle. . . . .</i>	<b>Hors-texte n° 8</b>
---	------------------------

**HOTEL DES SOUVERAINS**

La façade de l'Hôtel. . . . .	109
Salon de réception . . . . .	110
Cabinet de travail . . . . .	111
Chambre à coucher. . . . .	112
Le grand salon. . . . .	113

**JARDINS**

Jardin des Invalides. . . . .	82
— au Cours-la-Reine . . . . .	82
— devant les serres de l'Horticulture. . . . .	83
Montage des statues dans les jardins. . . . .	28

**MUSIQUE**

Musique belge d'Audenarde . . . . .	134
Orchestre malgache . . . . .	134
Musique américaine . . . . .	134
Orchestre de l'Asie russe. . . . .	134

**PLANS**

Plan rectifié de l'Exposition (la grande Porte et les Palais des Champs-Élysées). . . . .	161
— (les quais de la Seine). . . . .	164
— (l'Esplanade des Invalides) . . . . .	167
— (le Trocadéro et la tour Eiffel) . . . . .	173
— (le Champ de Mars). . . . .	172
— (Annexe de Vincennes). . . . .	233

**PLAQUETTES ET MÉDAILLES**

Plaquette de Roty. . . . .	189
— remise au haut personnel . . . . .	189
— des membres du jury . . . . .	190
Médaille des ouvriers, de Chaplain (face et revers). . . . .	190

**PONTS ET PASSERELLES**

<i>Le Pont Alexandre-III. . . . .</i>	<b>Hors-texte n° 10</b>
Le Pont Alexandre-III. . . . .	6
L'Accès du pont . . . . .	14
Un pylône . . . . .	14
Mascarons et guirlandes . . . . .	15
Un candélabre. . . . .	15
Pégase . . . . .	19

L'Enfant au dauphin. . . . .	16
Le Pont et les rives de la Seine. . . . .	16
Sur le Pont . . . . .	17
La France de Louis XIV. . . . .	18
— de Charlemagne. . . . .	18
— de la Renaissance . . . . .	18
— contemporaine . . . . .	18
Un des quatre lions . . . . .	20
L'Écusson de la Ville de Saint-Petersbourg . . . . .	20
Le Pont Alexandre-III la nuit. . . . .	250
La grande Passerelle et le Vieux Paris la nuit. . . . .	250
La grande Passerelle du Palais des Armées de terre et de mer . . . . .	121, 126
Passerelle au-dessus de la place de l'Alma. . . . .	120
— de l'avenue Rapp au quai d'Orsay. . . . .	120
— reliant le quai Debilly au palais des Armées de terre et de mer . . . . .	36
— du palais des Armées de terre et de mer et la tourelle du Creusot . . . . .	203

**PORTE MONUMENTALE**

<i>Porte monumentale . . . . .</i>	<b>1</b>
L'exécution de la frise de M. Jouve. . . . .	
Mise en place des cabochons et des rosaces. . . . .	2
Statue de l'Electricité. . . . .	3
Vaisseau de la Ville de Paris et Coq gaulois. . . . .	3
La Frise des ouvriers. . . . .	4
Ouvriers de la frise. . . . .	4
La porte (vue du haut du Petit Palais). . . . .	5

*La porte illuminée. . . . .* **Hors-texte n° 1\*\*\***

Statue de la Parisienne . . . . .	7
Un guichet. . . . .	9

**PORTRAITS**

MM. Alby. . . . .	17
Binet (René). . . . .	2
Cassien-Bernard . . . . .	17
Christophersen (Norvège) . . . . .	146
Cousin. . . . .	17
Deglanc . . . . .	62
Exner (Autriche). . . . .	133
Gauthier. . . . .	324
Gilles de La Tourette . . . . .	316
Girault. . . . .	26
Hermanl. . . . .	297
Jekyll (Grande-Bretagne). . . . .	289
Kitabji-Khan (Perse) . . . . .	254
La Fargue (M. de). . . . .	56
Loubet. . . . .	62
Mier y Celis (de) (Mexique) . . . . .	138
Moreau-Vauthier. . . . .	3
Mouzaffer-ed-Dine. . . . .	254
Muzet (Maroc) . . . . .	256
Ollanescio (Roumanie). . . . .	92
Oscar II de Suède. . . . .	111
Richter (Allemagne). . . . .	37
Roux (Charles) . . . . .	79
Thiel (Arthur) (Suède). . . . .	113
Thomas . . . . .	62
Toribio Sanz (Pérou) . . . . .	219
Vercruyse (Belgique) . . . . .	102

**POSTES ET TÉLÉGRAPHES**

Un facteur . . . . .	58
Le bureau de poste de l'avenue Rapp . . . . .	58



## PUISSANCES ÉTRANGÈRES

*Les Palais étrangers donnant sur la Seine. . .* Hors-texte n° 2\*\*

*Allemagne.*

*Le Pavillon de l'Allemagne. . . . .* Hors-texte n° 9

La Seine et le Pavillon de l'Allemagne . . . . .	37
Ecusson impérial du Pavillon allemand . . . . .	297
Le Pavillon . . . . .	37
Son achèvement . . . . .	39
Deux des vases de la grande façade . . . . .	38
Vitraux . . . . .	38
Motif décoratif du plafond de la grande salle . . . . .	40
Le forgeron . . . . .	40
Entrée sur la rue des Nations . . . . .	41
La grande façade . . . . .	42
Intérieur du Pavillon (dessus de porte) . . . . .	44
Le plafond de la chambre de l'Empereur . . . . .	44
Motif décoratif d'une façade . . . . .	45
La porte principale . . . . .	45
Le grand lustre . . . . .	46
Les armoiries prussiennes . . . . .	46

*Angleterre.*

Le Pavillon . . . . .	289
Escalier intérieur . . . . .	290

*Autriche.*

Façade latérale du Pavillon . . . . .	133
Ecusson de l'escalier monumental . . . . .	134
Le <i>Pater</i> de Mucha (fragments) . . . . .	134, 136
Tourelle d'angle . . . . .	135
Une fontaine . . . . .	136
Grand escalier . . . . .	137
Balustrade du grand escalier . . . . .	140
Le Pavillon et le quai . . . . .	141

*Belgique.*

Le Pavillon . . . . .	102
Ecusson ornant une porte . . . . .	103
Ornement d'une porte d'entrée . . . . .	104
Ornement des voûtes . . . . .	105
Une galerie . . . . .	105
L'horloge . . . . .	105

*Bosnie.*

Un coin de la Bosnie . . . . .	123
Ecusson d'une porte extérieure . . . . .	123
Frise de Mucha . . . . .	124
Le <i>Serment du Glaire</i> (peinture de Mucha) . . . . .	125
Aux abords du Pavillon . . . . .	276
Café-bar bosniaque . . . . .	213

*Bulgarie.*

Le Pavillon . . . . .	55
Une fenêtre . . . . .	56
L'entrée du Pavillon . . . . .	56

*Danemark. . . . .* 234

Une salle à manger à l'Exposition du Danemark . . . . . 231

A l'Exposition danoise de mobilier . . . . . 232

*Equateur. . . . .* 192

*Espagne.*

La Feria (restaurant espagnol) . . . . . 213

*Finlande. . . . .* 319, 320

*Grèce.*

Le Pavillon (vue intérieure) . . . . .	23
Un pilier intérieur . . . . .	23
Fermeture intérieure d'une porte . . . . .	23
La façade . . . . .	24

*Italie.*

*Le Pavillon de l'Italie. . . . .* Hors-texte n° 21

Les fresques sur la façade extérieure . . . . .	256
Le pavillon vu de la passerelle . . . . .	321
Intérieur du pavillon . . . . .	323

*Laurembourg.*

La façade du Pavillon . . . . .	131
L'escalier . . . . .	130

*Mexique.*

Le Pavillon . . . . .	187
La statue d'Acuna devant le Pavillon . . . . .	188

*Monaco.*

Le jardin d'hiver . . . . .	237
Le porche du Pavillon . . . . .	238

*Norvège.*

Le Pavillon (intérieur) . . . . .	145
Les phoques sur la mer de glace . . . . .	146
Le buste de Nansen . . . . .	148
Les filets . . . . .	148
Le Pavillon et les berges de la Seine . . . . .	150

*Pérou.*

Le Pavillon . . . . .	217
Coin de porte . . . . .	218
L'entrée principale . . . . .	218
L'entrée latérale . . . . .	219
La mise en place des statues . . . . .	220

*Persse. . . . .* 253

*Roumanie.*

Le Pavillon (fragment de porte) . . . . .	89
La façade . . . . .	90
Devant le Pavillon de la Roumanie . . . . .	92

*Serbie.*

Le Pavillon . . . . .	34
La grande façade . . . . .	35

*Suède.*

Le Pavillon (façade sur la Seine) . . . . .	114
Le Pavillon et ses abords . . . . .	115
La passerelle et le petit pavillon . . . . .	116
Galerie intérieure . . . . .	116
Le Pavillon en construction . . . . .	117
Exposition de tissus suédois . . . . .	117
Rotonde intérieure . . . . .	118

*Turquie.*

*Pavillon de la Turquie. . . . .* Hors-texte n° 7

## QUAIS

Fête de nuit sur les rives de la Seine . . . . .	250
Les rives de la Seine vues du pont de l'Alma . . . . .	34
La Seine vue des serres de l'Horticulture . . . . .	36
L'entrée du quai d'Orsay . . . . .	10
Le premier guichet . . . . .	10



Un agent plongeur . . . . .	89
La foule aux embarcadères . . . . .	33
A l'aquarium de Paris . . . . .	273

PALAIS des Armées de terre et de mer, la porte centrale et la grande passerelle . . . . .	121
---	-----

Le Palais des Armées de terre et de mer et le Vieux Paris.	Hors-texte n° 13
--	------------------

Entrée du Palais . . . . .	122
Façade principale . . . . .	126
Section allemande . . . . .	206
Un coin des anciens uniformes de l'armée allemande. . . . .	206
Section russe. . . . .	207, 208
Section anglaise . . . . .	208
Section française. . . . .	210

L'exposition militaire allemande . . . . .	Hors-texte n° 23
--	------------------

PAVILLON des Chambres de commerce . . . . .	222
---	-----

TOURELLE du Creusot . . . . .	203
-------------------------------	-----

PAVILLON des forêts, chasses et pêches . . . . .	97
Exposition des bois de sciage. . . . .	98, 232
Entrée latérale . . . . .	99
Escalier principal . . . . .	103
— les sections étrangères. . . . .	104
Façade principale. . . . .	108

PALAIS de l'Horticulture. . . . .	Hors-texte n° 5
-----------------------------------	-----------------

La serre tropicale . . . . .	21
Une serre vue de la Seine . . . . .	22
Un coin de serre. . . . .	22

L'Exposition de l'Horticulture . . . . .	Hors-texte n° 19
--	------------------

PAVILLON de l'hygiène . . . . .	181
La carte de la malaria . . . . .	182
Le monument de Pasteur. . . . .	183

PAVILLON de la Presse . . . . .	67
---------------------------------	----

PALAIS de la Navigation de Commerce (vu de la Seine) . . . . .	198
Entrée principale . . . . .	200
Galerie du 1 <sup>er</sup> étage. . . . .	201
Rez-de-chaussée (section française) . . . . .	202

TERRE-NEUVIER (le) « Deux Empereurs » . . . . .	127
---	-----

VIEUX PARIS la nuit. . . . .	231
------------------------------	-----

La Porte Saint-Michel . . . . .	93
Eglise Saint-Julien-des-Ménétriers . . . . .	93
Enseignes. . . . .	93
Les vieilles halles . . . . .	96
Entrée du Pont-au-Change. . . . .	96
La rue des Vieilles-Écoles. . . . .	96, 106
Pavillon de la salle Royale . . . . .	106
Une tourelle . . . . .	106

VOYAGES animés. . . . .	228
-------------------------	-----

## TROCADÉRO

Vue du Trocadéro (fin du mois de mars) . . . . .	Hors-texte n° 1**
--	-------------------

La retraite aux flambeaux du mercredi soir dans les jardins du Trocadéro . . . . .	229
--	-----

## Algérie.

Exposition de l'Algérie. . . . .	Hors-texte n° 3**
Le Pavillon (cour intérieure) . . . . .	83
Boutiques de la rue d'Alger . . . . .	86
Poste de la section algérienne . . . . .	87
Les faïences . . . . .	88
La pose des faïences . . . . .	88

Boutiques algériennes . . . . .	91
---------------------------------	----

Andalousie La ville espagnole à l' . . . . .	239
Le théâtre espagnol à l'Andalousie . . . . .	240
L'Alhambra . . . . .	240

Annam . . . . .	128
Modeleurs annamites . . . . .	128
Ouvriers annamites . . . . .	128
Artistes annamites. . . . .	249
Annamites et Cambodgiens au Pavillon du Tonkin . . . . .	244
Marché annamite . . . . .	8
Un gardien . . . . .	9

Aquarium Plan de l') . . . . .	273
--------------------------------	-----

Asie russe et Transsibérien . . . . .	Hors-texte n° 2
---------------------------------------	-----------------

L'Exposition de la pêche . . . . .	84
La salle du Caucase . . . . .	259
Un coin de la Sibérie . . . . .	260

## Cambodge.

L'Exposition du Cambodge . . . . .	Hors-texte n° 2**
— — . . . . .	243
Le village cambodgien. . . . .	246
Janus bouddhique . . . . .	248

## Canada.

Le pavillon du Canada. . . . .	314, 315
--------------------------------	----------

Ceylan (Restaurant de). . . . .	244
---------------------------------	-----

— (le Pavillon de) . . . . .	313
Les Cinghalais à l'Exposition . . . . .	314

## Chine.

Le Palais de la Chine. . . . .	Hors-texte n° 16
Restaurant chinois . . . . .	216
Un coin de l'Exposition chinoise. . . . .	310
La porte d'entrée de l'Exposition chinoise. . . . .	311
Un Céleste. . . . .	311
Divers pavillons de la Chine . . . . .	312

Colonies (Le Pavillon du Ministère des) . . . . .	230
---	-----

Côte d'Ivoire (le Pavillon de la) . . . . .	281
---	-----

Dahomey l'Exposition du) . . . . .	282
Tisserands dahoméens . . . . .	284
La tour d'Abomey. . . . .	285
Bijoutiers dahoméens. . . . .	285

Dioramas (Galleries des). Panorama du chemin de fer de Djibouti. . . . .	199
Panorama de la pêche du corail à Tahiti . . . . .	203
La danseuse marquisienne . . . . .	203
L'Exposition de Mayotte . . . . .	204
Panorama de Saint-Pierre et Miquelon. . . . .	233

Egypte (Le Pavillon de l') . . . . .	301
La décoration des murs . . . . .	302
Marchand de tapis égyptiens . . . . .	302
La cour du Pavillon. . . . .	303
Devant le Pavillon de l'Egypte. . . . .	306

Guinée (Les constructions de la). . . . .	321
---	-----

Guyane française (Le Pavillon de la) . . . . .	275
--	-----

## Indes anglaises.

Les Indes anglaises . . . . .	Hors-texte n° 11
Indes anglaises et Ceylan. . . . .	313

Indes françaises (Travaux d'ornementation aux). . . . .	249
---	-----

Indes Néerlandaises (Les) . . . . .	Hors-texte n° 20
La maison de Java. . . . .	267



Maison de Sumatra (un coin de fenêtre) . . . . .	267	<i>Saint-Pierre et Miquelon</i> (Panorama de) . . . . .	235
Bas-relief et façade de Tandji-Sari . . . . .	268	<i>Sénégal</i> (Entrée de l'Exposition du) . . . . .	270
Restaurant . . . . .	211	<i>Soudan</i> .	
<i>Indo-Chine</i> .		Devant le Pavillon du Soudan . . . . .	279
Motif sculpté d'une pagode indo-chinoise . . . . .	248	Une rue de l'exposition soudanaise . . . . .	280
Le gong indo-chinois . . . . .	248	Un coin — . . . . .	281
Soldats indo-chinois . . . . .	243	Une case du Soudan . . . . .	284
Théâtre indo-chinois . . . . .	243	<i>Tonkin</i> .	
<i>Japon</i> .		Annamites et Cambodgiens au Pavillon du Tonkin . . . . .	244
Maison de thé . . . . .	214	Un coin du Tonkin . . . . .	249
Musiciennes japonaises . . . . .	43	<i>Tunisie</i> .	
<i>Madagascar</i> (l'Exposition de) . . . . .	270	Le carrefour des souks . . . . .	43
A la mémoire des soldats de Madagascar (monument par Barrias) . . . . .	268	La rue de Tunisie . . . . .	77
Les miliciens malgaches . . . . .	269	La grande mosquée tunisienne . . . . .	79
La flore et la faune . . . . .	272	Section tunisienne (la cour de la mosquée) . . . . .	80
Les cases malgaches . . . . .	273	— (les bureaux) . . . . .	80
<i>Maroc</i> .		Le souk . . . . .	11, 81
Au bazar marocain . . . . .	236	<b>VINCENNES</b>	
Anier d'Afrique . . . . .	237	Gare italienne . . . . .	236
Marchand marocain . . . . .	237	Le lac Daumesnil et le Pavillon des sciences sociales . . . . .	119
Marocains . . . . .	260	Les courses nautiques sur le lac Daumesnil . . . . .	287
L'Exposition du Maroc . . . . .	264	Le Pavillon des Cycles . . . . .	287
<i>Mayotte et Tahiti</i> . . . . .	221	Construction de la maison ouvrière allemande . . . . .	184
<i>Portugal</i> .		La Maison ouvrière allemande . . . . .	185
Le Pavillon . . . . .	307	— française . . . . .	185
Intérieur . . . . .	305	— anglaise . . . . .	188
Façade . . . . .	308	Hôpital suédois . . . . .	186
<i>Réunion</i> . . . . .	191	Le Pavillon de sauvetage allemand . . . . .	186



# LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION

## TABLE DES MATIÈRES

Afrique occidentale française (l'). . . . .	282	Electricité (l'). . . . .	260
Agents plongeurs. . . . .	88	— à l'Exposition. . . . .	298, 302
Algérie (l'). . . . .	83	— (palais de l') et Château-d'Eau . . . . .	73
Alimentation (Dans la galerie des Machines). . . . .	223	Entrées (les) à l'Exposition. . . . .	274
Allemagne (le Pavillon de l'). . . . .	37	Equateur (le Pavillon de l'). . . . .	192
Andalousie au temps des Maures (l'). . . . .	239	Etat des travaux. . . . .	3
Angleterre (le Pavillon de l'). . . . .	289	Fauteuils roulants. . . . .	79
— Colonies anglaises (Inde et Ceylan). . . . .	313	Fêtes (Salle des). . . . .	49
— — Canada. . . . .	314	Finlande (le Pavillon de la). . . . .	318
A nos lecteurs. . . . .	324	Forêts (Pavillon des). . . . .	97
Annexe de Vincennes. . . . .	116	Galerie des Machines . . . . .	49
Aquarium (l') d'eau salée. . . . .	272	Génie civil (Une visite au palais du). . . . .	296
— du Trocadéro. . . . .	269	Gobelins (les). . . . .	11
Armées de terre et de mer (le Palais des). . . . .	121	Grèce (le Pavillon de la). . . . .	22
Arts industriels (les) à l'Exposition. . . . .	93	Guerre (Une visite à l'Exposition de la). . . . .	205
Asie russe (le Pavillon de l'). . . . .	264	Guichets (Aux). . . . .	10
Autour de l'Exposition. . . . .	264	Habitations ouvrières (les). . . . .	187
Autriche (le Pavillon de l'). . . . .	133	Horticulture (le Palais de l'). . . . .	20
Beaux-Arts à l'Exposition. . . . .	46	Hygiène (le Pavillon de l'). . . . .	181
— l'Exposition de la Ville. . . . .	196	Inaugurations. . . . .	99
Belgique (le Pavillon de la). . . . .	104	Illusions (le Palais des). . . . .	265
Boissons exotiques. . . . .	320	Indes néerlandaises (les). . . . .	266
Bosnie (le Pavillon de la). — Fresques de Mucha . . . . .	123	Indo-Chine (le Palais des Arts). . . . .	126
Brigade fluviale de l'Exposition. . . . .	88	Indo-chinoise (l'Exposition). . . . .	248
Bronziers (les) à l'Exposition. . . . .	214	Jardins (les). . . . .	82
Bulgarie (le Pavillon de la). . . . .	55	Librairie (la). . . . .	306
Canada. . . . .	314	Loubet (M.) à l'Exposition. . . . .	167
Caoutchouc et Bimbeloterie. . . . .	321	Luxembourg (le Pavillon du). . . . .	130
Carte (la) de France offerte par Nicolas II. . . . .	276	Machines (les). . . . .	313
Censure (la) à l'Exposition . . . . .	101	Madagascar . . . . .	268
Centennale (l'Exposition). . . . .	137	Manufactures Nationales (Palais des). . . . .	136, 193
Ce qui est prêt. . . . .	3	Manutention. . . . .	64
Chambres de Commerce (les) et les Messageries Maritimes. . . . .	219	Maroc (le Pavillon du). . . . .	256
Château-d'Eau. . . . .	73	Médailles (les) de l'Exposition. . . . .	189
Chemin de fer électrique . . . . .	70	Métallurgie (la). . . . .	277
Chemins de fer (l'Exposition des) à Vincennes. . . . .	236	Mexique (le Pavillon du). . . . .	184
Chinoise (l'Exposition). . . . .	311	Monnaies et Médailles (les). . . . .	292
Club alpin français. . . . .	100	Musiques étrangères à l'Exposition. . . . .	152
Colonies (le Pavillon officiel du Ministère des). . . . .	229	Navigation de Commerce (Palais de la). . . . .	200
Colonies portugaises. . . . .	305	— étrangère. . . . .	157
Comores. . . . .	220	Norvège (l'Exposition de la). . . . .	145
Congrès internationaux (les). . . . .	319	Orfèvrerie et joaillerie. . . . .	285
Danemark (l'Exposition du). . . . .	231	Palais lumineux. . . . .	167
Décennale (l'Exposition). . . . .	148, 161	Palais (le Grand). . . . .	61
Eau (l') à l'Exposition. . . . .	226	— (le Petit). . . . .	25
Egyptienne (l'Exposition). . . . .	301	Papeterie (la). . . . .	308



Paris (la Ville de) chez elle. . . . .	169	Sculpture française (la) au Grand Palais. . . . .	198
Paris (le Port de) pendant l'Exposition. . . . .	29	Seine (la) illuminée. . . . .	248
Paris (la Rue de). . . . .	107	Serbic (le Pavillon de la). . . . .	34
— (le Vieux). . . . .	93, 103	Sèvres (l'Exposition de). . . . .	290
Passerelles (les). . . . .	119	Soieries (les) à l'Exposition. . . . .	241
Péron (le Pavillon du). . . . .	217	Souverains (l'Hôtel des). . . . .	109
Perse (le Pavillon de la). . . . .	233	Sports à Vincennes. . . . .	287
Photographie (la). . . . .	293	Succès de l'Exposition. . . . .	71
Pont Alexandre-III (la décoration du pont). . . . .	13	Suède (l'Exposition de la). . . . .	112
Porte monumentale (le décor de la). . . . .	1	Suisse (la). . . . .	212
Postes (le service des) à l'Exposition. . . . .	37	Tahiti (l'Exposition de). . . . .	203
Presse (le Pavillon de la). . . . .	67	Terre-Neuvier « Deux Empereurs » (le). . . . .	124
Public (le) à l'Exposition. . . . .	24	Théâtre des Bonshommes Guillaume. . . . .	273
Rapport général sur l'Exposition. . . . .	324	Touring-Club de France. . . . .	147
Récompenses (la distribution des). . . . .	324	Trocadéro (A travers le). . . . .	42
Restaurants (les). . . . .	214	Trottoir roulant. . . . .	47
Retraite aux flambeaux du mercredi (la). . . . .	229	Tunisienne (la Section). . . . .	81
Réunion (l'Exposition de la). . . . .	191	Village Suisse. . . . .	304
Rois (les) à Paris. . . . .	112	Vitraux et papiers peints. . . . .	322
Roumanie (le Pavillon de la). . . . .	91	Voyages animés. . . . .	228
Saint-Pierre et Miquelon. . . . .	233		





Vue panoramique de l'Exposition Uni





l'Exposition Universelle de 1900.



















# LE LIVRE D'OR

## de l'Exposition de 1900

### *A nos Lecteurs*

Le *Livre d'Or de l'Exposition de 1900* dont nous invitons les lecteurs à tourner les premières pages sera le reflet fidèle et artistique du grand événement qui achève le XIX<sup>e</sup> siècle et ouvre le XX<sup>e</sup>.

L'Exposition universelle de 1900 sera dans quelques semaines la préoccupation du monde, curieusement attiré vers la plus brillante des fêtes de l'Industrie que Paris et la France aient jamais donnée.

Tous les savants et tous les artistes, tous les industriels et tous les commerçants se rencontreront dans ce rendez-vous international pour se disputer la palme du triomphe dans le concours de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les inventions. Ce sera le plus éclatant et le plus magnifique des tournois où les champions de tous les peuples tenteront d'emporter de haute lutte l'admiration de leurs concurrents.

Le *Livre d'Or* sera la description attrayante de cette grande épreuve internationale; à chaque page, le pinceau et le burin, la plume et le crayon de nos collaborateurs, les photographies les plus sincères rendront vivante et visible à nos lecteurs l'Exposition qui se prépare et se pare, avant de se montrer.

Nos lecteurs assisteront, à nos côtés, à toutes les cérémonies, à toutes les fêtes, à tous les congrès; ils pénétreront dans toutes les galeries et comprendront tous les nouveaux procédés industriels; ils feront connaissance avec tous les inventeurs, tous les princes de l'industrie, de l'art, de la science, du commerce. Nous les invitons pour l'heure à nous suivre pas à pas, à entrer avec nous derrière les clôtures et dans les chantiers; ils verront à nos côtés, à travers les écha-

faudages, toute cette merveilleuse éclosion architecturale qui, au mois de mai, éblouira le visiteur de son éclat et de son féérique étincellement.

Notre ambition est de permettre aux lecteurs du *Livre d'Or de l'Exposition de 1900* d'assister de loin au spectacle merveilleux de ce monde nouveau qui se forme dans Paris, transformant un quartier de notre Capitale, devenue la Capitale du Monde.

Les lecteurs du *Livre d'Or de l'Exposition de 1900*, grâce à notre merveilleuse illustration, seront les spectateurs de la plus grande manifestation universelle du siècle.

Le *Livre d'Or* formera deux beaux volumes comprenant chacun plus de 600 pages et 800 gravures, dont 80 environ en double page et en couleur.

Il constituera ainsi le plus beau, le plus vivant, le plus intéressant *livre sur l'Exposition*; et il est aussi le meilleur marché puisque les souscripteurs qui se libèrent en une seule fois et d'avance n'ont à payer que **33 francs**.

Ajoutons enfin que les souscripteurs recevront au mois d'avril deux *primes* qui seront le complément pratique du *Livre d'Or*:

1<sup>o</sup> *Un Guide illustré de Paris*;

2<sup>o</sup> *Un Guide illustré de l'Exposition*.

Ces Guides seront d'un format commode et maniable. Plans, tableaux récapitulatifs, indications pratiques, y seront multipliés, afin de rendre ces guides essentiellement utiles.

Grâce à eux, nos lecteurs n'auront à craindre aucun des embarras que produira inévitablement l'encombrement des visiteurs à Paris et à l'Exposition.

### BULLETIN DE SOUSCRIPTION

M . . .  
demeurant à . . . département d . . .  
bureau de poste d . . . déclare souscrire  
au **LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION DE 1900**.

**PAIEMENT EN 1 FOIS**, en souscrivant . . . **33 fr.**

**PAIEMENT EN 2 FOIS**, en souscrivant . . . **20 fr.**  
avant le 1<sup>er</sup> juin 1900 **15 fr.**

**PAIEMENT EN 3 FOIS**, en souscrivant . . . **12 fr.**  
avant le 15 mai 1900. **12 fr.**  
avant le 1<sup>er</sup> juillet 1900 **12 fr.**

Biffer les modes de  
souscription non choisis.

SIGNATURE :

Joindre le mandat et l'adresser à **M. Édouard CORNÉLY, Éditeur,**  
**101, Rue de Vaugirard, PARIS,** qui expédiera de suite les numéros parus.

### CONDITIONS

Le *Livre d'Or de l'Exposition de 1900* paraît depuis le 7 décembre, par fascicules hebdomadaires. Ces fascicules seront bi-hebdomadaires, pendant la durée de l'Exposition. On les trouve chez tous les Libraires et Marchands de journaux, et dans les Bibliothèques des Gares.

Chaque fascicule forme **12 pages** de texte et d'illustrations, et un très beau **hors-texte** de la grandeur d'une double page en une ou plusieurs couleurs, réunis sous une magnifique couverture en couleurs.

Chaque fascicule est vendu **50 centimes**.

Les Souscripteurs recevront, au mois d'avril, deux **Magnifiques Primes**, artistiques autant qu'utiles, et qui constitueront le complément pratique du *Livre d'Or*.

1<sup>o</sup> **UN GUIDE ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION**

2<sup>o</sup> **UN GUIDE ILLUSTRÉ DE PARIS**

Les souscriptions sont reçues chez l'Éditeur, chez tous les Libraires et Marchands de Journaux dépositaires du *Livre d'Or*, ainsi que dans tous les bureaux de poste.



















LTBL

LGLL

LTBL

LTBL

LTBL

LTBL

LTBL

LTBL

LTBL